RECVEIL GENERAL DES QVESTIONS TRAITEES DANS LES CONFERENCES DV BVREAV D'ADRESSE,

Sur toutes ſortes de Matieres,

Par les plus beaux Eſprits de ce Temps.

TOME SECOND.

Ex Libris Sti Mauri Sti Benedict. congregationis ordinis in Gallia



A PARIS,
Chez IEAN BAPTISTE LOYSON, ruë Sainte Croix de la Cité; Et en ſa Boutique à l'entrée de la grande Salle du Palais, du coſté de Saint Barthelemy, à la Croix d'Or Royale.

M. DC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



L'OVVERTVRE DES CONFERENCES DV BVREAV D'ADRESSE.



OICY enfin cette carriere de rechef ouuerte aux beaux Esprits: plusieurs desquels ont porté son interruption auec tant d'impatience, qu'encore que cét interualle n'eust rien que de conforme à toutes les actions du corps & de l'esprit, & à la plus-part de celles de l'art & de la nature; qui prennent quelque relasche pour reparer leurs forces dissipées par la continuation du mouuement: si est-ce que l'affluence des personnes d'honneur qui s'est souuent rencontrée aux iour & heure cy-deuant destinez aux Conferences lors qu'on ne les y attendoit pas, ont assez témoigné leur intention sur ce sujet. En quoy je vous confesseray que j'ay esté encore cette fois abusé suiuant le jugement que font les estrangers, & plusieurs de nos François mesmes, de l'humeur de nostre na-

tion qu'ils appellent changeante, & volage: n'ayant pas cru d'abord que cette institution (aprés auoir duré prés d'vn an sans rien publier de ce qu'on y traittoit, & imprimé l'anné suiuante ce qui s'y est passé de plus remarquable) deust atteindre cette troisiéme année, & suiure à la grace de sa nouueauté. Mais Dieu veuïlle que je sois toûjours trompé de la sorte; voire, que ce premier plan arrosé des faueurs capables de donner de l'accroissement à toutes choses, prenne si viues racines, & se porte si haut, qu'il puisse annoncer aux âges suiuans le bon-heur & la felicité du nostre; que je ne puis rapporter à aucune autre chose qu'à la bonté de nostre Roy incomparable, & à son diuin Conseil: sous les auspices duquel le destin semble auoir attaché la bonne Fortune, & arresté d'vn clou d'airain l'inconstance de sa roue. Tant il sert à vn peuple d'auoir vn bon Roy; & tant à vn bon Roy d'auoir vn sage Ministre; Oüy, venez hardiment les Muses, & vous tous qui en faites profession. Venez icy apporter vos sentimens en toute liberté. Hé que craindriez-vous au dedans? puis que la pieté de vostre Prince attire sur vous toutes les benedictions du Ciel, & que sa valeur ne garantit pas seulement vostre terre au dehors de l'inuasion estrangere; mais aussi fait boire le Rheim à ce qu'il y a de plus genereux en ses Estats pour la protection de ceux qui le reclament. De sorte que la France est aujourd'huy ce serpent d'airain que Moïse éleua au desert contre la morsure des vrais serpens; vers lequel il ne falloit que regarder pour estre sauué. Ainsi, joüissans d'vne profonde paix qui nous donne le loisir de conferer des plus difficiles points de la Philosophie tandis que la pluspart du monde est en confusion & en desordre, & que le fleau de la guerre & tous les autres qui la suiuent, ne leur donnent pas le temps de se connoistre: nous

pouuons dire auec plus de raison que Virgile ne le faisoit chanter à son Tityre :

O Melibœe Deus nobis hæc otia fecit.

Mais où m'emporte ce rauissement, comme si les choses parlantes d'elles-mesmes auoient encore besoin d'estre dites ? je reuiens à l'ouuerture de nos exercices. Elle me semble requerir deux choses : l'vne, que ie vous rende compte de ce qui s'est passé durant nos vacations : l'autre, que ie satisface à quelques difficultez que l'experience, maistresse des choses, a fait naistre sur leur sujet.

Quant au premier point : Nos vacations se sont passées en la proposition & examen de diuers secrets & curiositez de quelques arts & sciences dont ie vous toucheray sommairement aucunes en l'ordre auquel elles ont esté proposées. La pluspart desquelles ont esté trouuées veritables, au rapport des personnes commises par la Compagnie à leur examen & experience : Car ce lieu n'eust pas esté capable de contenir le reste qu'on vous reserue ailleurs.

La premiere, fut le moyen de descrire vn Cercle de quelque grandeur qu'il soit, sans en connoistre le centre, encore mesmes que le centre en fust innaccessible.

La II. le moyen de faire le vernis de la Chine noir & iaune doré.

III. Faire voir en vn miroir plat les choses qui luy seront representées sur la surface, & non enfoncées, comme elles paroissoient d'ordinaire.

IV. Faire vn miroir sphærique qui representera les figures en leur vraye proportion, & non corrompuës comme és vulgaires.

V. Faire paroistre en vn miroir concaue vne ou plusieurs figures en l'air, fort illuminées.

VI. Faire raffraischir du vin promptement en

esté, voire glacer l'eau où il raffraischira.

VII. Déchiffrer tous chiffres communs & déchiffrables.

VIII. Donner l'inuention d'vn nombre presque infini de chiffres, qui ne se peuuent déchiffrer; comme entr'autres escrire auec vn seul point pour chaque lettre: auec deux liures, dans lesquels il ne paroistra aucune marque extraordinaire, & autres.

IX. Escrire vn Chiffre que l'on pourra lire en deux langues diuerses.

X. Escrire sous vn sens ouuert vne autre signification cachée, aussi ample que la premiere.

XI. Escrire sur vn corps, qui ne perira point, mesme au feu, auquel seul au contraire il se lira, & y fera response par mesme moyen, faisant disparoir les lettres quand on voudra, puis les faire retourner derechef.

XII. Faire vne escriture ou impression, laquelle representera auec aussi peu de lettres que l'escriture ordinaire, toutes les proprietez de chaque chose.

XIII. Le moyen de donner quelque auis en six heures à cent lieuës d'icy, sans y employer les cloches ni le canon, ou tel autre moyen

XIV. Le moyen de donner à l'instant auis de ce qui se fait à 50. lieuës & plus, de telle chose qu'on voudra, mesme de chose inopinée.

XV. Faire qu'vne personne estant en son cabinet se fait entendre en cent diuers endroits de son logis; & en receuoir response par mesme moyen sans bruit, & sans que ceux qui seront en sa compagnie s'en puissent apperceuoir.

XVI. Monstrer & faire faire en vne seule leçon les vrayes proportions du corps humain, aussi exactement, qu'a fait Albert.

XVII. Enseigner aussi facilement le moyen de contretirer tous desseins, & desseigner exacte-

ment tous les ordres de colomnes ſelon leur vraye proportion.

XVIII. Le moyen de grauer tres-aiſément à l'eau forte : meſme ſans ſçauoir hacher.

XIX. Calculer ſans plume ni jettons par vn moyen qui ne ſe peut oublier.

XX. Apprendre la methode d'eſcrire en vne heure, en retenant ſeulement trois lettres.

XXI. Conſeruer des fleurs, voire vn jardin tout entier, tout le long de l'année.

XXII. L'art ou moyen d'apprendre tous les tours de paſſe paſſe & ſubtilitez des charlatans : & par conſequent ceſſer de les admirer.

XXIII. Faire voir deux corps ſolides actuellement froids, leſquels eſtans meſlez enſemble s'échauferont d'eux-meſmes à l'inſtant, en ſorte qu'on y pourra plus toucher : & conſerueront leur chaleur par pluſieurs mois, & poſſible par pluſieurs années.

XXIV. Monſtrer dans vn inſtrument portatif en peinture mouuante & platte, en petit ou grand volume, tous les objets qui luy ſeront oppoſez.

XXV. Enſeigner vne langue matrice de laquelle toutes les autres langues ſont dialectes, & ſe peuuent apprendre par icelle : que le propoſant ſouſtient ſi facile, qu'il en monſtrera toute la grammaire en ſix heures : mais il faut ſix mois pour apprendre la ſignification de tous ſes mots.

XXVI. Enſeigner à argumenter ſans faillir en toute ſorte de modes & figures à toutes perſonnes, en vn quart d'heure.

XXVII. Monſtrer vn ſecret, par le moyen duquel tout homme pourra prononcer toute langue eſtrangere auſſi naïuement que ſa naturelle, fuſt-elle du milieu de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amerique, & luy habitant de l'Europe, ou de la terre Auſtrale, ou au contraire ; qui eſt vn moyen de

faire perdre leurs mauuais accens & prononcia-tion, tant aux estrangers & regnicoles, qui les distinguent si fort les vns des autres.

XXVIII. Faire seruir, sans cheuilles, vne so-liue rompuë en deux ou trois endroits.

XXIX. Percer à l'instant vne porte auec vne chandelle non allumée.

XXX. Faire porter trois cens pas vn pistolet d'vn pied & demy de long.

XXXI. Faire promptement quantité d'eau douce en pleine mer.

XXXII. Mesurer la profondeur de la mer où la sonde ne peut paruenir: ou bien là où elle est insensible.

XXXIII. Faire voir toutes les gentillesses & subtilitez qui se font au jeu de cartes: comme faire venir à tel nombre qu'on voudra la carte que vous aurez pensée: dire à chacun de 15. personnes, qui auront retenu quinze couples de cartes, celle qu'il aura retenu, & plusieurs autres.

XXXIV. Tirer deux lignes, lesquelles prolongées à l'infiny, s'approcheront toûjours & ne se rencontreront iamais.

XXXV. Faire vne lumiere sans huile, cire, suif, gomme & gresse à peu de fraiz, qui offencera moins la veuë, pendant la lecture d'vne nuit entiere, que la lumiere ordinaire durant vn quart d'heure.

XXXVI. Faire des vitres au trauers desquelles le Soleil ne penetre point, encore que sa lumiere y passe.

XXXVII. Rendre lisibles les vieux caracteres effacez.

XXXVIII. Se tenir sous les eaux l'espace de quelques heures sans tuyau.

XXXIX. Faire vne aiguille non aimantée, qui tournera tousiours vers le Nord.

XL. Faire vn feu sans matiere combustible,

portatif en quelque lieu que ce soit, capable de cuire, & qui durera plusieurs centaines d'années; voire autant que le monde.

XLI. Faire l'arbre mineral, qui est vn assemblage de metaux qui croissent en forme d'arbrisseau, dans vn vaisseau de verre bien clos.

XLII. Conuertir le fer en acier & en cuiure: l'empescher de rouïller; & luy donner vne trempe telle qu'vne paire d'armes complette qui pesera des trois quarts moins que les ordinaires, resistera aux coups de mousquet.

XLIII. Acroistre tellement le pouls à vn homme, qui paroisse auoir la fievre: & luy diminuër en sorte, qu'il paroisse moribond; le tout neantmoins sans preiudice de sa santé.

XLIV. Furent proposez presque infinis secrets pour la conseruation de la santé & guerison des maladies, desquelles ie vous reserue la deduction plus particuliere aprés que les experiences en auront esté faites: n'y ayant aucun art ou science où la credulité soit moins excusable ni plus perilleuse lors qu'il s'agist de quelque effet extraordinaire, qu'en la Medecine: en laquelle plus j'apporte de circonspection, & plus ie promets de soin à faire valoir les choses certaines & dignes du public, auec le mesme zele que i'employe à publier tout ce qui le merite. Toutefois, chacun se doit tenir auerti en toutes les propositions precedentes & celles qui se pourront faire à l'auenir, que ce Bureau n'estant que le centre & l'abord des choses dont les hommes veulent se donner auis & communication les vns aux autres. Il n'en est non plus garand, ni des rapports qui ont esté faits de leur examẽ & experience, que des autres adresses qui s'y rencontrent, que le Courier de ses lettres, le Palais des plaidoyers ou écritures des Auocats voire des sentẽces & Arrests qui s'y dõnẽt: la place des bõs ou mauuais marchez qui s'y fõt: le miroir de la beauté

ou laideur de ses objets, qui luy doit suffire de representer en leur naïueté.

Ce n'est pas qu'auec toutes mes precautions je n'estime qu'il se pourra trouuer encore des esprits assez bourrus pour se décharger en me blasmant d'ailleurs, de l'enuie qu'ils portent au bien public, ou de la haine qu'ils ont jurée à tout ce qui ne vient pas d'eux-mesmes. Mais puisque c'est le payement le plus content que se puissent promettre tous ceux qui exposent leurs desseins & leurs actions aux yeux du public : je n'ay point de priuilege qui me puisse exempter de courir mesme fortune que tous les autres, ausquels je m'estime beaucoup inferieur.

Reste le second point, qui consiste en la resolution de quelques inconueniens & difficultez qui se sont rencontrées en la pratique de nos Conferences : outre celles touchées au commencement du liure qui a esté publié de la premiere Centurie des questions qui y ont esté agitées.

Ces Conferences furent à peine écloses, que les vns se fascherent de ce qu'on n'auoit pas fait élection de peu de personnes pour y parler : mais qu'on permettoit à tous ceux qui auoient apparence de gens d'honneur d'y porter & dire tout haut leurs sentimens : Pource, disoient-ils, que cette grande diuersité d'esprits, que fait l'vne des merueilles de l'Vniuers, ne peut qu'elle ne produise des discords & dissonances desagreables ; voire, quelquefois prejudiciables au public : ou du moins estoient d'auis de restreindre leurs discours à certaines loix & modifications, & le borner dans vne espace de temps : outre lequel il ne seroit permis à aucun de s'étendre, pour remedier à cette demangeaison de parler, non moindre que celle d'escrire en plusieurs, prés desquels les audiances sont si cheres.

Les autres au contraire n'ont rien tant estimé

en ce liberal commerce des esprits que ce qui est commun : rien trouué qui serue plus d'apprentissage aux jeunes, de diuertissement aux vieux, & d'honneste recreation à tous, ni qui marque plus à la posterité, la genereuse façon d'agir de ceux qui gouuernent, diametralement opposée à l'esclauage tyranique de quelques autres, que cette liberté publique donnée à tout homme d'honneur, de se produire & dire se qu'il pense en ces Conferences reglées dans les bornes qu'elles se sont elles-mesmes prescrites, & qui s'y obseruent si étroitement, qu'aucunes des plus seueres Censures des plus augustes Corps & Compagnies souueraines qui en sont souuent partie, n'y ont iusques icy trouué rien à redire; Ceux que l'assemblée a nommez pour moderer l'action, s'estans comportez auec tant de déference enuers les pesonnes ausquels ils ont fait entendre quand il estoit temps de se taire, qu'ils ont eu tout sujet d'en demeurer satisfaits: & l'assemblée tiré plus de contentement de la diuersité d'auis des Conferans que s'ils eussent esté tous d'vn mesme accord, comme la ressemblance de plusieurs sons ne fait point d'armonie.

Il s'en est trouué depuis quelques-vns qui eussent desiré qu'on n'y fist parler que deux personnes, l'vne pour l'affirmatiue, l'autre pour la negatiue de la proposition, & qu'en tout cas vn troisiéme fust venu à concilier leurs auis differens és choses où vne troisiéme opinion peut auoir lieu; afin que les auditeurs n'eussent plus qu'à se ranger à celuy des avis qui leur eust semblé meilleur: Mais comme cela s'est fait quelquesfois & se peut continuer és matieres qui y sont disposées : Ainsi semble t'il iniuste à d'autres de vouloir pour en oüyr deux ou trois seulement fermer la bouche à tout le reste de l'assistance, qui s'ennuyeroit aisément d'oüyr haranguer si long-temps comme il

faudroit faire : au lieu que la multitude des auis conciz ressemble à vn bouquet varié de plusieurs fleurs de couleur & odeur differentes ; joint qu'il y a plusieurs sujets sur lesquels naissent de si differens auis qu'on n'en sçauroit limiter le nombre: nostre raison se captiuant si peu qu'elle se fait tous les jours de nouueaux sentiers pour paruenir à la verité qu'elle va chercher jusqu'au delà des espaces imaginaires.

Les vns pour faire plus estimer ces Conferences ne les eussent voulu que de mois en mois : les autres ne s'en pouuans lasser, les demandoient tous les jours. Iuge l'équitable Lecteur, s'il n'a pas esté plus à propos de les tenir seulement vne fois la semaine.

Les vns n'y desiroient traiter qu'vne question, les autres plusieurs. L'experience à faire voir que le premier seroit ennuyeux, & l'autre plein de confusion, quand la brieueté du temps y pourroit suffire.

Que si d'autres inconueniens se recontrent en la poursuite de mon dessein ; j'y remedie en imitant ce Peintre, lequel ayant vestu chaque nation à sa mode : quand il vint au François, le mit tout nud, & à ses pieds vne piece de drap & des cixeaux pour s'habiller à sa guize. Ainsi, laissant tous les jours au chois de la Compagnie de changer ce qu'elle trouuera le meriter : si tout ne luy plaist ; elle ne s'en doit prendre qu'à elle-mesme.

Il ne me reste donc (aprés vous auoir rafraichy la memoire des deux points qui furent proposez à la derniere Conference pour estre traitez à la prochaine, à sçauoir par où doit commencer l'année, & pourquoy l'aiman attire le fer) sinon à prier ceux qui peuuent mettre à bon escient la main au bastiment de cette Republique lettrée, fondée en l'honneur de la lan-

gue, & de la nation Françoise, d'appuyer nos desseins s'ils les trouuent vtiles au public, comme le public, qui ne sçait point dissimuler, les approuue tels par sa frequence.







CINQVANTE-VNIE'ME CONFERENCE

1. *Par où faut-il commencer l'année ?*
2. *Pourquoy l'Aiman attire le fer ?*



Vis que l'année commence par vn mois ; le mois, par vn jour ; le jour, par vne heure : l'heure, par vn moment, la question semble demander par quel moment doit commencer l'année.

Cét an est vn espace de temps : le temps est la durée d'vn mouuement ; le plus parfait des mouuemens est le local ; le plus excellent des mouuemens locaux est le circulaire & celeste : aussi a-t'il quelque chose de l'infini. Donc parlans generalement, l'an est la reuolution de quelque orbe celeste, & prend son nom des corps spheriques, qui reuiennent au mesme lieu dont ils estoient partis. Ainsi, l'an de Saturne est de 10955. jours & douze heures : celuy de Iupiter de 4331. jours dix huit heures : celuy de Mars de 687. jours : celuy du Soleil de 365. jours six heures moins onze minutes : ceux de Venus & Mercure sont presque semblables à celuy du Soleil : celuy de la Lune est d'enuiron vingt-neuf jours. Mais l'an le plus long de tous est celuy de la huitiéme sphere, qu'on appelle parfait, ou Platonique, auquel tous les astres se doiuent rencontrer au mesme lieu où ils ont esté placez à leur creation ; & duquel, selon les Platoniciens, l'accomplissement se fera en 49000. ans solaires, par la vertu du septenaire repeté sept fois, selon le nombre des sept autres

orbes inferieurs : mais plus probablement selon Alphonse en 36000. ans, attendu que cette huitiéme sphere ne fait qu'vn degré en cent ans, qui font en 36000. ans les trois cens soixante degrez du Zodiaque. L'an Cynique des Egyptiens & Babyloniens se mesuroit par le cours du Chien celeste ou de l'Orion, & duroit 1460. ans. L'an Sabathique des Iuifs estoit de sept en sept ans. Le Iubilaire tous les cinquante ans, auquel on se reposoit, & les trompettes sonnoient. Ce qui me fait souuenir du relasche que cette Compagnie a pris à sa cinquantiéme Conference, aprés laquelle la trompette nous anime à vne nouuelle carriere. Or bien qu'on puisse mesurer les années ciuiles par le mouuement de quelque corps celeste que ce soit : neantmoins d'vn consentement vniuersel le Soleil & la Lune, les deux grands luminaires & flābeaux du Ciel, ont esté pris pour décrire l'année, dont l'vne est appellée solaire, qui est cét interualle & espace de temps durant lequel le Soleil parcourant les douze signes du Zodiaque reuient au mesme poinct de ce cercle dont il estoit sorty ; l'autre est lunaire, qui est l'espace du temps auquel la Lune se conjoint douze fois auec le Soleil : (car autrement l'an lunaire, proprement pris, n'est que d'vn mois) lequel an est de 354. jours huit heures & quelques minutes : par consequent moindre que le solaire d'enuiron onze jours, dont la difference & reduction s'appelle Epacte. Si bien qu'il faut au prealable sçauoir de quelle année la question doit estre entenduë. Car si l'on parle de l'année solaire, comme il semble, elle doit commencer par le moment auquel le Soleil entre dans le premier point du Bellier, qui est dit à ce sujet ouurir l'an de ces cornes.

Le second dist, L'an est vn cercle, pour cét effet representé hieroglifiquement sous la figure

d'vn serpent qui se mord la queuë, & nommé par les Grecs *eniautos* c'est à dire en soy mesme, & des Hebreux *Shanach*, qui veut dire reïteration. Comme il n'y a donc point de principe ni de fin dans vn cercle, ainsi n'y en a t'il point proprement dans l'année, dont chaque moment peut estre son commancement & sa fin. Toutefois, le commandemēt de Dieu fait aux Iuifs de commencer l'an par le mois de Mars, ioint à la vraye-semblance que le monde fut lors crée, me le feroit lors commencer par là, si les Chrestiens n'estoient mieux fondez à commencer le leur par le iour auquel ils ont receu leurs plus signalez bien-faits de la main de Dieu, sçauoir la Natiuité de N. Sauueur. Non toutesfois par le iour de Noël, mais par celuy de la Circoncision, auquel iour le Fils de Dieu cōmença seulemēt d'estre à nous, en operant le mystere de nostre redemptiō par l'effusiō de son sang: comme les mesmes Chrestiēs supputēt leurs années, non de la creation du monde, mais du mystere de l'Incarnation.

Le 3. dist, Il y a six termes par lesquels on peut commencer l'année: l'Apogée & Perigée du Soleil: les deux Solstices & les deux Æquinoxes. Ce ne pouuoit estre les deux premiers, parce que ces deux points ne sont pas fixes; ains mobiles au branle du firmament: Non plus que les Solstices, puis qu'ils sont diuers selon les diuerses nations. Car nôtre Solstice d'Esté est solstice d'Hyuer à nos Antipodes qui habitent en la Zone temperée australe: & au contraire, nostre solstice d'Hyuer leur est celuy d'Esté. Il s'ensuit donc qu'il faut commēcer l'année par celuy des Æquinoxes auquel le Soleil a cōmencé d'estre meu lors de sa creation, qui est celuy du Printemps: auquel la terre, selon le commandement de Dieu, produisit son germe & herbe verdoyante. Aussi est-ce de l'estat auquel se trouue lors le Ciel, que les Astrologues tirent leurs predictions plus asseurées de toute la constitution de l'année suiuante.

Le 4. dist, Qu'il y a plus d'apparence par cette raison de commencer l'année par l'Automne, puisque c'est plustost lors que le monde fut crée; les arbres estans chargez de fruits comme ils sont seulement en cette saison-là: & Dieu n'ayant pas apporté moins de preuoyance à preparer au premier homme sa prouision qu'il fait aux enfans naissans; à qui les meres ne donnent point plustost la vie qu'elles ont leur aliment tout prest dans leurs mammelles.

Le 5. dist, Que les Æquinoxes & saisons de l'année ne se rencontrans pas toûjours en mesme temps au regard de tous les peuples, ne leur pouuoient seruir de regle generale pour le commencement de l'an, qu'il seroit plus à propos de rapporter au moment de la creation: Mais pource qu'il n'y a que celuy qui en connoist la fin, qui en sçache au vray le commencement, il n'en reste aux hommes que de legeres coniectures. Les fruits qui parurent sur les arbres lors de la creation ne concluans pas plus necessairement pour l'Automne, que le germe de la terre pour le Printemps, ou la nudité de nostre premier pere pour l'Esté, & la sterilité de la terre incontinent aprés le peché, pour l'Hyuer. Voire quand bien l'instant de la creation nous seroit connu, & encore serions-nous en doute s'il faudroit commencer l'an du iour de la creation, qui seroit le Dimanche; ou du quatriéme, qui est le Mercredy, auquel furent créez le Soleil & la Lune, puisque l'an dépend de leur reuolution, ou enfin du sixiéme, ou Vendredy, auquel fut creé Adam, seul capable entre tous les animaux de supputer leurs mouuemens. Ie serois donc d'auis qu'on prist plustost l'Apogée du Soleil & le moment auquel il est le plus exhaussé dessus la terre comme le lieu le plus noble & plus éminét auquel il se trouue pendant tout le cours de l'année, &

tant lors comme en ſon trône, d'où il ſe fait voir & reconnoiſtre de tout le monde, pluſtoſt qu'en aucun autre lieu du Ciel, & par conſequent pour lors mieux que jamais leur ſeruir de ſignal de la fin d'vne année & commencement de l'autre. Et biẽ que les années ne fuſſent pas tout à fait alegés en durée, dont la difference ſeroit neantmoins fort petite, elles ſeroient toutesfois comptées & ſupputées de meſme ſorte par tous les hommes, qui eſt ce qu'on demande.

Le 6. diſt, Il en eſt de meſme des ans comme des jours qui les compoſent, que les Perſes & Babyloniens commençoient au Soleil leuant: les Arabes d'vn midy à l'autre comme font encore à preſent les Aſtrologues pour trouuer les maiſons du Soleil, & des autres planettes: les Iuifs, du Soleil couchant ou d'vn veſpre à l'autre; fondez ſur ce qui eſt dit dans le Geneſe, que le ſoir & le matin furent faits vn jour: laquelle façon de compter les heures eſt encore pratiquée dans l'Italie, Bohéme & Siléſie. Le reſte des Chreſtiens comptent leur jour de l'vne à l'autre minuit: parce que la nuit a precedé le jour comme il ſe voit au meſme Geneſe, que les tenebres couuroient au commencement la face de l'abyſme: mais principalement parce que Noſtre Seigneur eſt né à minuit. De ſorte, que comme c'eſt vne choſe indifferente par où l'on commence le jour naturel, pourueu que ſa reuolution ſoit toûjours de vingt-quatre heures: ainſi l'eſt-il par où chaque peuple commence ſon année ſolaire, pourueu qu'ils conuiennent entr'eux de la reuolution du Soleil, & la finiſſent au meſme point d'où ils l'auront commencée.

Le 7. diſt, Encore qu'il n'y ait rien de plus certain que la meſure du cours du Soleil, compoſant l'an Aſtronomique, qui ſe diuiſe en Conuerſional ou Tropique & Syderien. Si eſt ce neantmoins que ce cours-là ne ſe terminant pas dans

vn nombre entier de mois, de jours, non pas mesmes d'heures, puis qu'il y faut adjouster des minuttes: cela à causé de la difficulté à regler les années: dont la confusion à esté accreuë par les diuers ans politiques & ciuils establis par les Legislateurs qui ont tasché de s'accommoder en ce point au vulgaire; qui ne veut que les choses entieres & aisées à comprendre. Romulus commença le sien à l'Æquinoxe vernal; & le composa de 304. jours, partagez en dix mois. Numa voyant que le cours du Soleil & les lunaisons ne s'accordent pas, & que le froid se trouuoit souuent en Esté, & la moisson en Hyuer; y ajousta Ianuier & Feurier. La suite des temps ayant monstré que cette reformation estoit encore imparfaite; Iules Cesar, 670. ans aprés luy, aidé de Sosigénes grand Mathematicien, corrigea ce defaut; adjoustant trois mois à l'année en laquelle il fit cette rectification, qui fut l'an 708. du bastiment de Rome: sçauoir deux mois entre Nouembre & Decembre: l'vn de 29. jours, & l'autre de 30. & vn autre de 30. jours à la fin de Decembre pour atteindre les iours qui auoient écoulé. Si bien que les debiteurs eurent cette annéelà trois mois de terme, ausquels ils ne s'attendoient point. Puis, diuisa l'année en 3 5. jours, pour cette cause appellée de son nom l'an Iulian. Mais parce que le Soleil est encore prés de six heures à retourner à son periode, il leur adjousta tous les quatre ans vn jour aprés le 23. Feurier, qu'ils appelloient *sexto Calendas*: & parce qu'en le comptant deux fois ils disoient *bis sexto Calendas*, cette année a retenu le nom de Bissexte, attribué par le vulgaire aux choses sinistres & malheureuses. Et pour accommoder les mois aux lunaisons, il se contenta de remarquer que tous les 19. ans la Lune se trouuoit en mesme lieu: qui fut de l'inuention d'vn autre Mathematicien d'A-

thénes nommé Méton. Et d'autant qu'ils marquoient en leur Calendrier ce nombre 19. d'vn chiffre d'or,il s'appelle encore à present le nombre d'or. Les Chrestiens se sont accommodez à ce calcul comme le meilleur de tous. Mais pource qu'il s'en faut onze minutes tous les quatre ans que le jour bissextil ne soit entier, il s'est trouué que depuis Iules Cesar jusqu'à Gregoire XIII. les lunaisons & l'Æquinoxe auoient anticipé de dix jours, lesquels rendoient le nombre d'or inutile, & ostoient de leur vray lieu la feste de Pasques & les autres mobiles. C'est pourquoy ce Pape, assisté du Docteur Lilio Medecin, retrencha ces dix jours par toute la Chrestienté, excepté és lieux ausquels la nouueauté ne plaist point, sinon en tāt qu'elle déplaist au Pape. Laquelle anticipation obligera toûjours les siecles à venir à vser d'vne pareille reformation de l'an Iulian: que nous commençons de la minuit qui precede le premier leuer du Soleil du mois de Ianuier. Mais la plus sensible connoissance que l'on puisse acquerir de la durée de l'an solaire, & du commencement d'iceluy, se fait en remarquant le jour auquel l'ombre de l'aiguille droite d'vn quadran se trouue la plus longue sur le midy estant vn signe certain que le Soleil est le plus abaissé,& consequemment,qu'il faut là marquer la fin de l'année precedente & le commancement de l'autre,visible par le surhaussement du mesme Soleil, dont l'ombre ne se trouuera pareille, sinon justement aprés l'an reuolu.

Si les pierres viuoient, comme à voulu Cardan, cela pourroit faciliter la solution de la seconde question. Car il n'y auroit non plus à s'étonner que l'aiman attirast le fer,que lors qu'vn animal va chercher sa pasture. Or entre les choses qui s'attirent les vnes les autres, quelques-vnes le font par la fuite du vuide;ainsi l'eau & les autres corps plus pezans montent en haut, l'air & les autres corps legers descendent en bas, & tous se portent

par tout ailleurs contre leur propre inclination pour empeſcher ce vuide. d'autres y ſont portées par le deſir d'auoir ce qui leur manque, comme leur nourriture. Telle eſt l'attraction que fait la plante du ſuc de la terre: la veſicule du fiel, de la bile; la rate, de l'humeur melancholique: & chaque partie du ſang. D'autres le font par le rapport mutuel des eſprits qui ſortent d'iceux; tel qu'eſt le premier mouuement d'affection que ſe porteront deux perſonnes ſe rencontrans auoir meſme humeur & inclination. Mais d'autres ſe mouuent localement ſans cauſe manifeſte & corporelle: Telles ſont les vapeurs & la roſée attirées par le Soleil & par la chaleur; le feſtu, par l'ambre: la matrice, par les bonnes odeurs; l'aiman, par l'etoille du Nord, l'heliotrope & ſelenotrope, par le Soleil & la Lune, dont ils ſuiuent les mouuemens. Pour faire cette attraction, il faut que la vertu attractice ſoit plus forte que la reſiſtance du corps qui eſt attiré. La plus grande reſiſtance eſt celle de la pezanteur du corps, la ſuſpenſion de laquelle ſans cauſe manifeſte eſt eſtimée miraculeuſe, & attribuée par les Theologiens à la ſeule puiſſance diuine, comme lors que N. Seigneur marchoit ſur les eaux. Telle ſeroit la ſuſpenſion de la grauité du fer attiré par l'aiman, ſi elle n'eſtoit ordinaire; dont la cauſe peut eſtre rapportée au rencontre des eſprits qui ſortent du fer & de l'aiman: leſquels eſtans viſqueux & vne fois joints enſemble, ont de la peine à ſe disjoindre.

Le 2. diſt, Que tout ainſi que chaque corps jette à l'entour de ſoi des eſpeces viſibles, odorables & ſonores; leſquelles ne nous paroiſſent point ſi elles ne ſont reflechies par quelque corps propre à les recueillir; mais alors elles acquierent vne nouuelle force: l'eſpece viſible, par le moyen du miroir: l'odeur, par la chaleur: le ſon, par vn corps cauerneux, tel qu'il ſe rencontre en

l'Echo: De mesme l'aiman & le fer jettent autour d'eux des especes attractiues: lesquelles se perdent si elles ne sont recueillies les vnes par les autres ; mais quand elles se peuuent vnir ensemble, leur nature est de se conjoindre tellement, que leur vnion est indissoluble autrement que par violence: Où il ne semble pas y auoir plus grande merueille qu'en tous les autres mouuemens des corps naturels, qui agissent diuersement les vns sur les autres, selon la disposition de la matiere prochaine. Ainsi le feu agira sur vne matiere combustible, & non pas sur vne autre : la raison de ces effets dépendant de la déterminaison de chacune cause particuliere, dont la chaine est inuisible & de sa nature caché aux hommes.

Le 3. dist, Les corps superieurs agissent sur les inferieurs, & tous les mouuemens d'ici bas procedent de ceux des corps celestes, qui sont pour cet effet contigus. Celui de l'aiman & du fer vient des estoilles polaires qui agissent si sensiblement sur cette pierre, qu'estant en balance vne partie d'icelle tourne vers le pole arctique, & l'autre vers l'antarctique : si ce n'est en certains lieux où elle varie de 5 ou 6 degrez, pource qu'elle est attirée par vne autre plus puissante vertu aimantée procedante de la terre. Mais cette pierre attire d'autant plus aizément le fer qu'elle est presque de semblable nature auec lui : d'où vient qu'elle se conuertit aizément en fer dans les mines par vne coction faite par la vertu des mesmes astres. Car plus les choses sont semblables, & plus sont-elles portées à s'vnir ensemble : ainsi, la flame s'vnit auec la flame, les goutes d'eau se joignẽt ensemble, vne grosse pierre d'aimã en attire des moindres, & l'acier attire la limaille d'acier.

Le 4. dist, Comme il y a vn commerce ciuil entre les hommes pour la conseruation de leur societé, il y en a vn naturel que Dieu a establi en-

tre les autres creatures pour l'entretenement de leur estre commun, qui consiste principalement à se porter les vnes vers les autres : le feu attire l'exhalaison vnctueuse, & se porte pareillement vers le feu æthérien ; l'air est attiré par les poulmons : la mer est enleuée par la Lune, qui cause son flux & reflux : la paille & la poussiere, par l'agatte : le fer, par l'aiman : la vertu duquel, aussi bien que des proprietez occulte qu'ont tous les autres corps, j'attribuë a cét esprit vniuersel qui porte chaque estre à son bien particulier.

Le 5. dist, Pour entendre les causes du mouuement de chaque chose, il faudroit reconnoistre sa nature, qui est le principe mouuement. Or la nature particuliere de chaque chose est inconnuë à tous les hommes, aussi bien que la proportion du meslange de leurs substances, d'où leurs proprietez occultes dépendent comme les qualitez manifestes de la mixtion des qualitez premieres : lesquelles nostre vsage appelle manifestes : non que la raison n'en soit aussi difficile comme des autres, mais pource qu'elles sont plus ordinaires. Ce qui nous leur à fait donner vn nom : par exemple, de legereté, au feu : de pesanteur, à la terre ; bien qu'aucun n'en ait jusqu'à present assigné la vraye cause. Donnez vn nom qui manque à cette qualité, qui est au fer de courir à l'aiman & se porter vers lui elle sera aussi manifestée que la vertu motrice de la pierre qui se porte vers son centre. De l'vn & de l'autre on peut bien alléguer la cause finale, & dire en general que c'est le bien de ce qui se meut qui le porte vers autrui ; où au contraire, le bien de la chose où elle tend qui la meut & attire à soi ? mais la cause formelle qu'on cherche est également inconnuë.

Le 6. dist, Que le fer se porte à l'aiman comme à son bien, & comme la pierre à son centre : & c'est pour cela que le fer se tourne vers le

Nord, qui est le lieu natal de l'aiman. Car étant vn mouuement naturel & non pas violent, la faculté motrice doit estre dans le fer qui se remuë: la bonté de l'objet attirant seulement par vne motion metaphorique, qui suppose vne faculté mouuante en la chose remüée.



CINQVANTE-DEVXIE'ME CONFERENCE.

1. Du point. 2. Si quelques autres animaux que l'homme, vſent de raiſon?



'Il eſt vray qu'il y a plus de merueilles dans vn ciron qu'en vn élephant, pource qu'on trouue dans le premier en abregé, & comme independantes de leurs organes toutes les facultez qui ſont eſtenduës, & ont leurs cauſes & inſtrumens manifeſtes dans l'autre: Il y aura plus de merueilles au Point que dans tout le reſte des corps qui en ſont compoſez. De fait, y a t-il rien de ſi petit qu'vn point? Et neantmoins il eſt l'objet de la pluſpart des ſciences. La Grammaire traite du point de diſtinction: la Phyſique, de celuy de reflexion, & qui ſert de centre à la terre: l'Aſtrologie, des points verticaux, le zenith & le nadir, & ſe ſert d'eux pour remarquer les mouuemẽs des corps celeſtes. La Geographie a ſes quatre points cardinaux. Toutes les ſciences & les arts empruntent ce mot pour donner quelque ordre aux choſes dont elles traitent. Enfin, il ſert de principe à la Geometrie, qui commence par luy ſes propoſitions. Et parce que ſi nous en croyons Platon, tout commencement eſt diuin: le Point, eſt le principe de la ligne, cõme elle l'eſt de la ſurface; cette-cy du corps; l'inſtant du temps; & l'vnité du nombre; tient quelque choſe de cette diuinité: laquelle Triſmegeſte pour ce ſujet appelle vn cente ou Point dont la circonference eſt en nulle part; afin que ceux qui nous

entendent parler du Point n'estiment pas que ce soit si peu de chose.

Le second dit. Encore qu'il ne s'en faille pas icy rapporter à nostre façon de parler, qui fait seruir ce mot de Poinct pour signifier vne negation. Si est-ce qu'on en peut induire que s'il est quelque chose, il s'en faut bien peu que ce ne soit rien. Car à vray-dire, le Poinct est le moyen qui se trouue entre rien & quelque chose. Ce n'est pas vn accident, puis qu'il n'arriue pas à la substance, qu'il est deuant elle, & en est inseparable. Ce n'est pas aussi vne substance, puis qu'elle se peut diuiser à l'infiny; & le Poinct est ce qui n'a aucunes parties, c'est à dire ce qui est indiuisible. On ne le peut comparer à l'instant au regard du temps, pource que le passé a esté instant ou present, & l'aduenir le sera, mais la quantité n'est ni ne sera jamais Poinct. Ni à l'vnité, au regard des nombres, puisque le nombre est fait d'vnitez, & vne vnité adjoustée au plus grand nombre qui soit, le rend encore plus grand; là où cent millions de poincts ensemble ne sont qu'vn Point, puisque ce qui n'a point de quantité n'en peut donner. Il est toutesfois plus vray-semblable que le Poinct est réellement, puisqu'il est le fondement de toutes les autres quantitez, & que deux boulles exactement rondes ne se touchent qu'en vn poinct.

Le 3. dit. Comme il n'y a point de moyen entre les contradictoires, aussi n'y en peut il auoir entre le rien & la chose, ce qui est & ce qui n'est pas. Le Poinct estant donc le terme de la ligne, & par tout en icelle, doit estre quelque chose. Voire je soustien qu'il a vn corps & est diuisible, par ce raisonnement. Vne seule chose est non finie, sçauoir le Createur; toute autre est finie, sçauoir la creature & tout ce qui en fait partie. Toute chose finie est composée des parties, estant com-

composée de fins ou d'extremitez & de milieu. Car il seroit aussi ridicule de dire qu'vne chose fut finie sans fins, comme de dire qu'vne chose fut longue sans longueur, ou chaude sans chaleur. Or le point Mathematic est chose finie. Il est donc composé de parties. Dire qu'il est finy negatiuement & non positiuement; cela ne se peut. Car comme toute solide mesurable est composé & terminé de superficies Mathematiques, celles-cy de lignes, les lignes de points : ainsi, le point est composé & terminé de ses fins, qui sont ses parties & extremitez : lesquelles dereche festant composées de parties externes, & internes sont aussi finies; & par consequent diuisibles à l'infiny. Le point n'est donc pas finy de negation, qui n'est rien, puisque le rien n'est pas le terme du point. Il n'est non plus finy par soy mesme, puisque toute chose est finie par quelque terme qui est hors d'elle, & si rien ne se peut mesurer soy-mesme, moins encore finir, ni parfaire. Car il est tellement vray; que tout solide, tant petit soit-il, est diuisible à l'infiny, & qu'en iceluy on n'y trouue iamais aucun indiuisible, ou point composé, que les Pysitiens soustiennent que si par la toute puissance diuine, le pouuoir humain & Angelique n'y pouuant atteindre, vn grain de mil auoit esté depuis la creation du monde jusques à sa fin diuisé à chaque moment en cent millions de parties, on ne paruiendroit iamais à l'indiuisible. Cela se justifie par la section du cercle ou globe. Car si le diametre d'vn cercle est diuisé en deux parties égales, le centre d'iceluy qui est vn point, sera pareillement diuisé en deux autres parties égales, puis qu'il ne doit pas estre tout d'vn costé, autrement la diuision seroit inégale, & ne doit pas aussi estre changé en rien, puisque rien ne peut estre naturellement annihilé. Que si ces deux de-

my diametres estoient reünis comme auparauant, ces deux parties de point diuisée seroient rejointes en vn point qui seroit derechef le centre. De mesme si vn globe dur & parfaitement rond touchoit vn plan exactement plat & dur, tous demeurent d'accord que ce seroit par des points mathematics : or ils ne seroient pas indiuisibles. Car le point du plan a des parties, puis qu'il a toutes les situations de lieu, auquel respondent les parties, sçauoir deuant, derriere, dessus, dessous, à droit, à gauche, & le point du globe touche le point du plan par dessous:or ce qui a dessus a aussi dessous. D'ailleurs, chaque point est parties du corps auquel il est inherant; puisque partie est vne chose finie vnie à vne autre, faisans ensemble auec les autres parties le tout. Or le point du globe est tel, autrement il faut aussi dire que la superficie du globe n'est point partie d'iceluy : veu qu'il y a mesme proportion du point à la ligne, & d'elle à la surface, que de la surface au corps, & qu'vn globe roulant sur plusieurs points, roule aussi sur la superficie qui partant ne differe point d'iceux que du plus ou du moins. D'où s'ensuit que le point mathematic est vn petit terme de quantité, vnissant & terminant les lignes mathematiques sans longueur, largeur & profondeur mesurables & partant corps. Car il est composé des parties irrationelles & indicibles; c'est à dire que le Mathematitien ne sçauroit dire combien elles sont longues, larges & profondes.

Le 4. dit, Que la nature auoit caché ses plus hauts mysteres dans les choses les plus basses, & qui semblent estre les plus viles; aussi sont elles plus difficile à connoistre; non tant pour le defaut d'entité : car vn atome voltigeant dans l'air a vn estre aussi veritable que toute la terre. Mais parce que comme nos sens ne peuuent apperceuoir que les objets qui émeuuent leurs organes,

ce que ne peut faire le point pour sa petitesse; l'entendement qui juge des choses par les especes receuës, ne peut receuoir celles du point, ni par consequent en auoir parfaite connoissance. Aussi le Philosophe ne definit pas le point par ce qu'il est, mais parce qu'il n'est pas, quand il dit que le point est quelque chose d'imperceptible, situé dans le continu. Toutesfois, cette connoissance du point par la negation n'est pas par la negation d'entité, mais par celle de deuisibilité; étant de sa nature vn estre indiuisible. Car s'il se peut diuiser en d'autres parties ce n'est plus vn point, c'est vne ligne qui ne perd pas son nom pour petite qu'elle puisse estre. L'estre non finy incommunicable du Createur, qui est vne perfection de grandeur immense, n'excluant point l'estre non finy du point, qui est en luy vne imperfection & priuation de grandeur. Ce point est ou commmuniquant ou terminant: l'vn & l'autre n'est qu'vne façon d'estre, vne habitude & rapport des parties les vnes aux autres: lequel par consequent se peut produire & annihiler sans miracle, comme les modes, formes & figures. Ainsi, la section exacte d'vn Globe posée, il n'y a pas plus d'inconuenient à dire que le point qui luy seruoit de centre est peri, que lors qu'vne boule de cire étant platie, la figure spherique cesse d'estre.

Le 5. dit, Que comme en la creation les corps naturels ont esté faits de rien, de mesme la production des corps Mathematiques commence par rien, qui est vn point: lequel, tant s'en faut qu'il soit demonstré par l'application d'vn globe sur vn plan, qui ne se peuuent toucher que par vne ligne, que mesme la plus subtile & imperceptible pointe d'éguille tombant perpendiculairement sur l'acier le plus poli, voire mesme rencontrant, s'il se pouuoit, vne autre pointe d'éguille aussi delié, ne se peuuent toucher que par

la superficie de leur corps. Ce qui fait voir que le point Mathematic est infiniment encore moindre que tous ces points materiels : lesquels n'en sont que la figure grossiere accommodée à la portée de nos sens.

On entama le second point par la consideration de la difficulté que les hommes auroient à le traiter équitablement, puisque cela ne se peut faire sans interest, & auec grande connoissance de cause que par vne inteligence raisonnable, au-dessus de l'homme & de la beste, ou qui participast également de tous les deux arriuant le mesme à l'homme en general en ce qui concerne les auantages de son espece, que ce qui se remarque en chaque particulier, qui se donne volontiers gain de cause. Toutefois l'empire qu'à l'homme sur les bestes, la structure de son corps, les operations de son esprit, & les ouurages de l'vn & de l'autre comparez à ceux des autres animaux, semblent vuider la question. Car il n'y a que l'homme seul qui connoisse non seulement Dieu & les autres creatures, mais aussi soy-mesme, par vne reflexion de l'entendement, qui est le plus puissant effet de la raison. Son corps seul propre à leuer les yeux au Ciel pour la contemplation, à s'asseoir pour l'exercice des arts, flexible en toutes ses parties, & principalement de la main, l'organe des organes, & tant d'ouurages merueilleux qui perfectionnent & surmontent ceux de la nature, ne trouuent rien dans tous les autres animaux qu'on leur puisse égaler. Ce qui me fait tenir à l'Escriture Sainte, qui oste l'intellect aux bestes, & à ce que toute l'antiquité en a determiné, principalement la Philosophie, qui n'a point trouué de difference plus propre que cette raison pour distinguer l'homme de la beste.

Le 2. dit. Puisque la raison est la main du Iugement, comme la parole, l'est de la raison & la

main de la parole, il faut que l'vn de ces degrez nous meine à la connoissance de l'autre. Ie veux dire que la raison estant la main du jugement, les animaux qui se trouueront en auoir, ne peuuent estre non plus sans raison qu'vn homme naturellement sans main. Or tous sont contraints de reconnoistre quelque jugement és animaux : car ils ne pourroient autrement exercer les fonctions de leurs sens externes & internes, que plusieurs d'eux ont en vn degré beaucoup plus éminent que nous. Ils ont vn sens commun, puisqu'ils distinguent les objets des sens : vne fantaisie, puis qu'ils se portent tous également au bien sensible, plusieurs d'eux ont vne memoire, comme les chiens & cheuaux qui abbayent & hannissent en dormant: ce qui ne se peut faire sans quelque faculté superieure qui vnisse & conjoigne les especes puisées dans leur memoire : effet ne pouuant proceder d'aucune autre cause que de la raison. Mais ce qui leue la difficulté est, qu'ils sont capables de discipline : & n'y a tour de souplesse qu'on ne leur apprenne beaucoup mieux qu'à l'homme : témoin les elephans qui dansoient sur la corde à Rome ; & les cheures qui en font autant en ce temps-cy : sans parler des chiens, cheuaux, singes, & autres animaux qu'on dresse, & des oiseaux ausquels on apprend à parler.

Le 3. fortifia cét auis par l'exemple de l'elephant qui auant que payer le chaudronnier, essayoit si son chaudron estoit bien racoustré y mettant de l'eau : du bœuf, qui ne puisoit iamais qu'vn pareil nombre de seaux d'eau : du renard, qui faisoit hausser l'eau de la cruche l'emplissant de pierres: du mesme, qui approche tousiours l'oreille du ruisseau glacé pour entendre si l'eau remuë, auant que se fier à la glace : du chien, qui ayant senti deux chemins se lance à corps perdu dans le troisiéme aprés le gibier : du chat, qui

nonobstant sa faim n'ose manger le rosti qu'il voit, crainte du foüet qu'il ne voit point : qu'il dit estre autant de sillogismes ; & conclud par vne induction de plusieurs animaux qui ont donné à l'homme la connoissance de bastir, comme l'hirondelle : de faire de la toille, comme l'araigné : de faire des prouisions, comme la fourmy, à l'escole de laquelle Salomon renuoye le paresseux : de presagir la bonnace, comme les Alcyons : la ruïne des maisons, comme les rats & souris : de faire des lauemens, comme l'Ibis : de se saigner, comme l'Hippopotame: que blasmer nos maistres de n'auoir point de raison, c'est vn grand trait de méconnoissance.

Le 4. dit, Les facultez se reconnoissent par leurs actions, & celle-cy sont determinés par leur fin. Or les actions des hommes & des bestes paroissent semblables, & se proposent mesme fin & bien vtile, delectable ou honneste. Ces deux premiers sont sans controuerse. L'honneste, qui consiste dans l'exercice de la vertu, est en vn degré eminent en elles. Témoin le courage du lion, auquel cette vertu n'est point fardée ni interessée comme és hommes. Aussi ne s'est-il iamais veu des lions asseruis à d'autres lions comme l'on voit des hommes asseruis aux autres hommes fautes de courage, qui fait mépriser mille morts pour fuir la seruitude. Leur temperence & continence se reconnoist en ce qu'ils se contentẽt des plaisirs licites & necessaires, bien loin des appetits desordonnez des hommes, qui non contens d'vne seule viande, comme les bestes, dépeuplent l'air, la terre & les eaux, pour irriter plustost qu'assouuir leur gourmandise. La foy de la tourterelle & la chasteté de la colombe, sont telles, que l'Espoux aux Cantiques leur compare celle de son Espouse. La fidelité du chien vers son maistre passe celle des hommes. La corneille est si continente,

qu'elle se remarque passer jusques a 600. ans sans masle, si bien vient à estre tuë. Car la bonne constitution de leurs corps leur fournit cette longue vie, que la nature ou leur dereglement terminent aux hommes dans peu d'années. Pour la Iustice, les hommes ont pour fondement de leurs autres droits de naturel qui leur est commun auec les bestes.

Le 5. dit. La raison est vne proportion, rapport & alignement de deux ou plusieurs choses comparées les vnes aux autres: d'où s'ensuit que la comparaison ne se pouuant faire sinon par l'homme, il n'y a aussi que luy seul capable de raison. Aussi exerce t'il luy seul la Iustice, qui n'est autre chose que cette mesme raison que les Iuges font à vn chacun, sous laquelle est comprise la Religion, inconnuë aux brutes: tout ainsi qu'on leur attribuë improprement de la prudence, force & temperence, pource qu'elles sont habitudes de la volonté, que ces animaux n'ont point, & presupposent vne connoissance, qu'elles n'ont, des extremitez vicieuses de chacune de ces actions.

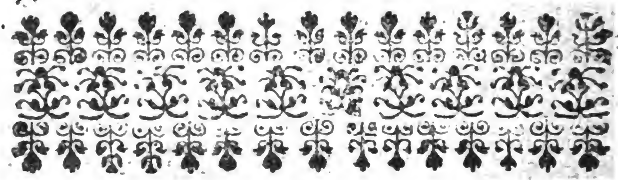
Le 6. dit. Ce n'est pas sans raison que le premier âge d'innocence & depuis encore Pytagore pour sa metemphysichose, épargnoient la vie des bestes: que Dieu n'ayant sauué du deluge que quatre couples d'hommes, en a garanty sept de chaque animal munde: qu'il a rendu visible l'Ange qui menaçoit le Prophete Balaam à son asne plustost qu'à luy: que cét animal & le bœuf (la reconnoissance desquels vers leurs maistres est employée par Isaye, pour reprocher aux Israëlites leur ingratitude enuers Dieu) ont esté les premiers témoins de la naissance de nostre Sauueur: lequel nous commande d'estre simples & prudens comme aucuns d'eux. Ce qui ne presuppose pas seulement de la raison en eux: mais

qu'ils en ont plus que l'homme, quelque cauillation qu'il apporte à déguiser leurs vertus : disans que ce qui est connoissance en Dieu, intelligence dans l'Ange, raison dans l'homme, inclination dans les corps inanimez, est instinct au brute. Car puisque la beste paruient mieux à sa fin que l'homme, & n'est point si sujette au changement que luy : il semble qu'il faut donner vn nom plus noble à la faculté qui parfait mieux son ouurage qu'à celle qui y manque le plus souuent. Et par ainsi, ou que la beste aura plus de raison que l'homme : ou que ce que l'homme appelle instinct en la beste est plus excellent que sa raison, ordinairement fautiue & sujette à surprendre & à estre surprise.

Le 7. dit. C'est vne impieté trop rustique (pour vser des termes dont se sert S. Augustin contre les Manichéens qui approchoient de cét erreur) de croire que les bestes ont de la raison, puis qu'elles n'ont pas mesmes vn parfait vsage de tous les sens externes : mais seulement de ceux qui sont du tout necessaires à leur estre, le toucher & le gouster : car les odeurs, les sons & les couleurs ne les émeuuent sinon entant qu'ils leur seruent à ses deux sens. Et ne se faut pas tromper sur ce qu'elles ont l'imagination ou jugement inferieur, pource qu'elles n'ont rien de cette piece diuine par laquelle l'homme seul connoist les choses vniuerselles, definit : cõpose & diuise, comprend les similitudes & dissimilitudes, & les causes d'icelles. Elles ont vn appetit, par lequel elles se portent vers leur bien. Mais parce que la connoissance qu'elles ont de ce bien n'est pas suffisante ni entiere comme celle de l'homme, qui connoist seul le bien comme bien, la fin comme fin ; cét appetit est reglé & conduit par vne cause superieure qui luy rend le mesme office que le pilote au nauire ; laquelle cause porte necessairement cét ap-

petit au bien : comme elle-mesme encline la pierre à son centre, qu'elle ne manque iamais de trouuer. De sorte que cette infaillibilité alleguée dans les ouurages des bestes est plustost vne marque de leur defaut de raison, laquelle est cause que l'homme doüé d'vne connoissance suffisante, & pour ce sujet mis entre le bien & le mal, le feu & l'eau; peut seul librement se porter vers l'vn ou l'autre : d'où vient qu'il manque souuent en ses desseins : pource que sa raison prend souuent l'apparence pour la verité.





CINQVANTE-TROISIE'ME CONFERENCE

1. S'il y a plus de cinq cens externes.
2. Lequel vaut le mieux de parler ou se taire.



ETTE maxime qu'il ne faut point multiplier les choses sans raison, est fondée sur la portée de nostre esprit: lequel n'estant qu'vn, encore que ses facultez soient distinctes en leurs operations, ne conçoit les choses que sous l'espece d'vnité. Si bien que lors qu'elles sont plusieurs en nombre, il en fait vne espece: plusieurs en espece, vn genre: à plus forte raison ne peut-il souffrir qu'on luy fasse deux choses de ce qui n'en est qu'vne. Ce qui a donné sujet à quelques-vns de dire qu'il n'y a qu'vn sens externe, qui ne doit estre non plus distribué en cinq especes sous pretexte qu'il y a cinq organes, qu'vne mesme riuiere qui fait icy hausser & baisser les soufflets & batre les martinets, là presser les draps, piler l'écorce, ou moudre la farine. Car c'est vn mesme esprit, qui passant par diuers organes & tuyaux rend diuers tons: vn mesme Soleil qui transperçant diuerses verrines represente autant de couleurs. Aussi leur fin est-elle à tous semblable: à sçauoir de fuyr tout ce qui peut nuire, & suiure tout ce qui peut profiter à l'animal.

Le ſecond dit, Que cela ſeroit vray, ſi l'eſprit ſentoit tout ſeul, mais lors que l'œil eſt creué, quoy que les eſprits viſuels ſoient en leur entier, ni lors que l'œil eſt ſain & net, ſi quelque obſtruction empeſche que les eſprits n'y affluënt, comme en la goute ſerene; il ne ſe fait point de viſion : preuue que la veuë eſt vne action de tous les deux; & partant qui doit emprunter ſon nombre de celuy des organes, qui la détermine & luy ſert de difference ſpecifique. Mais que le gouſt eſtant compris ſous le toucher par la definition du Philoſophe, il en doit eſtre vne eſpece; & partant il n'y a que quatre ſens comme quatre elemens : le tact & le gouſt qu'il conprend ſe faiſans en la terre groſſiere comme eux : la veuë en l'eau, dans laquelle ſon organe eſt plongé, comme il en eſt preſque tout compoſé : l'odorat au feu qui réueille les odeurs, & les reduit de puiſſance en acte : & l'oüye en l'air, qui ſe trouue naturellement implanté dans l'oreille, & lequel eſt l'vnique moyen de ce ſens, ſelon Ariſtote; l'oüye des poiſſons leur eſtant particuliere dans l'eau, & encore tres-obſcure.

Le 3. dit, Qu'il eſtoit de l'auis que touche Scaliger, qui met pour ſixiéme ſens le chatoüillement. Car ſi le gouſt, encore qu'il ſoit compris ſous le tact, comme il a eſté dit, conſtituë bien vn ſens à part; pourquoy non ſe chatoüillement, qui eſt vne eſpece du meſme toucher; veu qu'il nous repreſente toute autre choſe que le tact ordinaire, & qu'il à ſes organes particuliers, comme la plante des pieds & des mains, les flancs, l'aile, au deſſous des aiſſelles, & quelques autres. Voire le toucher peut eſtre pris pour genre des ſens, puiſque tous en participent.

Le 4. dit, Que ce que les animaux font plus parfaitement que nous, comme le flerer du chien, le toucher de l'araigne, la veuë de l'eperuier, les

presagir des saisons de tant d'autres, luy sembloit l'effet d'vn 6. 7. ou 8. sens : n'y ayant point de proportion entre vn effet si grand & extraordinaire, & leurs organes, dont la structure est commune auec ceux des autres animaux qui n'en approchent point. Voire, que c'est par quelque sens supernumeraire qui se trouue en chaque animal, qu'ils ont connoissance de ce qui leur sert ou nuit en particulier. Par exemple, qui enseigne la vertu du gramen au Chien, du dictame au Cerf, que les sens ordinaires ne leur peuuent apprendre : Aussi n'est il pas vray-semblable que tant de proprietez occultes ayent esté produites par la nature pour demeurer inconnuës. Or elles ne se peuuent apprendre que par vn sens non vulgaire ; veu que tous ensemble ne connoissent point la substance.

Le cinquiéme dit, Qu'il y a cinq sens externes & non plus, ni moins : pource qu'il en faut autant, & non plus, pour sentir & apprehender tous les objets externes ; & comme si l'vn de nos cinq sens est dépraué ou aboly, l'autre ne le peut restablir, ni luy succeder en toutes ses fonctions, s'il y en auoit plus de cinq, le surplus seroit inutile, n'y ayant aucun accident qui ne soit conceu par ces cinq sens là : & quand chacun d'eux n'y peut suffire en détail, ils le font en bloc : comme au mouuement repos, nombre, grandeur & figure, qui sont objets communs à plusieurs sens. Or s'il estoit besoin de plus de cinq sens, ce seroit pour juger des objets où les autres manquent. De sorte que le parsus se trouuant inutile par ce suppléement des vns au defaut des autres, il n'est aucunement necessaire d'en poser plus de cinq. Et pour la sustance, il est de sa nature de n'estre pas connuë par les sens externes.

Le 6. dit, L'homme estant composé de trois pieces, sçauoir d'vne ame, d'vn corps & d'esprits

de nature moyenne entre les deux : les cinq sens suffisent à la perfection & entretien de ces trois parties. La connoissance, qui est le seul bien de l'ame, s'acquiert par l'inuention & par la discipline : pour lesquelles nous auons des yeux & des oreilles. Les bonnes odeurs recréent & restaurent les esprits. Le toucher & le gouster sont les gardes du corps, le premier en le preseruant des qualitez ennemies qui l'ataquent par dehors, & le second, de celles qui entrent par dedans & qui se prennent par la bouche. Et partant ; c'est en vain qu'on en establiroit dauantage.

Le 7. dit ; Puisque selon les Philosophes le sens est vne faculté passiue ; & le sentiment se fait lors que l'organe est alteré par l'objet : il doit y auoir autant de sens differens, comme il y a de diuers objets qui alterent diuersement les organes. Or entre les couleurs, odeurs & autres objets sensibles, il y a plusieurs differentes especes. Et les qualitez qui sont senties par le toucher sont presqu'infinies : ne seruant de dire qu'elles viennent toutes des premieres qualitez ; puisque les couleurs, odeurs & saueurs sont aussi qualitez secondes, qui prouiennent de ces premieres : & neantmoins font vn sens different.

Le 8. dit ; Bien qu'il soit vray que les puissances soient determinées par les objets ; il ne faut pas pourtant multiplier ces puissances selon la multitude des objets. Ainsi, encore que le blanc & le noir soient differents, neantmoins parce qu'ils agissent tous deux de mesme façon ; sçauoir enuoyans leurs especes intentionnelles par vn mesme moyen vers vn mesme organe ; la veuë seule suffit pour juger de leur difference.

Le 9. dit ; Puisqu'il y a quatre choses requises à la sensation : sçauoir la faculté, l'organe, le milieu & l'objet : c'est d'elles que le nombre des sens est determiné. L'objet ne le peut faire, autre-

ment il n'y auroit pas cinq sens; mais infinimẽt dauantage. La faculté estant inseparable de l'ame, ou plustost l'ame mesme, & par consequent vne seule, ne le peut aussi : & c'est erronement faire vn sens externe du sens commun, que de dire qu'il n'y en a qu'vn. Le milieu le peut encore moins, puis qu'vn mesme moyen sert à plusieurs sens, & qu'vn mesme sens s'exerce par plusieurs moyens, comme la veuë à trauers l'air & l'eau. Il reste donc que cette diuersité procede de celle des organes, qui n'étans que cinq, font pareil nombre de sens.

Sur le second point, il fut dit: Qu'il y auoit plus de difficulté, & par consequent plus de vertu à se taire qu'à parler. Ce dernier estant naturel à l'homme & fort aisé, quand il en a acquis l'habitude : mais le premier est vne action contrainte, & pour laquelle pratiquer bien à propos, il faut que l'esprit soit toûjours en eschec pour faire violence à cette demangeaison de s'expliquer; chacun croyant auoir interest à ce que la verité soit sceuë. Et il y a moins d'exemples de ceux qui se sont sauuez pour auoir parlé, que de ceux qui se sont perdus pour n'auoir pû taire vn secret : à bon droit appellé l'ame de l'Estat & des affaires : lesquelles estans éuentées, de faciles qu'elles estoient deuiennent impossibles. Ce qui fait retenir le nom de Secretaires aux principaux Ministres & officiers des Estats & grandes Maisons; & en fait aujourd'huy affecter le titre jusques aux moindres Clercs, témoignans par là en quelle estime ils ont le silence. Et le plus lasche de tous les vices, la trahison, se sert ordinairement de ce defaut de ne se sçauoir pas taire, qui rend les hommes pleins de fentes & semblables à vn crible, qui feroit à plusieurs garder plustost vn charbon dans la bouche qu'vn secret, & qui n'a rien du tout de masle. Le silence au contraire est tant reueré, que les plus sages qui doiuent parler

ou escrire, en approchent le plus qu'ils peuuent par leur brieueté : & que par luy le fol, tant qu'il se taist, ne differe point du sage. C'est pourquoy Pytagore en faisoit le capital de sa Philosophie, laissant ses Escoliers cinq ans sans faire autre chose qu'escouter, & s'absténoit de manger du poisson, pource qu'il l'auoit en recommandation particuliere à cause de son silence. Tous les Religieux & Religieuses le reconnoissent bien, en faisant vne de leurs plus hautes vertus, qui mene à toutes les autres : & les Payens s'estans faits vn Dieu du Silence, nommé Harpocrate, la statuë duquel tenoit vn doigt sur sa bouche. Et tant les sacrifices de ce Dieu, que tous leurs autres mysteres, dont le nom signifie vn secret, se faisoient sans parler. C'est pourquoy Alexandre voulant apprendre à Ephestion, que pour bien seruir le Roy il se faut bien sçauoir taire, il luy mit la chasse de son anneau, où estoit son cachet, sur ses leures. Les plus grands parleurs sont volontiers ceux qui font le moins: Dieu ayans mis comme en balance les paroles d'vn costé & les effets de l'autre, cōme les feuilles & les fleurs de çà & les fruits de là.

Le deuxiéme dit, Que comme la corruption des choses estoit d'autant plus grande qu'elles sont excellentes, aussi la parole estant le plus bel ornement de l'homme, son abus en est des plus dangereux : & ce d'autant plus, que le trop parler est vne maladie incurable, puis qu'elle ne se peut guerir que par le conseil de ceux qui le reprennent : duquel les grands parleurs sont incapables, leur estant ordinaire de n'écouter personne. En recompense dequoy ils sont fuys de tout le monde. Car comme vn chacun se sent interessé à soutenir la verité, il se pique pareillement, lors qu'il s'en rencontre quelqu'vn qui veut s'attribuer à luy seul ce droit, & frustrer tous les autres de la gloire qui suit cette action. Qui pis est,

on ne leur adjouste point de foy, qui est neantmoins la fin de la parole. Pource que l'homme n'affectant rien à l'égard d'estre estimé veritable & homme de bien: d'autant qu'en ces deux points gist la perfection de son estre: il employe tout ce qu'il peut à se faire croire tel là où vn babillard ne trouuant point de creance parmy les hommes, & la bonté & verité marchans de mesme pied passe pour n'auoir ni l'vn ni l'autre. De fait, les grands parleurs sont ordinairement grands menteurs; parce que les paroles ne sont vrayes qu'entant quelles sont pezées & balancées dans l'esprit: lequel estant finy ne peut connoistre plusieurs choses à la fois, mais bien successiuement & & auec du temps, que le babillard ne se donne pas. Et comme la verité est dans l'vnité, ainsi le mensonge est dans la multiplicité: mais principalement dans la confusion, qui est vne diuersité sans ordre: laquelle est presque inseparable des grands discous, & produit dans l'esprit des Auditeurs son semblable, & ensuite la mécreance.

Le 3. dit, Il n'y a rien à qui l'homme doiue prendre dauantage de soin qu'à regler sa parole; parce que la langue de l'homme est le membre le plus aisé à mouuoir de tous, & lequel ne se lasse iamais, comme tous les autres. C'est pourquoy les vieillards se plaisent tant à caqueter, n'y ayant plus gueres que ce membre qui soit à leur deuotion. Ce que preuoyant la nature, & que l'homme en auroit souuent & long temps affaire, quoy qu'elle soit tres petite, qui a donné vn fort ligament, dix muscles, & à elle seule trois couple des sept paires de nerfs, qui sont épandus par tout le reste du corps. Ioint que l'homme estant vn animal sociable, il est de sa nature fort enclin aux discours & aux paroles qui sont le lien de la societé humaine. Il faut donc que la raison qui doit regler toutes les inclinations de l'homme,

regle principalement celle de la parole, qu'elle ne doit permettre, ſinon lors qu'elle peut ſeruir à celuy qui parle, à celuy qui entend, ou à quelqu'autre. Toutesfois, parlant generalement, comme l'action eſt plus noble que la priuation, & le mouuement que le repos, le parler eſt auſſi plus excellent que le taire.

Le 4. dit, La moderation du langage appellée taciturnité, qui eſt vne eſpece de temperence, a ſes deux extrémitez également vicieuſes: ſçauoir, le babil ou parler immoderé, & vn morne ſilence; lors qu'on ſe taiſt, bien que quelque juſte cauſe nous oblige à parler: comme la reconnoiſſance de la verité ou de quelque bien-fait, & lors que noſtre intereſt ou celuy des noſtres eſt notablement engagé; ou encore lors que l'occaſion fait entendre de nous quelque diſcours, comme en vne aſſemblée publique, feſtin ou autre lieu de réjoüiſſance; eſquels cas le ſilence n'eſt pas moins honteux qu'vn trop parler eſt par tout deſagreable. Cette vertu qui tient le milieu, monſtre où, quand comment, & combien il faut parler & ſe taire: quelle choſes il faut dire, & à quelles perſonnes. Pour les choſes elles doiuent eſtre veritables, honneſtes & approuuées de nous au dedans auant que d'eſtre proferées & pouſſées au dehors: la langue deuant ſuiure & non deuancer l'eſprit, duquel elle eſt le ſcribe, comme la main l'eſt de la langue, & à cét effet poſée ſur le cœur: de l'abondance duquel elle parle toûjours, ſi la diſſimulation ne luy ſert de barriere. Et comme la conſtitution de cette langue eſt priſe par les Medecins pour vn ſigne aſſeuré de celle des parties internes: ainſi les paroles le ſont-elles des inclinations & habitudes de l'ame qui tient ſon trône dans la langue pour ſe faire entendre, comme dans les yeux pour ſe rendre viſible, laquelle langue par la parole, dont elle eſt l'organe principal,

sert d'vne difference tres-manifeste en l'homme d'auec les bestes, qui ont bien aucunes le son; comme les cigales, d'autres la voix, comme toutes celles qui ont vn poulmon, mais pas vne la parole. Pour les autres circonstances, il faut empescher le plus qu'on peut de parler auec des fols ou méchans notoirement reconnus tels, & peu deuant des personnes d'âge & d'autorité, ou qui en sçauent plus que nous, comme aussi de ne parler point de matiere serieuse parmy les réjouïssances, ni de matiere ridicule en des affaires graues & serieuses: se taire és lieux destinez à ouïr, comme l'Eglise & le barreau à celuy qui ne parle pas. Ce qui est encore plus recommandé aux femmes, enfans & seruiteurs. Bref, c'est l'vn des plus grands effets de la prudence, que de dicter lors qu'il est temps de parler ou de se taire.

Le 5. dit. La raison de l'homme est cét esprit vniuersel qui est comme l'ame du monde qui donne le branle & le mouuement à toute chose; puisque pour elle les astres roullent dans les cieux, & les élemens se meuuent en eux mesmes. Elle se fait entendre par la parole & l'escriture: la noblesse de l'vne desquelles au dessus de l'autre, semble vuider la question. Or la raison nous est plus contestée par les bestes que la parole, & la parole que l'escriture: veu que d'aucuns admettent quelque parcelle de raison ou jugement dans les bestes; & que plusieurs d'entr'elles, comme ces oiseaux qui ont la langue molle, large & libre, imitent parfaitement nostre parole: mais elles n'ont rien du tout approchant de l'escriture, qui est seule particuliere à l'homme. Ioint que par la raison nous sommes seulement sages pour nous: par la parole, nous le sommes pour nous & pour ce peu de presens ausquels elle se peut faire entendre. Mais par l'escriture nostre sagesse se communique par tout le monde, & a pour sa durée l'e-

ternité. Auſſi fut-ce en eſcriuant auec le doigt ſur la pouſſiere, que Noſtre-Seigneur confondit tous les Iuifs ſans mot dire : & luy-meſme eſtant fauſſement accuſé deuant Pilate, n'ouurit pas la bouche pour ſa deffenſe. Or cette eſcriture, exempte de l'importance des cauſeurs ; emprunte toute ſa force du ſilence qui eſt plus éloquent que tous les babils des hommes : mais principalement enuers Dieu, la loüange duquel (dit le Pſalmiſte) eſt le ſilence, & auquel vne éleuation de cœur & oraiſon mentale eſt plus preſſante que toutes les voix & paroles du monde. Telle eſtoit celle de Moyſe, duquel il eſt dit dans l'Exode qu'il prioit dans ſon cœur : & toutesfois, Dieu luy dit : *Pourquoy crie-tu à moy de la ſorte?* Tel eſt le ſilence des vrais adorateurs qui adorent en eſprit & verité. Auſſi, le Prophete Ieremie nous aſſeure que c'eſt vne choſe bonne que d'attendre la miſericorde de Dieu en ſilence. L'Ange Gabriël commença ſon combat contre le dragon par vn ſilence. Et Iudith eſtant ſur le point de tuër Holoferne, fit ſa priere à Dieu auec larmes & ſilence. Outre ce qu'il eſt vn ſigne d'humilité & de modeſtie entre les hommes.

Le 6. dit, Que pour bien juger de la queſtion : il s'en falloit rapporter à la nature, laquelle ayant donné à l'homme deux oreilles ouuertes pour vne langue cachée, monſtre aſſez qu'il a plus de beſoin d'entendre & de ſe taire, que de parler. Et parce que les bleſſures de la langue babillarde comparée à vn razoir affilé, par le Prophete Royal: à vn feu conſommant, par l'Apoſtre S. Iacques, ſont quelquesfois plus mortelles que celles de l'épée, elle ne s'eſt pas contentée de luy bailler vn caueſſon, appellé le frein de la langue, pour arreſter ſon intemperance : mais auſſi l'a munie de fortes barrieres, qui ſont les deux rangs des dents, & de deux leures pour arreſter & reprimer ſa pa-

role. Mais ce qui fait beaucoup pour le silence, est qu'on s'est plus souuent repenty d'auoir parlé, que de s'estre teu. Et il n'est point dit dans la Sainte Escriture, que les hommes doiuent estre blasmez de ce qu'ils se seront teus mais bien qu'ils rendront compte jusques aux moindres paroles oyseuses. Le parler est donc plus beau: mais se taire est plus seur. La parole est le propre de l'homme: le silence est le propre de l'homme sage.



CINQVANTE-QVATRIE'ME CONFERENCE.

1. Du Tact. 2. De la Fortune.



CE qu'eſt le centre dans la terre, la terre entre les elemens, l'aſtre dans le Ciel, la ſouueraineté dans l'Eſtat, la Foy dans la Religion : le mouuement de la nature dans la Medecine, l'equité dans le Droit, la raiſon dans la Philoſophie, le corps dans l'homme, le ſens dans l'animal, le toucher l'eſt dans tous les autres ſens : c'eſt à dire qu'il eſt leur fondement & la condition ſans laquelle aucun d'eux ne peut ſubſiſter. Car il y a bien des animaux qui ne voyent point, comme les taupes: qui n'oyent point, comme le ſourd, & la pluſpart des inſectes : qui n'ont point d'odorat, comme ceux qui ſont enrhumez : qui n'ont point de gouſt, comme pluſieurs malades. Mais s'il s'en trouue quelqu'vn qui n'ait point le ſentiment du toucher, en meſme temps il ceſſe d'eſtre animal, puiſqu'il n'eſt dit tel qu'en tant qu'il a la vie ſenſitiue, laquelle conſiſte en la connoiſſance du bien & du mal, ſenſibles par la volupté & par la douleur, les deux ſymptomes du tact, & qui donnent ſeuls le poids & le branle à toutes les actions de l'homme ; veu qu'elles butent toutes à la pourſuite du bien ou à la fuite du mal.

Le ſecond dit, Que pour cét effet, comme la

vie senſitiue eſt épenduë par tout le corps, auſſi le toucher, qui eſt inſeparable d'icelle, n'a point comme les autres ſens vn organe particulier & limité, mais diffus en toutes les parties du corps. parce que comme entre les objets de tous les ſens il n'y a que les qualitez tangibles qui donnent l'eſtre & conſtituënt l'animal par leur proportion & temperature; ainſi le détruiſent elles ſeules par leur excez & intemperie. Tellement que tout ainſi qu'il n'y a qu'vne petite partie de noſtre corps qui voit, vne autre qui entend, qui flaire & qui gouſte: s'il n'y euſt eu de meſme qu'vne ſeule partie du corps qui euſt pû diſcerner par l'attouchement la qualité de ſon objet, il euſt arriué que tandis que la ſeule partie deſtinée au ſentiment du toucher ſe fuſt delectée à l'vn de ces objets, l'excez de quelqu'autre euſt pû détruire tout le reſte de l'animal ſans qu'il en euſt rien ſenti: & par ainſi fuſt mort ſans le connoiſtre, ni par conſequent le pouuoir éuiter; qui eſt le principal but de ſes ſens: leſquels ſe repreſentent à ce ſujet la mort ſi terrible, afin que ſon horreur les oblige à vn plus grand ſoin de leur conſeruation.

Le 3. dit, Que comme l'homme eſtoit ſurpaſſé és autres ſens par les beſtes, ainſi les ſurpaſſoit il au tact, qu'il a tres exquis & tres-parfait. Auſſi a-t'il eu ſeul entre tous les animaux des mains pour toucher, & la peau vnie & polie afin de mieux juger des qualitez tangibles. Car comme il eſtoit né pour juger des choſes, il deuoit auſſi eſtre muny d'vn fidele meſſager tel qu'eſt le tact pour luy en faire vn veritable rapport. Et parce qu'il eſtoit deſtiné à des actions plus releuées que les beſtes, il a eu auſſi beſoin d'auoir vne plus parfaite temperature, dont la bonté du tact eſt vn ſigne tres-aſſeuré. D'où vient que les Phyſiognomes mettent la ſubtilité de ce ſens pour vne marque tres certaine de celle de l'eſprit, comme ſon

contraire pour la ſtupidité; le tact exquis denotant la molleſſe & tendreſſe de la chair, ſur laquelle par conſequent les qualitez tangibles font aiſément leur impreſſion : & cette tendreſſe denote la bonne temperie du corps qui eſt ſuiuie des actions de l'eſprit; lequel ne pouuant rien ſans le miniſtere du corps tandis qu'il luy eſt vny, eſt contrainte de ſuiure ſes diſpoſitions. Et c'eſt auſſi pour cela que ces grands eſprits ont ordinairement les corps delicats & foibles : que les ſtupides & lourdauts ſont plus robuſtes & endurcis. Donc comme le tact diſtingue les hommes d'auec les beſtes : auſſi fait-il les hommes entr'eux. Ce que ne fait point la veuë ni les autres ſens : veu qu'au contraire il arriue ſouuent que les grands eſprits ont la veuë la plus courte, & les autres ſens moins exquis.

Le 4. dit, Que le toucher n'eſtoit pas ſeulement le plus neceſſaire en tous les animaux, puiſqu'il leur ſeruoit de difference: l'eſtre ſenſible, qui les diſtingue d'auec les planetes, ſe prenant cõmunément & tres-proprement pour la faculté de toucher, témoin noſtre phraſe vulgaire, qui appelle vn homme plus ſenſible que l'autre, lors qu'il eſt plus aiſément affecté par les qualitez tactiles : mais auſſi que ſe toucher eſt le ſeul ſens de beaucoup d'animaux, notamment les zoophytes, comme ſont l'eſponge & le corail, & toutes les eſpeces d'huiſtres. le premier deſquels n'entend, ne voit, ne flaire & ne gouſte point ſa nourriture; mais ſe dilate ſeulement pour la receuoir, & ſe reſſerre pour la conſeruer, ſi-toſt qu'il la ſent approcher de ſoy. Le ſecond, au recit des Plongeurs qui le vont chercher ſous l'eau, fuit en ſe courbant auſſi-toſt qu'il ſe ſent toucher de leurs ferremens. Les dernieres n'ont aucunes parties organizées, leſquelles auſſi leur ſeroient inutiles, eſtans comme elles ſont, deſtituées du mouue-

ment local & de tout autre ſens, que de celuy du toucher : auquel elles s'ouurent & reſſerrent. Auſſi la nature l'a-t'elle donné tout groſſier qu'il eſt, pour ſupplément au plus ſubtil de tous les ſens, à ſçauoir la veuë.

Le 5. dit, Que la nobleſſe du tact paroiſt principalement en ce que c'eſt le plus infaillible de tous les ſens : comme les perſonnes les plus honorables ſont eſtimées les plus dignes de foy. C'eſt pourquoy Noſtre Seigneur ayant affaire à S. Thomas lors incredule, luy fit toucher ſon coſté : & les choſes manifeſtes ſont dites palpables, pource que noſtre attouchement eſt le dernier des ſens qui ſe trompe. C'eſt pourquoy ceux qui ſongent ne reconnoiſſent point ſouuent leur erreur juſqu'à ce que portans la main au phantoſme, ils commencent à s'aſſeurer que ce n'eſt que du vent.

Le 6. dit, Que le mot de ſentir ſe prend generalement pour l'operation de tous les ſens ; ſouuent en particulier pour l'odorat : & que comme ce leur eſt vn vice cómun de ſe pouuoir tromper, celuy du toucher n'en eſt pas plus exempt que les autres ; & ce d'autant plus qu'il ne juge de la qualité de ſes objets ſinon par comparaiſon : ſelon la diuerſité de laquelle vne meſme choſe l'affecte diuerſement, & luy ſemble tantoſt d'vne façon & tantoſt de l'autre. C'eſt pourquoy ſortant du bain d'eau chaude on friſſonne dans le meſme air, lequel on trouuoit chaud auant que d'y entrer ; & celuy qui apprend à danſer quittant ſes ſemelles de plomb, ſe trouue bien les pieds plus legers qu'il ne faiſoit auant que les auoir priſes.

Le 7. dit, Le tact eſt vn ſens externe, terreſtre & groſſier, lequel ſent le chaud & le froid, ſec & l'humide : peſant & leger, dur & mol, poly & aſpre ou inégal, aride viſqueux ou lubrique, eſpais

espais & delié ou tenuë, lent & friable, & autres telles qualitez maniables & terrestres. Car comme il y a cinq corps simples dans la nature, sçauoir le Ciel & les elemens : aussi chacun des cinq sens externes se rapporte à l'vn d'eux ; la veuë au Ciel pour sa transparence & lucidité ; les autres quatre aux elemens : desquels la terre sympolise auec le tact, parce que tout ce qui se touche doit auoir quelque solidité & consistance qui vient de la terre ; autrement il ne se feroit pas sentir par soy-mesme ; mais seulement par quelque qualité excellente qui seroit en luy : comme nous ne sentons point l'air lors qu'il nous touche, s'il n'est extremement froid ou chaud. L'organe du tact est le derme ou peau interieure qui enuironne tout le corps de l'animal : & ce, à cause de sa temperature tres-parfaite & si égale qu'elle n'est ni chaude, ni froide, ni seche, ni humide, mais participe également de toutes ces qualitez : condition requise és organes des sens, qui doiuent estre dépourueus de toutes les qualitez dont ils doiuent juger. Ainsi l'humeur crystalin est sans douleur, la langue sans saueur, les narines sans odeur, les oreilles sans aucun son. Et la peau n'est ni dure comme les os, ni molle comme la chair ; mais temperée entre l'vn & l'autre : estant appellé à ce sujet vne chair nerueuse, & vn nerf charnu : laquelle peau tant soit peu touchée sent parfaitement ; ce qui n'arriueroit si elle n'estoit l'organe du tact. C'est pourquoy elle est tissuë d'infinis nerfs qui aboutissent à elle, & luy portent les esprits animaux, causes efficientes du tact, comme de tous les autres sens. Car ce que dit le Philosophe, que l'objet sensible appliqué sur l'organe ne se sent point, se doit entendre seulement de trois sens qui sont pour la commodité de l'animal : sçauoir de la veuë, de l'ouïe, & de l'odorat : & non des deux autres, qui sont pour sa necessité

absoluë, en consideration de laquelle la nature en a voulu juger de plus prés, exerçant ces deux sens par vn moyen interne & inseparable de l'organe.

Sur le second point, il fut dit : La fortune est vne cause par accident és choses qui se font pour quelque fin, par vn agent qui se sert de raison. Ainsi est-ce vne fortune, lors que quelqu'vn se promenant pour sa santé ou son diuertissement rencontre vne bourse : qui se nomme cas d'auenture és choses qui agissent pour quelque fin sans élection, comme les bestes, les furieux & les enfans, qui ne sont fortunez ou infortunez, sinon en esperance. La difficulté de connoistre cette fortune vient de ce qu'vne infinité de choses peuuent estre causes par accident des choses qui arriuent aux hõmes. Et comme c'est le propre de l'hõme d'admirer ce qu'il ne sçait pas, voyant tant d'estranges accidens arriuer dans le monde qu'il n'auoit pas preueus, & en ayant recherché inutilement la cause, les vns ont dit que c'estoit par vne fatale destinée qui guidoit necessairement chacune cause à son effet : les autres, que c'estoit par hazard, auquel les anciens Philosophes ont tant deferé qu'Empedocles luy a attribué la situation des elemens ; Democrite & Leucippe, la production de toutes choses, sçauoir par le concours fortuit de leurs atomes voltigeans dans le vuide : jusques-là qu'ils luy ont éleué des temples & des autels, par vne aueugle superstition. Car il n'y a rien de diuin dans la fortune, puis qu'il n'y a aucune cause par soy qui ne puisse estre cause par accident, & par consequent fortune. Elle n'est non plus la prouidence diuine, puisque ce qui est preueu ne peut estre dit fortune. Mais elle est ainsi appellée lors qu'vne cause voulant arriuer à vn effet qu'elle pretend, elle n'y arriue pas, ains à vn autre effet qu'elle ne pretendoit point.

Le second dit, Que c'estoit l'ignorance des

hommes qui s'estoit forgé vne fortune, bien qu'en elle ne soit que dans leur imagination. Car tout ce qui est a vne cause certaine & determiné à son effet. Or la fortune & le hazard sont incertains & indeterminez : ils ne sont donc pas causes. Et bien que la cause prochaine de chaque chose nous soit inconnuë, elle n'en est pas moins certaine pour cela mesmement à l'égard de Dieu qui n'ignore rien. Partant, s'il y a vne fortune à nostre égard ; c'est vn effet de nostre ignorance.

Le 3. dit. Il faut establir en la nature vn destin ou vne fortune. Le premier semble attacher l'homme à vne rouë d'Ixion, qui ne luy permet pas de rien faire de soy-mesme, & luy oste la loüange du bien & le blasme du mal ; le rendant par ce moyen innocent de tout ce qu'il fait, & en chargeant les causes vniuerselles : quelque distinction qu'on puisse faire de la volonté de Dieu en general & particulier : n'estant pas conceuable que deux volontez contraires en mesme temps puissent proceder d'vne mesme source. Le second est bien plus conforme aux éuenemens iournaliers qui nous produisent des effets dont on ne sçauroit trouuer aucune cause necessaire. De vray, si les effets se doiuent diuiser selon leurs causes, il est certain qu'il y en a de necessaires & de contingentes : dont celles-cy comme elles sont fortuites, ne se peuuent rapporter qu'à la fortune. Voire des choses qui arriuent au monde, les vnes aduiennent tousiours de mesme sorte, comme le iour & la nuit lors que le Soleil se leue & se couche ; d'autres arriuent ordinairement, mais non pas toûiours, comme qu'vn enfant naisse auec cinq doigts en chaque main, s'en trouuant quelquesfois qui en ont six, & d'autres au contraire arriuent fort rarement, comme les monstres Mais si cette varieté de causes & d'effets a lieu és choses naturelles, elle se rencontre bien plus souuent

és actions des hommes, dont la constance est l'inconstance mesme; n'y en ayant aucune dont l'effet soit asseuré. Car qui est l'homme qui se puisse promettre qu'en trauaillant il deuiendra necessairement riche: qu'en combatant il aura la victoire: qu'en seruant il sera agreable: ou qu'en aimant il sera aimé? Là où au contraire on voit souuent des personnes enrichies sans trauail, remporter de la gloire sans auoir combatu, estre agreable sans auoir rendus aucuns seruices; qui plus est, estre bien souuent haïs de ceux qu'ils aiment, & aimez de ceux qu'ils haïssent. Dequoy il faut assigner quelque cause: ou ne le pouuant faire, confesser qu'il n'y en a point d'autre que l'heur ou mal-heur, qu'on appelle fortune.

Le 4. dit, Que Denys le ieune, tyran de Syracuse, n'estoit pas de l'auis de ceux qui ne reconnoissent pas la fortune: attribuant la cause de ce qu'il n'auoit pû cõseruer les estats de son pere à ce qu'il l'auoit laissé heritier de tout, excepté de sa fortune: laquelle les Anciens auoient en grand reuerence, & la mettoient entre leurs Dieux domestiques. Et les Empereurs gardoient religieusement sa statuë d'or qu'ils renuoyoient pour marque de l'Empire à ceux qu'ils vouloient designer leurs successeurs. Ainsi, Antonin le Pieux estant prest de mourir, l'enuoya à Marc-Antonin le Philosophe. Seuere en fit autant, l'enuoyant à Bassian & ieta ses deux enfans. Et pource qu'elle preside visiblement au ieu, mesme à ceux ausquels elle ne donne le nom & qui ne dependent aucunement de l'adresse des ioüers, il s'en trouue encore aujourd'huy qui croyent la pouuoir attacher à quelque chose qu'ils portent sur eux en joüant: d'autres l'attribuent à vne situation particuliere de leur corps au regard des planetes. Mais tous demeurent d'accord que Cesar deuoit plus à son courage qu'à sa fortune, si elle ne peut faire d'vn

Consul vn Orateur, ou le contraire : du moins peut-elle faire en ioüant vn homme pauure de riche : dont les berlans qui se déguisent du nom d'Academies, ne nous fournissent que trop d'exemples : où il faudroit estre grand Orateur pour persuader à ceux qui ont bonne ou mauuaise chance, qu'il n'y a point de fortune.

Le 5. dit, Que ce nous seroit trop de presomption de vouloir accuser toute l'Antiquité d'ignorance, qui a remarqué non seulement certaines personnes & certains lieux : mais quelques iours & heures fortunées & infortunées : d'où vient qu'ils marquoient de craye leurs iours heureux, & les autres de piere noire : & iusqu'aux Philosophes diuisent les biens en ceux de l'esprit, du corps & de la fortune, comprenans sous ce dernier les amis, la lignée, la reputation, les honneurs & les richesses, qui sont les choses desquelles les hommes font le plus d'estat en ce monde. Et ces richesses-là luy sont tellement attribuées qu'elles sont communement entenduës sous le nom de fortune. Si bien que c'est vouloir renuerser le sens commun & corriger le Calepin, de soustenir qu'il n'y en a point. Mais son effet se prouue principalement par les emplois qui arriuent à plusieurs contre toute apparence, selon la diuersité desquels vn chacun profite, ou ne profite point en biens & en honneurs. Car celuy qui trauaille és petites choses, trauaille le plus & gagne le moins & au contraire : ce qu'on ne peut attribuer à autre chose qu'à la fortune, non plus que les contracts, marchez & autres actions des hommes qui se font presque tousiours par rencontre : comme il se verifie en ce Bureau. Ce qui a donné lieu au prouerbe. *Qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde*. En la guerre, tel grand Capitaine sera toûjours malheureux au contraire de ce Timothée, dans les rets duquel les villes se ve-

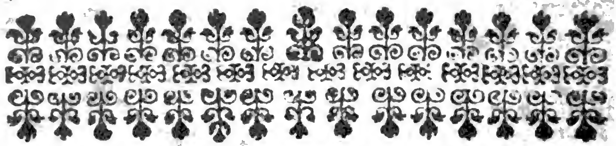
noient prendre, tandis qu'il dormoit. En la Medecine, tel sera estimé tousiours heureux, au contraire de cet Hermocrate, qu'auoit veu en songe, estoit assez pour en mourir : sans parler de ce que les Iurisconsultes appellent eux-mesmes le hazard des iugemens.

Le 7. dit, Que les Anciens ont fait comme gouteux de Montagne, qui mangoit des saucisses & iambons & beuuoit du meilleur pour auoir à qui s'en prendre. Ils ont feint vne fortune pour auoir dequoy se plaindre des mauuais éuenemens, plustost que de blasphemer contre la diuinité. Aussi est ce vne pure fiction des Poëtes qui l'ont representée sur vne roüe, dont vne moitié monte tousiours & l'autre baisse : pour montrer la volubilité & vicissitude continuelle des choses humaines, aueugle pour signifier que le bien ou le mal ne nous arriue pas tousiours pour l'auoir merité, mais souuent sans connoissance de cause : tantost homme & tantost femme, mais principalement la derniere pour montrer son inconstance ; tout cela mysterieusement comme toutes leurs autres fables : lesquelles prendre à la lettre, seroit faire pis que les doctes Payens mesmes.

Le 8. dit, Qu'vn chacun estoit Forgeron de sa propre fortune : & que toutes les diuinitez nous sont presentes quand la prudence y est, encore que nous mettions au rang des Dieux la fortune. Et peut on dire d'elle ce que disoit Hercule au Chartier embourbé, qui l'inuoquoit sans pousser à la roüe : *Ayde toy, Dieu t'aydera* : nul ne s'estant acquis le titre de fortune que par de grandes veilles soins & industries : moyens que le vulgaire n'apperceuant pas si bien comme leur effet, l'attribuë à vne diuinité. Aussi que les habiles gens affectent le titre d'heureux, pource que le vulgaire les en estime d'auantage : & les plus grands hommes d'Estat cachans leurs conseils & les outils

dont il se seruent pour amener leurs desseins à chef donnent lieu à cette erreur, se seruans du secret qui leur est necessaire. De maniere que Zenon, quand il eut perdu tous ses biens par naufrage, au lieu de dire : Fortune, tu as bien operé de me reduire à ce petit mantelet, deuoit en accuser son imprudence d'auoir exposé tous ses biens à la mer. Car puisqu'il n'y a rien au monde qui n'ait sa cause, & que fortune est ce qui se fait sans cause, il s'ensuit qu'il n'y a point de fortune.





CINQVANTE-CINQVIE'ME CONFERENCE.

1. Du Goust. 2. Si la Poësie est vtile.

PARCE que pour bien parler de quelque chose il en faut sçauoir les differences, il semble que le traité du goust seroit plustost le fait d'vn Apitius que d'vn Philosophe : auquel on pourroit tourner à blasme la connoissance trop exacte des saulces : & neantmoins le mot de sapience ou sagesse chez les Latins prenant son nom des saueurs, les Sages qui la professent semblent aussi deuoir estre experts en cette matiere. Ioint que ce sens fournit aux Medecins, les plus asseurez indices des facultez de chaque medicament, par leurs saueurs : qui sont qualitez secondes resultantes du diuers meslange des quatre premieres, dont le goust est vn sens externe qui discerne les saueurs par le moyen de la saliue, & du nerf de la troisiéme coniugaison, qui est épendu sur la langue : laquelle pour ce sujet a eu la chair spongieuse & porreuse, afin de s'en pouuoir imbiber plus facilement. Et ainsi l'obiet du goust est la saueur : l'organe est le nerf : le moyen est la chair de la langue : la condition sans laquelle il ne se fait point est l'humide, soit interieur, comme la saliue, fournie par les amigdales, soit exterieure, comme l'humidité qu'ont tous les

corps en acte ou en puissance. De là vient que ceux qui ont la langue seche ne peuuent gouster ce qui l'est aussi : humidité toutesfois, qui doit estre moderée, puisque son excez ne dépraue pas moins le goust que son defaut.

Le second dit. Puisque l'organe ne doit estre reuestu de la qualité de son objet, la langue qui gouste les saueurs qui sont toutes humides, appellée pour cela par les Grecs du nom de suc, doit estre aussi destituée de toute humidité : car on ne peut receuoir ce que l'on a desia. Et comme dans chaque organe il y a vne partie principale qui fait la sensation plus parfaitement que que les autres ; ainsi, le bout de la langue est plus propre à perceuoir les saueurs, à cause des nerfs destinez au goust, qui se trouuent-là plus molets qu'en sa racine, & de sa saliue qui y est plus retenuë & plus subtile, & par consequent fait penetrer plus efficacieusement les saueurs. Et bien que quelques parties de ces nerfs s'épendent iusqu'au palais & gosier, neantmoins le goust y est fort peu sensible. C'est pourquoy Philoxene s'abusoit desirant vn col de gruë : car pour auoir le col plus long, on n'en gouste pas mieux ny plus long-temps.

Le 3. dit, Le goust a esté donné à la pluspart des animaux, afin qu'ils puissent discerner leurs alimens d'auec les venins, & entre les alimens ceux qui seroient les meilleurs, qui sont les plus doux. Car tous les animaux, & particulierement l'homme, ne se nourrissent que de doux. Ce qui fait que les enfans, dont la nature est encore en son entier pour estre plus proche de son origine, desirent tant les douceurs : & si nous meslons d'autres saueurs ; c'est ou parce que les choses douces rassasient & dégoustent bien-tost, remplissans aisément l'estomach dans lequel elles surnagent par leur consistance onctueuse ; ou bien à cause

de la dépravation de nostre temperature, qui nous fait desirer tantost des choses contraires pour la corriger, & tantost des semblables pour l'entretenir.

Le 4. dit, Qu'il y a de fait beaucoup d'animaux qui n'ont point de goust, ny aucun sentiment des saueurs, comme entr'autres le crocodile qui n'a point aussi de langue; laquelle en est l'organe : l'autruche, lors qu'il mange le fer : le loup la terre; l'vn & l'autre insipide. Tel estoit ce Lazare, dont fait mention Colombe, qui aualloit du verre, de la poix, de la suye & toutes autres choses sans dégoust : & cette fille domestique du Roy de Perse, qui mangeoit toute sorte de poizons, tant acres fussent-ils, & s'en nourrissoit. S'estant remarqué en la dissection de leurs corps que le troisiéme couple de nerfs qui fait le goust retrogradoit vers le derriere de la teste.

Le 5. dit, La saueur est vne qualité de l'aliment : laquelle toutesfois ne nourrit point : car c'est vn pur accident; mais par icelle l'animal iuge des qualitez de son aliment. La matiere de cette saueur est l'humide : parce que les saueurs se reçoiuent & s'épendent facilement dans l'humide & non dans le sec. Cet humide n'est pas aërien, mais aqueux : autrement les saueurs se receuroient aussi dans l'air; ce qui ne se peut, estant de nature trop subtile & tenue pour la saueur : laquelle estant aucunement grossiere, requiert vn suiet qui ait quelque consistance pour la receuoir. Cet humide aqueux seul n'est pas neantmoins sauoureux à cause qu'il est corps simple, & pour cela insipide. Or la saueur vient de la mixtion. Il le faut donc ioindre auec le sec; lequel ne doit pas estre celuy du feu : parce qu'il rend le mixte subtil & facile à exhaler; tel que doit estre l'odeur, non la saueur : mais celuy de la terre, qui donne

corps & de la consistance aux saueurs ; sans
uelle elles ne pourroient estre goustées. Et
st par le moyen de ce sec auec l'humide que les
ıës minerales tirent les saueurs des lieux par où
s passent, & que l'eau de la lexiue deuient salée
se meslant auec les parties les plus seches &
ıstes de la cendre. Mais parce que ce sec & cet
nide se meslent difficilement, les moindres
rties de l'vn ne pouuant toucher les moindres
rties de l'autre, puisqu'ils sont tous deux terre-
:s & grossiers, il a falu quelque agent supe-
ır & plus fort que l'vn & l'autre qui les pust
ırir & penetrer, tel qu'est la chaleur : laquelle
: sa diuerse coction fait vn diuers mélange de
ımide & du sec, & par ainsi differentes sa-
ırs, comme il se void dans nos viandes & fruits
; arbres, qui different de goust selon les de-
:z de la chaleur. Ainsi, le doux & le gras se
ıt pour la plusp art d'vne chaleur temperée :
ner, le salé & l'acre, d'vne autre immode-
: l'acide ou aigre, l'austere ou reuesche &
:erbe, du froid. Le doux, tel qu'est celuy du
el, vient du parfait meslange du sec auec l'hu-
le. L'amer, comme est celuy du fiel, d'vne
ondance de sec grossier meslé de peu d'humi-
Le gras, comme l'huile & la graisse, sont
duits par l'excez de l'humide. Le salé a aussi
s d'humide que l'amer. L'acre ou mordi-
ıt, comme le poiure, a beaucoup de sec subtil,
fort peu d'humide. L'acerbe, comme celuy
fruits non meurs, vient du sec & d'humide
ılement indigestes. L'austere ou pontique,
nme le suc d'oranges & l'acide, comme celuy
vinaigre, prouiennent de beaucoup d'humide
d & peu de sec.
Sur le second point il fut dit. Cette diui-
ı des choses en necessaires, vtiles & agrea-
s, se remarque particulierement dans la pa-

role interprete de l'ame. Car au commencement les langues estoient seulement pour la necessité, destituées de tout artifice n'estans employées à aucun autre vsage, qu'à nous faire entendre les vns des autres : de laquelle sorte de langage les premiers Philosophes se sont seruis pour exprimer l'essence & la nature des choses. Depuis l'histoire & l'art oratoire l'ont renduë plus riche apres l'auoir ornée de leurs fleurs & preceptes. Finalement, la poësie a adiousté à ces paroles le nombre & la cadence, afin non seulement d'enseigner & d'instruire comme les autres arts liberaux, mais de recréer par le mesme moyen, qui est vne excellente methode pour empescher le desgoust qu'apportent les disciplines, mesmes en leurs rudimens. Ie compare donc nostre langage, consideré en son origine, à l'or qui est encore dans sa mine meslé de terre : ce mesme langage poly par la Rethorique, à vn lingot épuré de sa crasse: mais la Poësie à vn beau vase d'or, non moins riche de l'ouurage que de la matiere.

Le second dit. Ce qui a donné naissance à la Poësie, & qui la fait tant estimer, est le desir d'imiter, propre à l'homme seul; pource qu'il connoist aussi seul les similitudes, rapports & proportions des choses. D'où vient que nous admirons le portrait d'vn serpend, d'vn corps mort, & d'autres choses dont nous auons l'original en horreur : & nous sommes rauis de voir contrefaire au naturel la voix d'vn pourceau, laquelle nous haïssons dans cet animal. Ainsi la Poësie & la Peinture imitent & font en quelque façon tout ce qui se fait dans la nature; d'où la Poësie est appellée vne Peinture parlante, & la Peinture vne Poësie müette. Car Poëte ne veut pas seulement dire vn Faiseur de vers & qui raconte les choses qui se sont faites, qui est le propre de l'Historien: mais comme l'Historien ou Basteleur par ses po-

tures fait les choses mesmes ; ainsi le Poëte doit ellement dire les choses qu'il les fasse. Aussi, le not de Poëte ne signifie pas celuy qui feint nais celuy qui fait. Aussi, lors qu'il parle d'vne tempeste, il fait mutiner les vents, briser les nauires, choquer des montagnes d'eau, & se perdre dans les gouffres : de la guerre, il vous fait oüir le cliquetis des armes, le tonnerre des canons, voir la campagne ionchée de morts : & ainsi de tous les autres suiets qu'il traite. Tellement que pour estre bon Poëte il faut sçauoir tout en perfection : ce qui rend la Poësie si difficile, & par consequent si rare & si admirable ce peu qui y reüssissent. Car il y a force Versificateurs, mais peu de Poëtes.

Le 3. dit, Qu'il ne faut point d'autres Iuges pour condamner la Poësie que les Poëtes mesmes, qui appellent fureur, c'est à dire folie, leurs plus hautes conceptions, soit qu'elle leur vienne de leurs Dieux fabuleux, soit plus veritablement de la fumée du vin, qui leur fait faire les meilleurs vers, comme ils disent d'Ennius : la frequentation duquel est vn des plus grands plasmes que Caton ait imputé à Marcus Nobilior, en la reueuë qu'il fit de sa Prouince : & remarque-t'on qu'il y a telle affinité entre la folie & la Poësie, que les meilleurs Poëtes compassans leurs ouurages font des actions & postures extrauagantes, dont ils tiennent quelque chose en leurs gestes ordinaires.

Le 4. dit, Qu'il n'y auoit point de discipline où la varieté de l'esprit ait plus paru qu'en la Poësie. Car elle n'a pas seulement eu de differentes loix selon la diuersité des Nations, qui fait encore douter à present quelles sortes de vers sont ceux de Iob, veu qu'ils n'ont rien de conforme auec les Grecs & Latins, non plus que ceux-cy auec les nostres. Mais les nostres mesme qui comptent auiourd'huy de certains nombres de pieds & de

consonances ou rithmes, n'estoient pas tels du temps de Cesar, auquel il rapporte que les Gaulois versifioient, & depuis mille ans que nostre rithme a commencé à l'imitation des proses de l'Eglise, la poësie Françoise a esté tant de fois diuersifiée, que les Poëtes d'vn siecle ne le seroient pas en l'autre. Et toutesfois, tantost sous le nom de Iongleurs, tantost sous celuy de Trouueres & de Poëtes, ils ont tousiours esté tres-agreables aux Grands. Et Charlemagne prefera les poëtes contenans les gestes de ses Predecesseurs à leurs histoires.

Le 5. dit, Que Platon & plusieurs autres Politiques ont trouué la poësie non seulement si inutile, mais si dommageable à leur Republique qu'ils l'en ont bannie entierement pource que les Poëtes par leurs recits honteux des vices de leurs Dieux, induisoient les hommes à faire le semblable, n'estimans plus faillir ayans l'exemple d'vn Dieu : que les vers estoient plus propres aux amours lascifs qu'au sciences ; dont les contraintes de la poësie ne sont pas capables : l'entousiasme des Poëtes ne pouuant d'ailleurs compatir auec la grauité de la Philosophie : rarement auec la probité des mœurs ; & iamais auec vn sens rassis : le prouerbe Italien se trouuant presque toûjours veritable : *di buena terra, cattiua gente ; di buon Poëta, cattiua mente*. D'où vient ce que dit Aristophantes de Bachus, que voulant chercher Euripide ou quelqu'autre bon Poëte, il descendit aux Enfers, n'en ayant pû trouuer aucun dans les Cieux. Aussi, leur trop grande licence & médisance satyrique les ont autres-fois fait chasser de Rome. Leur dangereuse doctrine a fait que leur lecture a esté interdite aux Chrestiens par les Canons : & les a rendus si infames, que Philippes, premier Empereur Chrestien en la loy troisiéme, au titre des Professeurs & Medecins dans le Code,

leur accorde aucune immunité comme à tous
s autres. De fait, entre toutes les professions
n peut gagner sa vie auec honneur, horsmis en
Poësie; & si elle remplit tousiours moins la
ourse des Poëtes de pistolles, que leur teste de
resomption: Ainsi comme il arriue à toutes les
autres plaisanteries, elle se peut bien quelquesfois
trouuer propre au diuertissement de ce peu qui ont
loisir de les lire, mais elle est tres inutile à ses
Autheurs, dont peu ou point s'aduancent; s'en
trouuant beaucoup que cet art de versifier empesche
mesme de faire leur fortune d'ailleurs. Voire,
leur profession est tellement vile & abiecte, qu'au
lieu que les autres prennent à honneur d'estre
appellez Medecins, Aduocats, ou d'autre tel honneste
exercice: ceux-cy s'offensent du nom de
Poëte. Et ce à bon droit, veu que la Poësie seule
entre tous les autres arts fait gloire de déguiser la
verité, en suiuant son etymologie, qui signifie
fiction. C'est pourquoy on commence à la bannir,
mesmes des Theatres, ausquels seuls elle
estoit destinée: la prose s'en estant saisie en diuers
lieux auec plus de grace & de naïueté qu'elle, qui
par ce moyen est en danger de se voir releguée
aux coins des ruës, pour ne seruir plus qu'aux
chansons, De là vient que le pere d'Ouide chastia
si souuent son fils pour tascher à le diuertir de
cét art; qui luy fut toutesfois si mal-encontreux,
que pour auoir écrit en son liure de l'art d'aimer:
de riche Cheualier Romain qu'il estoit, il mourut
miserable & banny parmy les Barbares.

Le 6. dit: C'est estre ennemy iuré des belles
choses, ou plustost, comme dit Scaliger, n'estre
pas homme que de vouloir bannir des Estats la
poësie: laquelle n'est méprisée que des ignorans,
& haye de ceux qui ont les esprits dereglez. Car
la melodie n'est pas seulement naturelle à l'homme,
mais à toutes les choses du monde que Dieu

a creées en nombre & mesure. Ce qui fait dire aux Pitagoriens que non seulement les corps celestes rendent vn concert tres-agreable, mais aussi les plantes par leurs proportions, & les bestes par tous leurs mouuemens chantent des Odes mesurées en la loüange de leur Createur. Dont à plus forte raison l'homme, dont l'ame est vn nombre se mouuant soy-mesme, se doit plaire à la parole nombreuse, qui est la poësie, le plus sensible effet de cette harmonie diuine, qui est infuse dans son corps. Voila pourquoy on peut faire la mesme distinction des bons esprits d'auec ceux du vulgaire par le plaisir ou dégoust de la poësie, que celle qu'on tire de la bonté des mesmes esprits par la recreation qu'ils prennent à la musique. De fait, si l'homme sage doit estre reglé en toutes ses actions, pourquoy ne le sera il pas en ses paroles, l'image de sa raison, comme la raison l'est en son ame. Comme si vous disiez que la danse bien reglée d'vn balet deust estre moins prisée que le marcher ordinaire, ou vne danse de vilage: cette poësie a tant de force sur les esprits, que Tirtée au recit de ses vers animoit ses soldats au combat qui estoit aussi la coustume des anciens Alemans quand ils vouloient charger leurs ennemis. Moyse, Dauid, & tant d'autres Prophetes n'ont rien trouué de plus digne que la poësie pour chanter les loüanges de Dieu. Et les premiers Poëtes, comme Musée, Orphée & Linius, estoient les Theologiens du Paganisme. Ce qui fit affecter aux Dieux de l'antiquité de rendre leurs Oracles en vers, & aux Legislateurs leurs loix, pour les rendre plus venerables. Ioint qu'ils aident grandement la memoire, leur cadence ou mesure seruant comme de regle à nostre esprit pour l'empescher de faillir. Aussi la poësie seule entre tous les arts fournit de loüange à la vertu: le stile rampant du discours oratoire, encore qu'il emprunte

plus belles fleurs & periodes quarrées de la
ësie, n'allant pas du pair auec celuy des vers,
aucoup plus releué, & comme tel plus propre
immortaliser la memoire des actions heroï-
ıes. C'est pour cela que les Muses estoient creües
.les de Nemosyne ou Memoire. Que si les Poë-
:s ont esté autresfois chassez des Estats, aussi
ont esté les Philosophes, Medecins, Mathema-
iciens, & tant d'autres Professeurs des arts, re-
:onnus neantmoins tres-vtiles à la societé hu-
maine. Si quelques-vns d'entr'eux ont esté las-
:ifs, d'autres impies, d'autres médisans, ce sont
vices des Poëtes, non de la poësie. Et comme
plus vn vin est delicat plus son excez est nuisible
au corps : ainsi la poësie est d'autant plus excellen-
te que son abus est dommageable. De sorte, que
Platon ayant esté d'aduis qu'on la bannit de sa
Republique imaginaire, l'appellant vn doux ve-
nin a mieux merité qu'elle d'estre effectiuement
interdit, n'y ayant point en tous les Poëtes de fa-
bles, d'impietez & d'impuretez semblables à cel-
le de son Banquet, de son Phédre & quelqu'autres
pieces. Il est cependant contraint de les admi-
rer, appeller fils & interpretes des Dieux; voire
diuins & peres de sagesse. Car on ne peut appeller
leur rauissement folie, sinon de la mesme façon
que la sagesse de Dieu est folie deuant les hom-
mes : ou comme dit Aristote, que pour bien phi-
losopher il faut estre alienė d'esprit : Mais leur sa-
gesse estant extreme & leurs mouuemens incon-
nus au vulgaire, ils appellent fureur ce qu'ils doi-
uent nommer le plus haut point & comble de sa-
gesse : appellé entousiasme ou inspiration diuine,
pour ce qu'il surpasse la portée de l'homme. Et de
vray, chacun reconnoissant en la poësie le cara-
ctere de quelque Diuinité, elle est bien receüe de
tout le monde, & sert de guide & d'introducteur
vers les Grands : lesquels autrement ne vous don-

neroient audiance, & qui trouuent bon en vers, ce qu'ils blasmeroient en prose. Ce qui obligeoit Sylla à recompenser les bons, pour les obliger à continuer leurs diuins ouurages, les mauuais Poëtes, à condition de n'en faire plus. Et c'est de ceux-cy, comme de quelques Rimeurs de nostre temps qu'ont voulu parler tous ceux qui ont blasmé la poësie : aux reproches desquels les vrays Poëtes ne prennent non plus de part que les Medecins au blasme des Charlatans. Les fables des anciens Poëtes, pleines de mysteres, seruans d'ornement aux Sciences, & mesme à la Theologie, comme l'or des Egyptiens au Sanctuaire. Que s'ils se sont plaints de tout temps de ne faire pas leur fortune, cela n'induit pas qu'ils soient à blasme, mais bien à plaindre.



CINQVANTE-SIXIE'ME CONFERENCE

1. *De l'Odorat.* 2. *De l'Eloquence.*

CE sens, qui est la perception des odeurs introduites par le canal du nez au trauers de l'os cribleux dans les procez mammillaires qui sont appendices du cerueau plustost que des nerfs, montre par la structure de son organe qu'il est plus particulier au cerueau qu'aucun autre. Car les nerfs qui portent les esprits pour la fonction des autres sens, se communiquent aussi ailleurs: aucuns mesmes à tout le reste du corps. Il n'y a que ces deux appendices nerueux dont le cerueau n'a point voulu faire part à d'autre. Il se sert de ces odeurs comme d'vn parfum, tantost pour réchauffer sa froideur naturelle, comme lors qu'il se plaist aux pastilles, au musc, aux eaux d'ange, de naffe, & autres aromates: tantost pour rafraischir ses esprits échauffez par leur action continuelle, comme par la violette, la rose ou le jasmin: mais tousiours pour leur recreation. Car ces esprits estans d'vne nature aërée, rien ne les recrée tant que leur semblable, à sçauoir l'air; particulierement lors qu'il est empraint de quelque qualité amie qui entre auec luy. C'est de là d'où viennent tant de phantaisies resultantes de l'odorat. Tels

éuanoüit à l'odeur du musc & de la rose que les autres aiment tant. Tel aime l'odeur de la ruë & de l'absinthe : qu'vn autre abomine iusques à vn point, que d'aucunes femmes en auortent. Aussi de toutes les merueilles qui resultent de la consideration des odeurs, il n'y en a point de plus grande que leur rapport & connexion auec la matrice qu'on void se mouuoir s'approcher & s'enfuïr au mouuement des bonnes ou mauuaises odeurs ; qui agitent cette partie par le moyen des esprits animaux, appellez à cette cause impulseurs par les Grecs, que les odeurs émeuuent puissamment, & eux toutes les autres parties ; mais principalement la matrice qui a vne sympathie particuliere auec le cerueau, reseruoir de ces esprits : ou bien parce que la contraction des nerfs qui se fait lors qu'vne odeur déplaist, pousse les esprits en bas, qui par leur impetuosité rauissent auec eux les parties plus fluides & mobiles, comme est la matrice, lors mesme que l'humeür pituiteuse a relasché ses ligamens : comme au contraire estant dilatez pour receuoir à plein canal le parfum d'vne odeur qui plaist au cerueau, elles l'attirent en haut par la mesme raison.

Le second dit. Parce que les puissances ne se peuuent entendre que par le rapport qu'elles ont à leurs obiets : pour connoistre l'odorat il faut sçauoir la nature de l'odeur, & par quel moyen elle se porte à son organe. L'odeur est vne qualité patible qui naist du temperament du sec predominant par dessus l'humide : car bien que plusieurs aromates, eaux, essences & autres liqueurs, esquelles l'humide se trouuant par necessité & le sec rarement, soient fort odorantes : elles empruntent neantmoins leur odeur de l'exhalaison seche meslée auec leur corps humide : duquel estant separée, cette humidité reste sans odeur. Toutesfois, cette exhalaison n'est pas l'odeur, mais le suiet &

aicule d'icelle : autrement, l'odeur seroit vne
ostance & non vn accident comme elle est.
ur se porter à son organe elle se sert quelque-
s d'especes appellées intentionnelles : lors
'elle en est tellement éloignée, ou que le moyen
disposé en sorte qu'elle ne peut l'alterer en sa
ostance : & c'est ainsi que l'espece de l'odeur du
rmisseau pendu à l'ameçon penetre si propre-
ent l'eau, que le poisson mesme fort éloigné
y vient prendre à l'instant, & que plusieurs ani-
aux éuentent la poudre de deux à trois lieuës.
lais quand l'odeur est present à l'organe de l'o-
orat, elle n'a besoin d'especes ; veu que les puis-
nces n'en ont que faire, sinon pour suppléer à
absence de leurs obiets. Le nez reçoit les odeurs
ar ses deux canaux : & pour ce suiet il a eu vne
gure longuette, vne substance en partie ossée
our sa fermeté, de peur que s'affaissant il ne
ouchast le conduit: mais cartilagineux en sa par-
e inferieure, pour se dilater plus aisément en la
espiration, odoration & purgation du cerueau,
es trois vsages principaux du nez. Le vray siege
e l'odorat sont deux petites esponges faites de
anterieure partie du cerueau, passans par deux
rous de l'os basilaire, prés de la cauité des yeux,
ites productions ou procez mammillaires : spi-
itueuses & vapoureuses, pour mieux receuoir les
deurs nerueuses, pour les dicerner : posées sur
'os spongieux ou cribleux, percé de force petits
rous : de peur qu'il ne fust blessé par les odeurs si
lles estoient portées tout droit & impetueuse-
nent dans le cerueau : ce qui n'arriue pas, leur
orce estant desvnie & rallantie par ce partage &
ranscolation : & ces deux caruncules en forme de
outs de mammelles ont seules entre toutes les
arties du nez vne figure propre, signe certain
our discerner les organes des sens. Car le cer-
eau ne peut faire cet office, d'autant que par son

humidité extreme il diminueroit la vertu des odeurs.

Le 3, dit. Comme le nez, instrument de l'odorat, est situé au milieu de tous les autres: aussi ce sens est il de nature moyenne entre les autres sens. Car il est plus materiel que l'oüye & la veuë, mais plus subtil que le tact & le goust; bien qu'il ait vn grand rapport auec ce dernier, par lequel on connoist son obiet: sçauoir les odeurs qui se distinguent par le moyen des saueurs & se diuisent selon leur nombre; l'agreable & desagreable n'estans que ses differences generales. Car il y en a autant de particulieres comme de diuers suiets. Aussi la saueur & l'odeur sont-elles faites d'vne mesme matiere, & produites par vne mesme chaleur: l'vne & l'autre est qualité de l'aliment: & comme par la saueur, ainsi par l'odeur on discerne leurs qualitez bonnes ou mauuaises. Elles different neantmoins en ce qu'il y a quelques odeurs qui ne sont point d'aliment, mais de delectation, comme celle des roses; à laquelle sorte d'odeur l'homme seul se delecte entre tous les animaux, qui ne se plaisent aux odeurs qu'entant qu'elles leur font vn rapport de la bonté de leur aliment: ce qui se dit de la panthere, que toutes les autres bestes accourent à son odeur, estant estimé fabuleux. Elles ont aussi cela de propre, que les odeurs viennent du sec ignée & subtil, qui s'est rendu maistre de l'humide; au contraire des saueurs qui resident dans l'humide. C'est pourquoy les fleurs ont plus d'odeur que les feüilles, à cause que ce sont les parties plus subtiles de la plante: entre les fleurs celles qui naissent parmy les buissons & autres lieux secs, sont plus odorantes: & les roses sentent mieux sur le midy qu'elles sont desseichées par la chaleur du Soleil, que le matin qu'elles sont abbreuuées de l'humidité de la nuit.

Le 4. dit, Que la plus part des animaux auoient

ıe mauuaiſe odeur, & que l'homme entr'eux us auoit l'odorat des moins parfaits: tant à uſe qu'il a eſté donné principalement par la na-re aux animaux qui viuent de proye, comme chien & au vautour (& l'homme deuoit chaſſer trenſent qu'auec le nez) que pour la ſituation s procez mammillaires prés du cerueau, plus oid & humide, & plus ample en l'homme qu'en cun autre animal: C'eſt auſſi pourquoy les hom-es ne ſçauent pas les differences des odeurs com-e celles des autres obiets des ſens. Toutesfois, mme il y a des animaux qu'on chaſſe auec cer-ines odeurs mauuaiſes: les mouches auec celle ı ſouffre, les ſerpens auec celle du galbanum, & us en general de la fumée des corps morts de urs ſemblable. Il y a des odeurs leſquelles ne ıaſſent pas ſeulement les hommes comme la fu-ée d'vn poiure d'Inde: mais d'autres meſme nt eſtimées mortelles: non à raiſon de l'odeur, ıais du corps nuiſible qu'elle introduit dans les entricules du cerueau. Comme au contraire, il a des odeurs qui recréent tant qu'elles ſont cües nourrir: veu que ceux qui ſont parmy les leurs des viandes en mangent moins, & que la ule odeur du vin nouueau enyure.

Le 5. dit, Que l'odeur eſtoit vne exhalaiſon ımeuſe excitée par la chaleur interne ou externe. e là vient que l'or eſt ſans odeur, d'autant que ı tres-parfaite mixtion l'empeſche d'exhaler: que les corps échauffez ont vne odeur plus orte, pour ce que la chaleur attire au dehors les arties plus ſubtiles que le froid reſſerre, em-eſchant par ainſi les odeurs de s'épandre: & s corps odorans ſe diminüent auec le temps ar l'éuaporation de leurs plus ſubtiles parties. inſi le vin, s'il n'eſt bien bouché, perd auec ſon deur, ſa vertu & bonté, comme ſi ſa force ne con-ſtoit que dans ſon odeur: & le camfre s'exhale

entierement s'il n'eſt enfermé. C'eſt pour cela meſme que les parfums ont vne odeur plus agreable de loin que de prés, parce que de loin on ſent les plus ſubtiles parties, & de prés les plus groſſieres.

Sur le ſecond point, le premier dit : Qu'en traitant de l'Eloquence, ſi l'on ne perſuadoit ſon excellence au deſſus de toutes les autres actions humaines, ſeroit confeſſer qu'on n'a point d'Eloquence : puiſqu'elle eſt cette chaiſne d'or, laquelle nos anciens Gaulois attachoient à la langue de leur Hercule, & luy en faiſoient attirer tous ſes auditeurs par les oreilles. Auſſi, puiſqu'elle eſt le moyen de perſuader, & que la perſuaſion eſt le moyen de tout faire, il n'y a point de puiſſance qu'on luy puiſſe égaler. Il faudroit tranſcrire toutes les hiſtoires pour ſuffire aux exemples qu'elle en a fournis. Elle à cent fois deſarmé la colere & la iuſtice meſme : donné le generalat à Demoſthene, nonobſtant ſa laſcheté & inexperience au fait de la guerre : le Conſulat à Ciceron : flechy par luy le cœur de Ceſar, que les forces de l'Empire Romain n'auoient pû flechir, lors qu'il le rauit iuſqu'au point de luy faire tomber vn liure qu'il tenoit en ſes mains : tant cét art de bien dire ſçait maiſtriſer les corps auſſi bien que les ames. C'eſt pourquoy les Conquerans authoriſent de raiſons leurs coups de canon, & employent tant d'Orateurs pour appuyer leurs exploits, & rendre leur domination agreable : & iamais les Romains, bien qu'ils ſe ſoient rendus maiſtres de tout le monde, ny les plus Sages à leur exemple, n'ont tiré l'épée du foureau ſans auoir donné le tort par leur manifeſtes à ceux qu'il declaroient leurs ennemis. Qui ſemble eſtre la ſeule difference entre les guerres reglées, & les pirates ſur mer, ou les voleurs ſur terre. C'eſt auſſi pourquoy les plus grands branles qu'ont receu les Eſtats, & les reſolutions.

olutions des Monarchies ont procedé de la
igion, qui a mesmes seruy de fondement à
elques vnes, pource qu'elle assuiettit le de-
s par le dedans qu'elle a persuadé : au lieu
la force ouuerte autant qu'elle gagne le de-
s, d'autant luy ferme t'on la volonté & l'af-
tion interieure, n importantque cette Reli-
n soit vraye où fausse. pourueu que les peu-
s en soient persuadez. Car personne n'estant
traint à croire comme disoit l'Empereur
eodose, si le dedans n'est aquis, on ne paye
e de mine, comme font les mauuais serui-
rs : l'homme se gouuernant tellement par sa
ntaisie que le bien luy semble mal, s il n'est à
n gré, & le mal, bien, quand il luy plaist.
fait, toutes les actions que l'homme exerce
r contrainte sont de l'animal, mais celles qu'il
t volontairement sont de l'homme : distin-
é pour cette cause des bestes par l'intellect &
volonté : le premier desquels seruant de plan-
e à l'autre, on gouuerne cette volonté par
sons, comme vn cheual par la bride. C'est-là
te veritable Magie dont tant d'Imposteurs se
ntent à tort, dont les admirables effets pa-
ssent en toutes conditions, sexes & aages. Y
il rien de plus cher à vn vieillard que ses es-
? & neantmoins le discours les attrappe, qui
is vn pretexte, qui sous l'autre : & ce qui est
plus estrange tel emporte ses richesses faisant
nblant de les accroistre. Y a il rien de plus
ecieux à vne femme que son honneur ? & tou-
fois la caiollerie en vient souuent à bout : rien
e nous aimions plus que la vie, & toutesfois
rapport bien animé la fera souuent exposer
lepée. Bref, il n'y a sorte de profession & de
estier qui ne doiue à l'Eloquence ce qu'elle a
plus vtile. Les Predicateurs & Aduocats en
nt leur capital. Les Medecins, qui semblent

en auoir le moins de besoin, reconnoissent son vtilité en leurs conseils, de peu de credit & d'authorité sans elle. Elle est du tout necessaire aux Marchands pour leur debit. Ce qui a possible fait Mercure le Patron des Negociateurs. Car la persuasion, qui est sa fin, n'a pas tousiours besoin d'vne oraison accomplie de tous ses membres: le plus grand trait d'vn Orateur est de se racourcir selon le temps, le lieu & les personnes. Vn General d'armée anime plus ses Soldats de trois mots, en s'allant mesler auec l'ennemy, que bien souuent vn Predicateur ne fait ses auditeurs en tout vn Caresme. Iusques aux gestes sont quelques-fois éloquens. Ainsi, la Courtisane Phryne gagna son procez en descouurant son beau sein, comme fit aussi vn Capitaine en montrant ses playes à ses Iuges, qui les vouloient condamner. Ce qui montre combien sont grands le pouuoir & l'estenduë de l'Eloquence.

Le second dit, Puisqu'on osa bien il y a huit iours, en parlant mal des Poëtes, médire du langage des Dieux, examinons celuy des hommes: Pallas ne se pouuant plaindre du mesme traitement qu'on fit aux Muses. Car pour ne rebatre point deux fois vne mesme corde, le maquerelage qu'on leur impute semble conuenir à plus iuste titre aux Orateurs qu'aux Poëtes, puisque c'est Mercure, Dieu de l'Eloquence, comme aussi des larrons, & non pas Appollon, qui estoit le messager d'amour des Dieux. Or il est bien difficile que les Disciples ne tiennent quelque chose de leur Maistre. Aussi Socrate & Platon definissent l'Eloquence l'art de tromper ou de flatter. Et celuy-cy bannit les Orateurs de cette belle Republique qu'il a tant pris de peine à former. Mais d'autres vrays Estats leur ont bien fait plus de mal, les chassans effectiuement

leurs terres : iugeans bien auec Æschyle qu'il
a rien de plus pernicieux & preiudiciable
'vn langage affecté, & embelly des graces de
oquence : lequel, plus il est fleury & plus il
che de venin sous ses fleurs qui n'ont rien que
l'apparence. C'est pourquoy les Romains les
is sages Politiques du monde les ont tant de
s chassez de leur Republique pendant le Con-
at de Fannius Strabo & Valerius Messala; lors
e Cneus Domitius & Q. Licinus estoient
nseurs : & sous l'Empereur Domitian. Et c'est
n des plus asseurez fondemens de l'Empire
s Turcs, & duquel ils ont le plus senty de pro-
que d'auoir defendu qu'on enseignast chez
x cette éloquence : ayans par ce moyen au lieu
vne armée de causeurs inutile à toute chose
'à former & multiplier des noises & diuisions
déguisant la verité, force gens de main qui
ont appris autre leçon que l'obeïssance : par
quelle d'vn petit commencement ils ont sub-
gué vne grande partie du monde, & particu-
rement la Grece qui fait tousiours profession
cette caiollerie. Voire en Athenes mesme, qui
esté le berceau de l'Eloquence, on leur a defen-
la Cour, le Palais & les autres assemblées
bliques, pource qu'ils peruertissoient le
oict, & Timagoras y fut condamné à mort
ur auoir fait des complimens à Darius à la
ode des Perses. L'ancienne Republique de
rete & celle de Lacedemone, l'Escole de ver-
, n'ont rien oublié pour se defendre de ces
borneurs, cette-cy leur opposant à ce dessein
brieueté de son stile Laconique, & ayant chas-
Ctesipon pour s'estre vanté de discourir tout
i iour sur tel suiet qu'on luy voudroit donner.
u'eust-elle donc fait à Demosthene qui se
ntoit ordinairement de faire pancher la balan-
de la Iustice de quel costé il vouloit. Cette

Eloquence n'est-elle donc pas plus à craindre que la musique des Syrenes, ou que ces breuuages de l'Enchanteresse Circé, capable de faire punir l'innocence, & recompenser le coulpable? Aussi est-ce la vertu des femmes que de caqueter. D'où vient que Cesar dedaigna ce present que la nature luy auoit fait; & peu de gens en ont fait cas, sinon ceux qui n'auoient rien de recommandable d'ailleurs. Ce que dit Volateran, asseurant qu'il a remarqué fort peu de gens de bien & eloquens tout ensemble, & qu'on n'a point veu sortir de fameux Orateurs de Macedoine qui a fait naistre Alexandre & tant d'autres grands Capitaines. Ce fut auec cette Eloquence que Demosthene irrita Philippes contre sa ville d'Athenes: que Ciceron anima Marc Antoine contre celle de Rome; celle de Caton fut vne des causes qui porterent Cesar contre la liberté de sa Patrie; & toutesfois Caton haïssoit si fort cet art oratoire qu'il fit vn iour refuser l'audience à Carneades & à ses compagnons Critolaüs & Diogenes, Ambassadeurs d'Athenes à Rome, sans autre raison, sinon pour ce qu'ils estoient trop eloquens. Et pour ne dire rien de la vanité des mesmes Orateurs, qui leur est plus ordinaire qu'aux Poëtes, tesmoin les iactances de Ciceron, leur art est tout à fait inutile, puisqu'il ne sert qu'à parer la verité qui n'a que faire d'ornemens, & doit estre pure: son discours deuant estre tousiours simple, & sans aucun artifice. En vn mot, c'est farder vne belle femme, teindre des œillets & des anemones & parfumer des violettes & des roses, que de representer la verité auec des fleurs de Retorique. Mais que ne farderoit-elle pas, puis quelle se déguise elle-mesme, couurant des mots de metonymie synecdoche & autres barbaries ses figures communes aux Harangeres, pour les fai-

admirer des ignorans ?

Le 3 dit, Que n'y ayant rien dont on ne sse abuser, ceux-là disent vray qui loüent loquence & qui la blasment. Mais que cette ulté de bien dire se ventant de faire les petites ›ses grandes, & les grandes petites priue n de l'effet de leur souhait ceux qui desient auec raison que les choses parlassent es-mesmes. Aussi n'y a-il aucun d'entre tous ıx qui se plaisent le plus à oüir parler les mmes diserts, qui ne prefere au parler éleıt la naïueté d'vn bon conseil, fust-il moins ›quent, lors qu'il s'agist de prendre vne resoion serieuse, soit touchant sa santé, ses affai- ou le salut de son ame. Ce qui me fait dire e l'éloquence est à la verité la plus belle, mais e la simplicité & naïueté sont les meilleures.



CINQVANTE-SEPTIE'ME CONFERENCE

1. De l'Oüye. 2. De l'Harmonie.

L'OVYE est le sens des disciplines, portiere de la Foy, que l'Apostre dit estre par l'oüye iugé des sons & de ses differences : dont la connoissance est d'autant plus difficile que ce sont qualitez les moins materielles de toutes ; veu qu'elles ne sont ny premieres, comme les tangibles ; ny secondes, comme couleurs, odeurs & saueurs dependantes du diuers meslange de ces premieres : mais d'vn autre genre de qualitéz, qui n'a presque rien de la crasse de la matiere : Ce peu qu'il a de corporel ne venant pas de luy, mais de l'aire qui entre auec luy dans l'oreille. Et neantmois, le son n'est pas entierement spirituel, puisqu'il presuppose dans les corps qui se choquent vne dureté, polissure & telles autres qualitez secondes, sans lesquelles le choc de deux corps ne se peut faire entendre. Mais ce qui rend principalement les sons difficiles à connoistre, est qu'ils sont produits de rien : sçauoir du mouuement local, qui au dire du Philosophe) est vn pur rien : le mouuement estant plustost vn chemin à l'estre qu'vn estre veritable. Non pas que le mouuement produise quelque chose reélle de soy ; puisque rien ne peut produire aucune chose, mais seulement par accident & par autruy. Ainsi par la friction atte-

ant les parties, il engendre la chaleur : & par
rencontre de deux corps, il fait le son qui dure
tant que sa cause, & laquelle manquant le son
sse d'estre, ce qui n'arriue pas aux autres qua-
ez ; lesquelles ont vn estre fixe & permanent
ns la nature. Car ce tintement de la cloche qui
re apres le coup du battant n'est pas vn seul
n, mais plusieurs, produits de ce que la clo-
e qui est vn corps fresle & friable, estant frap-
e, tremble & par ce tremblement les parties
l'air contenuës entre la cloche se choquent &
itent iusques à ce que toutes les parties de cet-
cloche retournent à leur premier lieu: comme
arriue lors qu'on met la main dessus, l'empes-
iant de trembler ; car on fait aussi-tost arrester
son. Et c'est pour ce suiet qu'estant suspenduë
le resonne dauantage, que tenuë dans la main:
qu'ils s'est veu brizer des cloches en leur ap-
liquant vn morceau de fer lors qu'elles trem-
oient. Ce qui se fait, pour autant que toutes
s parties de la cloche tremblent & sortent éga-
ment de leur lieu, si vne partie d'icelle est arre-
ée, elle demeure immobile ; & ne suiuant pas
branste des autres se separe d'auec celles.

Le second dit. Bien que souuent le son, obiet
e loüye & qui contient sous soy la voix & la pa-
ole, soit accompagné de trois choses d'vn corps
appant d'vn autre frappé, & d'vn moyen re-
onnant: neantmoins ces trois ne se rencon-
ent pas tousiours en toute sorte de sons ; com-
ie il se void dans celuy que font nos soufflets, &
u brüit du petard du sel, chastaignes & autres
orps aëriens & flatüeux iettez dans le feu : par-
e que ces flatüositez rarefiées par la chaleur, de-
iandent à sortir, & ne le pouuant sans violence,
ompent leurs liens desquels sortans auec impe-
uosité elles heurtent l'air prochain qui produit
e son. Cela se void aussi dans la voix qui se for-

me par la collision de l'air du poulmon contre les larynx, le palais & les dents. De sorte que la chose prochaine du son n'est pas le choc de deux corps, mais le brisement de l'air, lors que son mouuement est empesché. Ainsi, vn drap dechiré mene du bruit, qu'il ne fait point estant coupé, à cause de la prompte separation des parties de l air : lesquelles d'autre costé, de crainte du vuide, se portent impetueusement vers le lieu de leur separation : & le vent siffle à cause du mouuement violent qu il cause à l'air : tantost le chassant deuant soy, & tantost le pressant & luy donnant la gehenne : ou par ce qu'il rencontre quelqu'autre vent ou autre corps qui s'oppose à son mouuement naturel.

Le 3. dit, Qu il ne se pouuoit faire aucũ son parfait sans le rencontre de deux corps, entre lesquels se trouuast de l'air: faute duquel dãs le vuide il y auroit biẽ vn mouuemẽt local, mais point de son; le mouuemẽt de ces grands orbes celestes ne s'entend point. Ces corps doiuent étre durs & solides; soit qu'ils soient tels de leur nature, cõme le cuiure & l'argent, soit par l'vnion & construction de leurs parties qui les font agir & resister comme s'ils estoiẽt solides, tels que sont l'air & l'eau agitez. Ce son pour estre parfait requiert aussi les corps amples & polis: car s'ils sont rudes & raboteux, l'air qui est pressé, a le moyen de s'épandre dans les interualles des parties éleuées : s'ils sont aigus & pointus ils le couppent & diuisent, mais ne le brisent pas. Ainsi, vne aiguille choquãt la pointe d'vn autre aiguille, ne fait point de bruit, pour ce qu'elle ne fait que trãcher l'air sans le comprimer. Si ces corps solides sont creux & secs, le son s'y fait beaucoucoup mieux: & plus encore s'ils sont aëriẽs. D où vient qu'entre les metaux, le cuiure, l'argent & l'or sont plus resonnans que le plomb & le fer, qui sont de nature

restre. Entre les arbres le seau & le figuier ont son : & les feüilles de laurier petillent dans le , à cause de leurs parties aëriennes. Finalement, ils doiuent estre corps friables, c'est à dire isibles en vn méme temps en fort petites par-; , comme l'air , le verre , la glace : ou s'ils ne rifent pas, au moins ils doiuent tremousser en ites leurs parties , comme font les cloches. ù vient que l'eau n'estant pas friable à cause son humidité tenace , qui fait que ses parties iennent fort ensemble & ne se peuuent briser, : ne peut aussi estre le suiet des sons ; celuy : les eaux font par leur rapidité, se faisant le choc de l'air sur la surface d'icelle, & non is l'eau mesme : dans laquelle il ne se peut re aucun son , mais bien s'en receuoir quel-'vn confusément : comme il arriue aux issons, ausquels le bruit fait abandonner r riuage.

.e 4. dit, Que l'oüye auoit esté donnée à ouneur , pour satisfaire à son inclination turelle de connoistre les pensées de ses nblables par l'enonciation des paroles , qui oient inutiles à la conuersation , si elles n'e-ient recüeillies par cette puissance ; dont la nité paroist particulierement dans la stru-re de son organe , sçauoir de l'oreille , tant erieure qu'interieure, laquelle n'est destinée à la reception des sons. C'est pourquoy le ilosophe se moque d'Alcmeon , pource qu'il oit que les cheures respiroient par les oreil-, l'externe est cartilagineuse & tortueuse, im-obile à l'hôme seul , tousiours ouuerte , à cha-e costé de la teste pour receuoir les sons de ites parts, qui se portent en haut , en figure oiculaire. L'interne situëe dans l'os perreux a conduits; sçauoir le meat auditoire fermé d'v-membrane dite tympan, derriere laquelle est

vne corde attachée à l'estrié, l'enclume & le marteau, osselets aussi sec & aussi grands aux enfans qu'aux viellards 2. celuy qui en clost l'air naturel & immobile, l'organe principal de l'oüye, 3. le labyrinthe, 4. la coquille. Mais le conduit qui va de l'oreille au palais & à l'orifice de l'aspre artere, est des plus remarquables. Par luy l'air inspiré ne rafraischit pas seulement les poulmons, mais vient aussi recréer l'air naturel & implanté, & aider à l'oüye qui se fait par l'air. C'est de là que vient cette sympathie du palais & des oreilles; telle que pour bien entendre quelque chose nous retenons nostre vent, de peur qu'il ne trouble l'espece des sons : & que ceux qui baillent entendent peu ou point : d'autant que cet esprit vaporeux qui cause le baailement enfle tellement le tympan de l'oreille, qu'il ne peut bien receuoir les sons : & pour la mesme cause que ceux qui baaillent n'osent se curer l'oreille, de peur de blesser cette membrane lors enflée : laquelle si on vient aussi à toucher, le baaillement cesse : ceux qui se grattent les oreilles se font cracher ou tousser : Et c'est enfin pour cela que les sourds nais sont aussi muëts : dont la raison se tire encore de l'estroite alliance de la cinquiéme coniugaison, qui fait les nerfs auditoires, auec la septiesme, qui est à la racine de la langue.

Le 5. dit, Que les sons estoient portez à l'oreille de la mesme façon qu'ils estoient engendrez : sçauoir par la fraction de l'air voisin, qui a vne sphere d'actiuité, & est semblable à celle qui se fait dans l'eau tranquille, en y iettant vne pierre : mais sans aucunes especes intentionnelles. Autrement les sons s'entendroient en mesme temps & en mesme façon de ceux qui sont proches & qui sont éloignez, veu que l'espece intentionelle estant spirituelle se porte en vn instant,

faiſant par vne ſimple alteration qui n'a que
e de temps neceſſaire au mouuement local,
lequel ſe fait l'oüye, qui differe par ce moyen
a viſion : laquelle altere qu'apres le moyen.
là vient auſſi que le vent aide grandement à
ter les ſons, ce qui n'arriueroit pas s'ils n'e-
ent qu'eſpeces intentionnelles, comme les
bles qui ſe voyent auſſi bien en vn vent con-
ire qu'en vn air paiſible: & que les ſons enten-
de loin ſemblent plus ſubtils que de prés.
e 6. dit, Qu'entre les obiets des ſens les ſons
es odeurs auoient eu ſeul l'honneur d'eſtre de-
à la Diuinité. La melodie & l'encens ayans
jours été employez au ſeruice diuin ſoit parce
noſtre ame s'y plaiſt, ou que l'vn & l'autre
nt aucunemẽt corporel & ſpirituel, Dieu veut
on luy offre le corps & l'eſprit, au contraire des
mons qui n'ont rien plus en horreur que l'har-
nie & les parfums, comme mal ſortables à leur
ure déreglée & infecte. Et les ſons ont vn ſi
nd rapport auec noſtre ame, que ſelon leur
ence & leurs tons ils excitent la compaſſion,
ruauté, la joye, la triſteſſe, le courage, la
tronnerie, la luxure & la chaſteté: d'où l'on
qu'Ægyſthe ne pût iamais débaucher Cly-
neſtra tant qu'il euſt tüé ſon Muſicien.
ar ce que comme toutes nos actions & incli-
ions dépendent de nos eſprits, ils ſont ren-
ſemblables aux ſons qu'ils reçoiuent par les
illes & par tout le corps qui eſt tranſpirable.
ſorte, que s'ils ſont tremblans, graues, ai-
, prompts & lents, les eſprits le deuiennent
ſi: & par ainſi les muſcles qui ſont inſtrumens
mouuement volontaire n'ayans point d'a-
on que par le moyen des eſprits, ils leur im-
ment & font ſuiure telle cadence que bon leur
ble : les eſprits qui ſont dans le cœur rece-
s la loy & le branſle de l'air externe. De là

vient que souuent entendant chanter nous chantons, mesme sans y penser : auec ceux qui parlent bas nous parlons de mesme : auec ceux qui crient, nous crions: que le bransle du Menestrier porte nos membres à le suiure comme par vne chaisne imperceptible, & que ces membres ressentent de l'incommodité, & nostre esprit de la fascherie des mauuaises cadences : come si l'air externe auoit vn empire absolu sur nos esprits.

Sur le second point il fut continué, Que l'harmonie se prend pour toute proportion & conuenance ; mais principalement pour celle des sons plus capable de la representer que les autres choses empreintes de diuers accidens, qui empeschent nostre esprit de les conceuoir assez distinctement. Elle à cela de propre que les plus ignorans la peuuent discerner. Son inuention est rapportée à Tubal premier Forgeron, induit à cette recherche par le raport qu'il remarqua aux coups des marteaux qu'il donnoit sur son enclume : dont Phitagore s'est aussi serui depuis à trouuer la portion de ces nombres musicaux. Desquels ayant esté icy autrefois parlé, ie marqueray seulement que l'harmonie presupose plusieurs sons, puisqu'vn seul ne fait qu'vne monotonie, & deux vne reciproquation ennuyeuse : mais il faut les six voix de musique pour la parfaire ; industrieusement comprises dans l'Hymne, *VT queant laxis RE sonare fibris, MIra gestorum, &c.* Cette harmonie est vocale ou instrumentale : la premiere desquelles ayant des delicatesses & variations inimitables aux instrumens, surpasse de bien loin la seconde, mais leur meslange est le plus agreable.

Le 2. dit. Il semble que la nature ait voulu faire montre de ses plus beaux effets à nos sens pour en cacher les causes à nostre connoissance.

'harmonie musicale reconnoist pour cause d'in-
ruire des hommes l'humaine, cette vertu for-
atrice que Galien appelle diuine: mais la re-
ıerche de la cause de l'harmonie mondaine
onne plus qu'aucune autre la question à nostre
triosité. Elle est cause que l'eau nonobstant sa
uidité, s'amoncelle pour laisser à découuert les
paces necessaires à la demeure & nourriture des
nimaux que la terre, qui se deuroit entasser au
our de son centre par son égale pesanteur, se
ouleue neantmoins en montagnes. L'air s'altè-
e de toutes sortes de qualitez pour en donner
ne bonne à la terre. Le feu se tire de sa sphere
our se captiuer dans les fournaises à nostre vsa-
e, & s'emprisonne dans les cachots de la terre
our y faire la digestion des metaux. Les cieux se
neuuent pour la commodité des corps inferieurs
ans vn lieu où ils deuroient ioüir d'vn repos e-
ernel. C'est pour cette harmonie que l'eau épaif-
it son fond pour s'allier à la terre, & subtilise
a face de vapeurs, afin de commencer l'air, dont
a plus haute region deuient aussi de nature de
eu: & cetuy-cy se rend æterien & de la nature des
ieux qu'il auoisine, dont il fait la liaison auec
e mōde inferieur. La cause de cette chaine & tis-
ure est vne vertu generale comprise dans l'e-
tenduë de chaque estre, outre la propre vertu
motrice destinée à contenter son apetit. La neces-
ité de cette vertu nous est vne marque asseurée
le son existence; veu que chaque chose procu-
ant le bien general du monde, & s'opposant à
a diuision de ses parties, il a fallu que la nature
es a ye assortie d'vne puissance qui les conduise
à cette fin? or cette puissance n'est point estran-
gere puis qu'elle vient du suiet mesme. Elle n'est
pas aussi la vertu motrice, puis que l'vn & l'au-
tre a deux obiets & deux fins diuerses, sçauoir le
bien public & le bien particulier: qui ne sont pas

tousiours contenus l'vn d'ans l'autre. Outre que ce seroit vne contradiction manifeste, de dire que par vne méme vertu que les choses s'exposeroient à la perte de leurs propres qualitez pour le bien public ; & les conserueroient quand il ne s'agit que de leur particulier. Partant il y a vne loy generale, qui ayant droit de forcer toutes choses à contracter des amitiez qui ne reuiennent point à leur inclination, est au dessus de cette vertu, qui porte les estres directement à leur bien : qui est cause de l'agreable harmonie qui se void dans tout le monde.

Le 3. dit. De vray l'harmonie est par tout, entre le Createur & ses creatures spirituelles & corporelles ; Hierarchies des esprits bien-heureux les vns au regard des autres; en l'assistance des intelligences motrices à leurs orbes: entre le grand & le petit monde; au dernier desquelles l'Escriture nous remarque vne musique perpetuelle des bien-heureux dans le Ciel Empyrée ; Platon, vne harmonie procedant du mouuement des corps celestes. L'experience iournaliere nous fait oüir en l'air vn concert des vents : la mer par son flus & reflus y bat la mesure : les oiseaux de l'air y tiennent le superius : les bestes, la basse les poissons le tacet : l'homme, le tenor : lequel de rechef en sa structure tant du corps, que de l'ame est vne parfaite harmonie Au corps, la temperature de ses humeurs est tellement harmonique que leur disproposition en chasse l'ame que Galien à ce suiet appelle de ce non là. En cette ame, tandis que la raison tient le dessus, & qu'elle contraint l'appetit en grommelant de tenir sa basse, il en resulte vne hormonie agreable à Dieu & aux hommes. Au contraire, pour bien iuger de la dissonnance imaginez vous les cris desordonnez qu'excitent la colere & les autres passions, quand elles maistrisent la raison. Voir toute la

ie humaine est vne harmonie, ou dissonance perpetuelle. Dans la Religion quand on reconnoist vn Chef, que chacun s'y assuietit pour la consience & y tient sa partie : cõbien sont beaux ces tabernacles de Sion ; & combien est agreable cette Eglise à son Espoux, à ceux qui la voyent en cette estat & à elle mesme ; Au contraire, dans le schisme & l'heresie où chacun abonde en son sens, & ne veut déprendre d'autruy, combien cette diuision est elle desagreable à ceux mesme qui l'entretiennent ; En l'Estat quand vn iuste Monarque bien conconseillé tient le dessus : l'Eglise, la Noblesse & le tiers Estat les autres parties : rien ne luy est impossible au dedans & au dehors. Il peut tout ce qu'il veut, pour ce qu'il ne veut rien qui ne soit iuste. Representez vous au contraire les horribles tragedies d'vne Ligue reuoltée contre son Roy, ou d'vn furieux Triumuirat & vous verrez la difference qu'il y a entre l'harmonie & la discorde ; dont la difference & le pouuoir est si notable à toutes nos actions, que celuy la dira vray qui l'establira pour cause de tout ce qui nous est plaisant ou desagreable. Ainsi les mesmes materiaux de deux bastimens diuersement disposez en rendront l'vn beau & l'autre laid. De deux visages composez de mesmes parties, la proportion de mesmes parties, la proportion de l'vn se fera aimer, & il n'y aura que de la haine & du rebut pour l'autre. Ce n'est pas iusques aux choses incorporelles que cette Harmonie n'estende sa iurisdiction. Vne iniustice nous faschera encore qu'elle ne nous touche point : & le plus paisible homme du monde aura de la peine à ne s'interesser pas s'il rencontre vn grand coquin qui outrage quelque pauure petit enfant. La disproportion mesme qui paroist aux habits d'autry nous offence, comme lors que vous voyez la femme d'vn Faquin mieux vestuë

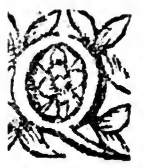
que celle d'vn Conseiller, dont la raison me semble estre, que nostre ame estant vne harmonie, ne se plaist qu'à son semblable.

Le 4. dit Les effets, marques plus asseurées de leurs causes, ont fait voir tant de puissance en l'Harmonie, qu Orphée, au dire des Poëtes, retira par elle son Euridice des Enfers. Timothée en faisoit quitter le festin & prendre les armes à Alexandre, lequel changeant de ton il rendoit derechef à sa table. Les Orateurs l'employoient pour moderer leurs gestes & leurs voix: & encore auiourd'huy le son harmonieux des Orgues ne sert pas seulement à rechauffer nostre zelle, mais celuy des Cloches est vtilement emploé à chasser les Demons de l air, lors qu'ils y excitent des orages.



CINQVANTE-HVITIE'ME CONFERENCE

1. De la Veuë. 2. De la Peinture.



VE c'estoit vn ignorant Philosophe que celuy qui se creua les yeux pour mieux philosopher : puis qu'au contraire la veuë nous fait connoistre tout ce qu'il y a de plus an dans le monde, dont l'ornement & l'agrea-e diuersité semblent n'auoir esté faits que pour ntenter ce sens : l'excellence & priuilege du-tel se reconnoist principalement en ce qu'il ffranchit de la condition requise à tous les au-es sens, que leur obiets soient à vne moyenne stance, puis qu'il void iusques aux estoiles du mament: qu'il connoist plus de choses qu'eux, u qu'il n'y a rien qui n'ait quelque lumiere ou uleur, qui sont ses obiets : & ce tres-exacte-ent, discernant iusques à leurs moindres diffe-nces ; voire par vn grand rapport auec la di-iité, il agit en vn instant, n'estant non plus aché au temps qu'au lieu, & beaucoup plus tain que tous les autres sens. Et comme si luy il eut esté laissé en la libre iouïssance de ses oicts, il n'y a que luy qui ait le pouuoir d'exer-sa fonction, ou ne l'exercer point si bon ne semble : les muscles des paupieres seruans à ouurir ou fermer le rideau quand il luy plaist, où tous les autres sont contraints de faire leurs tions quand leurs obiets se trouuent presens, issi la plus noble faculté de l'homme sçauoir ntendement, est appellée l'œil de l'ame,

pource qu'elle luy rend le mesme office que l'œil au corps, qu'il guide & gouuerne. D'où vient que dans les tenebres, qui nous interdisent l'vsage de ce sens, les plus hardis ont quelque frayeur, qui ne peut venir de la couleur noire, comme on a voulu dire; mais de ce que nous sommes destituez de nostre guide & defenseur, & qui nous sert de sentinelle pour descouurir les choses qui nous sont ennemies : puis que durant les mesmes tenebres nous sommes asseurez estant en compagnie de personnes qui nous puissent guider & rendre le mesme vsage que nos yeux.

Le 2. dit. Que cessant la coustume qui rend toutes choses communes, il n'y auroit rien si digne d'admiration que l'œil, lequel estant petit comme il est, peut loger toutes les choses corporelles, de quelque grandeur qu'elles soient; voire que chacune s'y represente en sa grandeur naturelle, encor que l'espece de l'elephant qui est dans mon œil ne soit pas plus grande que celle d'vne mouche : & toutesfois les sens iugent de leurs obiets par les especes d'iceux. Et la fabrique connexe de l'œil representant vn miroir, semble conclure que nous ne voyons pas les obiets en leur veritable grandeur, mais beaucoup plus petits qu'ils ne sont. Car l'on void les choses telles qu'elles sont receuës dans l'œil. Or elles y sont receuës à la façon des especes visibles dans les miroirs : lesquels s'ils sont plats, ils les representent en leur vraye grandeur : s'ils sont spheriques, tel qu'est nostre œil, ils les rendent beaucoup plus petits. Et cependant nous voyons les choses en leur veritable grandeur. Ou il faudroit conclure que nostre veuë, qui est le plus certain de tous les sens, seroit en vne erreur perpetuelle, voire generale, qui par consequent ne seroit plus erreur; puis que faillir est forligner

la regle, qui eſt vne loy commune. La veuë
ſſi a cela de merueilleux, que tous les autres
ganes font diuers rapports aux ſens : l'vn
uuera chaud ce que l'autre trouuera froid ou
de : vne ſaueur paroiſtra douce à l'vn, que
utre trouuera trop ſalée : ceux cy ſeront d'vn
uis pour les odeurs & pour les ſons, & ceux là
vn autre, meſme leur organes eſtans bien diſ-
ſez. Mais ce qui paroiſtra blanc à quelqu'vn,
verra de meſme par tous les autres. Et s'il
uient à la veuë de ſe tromper, comme lors que
us iugeons la Lune plus grande en noſtre ho-
zon a cauſe des vapeurs de la terre, que lors
l'elle eſt plus éleuée, ou quand vn baſton droit
roiſt courbé dans l'eau, le meſme œil qui ſe
ompe reconnoiſt auſſi ſon erreur par la compa-
iſon des autres obiets. D'où vient la Doctrine
s Paralaxes & les regles de l'Optique, Ca-
ptrique & Dioptrique, qui ſe pratiquent par
veuë. De ſorte que comme celuy-là ne delire
s entierement qui ſçait bien qu'il eſt en delire,
nſi le ſens ne peut eſtre dit entierement fautif
rs qu'il connoiſt bien ſa faute. Ce que ne font
s les autres ſens.

Le 3. dit. Que pour bien connoiſtre l'excellence
 la veuë il ne falloit que conſiderer ſon con-
aire, l'aueuglement & la miſere des aueugles:
ur vie eſtant vne image de la mort, puis qu'ils
nt en des tenebres perpetuelles. C'eſt pour-
uoy les Iuriſconſultes les ont exclus des Char-
s publiques : par ce, diſent-ils, qu'ils ne
uuent voir, ny par conſequent reuerer les
arques de la magiſtrature. Auſſi les Egyptiens
ont rien trouué de plus propre à repreſenter
ur Diuinité que la figure de l'œil, que les Stoï-
ens appellent vn Dieu, les autres vn membre
uin, & les luminaires du petit monde : Theo-
hraſte, la beauté, pource qu'elle ſe trouue

principalement és yeux, la plus charmante partie d'vn beau visage. Leur couleur, estincellement, tranquillité & autres dispositions seruent d'indices tres asseurez aux Physiognomes des inclinations de l'ame, que toute l'Antiquité a crû tenir ses assises dans les yeux : esquels vous lisez l'orgueil, l'humilité, la colere, la douceur, la ioye, la tristesse, l'amour, la haine & les autres affections humaines. Et comme les hommes ont des inclinations & actions plus differentes que tous les autres animaux, aussi ont-ils eu seuls les yeux diuersement colorez : là où toutes les bestes d'vne mesme espece ont les yeux presque semblables. Voire ces yeux ne sont pas moins éloquens que la langue, puis qu'ils expriment par vn langage muet, mais des plus emphatiques, nos conceptions, & souuent vn clin d'œil se fait mieux obeir que la parole. Platon ne pouuant conceuoir les effets admirables de la veuë sans quelque chose de diuin, a creû qu'il y auoit dans nos yeux vne lumiere celeste: laquelle allant receuoir l'externe, la portoit à nostre ame pour en iuger, que neantmoins nous ne voyons pas durant les tenebres : parce qu'alors la lumiere interne se portant dans l'air tenebreux, qui luy est dissemblable, elle en est alterée & corrompuë. De fait, s'il est vray que nous ayons dans l'oreille vn son naturel & implanté, pourquoy n'y auroit-il dans l'œil vne lumiere naturelle : attendu mesme que les organes doiuent auoir vne similitude & conuenance auec leurs obiets. Et c'est pour cela que les yeux éclairent quelquesfois la nuit, comme Cardan dit les auoir eu : & Suetone tesmoigne le mesme de Tibere : & que les phrenetiques s'imaginent voir des éclairs : Car il me semble plus à propos de rapporter cela aux esprits luisans & ignées de la veuë : lesquels ne pouuans penetrer l'humeur

ryſtalline ou vitrée enduite de vapeurs groſſie-
es, ſe reflechiſſent dans l'œil, & font ces éclairs:
ue non pas à la poliſſure de l'œil, ou à l'attri-
on des eſprits, ou comme veut Galien à vne
xhalaiſon cauſée par le ſang qui ſe porte dans
teſte, bien que cette derniere en puiſſe eſtre
uelquefois la cauſe coniointe.

Le 3. dit, Que l'œil composé de ſix muſcles,
'autant de tuniques, de trois humeurs, de
eux paires de nerfs & de force petites veines &
rteres; a pour ſon obiet tout ce qui eſt viſible,
ſçauoir la lumiere, la couleur & la ſplendeur; la
umiere és choſes celeſtes, eſquelles l'obiet & le
noyen ſont vne meſme choſe, puiſque la lumie-
e du Soleil ſe void par elle meſme: la couleur
s corps inferieurs, eſquels l'obiet & le moyen
ont deux, veu que la couleur ne ſe peut voir
ans la lumiere: la ſplendeur és écailles des
poiſſons, bois pourry, yeux de quelques ani-
maux, vers luiſans & tels autres corps, veu
qu'elle eſt differente de leur couleur naturelle.
Son organe eſt l'œil, ſi cheri de la nature qu'el-
le l'a muny de tous coſtez pour ſa ſeureté, de
'os du front, de ſourcils, des cils, de paupieres,
du nez, du pommeau des ioües, des mains pour
parer aux iniures externes: & ſi Galien en eſt
creu, le cerueau meſme (la plus noble partie du
corps) n'a eſté fait que pour les yeux: d'où
Anaxagore eſtimoit que les hommes n'eſtoient
nais que pour voir. C'eſt auſſi pourquoy les yeux
nous ſont plus chers qu'aucune autre partie:
parce, dit Ariſtote, qu'ils nous font plus con-
noiſtre, & plus exactement: & ainſi, ne ſer-
uent pas ſeulement au corps, mais à l'ame, dont
la paſture & la connoiſſance, que nous fournit
l'œil, appellé pour cet effet le ſens d'inuention,
comme l'oreille celuy de diſcipline. Il eſt de na-
ture aqueuſe, parce qu'il a deu eſtre diaphane

pour receuoir les especes visibles & la lumiere : & partant, il n'a pû estre de matiere terrestre : autrement il eust esté opaque & tenebreux, non plus qu'aërien ou ignée : car il n'eust pas retenu long temps ses especes, l'air & le feu estans des diaphanes rares qui reçoiuent bien, mais ne retiennent pas : comme il se void dans l'air, lequel bien qu'il soit remply d'especes des obiets qui s'y portent de toutes parts : neantmoins elles ne s'y voyent point pour sa rareté. Il a donc fallu que pour receuoir & tenir les especes visibles l'œil fut de nature pellucide & dense, qui est le propre de l'eau : comme nous le tesmoignent les images qu'elle represente. Aussi l'œil estant voisin & conioint au cerueau par les nerfs de la premiere & seconde coniugaison, & aux membranes d'iceluy par ses tuniques, il n'a pas deu estre de nature ignée entierement contraire à la froideur du cerueau : comme a voulu Platon, fondé sur son agilité, lucidité & figure ronde, semblable, dit-il, à celle du feu : & sur ce que l'œil ne se roidit iamais comme toutes les autres parties : ce qu'il estimoit ne pouuoir venir que du feu. Car cette agilité luy vient de ses muscles & de sa lubricité : cette lumiere, de l'externe : sa figure ronde denote plustost l'eau, dont les moindres parties s'arondissent, que le feu dont la figure est pyramidale. Il ne roidit iamais pour la graisse dont il est empreint, & parce qu'il est destitué de chair.

Sur le second point, il fut dit. Que la peinture estoit vne sorte d'escriture, par laquelle souuent on exprime ce que l'on ne peut dire : tesmoin l'histoire de Progné & Philomele : & que comme celle-cy se faisoit entendre par les lettres, celle-là le faisoit par la figure naïue des choses ; &, si parfaitement qu'elle est entenduë des plus ignorans : parce qu'elle represente les

hoſes par leur couleur, grandeur, proportion
: autres accidens naturels, là où l'eſcriture le
ait par des characteres & figures qui n'ont au-
un rapport auec les choſes qu'elles denotent,
nais ſeulement les ſignifient par l'inſtitution
es hommes, qui ſont pour cela differens en
eſcriture, mais conuiennent tous en la peintu-
e. L'vne & l'autre, comme tous les arts qui ſe
roposent quelque choſe à imiter, tels que ſont
a Poëſie, l'art oratoire, la ſtatuaire, ſculpture,
rchitecture & tant d'autres, dépendent de la
orce de l'imagination: auſſi celuy des Peintres
éüſſit le mieux qui a vne plus parfaite idée
e ſon ouurage. Et parce qu'vn Peintre doit tout
miter, pour eſtre parfait il ne doit rien ignorer:
articulierement doit-il ſçauoir les proportions
z conuenances des choſes naturelles & artifi-
ielles, les diuerſes modes & vſages. Et comme
l y a trois manieres de repreſenter: la premiere
lans les ſurfaces, par la peinture plate: l'autre
laus les corps meſmes, comme fait l'art plaſti-
que & ſtatuaire: la troiſiéme moyenne entre les
leux, comme la grauure & cizelure: la peintu-
e eſt la plus difficile: & partant la plus noble.
Car elle doit tromper tellement la veuë qu'elle
aſſe paroiſtre dans vne ſurface des cauitez, des
plis & des boſſes par le moyen de ſes ombres:
eſquelles, bien que ce ſoient vn pur rien, puis
qu'elles ſont priuation de lumiere, neantmoins
donnent ſeules la grace & le prix aux tableaux.
Car cette façon de peindre ſans ombrages, qui
ſe pratique en la Chine, & qui ne ſe ſert que d'vn
trait ſimple & ſans hacheure, comme elle eſt
tres-excellente, auſſi eſt elle tres-rare; & n'e-
ſtant point vſitée entre nous, ne peut entrer en
comparaiſon auec les autres. Là où la ſculpture
& la ſtatuaire ne faiſans que retrancher le ſuper-
flu de la matiere, ou ſi cette matiere eſt fuſible, la

pouuans ietter au moule auquel le naturel aura seruy de forme & de patron (comme font ceux qui appliquent des moules de plastre sur le visage d'vne personne nouuellement decedée) ont besoin de moindre industrie.

Le 2. dit, Bien que la peinture soit sensible & visible, il appartient neantmoins à fort peu de personnes d'en bien iuger : tesmoin Alexandre, lequel estant allé voir Appelles & voulant parler de la peinture les apprentifs de ce Peintre ne se pûrent tenir de rire, tant il en parloit mal. Aussi la peinture est-elle vne des plus nobles parties des Mechaniques : & deuroit aussi bien tenir son rang dans les Mathematiques que l'Astronomie. Car si la raison des mouuemens celestes a donné lieu à ranger cette science sous les Mathematiques ; à plus iuste tiltre la raison des mouuemens & proportions du corps humain, l'obiet de la peinture, plus admirable & de laquelle on peut auoir vne plus asseurée & reélle connoissance que de ces corps tant éloignez, meritera elle d'estre de ce rang-là ; veu qu'elle se sert aussi des mesmes regles de Mathematique. Proportions, dont les regles sont tellement infaillibles que sept excellens Statüaires fort éloignez les vns des autres, ayans esté employez à faire vn colosse de bronze, en vinrent à bout par les preceptes de leur art : & les parties que chacun d'eux fit separément estans aiustées, representerent vn homme bien proportionné. Selon laquelle proportion, le corps humain doit auoir huit fois en longueur celle de sa teste : du petit coin de l'œil iusqu'à l'oreille, se doit trouuer deux fois la longueur de l'œil : les pieds & les mains estendus, estre également distans du nombril, & telles autres remarques.

Le 3. dit, Que la raison des mesures & proportions obseruées dans la peinture, consistoit princi-

ncipalement en 4. points : sçauoir en la for-
: & figure de la chose representée, qui se prend
rayons visuels : en l'ombre, qui se doit pren-
des rayons de la lumiere : en la couleur, qui
t imiter le naturel : & en la situation conuena-
de la chose dépeinte. Car la peinture est l'i-
:ation des affections qui sont dans les corps,
omparaison de la lumiere faite sur vn plan so-
: : d'où vient que l'on represente autrement
visage lors qu'il est sous les eaux qu'à décou-
t, de loin que de prés : lors qu'il est au Soleil,
: lors qu'il est à l'ombre, à la chandelle, ou au
ir de la Lune. Et bien que le Peintre represen-
es dispositions de l'ame comme la colere ou
ristesse : neantmoins, c'est tousiours par les
ctions & qualitez du corps.

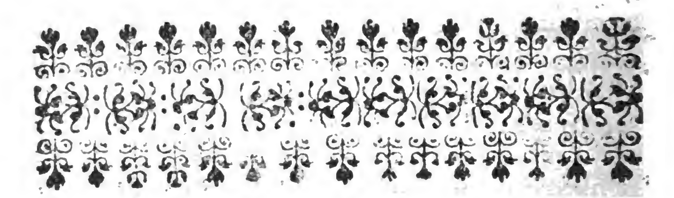
.e 4. dit, Que ceux qui blasment la peinture
nme la statüaire, pource qu'elles represen-
t, disent ils, des obiets illicites, & ont don-
suiet à l'idolatrie de l'antiquité, deuroient
ı prendre à l'abus & blasmer la beauté, pour
ju'elle fait quelquesfois pecher. Voire, elle
entre tous les arts la plus parfaite imitatrice
Dieu, qui a esté le premier Peintre, ayant fait
ımme, le plus parfait tableau du monde, à
image & semblance ; & tant d'esprits bien-
reux ne sont que des tableaux racourcis d'vn
ırfait original. C'est elle qui affranchit le
ps du tombeau & qui comme vne seconde
e apres le naufrage conserue la memoire des
mes vertueux, rend presens ceux qui sont
gnez, & fait presque d'aussi fortes impres-
s sur nostre ame que la chose mesme : tes-
n tant d'amitiez des plus Grands de la terre,
:ractées par son moyen. Et comme si le de-
e se representer estoit naturel à toutes cho-
il n'y a point de corps qui ne produise inces-
ment son image : laquelle voltige & flotte

dans l'air tant qu'elle ait rencontré quelque corps solide & poly pour former son tableau, tel qu'est celuy qui se void dans les miroirs & dans l'eau claire, beaucoup plus parfait que ceux que l'art forme auec le pinceau; voire mesme que leurs originaux, de la matiere corporelle: desquels ils sont entierement dépoüillez. Et comme les commencemens de tous les arts sont grossiers, celuy de la peinture s'attribuë à la fille de Belus, qui voyant l'ombre de son pere contre vne muraille la contretira d'vn charbon. Car la pourtraiture inuentée par Philocles Egyptien, a precedé la peinture inuentée par Gyges Lydien en Egypte, selon Pline: ou par Pyrrhus cousin de Dedale, selon Aristote.

Le 5. dit, Que dans la peinture comme és autres disciplines, l'ignorance des principes estoit cause de ce que si peu de gens y reüssissent. Ces principes sont les proportions methodiques du corps humain, la Perspectiue, la raison des ombres, le coloris naturel, l'ordonnance & l'histoire: parties qui se doiuent trouuer toutes en vn bon tableau; & quelqu'vne d'icelles manquant (comme il arriue souuent) on s'estonne, sans sçauoir pourquoy, de ce qu'il y a ordinairement quelque chose qui ne contente pas nostre esprit en tous les tableaux. Car souuent le reste estant bon, ou la perspectiue seule n'y sera pas bien obseruée, ou l'ordonnance en sera mauuaise, ou l'histoire mal-suiuie. Mais comme plus les choses sont simples, & plus sont-elles à estimer. Il y a plus de merueille en la peinture de representer au naturel auec vn trait grossier du charbon (comme on dit que fit Apelles deuant Ptolomée pour luy representer celuy qu'il ne luy pouuoit nommer) qu'auec les couleurs: la moindre partie de la peinture, qui ne consiste proprement qu'en la proportion, laquelle estant

a plus diuine action de l'entendement, il ne
aut pas s'estonner s'il y a si peu de bons Pein-
res au prix des autres. Ceux là s'abusans qui
nt coloqué l'excellence de la peinture en la sub-
lité des traits lors qu'ils feignent que le mesme
pelles fut reconnu de Protogenes pour auoir
it vne ligne plus subtile que luy. Car au con-
aire, les plus excellens traits de maistres sont
ouuent les plus grossiers. Et cette proportion
our estre exacte ne doit pas seulement imiter
s suiets particuliers, mais l'espece de chacune
hose en general. Ce que n'ayant pas fait Michel
Carauague il y a 90. ans : & au lieu de suiure les
elles regles d'Albert Durer, s'estant arresté à
opier seulement apres le naturel, a seruy de
lanche à tous ses successeurs, qui ne s'amu-
ent plus qu'à cette imitation destituée de ses
egles : d'où nous viennent les defauts de la
einture d'auiourd'huy.





CINQVANTE-NEVFIE'ME CONFERENCE

1. De la *Lumiere*. 2. De l'*Aage*.

I'ESTIME auec vn docte Medecin du plus digne Garde des Sceaux que la France ait iamais eu, dans le traité qu'il en a fait exprés, que la lumiere est de deux sortes: l'vne radicale & essentielle qui se trouue parfaitement és astres, au feu & en quelques autres suiets, & imparfaitement és corps colorez; pour ce que la couleur est vne espece de lumiere: l'autre seconde & empruntée qui se trouue és corps éclairez de la mesme lumiere. L'vne & l'autre se fait és corps transparens: celles des astres dans le Ciel: celle de la flamme & des corps allumez, dans le feu; la blancheur dans l'air; & la noirceur, dans l'eau. Que ces corps transparens doiuent estre condensez pour faire paroistre ces lumieres & couleurs: & partant que le principe de la lumiere est dans la seule transparence, dont la pureté, rareté & subtilité, ny l'égalité des surfaces ne sont pas les causes: ains qu'elles viennent toutes du partage de la matiere, y ayant des corps qui ont plus de matiere les vns que les autres; non par la seule rare-

ou extention locale, mais par l'extension forelle ou qualité interieure : & que par ainsi peu : matiere sous vne grande quantité interieure t la cause principale de la subtilité, rareté & ansparence, à laquelle l'égalité des superficies t aussi requise és corps grossiers. De sorte que lumiere consiste en vne proportion de la iantité & de la matiere de son suiet, & la luiere est grande lors qu'il y a peu de matiere us vne grande quantité, comme és Cieux : & ı contraire le corps est tenebreux, lors qu'il y a ıe fort petite quantité iointe à vne grande maere, comme il se void en la terre. Ce qui se ouue par ce que tous les corps simples sont luineux, excepté la terre, qui seule entr'eux est ›aque, & par la lumiere qui se trouue és corps ıimez, comme és yeux des chats & de ces esrgots des Indes, qui éclairent comme des ımbeaux, & en nos vers-luisans dont la luiere vient de leurs esprits ; lesquels estans oyen entre l'ame & le corps sont la chose moins materielle du monde. D'où s'ensuit ıe la lumiere est la forme qui a le plus d'esnce entre les formes sensibles, comme ›bscurité en a le moins.

Le second dit, Que cet estonnement de Mare Ficin estoit auec raison, comment il se pouıit faire qu'il n'y eust rien de si obscur que la luiere. Car si le diaphane est son suiet, pourquoy :-ce qu'vn crystal rougy au feu en sort plus luineux & moins diaphane qu'il n'y estoit entré? : mesme se peut dire du rare, & se voit en nô: air & en l'eau de vie, lesquels sont bien rarez par le feu lors qu'il les enflamme, mais cesıt d'estre transparens si-tost qu'ils sont faits ıs rares & lumineux : qui est vn signe éuident ıe la rareté, non plus que la transparence ne nt pas causes, non pas mesme conditions de la

lumiere. Ainsi, tout le reste du Ciel n'est point luisant : il n'y a que les parties les moins rares, & comme vous diriez des vapeurs, à l'égard de l'air pur. Et la lumiere qui sort du Soleil, le plus lumineux de tous ces corps celestes, ne paroistroit iamais, & seroit priuée de tous ses effets qui sont d'échauffer & luire, si elle n'estoit reflechie par vn corps solide. Alors elle ne paroist pas seulement, elle agit. Et si les choses sont produites par les mesmes causes qui les conseruent & multiplient la solidité des miroirs ardens faits d'acier, le plus dur de tous les métaux, qui font faire aux rayons du Soleil plus que leur nature ne porte, montre bien que leur lumiere ne peut venir d'vne cause rare & diaphane. Aussi n'y a-t'il pas grande apparence d'assigner la lumiere qui sort du bois poury à sa rareté seule, puis que beaucoup d'autres corps plus rares ne luisent point : ny celles des vers-luisans & des yeux des chats à leurs esprits, puis qu'il y a des animaux dont la chair luit apres leur mort : comme on l'assure des bœufs qui auront souuent mangé d'vne espece de lunaire : & les écailles de plusieurs poissons ne luisent pas seulement separées de leurs corps : mais il sort des estincelles comme de feu des cheueux de quelques personnes durant les grandes secheresses, où les esprits ne contribüent rien. Ce qui me feroit croire que la lumiere est vne forme à l'introduction de laquelle sont requises des conditions diuerses selon la diuersité des suiets : ny plus ny moins qu'il se void és ames des animaux irraisonnables : dont les vns ont besoin de grandes dispositions à receuoir leurs formes, de cerueau, de cœur & & de foye, auec leurs dependances : les autres de moindres se contentans de quelque chose qui supplée à ce defaut, comme les insectes : aucuns mesmes s'engendrent en vn instant & sans apa-

ente diſpoſition , comme les grenoüilles qui naiſſent durant la pluye d'eſté ; & partant, c'eſt chercher la raiſon des formes qui nous eſt cachée, que d'en aſſigner vne à la lumiere. Laquelle ſimilitude la locution vulgaire confirme, en diſant qu'vne chandelle eſt morte lors qu'elle eſt eſteinte : preſuppoſant qu'elle ait eu vie auparauat, comme vn animal tandis qu'il auoit ſa forme coniointe auec ſon corps. Auſſi le feu a-il vn mouuement local pour chercher ſa paſture comme les animaux.

Le 3. dit, Que la lumiere eſtoit vne ſubſtance, puis qu'elle auoit eſté creée de Dieu : mais que c'eſtoit vne ſixiéme eſſence encore plus ſubtile que celle du Ciel , appelé quint'eſſence au regard des quatre élemens. Subſtance qui auoit ſubſiſté deuant le Soleil, puis qu'elle auoit eſté trois iours deuant luy : & que rien n'empeſche qu'elle ne ſe communique en vn inſtant du Ciel en terre , puis que l'eſpece intentionnelle des choſes viſibles en fait bien autant. De vray , à quoy attriburoit-on l'effet de la lumiere qui eſchauffe de loin & aueugle meſme eſtant trop grande , qui colore & donne l'ornement à l'Vniuers , ſi elle n'eſtoit ſubſtance ? Et la penetraration de dimenſion qu'on y oppoſe n'a non plus de lieu que lors qu'vn fer rougit au feu , lequel nul ne dira que ce ſoit vn accident;&neantmoint il entre dans toute la ſubſtance du fer , & la lumiere auec luy , puis qu'il eſt tranſparent & lumineux en ſon centre quand il eſt embraſé.

Le 4. dit, que l'excellence de la lumiere paroiſt en ce qu'il n'y a rien qui ait plus de rapport qu'elle auec la Diuinité. Ce qui a fait dire à quelques Philoſophes Payens que lalumiere eſtoit le corps de Dieu, & la verité ſon ame. Auſſi l'Ecriture nous fait foy qu'il habite vne lumiere inac-

cessible. Et les Esprits bien-heureux sont dits Anges de lumiere, comme les Demons Esprits des tenebres, Et viuifie aussi & anime toutes choses: & par sa presence réioüit tous les animaux qui commencent à chanter à son arriuée, à laquelle iusques aux fleurs s'épanoüissent. Et par ce qu'on ne peut donner ce que l'on n'a point, quelques-vns ont crû que la lumiere viuifiant tout le monde, auoit elle-mesme vie; & que c'estoit l'esprit vniuersel & l'ame de tout le monde. D'où Platon en son Timée n'apporte point d'autre argument pour prouuer que le feu est vn animal, sinon parce qu'il est lumineux, Et au 6. de sa Republique, il fait le Soleil (qui est reconnu le pere de toutes les choses viuantes) fils de la lumiere; sans laquelle Pythagore defendoit de faire aucune chose. Elle n'a point aussi de contraire, les tenebres ne luy estans opposées que priuatiuement. Car son estre est si excellent, que la nature ne s'est pas trouuée assez puissante pour faire aucune chose qui pût aller de pair auec elle, & qui la pût alterer & corrompre, comme requiert la nature des contraires: là où toutes les qualitez ont trouué chacune leur ennemie. Et c'est pour la mesme raison que la lumiere agit en vn instant: par ce que n'ayant aucune qualité contraire à chasser de son suiet, elle n'a que faire de temps ny de mouuement successif, necessaires aux autres, comme à la chaleur du feu pour échauffer l'eau froide.

Le 5. dit, Que la lumiere estoit vne forme réelle produite dans le moyen par le corps lumineux: ce qu'Aristote appelle l'acte du diaphane, en tant que diaphane. Cette forme est accidentelle, rangée sous la qualité patible: parce qu'elle est sensible par soy, qui est le propre de l'accident seul: au lieu que la substance n'est sensible que par le moyen des accidens, & d'au-

.nt qu'elle est principe d'action qui conuient
ulement à la qualité. Car ce ne peut estre vne
bstance corporelle , comme ont estimé De-
ocrite & Epicure , disans que la lumiere est
ı émanation de corpuscules d'vn corps lucide:
ı ceux qui en font vne espece de feu , le diuisans
ı celuy qui brûre & luit, qui brusle & ne luit
oint , qui luit & ne brusle point , qui est cette
miere. Car aucun corps naturel ne se meut en
ı instant , ny en toutes sortes de lieux comme
lumiere ; mais ils ont tous vne certaine diffe-
nce de position , les vns vers le centre , les au-
es vers la circonference d'autres circulaire-
ıent

Le 6. dit. Il est vray que la lumiere n'est pas
: la nature de nos corps sublunaires , puis
ı'elle ne s'engendre & ne se corrompt point
omme les autres corps. Elle ne s'engendre pas,
ıis que la generation se fait lors qu'vne forme
mple de Venus , laquelle ne se pouuoit estein-
re ny consommer , bien qu'on n'y mit aucun
ıile ny méches ; & le second d'vne autre lampe
dente trouuée dans vn sepulchre où elle estoit
epuis quinze cens ans , laquelle ayant pris l'air
st aussi-tost esteinte. Encore que sans recourir
cette subtilité , celle du feu & son actiuité soit
sez grande pour faire l'attraction ou aller cher-
ıer son aliment sulphureux , qui n'estant qu'vn
crement de la terre , & comme la suye de nos
ıeminées , il le trouue par tout , mais princi-
ılement dans les minieres , lesquelles se sepa-
nt en moins de temps qu'on ne croid , & dont
s diuerses qualitez font la diuersité de ces feux
usterrains , de leur durée , continüité & inter-
ılle , qu aucuns ont comparé aux fieures inter-
ıttentes excitées dans nostre corps , par vne
ıaleur estrangere qui tient le mesme lieu dans
ous que le feu dans la terre.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, Que l'âge eſt la meſure des changemens naturels, auſquels l'homme eſt ſuiet par les principes de ſon eſtre: leſquels ſont differens ſelon la diuerſité des natures d'vn chacun, les vns eſtans puberes, ayant la barbe, les cheueux gris, ou telles autres marques, pluſtoſt que les autres, ſelon la diuerſité de leur premiere conformation: d'où eſt venuë celle de leur diuiſion. Ariſtote, ſuiuant Hippocrate, les diuiſe en ieuneſſe, âge moyen & vieilleſſe, c'eſt à dire commencement, milieu & fin: ou ſelon Galien enfance, vigueur & vieilleſſe: ſelon la pluſpart en l'adoleſcence, ieuneſſe, âge de conſiſtence & vieilleſſe. L'adoleſcence comprend de l'enfance, qui eſt iuſques à ſept ans: l'âge de puerice, iuſques à 14. la puberté, iuſqu'à 18. & celuy qu'on appelle du nom general, adoleſcence, iuſqu'à 25 ans. La ieuneſſe, qui eſt la fleur de l'âge, s'entend depuis 25. iuſqu'à 35. ans; l'âge viril & de conſiſtence depuis 35. iuſqu'à 48. auquel commence la vieilleſſe: qui eſt verte, moyenne, ou decrepite. Ces 4. aages ſont les 4. rouës de noſtre vie, dont elles marquent les müances: le premier plus proche des principes de la generation eſt chaud & humide ſymboliſant auec le ſang: le 2. chaud & ſec, auec la bile, le 3. froid & ſec, auec la melancholie, le 4. froid & humide auec la pituite, qui eſtant contraire à l'humide premier né, le conduit à la mort. Que s'il eſt vray ce que l'on dit que la vie eſt vn ſupplice & vn abbregé de miſeres, la vieilleſſe comme eſtant plus proche du port & de la fin des malheurs, eſt la plus deſirable. Auſſi eſtant plus parfaite par ſes experiences, & ſeule capable de iuger de la bonté des âges, qu'elle a parcouru, il faut s'en rapporter à la bonté de ſon iugement, auſſi bien en ce point comme en tous les autres.

Le 2. dit Puis que viure, c'est agir, le plus
arfait & agreable de tous les âges de la vie est
eluy auquel l'on exerce mieux les fonctions du
orps & de l'esprit, qui nous composent; telle
u'est la ieunesse (laquelle semble seule deuoir
isputer le prix à la vieillesse) non seulement
our la santé & vigueur du corps qu'elle possede
n perfection, & qui fournit d'esprits & de cou-
age pour faire des choses releuées, dont cet âge
aduc, qui est luy mesme vne maladie necessaire
c sans remede, est incapable : mais aussi pour
es actions de l'esprit, beaucoup plus vif dans
es ieunes gens inuentif & industrieux que dans
es vieillards, dont l'esprit s'vse & s'empire auec
e corps : qui a donné lieu au prouerbe si verita-
le, que les vieillards sont deux fois enfans. Car
'est donner à la sagesse vn origine bien honteux
e la faire naistre de l'infirmité, de nommer
ieur ce qui est poury, & de croire que les bons
onseils ne peuuent venir que du deffaut de la
haleur naturelle, puisque selon le iugement
iesme de celuy qui a le mieux dechiffré la sages-
e, cette vieillesse nous trace encor plus de rides
n l'esprit qu'au visage, & ne se void point
'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le
ioisi & n'aquierent quantité de vices & mau-
aises habitudes : dont la seule auarice insepara-
le de la vieillesse (qui montre bien la foiblesse
e son esprit, d'amasser auec tant de peine ce
u'elle doit incontinent quiter) n'est gueres
ioins dommageable à l'Estat que tous les dere-
lemens de la ieunesse. Que si le souuerain bien
st dans les sciences, la cause des ieunes est in-
illible : puis que la pointe de l'esprit, la force
e l'imagination & la bonté de la memoire qui
bandonne totalement les vieillards, & la force
our supporter plus aisément les fatigues des
eilles; doiuent contribüer à leur acquisition.

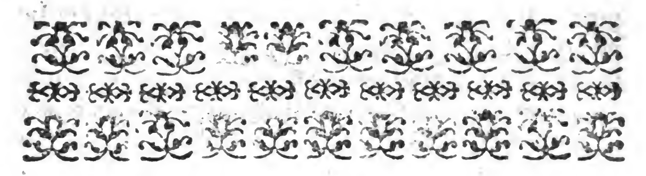
Et s'il consiste en vne secrette complaisance que nous receuons de l'exercice des actions vertüeuses, les ieunes, qui selon le Chancelier Bacon excellent dans la Morale, l'emporteront aussi au dessus des vieillards : estant certain que les meilleures actions de la vie se font depuis 20. iusqu'à 30. ans ou enuiron, qui estoit l'âge auquel Adam fut creé dans le Paradis : comme nostre Seigneur accomplit le mystere de nostre Redemption en l'âge de 33. ans, qui sera aussi l'âge auquel les bien-heureux ressusciteront à la gloire, en laquelle vn chacun ioüira d'vne ieunesse parfaite, telle qu'on donne aux Anges, & dépoüillera la vieillesse, laquelle n'estant gueres differente de la mort, se peut dire comme elle, le gage du peché : puis que si nostre premier pere eust persisté dans l'estat d'innocence, nous eussions possedé tousiours la ieunesse. Aussi c'est en cet âge là que les plus grands hommes ont paru : & l'on n'a gueres veu de vieux conquerans, ou s'il s'en trouue quelqu'vn, il tient cela d'Alexandre, d'aspirer à la conqueste d'vn autre monde, n'ayant plus gueres à viure en cettuy-cy. C'est pourquoy, au lieu de pretendre quelque aduantage sur les autres âges, il doit suffire aux vieillards qu'on ne les traite point comme ceux de Cea & les Massagetes qui les assommoient, ou les anciens Romains qui les précipitoient du pont dans le Tibre, croyans faire vne action de pieté de les deliurer de la vie, dont la longueur deplaisoit aux Patriarches ; l'Escriture disant qu'ils mouroient rassasiez des iours.

Le 3. dit, que l'innocence des enfans nous deuoit faire desirer leur âge ; veu mesme que N. Seigneur veut que nous soyons semblables à eux pour entrer à son Royaume : & la parole de Dieu parle à nous comme nous faisons à des enfans. Aussi la nature ne pouuant perpetüer l'enfance,

'a point trouué de plus doux nodin aux miseres
ĉ chagrins des vieilles gens que la veuë des en-
ıns, qu'ils aiment volontiers, & que la me-
ıoire des choses faites ou apprises en leur bas
ge: lequel moins il s'éloigne de sa source la Di-
ınité, & plus il en participe.

Le 4. dit, Que la ieunesse a trop de fougues
›our s'estimer heureuse: que l'enfance & l'âge
lécrepit ne le peuuent aussi, puisque ce seroit
contre l'ordre de nature, si les extremes conte-
ıoient plus de perfections que ce qui tient le mi-
ieu où elle a establi la vertu de toutes choses.
Car pour l'enfance, sa foiblesse fait assez voir
qu'elle n'a pas dequoy se contenter elle-mesme
puisqu'elle a besoin d'autruy pour support: qui
est cause que nous en auons compassion, qui ne
naist iamais que de la misere. Son inocence n'a
rien de loüable puisque l'impuissance & l'imper-
fection des operations de l'ame en sont le suiet:
qui luy ostant l'intention & le moyen de faire
mal, luy oste aussi la volonté & le pouuoir de
bien faire. Or la veritable innocence consiste
dans l'actiõ du bien difficile. Que si l'enfance n'a-
prehende point l'auenir, elle reçoit le mal pre-
sent auec beaucoup plus de peine, & se montre
aussi sensible aux moindres desplaisirs qu'inca-
pable de consolation & de prudence pour les
éuiter: & si la crainte leur manque, bien qu'à
vray dire tout leur fasse peur, l'esperance du
bien à venir ne leur en fait aussi iamais preuenir
& prolonger la ioüissance. Enfin celuy là ne
peut estre heureux qui n'a pas la connoissance
de son bon-heur, & les enfans ne sont non plus
capables de le gouster que de le connoistre,
n'ayans pas l'vsage de raison, qui est le propre
de l'homme. La vieillesse, qui est vne seconde
enfance & d'autant plus à plaindre, que l'âge
apporte tousiours du surcroist à son mal, parti-

cipe à tous les deffauts du premier âge ayant cela de plus que les desirs éueillez par les idées des contentemens passez font la guerre à son impuissance, & l'enuie d'aquerir & de posseder a vn contraste perpetuel auec la necessité de quitter & de perdre : les douleurs auant-couriers de la mort, attaquent tous les iours sa patience, qui n'espere autre guerison de son mal que l'extremité de tous les maux, qui est de n'estre plus. L'enfance est donc semblable au Printemps qui n'a que des fleurs & attend les fruits à l'aduenir: si bien qu'elle est vn âge d'esperance sans ioüissance : la ieunesse n'a que des fruits d'Esté de peu de garde : la vieillesse est vn Hyuer sans fleurs ny fruits, qui ne possede que les maux presens, & doit tout craindre & tout perdre. Mais la virilité qui tient le milieu entre ces deux, & ressemble l'Automne, marqué par la corne d'abondance, possede le bon-heur de la vie, ioüit des biens acquis, & preuient par l'espoir ceux de l'auenir, a son ame ordinairement d'accord auec le corps, puisque les facultez de celle-là font vne agreable symphonie auec les actions de cettuy-cy, & le doux vnison d'vne reciproque complaisance. Au contraire, dans l'enfance l'ame semble n'estre pas encor bien consonante auec le corps : dans l'adolescence, elle est toûiours aux prises auec les appetits des sens : & dans la vieillesse, elle discorde tout à fait auec luy, & par vne prompte issuë tasche de tenir separément sa partie.



SOIXANTIE'ME CONFERENCE

1. *De la quint'essence 2. Lequel est le plus en estime de la Science ou de la Vertu.*



L'Esprit de l'homme, comme il est la plus pure partie d'iceluy, se plaist tousiours à ce qui est le plus pur. En la cõseruatiõ, il aime les plus épurez, & il prefere la simplicité, qui est la plus pure, aux replis & doublures des trompeurs. Entre les metaux, il prefere l'or & l'argent, qui sont les plus purs, au plomb, au fer & autres imparfaits & grossiers. Entre les viandes, la Medecine & l'estomach des malades choisissent les plus destachées de leurs parties grossieres & inutiles. Entre les sons, les plus subtils sont les plus charmans. Entre les choses artificielles, nous trouuons plus d'esprit aux delicatesses qui paroissent dans les ouurages de tous les mestiers reduits en petit volume, que non pas aux ouurages ordinaires. Dans les sciences, vne raison plus elle est subtile & plus elle a d'applaudissement. Mais comme la santé est le plus grand de tous les biens; voire le seul bien veritable, puis qu'il est le fondement de tous les au-

tres : & le mal le plus grãd voire le seul mal réel de nostre vie : c'est là où nostre esprit a le plus cherché de subtitité, & entr'autres à subtiliser les alimens & medicamens, non que la qu'in tessence des autres choses ne se puisse aussi bien tirer, mais pour ce qu'elle nous seroit inutile. Où il faut noter que ce mot se prend en general pour tout corps épuré de sa matiere plus crasse, tels que sont les esprits, les eaux, & les huiles : & cela opposé au magistere qui retient la substance entiere du corps dont il est tiré, rendu seulement plus actif par sa subtilisation : ou bien elle se prend proprement : & en cette façon la quint'essent est quelque chose autre que tout cela, & est comparée à l'ame qui informe son corps.

Le 2. dit, Qu'en tout corps composé il y a outre la mixtion des qualitez, celle des substances? d'où naissent les proprietez occultes & formes des choses qui est leur quint'essence laquelle n'est pas vn corps, pour ce qu'elle n'occupe point de place. Ce n'est non plus vn esprit, puis qu'elle se trouue aussi aux corps inanimez, mais quelque chose de moyen entre les deux, & qui n'est ny l'vn ny l'autre. Dequoy nous ne manquons pas d'exemples dans la nature, puis que l'ombre, l'image du miroir, voire toutes les especes intentionnelles, ne sont aussi ny corps ny esprit. Or qu'elle n'occupe point de place, cela se prouue: parce qu'vne bouteille de vin exposée à l'air sans estre bouchée ne se diminuë point en sa quantité : & neantmoins s'estant éuentée, & ayant perdu son goust, son odeur & ses autres qualitez par le changement desquelles il deuient tout autre chose qu'il n'estoit auparauant cela fait bien voir qu'il a perdu sa forme, qui n'est autre chose que cette quint'essence dont nous parlons : laquelle qui eust pû recueillir en vn corps, auroit vray-semblablement les qualitez

e le vin a perduës, & le quel par la separation
celles ne tiẽt nõ plus du vin que le cadaure de
omme lors que l'ame en est separée. Ainsi, ce
nourrit dans l'aliment n'est pas le corps,
s la forme ou quint'essence d'iceluy: puis que
l'obseruation des plus curieux il se trouue
e les excremens de toutes les concoctions éga-
t les alimens en poids & en volume, comme
rine des yvrognes répond ordinairement à la
antité de vin qu'ils auront bû, & les eaux mi-
rales se rendent en mesme quantité qu'elles
esté prises. Cette quint'essence se trouue par
ıt, aux elemens & aux corps composez. En
ıx-là, c'est le plus pur de l'élement empreint
l'esprit vniuersel: en ceux-cy, c'est pareille-
nt le plus pur du composé, que le mesme es-
t vniuersel anime.

Le 3 dit. Il n'y a point d'autre quint'essence
e le Ciel, à l'esgard des quatre elemens: en la
xtion desquels, le Ciel, concourt, comme
ent vniuersel, dont l'influence (qui est l'ame
monde, déterminant la matiere l'informe &
rend actiue: & c'est ainsi que les astres produi-
t les metaux iusques au centre de la terre.
est pourquoy le mot de Ciel se prend aussi par
Chymistes pour quint'essence, à cause de la
nplicité & actiuité cõmune à l'vn & à l'autre.
ıis pour ce qu'elle ne peut tomber sous nos
s à cause de sa nature æthérée. Les Naturali-
s plus curieux ont donné son nom au plus
ıtil de ce qui se tire des corps, principalement
le feu: encore qu'il ne soit pas eternel, com-
doit estre la quint'essence, mais seulement
tres-longue durée.

Le 4. dit, Qu'il arriue aux espris broüillons,
ieu de cultiuer les preceptes de l'antiquité,
n vouloir bastir de nouueaux, telle qu'est la
ẽplation, & plus encore l'extractiõ des quin-

t'essences. Car outre qu'il n'y a point de garent, que ce qui se tire d'vne plante y fust auparauant: veu qu'il y à apparence que l'action du feu l'a introduit en tout ou en partie dans le composé : cette quint'essence n'a pas les conditions requisses pour meriter ce nom, ayant des qualitez premiers & secondes : & ainsi n'estant pas seulement corporelle, mais aussi corruptible. Et si elle estoit incorruptible, ce seroit lors qu'elle seroit du tout inutile, voir nuisible au corps humain ; veu qu'elle n'y pourroit estre changée ny alterée : & il n'y a que les venins qui soient tels. Car pour les medicamens & alimens, ils sont alterez par nostre nature. En tout cas, l'empyreume que ces quint'essences acquierent ordinairement par le feu, rend leur actiuité trop grande & disproportionnée à nostre temperament. Ce qui fait que les choses desia excessiues en qualité, comme le sel & le vitriol, sont tres-nuisibles, estans quint'essenciés ; pour ce qu'il ne se trouue plus de proportion entr'elles & nous. Et par ainsi, i'approuue la phrase du vulgaire, qui ne parle des tireurs de quint'essence qu'en mépris ; veu qu'ils font profession d'vne chose qui n'est point : & laquelle estant, seroit inutile ou dommageable.

Le 5. dit, que la quint'essence Chymique est vne substance ætherée, celeste & tres-subtile composée du sel, soulphre mercure des corps dissous, dépoüillez de toutes leurs qualitez elementaires, corruptibles & mortelles, vnies au corps spirituel, ou esprit corporel, qui est ce moyen & lieu vnissant les corps & les esprits dans la nature : & appellé par les vns pour sa rareté Elixir : pour son vsage merueilleux en la conseruation de la santé du corps humain, la medecine souueraine, par laquelle ils tiennent que l'on peut raieunir & guerir de toutes sortes

: maladies : n'estant point requis en son action
i'elle soit alterée par nostre chaleur naturelle :
quelle au contraire elle change & perfection-
e se mettant du costé de la nature, comme les
:nins la destruisent. Estant certain que puis
i'il y a des corps qui sont alterez simplement
ir nostre nature, comme alimens: d'autres qui
ont alterez par elle mais qui l'alterent en suite
omme les medicamens : des troisiémes qui la
estruisent sans estre alterez par elle ; il y en a
ussi vne quatriéme espece qui la conserue sans
stre alterée par la mesme nature, qui est la
uint'essence, notoirement separée des 4. ele-
iens : voire de tout ce qui entre dans la com-
osition, comme il se void en la theriaque, dont
i vertu procede de quelque corps qui n'est au-
un de tous les simples medicamens qui entrent
ans la composition, mais ce qui resulte d'eux
ous ensemble, apres vne fermentation conue-
able : & se pourroit bien faire que ceux qui
lasment cette recherche curieuse, le fissent pour
'exempter de peine, ou pour ne la connoistre
oint, comme on dit que le renard n'ayant
oint de queuë, conseilloit à tous les autres de la
oupper.

Le 6 dit, Que comme tous les principes Chy-
iiques se resoluent dans nos quatre élemens,
ur quint'essence qui en est composée ne sera
ien autre chose que ces élemens plus purs & ra-
nez : & ainsi ne sera non plus quint'essence que
ous les mixtes, au regard des élemens qui les
omposent Car la quint'essence doit estre vn
orps simple, qui ne soit aucun des quatre éle-
iens, & moins composé d'iceux, tel qu'est seu-
:ment le Ciel : quoy qu'en ayent dit certains
'hilosophes, dont les vns tiennent que le Ciel
'est qu'vne continuation de l'air: d'autres qu'il
st de nature ignée, puis que ses parties les

plus denses paroissent telles, & que son nom *æther* signifie aussi feu : aucuns que c'est vne substance aqueuse & flüide d'autres au contraire, vne terre épurée & solide. Veu que le Ciel a vn mouuement simple, sçauoir le circulaire : lequel comme le plus parfait de tous, doit conuenir au plus noble de tous les corps : & que ce mouuement circulaire ne conuient à aucun des élemens, puis qu'ils ont chacun leur mouuement simple en droite ligne : deux du centre, & deux autres vers le centre : Or vn corps simple ne peut auoir deux mouuemens : Il s'ensuit donc qu'il a vne nature differente d'auec celle des quatre élemens : puis que le mouuement, particulierement le local, le premier & le plus commun de tous, est vn effet de la nature de chaque chose qui est le principe du mouuement. Aussi, le Ciel est-il seul exempt de toutes qualitez élementaires & corporelles. Il n'est, ny pesant, ny leger, parce qu'il ne se meut ny vers le centre, ny vers la circonference, mais à l'entour du centre. Il ne s'engendre ny ne se corrompt : par ce qu'il n'a point de contraire. Et pour cette raison il n'a ny accroissement ny diminution, puis que ce sont especes de generation & de corruption. Il n'est aucunement alteré, puis que l'alteration se fait par l'action d'vn contraire. Finalement, il ne peut entrer en aucune composition & consequemment il y a bien vne quint'essence mais elle n'est pas dans le corps sublunaires.

Sur le second poinct, il fut dit : Qu'il falloit oster l'équiuoque de ceux qui comprenent la science sous la vertu : puis que par le mot de vertueux nous entendons icy l'homme de bien : lequel encore qu'il soit plus à estimer que le sçauant, il l'est toutefois beaucoup moins. Pour ce que chacun estime ce qui a le plus de fast & d'é-

t. Or l'homme vertueux n'en eſt pas ſeulemẽt
ué,mais ſa plus grande vertu conſiſte à ne re-
rcher point de vaine gloire:de laquelle auſſi la
part des hommes eſtans remplis & amateurs,
chacun priſant ſon ſemblable on eſtime plus le
uant que l'autre. Ainſi le raiſonnement de
omme depuis ſon peché,eſtant tout peruerty,
ſt pour e vray ſemblable pluſtoſt que pour le
ay. Or le ſçauant perſuade aiſément qu'il eſt
us à eſtimer que le vertueux, qui fait le bien à
uſe qu'il eſt bien & non pour en eſtre eſtimé:
où l'autre reſſemble aux mauuais Sergens qui
parent leur mal-exploiter par bien eſcrire.
nſi, Demoſthene ayant fui des premiers, ha-
ngua ſi bien qu'il fut encore loüé de ce qui
eritoit vne honte perpetuelle. Mais ce qui
it moins priſer la vertu, eſt qu'elle tombe en
utes ſortes de conditions & de ſexes; vn pau-
re homme & vne pauure femmelete n'ayans
as moins de vertu à ſupporter conſtamment
ur miſere, qu'vn grand Capitaine à vaincre
n ennemy: & la ſcience n'eſtant pas ſi com-
une, ſur tout celle qui eſt ſublime, elle en eſt
us eſtimée pour ſa rareté. Ceux qui iugent auſ-
de la valeur des actions des hommes, les eſti-
ent ſelon la peine qu'il y a à les exercer. Or on
ge bien plus de peine à deuenir ſçauant qu'à
iure en l'homme de bien. D'autres diſent qu'il
aut mieux eſtre vertueux pour l'autre monde,
ſçauant pour cettuy cy: la bonté naïue eſt
ullement ſoupçonneuſe eſtant ordinairement
iette aux tromperies des plus habiles. Mais
eſtime qu'il vaut mieux eſtre vertueux pour
monde & pour l'autre. Car ſi vous auez du
ien il ſert d'éclat à vos vertus: ſi vous auez du
al (duquel toutesfois on ſe peut garantir par
prudence dont le vertueux ne peut eſtre de-
ſtitué) la force & la temperance le font trouuer

moindre : & la iustice fait faire reflexion sur d'autres qui sont encore plus mal. Et pour l'autre monde, les actions vertueuses meritent la grace, qui est la semence de la gloire eternelle: recompence à laquelle la science de son chef ne peut paruenir ; puis qu'au contraire Salomon l'appelle vn vain trauail donné aux hommes tandis que les pauures d'esprit sont appellez bienheureux. Que faut-il donc sçauoir ; Estre vertueux, afin que les sciences seruent aux vertus leurs maistresses.

Le 2. dit, Que la science est d'autant inferieure à la vertu que les moyens à leur fin, puis que toutes les sciences ne sont que pour acquerir la vertu, sans laquelle elles sont vn babil importun, & des connoissances mortes: & que la science qui n'édifie pas la conscience n'est que vanié. Ainsi, la premiere de toutes les sciences, la Theologie, se propose la Pieté ; la Medecine, la Charité ; la Iurisprudence, la Iustice. Voire, elles semblent n'auoir toutes autre but que de rendre hommage à la vertu, & la repaistre de loüange son vnique aliment : l'employ ordinaire des gens doctes estant de loüer les vertueux. Que s'il y a si peu de gens qui embrassent cette vertu, cela vient de ce qu'ils ne la connoissent pas : car elle est de la nature des choses qu'il ne faut que voir pour les aimer : & si elle n'estoit voilée ou couuerte de haillons, ains qu'elle parut toute nuë, ses charmes attireroient tout le monde, C'est pourquoy, on admire & honore tant ce peu qu'il y a de vertueux, qui ont esté de tout temps éleuez au dessus des autres hommes. Aussi, les Theologiens tiennent que tout pecheur est ignorant : & qu'on ne peut preferer le vice à la vertu à moins que d'estre aueuglé d'entendement.

Le 3. dit, Il est vray que si l'on iuge de l'excel-

nce de la vertu & de la sciēce par leur necessité, vertu l'emportera; parce qu'elle est beaucoup us necessaire: voire seule absolument telle a vn. tat, qui ressemble plustost a vne cauerne de bri- nds, ou de bestes furieuses, lors que la vertu en : bannie; au lieu que les Estats & Royaumes tiers se passent fort aisément & souuent vtile- ent des sciences. Et la grossiere ignorance des nciens n'a pas empeché qu'ils n'ayent laissé des stats florissans. Mais par ce que d'vn autre co- é les choses les plus necessaires ne sont pas tou- ours les exelientes comme il se void dans les ts mechaniques, il faut rechercher autrement préeminence de la science ou de la vertu. L'v- & l autre sont des habitudes, l'excellence des- uelles se tire des suiets où ils sont: ainsi, l'ha- tude de bien parler est plus excellente que cel- de peindre, & la peinture que la danse; pour que la langue est plus noble que la main, & ette-cy que les pieds. Or la vertu est vne habi- ude de la volonté; la science vne habitude le intellect, qui surpasse d'autant la volonté que contemplation fait l'action. Car soit que ous considerions les actions & les façons d'agir l'vne & de l'autre de ces facultez, soit leurs biets, la volonté le cede à l'entendement: le- uel estant lœil de l'ame gouuerne toutes les fa- ultez, conduit la volonté, de soy-mesme, eugle & incapable d'aucune action, sans la lu- iere de l'intellect. Comparez aussi les vertus itellectuelles auec les morales, & vous verrez difference qu'il y a entre la sapience, qui est ne connoissance des choses tres hautes par des auses de mesme: l'intelligence, qui est la con- oissance intuitiue des premiers principes: en- n, la science la prudence & les arts d'vne part: de l'autre la temperance, le courage, la iu- tice & les autres vertus morales, qui n'ont point

d'autre employ ordinaire qu'à ranger a leur deuoir les appetits concupiſcible& iraſcible, encore n'en viendroient-elles iamais à bout ſans la raiſon. L'obiect de l'entendement qui eſt l'eſtre, entant qu'eſtre par ce que c'eſt en ce ſens là qu'il eſt intelligible, eſt auſſi bien plus noble que celuy de la volonté: ſçauoir le meſme eſtre, en tant que bon & deſirable: parce que l'eſtre, en tant qu'eſtre eſt premier, plus ſimple & plus abſtrait que l'eſtre, en tant que bon, qui n'eſt qu'vne paſſion de l'eſtre. Et cet eſtre que l'entendement connoiſt, n'eſt pas ſeulement vn eſtre materiel & ſingulier, mais ſpirituel: vniuerſel & infini, Voire il ne connoiſt pas ſeulement tout ce qui eſt hors de ſoy, mais par vn priuilege ſpecial il ſe connoiſt ſoy-meſme, & par vne action toute diuine ſe reflechit ſur ſoy & ſur ſes actions. Et comme s'il n'eſtoit pas content de ſa iuriſdiction, il ne connoiſt pas ſeulement ce qui eſt mais auſſi ce qui n'eſt pas, ſçauoir les eſtres de la raiſon, & les eſtres poſſibles.

Le 4. confirma l'aduis precedent, par-ce que les vertus morales dependent de l'entendement en leur production & conſeruation. Car comme on ſe porte au bien par ce qu'il eſt connu tel de l'entendement auſſi les vertus deuiennent vicieuſes lors qu'elles ſont deſtituées de la prudence, qui eſt vne vertu de l'entendement, qui ſeule donne la loy & le poids à toutes les autres vertus qu'elle guide. Mais ce qui fait le plus pour la ſcience, elle eſt particuliere à l'homme, qui connoiſt, à l'excluſion de tous les autres animaux, les choſes par leurs propres cauſes au lieu que la vertu luy eſt commune auec les beſtes, qui ſouuent meſme luy en font leçon. Que ſi on leur veut conteſter le titre de vertu au moins en ont-elles l'ombre & l'image: la fourmi, de la diligence: le ſerpent, de la prudence: le lion, du courage,

urage, & ainſi des autres : mais pas vne de la
ence; qui eſt le ſeul bien & la ſeule difference
l'homme : lequel l'ayant vne fois acquiſe, elle
tellement inſeparable d'auec luy, qu'elle ſeu-
le tous ſes biens l'accompagne iuſques en l'au-
vie, en laquelle il eſt abandonné de toutes les
s morales, comme eſtans alors inutiles;
ur ce qu'elles ne ſont que des moyens pour
ruenir à la beatitude que la pluſpart des Theo-
giens font conſiſter en la connoiſſance de Dieu:
juelle meſme a vne ſcience infinie de toutes
oſes : mais n'a que faire de vertu, qui preſup-
ſe que vice à dompter.

Le 5. dit, Que la promeſſe de ſcience faite au
emier homme par le Demon, ayant triomphé
toutes ſes vertus, montre que la ſcience eſt
elquefois plus forte que la vertu : mais que
te-cy ayant les promeſſes de recompenſe en
te vie & en l'autre : & la ſcience au contraire
ant ſouuent blaſmée d'enfler les eſprits & ap-
llée vaine, vuide la queſtion au profit de la
tu.





SOIXANTE-VNIE'ME CONFERENCE

1. *Lequel est le plus mal-aisé à endurer la faim ou la soif.* 2. *Si vn General d'armée doit mettre en hazard sa personne.*

LA chaleur de l'homme, qui dure autant que sa vie, le conserue en le repaissant & l'empeschant d'estre suffoqué : ce qui se fait par le moyen de la nourriture & de l'air qui l'euente & rafraichit son ardeur. Plus cette chaleur est grande, plus a-elle besoin de pasture & de rafraichissement. Au contraire, entre les animaux ceux qui n'ont point de sang, comme la pluspart des insectes, ou qui en ont peu, comme les poissons, qui par consequent ont peu de chaleur, puis que nous auons autant de chaleur que de sang, en ont moins affaire, aussi n'ont ils point eu de poulmons, excepté les baleines & d'auphins, comme ayans plus de chaleur. Or comme l'air repare nos parties spiritueuses; ainsi, les alimens (sçauoir la viande & le breuuage) restaurent nos parties solides & liquides, dont il se fait vne continuelle de per-

lition. Et par ce que leur reparation estoit ab-
olument necessaire à la conseruation de l'ani-
nal, la nature luy a donné vn appetit & desir d'i-
cux : lequelle, s'il est des viandes, s'appelle
aim, s'il est du boire, se nomme soif l'vne &
autre accompagnée de douleur & de volupté :
e douleur, afin d'aduertir lors qu'il est temps
e prendre ses repas : de volupté, afin de faire
xercer d'autant plus volontiers ces actions na-
urelles. Toutes lesquelles pour mesme suiet la
ature a assaisonné de plaisir, tandis qu'elles ne
ont pas exessiues. C'est pourquoy, comme la
olupté & la douleur s'entresuiuent tousiours
ans les actions naturelles, il semble que l'vne
oit estre la regle de l'autre : & partant puis
u'il y a plus de volupté à boire qu'à manger,
u il y a aussi plus de douleur à endurer la soif
ue la faim. Or que le boire soit plus delicieux
ue le manger, il se void en ce que le breuuage
affraichit le corps presque en vn instant, sans
agiter, comme font les viandes qui restaurent
ien, mais peu à peu, & par ainsi auec moins de
laisir, qui est encore diminué par l'agitation
ausée dans la teste, par le mouuement de la
achoire d'embas pour faire la contusion des
iandes. Voire, s'il en faut croire les bons beu-
eurs comme experimentez en cette matiere, ils
e mangent que pour irriter leur soif, afin d'a-
oir plus de contentement à boire.

Le 2. dit. Que plus vne chose est necessaire,
us il y a de peine à s'en passer. Or la necessité
e la soif paroist d'autant plus grande, que la
erdition de l'humide est bien plus prompte que
lle du sec, qui par consequent n'a pas tant de
soin d'estre reparé comme l'humide, qui est
ustost consommé par nostre chaleur que le
c. Aussi, la pluspart des breuuages appaisent,
, non seulement la soif, mais aussi la faim ;

c'est pourquoy il ny a point de plus excellent remede contre la faim canine que le vin : là où au contraire, le manger irrite la soif au lieu de l'appaiser. Et cette soif n'est pas seulement plus insupportable en santé, mais aussi presque en toutes le maladies : car hors cette faim canine, tous les malades preferent le boire au manger, comme en ayans le plus de besoin : voir ceux ausquels le manger est necessaire (car plusieurs se guerissent par abstinence) les alimens doiuent ordinairement estre liquides c'est à dire de la nature du breuage : la secheresse des solides ayant besoin d'vne plus grande vigueure d'estomach que celle des malades pour pouuoir estre domté & reduit en chyle, dont la forme est liquide ; la nature ne se pouuant accommoder à aucun autre. Ce qui fait voir que l'humidité nous estant plus necessaire, il est aussi plus difficile de s'en abstenir.

Le 3. dit. Que l'experience vuidoit cette question au profit de la faim, puis qu'il n'y a celuy de nous, lequel retournant à la maison pour prendre son repas, le commence par boire, s'il n'est in disposé. Et ceux-mesme qui ont intention de commencer par là, s'y preparent par le manger. Aussi la soif n'est-elle qu'vn changement de qualité, qui s'appelle pour cet effet tres-proprement alteration ; pour ce que l'humidité de l'orifice superieur de nostre estomach, auquel seul la soif reside, se trouue lors alterée & changée en secheresse : mais la faim est vne inanition & defaut de la substance requise à remplir le vuide de nos parties. De sorte que la faim surpasse d'autant la soif que la substance fait l'accident. Car ces definitions, que la faim est vn desir du chaud & du sec, comme la soif du froid & de l'humide, semblent estre defectueuses: non seulement pour ce que la faim ne s'appaiseroit par vne exhalaison chaude & seche, ny par quel-

u'autre corps de mesme nature introduit dans estomach, s'il n'estoit propre a nourrir & mes- des autres qualitez : mais aussi pource que la im & la soif sont des douleurs, & particuliere- ient la faim vne conuulsion de l'estomach, & on pas des desirs ou appetits dont le siege est ı cœur, & non dans le ventricule. Et si la faim 'estoit que du chaud & du sec, le pourpier, la ictuë, les melons & autres alimens froids & umides ne nous rassasieroient iamais : comme ıssi, les boüillons ne desaltereroient point lors u'ils sont pris. comme c'est l'ordinaire, actuel- ment chauds, ny le vin mesme qui est chaud en ıissance, & échauffe effectiuement au lieu de re- oidir, si la soif n'estoit que du froid & de l'humi- :. Mais ce qui fait voir que la faim est plus in- pportable que la soif, est que plusieurs hydro- ques & autres ont esté des années sans boire; où nul ne s'est pû passer long-temps de man- er sans miracle: & la famine est bien souuent ommée entre les fleaux de Dieu, mais iamais soif.

Le 4. dit, Que la faim se faisoit par l'action ntinuelle de la chaleur, sur nostre propre sub- ınce : qui pour s'en garentir à l'aide de la mes- e chaleur, attire ce qu'il y a de plus mobile & ıide dans la partie prochaine: laquelle derechef tire aussi ce qu'elle peut de sa voisine pour urnir de pasture à cette chaleur. Et ainsi conse- tiuement depuis les extremitez de nostre rps iusques aux veines meseraïques, qui sont centre; lesquelles pour suffire à cette succion ntinuelle, attirent puissamment des intestins le ıs pur de l'aliment, comme ceux de l'esto- ıch : qui venant à estre epuisé, l'humeur aci- qui s'épand dans le fond d'iceluy où il monte la rate par le *vas breue*, irrite sa tunide inte- ure & y fait vne douleur qui ne se peut appai-

ser que par l'application de l'aliment, ce qui nous le fait desirer & s'appelle faim: laquelle aussi s'irrite par les choses acides. Et cette douleur, selon qu'elle est plus ou moins sensible, eu egard à l'acrimonie ou quantité de l'humeur acide, & selon que les parois de l'estomach sont garnis de leur mucosité naturelle, fait supporter la faim plus aisément aux vns que non pas aux autres. La soif est vne desiccation & calefaction de l'orifice superieure du mesme estomach, plus grande ou moindre, selon les degrez de chaleur, ou lors que quelque defluxion de pituite douce ou salée descend du cerueau sur cet orifice. De sorte, que ceux dont la chaleur naturelle ou accidentelle est moindre, supportent aussi mieux la faim & la soif. Lesquelles pour vuider cette question se doiuent considerer absolument ou respectiuement. En la premier façon, puis que le boire & le manger sont également necessaires à l'homme, la faim & la soif luy seront aussi également insupportables, mais comparant vn aage, vn sexe, & vn temperament auec l'autre: la faim sera plus insupportable que la soif à l'enfant, à la femme & au viellard, sur tout s'ils sont pituiteux ou melancholiques: la soif au contraire sera plus difficilement toleré du ieune homme, mesme s'il est bilieux ou sanguin.

Le 5. dit. Que l'épanchement de l'humeur melancholique pouuoit bien faire la faim canine, mais non pas la naturelle; qui n'estoit qu'vne succion faite dans l'orifice superieure du ventricule, sensible par les nerfs de la sixiéme coniugaison, iusques où cette humeur melancholique ne se peut communiquer. Aussi, que la nature operant tousiours par la plus courte voye, fait naturellement descendre l'humeur melancolique de la ratte és veines hemorroïdales: autrement ce sang impur & le plus malin de tous les

rcremens, infecteroit le ventricule, & par luy : chyle. Et n'y ayant point d'humeur qui fasse la oif naturelle, il n'estoit point necessaire qu'il y n eust qui produisist la faim : lesquelles i'estime lus ou moins insupportables selon la diuerse abitude des corps : aux gras la soif, & la faim ux maigres.

Sur le second poinct, il fut dit. Que le prix uquel on met la vaillance, qui n'est autre hose qu'vn mespris des hazards, montre bien que ceux qui veulent le plus participer à l'hon-eur, doiuent aussi auoir la meilleure part au pe-il, selon le prouerbe *que nul ne triomphe sans uoir combatu*; & si l'on en prend l'aduis des Soldats, qui en peuuent mieux iuger que les au-res, ils ne se donnent iamais si volontiers à au-un autre Chef qu'à celuy qui prodigue libre-nent sa vie auec eux : n'estant pas moins im-compatible à vn Chef de guerre de s'aduencer & d'acquerir du credit & de la reputation dans es armes, sans mettre sa personne au hazard, qu'à vn Pilote de voguer sur mer, sans courir isque du naufrage. Tellement qu'on doit dire le la guerre ce qu'on dit de la mer que celuy là i'y doit point aller qui craindra le danger. C'est ussi ce que veulent dirent les Iurisconsultes, quand ils donnent la charge des tutelles à ceux qui sont les plus habiles à succeder, & qu'il ne peut y auoir d'honneur sans charge, ce qui les ait tous deux confondre en nostre langue. Auss-i comme il n'y a point de sermon plus éloquent que la vie exemplaire du Prescheur : il n'y a point le harangue militaire si persuasiue, ny si bien eceuë d'vne armée que l'exemple de son Gene-al, quand elle luy void donner le premier coup l'espée ; comme au contraire ; s'il tesmoigne le la peur, chacun prenant ses actions pour re-

gle & s'y conformant, en fera de mesme; on ne luy obeyra qu'à regret, & par vne crainte seruile du chastiment, non par vn bel aiguillon d'honneur puis qu'il verra celuy qui est le plus honoré dans l'armée estre le plus esloigné des coups; du moins les autres Chefs & Officiers en feront-ils autant, & tous les autres en suite à leur imitation. Bref, il ne faut que voir comme, non seulement les Marcelles, les Camiles, les Scipions, Hannibal, & tant d'autres Generaux d'armées, mais aussi Alexandre & Cesar; voire de nostre temps Henry le Grand, & le Roy de Suede, tous Souuerains qu'ils estoient, en ont vsé; & si c'est en ne prenant point de part aux perils qu'ils ont triomphé de leurs ennemis.

Le 2. dit. Que c'estoient deux habitudes differentes de sçauoir bien commander & bien executer: & qui dependent mesme de diuers naturels: ceux qui estoient nez pour commander n'estans pas popres à executer: & au contraire, ceux qui sont propres à obeyr estans incapables de commander. De sorte que le Chef d'armée qui donne les ordres & commandemens les doit faire executer par les autres. Ainsi le Iuge prononce la Sentence qu'il fait executer aux Sergens, le Medecin commande à son malade, qui obeït à ses ordonnances: le Pilote l'équipage du vaisseau, luy demeurant immobile. Mais ce qui doit le plus empescher vn General d'agir en personne, est qu'il ne peut en cette occurrence conseruer la prudence qui luy est absolument necessaire. Car la chaleur du courage accruë par celle du choc & de la rencontre, estant entierement contraire à la froideur de la prudence qui ne peut compatir auec ces mouuemens violens causez par l'ardeur de la colere, qui accõpagne ordinairement le courage le rend precipité, inconstant & incapable alors de deliberer des moyens,

s choisir & faire executer. Aussi, le General
tant le chef de son armée, il doit ressembler à
teste : laquelle influë bien le mouuement & le
ntiment à toutes les parties : mais elle ne se
rte point pour leur defence, ains au contrai-
, les employe pour la sienne. Ainsi, le Chef
r ses conseils & son bon ordre, doit bien don-
r le premiere bransle à son corps d'armée; mais
n mettre en danger sa personne, puis que de
y despend le salut de tout le reste, qui estant
stitué de son Chef, demeure vn corps sans
ste, & vn tronc inutile. Ce qui a fait comparer
s Generaux d'armée à la teste du cyprez : la-
ielle estant coupée, le tronc ne pousse
us.

Le 3. dit. Que le plus grand effet du iuge-
ent estoit de bien distinguer l'apparent du ve-
table, & qu'en toutes professions il estoit fort
ngereux, bien qu'en apparence plus honnora-
e, de se porter aux extremes, mais sur tout à
guerre, où on ne peut faillir beaucoup de
is. Que le General qui exposoit sa vie ne se
ouuoit excuser d'ambition ou d'imprudence :
la premiere, s'il le faisoit sans necessité : de la
erniere si par faute d'auoir donné bon ordre à
s affaires il se voyoit reduit à ce poinct. Au
eu que tout ainsi qu'és mechaniques, la piece
ui donne le mouuement aux autres, est im-
obile : de mesme, le General qui donne l'or-
e à tout le reste de l'armée doit estre tousiours
ouué en pareille disposition & en mesme en-
oit d'icelle : comme le cœur au milieu du
rps, & le cerueau au milieu du crane pour in-
uer de là les esprits à tout le reste, & subuenir
ux accidens préueus & non préueus. Autre-
ent, si les parties principales ne se conten-
oient pas de suiure le corps, mais changeoient
ncore leur situation naturelle, toutes les autres

parties en seroient doublement incommodées: & pour ce qu'elles ne sçauroient où les trouuer quand elles auroient affaire de leur conduite: & pour ce que la moindre offence des parties nobles estant mortelle, leur préiudice en redonde non seulement à elles mesmes, mais aussi à tout ne reste du corps. D'ailleurs, si le General fait le Soldat, que fera le Capitaine? Quoy le Caporal & le simple Soldat mesme? Ils se penseront tous deuenus esgaux à leurs Superieurs, ne voudront plus donner qu'en leur compagnie, & ne se faudra pas esbahir si le desordre se glisse en tous les membres, puis qu'il aura commencé par la teste. Que si on les blasme de ne sçauoir pas obeyr, leur excuse sera prompte, qu'ils ont affaire à des Chefs qui ne sçauent pas commander. Aussi, le General a mesme rapport à son armée, que le Premier President à vn Parlement. Que dirions nous si le Premier President alloit donner luy-mesme vn exploit; ou s'il plaidoit, voire quand les Aduocats s'en acquitteroient mal; Iusques à l'œconomie nous peut seruir de regle en cette occurrence; vn Chef de famille perdant son credit parmy ses valets, quand il se met à faire leur tasche: Car presque toutes les affaires des hommes dependantes de l'opinion; depuis que le respect, qui naist de l'authorité du superieur enuers ses inferieurs, se trouue esbranslé, comme il est par la trop grande familiarité qu'engendre la societé des perils, le mépris prend la place du deuoir. Et le simple Soldat ne considere plus son General que comme vn autre homme, le voyant participer aux mesmes incommoditez que luy. C'est ce qui a inuenté les thiares, les sceptres, les couronnes & les autres ornemens des Souuerains & de leurs Magistrats: les moindres desquels instruits par cette experience, sont ialoux de leur authorité qu'ils maintiennent en se-

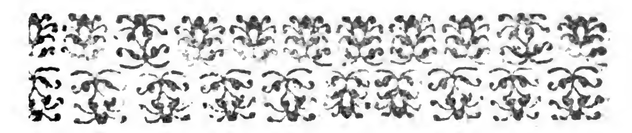
parant du commerce du vulgaire ; comme ils perdent aussitost qu'ils reçoiuent pour compagnons ceux ausquels ils doiuent commander.

Le 4. dit. Que la recompense & la peine ;ans les deux piuots de toutes nos actions nais particulierement à la guerre, où l'on n'a ıs le temps de faire toutes les inductions reuises à vn bon raisonnement :) l'vn & l'autre e peut estre bien administré sans la presence du hef, qui seul peut iuger du merite de ses Solats, exempt de toutes les passions, & notamment de l'enuie & ialousie qui se trouue entre les gaux : faute dequoy tant les vns que les autres ont plaints à bon droit : les petits de n'estre eus, & les grands de ne voir que par les yeux 'autruy. C'est aussi pourquoy la presence du .oy a tousiours valu plus de vingt mille hõmes.

Le 5. dit. Qu'en cette question, comme en outes les autres morales, il estoit impossible de onner vn iugement definitif, puis que les choes de cette sorte ne dependent pas de causes ceraines & infaillibles comme les naturelles, mais es causes libres, & qui empruntent leur loüane ou leur blasme de la diuersité des circonstanes des choses, du temps, du lieu des personnes : autres accidens : lesquelles estans infinies, & ar consequent ne pouuans estre connuës, elles 'auoient point aussi d'autre regle que celle de la rudence, aidé de l'experience. De sorte, qu'on e peut dire absolument si vn Chef d'armée doit ller aux coups, ou n'y aller pas, mais bien distinguer les occasions differentes qui l'obligeront e ce faire, ou non. Ainsi, lors qu'il se connoist eaucoup plus foible que son ennemy, & qu'il oid le courage de ses Soldats abbatu, s'il ne eut éuiter de donner bataille, il doit animer ses Soldats par son exemple ; comme aussi, lors qu'il est obligé par quelque notable eschec à

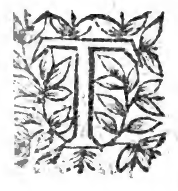
ioüer de son reste, ou lors qu'il entreprend de si grandes choses qu'il n'en viendroit iamais autrement à bout; comme lors qu'Alexandre conquist tout le monde: son pere Philippes toute la Grece : & Cesar l'Empire Romain. En tout autre cas, c'est imprudence, temerité, & iniustice à vn Chef de n'estimer pas plus sa vie que celle d'vn simple Soldat. Voire, il y a plus de courage à se rendre inflexibles à l'entretien exact & rigoureux de ses ordres, que d'aller soy-mesme aux coups. En quoy faisant, il arguë notoirement sa conduite de foiblesse, puis qu'elle a laissé aller les choses si mal, qu'il s'est trouué reduit à cette extremité, de mettre au hazard la perte de sa victoire, qui suit ordinairement la mort du General, & qui est beaucoup plus dommageable à son armée, que n'est profitable l'exemple qu'il donne à ce peu de gens qui sont autour de luy, lesquels il n'induit pas pour cela tousiours à bien faire : en cela semblable aux Empyriques qui employent les remedes extremes aux maladies communes, au lieu de les reseruer seulement aux desesperées.





SOIXANTE-DEVXIE'ME CONFERENCE

. Du temps. 2. Lequel vaut mieux de vaincre par force ouuerte ou autrement.



OVT ce qui a existence a vne durée, Si cette durée n'a ny commencement ny fin, telle qu'est celle de Dieu, on l'appelle eternité : si elle a commencement, mais point de fin comme celle des Cieux, des Anges & des Ames raisonnables, elle est appellée des Latins *Æuum* : si elle a commencement & fin, comme la durée de toutes les choses materielles & sublunaires, elle est appellée Temps : lequel pour estre dans la bouche d'vn chacun, n'en est pas moins difficile à connoistre, le vulgaire attribuant improprement le nom au Ciel ou à l'air, disant qu'il fait beau temps quand l'air & le Ciel sont serains. Car bien que le temps soit inseparable du Ciel, il en est aussi different que l'effet de sa cause. Et Pythagore s'est trompé lors qu'il a creû que le temps estoit la sphere celeste: aussi bien que Platon, qui a voulu que ce fust la conuersion de cette sphere : & Democrite, le mouuement de chaque chose. Toutesfois, le Ciel & le temps se

peuuent conceuoir ſeparément, parce que le temps eſt la durée du monde, dont la plus noble partie eſt le Ciel, & que les effets du temps ne nous ſont point connus que par le mouuement des Cieux & des Aſtres, qui font les ſaiſons, les ans les ſemaines, les iours & les heures, auec la difference du iour & de la nuict.

Le 2. diſt. Que le temps eſtoit vn pur effet de noſtre phantaiſie, & qui n'auoit aucune exiſtence réelle dans la nature, puis qu'il n'auoit aucunes parties. Car le paſſé n'eſt plus: l'aduenir n'eſt pas encore: le preſent n'eſt qu'vn moment, qui ne peut eſtre partie du temps, puis que c'eſt vne choſe commune à toute partie, qu'eſtant repriſe par pluſieurs fois, elle compoſe & parfait ſon tout: ce qui ne conuient point au moment, cent mille momens adjoûtez enſemble, ne faiſans qu'vn moment; & partant, ne pouuans faire la moindre partie du temps, non plus qu'infinis poincts, ne ſçauroient faire la moindre ligne, parce qu'elle n'eſt pas compoſée de points, comme le temps n'eſt pas compoſé de momens. Car dire que le temps eſt vn flux du moment, comme la ligne eſt vn flux du poinct: cela n'arguë pas l'exiſtence du temps, pour ce que le poinct laiſſe quelque choſe apres ſoy en coulant: ce que le moment ne fait pas. Voire meſme: ſi nous en croyons Ariſtote, le moment n'eſt pas dans le temps. Car, où il ſeroit vn ſeul moment ou pluſieurs. S'il eſt ſeul, il s'enſuiuroit que ce qui ſe fait à preſent, & qui s'eſt fait il y a mil ans, ſeroit en meſme temps, parce qu'il s'eſt fait en vn meſme moment. S'il y a pluſieurs momens dans le temps, ils deuroient ſucceder les vns aux autres: & ainſi, l'vn perir & l'autre eſtre engendré: comme des autres parties du temps le paſſé perit, afin de donner naiſſance à l'auenir. Or vn moment

e peut perir. Car, ou il periroit dans le temps, u dans vn instant. Ce ne peut estre dans le mps, puis qu'il est diuisible & l'instant indiuible : non plus que dans vn instant. Car, où t instant seroit luy-mesme, & ainsi il seroit & e seroit pas; ou ce seroit l'instant qui seroit euant luy : ce qui ne se peut; parce que tant que et instant qui le precede, existe, celuy-cy n'est as encore : ou en fin, ce seroit l'instant qui est prés luy, & alors celuy-cy ne seroit desia plus. t ainsi, ou le temps n'est rien du tout, u ce n'est qu'vne chose imaginaire. Aussi pour ela est-il appellé nombre & mesure : l'vn & autre n'estans que dans l'esprit. Car de dire, uec quelques-vns, que le temps est essentiel ux choses, c'est dire, que l'aune est de l'essence du drap qu'elle mesure, & le nombre essentiel aux choses nombrées : tellement qu'à ce ompte, la mesure & le nombre seroient de outes sortes de natures, pource qu'ils s'appliquent à toutes choses.

Le 3. dist. Qu'entre les choses réelles les vnes ont momentanées, qui se font en vn instant & erissent de mesme, dont la mesure de l'existence est l'instant : les autres sont perdurables; entre lesquelles, comme il y a quelque chose qui a ousiours esté & qui sera tousiours : d'autres qui n'ont pas tousiours esté, mais qui seront toûours : aussi y en a-il qui n'ont pas esté quelquesois, & quelquesfois ne seront plus. Et de ces lernieres derechef, les vnes ont toutes leurs parties ensemble : d'autres les ont l'vne apres l'autre. Les premieres sont continuës & leur durée st leur aage : les secondes sont successiues, dont a durée est le temps. Car la durée suit aussi necessairement l'existence de chaque chose, que 'existence suit l'essence. L'existence est le terme le la production, La durée le terme de la conser-

uation. De ſorte que de mettre en doute ſi le temps eſt en la nature c'eſt douter de l'exiſtence & durée de chaque choſe ; quand bien l'Eſcriture ne nous aſſeureroit point que Dieu fit le iour & la nuit, qui ſont parties du temps. Auſſi les raiſons contraires ne prouuent rien, ſinon que le temps n'eſt pas de la nature des eſtres continus, mais ſucceſſifs, qui conſiſte à n'auoir aucunes parties réellement preſentes. Ce temps eſt definy par le Philoſophe, le nombre du mouuement ſelon ſes parties prieures & poſterieures ; c'eſt à dire, par le moyen du temps nous ſçauons combien a duré le mouuement, quand il a commencé & quand il a fini. Car le nombre pouuant ſeruir de meſure, & la meſure de nombre, l'vn & l'autre ſe prennent pour vne meſme choſe. De vray ; lors que quelque choſe ſe meut c'eſt par quelque eſpace, duquel les premieres parties reſpondent aux premieres parties du mouuement, & les dernieres parties de l'eſpace aux dernieres parties du mouuement, & de cette ſucceſſion des parties dernieres aux premieres du mouuement, naiſt vne durée, qui eſt le temps, long ou bref ſelon la tardiueté ou promptitude de ce mouuement. Et d'autant que par le moyen de cette durée nous nombrons & meſurons celle des mouuemens & de toutes nos actions, elle eſt appellée nombre ou meſure : bien que ce ne ſoit qu'vne proprieté du temps de ſeruir de meſure, & qui n'eſt aucunement de ſon eſſence.

Le 4. diſt. Que pour connoiſtre le temps il falloit connoiſtre le mouuement & deux momens, dont l'vn fut au commencement de ce mouuement, & l'autre à la fin, puis s'imaginer le milieu ou diſtance qui eſt entre ces deux extrémes : lequel milieu eſt le temps. C'eſt pourquoy l'homme pouuant ſeul entre tous les animaux, faire rapport de deux extrémes, il n'y a

ussi que luy qui connoisse le temps. De là vient que ceux qui s'éueillent d'vn profond sommeil, bien qu'ils ayent longuement dormy, ne pensent pas qu'il se soit écoulé beaucoup de temps, parce qu'ils n'ont pas pris garde aux mouuemens & qu'ils pensent que le moment auquel ils se sont endormis, & celuy auquel ils se sont éueillez, soit vn seul moment. Ce qui arriue aussi à ceux qui s'occupent tellement à quelque action ou contemplation agreable qu'ils ne prennent pas garde à la durée des mouuemens. Or non seulement les mouuemens du corps, mais ceux de l'esprit sont mesurez par le temps. C'est pourquoy dans les tenebres celuy qui ne sentiroit aucun mouuement externe, non pas mesme dans son corps, ne laisseroit pas de conceuoir le temps par la durée des actions de son ame, de ses pensées, desirs & autres mouuemens spirituels. Et comme le temps est la mesure du mouuement, aussi l'est-il du repos; puis que la raison des contraires est semblable. Et ainsi le mouuement & le repos estans causes de toutes les choses, le temps qui est la durée d'iceux, en est aussi la cause generale.

Le 5. dist. Que c'estoit l'ordinaire des hommes d'attribuer les effets, dont ils ne sçauent pas les causes, a d'autres causes connuës: bien qu'au vray elles ne soient rien moins: ainsi ils attribuent les malheurs, la perte, la mort, l'oubly, & telles autres choses au Ciel, au temps ou au *lieu*, encore qu'ils n'en puissent estre les causes. C'est ce qui a fait estimer superstitieusement certains iours heureux ou malheureux & detester par les Perses les 3. & 6. d'Aoust pour les pertes qu'ils auoient euës en ce temps là: le 1. d'Auril par Darius & les Carthaginois; parce qu'à pareil iour celuy là auoit esté vaincu par Alexandre: & ceux-cy chassez de la Sicile par Timoleon,

lequel on remarque auoir tousiours eu quelque bonheur le iour de sa naissance. Aussi les Genethliaques asseurent que le iour natal est tousiours marqué par quelque accident insigne. Surquoy on allegue l'exemple de Charles V. lequel remarqua le 24. Feurier, iour de sa naissance, par son élection à l'Empire & la prise de François I. deuant Pauie. Tel fut aussi ce iour depuis solemnisé auquel Philippes de Macedoine receut ses trois bonnes nouuelles. Mais comme il n'y a point d'heure, moins de iour qui ne soit signalé par quelques estranges accidens, il se trouueroit qu'il n'y en auroit point qui ne fussent heureux & mal-heureux tout ensemble. Comme furent celuy de la naissance d'Alexandre, qui vit brusler le Temple de Diane Ephesienne par Herostrate, & les Perses mis à vau de route. Et ce mesme Alexandre, comme pareillement Attale, Pompée & tant d'autres sont morts le iour de leur naissance; Auguste à pareil iour que celuy de son couronnement. De sorte qu'il n'est pas moins ridicule de rapporter tous ces accidens au temps, que de luy attribuer le changement, l'oubly & la mort de toutes choses, dont il n'est pas cause; bien que pour cét effet Saturne fust dépeint auec vne faux en main; de laquelle il abatoit tout & deuoroit ses enfans. Car le temps aussi bien que le lieu estant des quantitez, qui ne sont nullement actiues, ne peuuent estre causes d'aucunes choses.

Le 6. dist. Que le temps est diuersement pris & distingué selon la diuersité des professions. Les Historiens le diuisent és quatre Monarchies des Medes, les Perses: des Grecs & des Romains, & aux estats & Empires qui leur ont succedé: l'Eglise par les iours ouurables ou feries: les Iurisconsultes, par les termes des payemens: les Physiciens les considerent simplement com-

vne proprieté de corps naturel : les Astrono-s, comme vn effet du Ciel : les Medecins, mme vne des principales circonstances des aladies qu'ils diuisent selon iceluy en tres-aiës, aiguës, & chroniques ou longues, qui ssent 40. iours : & chacune d'icelles en leur mmencement, augmentation estat & declinison, comme posées de iours communs, incatoires & crytiques.

Sur le second poinct, il fust dit : Que la force ant la premiere qui s'est fait obeïr & admirer ır les hommes ; veu que les plus forts ont de ut temps maistrisé les autres, monstre bien ı'elle n'entre point en comparaison auec vne ose qui passe pour vice & pour lascheté, meses parmy les femmes, telle qu'est la ruse & la ıesse : d'où vient que la subtilité dont quelı'vn se sera seruy en vne action d'ailleurs gloeuse, diminuë grandement de son lustre, Ain, Hercule est bien plus estimé d'auoir tué le yon Nemean à coups de massuë, que Lysimaıus d'auoir osté la vie à vn autre, en luy count dextrement dans la gueule beante sa main ıueloppée d'vn morceau de drap, dont il l'éuffa, dequoy on ne sçauroit rendre raison, sion que cettuy-cy le tua par son industrie, & autre à force ouuerte. Aussi, comme les choses enerales sont faites de particulieres, les duels combats singuliers sont des tableaux racourcis es batailles. Or chacun sçait quelle difference il a entre celuy qui surmonte son ennemy sans ucune supercherie, & vn autre qui se seroit sery de quelque inuention & artifice pour auoir aduantage sur luy. Car encore que ces duels oient à bon droict odieux à tous les gens de ien, si est ce que celuy qui s'y sera comporté aualierement, estant mesme vaincu, en rag-

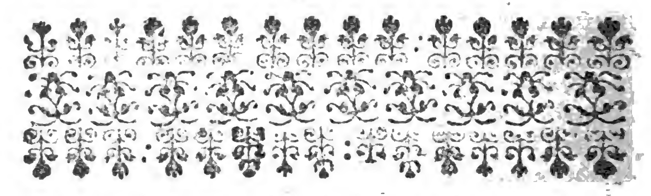
elaquelle par consequent plus il se sert & plus
tient de l'homme, comme les autres de la
este. Et vous ne voyez pas dans les Monarchies
: Estats que ce soient les plus forts & robustes
ui commandent, mais bien ceux qui sont les
lus sages & prudens, dont les corps se trouuent
olontiers plus foibles pour leurs grandes veil-
:s & fatigues, & pource que ces corps delicats
ont bien plus aisez à regir par les puissances de
:urs ames, lesquelles par consequent s'y exer-
ent bien plus dignement.

Le 3 dist Que Philippe de Macedoine auoit
aison de comparer la finesse à la peau de Re-
ard, comme la force à celle du Lion, disant
u'il se falloit seruir de celle-là lors que celle cy
toit trop courte. Car celuy qui vse de subtilité
a guerre reconnoist par là sa foiblesse. Ce qui
isoit dire à vn ancien Capitaine, auquel on
onseilloit d'attaquer son ennemy de nuit : qu'il
ouloit gaigner la victoire & non la desrober.
'ar celuy qui n'est vaincu que par adresse ne se
econnoist pas vaincu : & ceux qui se seruent de
uses lors qu'ils pensent auoir fait sont toûjours
recommencer : comme les chicaneurs qui par
uelque subtilité ont obtenu Arrest, ne sont ia-
nais assurez contre les Requestes ciuiles. Ainsi,
n petit homme exercé à la luitte pour auoir
onné le croc en jambe à son antagoniste plus
obuste, passera bien pour estre plus adroit,
nais non plus fort que luy. Aussi, toutes les
ctions prenans leur regle de la iustice, laquelle
e peut compatir auec la fraude : celuy-là n'est
as estimé vaincre qui le fait iniustement.

Le 4. dist. Que s'il s'en faut rapporter aux
aincus, les victorieux ont tousiours tort. C'est
ourquoy il ne se faut pas soucier par quels
noyens on vienne à bout de ses ennemis, pour-
eu que ces moyens soient legitimes & ne s'é-

cartent point de la maxime des Theologiens ; qu'il ne faut point faire de mal, afin qu'il en auienne du bien. Cela posé, il n'est pas seulement permis à vn Chef de guerre; mais il est entierement de son deuoir d'oster à ses ennemis tous les auantages deuant le combat, durant iceluy & apres, assiegeant les places, les deffendent, ou leur donnant secours. Ainsi Iosué pour encourager les Israëlites à faire inuasion dans le pays de Chanaan, leur fit monstre dans le desert des raisins d'vne prodigieuse grosseur, qui croissoient en ce pays-là. Caton, pour animer les Romains à la guerre de Carthage, laissa tomber en plein Senat de grosses figues d'Afrique, leur criant qu'ils n'estoient qu'à trois iournées par mer du lieu où elles croissoient. Vn autre faisant sortir vn liéure des murailles de Thebes asseura par la ses soldats qu'ils n'auoient affaires qu'à des faineans, puis qu'ils souffroient ces animaux les venir incommoder iusques chez eux, M. Antoine pour aigrir les Romains contre les meurtriers de Cesar, déploya sa chemise toute sanglante. Et Auguste pour les conuaincre d'ingratitude publia son testament, vray, ou suposé: par lequel il faisoit heritiers ces mesmes assasins. Les autres dont les exemples seroient infinis, obligent par des alarmes continuelles leurs ennemis à veiller & demeurer quelques iours en armes deuant le combat, afin d'en auoir meilleur marché apres ces fatigues; les éneruent par les delices, leur coupent les viures, empeschent leurs secours, font courir de faux bruits & intercepter des lettres à dessein d'abattre leur courage ou celuy de leurs alliez. Dans le combat, on met le vent, la poussiere, la fumée, le Soleil à la face de ses ennemis : on occupe les lieux plus éleuez & auantageux, & les pousse-t'on dans le penchant, les fossez, les ma-

ais & autres lieux incommodes on leur délasſhe des beſtes furieuſes, comme anciennement es Elephans, pour rompre leurs rangs & leur onner de l'effroy : que les autres impriment ar leur cris, paroles, armes, machines & au- tes inuentions extraordinaires, dont la nõueauté faiſant vne grande impreſſion ſur les eſrits, les met en deſordre. On fait mine de les ſſaillir d'vn coſté, tandis qu'on les attaque tout e bon d'vn autre où ils ſont plus foibles. Auuns les ont vaincus par leur prõptitude, les ſurrenans endormis, banquetans, joüans, ou faiguez; d'autres par vn ſtratageme entierement ontraire en ſont venus à bout par la patience, n les minant & conſommant peu à peu. Apres e combat, lors que les ennemis ſont défaits, on es empeſche de ſe rejoindre. Bref, tout ce que artifice humain peut s'imaginer de ruſe & d'inention pour aneantir les conſeils, & diſſiper les orces de l'ennemy a eſté de tout temps emloyé à cette fin, & ceux qui en ont le mieux vſé nt emporté le nom de grands Capitaines. Parant Virgile auoit raiſon de dire qu'il ne falloit oint enquerir ſi l'on vſoit contre ſon ennemy e ruſe ou de force. Et pour la fin, la force fait lus de bruit, la ruſe plus de fruit : mais toutes eux ſe ioignent vtilement enſemble.



SOIXANTE-TROISIESME CONFERENCE

1. Du *Mouuement*. 2. De *la Couſtume*.



E mouuement ſe conſidere diuerſement dans les ſciences. Par la Metaphyſique en tant que l'eſtre ſe diuiſe en mobile ou immobile. Par la Phyſique comme c'eſt vne proprieté interne du corps naturel. La Logique, en tant qu'elle eſt inſeparable de la contrarieté dont elle traitte dans les oppoſez. La Medecine, comme eſtans compris entre les ſix choſes non naturelles, L'Aſtronomie en tant qu'il eſt attaché aux cieux, & que par eux il eſt cauſe de tous ceux d'en bas. Les Mechaniques, en fin traittent de ce mouuement, en tant qu'il eſt l'agent de toutes leurs machines. Et ſeroit à deſirer pour la perfection des Mathematiques, que tout ainſi qu'entr'elles il y en a qui traitent de la quantité continuë permanente, comme la Geometrie : d'autres de la quantité diſcrete, comme l'Arithmetique, les conſiderans détachées de leur matiere, auſſi y en euſt-il qui traitaſſent purement de la nature & proprietez de la quantité continuë ſucceſſiue, qui eſt le mouuement. Car la doctrine du

ie du mouuement est si excellente, que par son
moyen les Philosophes conduits de la seule lu-
miere naturelle sont venus à la connoissance d'vn
seul Dieu eternel, & de la dependance qu'ont
tous les estres d'vne seule cause : pour ce que
tout ce qui se meut, se meut par autruy ; au-
trement s'il se mouuoit soy mesme, il se ren-
droit luy mesme parfait, puis que tout ce qui
meut donne la perfection, & ce qui est meu la
reçoit. Ce qui ne peut estre : veu qu'vne mesme
chose en vn mesme temps & respect seroit agente
& patiente, auroit vne perfection & ne l'auroit
pas, seroit & ne seroit pas, qui est le plus grand
des absurdes. C'est pourquoy tout ce qui est
meu l'est par autruy, celuy-cy par vn autre, tant
qu'il soit paruenu à vn premier moteur, qui de-
meurant immobile donne le bransle à toutes cho-
ses. Car autrement on iroit à l'infiny, qui ne se
donne point dans les causes. La dépendance de
tous les estre d'vne cause souueraine se prouue
aussi par le mouuement ; parce que tout ce qui
est meu depend de ce qui le meut : à quoy les Phi-
siciens disent pour ce suiet qu'il est vni par vn
attouchement de suppost ou de vertu : & ainsi
toutes choses estans meuës de cette premiere
cause, dependent entierement d'icelle & luy sont
unies. Mais comme les belles choses sont les plus
difficiles, & ordinairement les plus claires sont
combatuës par les plus fortes obiections : il y en
a qui ont nié le mouuement, comme Parmeni-
de & Zenon, bien qu'il ait vne existence aussi ve-
ritable que la nature, qui en est le principe ; par-
ce qu'ils n'ont pû respondre aux obiections fai-
tes à l'encontre. D'autres au contraire, comme
Heraclite, ont estimé que toutes choses se mou-
uoient incessamment : bien que leur mouuement
ne fust pas tousiours apperceu de nos sens. Mais
Aristote, choisissant à son ordinaire l'opinion

moyenne, a dit qu'il y auoit des choses qui se mouuoient tousiours, d'autres qui se reposoient tousiours, & d'autres qui mouuoient & reposoient alternatiuemẽt. Ce qui se repose tousiours est le premier moteur. Ce qui se meut tousiours sous les cieux, dont le mouuement circulaire n'ont iamais interrompu approche fort de l'infiny. Les choses qui se meuuent & reposent par fois sont tous les autres corps simples ou composez : dans lesquels le mouuement est ou naturel, comme au feu de monter en haut, ou violent, comme au mesme feu de descendre en bas. Dans l'vn & l'autre il se trouue aussi du repos ; dans le mouuement naturel, lors que le corps a trouué son centre ; dans le violent, au poinct de reflexion, ou lors que la vertu qui luy est imprimée par l'agent cesse.

Le 2. dist. Que le changement qui se fait incessamment en toutes choses monstre qu'il n'y a point de repos, puis que le repos est la demeure des choses en vn mesme estat, & que rien n'y demeure. Il n'y a point aussi de mouuement, parce qu'il se feroit en vn instant. Or rien ne se change en vn instant, puis que tout changement presuppose deux termes : celuy d'où il vient & celuy où il va : & il n'y a point de termes sans moyen ; comme rien ne peut passer d'vn terme à l'autre par quelque moyen, sinon en vn temps. Que le mouuement se d'eust faire en vn instant: il appert en ce qu'il n'y a rien entre le dernier poinct de ce qui est à changer & le premier de ce qui est changé. Car au mouuement local la pierre commence à se mouuoir à l'instant mesme qu'elle cesse de se reposer. Il n'y a donc point de milieu entre son repos & son mouuement : & si deux extremes, qui n'ont point de milieu entr'eux, sont ensemble ; les choses qui sont ensemble sont en vn mesme moment. Ce qui est

encore bien plus manifeste és autres especes du mouuement. Car en la generation il n'y a rien entre le non estre & l'estre, & en la corruption rien entre l'estre & le non estre : autrement, il y auroit quelque chose qui seroit & ne seroit pas, contre le premier principe. En l'alteration, si tost que l'air est illuminé, les tenebres cessent, & il n'y a rien entre deux. En l'accroissement, le corps est tousiours en sa premiere quantité iusques à ce qu'il en reçoiue vne plus grande : comme aussi en la diminution il est tousiours en sa mesme grandeur tant qu'il soit reduit à vne moindre. Car il se faut garder de prendre les dispositions à tous ces mouuemens pour ces mouuemens mesmes.

Le 3. dist. Qu'il est plus aisé de dire ce que le mouuement n'est point que ce qu'il est: puis que le Philosophe dit qu'il tient plus du non étre que de l'estre. C'est pourquoy, comme les choses ne se peuuent connoistre qu'entāt qu'elles sont vrayes: & elle ne sont vrayes qu'entāt qu'elles ont l'étre, il n'y a pas de merueilles si le mouuement est des plus difficiles à connoistre : & ce d'autant plus qu'il ne faut pas confondre auec les autres choses qui l'accompagnent; qui sont l'agent, le patient, leur action & passion, ses deux termes, l'estenduë du lieu, du temps & du suiet où il se fait. Ioint que tout ce qui est connu l'estant ou par soy lors qu'il est réel, ou par autruy, lors qu'il n'est point, le mouuement estant en partie, & en partie n'estant point, ne se peut connoistre ny par soy, ny par autruy : veu mesme qu'il ne peut estre connu des sens, sans l'aide desquels toutesfois l'intellect ne peut rien connoistre : y ayant dans le mouuement quelque chose deuant, & quelque chose apres ; par consequent vn rapport qui ne peut estre connu par le sens. Aussi pour suppléer à ce defaut, les Philosophes ont

designé le mouuement de soy-mesme insensible par des choses sensibles, disans que c'estoit ce qui est enclos entre le terme d'où, & le terme vers où; comme les Medecins ont rendu sensibles les mouuemens de la vie par la production des dents, la puberté, la stature, les couleurs differentes du poil, bref, par la vigueur des actions & leur declin, & par tels autres signes sensibles qui font la diuersité des aages: & les Astrologues, ceux du Soleil & des autres Astres par les maisons du Zodiaque, leurs oppositions & aspects differends: voire mesme par les dispositions de l'air qui font la diuersité de nos saisons; semblables aux voyageurs qui marquent les lieuës par les villes, villages, Croix, & autres signes visibles. Le mouuement est donc le passage d'vn terme à l'autre. Ainsi, non seulement lors que ma main coule d'vn costé de ce papier à l'autre, mais lors que de chaude elle deuient froide, il se fait vn mouuement.

Sur le second poinct, il fut dit: Que le droit se diuise en escrit & non escrit le premiere sont les loix; le second est la coustume, laquelle est vn droict vsité de longuemain, estably peu à peu du gré d'vn chacun, & approuué par vn consentement tacite de tout le peuple: en cela plus agreable que la loy, qui ne plaist iamais également à tous, & qui souuent se forme en vn instant: mais la coustume iettant ses racines auec le temps, ne s'establit point qu'aprés de longues experiences. Elle est tellement conderé des Medecins, que l'Hypocrate commande qu'on y ait aussi bien égard qu'à l'aage, à la maladie, au pays & à la saison: voire, que les choses accoustumées (bien que mauuaises) sont toutefois moins dommageables que celles qui sont

inusitées, encore qu'elles fussent meilleurs d'elles-mesmes. Entre les Iurisconsultes il n'y a rien de si puissant que la coustume, laquelle nous fait supporter patiemment les choses contraires à l'équité & à la nature mesme, telle qu'est l'exclusion des puisnez de la succession de leurs peres au profit des ainez, ordinaire aux nobles de la pluspart des nations. Entre lesquelles la varieté de cette coustume fait estimer aux vns la grauité sourcilleuse; aux autres la familiarité & courtoisie. Les vnes se rendent recommandables pour la sobrieté, les autres par l'yurognerie. Quelques peuples, comme les Albanois, estimoient impie de parler de leurs morts: & c'est entre nous impieté de n'y penser point. Entre les premiers Egyptiens, les femmes alloient à la tauerne; & les hommes filoient à la maison: comme entre les Amazones, les seules femmes faisoient la guerre. Les Lacedemoniens permettoient le larcin, pourueu qu'il se fit d'extrement. Les Arriens au contraire, lapidoient les moindres larrons. Entre les Dames Babyloniennes la plus vertueuse estoit celle qui abandonnoit à plus de gens son honneur, qui est si constamment reueré de toutes les autres nations. En fin, nous sommes ciuils ou inciuils, bons ou mauuais, fols ou sages: voire tout ce que nous sommes, par la coustume: laquelle Erasme appella tyran à vne syllabe; pource qu'il se dit Mos en latin; tyran auquel il est si mal-aisé qui ne s'habille, ne saluë & ne fait pas tout de n'obeir pas, que celuy passe pour fol le reste de ses actions comme les autres.

Le 2. dit. Que la coustume auoit vn tel ascendant sur toutes les actions des hommes, qu'elle leur rendoit toutes choses familieres. L'entendement s'attache ordinairement aux choses fausses qui ont pris naissance auec luy, &

mesprisé les veritez, son object, lors qu'il n'y est pas accoustumé. Dont la cause est que l'entendement connoissant quelque chose, il se la familiarise en telle sorte qu'il se conforme à icelle; au patron de laquelle il iuge desormais de tout le reste: voire de soy-mesme, qui deuenu semblable à la chose par luy connuë, n'en peut agréer de contraire; chaque chose se plaisant a son semblable. La volonté, bien que libre en toutes ses actions, reçoit neantmoins quelque sorte de contrainte lors qu'elle se sent plus portée vers les personnes de connoissance que vers les inconnuës, bien que plus parfaites. Aussi aimons nous plus par coustume que par raison. De là vient que les meres aiment plus tendrement leurs enfans, auec lesquels elles sont plus coustumierement, que les peres: & les nourrices, que certaines meres. Comme la memoire se roüille en ne l'exerçant point, ainsi l'experience nous fait voir que le plus certain art d'icelle est de la cultiuer. La coustume a vne telle force sur l'imagination que ceux qui pensent souuēt à quelque chose y songent mesmes en dormant. Entre les sens externes nostre veuë ne s'ébloüit elle pas quand nous sortons d'vn lieu obscur, & que nous entrons en vne grande clarté, comme derechef nous ne voyons goutte retournans du Soleil en vn lieu plus sombre, & toutesfois nos yeux nous rendent leur office, s'estans accoustumez à l'vn & à l'autre. Ceux qui sont voisins des cataractes du Nil, des artisans dont le bruit nous importune si fort, & qui demeurent dans les moulins & forges, ne sont pas incommodez de ces bruits & reposent aussi doucement que les autres sans le silence. Les bouuiers accoustumez à respirer dans les estables s'éuanouissent à l'odeur des parfums. Le mal qu'apporte le changement de laict aux enfans, aussi bien que le regime de viure à toute

ſorte d'aage, & la diuerſe façon de laquelle les douleurs ſont ſupportées, ſelon qu'on y eſt endurcy, ou qu'on ne l'eſt pas, iuſtifient le pouuoir de la Couſtume ſur tous nos ſens. Deſorte qu'elle eſt dite à bon droit la maiſtreſſe de l'homme, plus forte que la nature, puis qu'elle la change & la deſtruit, & ſi puiſſante qu'elle ne peut eſtre deſtruite que par elle-meſme.

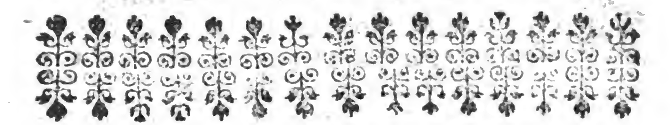
Le 3. dit, Que la couſtume eſt moins forte que la nature, puis qu'elle n'eſt difficile à changer; ſinon pour ce qu'elle eſt en quelle façon ſemblable à la nature. C'eſt pourquoy il eſt bien plus aiſé de corriger vn vicieux par coûtume que par nature: car cette couſtume eſtant vn habitude, les meſmes actions qui luy ont donné l'eſtre par leur frequente repetition, la font auſſi perir par leur interruption. Mais la nature eſtant dans nous-meſmes elle a beau eſtre combattuë, elle perſiſte touſiours: voire, comme dit le prouerbe, elle reuient, fut-elle meſme chaſſée à coups de fourche. Auſſi, les mélancholiques ne peuuent-ils ſi bien faire les gaillards & iouiaux en compagnie, qu'ils ne monſtre touſiours quelque trait de cette humeur morne, au trauers leurs plus grandes reſioüiſſances. Au contraire, vous verrez des humeurs ſanguines qui ne peuuent meſmes contrefaire les triſtes dans les ſujets qui le requereroient le plus. Les bilieux modere bien quelquefois ſa cholere par la raiſon: mais ce qu'il n'en peut empeſcher les premieres saillies, pource que les premiers mouuements qui ne ſont pas en noſtre puiſſance, monſtre bien que la Philoſophie maſque pluſtoſt la nature qu'elle ne la corrige. En fin, le pituiteux paroiſt touſiours lent & ſtupide dans ſes plus violens mouuements: la couſtume au contraire, ſe perd fort aiſément par vne bonne reſolution; comme il ſe void en tant de ſaintes ames penitentes, leſ-

quelles quittans le monde, dépoüillent à l'instant leurs mauuaises habitudes, qu'ils changent en d'autres plus saintes. Et Socrate à bien pû par les preceptes de la Philosophie: changer ses mauuaises habitudes : mais non tellement ses inclinations naturels, qu'il n'en parust assez de traces sur son visage, pour les trahir & faire reconnoistre iugement du Physiognome Zopyre.

Le 3. dist, Que nous deuons à la coustume ce que chacun dure en sa condition. C'est elle qui fait preferer aux matelots les bourasques de la mere au repos de la terre, qui fait mépriser au laboureur les tresors du Leuant pour sa charuë. Par elle Cesar, bien que chauue, alloit nuë teste dans les ardeurs de l'Afrique, & les plus froids climats du Septentrion. Elle donne mesmes aux gueux des armes pour combattre la faim, le froid, & les autres incommoditez de l'air. C'est aussi de là qu'on void des esclaues vendre leur liberté apres l'auoir receuë de leurs maistres, tant ils sont accoustumez à viure dans leurs chaines. C'est elle & non la nature, qui rend honteuse les parties les plus necessaires pour la conseruation de l'espece: tesmoin la punition de quelques Indiens contre ceux qui en ont abusé : car ils leur font couurir au lieu que les autres en font monstre à découuert : & ces criminels ne se croyent pas moins punis par là que ceux qui font icy l'amende honorable, qui n'est aussi honteuse entre nous que par la coustume. Laquelle exerce pareillement son empire sur les ceremonies & ciuilitez, la pluspart si contraires à la santé & à l'honnesteté. Elle tient le bureau où se raffine l'honneur : & ce qui n'y est point enregistré passe pour erreur & lourderie. C'est elle qui fait aujourd'huy baiser les hommes en se salüant ; au lieu qu'il y a trente

ans qu'on se reculoit en arriere auec force reuerences qui marquoient le respect : voire, elle regente si absolument les esprits, que comme les Romains & les Grecs appelloient barbares tous ceux qui ne suiuoient pas leurs loix & leurs façons de faire ; tout le monde en fait encore de mesme : iugeant ridicules l'vsage & les modes anciennes ou estrangeres. Nous trouuons à redire aux façons de faire de ceux d'Æthiopie & de la Chine, comme ils font aux nostres : les visages de leurs habitans qui nous donnent le plus d'effroy : sont ceux qui leur agréent dauantage : & nous figurons la laideur auec les mesmes traits & couleurs dont ils peignent la beauté. Ces Americains qui tuënt leurs parens quand ils les voyent dans vne vieillesse decrepite, au lieu de se croire parricides, appellent cruels de laisser si long-temps les nostres dans les incommoditez de leur vieillesse. Vne infinité de pareils effets ont fait dire à quelques-vns que c'estoit vne autre nature : mais ie la trouue plus forte que la nature puis que par elle Mithridate s'est rendu le poison innocent : & quelques peuples entiers des Indes viuent de crapaux, de lezards & d'araignées. Voire, elle a rendu la mort aussi belle & aussi desirée que la vie parmy de grandes nations : au lieu que toute la philosophie auec ses discours les plus pompeux a beaucoup trauaillé à la rendre indifferente à peu de personnes. Aussi cette coustume est elle appellées de Pindare l'Emperiere du monde ; & a fait dire à Seneque, que nous ne nous reglons point par la raison, mais par la coustume ; estimans plus honneste ce qui est plus vsité : & que l'erreur nous sert de loy, lors qu'il est deuenu public. Enfin, elle est plus forte que les loix mesmes, puis qu'elle leur donne tout ce qu'elle ont de puissance & d'authorité.

Le 5. dist. Que la vertu mesme n'estoit qu'vne coustume. Car nous ne l'auons pas par nature, comme veut Platon en son Menandre ; parce que des choses que nous auons par nature, les facultez se trouuent en nous auant les actions. Ainsi la puissance de voir, d'entendre, de parler sont en l'homme premiers que leurs actes ; mais nous exerçons les actions vertueuses deuant que d'auoir l'habitude de la vertu. Aussi ces vertus sont-elles à ce sujet appellées morales ; pource qu'elles s'engendrent de la coustume, & comme à bastir souuent on deuient Architecte, ainsi à force de faire des actions de iustice, ou de courage, on deuient iuste ou courageux. C'est pourquoy le vray moyen de deuenir vertueux est de s'accoustumer à la vertu dés son enfance. Ce qui rend les peres si soigneux de faire instruire leurs enfans & leur donner de bons exemples. Car comme il n'y a que la difficulté qui rebute les hommes de l'exercice de la vertu : si cette difficulté estoit leuée par la coustume qui rend aisées les choses les plus difficiles, la vertu qui nous semble si épineuse nous seroit si agreable, voire nous passeroit en nature. Aussi est-ce la marque d'vne parfaite vertu lors qu'on prend du plaisir à l'exercer.



SOIXANTE-QVATRIE'ME CONFERENCE

1. De l'Imagination. 2. Qu'elle est la plus forte de l'Esperance ou de la Crainte.



Ource que la connoissance du present n'estoit pas suffisante à la conseruation des animaux, mais requeroit aussi celle du passé & de l'aduenir; la nature y a pourueu en ne leur donnant pas seulement cinq sens exterieurs; par le moyen desquels ils connoissent leurs objets presens: car tout sentiment est vne sorte de connoissance; mais aussi vn sens commun pour distinguer ces objects, vne imagination pour se les representer lors qu'ils sont absens, & vne memoire pour conseruer les especes. Or comme entre les sens externes ceux-là s'exercent le plus parfaitement, dont les organes sont mieux disposez: ainsi entre les internes ceux-là sont plus vigoureux qui rencontrent vn cerueau mieux disposé à leur action. Si sa constitution est humide, le sens commun y agist plus parfaitement: si seiche, la memoire y est plus ferme, chaude, si l'imagination en est plus forte. Que si la temperature du mesme cerueau est froide & seiche, la pru-

dence y regne, comme il arriue aux vieillards & melancholiques. Car il y a plus d'apparence de dire que l'organe de ces facultez est tout le cerueau, que non pas vne partie d'iceluy. Et ce que l'on apporte pour preuue du contraire, que souuent l'vne de ces facultez est blessée sans que les autres le soient, aucuns s'estans trouuez auoir la memoire entiere, bien que leur imagination fust lezée, ne montre pas qu'elles ayent des lieux differents : mais bien que comme la faculté naturelle dans tout le foye attire quelquesfois sans pouuoir retenir, retient sans pouuoir digerer ou separer les excremens : ainsi la faculté animale également dispersée dans toute la substance du cerueau quelquesfois iuge bien de la difference des objects, reconnoist les conuenances & disconuenances, reçoit les vrayes especes, mais ne les peut retenir ; au contraire la memoire sera quelquesfois entiere, bien que l'imagination soit troublée, à cause que la constitution qui se trouue alors dans tout le cerueau se rencontre propre à l'exercice d'vne de ces fonctions, & non pas de l'autre. Aussi arriue t'il assez souuent que ces facultez sont blessées sans que les ventricules, qu'on leur veut assigner pour demeure, le soient : comme en la douleur de teste, ou intemperie du cerueau, & dans les phrenesies causées de la seule inflammation des meninges, sans aucune lezion des ventricules.

Le 2. dist. Que l'imagination n'estoit pas distincte des autres facultez ; mais que nostre ame ressemble au Soleil, qui dans la continuité d'vne mesme action a des effects differens, n'agissant point dans les parties diaphanes du Ciel, refroidissant la moyenne region de l'air, eschauffant la derniere : & derechef y pourrissant quelques corps, produisant & donnant la vie à d'autres : la conseruation des especes & leur recep-

tion n'estans pas deux actions differentes, mais plustost comme la cire par vne mesme action reçoit vne figure & la retient, l'imagination qui reçoit les especes des objects ne doit estre distinguée d'elle mesme, lors qu'elle les conserue & retient, sinon par la raison qui nous fait appeller memoire la mesme action, bien qu'elle ne soit qu'vne continuation & conseruation de la premiere.

Le 3. dist. Que les effects de l'imagination estoient si merueilleux qu'on luy rapportoit la pluspart de ceux dont nous ne pouuons trouuer autre raison. Comme les ressemblances des enfans aux peres, bien qu'ils ne soient que putatifs : parce que l'apprehension que les femmes qui s'adonnent à d'autres ont peur d'estre surprises par leurs maris, fait qu'ils leur sont toûjours presens, la production de la pluspart des monstres, les marques imprimées sur les fœtus, & tant d'autres. Mais qu'elle soit la maistresse de la raison & de la volonté, c'est ce qui est plus digne d'admiration. Car l'ame ne s'imaginant point de peril, ou se proposant vn plus grand bien que n'est le mal du peril, porte le corps sur le faiste des maisons, sur les cordes, & sur les bresches à la bouche des canons : fait trauerser les riuieres à quelques-vns en dormant, qui se perdent, se noyent & ont peur où il y en a moins de sujet ; à sçauoir, lors qu'ils sont réueillez, ou qu'ils se trouuent seuls dans les tenebres, si tost que l'imagination leur propose quelque sujet de craindre, tant absurde puisse-t'il estre. C'est pourquoy ceux qui veulent animer les soldats leur eschauffent la ceruelle de vin, qui empesche que leur imagination ne se represente le peril : ou leur impriment vne audace par quelque discours genereux, dont la force nouuellement emprainte lance le corps dans les dan-

gers. Ce que les Turcs font en troublant l'imagination de leurs gens de guerre par l'opium dont l'effet se trouue en la quantité qu'ils le prennent contraire à celuy dont on endort les malades en ce climat. La raison n'acquiesce iamais aux propositions que nostre imagination n'a point conceuës comme vrayes : ce qui rend les plus foibles esprits moins capables de quiter vn erreur duquel ils auront esté imbus. Les offenses ne le sont point qu'entant que nostre imagination se les figure telles. Car vne douleur notable que nous auons receuës, estant suiuie d'vne excuse ne nous offense point ; là où vne parole indifferente, vne froideur, vne geste que nous interpretons à mépris, mesme vne priuation d'action, comme le manque d'vn salut, feront aller sur le pré. Voire toutes les professions du monde emprunter leur loüange ou leur blasme de l'imagination. Et qui est celui de nous qui n'estimast grief & ne se portast pour appellant, si on luy imposoit pour loy ce que la phantaisie lui fait trouuer bon. Le studieux se leuera de nuit : l'amoureux la passera à donner des serenades : tout cela pour contenter leur phantaisie. Bref, le prouerbe qui dit, qu'il n'y a heureux ou mal-heureux que ceux qui le pensent estre, monstre bien la puissance de l'imagination.

Le 4 dist, Que tous les animaux qui ont les sens externes ont aussi l'imagination, qui est vne faculté de l'ame sensitiue, qui leur donne le discernement des choses conuenables d'auec celles qui leur sont contraires. C'est pourquoy ceux des Philosophes qui ont denié cette puissance d'imaginer aux vermisseaux, aux mousches & tels autres insectes : disans qu'ils se portent vers leur bien par hazard, & non par aucune connoissance d'iceluy : outre ce qu'ils derogent à la prouidence diuine, ignoroient que les

moindres animaux ne laissent pas d'auoir les mesmes facultez que les autres, à tout le moins confuses, comme le sont leurs organes; qui contiennent d'autant plus de merueilles qu'ils seruent à de plus differents visages. Aussi, l'experience nous fait voir qu'ils distinguent fort bien ce qui leur est propre d'auec ce qui ne l'est pas: voire, qu'ils ont leurs passions, puisque la cholere porte l'abeille à poursuiure à tiré d'ailes l'ennemy qui a détruit sa ruche : leur preuoyance ; puis qu'elle & la fourmie font leurs prouisions, & mesmes obseruent entr'elles vne police, la premiere reconnoissant son Roy : ce qu'elles ne peuuent faire sans l'aide de l'imagination, bien qu'elle ne soit pas si forte en elles qu'és animaux parfaits : entre lesquels mesmes ceux qui n'ont point d'yeux où sont priuez de leur vsage comme la taupe, sont beaucoup inferieurs aux autres en imagination, qui s'occupe principalement sur les images, comme elle en prend le nom : desquelles la veuë fournit plus grande quantité que tous les autres sens. De sorte, que chaque animal estant porté naturellement à son bien, a eu besoin d'vne imagination pour le conceuoir tel, mais tous n'ont pas eu la memoire : laquelle n'ayant esté donnée que pour faire retrouuer aux animaux leur demeure qu'ils sont obligez de quitter pour chercher leur pasture : ceux qui ne changent point de demeure comme les huistres ou qui la portent auec eux, comme les limaçons & tortuës, n'en ont eu que faire.

Le 5. dist, Que l'imagination estoit vne connoissance differente de celle du sens, en ce qu'elle connoist ce qui n'est point, ce que ne fait pas le sens; de la science & de l'intellect, en ce qu'ils sont toûjours vrais, & celle cy est tantost vraye & tantost fausse. Ce n'est pas, toutesfois, vne opinion, parce que l'opinion produit en nous

vne creance, laquelle presuppose la persuasion: comme elle est vn effet de la raison, laquelle n'est point dans les bestes, qui ont toutes, plus ou moins quelque imagination. Son object est de si grande estenduë qu'elle passe celle de l'estre: puis que ce qui n'est point aussi bien que ce qui est, le faux comme le vray, sont de sa iurisdiction, car elle compose, diuise & remuë toute la nature & ce qui est hors la nature; en cela presque semblable à l'intellect, qui luy doit toutes ses plus hautes connoissances, puis qu'il ne peut rien connoistre sans les phantosmes de l'imagination: laquelle au contraire ne dépend aucunement de l'entendement en ses operations.

Le 6. dist. L'imagination, bien que tres-actiue, & qui se porte en vn moment depuis le plus bas estage du monde, iusques à ses voûtes, & ces espaces qu'elle se figure au dessus des Cieux, n'a pû neantmoins encore sçauoir où elle loge. Mais la qualité du cerueau qui luy est la plus propre est la chaleur. Car outre cette grande actiuité, qui doit necessairement tenir du feu, les imaginatifs sont les plus sujets aux fiéures chaudes, les bilieux excellent en cette faculté, dont les pituiteux au contraire sont les plus mal partagez. Ce qui peut estre oblige les Poëtes, qui doiuent leurs meilleurs vers à l'imagination, de fortifier en beuuant du meilleur, la chaleur de leur cerueau. Aussi est cela plus forte de toutes les facultez de l'ame, & qui remuë tout icy bas. Elle trouble & raccoise les peuples, leur fait entreprendre les guerres, & desirer la paix: réueille & endort nos passions, & comme si la nature n'auoit pas esté assez puissante pour produire toutes les choses necessaires à la perfection du monde, elle forme tous les iours de nouuelles idées & fait d'autres mondes à sa curiosité. C'est elle qui aueugla celuy dont parle Pline,

qui ayant songé la nuict qu'il perdoit la veuë, se sentit aueugle à son réueil; qui donna la voix au fils de Crœsus, que la nature luy auoit refusée; qui changea L. Cossutius de femme en homme, qui fit pousser les cornes à Cyppus pour luy auoir retracé toute la nuict l'image des taureaux, qu'il auoit veu combattre toute la iournée. Bref, qui fit deuenir fol Gallus Vibius pour l'auoir fait trop resuer sur les causes de la folie. Mais elle n'agist pas seulement au dedans sur le corps & sur l'ame: elle espand sa vertu bien loin au delà de son siege. Car on luy attribuë cette merueille des tortuës & des austruches, qui couuent leurs œufs auec la veuë, comme celle des poulles qui font éclorre leurs poulets selon les couleurs dont on enuironne leurs nids, & qui leur donnent quelquesfois la figure du milan, si elles sont effrayées de cét oyseau en les couuant. C'est aussi à l'effet de cette imagination que se doit rapporter ce que dit Bacon, qu'il fait dangereux estre regardé de ses enuieux en vne extreme ioye, comme ce qu'on dit, que certaines femmes Scythes tuoient d'vn seul regard; & possible encore à cette cause-là, mieux qu'à aucune autre, que le corps meurtry saigne en la presence de son meurtrier; que les plus vigoureux se sont trouuez froids & impuissans au besoin, & autres effets, dont on rapporte mieux la cause à cette imagination que l'on ne demontre la connexion & le rapport de cette cause auec tels effects.

Sur le second poinct, il fut dit, Que la crainte estant de deux sortes: l'vne filiale, qui est meslée de respect, & est propre aux gens d'honneur: l'autre seruile, que produit la seule consideration de la peine, fait voir que la crainte est plus efficacieuse que l'esperance: laquelle ne

se trouue gueres qu'és gens de bien : au lieu que la crainte se trouue és meschans & aux bons. Les loix le semblent aussi decider, n'y en ayant aucune qui fasse esperer quelque chose à la vertu, mais bien toutes faisans horreur des crimes par la crainte des supplices. Aussi toutes les Indes ne suffiroient-elles pas au moindre Estat, s'il falloit faire des recompenses vtiles à chaque bonne action qui s'y exerceroit, & les recompenses honorables n'estans estimées que par leur rareté ne le seroient plus si elles n'estoient communes. C'estpourquoy il n'y a qu'vn Tresorier de l'Espargne en exercice, mais des Iuges, gens du Roy, Preuosts, Archers & Sergens sans nombre. Dailleurs, il y a tousiours plus à craindre qu'à esperer. Car celuy qui a du bien & de l'honneur le peut plus aisément perdre par les aguets des meschans & enuieux qui sont en plus grand nombre; qu'il n'en peut acquerir de nouueaux, en faisant tant de bien qu'il voudra : soit pource que ceux qui le peuuent recompenser n'en sont pas tousiours bien informez, ou parce qu'ils n'en ont pas le moyen ou la volonté. C'est aussi pourquoy Dieu, quoy qu'il nous fasse esperer le Paradis, veut toutesfois que nous le seruions en crainte, & que nous l'aprochions auec tremblement. Tellement que la chose où nous esperons le plus (qui est la vie eternelle) meslant nostre esperance de crainte, il n'est pas croyable qu'aucune autre chose en soit exempte : là où il se trouue des craintes sans aucune esperance. Or la passion qui agit puissamment toute seule est plus forte que celle qui n'agit qu'en compagnie d'vn autre.

Le 2. dist. Que s'il faut iuger de la grandeur des causes par celle de leurs effets, la passion sera la plus forte, qui nous portera à de plus grandes choses. Et ainsi l'esperance l'emportera

par dessus la crainte, puis que c'est elle qui fait monter vn soldat au haut d'vne bresche, & qui a porté tant d'hommes illustres de l'antiquité & de nostre siecle aux genereuses actions, là où la crainte par sa froideur gelant les esprits & les resserrant au dedans, rend les hommes incapables d'aucune action. Car toutes nos actions dépendans de la disposition des esprits, organes de tous les mouuemens, tant interieurs qu'exterieurs : si ces esprits sont eschauffez, agiles & mobiles, tels qu'ils sont rendus par l'esperance, nostre ame se porte lors hardiment aux plus difficiles actions. Si au contraire ils sont refroidis & figez par la crainte, l'ame se trouuant engourdie, ne peut rien faire que de lasche & pusillanime.

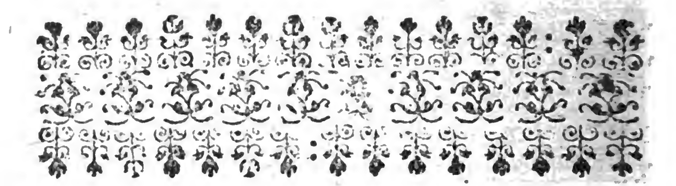
Le troisiesme dist. Pour bien examiner la force de l'esperance & de la crainte, il les faut considerer comme deux Athletes qui doiuent venir aux mains. Mais la crainte montre desia par la palleur de son visage qu'elle manque de cœur, & qu'elle le cede à l'esperance, qui s'anime d'elle-mesme à la poursuite du bien qu'elle se propose, en chassant toute sorte de crainte qui luy voudroit faire apprehender les trauerses & les obstacles qui s'opposent à la ioüissance de ce bien. Aussi, la crainte est contemptible, & ne se rencontre qu'és esprits abjets : mais l'esperance se loge dans les ames releuées, où elle produit des actions dignes de sa grandeur & de son origine, qui est le Ciel ; vers lequel les hommes éleuent naturellement les yeux en leur aduersitez : comme la peur tire son origine d'embas ; vers où elle affaisse les corps & les esprits de ceux qu'elle occupe : tellement que c'est mettre en paralelle le Ciel auec la terre, que l'esperance auec la crainte.

Le 4. dist, Que l'vne & l'autre estoient des

passions de l'appetit irascible, toutes deux de l'auenir, & occupées à surmonter les difficultez qui se presentent à l'appetit concupiscible. L'esperance est l'attente d'vn bien difficile à obtenir, conceu neantmoins comme nous pouuant arriuer. Elle se rencontre plus souuent dans les ieunes hommes, parce qu'ils ne viuent que de l'auenir, & est l'anchre de tous les mal-heureux; entre lesquels il n'y en a point qui perdent l'esperance de se deliurer de leurs miseres. Elle sert de medecine à tous nos maux, n'abandonnant iamais les malades les plus déplorez, qui esperent tandis qu'ils respirent: voire, c'est le refuge de tous les hommes, de quelque sexe aage & condition qu'ils soient: en cela d'autant plus miserables, qu'estans destituez des biens veritables, il ne leur en reste plus que d'imaginaires & phantastiques. C'est pourquoy les Hebreux appellent l'esperance & la folie du mesme nom *ch:sel*. De vray comme si les maux qui nous accablent n'estoient pas en assez grand nombre, nostre ame s'en figure & fantaisie d'infinis par la crainte: qui apprehende autant ce qui n'est point que ce qui est; estant promptement l'attente d'vn mal prochain qui donne de l'horreur à nos sens, & qu'on ne peut aisément éuiter. Car les hommes ne craignent pas les plus grands maux, mais ceux qui sont les plus contraires à leur nature. D'où vient qu'ils apprehendent plus le gibet, les galeres ou l'infamie, que de tomber dans les vices, ou de perdre la grace de Dieu. Car bien que ce soient les plus grands maux du monde, ils ne les reconnoissent tels que par vne reflexion de l'entendement. De là vient aussi que les meschans craignent plus la roue que l'enfer: parce que les punitions que Dieu fait des pechez sont estimées lentes: & celles des hommes promptes. Mais pour iuger

de la force, de l'esperance ou de la crainte par leur propre essence, il faut considerer que le bien estant beaucoup moins agreable à la nature que le mal ne luy est douloureux & sensible, parce que le bien ne donne qu'vn mieux estre : le mal détruit l'estre absolu : la crainte, qui est l'attente de ce mal, est beaucoup plus forte que l'esperance qui est l'attente de ce bien. Ce qui se void aussi par ses effets beaucoup plus violens que ceux de l'esperance : car elle fait dresser les cheueux, les a mesmes blanchy à quelques-vns en vne nuict, fait pâlir le visage, refroidir & trembler tout le corps, palpiter le cœur, & non seulement altere toute l'habitude, mais peruertit la raison, abolit le iugement & la memoire, interdit l'vsage de la parole, de tous les sens, iusques-là qu'elle a causé à plusieurs vne mort subite. Mais l'esperance n'a iamais donné la vie. La crainte donne des aisles pour fuir le mal : l'esperance nous fait simplement aller apres le bien. Aussi, la crainte a t'elle eu besoin de la force la plus forte des vertus, pour resserrer sa violence & reprimer ses desordres.





SOIXANTE-CINQVIE'ME CONFERENCE

1. De l'Intellect. 2. Si le mary & la femme doiuent estre de mesme humeur.



L'Intellect est vne faculté de l'ame, par laquelle nous entendons. Car des facultez, les vnes sont sans connoissance, comme les naturelles, communes à l'homme & aux corps inanimez, & les vegetatiues qu'elle a aussi en commun auec les plantes ; sçauoir, les puissances de se nourrir, croistre & engendrer : les autres sont auec connoissance. Et celles-cy de rechef, ou s'exercent sans l'vsage de raison comme les sens internes & externes, ou bien n'ont besoin de raison, comme est l'intellect & l'appetit raisonnable, qui est la volonté ; celuy-cy pour distinguer le vray du faux ; & celle-cy le bien du mal. Or comme l'entendement mendie ses reconnoissances des puissances inferieures, aussi imite t'il leur façon de connoistre ; & comme le sentir est patir, le connoistre est de mesme ; & les especes intelligibles sont receuës dans l'intellect de la mesme maniere que les especes

sensibles dans les organes des sens externes. Car tout ainsi que leurs organes sont exempts de toutes les qualitez dont ils doiuent iuger : ainsi l'intellect pour entendre tout doit estre exempt de toutes especes intelligibles ; voire bien plus que les organes des sens. Car le crystallin organe de la veuë a des qualitez tangibles, la main des visibles ; pour ce que l'œil n'est pas destiné à toucher, ny la main à voir. Mais l'intellect deuant connoistre tout, parce que tout est intelligible, doit estre destitué de tout : contre l'opinion de Platon, lequel admettant la Metempsycose, a aussi crû que les ames entrans en d'autres corps y portoient les especes des choses qu'elles auoient sceuës auparauant, mais que ces especes estoient obscurcies & comme voilées des nuages & humiditez des corps qui les reuestoient ; lesquelles estans dissipées par l'aage, les especes se produisoient peu a peu, comme les characteres imprimez sur du bois, ou sur de la pierre, couuerts de cire, paroissoient à mesure qu'elle se fond. De sorte qu'il appelloit nostre science vn ressouuenir, bien qu'il ait manqué en cela. En quoy il a neantmoins mieux raisonné qu'Aristote; lequel a admis la Metampsycose, & nié la reminiscence, qui s'entresuiuent necessairement.

Le 2. dist. Que les operations de l'intellect estoient si diuines que l'entendement mesme ne pouuant croire qu'elles puissent venir de son chef, les rapportoit à des puissances superieures. Car il inuente, dispose, medite, examine & espluche les moindres differences, compose & diuise tout, connoist les simples termes, énonce le sujet de l'attribut, affirme, nie, suspend son iugement, seul entre toutes les puissances se reflechie sur soy-mesme : voire, par vne action toute diuine produit vn verbe par sa

connoiſſance. Car tout ainſi qu'en parlant eſt produit vn verbe de la bouche, ainſi en connoiſſant eſt engendré le verbe de l'eſprit. Toutesfois auec cette difference; que le premier eſt vne qualité corporelle & patible emprainte dans l'air: & non ſecond: car l'intellection eſt vne operation immanent. C'eſt pourquoy quelques-vns ont eſtimé que ces actions toutes diuines eſtoient faites de Dieu meſme, qu'ils diſoient eſtre cét intellect agent: lequel illuminant les phantoſmes, en produiſoit des eſpeces intelligibles qu'il preſentoit à noſtre intellect. D'autres les ont rapportées à vne genie particulier. Mais comme ie ne nie point que Dieu, dans les connoiſſances ſurnaturelles, ne donne la foy, l'eſperance, la charité & autres dons ſurnaturels: auquel cas Dieu peut eſtre dit l'intellect gent: auſſi i'eſtime que dans les connoiſſances naturelles & ordinaires deſquelles ſeules nous parlons icy, il ne ſe faut imaginer aucun concours de Dieu, autre que l'vniuerſel; par lequel il conſerue les cauſes naturelles en leur eſtre, & ne les abandonne point dans leurs actions. C'eſt donc l'entendement qui fait luy-meſme tout ce qu'il croit ſurpaſſer ſes forces qu'il ne connoiſt pas aſſez: & l'intellect agent & le patient ne ſont qu'vn; eſtans diſtinguez ſeulement par raiſon. Entant qu'il ſe forge des eſpeces on l'apelle agent; entant qu'il les tient & conſerue, il eſt dit patient. Car, tout ainſi que la lumiere fait que les couleurs ſont actuellement viſibles en les illuminant auec l'air, qui eſt leur moyen: l'intellect agent rend toutes choſes capables d'eſtre connuës en illuſtrant les phantoſmes, les eſpurant de la craſſe de la matiere dont ils tiennent encore quelque choſe lors qu'ils ſont dans l'imagination, & formant d'iceux des eſpeces intelligibles. Autrement ſi ces phan-

ces phantosmes demeuroient toûiours dans leur estre materiel, l'entendement estant spirituel ne connoistroit rien : puis que le sensible & materiel demeurant tel ne peut agir sur le spirituel & immateriel. Ioint que les especes de la phantaisie ne nous representans que les accidens des choses, il a fallu que l'intellect par sa vertu actiue, sublimant & élevant ces especes à vn degré d'estre plus noble, en fit des especes representatiues de leur essence. Ce qu'il fait par l'abstraction des proprietez indiuiduelles de leur sujet, d'où il forme des conceptions vniuerselles, qui est vne action propre de l'intellect. Cette faculté souueraine estant si noble qu'elle annoblit tous les estres, les rendant semblables à soy.

Le 3. dit, Que l'intellect estoit à l'ame tel que l'ame au corps qu'elle y perfectionne. Et comme il connoist les choses corporelles par les sens, aussi connoist il les incorporelles par soy-mesme. Cette faculté sert de moyen & de lien vnissant toutes choses à leur premiere cause, & est cette chaisne d'or d'Homere, ou cette eschelle de Iacob, qui touche de la terre aux Cieux, par laquelle les Anges, c'est à dire les especes & notions les plus spirituelles montent au ciel de l'homme, qui est son cerueau, pour l'informer, & en font descendre les esprits pour reduire en pratique les belles inuentions de l'entendement. Or comme la raison distingue les hommes d'auec les bestes, aussi fait cét intellect les hommes entr'eux. Et si nous en croyons Trismegiste en son Pimandre; Dieu a donné à tous les hommes le raisonnement, mais non l'intellect, qu'il a proposé pour recompense à ses fauoris. Aristote dit, que c'est vne connoissance des principes indemonstrables, & des formes immaterielles. Platon l'appelle vne verité : Phi-

son Iuif, le chef & le flambeau de l'ame; & qu'il est le maistre du petit monde, comme Dieu l'est du grand, l'vn & l'autre estans par tout, sans estre meslez ny compris en aucune partie d'iceluy.

Le 4. dist. Que l'esprit humain estoit vne substance toute diuine & immortelle, puis qu'il n'a aucun principe de corruption dans luy mesme, estant tres-simple, & n'a hors de soy aucun contraire: eternelle, puis qu'il n'est point dans le temps, mais par dessus le temps, qui despend de luy entant qu'il est vne mesure: infinie, puis que sa nature n'est aucunement limitée, & qu'il est tout ce qui peut connoistre c'est à dire, toutes choses esquelles il se change: non pas vne mutation substantielle; mais comme la matiere premiere s'vnit auec les formes, demeurant tousiours la mesme matiere; la cire demeurant entiere, reçoit toutes sortes de figures: ainsi l'intellect ne se change pas réellement és choses qu'il connoist; mais reçoit seulement leurs especes, auec lesquelles il est vny si estroitement, qu'il est dit semblable à icelles. Comme aussi, bien qu'il soit dit patient quand il les reçoit, il ne faut inferer de là qu'il soit materiel, puis que ces especes sont materielles, & qu'en agissant sur l'intellect elles ne l'alterent pas, mais le perfectionnent. Aussi il a cela de particulier, que plus ces especes sont excellentes, plus est-il rendu parfaict, d'où vient qu'apres des choses tres-hautes, il peut auoir compris aussi aisément connoistre les moindres. Marque asseurée de son estre incorruptible & de sa difference d'auec les sens lesquels sont destruits par l'excellence de leurs objets, comme l'œil par la clarté du Soleil, ou la blancheur de la neige, apres lesquels il ne peut plus voir les autres objets visibles. Mais comme l'ame estant desliurée du corps n'a que

faire des connoissances sensitiues, parce qu'alors elle ne ratiocine plus, mais void les effets dans leurs propres causes, & se commande & obeït à elle mesme tres parfaitement, deliurée qu'elle est de l'importunité de l'appetit sensitif aussi tandis qu'elle est empestrée dans le corps elle reçoit quelques impressions resultantes de ses parties, humeurs & esprits destinez à son seruice, estant en quelque façon renduë semblable à eux. Ainsi l'ame de l'aueugle né est ignorante des couleurs, les bilieux sont coleres & les melancholiques peoureux à cause de la noirceur de leur humeur.

Le 5. dist. Que toutes les actions des hommes dependans du temperament, celles de l'entendement tandis qu'il est l'intringue és liens du corps n'en sont non plus exemptes. Car comme celuy des plantes leur donne des qualitez propres à attirer, cuire & conuertir leurs alimens, & engendrer leurs semblables : les bestes ayans vne temperature sortable à leur nature, se portent dés qu'elles sont venuës au monde, à ce qui leur est conuenable, sans qu'on leur ait iamais appris. Ainsi, les hommes sont portez d'eux mesmes à diuerses choses, selon que leurs ames rencontrent des dispositions propres à certaines actions: voire, sont sçauans sans auoir iamais rien appris, comme il s'est veu en plusieurs phrenetiques & insensez : : entre lesquels, bien qu'ignorans, les vns se sont veus faire de bons vers, d'autre discourir doctement des matieres les plus releuées, aucuns parler les langues, & dire les choses à venir puis apres leur guerison se retrouuer dans la mesme ignorance qu'auparauant. Ce qui peut venir naturellement de ce que l'ame capable d'elle mesme de tout sçauoir, le passé par le moyen de sa memoire, le present par tous les sens, & l'auenir par l'entendement.

rencontre alors vn cerueau dont la tempera-ture qui luy est arriuée par la maladie se trouue propre à exercer telles actions, luy pouuant auenir le mesme par tels accidens, que ce qui arriue par l'aage, lequel changeant la temperature du corps, est aussi cause de la diuersité des actions. Et c'est pourquoy les enfans ne peuuent exercer les fonctions de l'ame raisonnable, parce qu'ils ont vn temperament chaud & humide, inepte aux actions de l'entendement, comme au contraire fort propre aux actions de l'ame vegetante & sensitiue. De sorte, que si les hommes naissoient froids & secs, ils viendroient au monde tous sages & sçauans : mais parce qu'ils n'acquierent cette temperaturé du cerueau qu'auec le temps, ils ne sont aussi sçauans qu'auec le temps.

Sur le second poinct, il fut dit: Qu'on le pouuoit traitter physiquement & moralement. En la Physique, on demande si le mary & la femme doiuent estre de mesme temperament. Où l'on respond, que comme la nature a distingué le sexe, elle a aussi assigné à chacun son temperamment : de sorte que lors qu'vne femme, qui doit estre froide & humide, est chaude & seiche, elle est inepte à la generation comme le mary, lors qu'estant mal partagée du chaud & du sec, il tombe au cas de la Loy *de Frigidis*. Moralement parlant il s'agist si la conformité des mœurs est plus requise au mariage que leur diuersité & difference. Il semble, puis que la diuersité des actions est necessaire en vne famille, l'office du mary estant autre que celuy de la femme, qu'ils doiuent estre aussi differents en mœurs, comme ils le sont en temperaments qui produisent les mœurs, & ceux-cy les inclinations & actions.

Ie 2 dît. Que ces Philosophes qui tenoient que le masle & la femelle n'estoient que chacun vne partie de l'homme dont le nom leur est encore commun, eussent conclu pour la ressemblãce des humeurs & des mœurs: car ils disoient que chacun cherchoit son autre moitié, tant qu'il l'eust trouuée. Ce qui faisoit les amitiez tant vantées és siecles passez, & si rares en cettuycy, & paraillement les mariages, ausquels ceux qui prennent garde de plus prés trouuent qu'il ya peu de mariez qui n'ayent quelque ressemblance, mesmes dans leur visage. Aussi, les mariages estans faits au Ciel, & l'vn des plus notables accidens de la vie, il faut que la mesme influence qui fait le mariage du mary fasse aussi celuy de la femme: & si toutes les actions d'icy bas empruntent, comme veulent les Astrologues, leur force des cieux, le mary & la femme ayant mesme cause vniuerselle d'vn si grand & notable changement, duquel dépend presque tout le bien & le mal de l'vn & de l'autre, ne peuuent qu'ils ne se ressemblent. Et partant ceux qui se ressembleront mieux conuiendrõt mieux aussi auec leur cause vniuerselle: par consequent les astres trouueront moins de resistance à produire leurs effets sur eux, & par ainsi passeront plus doucement leur vie, que si par vne contrarieté de mœurs ils faisoient comme le voyageur, qui se promeine dans le vaisseau à l'opposite de son cours, ou qui veut voguer contre vent & marée, ou plustost encore s'ils font comme ceux qui tirent à l'auiron l'vn d'vn costé & l'autre d'vn autre: car alors comme vne corde tirée par les deux bouts se rompt plustost que d'auancer, ainsi cette contrarieté de mœurs fait que rien ne s'auance dans vn mesnage. C'est pourquoy l'on interprete le prouerbe, qui dit, qu'il faut manger beaucoup de boisseaux de sel auec vn homme auant que le choisir pour

amy, qu'il faut par vne ſemblance d'aliments acquerir ſimilitude de mœurs auec luy: & s'il eſt requis entre deux amis, combien plus entre deux mariez, qui ne doiuent point auoir de plus grãds amis qu'ils ſont l'vn a l'autre: étans en ſocieté de tous les biens & de tous les maux de cette vie: Auſſi feignez vous l'vn de gaye humeur & l'autre melancholique; l'vn aymant les compagnies & l'autre la ſolitude, l'oppoſition de ces contraires inclinations rendra auſſi inſupportable, à l'vn la preſence de l'autre, que la Muſique & la dance ſont deſagreables à vn homme triſte, ou les plaintes importunes pour vn treſpaſſé, à qui ſe veut diuertir: Car noſtre eſprit par cette diſproportion reçoit vn choc qui luy eſt fort deſagreable. Si l'vn eſt ieune & l'autre vieil, l'vn beau & l'autre laid; l'vn de complexion amoureuſe, & l'autre non, les maux qui en arriuent ſont trop communs pour en faire la deduction. Si l'vn eſt prompt & l'autre lent, les actions de l'vn deplairont à l'autre: là où ce qui plaiſt eſtant ou paroiſſant bon, & rien apres nous ne nous eſtant ſi agreable que ce qui nous reſſemble, deux perſonnes qui ſeront d'accord de faire quelque choſe, ou ne le faire pas, auront la paix & tranquillité d'eſprit.

Le 3. dit. Que dans l'œconomie comme dans la Politique ſe deuoit rencontrer vne harmonie, laquelle ſe trouue dans la diuerſité, & non dans la monotomie ou identité par tout deſagreable & ſterile. Ce qui faiſoit deſirer à Ariſtote que l'homme fuſt de dix ans au moins plus vieil que la femme, la diſparité d'âge; faiſant auſſi celle des humeurs: & qui fait mettre la difference qui ſe trouue en tous les indiuidus, pour vne des grandes merueilles du monde. C'eſt pourquoy le mary & la femme doiuent eſtre diſſemblables en leurs mœurs & actions,

afin que chacun tienne sa partie, l'vn le dessus & l'autre le dessous, l'vn commande & l'autre obeïsse. Aussi le mary & la femme qui seroient tousiours d'accord, n'auroient point matiere de parler. Si l'homme est grand causeur & la femme aussi, la maison sera tousiours en bruit: au contraire, le silence de l'vn donnera lieu au babil de l'autre & le fera excuser. Si tous deux sont sçauans ils ne s'estimeront pas l'vn l'autre: si au contraire l'vn admirant l'autre, l'en aimera dauantage. Si tous deux sont prodigues, ils verront bien tost le fond du sac: là où le bon mesnage de l'vn, supplée aux despenses de l'autre. Si l'vn est triste, l'autre qui sera gay le resiouyra: sinon, ils se porteront tous deux dans l'excceds de la tristesse ou de la ioye. Si l'vn est prophane, celuy qui sera deuot le conuertira par le bon exemple de sa deuotion; voire, le sanctifiera, ce dit l'Apostre. Bref, si l'vn est seuere, il est bon que l'autre soit doux: si l'vn est colere, que l'autre soit plus paisible: autrement le mesnage seroit tousiours en trouble: le grand des maux, ce disoit le petit Ambassadeur des Bizantins, qui s'y puisse mettre, veu que par luy les plus grandes choses leur semblent trop petites: au lieu qu'en temps de paix les plus petites leur semblent assez grandes.

Le 4. dist. Que si Iustinien, ou plustost sa femmme Theodore, n'eust aboly cette loüable coustume de repudier les femmes, introduite par Spurius Caruilius, pour rabatre leur orgueil & malice, ou qu'au moins les femmes de ce temps fussent de l'humeur de ces Romaines, lesquelles ayans fasché leurs maris, leurs demandoient pardon dans le Temple d'vne Deesse, appellée pour ce sujet Viriplaca, ne seroit pas si soigneux de considerer les conditions requises à vn bon mesnage. Esquelles il faut considerer que

tant en la nature qu'és meurs il y a des temperatures de corps & habitudes de l'ame absolument bonnes ; d'autres absolument mauuaises; & d'autres encores differentes comme sont les passions. Le mary ou la femme qui auroient le corps d'vne parfaite temperature (encore qu'elle ne se trouue gueres , & moins au sexe feminin qu'en l'autre) auroient à rechercher leur semblable. Car le temperé adjousté au temperé ne change point sa temperature ; autrement , il faut que le defaut de l'vn soit corrigé par l'excez de l'autre. Car la production de l'homme estant la plus noble de toutes les actions , elle requiert aussi vne tres-parfaite temperature des quatre qualitez dans la semence des deux parens : laquelle ne se trouueroit pas s'ils estoient tous deux chauds & secs , ou froids ou humides. Le vertueux doit chercher son semblable ; le vicieux son dissemblable : car il n'y a iamais d'amitié entre les meschans : la societé des voleurs ne meritant pas ce nom. Quant aux passions & mœurs qui les suiuent ordinairement , il est à propos que le mary ait celles que la nature à donné plus communément aux hommes : & prenant , qu'il soit dissemblable à la femme , & elle à son mary.



SOIXANTE-SIXIE'ME CONFERENCE

1. De l'Yurognerie. 2. De la Danse.



E qu'on dit communément que plus vne chose est excellente, son abus est d'autant plus pernicieux, se verifie principalement au vin, lequel n'est pas seulement le meilleur de tous les aliments, se conuertissant plus promptement qu'aucun en nostre substance, faisant peu d'excremens & grande quantité d'esprits, auec lesquels il a beaucoup de conuenance : mais aussi le plus excellent & le plus benin de tous les medicamens. Car il réjoüit & fortifie tellement le cœur qu'vn homme tant qu'il est yure n'est iamais attaqué de la peste, le vin luy seruant d'antidote & preseruatif. Il tempere la froideur naturelle du cerueau, aide la coction de l'estomach, engendre vn sang loüable, ouure les obstructions, attenuë les humeurs grossieres, & donne vne bonne habitude à tout le corps. Mais estant pris par excez, il produit aussi des maux sans nombre ; comme la paralysie, l'apoplexie, épilepsie, conuulsions, catharres & telles autres maladies froides ; la chaleur naturelle ne pouuant surmonter la froideur actuelle du vin pour la trop grande quantité. Encore seroit-ce peu ; si ces desordres ne

passoient point iusques dans l'ame, dont ils détruisent l'œconomie, & obscurcissent la beauté, y effaçans le charactere qu'elle porte de la diuinité, & empeschans ces belles fonctions de l'intellect & de la volonté. De sorte qu'à bon droict le Medecin Mnesitheus appelloit le vin le plus grand bien, & le plus grand mal des hommes. C'est pourquoy, comme vn Philosophe conseilloit à ceux qui estoient sujets à se mettre en colere de se considerer dans vn miroir, lors qu'ils seroient surpris de cette passion, la seule difformité de leur visage les pouuant détourner de ce vice; ainsi, celuy qui est sujet à se laisser prendre au vin doit, à la mode des Lacedemoniens, regarder, és autres la laideur de ce vice pour l'auoir en horreur, ne le pouuant dans soy mesme, lors que l'yuresse luy interdit l'vsage des sens.

Le 2. dist, Que l'homme estant le plus intemperant de tous les animaux, auoit eu besoin de vertus pour moderer ses concupiscences dereglées au desir qu'il a de se nourrir, comme en celuy d'engendrer, que la nature a assaisonnées de plaisir, comme les autres actions animales; l'vsage moderé desquelles comme il est conforme à la nature, aussi leur excez est contraire à la raison: laquelle ne pouuant souffrir ces voluptez du tact & du goust, comme estans les plus materielles, employe la temperance pour reprimer les premieres par la chasteté, & les derniers par l'abstinence & sobrieté: dont la premiere regle le manger, & la seconde le boire: l'vne & l'autre placées entre deux extremes, bien que leur defaut soit si rare qu'il n'a pû encor trouuer de nom chez les Philosophes. Mais l'excez du manger s'appelle gourmandise; celuy du vin, yurognerie: laquelle differe de l'yuresse, comme la puissance de la passion, l'habitude

de l'acte, le vice des actions vicieuses. Car l'yurognerie dit vne mauuaise habitude en celuy qui est adonné au vin : l'yuresse n'est qu'vne affection ou passion de celuy qui a beu plus qu'il ne faut : Et vn homme peut estre yure sans estre yurogne, mais il ne peut estre yurogne sans estre ou auoir esté yure par plusieurs fois. C'est pourquoy l'yurognerie estant tousiours vicieuse ne doit iamais estre tolerée, mais bien quelquesfois l'yuresse pour la santé, mesme tous les mois, selon les Medecins les Arabes, qui soûtiennent qu'elle fortifie toutes les facultez, qu'vne vie reglée rend nonchalantes & languides. Ce qui l'a fait aussi recommander par Hyppocrate sur la fin de son troisiesme liure de la Diete, & repeter plusieurs fois ailleurs, qu'vne façon de viure trop exacte est tres-perilleuse, ceux qui y sont accoustumez supportans plus difficilement les fautes qu'ils commettent en leur vie.

Le 3. dist. Que l'yuresse estoit vne lezion de la faculté animale, causée par les vapeurs d'vn breuuage alimentaire. Car les medicamens ou venins aualez ne peuuent estre dits cause de l'yuresse ; aucun n'ayant iamais cru que Socrate fut mort yure pour auoir beû de la cigue, bien qu'il eust les mesmes accidens que celuy qui est yure: non plus que toute lezion de ces actions nobles n'est pas yuresse, autrement les phrenetiques, vertigineux, & ceux qui ont des tremblemens de membres deuroient estre appellez yures, ayans la raison, la memoire, l'imagination & le mouuement deprauez, diminuez, ou abolis, comme ceux qui sont yures. La raison en est que cette lezion ne se fait pas par les fumées du vin, qui seules font proprement l'yuresse : les effets pareils à ceux-là produits par les fumées & vapeurs externes ou internes, ou par celles des corps solides qu'on a mangez, lesquels ont ver-

tu d'enyurer meritans plustost le nom d'aliena-tion d'esprit que d'yuresse, comme sont les fumées du tabac, celles qu'on respire dans les caues où boult le vin nouueau, qui enyurent par leur odeur comme fait aussi celle du charbon, de laquelle est mort l'Empereur Iouinian. L'huile de la graine de jusquiame, au rapport de Pline, estant distillée dans les oreilles fait le mesme trouble du iugement. Le matslach & l'opium apporte vn pareil desordre aux Turcs que l'yuroye pestrié auec le pain à nos paysans; & la melisse, l'encens & les anacardes meslez auec les alimens. Entre les bestes, l'asne est enyuré de la cigue: le pourceau de la jusquiame, ou marc de raisins: tous les poissons par les amorces du bois de chesne frais coupé, & de la coque de leuant: iusques aux mouches, ce dit Aristote, sont enyurées de l'odeur des parfums; qu'elles abhorrent si fort pour ce sujet, qu'il ne faut qu'en approcher de leurs ruches pour les dépeupler. L'yuresse proprement prise se fait donc des vapeurs chaudes & humides du vin, esleuées par la chaleur naturelle dans le cerueau; duquel elles destruisent la temperature par leur chaleur; qui rend les mouuemens de l'ame violens, & gaste sa structure par la repletion de ses ventricules, distention des membranes, humectation & obstruction de ses nerfs. Car comme le vin est chaud & humide; & qu'il enyure par ces deux qualitez; aussi est il plus mal-aisément supporté par les cerueaux chauds, ou humides. D'où vient que les bilieux, aussi bien que les enfans, les femmes & les vieillards resistent moins à sa violence, & en sont plustost imprimez que ceux qui ont le cerueau d'vne temperature moyenne entre le chaud & l'humide; dits pour ce sujet auoir bonne ceruelle. Pour laquelle raison le bien boire est tant estimé de quelques nations; &

Cyrus n'en trouua point de plus puissante pour persuader qu'il estoit plus digne de commander que son frere Artaxerxes, qu'en disant qu'il beuuoit mieux que luy. Aussi, non seulement Philippe, Alexandre & Mithridate faisoient gloire de bien boire, mais Socrate, Platon, Xenocrate, & plusieurs autres sages de l'antiquité, ne dédaignoient point de faire carousse. Et Homere parlant du sage Hector n'oublie gueres son grand gobelet. Ce qui obligeoit les Atheniens d'auoir le bien boire en telle recommandation, qu'ils establirent des Magistrats, appellez Oenoptes, pour presider aux festins, & donner ordre qu'vn chacun y fist raison à son compagnon.

Le 4. dist. Selon que la chaleur ou l'humidité prédominent dans le vin, elles impriment leurs vestiges sur nos corps. Les marques de la chaleur sont la promptitude des actions, la colere, l'audace, le babil, la rougeur du visage, le nez boutonné, les yeux estincelans & bordez d'écarlatte. Celles de l'humidité sont la paresse, l'engourdissement & pesanteur de teste, les larmes sans cause, la molesse & humectation des nerfs, qui font chanceler & begayer l'yurogne : effets toutesfois differents selon les qualitez du vin & la temperature du cerueau de celuy qui boit. Car si les fumées du vin sont chaudes & seiches, qu'elles se portent en vn cerueau chaud & sec, ou en vne petite teste, elles causent des veilles & rendent l'homme insensé & furieux. Si elles sont plus humides, comme celles du vin temperé d'eau, (que l'on tient enyurer dauantage que le vin pur, à cause que l'eau aidée de ce vehicule par sa froideur fait plus de sejour dans le cerueau,) & que ce cerueau soit desia humide, elles font dormir & rire quand l'humeur sanguine rencontre vn vin plus temperé.

Pour laquelle varieté des effets du vin les anciens representoient vn Bacchus monté sur vn Tigre, auec vn Lyon, vn Porc, & vn Singe à ses costez.

Le 5. dist. Que boire à jeun ou estant eschauffé, aidoient à s'enyurer, pource que les conduits ouuerts par la chaleur, attirent plus promptement le vin, & ses vapeurs sont plus aisément enleuées au cerueau, comme aussi quand l'estomach est vuide, & que les fumées du vin ne sont point rabatuës par celles des viandes. Mais tout ainsi que l'yuresse se peut procurer par plusieurs moyens, il y en a beaucoup d'autres qui en preseruent. Les vns font entierement abhorrer le vin comme l'eau distillant de la vigne, les œufs de choüette, ou le vin dans lequel on aura estouffé des anguilles ou grenoüilles vertes : & au dire d'Ouide la fontaine de Clitore. D'autres repriment sa violence, comme l'Amethyste, qui en a tiré son nom; le poulmon d'vn mouton rosty, la poudre des becs d'hyrondelles meslée auec de la myrrhe; le saffran, les amandes ameres, l'absynthe, les noyaux de pesche, le vin de meurthe, l'huile, le choux & les chapeaux de fleurs : moyens d'autant plus recherchez par les anciens qu'ils en auoient plus de besoin que nous; leurs vins estans plus fumeux & plus mal-faisans que les nostres; tesmoin Homere, lequel parlant du vin que Maron Prestre d'Apollon donna à Vlisse, dit qu'il n'en pouuoit boire sans y mettre vingt fois autant d'eau trempée, que le plus fort de nos vins ne sçauroit endurer.

Le 6. dist. Que l'yurognerie tout vicieuse qu'elle est, n'estoit point sans ses vtilitez. Car outre que c'est l'anodin dont tous les gens de labeur consolent leurs peines, elle dissipe les soins & deslie la langue. C'est pourquoy le vin s'appelle Lyæus. Ce qui fit dire à l'vn des soldats de

Philippe, accusé d'auoir mal parlé de luy, qu'il en alloit bien dire d'autres si le vin ne luy eust failly. Si bien que le prouerbe seroit plus veritable, qui diroit que la liberté est au vin que non pas la verité : qui a fait conseiller à quelques Iurisconsultes d'enyurer plustost les preuenus de crime, que leur donner la question ; à l'imitation de Iosephe qui découurit par ce moyen vne conspiration tramée contre luy par vn soldat dont il se defioit bien, mais n'auoit pas assez de preuues pour luy faire son procez.

Sur le second point, il fut dit : Que l'Harmonie, auoit tant de pouuoir sur l'ame, qu'elle l'a contraignoit ne l'imiter. Ce qui fait gringoter & chanter entre les dents ceux à qui vn air plaist, & l'imprimer quelquesfois si fort en leur esprit, qu'ils ne l'ostent pas quand ils veulent : comme l'experimentent ceux qui s'endorment sur quelque plaisant chant, car souuent ils s'éueillent en le repetant. Et pource que ses puissances ne se plaisent point à estre oysiues, non plus qu'vne graine ou racine à ne pousser point ; l'ame agitée pousse les esprits, eux les humeurs & les parties qu'elles contraint à suiure son branle, qui s'appelle dance. Cette dance est donc vne partie de la musique, qui porte nos membres à la cadance des tons de la voix, ou de l'instrument. Elle imite les mœurs, les perturbations & actions humaines : & par ainsi elle a autant d'especes comme les hommes ont de differentes actions. Mais leur principale diuision se prenoit anciennement de leur lieu & vsage. Car ou elle estoit particuliere, dont on se seruoit dans les mariages & festins ; ou theatrale, laquelle derechef estoit de trois sortes : la premiere, graue & serieuse, qu'on pratiquoit en la tragedie : l'autre plus libre dans la comedie ; &

la troisiesme lasciue & deshonneste, pour les satyres. Les autres differences se prennent des pays où elles ont esté en vogue, comme l'Ionique : de leurs auteurs, comme la Pirrichienne inuentée par Pyrrhus fils d'Achille, ou par Pyrrichius Lacedemonien : de leur sujet : des instrumens dont elles suiuent la cadence : de ce qu'elles imitent : comme estoit celle qu'on appelloit la gruë : enfin, des habits & autres choses qu'on portoit en dançant. La plus ancienne, comme la plus facile de toutes, estoit celle qui prenoit son nom du retz, auquel elle ressemble, qui est nostre dance en rond : de laquelle on fait autheur Thesée, aussi bien que celle en laquelle les danseurs se meslent & passent sous les bras les vns des autres ; imitans par ces tours & destours ceux du labyrinthe. Mais les theatrales, que les Mimes & Pantomimes representoient dans les Orchestres, estoient semblables à celles de nos balets, & exprimoient si bien tous les gestes, qu'vn Roy du Pont ne trouua rien de plus excellent dans Rome que l'vn de ces Mimes, qu'il obtint de Neron pour luy seruir d'interprete vers les Ambassadeurs. Car les gestes ont cela par dessus la voix, qu'ils s'entendent de toutes nations, pource que ce sont les images naïues & naturelles des choses & des actions ; où la voix & l'escriture ne sont que des signes par institution. C'est pourquoy aussi, la dance est des plus dangereuses lors qu'elle imite par ses gestes des choses deshonnestes : car elle fait vne plus forte impression sur l'esprit qu'aucune autre chose.

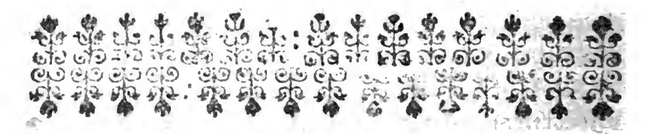
Le 2. dist. Que le Dieu du vin estant surnommé des anciens Chorius, qui veut dire Danseur, montre que la dance & le vin s'entresuiuent volontiers. Elle a tousiours esté en si grande estime parmy les gens de guerre, que les Lacedemoniens & Thebains alloient charger leurs enne-

mis à la Cadande des flûtes & hauts-bois : mesmes ces premiers auoient vn iour solemnel, auquel les vieillards, les enfans & les hommes d'aage consistante dansoient à trois chœurs ce bal tant vanté : Nous auons esté : Nous sommes: & Nous serons preux. Les Atheniẽs en vinrent iusques-là d'honorer d'vne statuë Andronicus Caristius excellent danseur d'Alexandre, & choisir pour leur Roy Phrynicus, pour auoir dansé de bonne grace la Pyrrichienne, que Scaliger se vante d'auoir aussi souuent dansé deuant l'Empereur Maximilian. Aussi les Romains en commirent-ils la charge à leurs plus augustes Pontifs, qu'ils appelloient *Salies*; c'est à dire, Sauteurs. Lucian, au traitté qu'il en a fait, rapporte l'origine de la danse au Ciel, puis que non seulement tous les corps celestes, mais aussi l'Ocean, le cœur des animaux, & les autres corps sublunaires les imitent suiuans le branle du premier mobile. De fait, comme si cette danse auoit quelque chose de diuin, elle a tousiours esté employée dans les sacrifices & les plus saincts mysteres de la Religion, non seulement par les Deliens qui accompagnoient toutes leurs prieres de la danse, & les Indiens qui adoroient le Soleil en dansant & imitant le bal de cét astre: mais aussi par le Prophete Dauid deuant l'Arche; & par Saül, lequel estant remply de l'Esprit de Dieu, se mit à danser auec les enfans des Prophetes: comme ont aussi fait Marie sœur de Moïse, Iudith ayant tué Holoferne; & infinis autres, en témoignage de leur action de graces à Dieu. Les Muses mesmes sont depeintes par les Poëtes dansans à l'entour de leur fontaine sur le Mont Helicon : Apollon est appellé danseur par Pindare, & les graces sont representées en dansant. Prothée, tant celebré des Poetes; ne s'est rendu recommandable que par la danse,

en laquelle il excella tellement, que pour ses souplesses & postures estranges, il a donné lieu à la fable qu'il se changeoit en toute sorte de formes; pource qu'il contrefaisoit tantost la fluidité de l'eau, tantost la legereté du feu, le flechissement des arbres; la rage du Leopard, & la cruauté du Lyon : bref, la nature de toutes choses.

Le 3. dist, Que la danse estoit composée de trois parties : du mouuement, geste, & indication. Car on se remuë premierement, puis on represente les choses par gestes du corps, que l'on montre, & principalement de la main : l'art de representer par icelle s'appellant Chironomie, & ceux qui y sont duits Chirosophi; c'est à dire, sages par les mains. C'est pourquoy la danse se definit vn mouuement du corps, reiglé & nombreux, imitant par le geste les choses ou les personnes en chantant ou non. Comme mouuement, elle est fort agreable à la nature, qui se plaist autant à se mouuoir que le repos luy est desagreable. Elle n'est pas moins, entant qu'elle enclost vne nombreuse proportion, ayant cela de commun auec la Musique, la Poësie, l'Eloquence, la Peinture, la Comedie, & tous les autres Arts, qui ont pour but la delectation de l'homme. Mais entant qu'elle imite, elle plaist merueilleusement, n'y ayant rien que nous aymions tant que d'imiter, ou voir imiter quelque chose. Et de là vient que les ouurages de l'art nous agréent dauantage que ceux de la nature; bien que plus parfaits; pource que l'Art ne l'a fait qu'imiter. Outre qu'elle est agreable, elle est aussi fort vtile & honneste. Son vtilité est assez connuë des Medecins : lors qu'ils en font vne partie de leur Medecine Gymnastique, qui traitte des exercices & mouuemens qu'elle prescrit pour la santé, & qu'ils diuisent en Palestrique & Saltatoire. Aussi Galien asseure auoir ren-

du la ſanté à pluſieurs malades pour leur auoir ordonné la danſe : laquelle ſert d'exercice à toutes les parties du corps ; comme la promenade exerce ſeulement les jambes : joüer à cheual, les inteſtins : en caroſſe, ou dans la boule & le iardinage, les reins : aller à vn nauire, l'eſtomach & le cerueau. Elle eſt auſſi tres honneſte, puis qu'elle forme & façonne le corps, auquel elle donne la bonne grace, l'vne des principales pieces de la beauté. Car l'ame ayant eu les ſciences pour inſtruire ſon intellect, & pour regler ſa volonté les vertus morales ; le corps, ſa chere moitié, auoit auſſi beſoin d'vne habitude pour regler ſes defauts, d'autant pluſtoſt qu'ils rejaliſſent ſur l'ame, laquelle ſe reſſent de ſes mauuaiſes diſpoſitions, comme par les bonnes elle eſt perfectionnée en ſes operations : eſtant tres-difficile que les mouuemens de l'ame ſoient bien reglez, tandis que ceux du corps ne le ſont pas. C'eſt pourquoy Platon au liu. 7. de ſes loix, veut que ceux qui inſtruiſent la ieuneſſe ayent également ſoin du corps & de l'ame ; & que pour cét effet ils leur apprennent la Muſique pour regler les mouuemens de l'ame, & la danſe, pour former ceux du corps, & luy donner de la grace, comme on luy donne de la force par la luite.



SOIXANTE-SEPTIE'ME CONFERENCE

1. *De la Mort.* 2. *De la Volonté.*



OMME le premier & le plus grand bien, c'est d'estre, pource qu'il est le fondement de tous les autres biens : aussi parlant absolument dans les termes de la nature, le premier & le plus grand de tous les maux est la priuation de cét estre, qui est la mort : si affreuse, que non seulement les bestes ont en horreur la veuë de leurs semblables estendus sur la place, pour la crainte de cette mort, dont ils voyent l'image dans leurs corps; mais aussi les hommes, bien que le nom qu'ils portent de mortels soit vne marque de la necessité qui leur est imposée de mourir, font neantmoins tous les vains efforts qu'ils peuuent pour s'exempter de cette mort qu'ils craignent, comme la chose la plus terrible des terribles. Voire toutes leurs grandes & violentes actions & passions prennent leur source de cette crainte, d'autant plus grande que l'on se figure le mal estre proche : d'où vient que les vieillards & les malades l'apprehendent plus que ceux qui sont ieunes & en santé. le vulgaire ne trauaille volontiers que pour la peur qu'il a de mourir de faim. L'homme, bien que décrepit, se laisse tailler & couper ses membres pour differer quelques iours

sa mort; conceuë mesme de quelques-vns si espouuentable, que sa crainte a fait mourir des criminels auant le supplice : porté quelques autres à telle fureur, que de se tuer eux-mesmes de peur de mourir. Et toutesfois, qui considerera de prés cette mort, trouuera que n'estant qu'vne priuation, elle n'est rien : & que ce que nous craignons tant n'est que l'acheminement à cette mort, ou sa suite : le premier pour des animaux irraisonnables : l'vn & l'autre pour l'homme, qui apprehende en l'autre vie le iugement des actions de cette-cy. Autrement, la mort n'estant pas seulement vn poinct & vn moment, que n'ont point de quantité ny d'estenduë, mais approchant fort du neant, elle n'a rien du tout en soy qu'on doiue craindre. Car tandis que l'animal a du sentiment il n'est pas mort : & si tost qu'il est mort il n'en a plus. Et pource qu'elle est vn mouuement & passage de l'estre, ou non estre, & qu'entre l'estre & n'estre pas, il n'y a point de milieu : elle est vn pur rien, qui n'a par consequent aucun fondement que dans l'imagination troublée : puis qu'en conceuant les choses comme on le doit, ce qui n'est point n'est aucunement à craindre; mesmes à ceux qui sont insensibles : voire qui ne sont plus.

Le 2. dist. Soustenir que la mort n'est rien, c'est accuser non seulement tous les hommes de folie, en ce qu'ils craindroient ce qui ne seroit point, & qui partant ne peut produire aucuns effets ny passions : mais accuser la nature d'imprudence d'auoir imprimé cette apprehension dans tous les animaux pour leur conseruation. Comme donc la raison & l'experience nous monstrent qu'il y a des generations substantielles; aussi les mesmes nous font voir les corruptions veritables & substantielles de tous les composez; laquelle corruption, en vn tout qui

a vie s'appelle mort, qui est la separation de l'ame d'auec le corps. Car les Platoniciens sont ridicules lors qu'ils font deux especes de cette separation: à sçauoir celle de l'ame d'auec le corps, qu'ils appellent exstase, & celle du corps d'auec l'ame, qu'ils disent seule se deuoir appeller mort: veu que l'vne & l'autre est vne mesme chose: & l'exstase n'est pas vne separation d'essence, mais de puissance, qui arriue lors que l'ame est tellement collée à vn objet en la contemplation duquel elle employe toutes ses puissances, qu'il ne luy en reste plus pour les fonctions corporelles: veu qu'alors nos yeux ne voyent pas ce qui leur est present. C'est pourquoy l'ame estant plus où elle aime, que là où elle anime, aussi est-elle plus où elle entend. Cette mort est ou naturelle ou violente. La premiere causée par la consomption de l'humide radical des plantes & des animaux. Car c'est eux seulement qui peuuent mourir comme viure, ce qu'on attribuë au feu, à l'aiman & quelques autres inanimez estant vne pure metaphore. La mort violente est produite ou par les causes internes, comme sont les maladies, ou par les externes. Elle se fait en destruisant l'harmonie des parties & des humeurs qui constituoient la vie: apres laquelle destruction l'ame ne trouuant plus d'organes propres pour exercer ses fonctions, comme vn feu qui manque d'humidité onctueuse & combustible, quitte sa matiere pour se retirer en sa sphere. Et encor que la corruption de l'vn soit la generation de l'autre, n'y ayant point de matiere qui n'ait tousiours quelque forme, comme d'vn boeuf mort naissent les abeilles: toutesfois, il y a cette distinction, que le progrez d'vne forme moins noble à vne qui l'est dauantage, s'appelle generation ou vie, comme lors que d'vn œuf se fait vn poulet: mais lors que ce progrez se fait

d'vne forme plus noble a vne qui l'eſt moins, comme d'vn homme à vn cadaure, cela s'appelle corruption, & mort ſi la forme precedente eſtoit animée. Ainſi de la mort ſont toutes les voyes, qui meinent à la corruption: La premiere de ces voyes eſt la vie; car rien n'entre ſous ſes loix, qui ne ſoit ſujet à celles de la mort, veu les chemins que nous mourons en naiſſant, & que noſtre fin dépend de noſtre origine: comme il n'y a point d'harmonie qui ne doiue finir en diſcord, le dernier ton ne pouuant faire accord auec le premier repos, qui eſt la fin ou mort de l'harmonie: à laquelle noſtre vie ne s'accompare pas ſeulement, mais ſe peut tellement definir par elle, que Galien, éclairé de la ſeule raiſon, a eſtimé que l'ame n'eſtoit autre choſe.

Le 3. diſt. Que c'eſt dans la ſeule mort des hommes qu'il ſe fait ſeparation de l'ame d'auec le corps; veu qu'apres la mort des animaux & des plantes il reſte encore des facultez en leurs corps, qui ne peuuent dépendre de la ſeule mixtion des elemens, ains ſe doiuent rapporter à quelque principe interne, qui ne peut eſtre que leur ame. Toutesfois, auec cette difference, que tout ainſi que durant leur vie ces facultez y eſtoient comme des formes dans leurs matieres, apres leur mort elles y ſont comme ſubſtances placées dans leur lieu, bien que ſans aucune action, faute de diſpoſitions neceſſaires: leſquelles reuiennent puis apres par le moyen de la generation ou de l'action des corps celeſtes, & produiſent les vers & autres animaux qui viennent d'eux meſmes, & ne naiſſent iamais que d'vne nature autrefois viuante, ne receuant par cette nouuelle generation aucune forme ſubſtantielle: mais ſeulement faiſant paroiſtre l'ame qu'elle tenoit comme enſeuelie deuant ce

renouuellement. Et ainsi la mort des plantes & des bestes est la priuation de leurs actions vegetatiues & sensitiues, bien que le principe de ces actions y soit tousiours. Mais celle des hommes, outre cette priuation de leurs actions, fait la dissolution de l'ame d'auec le corps, qui est proprement la mort. Dont la necessité inéuitable se tire par Auicenne de 4. chefs. I. De l'air, qui nous altere & desseiche. II. De nostre chaleur, qui par accident se destruit elle mesme. III. Le mouuement que nous faisons continuellement aide à la dissipation de cette chaleur. IV. L'inclination diuerse des élemens, dont les vns se portent en haut, les autres en bas, & ainsi rompent l'vnion qui conserue nostre vie. Albert le grand en assigne vne cinquiéme, à sçauoir la contrarieté des formes & des qualitez; la mort arriuant lors que l'humidité a fait place à la secheresse. Mais pource que cét excez de secheresse pourroit estre corrigée par son contraire, les modernes en accusent l'humide radical. Entre lesquels, les vns disent que nous receuons de nos peres cette humidité, qui va tousiours en diminuant, sans qu'il s'en r'engendre vne seule goutte depuis nostre naissance. Ce qui est absurde: car il faudroit que le fils en eust infiniment moins que son pere; pource qu'il n'en reçoit qu'vne tres petite portion, qui d'ailleurs ne se pourroit distribuer dans tout vn grand corps, ny fournir à tant d'actions. Les autres plus probablement disent, que cét humide qui se repare n'a pas la mesme pureté que celuy que nous puisons des principes de nostre naissance, à cause de la réaction, & estant continuellement alteré par nostre chaleur. Mais ce qui fait douter de cette raison est, que les élemens ne se conseruent que par réaction, nonobstant laquelle ils ne laissent pas d'estre tousiours en mesme estat:

le feu

le feu aussi chaud, l'air aussi humide que iamais il a esté : d'autant que les formes substantielles chassent toutes les qualitez qui ne leur sont pas conformes, & recouurent leur naturelle, sans autre secours. D'ailleurs, lors que les vieillards engendrent des enfans ils leurs communiquent vn excellent humide radical : autrement il ne se feroit point de generation ; & par consequent ils peuuent pour eux mesmes autant que pour leur posterité. Que s'ils leur donnent mauuais & corrompu, il s'ensuit que leurs enfans qui viuent apres leur mort en rengendrent par leur nourriture de beaucoup meilleur que celuy qu'ils auoient receu : & par ainsi l'humide radical se peut non seulement reparer, mais ameliorer. Et il n'y a pas de raison pourquoy vne exacte façon de viure ne puisse empescher vn homme de mourir, comme promettent les Chymistes. I'aime donc mieux dire, que comme l'vnion de l'ame auec le corps est inconnuë à l'esprit humain, aussi est leur désvnion : laquelle ie rapporte plustost à la volonté de ce souuerain Chef, qui nous fait demeurer en sentinelle tant qu'il le iuge à propos, qu'à aucune chose naturelle ; qui est la raison pourquoy ceux qui se font mourir eux mesmes sont à bon droit punis : parce qu'ils disposent de ce qui ne leur appartient pas, encores qu'il semble au vulgaire qu'ils ne font tort qu'à eux-mesmes, puis qu'ils le veulent bien.

Le 4. dist. Tout ce qui est composé de contraires, entre lesquels il y a vne action continuelle, reçoit par necessité diuers changemens en son estre, qui le conduisent peu à peu à vne entiere corruption. Cela se voit particulierement en la vie de l'homme, dont les aages & tous les autres changemens sont autant de pas qui le conduisent à la mort. Aussi est-ce la plus digne occupation de l'homme de considerer qu'il

meurt tous les iours. Car, comme dit Seneque, ce qui nous trompe, c'est que nous considerons la mort de loin : la où vne grande partie d'icelle est desia passée, veu qu'elle tient desia tout le temps que nous auons esté ; ce qui fait qu'au lieu d'employer vtilement le temps de nostre vie, nous en consommons vne grande partie à ne rien faire, vne plus grande à mal faire, & toute à faire autre chose qu'il ne faut, ce qui vient de n'y penser pas assez souuent ? veu qu'il n'y a point de Predicateur si puissant qu'elle. Car la crainte qu'elle imprime dans l'ame est si grande qu'il n'y a point eu mesmes de vertu capable de la desraciner entierement ; la seule veuë des ombres des morts, ou leur voix imprimant la palleur sur les visages des plus resolus. C'est pourquoy le Philosophe tient que la crainte de la mort n'est pas seulement compatible auec le courage : mais que celuy qui ne la craint point du tout merite plustost le nom de furieux que de courageux.

Le 5. dist. Que ceux qui ont eu recours à la mort pour se deliurer de leurs miseres, comme vn Brutus, Caton, sa fille Portia, & quelques autres ont bien monstré par là que la mort n'estoit pas la chose la plus espouuentable, puis qu'ils la prenoient pour remede à leurs maux. Mais ce qui rend nostre experience, aussi bien que nostre raisonnement, foible en ce sujet, est que nul n'en peut rien tesmoigner auant ny apres l'auoir essayée : car tandis que nous viuons elle n'est pas encore ; & quand elle est nous ne sommes plus. Toutesfois Platon en son Timée veut que la mort violente causée par les maladies ou blessures, soit douloureuse, mais non celle qui vient de vieillesse, qu'il dit arriuer par la dissolution des triangles qui retiennent l'ame dans le corps. Car la premiere estant contre na-

ture, elle luy eſt autant faſcheuſe, que l'autre qui ſuiuant la nature, elle luy eſt agreable ; pource que l'ame ayant accomply ſa taſche commence lors à reſſentir des auant gouſts de la beatitude : & c'eſt pourquoy elle commence auſſi à auoir la connoiſſance des choſes futures. Du moins cette mort eſt elle fort peu ſenſible, puis qu'elle ſe fait lentement & eſgalement, par conſequent ſans douleur. Voire, s'il eſt vray que le cœur eſt le dernier mourant, le cerueau perdant touſiours en la mort le ſentiment auant le cœur, il ne le peut communiquer à tout le corps : lequel par ainſi ne reſſent iamais les douleurs de la mort, mais bien celles qui y conduiſent, & qui font mieux ſentir leurs coups à ceux qui le releuent, à cauſe de la reſiſtance que font leurs forces, que lors qu'elles ſuccombent & entrent en defaillances incompatibles auec la douleur : d'où vient que les apoplectiques n'endurent rien durant le cours de leur mal. Et ceux qui ont eſté ſauuez du gibet s'accordent tous qu'ils n'auoient rien enduré que de la peur. Ce qui fait iuger cette mort fort douce entre les autres, voire ſans aucun ſentiment ; le cerueau en eſtant priué par la compreſſion des arteres carotides, qui luy portoient les eſprits vitaux : & fait appoplectique par la quantité de ſang qui y monte : comme le cœur eſtant eſtouffé tombe en syncope, & les parties principales ſont priuées de ſentiment par le retreſſiſſement des nerfs de la ſixiéme paire. Ceux à qui la gangrene a fait mourir des bras & des iambes, parties plus ſenſibles que celles du dedans, nous aſſeurent que bien ſouuent la mort s'y eſt gliſſée ſans douleur. De fait, puis que la vie finit comme elle a commancé, & l'ame ſort du corps de la meſme façon qu'elle y eſt entrée ; comme lors qu'elle entre dans le corps, elle y fait premierement les actions vegé-

tatiues, puis le ſentiment : auſſi, ſa faculté de vegeter demeure la derniere, ſubſiſte au moribond, toutes les autres n'y eſtans plus, & ſe perd ſans ſentiment de la meſme façon qu'aux plantes. Car il ne faut pas conclure qu'il y ait du ſentiment par les mouuemens conuulſifs de ceux qui meurent, puis que les epileptiques en ſouffrent de beaucoup plus grands ſans douleur.

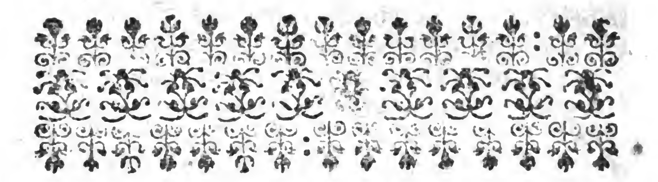
Sur le ſecond poinct, il fut dit : Que toute choſe creée ayant vne inclination à ſon ſouuerain bien naturel : elle auoit eu des facultez pour y paruenir. Ce ſouuerain bien eſt la ſupreſme perfection de ſon eſtre. Et pource que celle de l'homme conſiſte à connoiſtre le vray, aymer le bien, & eſtre vny par ioüiſſance à l'vn & à l'autre, il a auſſi eſté pourueu de puiſſances pour cét effet : deux pour connoiſtre, & autant pour aymer, ſelon les deux ſortes de biens dont il eſt capable, entant qu'il eſt compoſé de la partie ſenſitiue & de l'intellectuelle. Il connoiſt le bien ſenſible par le moyen des ſens qui le gouſtent en toute ſon eſtenduë, & bien honneſte par l'entendement. Il ayme le bien ſenſible par l'appetit ſenſitif, & le bien honneſte par la volonté, qui eſt vn deſir du bien auec la raiſon. Car elle n'ayme aucun bien qu'il n'ait auparauant eſté iugé tel par la raiſon qui luy ſert d'yeux, pource qu'elle eſt aueugle ; c'eſt à dire, ſans connoiſſance : ce qu'on dit, deuant qu'aymer il faut connoiſtre. Et n'eſt pas neceſſaire que ce bien ſoit veritablement tel de ſa nature : il ſuffit qu'il ſoit apprehendé comme bon, pour eſtre l'object de noſtre volonté. Toutesfois, comme il n'eſt bien qu'en apparence, auſſi occupe-t'il bien la volonté pour quelque temps, mais ne la remplit pas comme le bien honneſte, vers lequel nous auons vne inclination naturelle : D'où vient que ceux

qui s'en sont esloignez, aussi tost qu'ils sont esclairez des lumieres de l'entendement, en ressentent vne douleur interieure, qui est la synderese.

Le 2. dist. Que la volonté estoit la maistresse de toutes les puissances animales, qu'elles fait operer & cesser comme elle veut, exerçant mesmes son empire sur l'entendement auquel elle commande de connoistre & de contempler vn object plustost qu'vn autre. Toutesfois, comme les puissances qui luy sont sujettes sont differentes, aussi est diuers l'empire qu'elle exerce sur elles: Car celuy qu'elle a sur la puissance motrice est vn empire Despotique, de maistre à valet : celuy qu'elle a sur l'appetit sensitif & les autres puissances est politique, pareil à celuy d'vn Magistrat sur ses concitoyens, qui luy obeïssent, tellement qu'ils ne laissent pas de faire beaucoup de choses sans luy, & mesme contre sa volonté. Les mouuemens de l'appetit sensitif estans en cela semblables à ceux des spheres celestes, qui suiuent tellement celuy de la sphere superieure, qu'elles ont neantmoins chacune leur mouuement contraire. Et non seulement cét appetit se porte à son object particulier sans le commandement de la volonté, mais aussi vers des choses qui luy sont entierement contraires; & ce, pour la peine du peché, par lequel nostre volonté s'estant sousleuée contre Dieu, elle a merité que l'appetit qui luy estoit auparauant sujet, se rebellast, destruisant l'agreable harmonie qui paroissoit dans son estat d'innocence. Cette contrarieté est d'autant plus grande que l'object de la volonté est l'honneste, qui est ordinairement difficile : & celuy de l'appetit sensitif si delectable; qui estans opposez l'vn à l'autre, ils l'attirent chacun de leur costé : d'où vient le combat de la chair contre l'esprit, voire, vn mesme homme en mesme temps & pour mesme chose,

ressent dans soy des mouuemens tous contraires, marque asseurée de leur difference réelle.

Le 3. dist. Que c'estoit la seule volonté qui nous rendoit heureux ou malheureux, puis qu'elle nous fait bons ou meschans : & que rien n'est tel s'il n'est volontaire & libre. C'est aussi pourquoy elle a eu tant de pouuoir qu'elle regente seule les Astres, qui gouuernent tout : pouuant mesme auoir des inclinations contraires aux leurs. Elle se connoist comme les autres puissances par ses actions, qui sont au dehors, comme de commander aux facultez animales, ou dans elle-mesme, comme de vouloir ou ne vouloir pas : se porter ou se destourner, ioüir ou se douloir. Car le propre de l'homme estant de connoistre sa fin comme fin : si cette fin est vn bien, il le veut : s'il est mal, il ne le veut pas: si ce bien est absent, il s'y porte : s'il est present il en ioüit : si ce mal est absent il s'en détourne: s'il est present il s'en afflige. Mais auant que la volonté paruienne à cette fin, elle propose, consulte & delibere des moyens pour y paruenir, qu'elle compare ensemble, pour voir quel est le plus expedient, & s'y porte en toute liberté.



SOIXANTE-HVITIE'ME CONFERENCE

1. De la Cure magnetique des maladies. 2. De la Colere.



Our ce qu'il faut demeurer d'accord du fait auant que s'enquerir du droit : Plusieurs Autheurs rapportent qu'il s'est trouué des blesseures gueries par la seule applicatiõ d'vn certain vnguent, qu'ils appellent à ce sujet *armarium*, sur l'instrument ou arme offensiue qui l'auoit faite. Et Goclenius Medecin Alemand asseure auoir veu ainsi guarir à vne Dame Suedoise l'vn de ses domestiques, blessé d'vn coup de couteau par vn sien compagnon : & que cette cure là est fort commune, qui a esté pratiquée mesmes deuant l'Empereur Maximilian : Voir, qu'il est ordinaire aux païsans de son pays de guerir les playes qu'ils se font aux plantes des pieds, fichant en du lard les clouds ou épines qui leur ont causées. Plusieurs Mareschaux guerissent les cheuaux encloüez en leuant autant de terre que leur vestige en contient. Voicy la composition ordinaire de cette vnguent. Prenez

vne once de cette vnctuosité qui s'attache interieurement au crane d'vn pendu demeuré en l'air, recueillie au croissant de la Lune, lors qu'elle sera és maisons des Poissons, de Taurus, ou de Libra, & la plus pres qu'il se pourra de Venus : de mumie & de sang humain encor tout chaud, de chacun autant ; de gresse humaine deux onces, d'huile de lin, de therebentine, & de bol d'Armenie, de chacun deux dragmes ; mélez le tout en vn mortier & le gardez en vn verre à long col bien bouché. Il doit estre fait le Soleil estant au signe de la Balance. Et faut en oindre l'arme, en commençant par où elle a offencé : de la pointe à la garde, si c'est vn coup de pointe : & du tranchant, si c'est de taille ou estramasson. Tous les matins le blessé doit lauer sa playe de son vrine, ou eau tiede, en essuyant le pus qui empescheroit la reünion. L'arme doit estre bandée comme seroit la playe & tenuë en lieu bien temperé. Car ils disent qu'autrement le malade auroit de la douleur. Si on veut haster la cure, il faut penser l'arme souuent ; & si on est en doute de l'endroit qui a blessé, l'imbiber tout entiere de l'vnguent. Si le mal est moindre, il suffira de la penser de deux iours l'vn, lauant tousiours la playe soir & matin. Mais il ne doit estre employé és blesseures des arteres, du cœur, du foye & du cerueau ; parce que se seroit inutilement. De la nature desquels ingrediens & de la conformité qu'ils ont auec nous, il semble que leur effect est purement naturel & fondé sur la sympathie qu'il y a entre le sang versé par la playe & attaché à l'arme, & celuy qui reste au corps blessé ; telle que l'vn communique à l'autre ce qu'il reçoit de bien ou de mal, encore qu'il soit separé de son tout. Comme on asseure que ceux ausquels on coupe vn bras ou vne iambe, endurent de grands maux lors que

ces parties qui leur ont esté retranchées se corrompent mesme en terre. Ce qui n'arriue pas si elles sont soigneusement embaumées. Ainsi l'abeille, la vipere & le scorpion guerissent leurs blesseures. Dont on n'allegue point d'autre raison que ce rapport & similitude des parties à leur tout : desquels le lien est tres-fort, bien qu'il nous soit inuisible.

Le 2. dist ; Que sans auoir recours à ces remedes superstitieux, la nature de soy-mesme faisoit reprendre les playes, pourueu qu'elles n'offencent point les parties nobles, & qu'elles soient bien nettoyées des excremens qui s'engendrent par la foiblesse des parties affligées, & empeschent la reunion ; qui est vn effect du baume naturel à chacune partie, lequel partant il ne faut attribuer sans cause à ces inuentions chimeriques, qui n'ont aucun rapport auec la guerison qu'on leur veut assigner. Car tout agent naturel est déterminé en vne certaine sphere d'actiuité, outre laquelle il ne peut agir, ainsi le feu brusle en le touchant, eschauffe estant pres de luy, mais n'agit point à quelque distance plus esloignée. Aussi, le temps & le lieu auroient ils esté mis en vain pour accidens inseparables des mouuemens naturels, si cette réuerie auoit lieu : veu mesme que l'attouchement est requis à toute action naturelle, qui est ou mathematic lors que les surfaces & extremitez sont ensemble ; ou physic, lors que les agens se touchent par quelque vertu qui procede d'eux. L'vn & l'autre ne peut estre si le corps qui guerit ne touche celuy qui est gueri. Car tous les effects de la Medecine se deuans rapporter aux qualitez élementaires, il n'y en a aucune plus actiue que la chaleur ; laquelle estant circonscrite dans ses bornes, mesmes dans l'élement du feu, elle ne le sera pas moins dans les autres.

Le 3. dist, Que cette maxime de la Philosophie ordinaire qui veut que les agens naturels se touchent tousiours estoit erronée, ou mal entenduë & dépendante d'autres faux principes, qui attribuent toutes les actions aux qualitez élementaires, que l'on prend pour causes vniuoques, au lieu que ce ne sont que des effects équiuoques des autres causes suprémes, dont la premiere est le Ciel. Car apres que Dieu eut crée le monde immediatement de ses mains, il se voulut reseruer à d'autres operations, commettant la conduite des causes naturelles aux Cieux, pour n'estre pas obligé à faire tous les iours de nouueaux miracles, comme estoient ceux de la creation. Pour cét effet il les remplit d'esprits suffisans à informer toutes les matieres, dont le meslange requeroit quelque nouuelle forme & changement. Ce qui fait dire au Philosophe que le Soleil & l'homme engendrent l'homme; & à Hermes, en sa table d'emeraude, que les choses qui sont en bas sont comme celles qui sont en haut. Et les Astrologues veulent qu'il n'y ait rien icy bas qui n'ait quelque estoille propre & particuliere, dont quelques-vnes apparoissent; mais beaucoup plus ne nous paroissent point dans les Cieux pour leur disproportion auec nostre veuë, ou leur assemblage comme dans la voye lactée. Que si la liaison de tous ces corps celestes ne nous paroist pas si clairement és autres corps sublunaires, comme fait celle de l'estoille polaire auec l'aimant, de la rosée auec le Soleil, de luy & de la Lune auec l'heliotrope & le seledotrope, elle n'en est pas moins vraye. Il est donc croyable que cét vnguent des armes a vne telle sympathie auec la constellation qui doit faire la guerison de la playe, que par la vertu magnetique, elle l'attire du Ciel & la reünit comme le miroir ardent fait d'aussi loin les

rayons du Soleil : & sert de moyen vnissant à cette constellation pour se venir joindre à l'instrument qui a fait la playe, auquel elle communique sa vertu & force de guerir, comme le mesme Soleil communique sa chaleur à la terre, laquelle nous eschauffe ensuite : & ainsi cét instrument doüé de la vertu de guerir se communique à la playe qu'il a faite, auec laquelle sa forme & connexion de la cause instrumentale auec l'effect, est aidée de la nature, qui tend tousiours à se conseruer : & de l'imagination du blessé. Ce qui fait requerir par Hippocrate dans vn malade l'esperance & la foy en son Medecin : laquelle, comme son contraire en a tiré plusieurs abatant les forces, fait aussi de grandes merueilles pour les remettre sur pied. Car l'attouchement qui a esté allegué n'apporte point d'impossibilité, non plus que l'objection pourquoy d'autres blessez qui seront entre l'instrument qu'on aura pensé & le malade, n'en seront pas plustost gueris que luy : veu que le mesme se void en l'aimant qui n'attire pas le bois, ny la pierre entre moyenne, mais bien le fer plus esloigné; & le Soleil n'échauffe point la sphere de la Lune & des autres cieux, non pas les deux plus hautes regions de l'air, mais seulement la nostre au trauers de ce vaste, espace d'air froid & humide ; pource qu'il ne trouue point de conuenance ailleurs faute de reflexions de ses rayons. Et ainsi l'attouchement du dard medicamenté à la playe se pourra aussi bien appeller physic que celuy du Soleil à nous, lequel ne bouge de sa sphere. Attendu mesme que nous auons des exemples de plusieurs attouchemens qui se font sans moyens manifestes, comme ceux des fiéures pestillentielles & contagieuses ; des chassieux ou ophtalmiques, & de la veuë du loup qui en rouë, comme celle du basilic tuë. Voire,

si vous ostez de la Medecine les cures qui se font par des moyens occultes, elle n'aura rien d'admirable.

Le 4. dit, Qu'en assignant la raison des effets, les hommes manquoient ordinairement; prenans pour cause ce qui ne l'est pas. Ainsi, la rose n'est pas froide, pource qu'elle est blanche, veu que la rouge l'est aussi: les tytimales ne sont point chauds, pource qu'ils rendent du laict, puisque les especes d'intybe, qui sont froides, en rendent aussi: l'aloë n'est pas chaud, pource qu'il est amer: car l'opium, qui tuë par la froideur, l'est pareillement. Ils attribuent aussi erronement la guerison des maladies à la simpathie, à la force des characteres, paroles, images, nombres figures celestes, & telles autres choses qui n'agissent point: veu que la pluspart des effects de la force de l'esprit, qui est telle que lors qu'il croit fermément quelque chose, il opere puissamment ce qu'il croit, & auec efficace; pourueu que le sujet auquel il agit n'y repugne point. Que s'il se trouue auoir aussi vne ferme creance de l'effect, il s'ensuit beaucoup plus facilement. Car si l'entendement deuient ce qu'il connoist, pourquoy ne fera t'il pas bien les choses conformes à luy-mesme? à laquelle ferme creance ie rapporte la guerison magnetique des playes, & non à cette simpathie du sang qui est dans le dard ou dans l'habit ensanglanté, auec son tout, puisque si deux parties d'vn mesme corps estoient blessées, il ne suffiroit pas d'en penser l'vne pour guerir l'autre: & neantmoins, il y a plus de simpathie entre les parties d'vn mesme corps, animées d'vne mesme forme, qu'elles n'en ont auec vn peu de sang esuanté, qui a perdu toutes les dispositions qu'il auoit pareilles aux nostres.

Sur le ſecond point, il fut dit : Que la nature auoit tellement pourueu au contentement des animaux, qu'elle ne leur auoit pas ſeulement donné vn appetit pour ſe porter au bien & fuir le mal lors que l'vn & l'autre ſe peut faire ſans peine : mais auſſi vn autre differente pour donner courage au premier, & ſurmonter les difficultez qui ſe preſentent en la pourſuitte de ce bien & fuite de ce mal, appellé iraſcible de la plus forte de ſes paſſions la colere : laquelle ſert à émouſſer les pointes de la douleur, comme la crainte & l'audace viennent au ſecours de la fuite : & le deſir eſt eſcorté de l'eſperance ou deſeſpoir. C'eſt l'aduis de Platon lors qu'il fait de 3. ſortes d'ames : l'vne qui raiſonne, l'autre qui conuoit : & la 3. qui ſe faſche : la 1. d'eſquelles il place dans le cerueau la ſeconde, dans le foye, & la derniere dans le cœur. La colere eſt donc vne paſſion de l'appetit iraſcible, cauſée par l'imagination d'vn mal preſent qui ſe peut repouſſer, bien qu'auec quelque difficulté. Son principe, c'eſt l'ame : ſon inſtrument, les eſprits : ſa matiere, le ſang ſon ſiege, le cœur non & la volonté, comme a creu fauſſement Cardan : puiſque les actions de la volonté n'eſtans pas organiques ; ne font aucunes impreſſions ny veſtiges ſur le corps. Elle vient ou de l'habitude du corps chaud & ſec & aiſé à enflammer : ou de la diuerſité des ſaiſons, des temps, des aages & des ſexes. De là vient que les bilieux & les ieunes hommes y ſont plus portez que les pituiteux & viellards : pource qu'ils ont vn temperament propre à cette paſſion : & les femmes & enfans ſe faſchent auſſi fort aiſément pour la foibleſſe de leur eſprit : comme c'eſt vne marque d'vn eſprit releué de ne ſe faſcher de rien, & croire que comme tout eſt au deſſous de luy, auſſi rien n'eſt capable de luy pouuoir nuire. Qui eſt le moyen

dont se seruit Aristote pour adoucir la colere d'Alexandre, luy disant qu'il ne se failloit iamais fascher contre ses inferieurs, mais seulement contre ses esgaux ou superieurs: & n'ayant aucun qui le pût esgaler, moins surpasser, il n'auoit iamais aucunt sujet de se mettre en colere.

Le 2. dist, Que les puissances estans des contraires, l'œil voyant le blanc & le noir, l'oreille entend toute sorte de sons, il n'y auoit qu'vn seul appetit sensitif qui le portoit vers le bien & le mal, soit qu'ils fussent accompagnez de difficultez, ou non: comme vne seule volonté se porte vers toute sorte de bien & de mal. Et que comme la méme pesanteur incline la pierre vers son centre & luy fait fendre l'air & l'eau qui l'empeschent d'y paruenir, ainsi l'appetit sensitif par vne mesme action se porte au bien, fuit le mal, s'éleue contre les difficultez qui se rencontrent en l'vn & l'autre. Ainsi la colere & la douleur sont en vn seul appetit: Voire la colere n'est autre chose que la douleur d'vn mal qu'on peut repousser. Car elle ne trouue point de lieu lors que celuy qui a offensé est si puissant qu'il n'y a aucune apparence de se pouuoir vanger de luy; bien qu'il soit rare qu'vn homme s'estime si peu que de ne pouuoir tirer aucune raison du tort qu'on luy a fait, ou qu'il croit auoir reçeu: cette passion, comme toutes les autres, estant souuent excitée par des causes purement imaginaires. D'où vient qu'vn simple geste que nous auons tiré en consequence de mespris nous faschera plus qu'vn coup d'espée qu'on nous aura donné par inaduertance. Et ce d'autant plus que ceux qui font ce mespris nous sont inferieurs, ou sont obligez à nous honorer par d'autres raisons. Ce qui fait les inimitiez entre les proches ou amis irreconciliables. Car comme vn bien non pre-

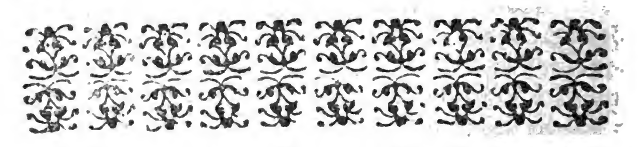
ueu nous resioüit dauantage, ainsi l'injure d'vn amy fasche beaucoup plus que celle qui nous est faite par nos ennemis, contre l'esquels celuy-là sembloit auoir quelque raison qui ne demandoit pas si souuent le secours du Ciel, pource qu'il disoit que la nature luy enseignoit à s'en garder, que contre ses amis, pource qu'il ne s'en défioit point.

Le 3. dist, Que la colere se pouuoit considerer en deux façons, selon sa matiere ou selon sa forme. En la premiere façon, elle se définit vne ébullition du sang au tour du cœur: En la seconde, vn desir auec douleur de vanger l'injure faite à soy ou aux siens, qu'on est obligé de soustenir; principalement s'ils sont trop foibles pour se pouuoir vanger eux-mesmes. Cette injure s'exerce par voye de fait, de paroles ou de gestes. La premiere est la plus apparente, & souuent la moins sensible: car les paroles nous faschent dauantage, pour ce qu'estans l'image des pensées, elles nous font voir le peu d'estime auquel on nous a. Et comme le geste exprime plus parfaitement que les paroles, aussi le mépris fait par iceluy nous touche dauantage qu'aucun autre qu'on puisse faire de nous: pource que celuy qui nous méprise d'vn simple geste nous estime indignes de tout le reste. Que si ce mépris se fait en presence de ceux qui nous honorent, ou parmy lesquels nous voulons estre en estime & admiration; il excite d'autant plus nostre colere, mesme si c'est la verité: laquelle nous deplaist tousiours lors qu'elle dit nos defauts, principalement par la bouche de nostre ennemy. Mais il n'y en a point qui se mettent plustost en fougue que ceux qui ont quelque desir d'vn bien. Car à lors les moindres choses les choquent; pource que le desir estant d'vn bien absent, il ne peut subsister auec le moindre mal

present qui fait la colere, à cause de leur contrarieté ennemie des actions de l'ame, qui est troublée en la poursuite dece bien par la presence de ce mal. D'où vient, dit Aristote, qu il faut peu de chose pour mettre en colere les amans, les malades, les necessiteux, ceux qui reüssissent mal en leurs affaires, & ont faim ou soif. C'est donc vn erreur de dire que la bile soit cause de la colere, & inutile de faire éuacuer cette humeur pour remedier à telle passion, puisque la cause est externe, & non interne; & se forme premierement dans le cerueau par l'imagination d'vne injure receuë: apres laquelle l'ame voulant s'en vanger meut la puissance motrice: celle-cy le sang & les esprits, qui font tous ces desordres qui paroissent en ceux qui sont en colere.

Le 4. dist, Qu'il ne faut pas s'estonner des dereglemens causez par la colere, puis qu'elle est composée des passions les plus dereglées, l'amour, la haine la douleur, la volupté, l'espeperance & l'audace. Car la source de la colere est l'amour propre: on haït celuy qui a offensé: on reçoit de la douleur de cette offense, & vn contentement en l'esperance de vanger, & cette esperance donne l'audace. Aussi cette passion est-elle des plus difformes & monstrueuses: si violente qu'elle énerue non seulement le mouuement de compression du cœur en le dilatant par trop, & enuoyant le sang & les esprits, qui causent vne chaleur & force extra ordinaire en tous les membres, & quelquesfois la fiévre, mais aussi celuy de dilatation en le resserrant par trop, si la douleur du mal present est grande, & qu'il y ait peu d'esperance de s'en pouuoir vanger. Le visage en pallit, puis rougit, l'œil estincelle la voix tremble le poux bat auec violence, les cheueux herissent, la bouche escume, les dents craquetent, la main ne se peut tenir, l'esprit

n'eſt plus à ſoy, mais eſt ailleurs pour quelque temps, la colere ne differant de la rage que par la durée. Ce qui fit dire à vn Philoſophe, parlant à ſon valet, ie te chaſtierois, ſi ie n'eſtois en colere : & commander par l'Empereur Theodoſe à ſes Officiers qu'ils n'executaſſent iamais aucun par ſon commandement que trois iours apres : & conſeiller par le Philoſophe Xenodore à Auguſte, quand il ſe ſentiroit en colere qu'il n'executaſt rien deuant que de prononcer tout bas les vingt-quatre lettres de l'Alphabet Grec. De fait, ſi cette colere n'eſt reprimée, elle porte l'homme tellement hors de ſoy, qu'il ne ſe faſche pas ſeulement contre les hommes, mais meſmes contre les beſtes, les plantes & les choſes inanimées : tels qu'eſtoient vn Creſiphon, ſi colere qu'il faiſoit à coups de pieds auec vne mule : le Prophete Ionas qui ſe faſchoit contre le lierre de ce qu'il s'eſtoit fané : & Xerxes qui foüetoit la mer. Voire les reduit à vne telle brutalité, qu'ils ne craignent point de ſe perdre à iamais pour ſe vanger de ceux qui les ont offenſez : comme firent Porphyre & Tertulian : dont le premier renia le Chriſtianiſme, & l'autre embraſſa l'hereſie de montan pour ſe vanger de quelque tort qu'ils croyoient auoir receu des Catholiques. Et nos damnables duels cauſez par cette paſſion pour ſe vanger d'vn ſeul, eu perdent ſouuent deux, corps & ame.



SOIXANTE-NEVFVIE'ME CONFERENCE

1. De la vie. 2. Du Ieusne.

PLus vne chose nous est commune & plus auons nous de peine à en bien parler : tesmoin les objets sensibles, la nature desquels nous est fort cachée, bien qu'ils se presentent tousiours à nos sens. La vie en est de mesme rien de plus facile qu'à discerner ce qui vit de ce qui ne vit pas : mais rien de plus difficile qu'à bien expliquer cette vie, pource que c'est l'vnion d'vne forme tres-parfaite auec la matiere, en laquelle l'esprit humain ne void goutte : veu mesme que celle des accidens auec leur sujet luy est inconnuë, bien qu'elle ne soit pas si malaisée à conceuoir que la premiere. Voire, quelques-vns ont crû que cette forme qui donnoit la vie, n'estoit point substantielle, mais seulement accidentelle, puisque toutes (horsmis la raisonnable) venoient des qualitez élementaires: & que les accidens ne pouuoient produire que des accidens. En quoy neantmoins ils se trompent, puisque rien n'agissant pardessus ses forces, si ces formes n'estoient que des accidens, elles ne pourroient estre causes deffets si merueilleux & differens, comme de faire des raisins dans la vigne, des figues au figuier, du sang

és animaux : d'attirer, retenir, cuire, expulser & exercer toutes les autres fonctions de l'ame; qui ne peuuent venir de la seule chaleur ou autre qualité materielle. Ioint que si les corps viuans auoient des accidens pour leurs formes, la substance qui est composée de forme aussi bien que de matiere, seroit faite d'accidens, & par consequent de ce qui n'est pas substance, contre la maxime receuë. Partant, les formes qui donnent la vie sont substances, bien qu'incompletes, dont l'origine est le Ciel, autheur de la vie, & de toutes les actions d'icy bas.

Le 2. dit : Que l'ame estant le principe de la vie, selon les trois sortes d'ames, il y auoit aussi trois especes de vies, sçauoir vegetatiue, sensitiue & raisonnable : differentes, selon les diuerses esleuations de la matiere, qui font qu'vne substance est viuante. Car les actions d'attirer l'aliment, l'assimiler & les autres qui conuiennent aux plantes, estans plus releuées que celles des pierres & des autres choses inanimées, font iuger qu'il y a dedans elles vn principe de ces actions, qui est l'ame vegetante. Celles de se mouuoir, de sentir, imaginer & se souuenir, encore plus nobles que les premieres, sont produites par l'ame sensitiue. Mais pource que les actions de l'intellect & de la volonté ne sont pas seulement releuées au dessus de la matiere, mais ne sont pas mesmes dans la matiere, comme celles des plantes & des animaux, estans immanentes & conseruées aux mesmes puissances qui les ont produites, elles reconnoissent pour leur principe vne forme plus noble que les autres qui est l'ame raisonnable, dont la vie est aussi plus parfaite. Et comme la vie des plantes est la premiere & la plus commune, aussi donne-t'elle les marques les plus infaillibles pour se faire reconnoistre vie, qui sont se nourrir, croistre & en-

gendrer. Non que tous les trois ſoient en tous les corps viuans. Car les truffes viuent & n'engendrent point: comme il y a des choſes qui engendrent & qui ne viuent point, tel qu'eſt le ſang de bœuf, qui engendre des vers eſtant enſeuely dans le fumier : d'autres qui ſe nourriſſent & ne croiſſent point, comme la plus part des animaux ayans acquis leur iuſte grandeur : voire, meſme tout ce qui vit ne ſe nourrit pas : comme la joubarbe, qui demeure vne année en ſa verdeur & viuacité attachée à vn plancher : ny tout ce qui croiſt pareillement, comme il ſe void en la cuſcute, qui reſſemble à l'epithyme, laquelle appliquée ſur vn raiſin ou autre fruit ſuſpendu en l'air, croiſt prodigieuſement ſans en tirer, ny d'ailleurs, aucune nourriture. Ce qui montre qu'il n'y a point de regle qui n'ait ſon exception, puis que la nature meſme qui en donne à toutes choſes, ſouuent s'en diſpenſe.

Le 3. dit, Que l'ame eſtoit l'acte d'vn corps organique qui a vie, & le principe de vegeter, ſentir, mouuoir & entendre : ſelon Ariſtote, vne entelechie ou motion continuelle : ſelon Platon, vn nombre ſe mouuant ſoy-meſme. Et par ainſi la vie n'eſt rien qu'vn mouuement, & vne choſe doit eſtre dite viuante quand elle ſe peut mouuoir de ſoy-meſme à quelque eſpece de mouuement, ſoit de generation ou corruption, accroiſſement ou diminution, mouuement local, & alteration. Car le plus apparent ſigne de vie eſt ſe mouuoir. D'où vient que nous appellons eaux viues celles qui coulent : & mortes, celles qui ſont arreſtées: bien qu'improprement, pource qu'elles ont ce mouuement de dehors, ſçauoir de leur ſource, & de l'inclination de la terre. Ce qui a fait croire aux Pythagoriciens que le Ciel auoit vne vie, pource qu'il ſe meut ſelon toutes les differences de lieu ; & que cét animal ſe nour-

rissoit de l'air qu'il attiroit des espaces, que nous appellons imaginaires. Or comme les puissances se reconnoissent par leurs actions, aussi en sont elles distinguées. De sorte que plus le mouuement, qui marque la vie, est parfait, plus la vie se trouue parfaite. C'est pourquoy, comme les huistres & autres animaux imparfaits qui ont le sentiment, ont vne vie plus noble que les plantes, qui ne font que vegeter; aussi sont-ils au dessous des autres animaux parfaits, qui ont outre ce sentiment le mouuement progressif, ceux-cy derechef, plus ils ont le mouuement tardif & empesché, & plus cedent-ils en dignité aux autres, comme le limaçon au chien & au liéure. Bref, ceux-cy sont moins nobles que l'homme, dont l'esprit se meut d'vne façon plus admirable; & qui a la faculté d'en rendre la plus parfaite de toutes : laquelle se trouuant en Dieu en vn degré plus releué, pource qu'elle fait toute son essence : estre & entendre en luy estant vne mesme chose : il a aussi vne vie la plus parfaite de toutes; & elle luy conuient par preciput, comme a crû mesme Aristote au 12. de sa sapience. Qui est la cause pourquoy Nostre Seigneur dit qu'il est la vie. Aussi, comme la matiere premiere, qui est la plus basse de toutes les choses qui sont (si on peut dire qu'elle est) a besoin de tout: la plus sublime de toutes les choses, à sçauoir Dieu n'a besoin de rien & enclost en soy toutes les perfections, dont la principale est la vie, que toutes les creatures n'ont que par vne participation auec luy.

Le 4. dit : La vie est vne action continuelle du chaud sur l'humide, dont les periodes sont distinguez par les diuers effets de cette chaleur, qui sont les changemens des temperamens & la diuersité des aages. Car il n'est pas seulement vray moralement, mais aussi physiquement ce

que dit Iob, que nostre vie est vn combat sur la terre ; puis qu'vne chose n'est point estimée viuante, sinon entant qu'elle agit, la mort estant la priuation des actions ; & il n'y a pint d'action qu'entre les qualitez ennemies, desquelles le chaud & l'humide sont le fondement de la vie, comme le froid & le sec sont les appanages de la mort, la vieillesse qui nous y conduit estant aussi froide & seche. C'est pourquoy ceux-là sont de plus longue vie qui ont plus de chaleur, comme les masles, que les femelles : les animaux terrestres, que les poissons : ceux qui ont du sang, que ceux qui n'en ont point. Comme aussi ceux qui ont grande quantité de cét humide viuent long temps pourueu qu'il ait les qualitez requises, sçauoir qu'il soit gras, aërien & non aqueux ou excrementeux, pource qu'autrement il se congele & refroidit aisément, se rendant par ce moyen inutile à la vie.

Le 5. dit, Que la chaleur estant la plus noble & la plus actiue de toutes les qualitez faisoit toutes les fonctions de la vie, lors qu'elle rencontroit des organes & des dispositions propres pour les exercer. Cette chaleur doit estre en acte & non seulement en puissance, telle qu'est celle de la chaux & du poiure. Et bien qu'elle ne soit pas si sensible dans les plantes, elle ne laisse pas d'y estre actuellement tant qu'elles viuent, & d'y cuire & assimiler les alimens qu'elle leur tire de la terre tous preparez ; d'où vient qu elles n'ont point d'excremens comme les animaux. Auec lesquels, toutesfois, elles ont tant de rapport que Platon en son Timée dit que les plantes sont comme des animaux : & Pythagore a crû qu'elles estoient informées des ames de quelques hommes, lesquels ayant vescu dans le monde sans y exercer autre action que celle de la vie vegetatiue, ne s'adonnant qu'à se nourir & engendrer,

eſtoient condamnez a paſſer dans les corps des plantes : comme les ames de ceux qui auoient mené vne vie brutale eſtoient releguées és corps des Pourceaux , des Tygres , des Lions & autres beſtes dont ils auoient imité les mœurs. Empedocle & Anaxagore ; au rapport d'Ariſtote , ont donné à ces plantes vn ſentiment de douleur & de volupté. Auſſi n'ont-elles pas ſeulement toutes leurs maladies , vieilleſſe & mort comme les animaux ,mais quelques vnes encor les differences de ſexe , & mouuement de lieu , comme l'on remarque de certaines palmes qui ſe courbent l'vne vers l'autre ; & de pluſieurs autres plantes qui ſe reculent de celles qui leur ſont contraires, comme elles accroiſſent leur vigueur par la proximité des autres.

Le 6 dit , Que la vie n'eſtoit que l'vnion de l'ame auec le corps : laquelle requeroit vne temperie & conformation loüable: dont , puis apres venoient toutes les actions & mouuemens internes & externes. C'eſt pourquoy la vie n'eſt pas vne action d'vne action ; ce qui eſt abſurd : car la vie a ſes actions. Ce n'eſt pas auſſi l'action de l'ame , autrement le corps ne pourroit eſtre dit viuant. Mais c'eſt l'acte de l'ame dans le corps: c'eſt à dire vne vertu d'icelle vnie auec le corps : laquelle eſtant finie & terminée , comme la chaleur ſon principal organe , cela eſt cauſe que tous les corps viuans ont des termes de leur quantité, tant en grandeur qu'en petiteſſe; que les corps inanimez n'ont point : pource qu'ils acquierent leur quantité par la ſeule approche & appoſition de leur matiere, & non en la receuant interieurement , & pource qu'ils n'ont que faire , comme les viuans , d'aucuns organes , leſquels requierent vne certaine confirmation & grandeur , qu'elles n'outrepaſſent iamais.

Sur le second poinct, il fut dit. Qu'il y auoit plusieurs sortes de ieusnes corporels, pour ne parler point du spirituel, qui est l'abstinence du peché. Il y en a vn de necessité & le plus intolerable de tous, qui a fait declamer tous les Poëtes anciens contre la pauureté, disans qu'il l'a falloit ietter au loin dans la mer, contre les rochers : & qui a fait si peu de Cyniques contre tant d'autres sectes de Philosophes. Auquel mal il n'y a autre remede que de rendre volontaire ce qui ne se peut euiter. Il y a des ieusnes de mesnage pour les auaricieux : dautres de Police, qui s'obseruent vtilement en plusieurs Estats, pour empescher qu'on ne deserte le pays d'animaux ; comme il arriueroit si l'on mangeoit des œufs & de la viande au commencement du Printemps que les oyseaux se preparent à couuer & les bestes a faire leurs ventrées : & que la chair des animaux est mal saine, à cause qu'ils commencent lors à entrer en chaleur. Il y a vn ieusne de santé, que les Medecins ordonnent à ceux qui sont replets & cacochymes, qui est le mieux receu de tous : n'y ayant rien qu'on fasse si volontiers que pour sa santé : à laquelle le ieusne moderé sert grandement, tant pour la conseruer, selon le prouerbe, que la gourmandise en tuë plus que l'espée ; comme pour la restablir, selon l'auis des Arabes & autres Medecins qui reconnoissent tous l'intemperance pour leur mere nourrice, & ont accoustumé d'employer, auant toute autre chose, la diete, où le ieusne tient la premiere place ; puis, les medicamens : & enfin, les ferremens. Il y a aussi vn ieusne moral, qui est vne vertu laquelle obserue dans le manger vne mesure conuenable à la nature & à la droite raison, pour dompter l'appetit sensuel, & augmenter la vigueur de l'esprit, qui est esmoussé par la quantité des viandes. Vertu que S. Augustin

Auguſtin appelle garde de la memoire & du iugement, maiſtreſſe de l'eſprit, nourriciere de la doctrine & de la ſcince. Mais le ieuſne de Religion eſt le plus excellent de tous, pource qu'il ſe refere immediatement à Dieu, auquel on ſatisfait par ce moyen pour les pechez; pource qu'il abat la concupiſcence de la chair, & eſleue l'eſprit à la contemplation des choſes releuées, purgeant l'ame, & ſouſmettant la chair à l'eſprit: mais particulierement celuy de Careſme, dont la conuenance paroiſt en ce que ce temps-là eſt la dixieſme partie de l'an, que nous offrons à Dieu, comme de toute ancienneté les dixmes de chaque choſe luy ſont dediées. Et parce que l'homme eſtant compoſé en ſon corps des quatre élemens, par le moyen deſquels il a deſobey aux dix preceptes du Decalogue, il eſt raiſonnable qu'il afflige auſſi ſa chair par quatre fois dix iours. Auſſi remarque-t'on que Moyſe & Elie qui auoient ieuſné chacun 40. iours, qui eſt le plus grand ieuſne, dont il eſt fait mention dans l'Ecriture, meriterent d'eſtre preſens à la Transfiguration de Noſtre Seigneur.

Le 2. dit. Le ieuſne eſt vne abſtinence des viandes, ſelon leur quantité ou qualité. En la quantité, on s'en abſtient, ou par vn long temps, comme nous font foy les hiſtoires, de ceux qui ont veſcu pluſieurs années ſans manger: & Pline dit qu'il y a des Aſtomes peuples des Indes prés du fleuue Ganges, qui n'ont point de bouche & ne viuent que d'ordures. Où l'on s'abſtient des viandes lors qu'on mange peu & ſobrement, & ſeulement autant qu'il en faut pour la conſeruation de la vie: telles qu'eſtoient les abſtinences des Perſes & des Lacedemoniens, chez leſquels c'eſtoit vne choſe honteuſe de cracher & de moucher: eſtant vn ſigne qu'on auoit pris plus de viandes que la nature n'en auoit pû digerer. Les

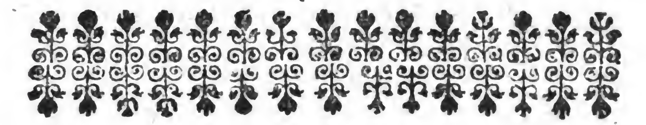
Gymnosophistes, Mages & Brachmanes obseruoient rigoureusement ces ieusnes. En qualité on s'abstient de certaines viandes. Ainsi, les Iuifs s'abstenoient de tous animaux, hormis de ceux qui ruminoient & qui auoient le pied fourché. Et parmy eux, les Nazariens auoient deffence de Dieu de boire du vin ny aucune chose qui enyurast : comme les Esséens, certains Religieux d'entr'eux, outre le vin, s'abstenoient de chair & de femmes. Pythagore abhorroit autant les féues, comme il aimoit les figues, soit pource que les premieres seruoient à condamner les hommes, ou plustost pource qu'estans flatueuses elles excitent à luxure. Tous ceux de sa secte ne touchoient point aux poissons pour le silence qu'ils admiroient en eux ; & faisoient conscience de tuer les animaux pour la ressemblance qu'ils ont auec nous. Ce qui a esté mesmes obserué par les premiers hommes deuant le deluge durant plus de 2000. ans : la Loy de nature, qui regnoit à lors, leur faisant abhorrer. Mais ce ieusne est bien plus difficile en nostre diuersité de viure que lors que le seul gland seruoit de viande à nos premiers peres : que les Atheniens viuoient de seules figues : les Argiens & Tyrenthiens, de poires : les Medes, d'amendes : les Ethiopiens, de sauterelles & fruicts de roseaux : les Perses, de cardame : les Babyloniens, de dattes : les Egyptiens, de lote : comme les Ichthyophages, de poissons : duquel desseché & reduit en farine, plusieurs barbares font encor auiourd'huy leur pain, & du fraiz leur pitance. Car à lors on ne viuoit pas pour manger comme plusieurs en ce temps de delices : mais on mangeoit pour viure.

Le 3. dit, que le ieusne estoit autant contraire à la santé du corps, comme il seruoit à la perfection de l'esprit. Aussi, la meilleure des habitudes, qui est la chaude & humide, est ennemie

des operations de l'ame, qui requierent vne temperature froide & seche, laquelle s'aquiert par le ieusne ; d'où vient que comme entre les humeurs la bile chaude & seche donne la dexterité & viuacité : aussi le sang chaud & humide rend les hommes fols & stupides : & l'humeur melancholique, froid & sec, est cause de la prudence. Ce qui se doit entendre du ieusne, par lequel on ne donne pas à la nature autant d'alimens qu'elle pourroit conuertir en sa substance, & non de celuy qui obserue vne mediocrité tousiours loüable & bonne pour la santé. Aussi la fin du veritable ieusne est d'affliger & matter le corps par l'abstinence des alimens qu'il appete naturellement. Mais comme dans le boire & le manger, aussi en l'abstinence de l'vn ou de l'autre il n'y a point de regle asseurée, mais il faut auoir esgard à la nature des alimens, dont les vns sont plus nourrissans que les autres ; à celle du corps, à la saison, coustume, exercices & autres circonstances. Ainsi ceux qui prennent quantité de viandes de mauuaise nourriture, ou qui ont l'estomach & le foye fort ample & chauds, ou qui sont accoustumez à manger beaucoup, ieusneront dauantage que ceux qui en prennent peu, mais de bonc suc, ou qui n'ont gueres de chaleur & font peu d'exercice. Ceux qui croissent, comme les enfans, bien qu'ils prennent plus d'alimens, ieusneront souuent plus que les autres qui en prendront moins. Durant l'Hyuer, ou le Printemps que les ventres sont plus chauds & le sommeil plus long, le ieusne est aussi plus insupportable; pource qu'alors la chaleur naturelle estant plus forte qu'en l'Esté ou Automne, elle consomme plus de nourriture. Il n'y a donc que la raison qui peut regler le ieusne. S'il est pour la santé il faut donner à la nature ce qu'elle demande & non dauantage: le premier precepte d Hyp-

pocrate pour la ſanté, eſtans de ne ſe raſſaſier iamais de viandes. Si c'eſt pour purger l'ame, il faut dénier à la nature quelque choſe : le ſentiment de ſuction qui eſt en l'eſtomach, ſeruant à la raiſon d'horloge pour marquer le droit vſage de l'abſtinence. Car il ſe faut garder de faire vn homicide de la temperance, veu que le ieuſne doit bien matter le corps, mais non pas le perdre.

Le 4. diſt, Que par le ieuſne Socrate s'eſtoit preſerué de la peſte, contre laquelle on nous fait mal à propos ſeruir la replexion d'antidote : ce qui ſe void encor parce que la ſaliue de l'homme à ieun eſt ſi ennemie des poiſons, qu'elle tuë les viperes & amortit le vif argent. Auſſi peut-on imputer la fauſſe conſequence qui ſe tire du veritable Aphoriſme d'Hyppocrate : Que les Eunuques, les femmes & les enfans n'ont iamais les goutes : & la production de tant de nouuelles maladies qui ont paru, à la gloutonnie & frequence des repas ; l'vne deſquels ſuffiſoit tellement à nos anciens, que Platon s'eſtonnoit de ce que les Siciliens ſe pouuoient ſaouler deux fois le iour.



SEPTANTIE'ME CONFERENCE

1. *Des années Climacteriques.*
2. *De la Honte.*

LA vie de l'homme eſt vne comedie, dont le theatre eſt le monde, les hommes les Acteurs, & Dieu le moderateur, qui les demaſque & tire le rideau quand bon luy ſemble. Lors qu'on la ioüe iuſques à la fin, elle a cinq Actes, l'enfance, l'adoleſcence, la virilité, l'âge conſiſtant, & la vieilleſſe, chacun de 14. ans, leſquels multipliez par 5. font 70. ans, qui eſt auſſi le terme que le Prophete Roy donne à la vie de l'homme. Ces Actes ſont donc diuiſez en deux Scenes d'autant de ſeptenaires à chacun deſquels on remarque qu'il arriue des changemens dans le corps, les biens, & l'eſprit meſme. Car voyant beaucoub de perſõnes encourir de grands accidens en vn certain nombre d'années pluſtoſt qu'en vn autre; & s'ils n'y meurent point, tomber derechef en d'autres perils en certains temps & ainſi de degré en degré, tant qu'ils ſoient paruenus iuſques au dernier pas de l'eſchelle, laquelle eſt appellée *Climax* des Grecs : c'eſt ce qui a donné le nom de Climacterique aux années eſquelles ſe remarquent ces changemens.

La plus commune opinion les ayant rapportez à ce nombre de sept ; encor que quelques-vns les ayent attribuez au neuf, d'autres à tous les deux: mais particulierement au resultant de l'vn multiplié par l'autre, qui est le 63. composé de neuf fois sept, ou de sept fois neuf, pour cét effet tres-dangereux. D'autant que comme dit I. Firmicus Maternus, le 7. & le 9. estans reconnus tres pernicieux, ils augmentent leur action se rencontrans tous deux en ce nombre de 63. appellé pour ce sujet le grand Climacterique, comme le 7. 14. 21. 28. 35. 42. 49. [fort considerable entre eux pour estre la reuolution du sept, & composé de sept septenaires) & le 56 sont dits les petits climacteriques : mais 126. le tres-grand climacterique : pource qu'il contient deux fois le grand, estant composé de 18. septenaires. Or comme tous ses climacteriques sont appellez hebdomatiques, d'autant qu'ils vont par sept, aussi ceux qui se content par neuf s'appellent enneatiques, entre lesquels les moindres sont 9. 18. 27. 36. 45. & 54. le grand est encor le 63. fait aussi de neuf multiplié par sept, les autres sont le 72. 81. aussi fort notable pour estre la reuolution du neuf, & composé de neuf neufuaines, 90. 99. iusques au mesme tres-grand climacterique 126. fait de deux fois neuf septenaires. Entre toutes lesquelles années on remarque derechef que les plus dangereuses sont celles qui montent par trois semaines ou neufuaines d'ans, comme le 21. 42. 63. dans les hebdomatiques, ou 27. 54. 81. dans les enneatiques.

Le 2. dit, Que comme le nombre septenaire est considerable, celuy de 9. l'est aussi par le nombre des Hierarchies & Spheres celestes, suiuy du nõbre plus ordinaire des mois de la grossesse des femmes: le temps qui court depuis la conception iusques à la naissance ayant vn grand rapport

auec le reste de la vie de l'homme. Aussi, le nombre ternaire, propre à la diuinité, estant multiplié par soy-mesme, doit contenir tout ce qui se peut trouuer de merueilleux & d'efficacieux aux nombres : n'y ayant pas seulement vne infinité de choses ausquelles il conuient : mais rien qui ne soit consideré auec ses trois dimensions & ses trois parties, de commencement, milieu & fin : passé, present & futur : qui a fait donner trois faces à Ianus, trois noms & trois puissances à la Lune sous le sien, sous celuy de Diane & d'Hecate : feindre trois Graces. Bref, comme les trois plus grands changemens sont arriués en chacun des 3. temps du monde, auant la loy, sous la loy & apres la loy : il sẽble bien iuste que ce méme nõbre ternaire partage les actions du petit monde, comme il l'a fait du grand.

Le 3. dit, Qu'il trouuoit plus d'apparence de faire cette diuision au nombre quaternaire compris dans le nom ineffable de 4. lettres, les élemens & humeurs : au contraste ou amitié desquels est deuë nostre santé, nos maladies, nostre mort, & tous les accidens de nostre vie. Et le plus tardif mouuement de la plus paresseuse & maligne de ces humeurs se fait en 4 iours, desquels la reduplication a donné lieu à l'erreur, qui attribuë à d'autres nombres les crises & indications des maladies. Veu mesme que le quatriesme iour est reconnu par le premier terme du mouuement de la nature, & qui sert d'indice & de fondement à tous les autres. Ce qui se verifie en ce qu'on attribuë vnanimement les crises à la Lune qui n'a que 4 quartiers, reconnus par autant de faces, lesquels dénommez du quarternaire, montrent sa force sur cét astre, & par luy sur tout ce qui en dépend. Et comme il y a dans l'homme. 4. parties nobles, y comprenant auec Gallien celles qui conseruent l'espece;

dans le monde il y en a auſſi quatre, l'Orient, l'Occident, le Septentrion & le Midy, il y a 4. parties de la terre, l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amerique, il y a eu 4. Monarchies. Mais la conſideration en laquelle doit eſtre ce nombre, paroiſt en ce que Noſtre Seigneur ayant eſté enquis de quatre demandes, à ſçauoir du temps de ſa mort, de celuy de ſon Aſcenſion, de la vocation des Gentils, & de la deſtruction de Ieruſalem, elles furent accomplies au nombre de 4. fois dix. Car il demeura mort l'eſpace de 40. heures, il monta au Ciel au bout de 40. iours, la vocation des Gentils par l'apparition des beſtes immondes que l'Ange offroit à S. Pierre pour manger, ſe fit au bout de 40. mois, qui ſont enuiron 3. ans & demy, qui doit eſtre auſſi la durée de l'Antechriſt: & la deſtruction de Ieruſalem ſe fit en 40. ans. Ce qui fait ſoupçonner à quelques-vns que la fin du monde, qui eſt encor vne autre demande qui luy fut faite, pourra auſſi auenir apres 40. fois 40. années: leſquelles adjouſteés aux precedentes tomberoient enuiron l'an 1640. Auſſi, le quaternaire n'eſt pas ſeulement quarré, mais faiſant encor dénommer tous les autres tels, la cauſe du changement qui arriue en ce nombre-là eſt, qu'vn cube ne peut varier & ſe mouuoir ſi non à peine: ſi bien qu'il faut de grandes cauſes pour produire ces changemens; leſquelles produiſans de grands effets, ſe rendent plus ſenſibles, & partant plus remarquables que les ordinaires, qui font plus facilement la variation és autres nombres, éloignez de la figure cubique.

Le 4. dit: Que le Prince des Medecins ayant dit que le ſeptenaire eſtoit le diſpenſateur de la vie & l'autheur de tous ſes changemens le vray climacterique eſtoit de ſept. Car en 7. heures la

ſemence reçoit ſa premiere diſpoſition à engendrer : en 7. iours elle ſe coagule : en 7. ſemaines elle eſt articulée. L'enfant ne peut ſortir & auoir vie pluſtoſt qu'au ſeptieſme mois : & on ne luy donnoit anciennement de nom qu'apres 7. iours : ne l'eſtimant pas auoir vie qu'il n'euſt atteint ce iour periodique. Les dents luy pouſſent au ſeptieſme mois : elles tombent & ſe renouuellent dans le 7. an ; auquel temps il commence à bien articuler ſes paroles & eſtre capable de diſcipline. A deux fois ſept ans il eſt pubere. A 21. la barbe luy vient. A 28. il ceſſe de croiſtre, ayant acquis ſa force. A 35. il eſt propre au mariage & à la guerre. A 42. il eſt ſage ou iamais. A 49. il eſt en ſon apogée, apres lequel il vieillit & change touſiours par ſeptenaires, tant qu'il ait accomply les ans de ſa vie, qu'Hypocrate d'iſtribuë pour ce ſujet en ſept aages. La force de ce nombre paroiſt auſſi és choſes diuines Dieu ayant conſacré le ſeptieſme iour par ſon repos & le noſtre, & tous les peuples meſurans leurs temps par ſemaines. Mais ce n'eſt pas ſans myſteres qu'Henoc, le 7 apres Adam, ait eſté tranſporté dans les Cieux ; que Ieſus-Chriſt eſt le ſeptante ſeptieſme en ligne directe apres le premier homme : qu'il parla 7 fois en la Croix, en laquelle il fut 7. heures : qu'il apparut par 7. fois: & apres 7. fois 7. iours enuoya le S. Eſprit. Dans la priere Dominicale qu'il nous a donné, il y a 7. demandes, compriſes en 7. fois 7. paroles. Les Apoſtres eſleurent 7. Diacres. Tous les myſteres de l'Apocalypſe ſont dedans ce nombre : y eſtant parlé de ſept ſeaux du liure, ſept cornes de l'aigneau & 7. yeux qui ſont les ſept eſprits de Dieu enuoyez par toute la terre : dés 7. teſtes & 7. demandes du dragon : des 7. teſtes de la femme, qui ſont les ſept montagnes : de ſept Roys : ſept Anges: ſept

trompettes, sept fioles, sept playes. L'Escriture fait mention des 7. resurrections iusques à celle de nostre Seigneur. La 1 du fils de la veufue de Sarepta, par Elie. La 2. du fils de la Sunamite, par Elizée. 3. du soldat ayant touché les os de ce Prophete. 4. de la fille du Prefect de la Sinagogue. 5. du fils de la vefue de Naim. 6. du Lazare. 7. de nostre Seigneur. Les Rabins disent que Dieu employa la puissance de ce nombre pour faire Samuel grand comme il fut: son nom respondant en valeur de lettres au nom Hebreu qui veut dire sept: d'où Anne sa mere és graces qu'elle en rend à Dieu, dit que la sterile auoit enfanté sept. Salomon employa sept ans à bastir le temple de Dieu. Iacob seruit 7. ans pour Lia, & autant pour Rachel. La ville de Iericho trébucha au son des 7. trompettes de Iosué, apres que les Israëlites en eurent fait au septiesme iour 7. fois le tour. Nabuchodonosor fit penitence de son orgueil par 7. ans entre les bestes. Aussi y a-t'il 7. Pseaumes penitentiaux. Le Nil & le Danube ont sept bouches. Il y a 7. montagnes à Rome, Prague & Constantinople Noé a entré dans l'Arche, auec 7. personnes, & 7. paires de tous animaux nets. Apres 7. iours les eaux tomberent du Ciel durant 7. fois sept iours. Le septiesme mois l'Arche se reposa sur la Montagne d'Ararat. L'Ecclesiaste limite le deüil à 7 iours. Il y eut 7. ans de fertilité & autant de famine en Egypte. Il y auoit dans le tabernacle sept lampes, figure des 7 dons du S. esprit. Les Iuifs mangeoient par sept iours le pain sans leuin: celebroient par autant de iours la feste des tabernacles: laissoient reposer leurs terres au septiesme an, & apres 7. fois 7 ans auoient leurs Iubilé. La force de Samson consistoit en 7 poils de ses cheueux, Il y a 7. Sacremens en l'Eglise, comme dans le Ciel 7. planetes. 7. pleïades. 7.

estoiles dans les deux ourses : le cours periodique de la Lune se fait en 4. fois sept iours, à chacun desquels septenaires elle change de face. Bref il y eut 7. miracles du monde, & 7. Sages de Grece. Il y a 7. Electeurs 7. arts liberaux, 7. paires de nerf, 7. trous qui seruent de portes aux sens: le sommeil naturel est limité à sept heures: & ce nombre est à bon droit estimé de quelques vns le nœud de toutes choses, & le simbole de la nature.

Le 5. dit, Que ce n'est pas sans cause qu'Auguste. Cesar apprehendoit si fort les climacteriques, qu'ayant passé la 63. année, il en escriuit à tous ses amis, aussi mourut il au 10. climacterique d'apres, à 77. ans, composé d'vnze septenaires, qui fut aussi fatal à Tybere, Seuere, Tite-liue, Empedocle, S. Augustin, Bessarion: comme fut le 63. à Aristote, Ciceron, (qui auoit esté banny en son climacterique de 49) Demosthene, Trajan, Adrian, Constantin, S. Bernard, la Vierge mesme, & tant d'autres. Et le suiuant climacterique de 70 à trois des Sages de Grece, à Marius, Vespasian, Antonin, Galien, Dauid, qui fut aussi chassé de son Royaume par son fils à 63. ans, & commit son adultere & homicide à 49 tous deux climacteriques. Ce qui en fait iuger autant des autres hommes, si on y eust pris garde. Mesme nostre premier pere est mort à 931. an, qui luy estoit climacterique: pource qu'il contient en soy sept fois 133. Lamech mourut à 777. ans aussi climacterique comme Abraham à 175. qui contiennent 25. fois sept, Iacob à 147. composé de 21. fois sept. Iuda à 119. fait de 17. fois sept: la puissance desquels climacteriques plusieurs font estendre iusques à la durée des Estats, que Platon ne vouloit ne passer gueres 70. semaines d'années.

Le 6. dit, Que les changemens reglez proce-

dans necessairement d'vne cause de mesme : & n'y ayant point d'autre mouuement exactement reglé en toute la nature que celuy des cieux, posé qu'il y ait des années climacteriques, & qu'il ne se trouuast point autant de mots & accidens remarquables en tous les autres membres de iours, de mois & d'années, si on les auoit voulu tous obseruer aussi soigneusement comme on a fait quelques-vns d'eux : on ne peut attribuer leur changement sinon aux corps celestes. Si bien que celuy qui nous arriue de sept en sept ans, vient de ce que comme chaque planete domine à chacune heure, aussi fait elle à chaque iour, mois & années de se septenaire ; commençant par Saturne, & finissant à la Lune qui gouuerne le septiesme, dans lequel elle cause toutes les mutations, qui acquierent de la malignité par l'approche de Saturne presidant derechef au huictiesme, cause que les enfantemens octimestres ne sont pas vitaux.

Sur le second poinct, il fut dit, Que les passions ne considerent pas seulement le bien ou le mal absolument, mais aussi sous vne certaine difference. Le desir ne regarde pas absolument le bien absent en gros, mais aussi en détail : tantost sous le respect des richesses, & lors il s'appelle conuoitise : tantost d'honneur, & s'appelle ambition : tantost de beauté, & c'est vne inclination amoureuse. Ainsi la douleur considere le mal present : s'il est en autruy, il nous fait compassion : s'il est en nous & qu'il soit conceu comme prejudiciable à nostre honneur, il fait la Honte, qui est la douleur d'vn mal que nous iugeons nous apporter de l'infamie : douleur d'autant plus grande qu'il n'y a point d'offence plus sensible que celle qui touche à nostre reputation. Aussi a-t'elle fait mourir vn Sophiste

pour n'auoir pû respondre à vne question ; Homere, pour n'auoir pû soudre l'enigme des pescheurs & quelques autres pour auoir demeuré courts en public. Car comme il n'y a rien de plus honorable que la science & la vertu ; aussi n'y a t'il rien de si infame que lignorance & le vice : ny par consequent rien qui nous fasse tant de honte : l'vn & l'autre nous reprochant que nous manquons à nostre fin, qui est d'entendre & de vouloir, & que partant nous ne sommes pas hommes : mais, comme disoit Platon, des Monstres de la nature. Mais entre tous les vices il n'y en a point que la nature ait rendu si honteux que celuy de la luxure; de laquelle, non seulement l'acte, mais aussi les gestes & indices font honte. D'où vient qu'vne parole impudique ou ambiguë, & vn regard fixe, font rougir les filles, femmes & enfans, ausquels la honte sied fort bien, estant la garde de la pudicité, & le coloris de la vertu ; comme elle est mal-seante aux vieillards & gens confirmez en la vertu, qui ne doiuent rien commettre dont ils puissent auoir honte.

Le 2. dit, Que la honte estoit ou deuant le vice & l'infamie qui le suit, ou apres l'vn & l'autre. Au premier sens, la honte est vne crainte du deshonneur. Au second, c'est vne douleur d'y estre tombé. L'vne & l'autre n'est iamais sans l'amour de l'honneste, & est entre ces deux extremes, la sotte & rustique honte & l'impudence. La premiere se trouue en ceux qui ont honte de la vertu, qui ne peuuent rien refuser, bien qu'il soit contraire à l'honneste aux bonnes mœurs & à la volonté mesme : ou en ceux qui ne sçauroient regarder vn homme entre deux yeux, laquelle bien que souuent en obstacle aux belles actions, est neant moins marque ordinaire d'vne bonne ame, & plustost portée à

l'honnesteté qu'au vice pareille aux hiebles & autres plantes sauuages, qui ne seruans de rien & empeschans les autres de croistre, sont toutesfois signes d'vn bon terroir. L'impudence au contraire est indice d'vne ame entierement déprauée : le defaut de douleur interne, qui vient du peruertissement de l'intellect & de la perte de la conscience, rendant les maladies de l'ame incurables, comme le manque de douleur corporelle fait desesperer des maladies du corps. Mais la pudeur & vraye honte craint les veritables deshonneurs, & en a de la douleur ; tenant en cela de la vertu, laquelle plus elle est grande, d'autant plus craint-elle les choses grandement formidables & infames, telles que sont l'horreur du vice & son infamie: mais non beaucoup d'autres choses qui ne dépendent que de l'imagination, & qui ne sont aucunement deshonnestes d'elles-mesmes ; esquelles c'est lascheté de rougir. Ainsi, S. Paul dit qu'il n'a point eu honte de l'Euangile. Et nostre Seigneur, que ceux qui auront eu honte de luy deuant les hommes, il les reniera deuant son Pere. Car il n'y a, pour dire vray, que le vice ou ces effets qui doiuent faire honte. Aussi, auant le peché, nos peres ne sçauoient ils que c'estoit d'auoir honte : mais apres iceluy ils furent honteux de leur nudité, dont la vergogne est demeurée à toute leur posterité.

Le 3. dit, Que comme il y a des choses de soy honteuses, pource qu'elles sont vicieuses ; aussi il y en a qui ne sont honteuses sinon en certain temps, & en certains lieux, à quoy les coustumes de chaque pays seruent le plus souuent de loy : d'autres le sont tousiours, encor qu'elles soient de soy permises, bien loin d'estre vicieuses : comme les choses que la ciuilité & honnesteté defendent de faire par tout en public : d'où vient que Diogene mettoit le nom de chien en

ansgressant ces loix de l'honnesteté. Car comme l'honneur ne se tire pas seulement de la vertu, mais de plusieurs autres circonstances, qui dépendent pour la pluspart de l'opinion des hommes lesquels disposent de cét honneur, aussi fait deshonneur, & la honte qui le suit.

Le 4. dit, Que la honte comme la compassion ou l'emulation, n'estoit pas vne passiõ, pour qu'elle n'auoit aucune vertu qui reprimast ses déreglemens : moins vne vertu n'estant pas ferme & constante, mais vn simple mouuement au bien, & vne legere impression de l'honneste dans volonté & les affections, produitte par la nature ou la coustume, & qui n'a encor jetté de puissantes racines comme la vertu, d'où vient qu'elle est fort muable & incertaine. Car nous auons honte d'estre de trop grande ou trop petite stature, loüez ou blasmez, voire, nous ne rougissons pas moins des defauts qui ne nous peuuent pas estre imputez, comme d'estre issus de bas lieu, ou d'auoir quelque imperfection corporelle que nous ne pouuons corriger, comme nous faisons d'estre trouuez menteurs, ou surpris en quelqu'autre faute. A laquelle inconstance il faut rapporter l'agitation des esprits & du sang, dont la teinture portée au visage malgré nous trahit nostre dissimulation.





SEPTANTE-VNIE'ME CONFERENCE

1. *Pourquoy le mouuement eschauffe.*
2. *De la Chasteté.*



E mouuement du lieu n'est pas seulement le plus commun, mais aussi le plus noble de tous, puis qu'il ne se trouue point dans les animaux, que lors qu'ils ont acquis leur perfection. Aussi produit-il la chaleur la plus noble & la plus actiue de toutes les qualitez. A ce sujet les Medecins ordonnent l'exercice pour dissiper les humeurs froides & pituiteuses par cette chaleur; pource que le mouuement des animaux ne se peut faire sans les esprits, qui estans d'vne nature ignée échauffent toutes les parties vers lesquelles ils influent. Mais ce mouuement produisant aussi la chaleur dans les corps inanimez, il est plus difficile d'en rendre la raison que de celle des animaux. Ainsi a-t'on veu les fléches décochées de vitesse s'enflammer par le mouuement. Les meusniers enuoyent vne partie de leur eau sur l'essieu de leurs roues, à faute dequoy le feu s'y mettroit, comme les chartiers autant à cette fin, comme pour en faciliter le

mouuement, graissent leurs roues pour humecter la seicheresse de leurs essieux, qui sert de disposition à receuoir le feu. Ceux qui ont tenu pour principe que le mouuement eschauffe, estiment aussi absurd d'en rechercher la cause, comme de celle de la chaleur du feu. Mais sans fondement, puisque tout mouuement n'échauffe pas celuy des corps inanimez qui se fait lentement, ne produisant aucune chaleur, mais seulement lors qu'il se fait auec vitesse; encor requiert-il que les corps soient solides : d'où vient que le mouuement rafraichit l'eau & l'air, & empesche leur corruption qui vient de chaleur. Qui montre que ce ne peut estre vn principe, lequel doit estre de tout sujet, & contre lequel on ne doit point apporter d'instance. Cette chaleur vient donc de l'attrition de l'air, par laquelle estant subtilié & rendu plus rare que ne permet sa nature, il s'échauffe & se conuertist quelquesfois en feu, auec lequel il symbolize par sa chaleur; comme au contraire, lors que ce mesme air est par trop condensé il se resout en eau, auec laquelle il symbolise aussi par son humidité. Car comme dans tous les corps mixtes il y a des termes de quantité; aussi y a t'il és corps simples, des termes de rareté & densité, hors desquels l'élement ne peut se conseruer sans admettre du vuide lors qu'il est plus rare que sa matiere ne peut souffrir : ou sans penetration de dimensions, lors qu'il a plus de matiere qu'il ne luy en faut.

Le 2. dist. Que de rapporter la chaleur causée par le mouuement, à l'air enflammé & conuerty en feu par l'attrition, & attenuation de ses parties, estoit expliquer vne chose manifeste par vne plus obscure, & dont tous ne sont pas d'accord; tel qu'est le changement des élemens les vns aux autres, Il est donc plus vray-sembla-

ble que cette chaleur n'est pas produite de nouueau : mais que c'est celle-là mesme qui est dans tous les mixtes, où il y a vn feu élementaire; lequel estant enseuely & comme empestré dans les liens des autres élemens, ne paroist point qu'il ne soit excité par le mouuement. Comme dans la pourriture cette mesme chaleur estant attirée par celle de dehors, se fait sensible. Et tout ainsi que ceux qui ont peint quelque païsage à détrempe sur vn autre tableau à huile, venans à lauer le tableau, font paroistre les premiers traits qui estoient auparauant cachez : ou comme la terre de mine qui contient l'or ou l'argent estant lauée les rend bien visibles, mais ne les y produit pas de nouueau, pource qu'ils y estoient auparauant. De mesme, le mouuement ne fait pas la chaleur, mais la découure, introduisant par la friction vne disposition au sujet, en subtiliant la surface des deux corps contigus, & les desseichans : si bien que ces deux qualitez estans propres à receuoir l'impression du feu, le sont encor dauantage à faire paroistre celuy qui est dans tous les corps, non seulement en puissance, mais aussi en acte. Car si c'estoit l'air enfermé entre deux corps frottez & meus auec violence, il s'ensuiuroit que toute sorte de corps seroient propres à produire du feu; & principalement les plus aëriens, comme les plus enflammables. Aussi, que rien n'empeschant que deux spheres soient si contiguës l'vne de l'autre, comme sont les celestes, qu'il n'y puisse auoir aucun air, elles ne laisseront pas de se mouuoir & s'échauffer, voire beaucoup plus que s'il y auoit de l'air interposé.

Le 3. dist. Comme vne forme ne peut estre receuë dans quelque sujet sans les dispositions requises à l'introduction d'icelle; aussi lors qu'elles y sont, rauissent-elles à soy cette forme. Celles

du feu sont la subtilité, la legereté & la secheresse : desquelles, plus les corps seront participans & plus seront-ils susceptibles de la nature du feu. C'est pourquoy ce qui se doit échauffer par le mouuement doit estre sec & non humide : d'où vient que le feu ne s'engendre iamais de l'eau, non plus que de l'air agitez, à cause de leur humidité excessiue entierement contraire à la secheresse du feu. Mais ce qui est extrémement sec est à demy feu, n'ayant plus besoin que de deuenir chaud, comme il luy arriue necessairement estant renduë rare & tenuë par le mouuement, & par consequent enflammée : toute substance extrémement tenuë & seche estant ignée, puis que dans l'ordre de la nature chaque matiere reçoit necessairement la forme dont elle a toutes les dispositions. Car en toute sorte de mouuement se faisant vne separation & diuulsion des parties, comme il se void dans l'eau lors qu'elle tombe de haut, il s'ensuit qu'elles sont renduës plus rares & plus capables d'estre conuerties en feu.

Le 4. dist : Que le mouuement, la subtilité & la chaleur s'entresuiuent ordinairement & sont causes l'vn de l'autre. Ainsi les Cieux par leur mouuement rapide excitent vne chaleur dans tous les corps sublunaires, & cette chaleur, comme c'est son propre, ouurant les parties, subtilie le tout. L'eau receuant les rayons du Soleil en est meuë & agitée : ce mouuement produit la rareté ; celle-cy la chaleur, qui fait monter en haut les plus subtiles parties : comme au contraire, la chaleur estant des plus actiue est cause du mouuement ; celuy-cy de la subtilité, attenuant par la collision les parties qui sont remuées. De sorte que le mouuement n'est pas plustost cause de la chaleur, que celle-cy l'est du mouuement.

Le 5. dist : Que la chaleur & le feu, qui n'est qu'vn excez de chaleur, se produisoient en quatre façons : par la propagation, l'vnion, la pourriture & le mouuement. En la premiere façon, le feu engendre vn autre feu ; ce qu'il a de commun auec toutes les autres choses de la nature, laquelle est tellement feconde, que iusques aux moindres choses produisent leurs semblables. En la seconde maniere, lors que les rayons solaires sont refléchis par des miroirs concaues en vn poinct où ils s'vnissent, ils bruslent ; pourueu que la matiere en laquelle ils concourent ne soit pas blanche pource que la blancheur oste la raison par laquelle ils peuuent brusler, qui est en s'vnissant, là où le blanc des-vnit & disgrege les rayons : ce qui en empesche l'effet és petits miroirs, & le diminuë és grands. A laquelle maniere se rapporte aussi celle de l'antiperistase: lors que le froid externe fait tellement vnir les degrez de chaleur, qu'elle s'enflamme. La troisiesme cause de chaleur est la pourriture procedante de la des-vnion des élemens, entre lesquels le feu estant le plus actif, il se rend aussi le plus sensible à nous. La derniere est le mouuement, par lequel les corps frotez ou heurtez l'vn contre l'autre s'enflamment à cause du soulphre qu'ils contiennent, lequel seul est enflammable: comme il se void en ce que les marbres & les pierres de taille ne font point feu comme les cailloux, donc l'odeur apres leur choc nous paroist sulphurée. Car s'il n'y a que l'air qui est allumé, d'où vient qu'en battant le fusil les estincelles du feu tombent seulement en bas, contre la nature du feu, lequel ou ne descend point, ou s'il descend par force c'est promptement ? Ioint que l'air se changeroit en flammes & non en estincelles, & deux pierres frottées l'vne contre l'autre feroient autant de feu comme l'acier & le

caillou ou autres pierres de la ſubſtance deſquelles ſe tirent ces corps ignées. D'où vient que ſelon leurs differences elles font auſſi differentes eſtincelles. Si les pierres ſont dures & frappées rudement elles rendent vn feu vif; ſi elles ſont plus molles, ou elles n'en rendent point, ou bien c'eſt vn feu moins vigoureux. Ce que l'on remarque auſſi qu'il s'exprime du feu en frottant les os du Lyon, comme le bois de Laurier & le lierre, le cryſtal auec la calcedoine: qu'en paſſant de nuit la main ſur le dos d'vn chat, il en ſort des eſtincelles de feu, & en iettant vne goutte d'huile de vitriol rectifié dans l'eau froide, elle s'enflammera: montre que c'eſt du ſein de la matiere qui y eſt plus diſpoſée qu'vne autre & non de l'air enuironnant, que ce feu eſt engendré. Mais ce qui ſert le plus à montrer que c'eſt de la matiere que vient ce feu de mouuement eſt la durée des Cieux, leſquels eſtans vray ſemblablement ſolides fuſſent embrazez il y a pluſieurs ſiecles, n'eſtoit qu'ils ne ſont pas de matiere combuſtible, ny propre à conceuoir le feu: car pour petite que fut cette chaleur, il y en auroit plus prés de la ſphere de la Lune, qu'au centre de la terre: & cependant l'air eſt gelé tandis que la chaleur fait les corruptions & generations ſur la terre & au centre d'icelle, & cette chaleur ayant touſiours eſté en augmentant, comme eſt celle du mouuement, ſeroit à preſent inſupportable.

Sur le ſecond point, il fut dit: Que la raiſon reglant par le moyen des vertus les inclinations de l'appetit, la temperance luy ſeruoit pour moderer celles de manger, par l'abſtinence: & du boire, par la ſobrieté: comme la concupiſcence de la chair, par la chaſteté: laquelle eſt d'autant plus excellente que ces deux pre-

mieres qu'elle a affaire à de plus puissans aduersaires, qui l'attaquent non seulement au dedans, mais aussi par dehors, par autant d'auenuës qu'il y a de portes à nos sens : entre lesquels l'ouye & la veuë receuans le venin des regards & des paroles font chanceler & languir la chasteté : mais le tact se laissant charmer de baisers & autres allechemens qui les suiuent, luy donne le dernier coup de la mort. Aussi que la necessité des actions naturelles estant la mesure de la volupté, & d'engendrer qui regarde le general, estant plus necessaire que celle de se nourrir, qui ne concerne que le particulier, elle a aussi plus de volupté : & par ainsi estant plus difficile à combatre, la chasteté qui la surmonte ne merite pas seulement des palmes & des triomphes dans l'autre monde : mais en cettuy-cy mesmes a esté recompensée de Dieu du don de prophetie és Sybilles, & est honorée de tous iusqu'aux plus meschans pour sa rareté, qui a fait aussi dire à vn Poëte qu'il n'y auoit point de son temps de chaste que celle qui n'auoit point esté solicitée. Cette chasteté est de trois sortes, virginale, coniugale & celle des vefues : ausquelles les Peres attribuent ce qui est dit des grains de froment, qui amenent l'vn cent, l'autre trente, & l'autre soixante. Car la chasteté des vierges, de l'vn & de l'autre sexe, consistant dans l'integrité du corps & pureté de l'ame, & dans vn ferme propos de s'abstenir de toutes sortes de voluptez charnelles pour mieux vaquer au seruice diuin, l'emporte pardessus les autres deux, & est preferée à tout autre estat par S. Paul, qui la conseille à vn chacun, qu'il desire estre semblable à soy en ce point. C'est pourquoy l'Eglise l'a choisie, & s'est si estroitement alliée auec elle, afin que les esprits épurez du soin du mesnage vaquassent mieux aux choses diuines, desquelles le mariage destourne

;randement. La viduale a pour patron la tour-
:relle & les corneilles, lesquelles ayans perdu
:urs pairs viuent neuf aages d'hommes sans
'accoupler à d'autres; & l'Apostre dit que les
rayes veufues sont dignes de double honneur.
.a coniugale a fait renommer Penelope, & a
our exemple le poisson Ætnean, dont le masle
ɛ la femelle ne s'entrequittent iamais.

Le 2. dit: Que la chasteté virginale n'estoit
as absolument de soy vertueuse, puis qu'elle
'est pratiquée par les Payens & Idolatres, qui
oüoient à leurs faux Dieux, & qu'elle se trouue
s enfans nouuellement nez: ce qui ne se peut
ire des vertus lesquelles s'acquierent par pre-
:eptes & bonnes mœurs, & non par nature.
.ussi se peut-elle perdre sans peché, comme és
ierges violées, ou en celles qui se marient; voi-
: quelquesfois auec merite, comme lors que le
'rophete Osée prit en mariage vne femme pu-
lique, par exprés commandement de Dieu. Et
stant vne fois perduë, elle ne se peut plus repa-
:r par la penitence comme les autres vertus.
)'où vient que S. Ierosme escriuant à Eusto-
hium, dit que Dieu pouuant toutes choses, ne
eut neantmoins restituer la virginité. Elle n'est
onc loüable qu'entant qu'elle se rapporte à
)ieu. Auquel cas elle est des plus parfaites; &
'autant plus qu'elle est au dessus de la nature,
ıquelle par le mariage peuple bien la terre,
ıais la virginité le Ciel, dans lequel on ne se
ıariera ny ne prendra femme, mais nous serons
omme les Anges de Dieu, lequel estant vn pur
sprit, aime aussi la pureté par dessus toutes
hoses.

Le 3. dit: Que la virginité estoit entiere-
ıent contraire à la nature de l'homme, qui ne
ɔuhaite rien à l'égal de l'immortalité, laquelle
c pouuant conseruer en sa personne, il la re-

cherche en ses successeurs, qui sont vne partie de luy-mesme. Voire, semble-t'elle tenir quelque chose de l'insensibilité, excez vicieux de la temperance, puis qu'elle s'abstient entierement de toutes voluptez; entre lesquelles il y en a de permises. Ce qui obligea Platon de sacrifier à la nature, comme pour luy faire satisfaction de ce qu'il auoit esté vierge toute sa vie: & les Romains à establir de grosses amendes contre ceux qui ne vouloient point se marier: comme au contraire, de bailler des priuileges à ceux qui auoient mis au monde des enfans: d'où reste encor auiourd'huy les droits de trois, de quatre & cinq enfans, qui s'obseruent mesme parmy nous, ceux qui ont cinq enfans estans exempts de tutelles. Voire, parmy les Iuifs ne pouuoit-elle estre sans reproche, puisque la sterilité en receuoit parmy eux, & estoit estimée la plus grande malediction de Dieu. Aussi le mariage ne fournit pas seulement de laboureurs, d'artizans, de soldats & de citoyens à l'Estat, mais de Roys & de princes aux peuples, de Prelats & de Pasteurs à l'Eglise, & de pepiniere au Paradis, qui ne seroit pas peuplé de vierges, si les mariez ne leur auoient donné l'estre. D'où S. Augustin doute à bon droit lequel a plus merité deuant Dieu, ou d'Abraham dans le mariage, ou de Saint Iean Baptiste dans l'estat virginal.

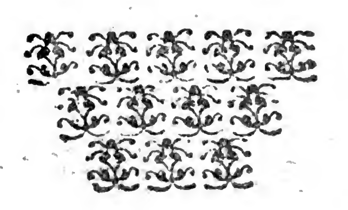
Le 4. dit: Que les choses estant dites vertueuses quand elles sont selon la droite raison laquelle veut que l'on serue des moyens proportionnément à leur fin: la virginité est vne vertu; voire d'autant plus sublime qu'elle est pour vne fin tres-parfaite, à sçauoir la contemplation des mysteres diuins. Car entre les biens des hommes il y en a d'exterieurs, comme les richesses, d'autres du corps comme la santé, d'autres de l'ame: entre lesquels derechef ceux de la vie contem-

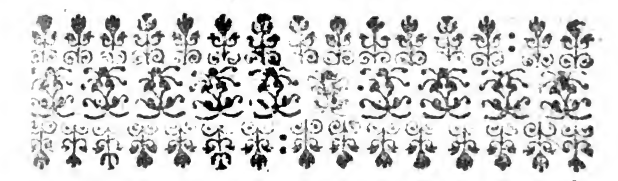
: contemplatiue sont plus excellens que ceux l'actiue. Comme c'est donc selon la droite son que l'on fait seruir les biens exterieurs à ıx du corps, ceux-cy aux biens de l'ame : ssi est-ce de se priuer des plaisirs du corps ur mieux vaquer aux actions de la vie connplatiue : comme fait la virginité, laquelle iurant des pensées charnelles, donne plus de nmodité de songer aux choses de Dieu, & stre purs de corps & d'esprit. C'est donc la fin i fait que la virginité est vertueuse. D'où vient e ces Vestales Religieuses Romaines, & les achmanes entre les Indiens qui s'abstenoient ierement du mariage, ne meritent pas neantoins le nom de vierges. Et ce Spurina, dont rle Valere Maxime, si chaste, que se voyant ant aimé des Dames Toscanes comme il oit hay de leurs maris, se difforma le visage r des playes volontaires, auoit bien quelque ıbre, mais non le corps de cette vertu. L'inıtion de Gaila & de Papa filles de Gisuphe ıc de Frioul, fut bien plus ingenieuse : lesquelau sac de leur ville voyans la pudicité des aus de leur sexe prostituée à la luxure des Sols vainqueurs, se garnirent le sein de chairs ırries, dont la mauuaise odeur chassoit bien ı d'elles ceux qui en vouloient approcher.

Le 5. dit : Que l'excellence de la chasteté ginale estoit telle, qu'elle n'auoit point d'exqui fut vicieux : car plus on s'abstient des isirs, & plus on est pur. Et comme elle se flét en beaucoup de façons, aussi se conserue-le par plusieurs autres. Entre lesquelles sont cupation : d'où vient que Cupidon, dans ian, s'excuse à sa mere sur ce qu'il ne pout blesser Mineruе, de ce qu'il ne la renconit iamais oisiue. La pudeur en est aussi la garnne : comme de paroistre rarement en pu-

blic : ce qui fait appeller aux Hebreux leurs vierges *almach*, qui veut dire cachées. Les gestes, les paroles & les regards des honnestes sont à éuiter. Et entre les moyens corporels l'abstinence & la maceration du corps sont fort efficacieux; comme entre les alimens ceux qui sont froids, tels que le nenuphar appellé pour cela nymphea, & la laictuë, que les Pythagoriens appellent pour ce sujet Eunuque, & sous laquelle pour cette mesme raison, les Poëtes feignent que Venus cacha son Adonis. Comme pareillement les feuilles de saux broyées, les cendres du tamasric, & les fleurs d'*agnus castus*, qui est vne sorte d'ozier, ainsi appellé des Grecs, pource que les Dames d'Athenes couchoient dessus durant les festes de Cerés, pour reprimer l'ardeur d'amour, que ne ressentent point ceux qu'on dit auoir beu du vin dans lequel aura esté estouffé le poisson nommé Trigla, ou mangé de la ruë? Mais pource que ces remedes ne sont pas infaillibles, Origene n'y fit pas tant de façon, s'estant fait actuellement Eunuque, de crainte qu'il auoit de perdre ce beau tresor de la virginité, dont la perte est inestimable & irreparable.

Les points 1. Du Tonnerre. 2. Quel est le plus necessaire de tous les Arts.





SEPTANTE-DEVXIESME
CONFERENCE

. Du Tonnerre 2. Quel est le plus necessaire de tous les Arts.



Omme l'eau & la terre sont les plus grossiers élemens ; aussi reçoiuent-ils plus sensiblement l s actions des corps celestes, & principalement de la chaleur du Soil : laquelle attirant & esleuant en haut leurs us pures parties, les vapeurs de l'eau & les :halaisons de la terre en forme les meteores. Et ımme les vapeurs froides & humides font dans basse region les broüillars, la rozée & les veras, & dans la moyenne, les nuées, la pluye, gresle, la neige. Aussi les exhalaisons, si es sont grasses & vnctueuses, causent en la ute region les cometes, & en la basse, les ıx folets : si elles sont plus seiches & subtiles, es font dans les entrailles de la terre les trēblezns, en sa surface les vents & tempestes; la moyenne region de l'air, l'éclair, le foudre le tonnerre. Car ces trois s'entresuiuent vot:ers, estans produits l'vn de l'autre. Léclair la coruscation ou splendeur de la maniere enmmée. Et bien qu'il soit produit par le ton-

nerre, il est neantmoins plustost apperceu que l'autre n'est entendu : pource que la veuë est plus subtile que l'ouye, à cause que son objet qui sont les especes visibles, se porte en vn instant : mais le son successiuement, pour la resistance de l'air, son moyen. Le tonnerre est le bruit excité par le choc & le debris de la nuée entr'ouuerte par l'exhalaison : d'où vient que la pluye le suit ordinairement Le foudre est l'exhalaison enflammée, qui sort auec impetuosité des flancs de la nuë, ou elle se conuertit souuent en pierre de la figure d'vn coing, la chaleur celeste faisant à lors la mesme chose dans les creux de la nuë, que fait nostre feu ordinaire dans les creusets : esquels parties égales de souffre, tartre & antimoine enflammez, se conuertissent en vne pierre tres-dure, de la couleur de celle du foudre, appellé regule d'antimoine.

Le 2. dit : Comme il se fait quelquesfois en l'air du feu sans bruit, & du bruit sans feu : aussi se fait-il là mesme vn grand feu auec peu de bruit comme lors que ce qu'on appelle estoille tombante passe par vne nuée humide où il fait le mesme sifflement qu'vn fer chaud dans l'eau, d'où viennent des vents : & quelquesfois vn grand bruit d'vn peu de feu, comme lors qu'vne exhalaison enflammée creue & brize la nuée qui l'enferme ; ou luy imprimant vn mouuement violent & rapide, la fait choquer impetueusément contre d'autres nuées. Car l'impetuosité supplée à la dureté, comme il se void en l'air qui siffle estant battu par les vents : y ayant mesmes des choses que la tension rend dures, comme le vent enclos en vn balon. Et ce qu'on rapporte des cataractes du Nil, dont les eaux font vn bruit si vehement qu'il rend sourds ceux qui demeurent és enuirons, montre assez que deux corps fluides se heurtans tres violemment l'vn

contre l'autre, font vn son aussi vehement que deux corps solides meus auec moins de violence.

Le 3. dit: Que ce qui se fait en bas estant la figure de ce qui se fait en haut, l'vn se pouuoit clairement expliquer par l'autre. Comme donc l'exhalaison auec la vapeur fait les metaux dans les entrailles de la terre: ainsi, dans l'air elle fait le tonnerre: soit: qu'elles y montent de compagnie, la vapeur estant emprainte de l'exhalaison: ou separément celle-cy s'embarassant dans la nuée froide & vaporeuse: où n'y pouuant demeurer d'auantage pour sa trop grande rareté combatuë par la froideur de la nuée & de l'air, elle cherche quelque issuë: laquelle ne trouuant point, elle est contrainte de creuer le ventre de la nuée qui luy seruoit d'obstacle. Cette rareté luy vient de sa chaleur & sechecheresse, qui sont ordinairement conuerties en feu par le seul mouuement de l'exhalaison, ou par les rayons du Soleil ou de quelques autres astres reflechis par le corps vny ou poly d'vne nuée opposite; de la mesme façon que les miroirs ardens enflamment les corps situez à quelque distance proportionnée. Ce qu'il ne faut plus trouuer estrange qu'és parelies ou paraselines qui se font de la mesme sorte, mais dans vne nuée platte & non parabolique telle que doit estre la figure des miroirs ardens. Le feu s'y peut aussi exciter par l'anteperistase du froid qui est vehement en la moyenne region de l'air: lequel fait vnir les degrez de chaleur, comme ceux des autres qualitez se fortifient l'vne l'autre en pays ennemy, & les fait enflammer. De là vient que les tonnerres sont plus frequens és pays Meridionaux qu'és Septentrionaux, és saisons chaudes qu'en hyuer: auquel la froideur resserrant les pores de la terre, empesche la libre issuë des exhalaisons, & la

moyenne region de l'air se trouue moins froide. Mais le plus sensible exemple du tonnerre est celuy qui se fait par nos canons ; la poudre desquels estant si subitement eflammée qu'elle ne peut loger dans le canon où elle tient mille fois plus de place qu'elle ne faisoit estant en sa nature terrestre, selon la proportion decuple des élemens, elle cherche impetueusement son issuë, chassant auec elle ce qui luy resiste, & faisant (si elle ne trouue de l'obeyssance en sa bouche) creuer le canon beaucoup plus fort que la nuë, de la quelle toutesfois l'époisseur supplée à sa rareté.

Le 4. dit : Que la nature du tonnerre & des foudres estoit tellement occulte, que toute l'antiquité les a appellez les armes de Iupiter, qu'il décochoit sur les meschans ; comme il se void en leurs fables de geans, de Salmonée, de Phaeton & quelques autres. Aussi n'y a-t'il si impie qui ne fremisse en oyant grõder les tonnerres & les foudres que Socrate, dans Xenophon appelle les ministres inuisibles de Dieu. A quoy seulement vn Empereur reconnoissoit qu'il n'estoit pas Dieu s'allant cacher dans la caue lors qu'il tonnoit : pource que le foudre est estimé ne pouuoir penetrer en terre plus de cinq pieds. D'autres ont creu qu'il y auoit quelque chose de surnaturel, & que les demons s'y mesloient ordinairement : veu que ses effets n'estans pas semblables à ceux des autres agens corporels, ils sembloient estre produits par des esprits, lesquels peuuent mouuoir localement tout ce qu'il y a dans la nature ; & ce d'autant plus aisément que n'estans point obligez aux conditions de la matiere, ils se portent en vn instant & penetrent toute sorte de corps. Car la foudre en a tué plusieurs sans qu'ils ayent paru blessez : d'autres l'ont esté d'vne si extrauagante façon qu'el-

le ne feroit pas croyable, ayant razé tout le poil de quelques-vns sans autre incommodité : emportez la langue, qu'il a fait passer par embas à quelques autres : à d'aucuns fondu leur argent dans la bourse, & leur espée dans le fourreau sans les offencer : fait tourner le vin dans les caues, les œufs sous la poulle ; & auorter les brebis, Aussi, l'Escriture nous dit que Dieu s'est souuent seruy des foudres pour punir ou espouuenter les hommes, comme il fit en Egypte par la verge de Moyse : lequel appelle foudres le glaiue de Dieu comme Dauid, ses flesches & le tonnerre sa voix. Aussi la loy fut donnée aux Israëlites auec tonnerre & esclairs ? & Saint Iean en son Apocalypse, dit que les foudres & les esclairs sortoient du throsne de Dieu. De fait, il n'y a rien qui marque plus visiblement sa presence, sa puissance & iustice ; tousiours neantmoins accompagnées de clemence, veu qu'il menace par les esclairs & parle auec le tonnerre auant que frapper du foudre : & ce tonnerre en grondant menace toute vne region pour ne porter son coup ordinairement que sur vn seul, & souuent sur aucun.

Le 5. dit, Que la crainte qui n'a pas seulement fait adorer autresfois à Rome la famine & la fiévre : mais feint vne idole d'elle-mesme en l'esprit des ignorans : a persuadé aux hommes qu'il y auoit quelque chose de diuin dans les foudres, pource qu'ils en ont apprehendé les effets tres funestes, sans en sçauoir la cause, bien qu'elle soit aussi naturelle que celle de tous les autres meteores. Ce qui en a fait recourir quelques-vns à des remedes superstitieux & impertinens, comme de prononcer quelques paroles barbares : de porter quelques figures ou

characteres sur soy : & selon Vvier mettre vne pierre de foudre, appellée des Grecs *Ceraunium*, entre deux œufs, sur vne table du logis que l'on en veut preseruer, ou attacher au faist de la maison vn œuf éclos le iour de l'Ascension, & tels autres moyens absurdes & prophanes. Les Septentrionnaux estoient bien plus ridicules : lesquels au rapport d'Olaüs en leur Histoire, décochoient des flesches contre le Ciel lors qu'il tonnoit, pour secourir (disoient-ils) leurs Dieux assaillis par d'autres. Les Traciens hurloient contre le Ciel ; frapoient leurs boucliers de leurs espées & faisoient carrillonner toutes leurs cloches : moyen encor vsité à present afin que l'agitation vehemente de l'air destourne le foudre des clochers, sur lesquels comme sur tous les autres lieux esleuez, & particulierement sur les arbres, elle a coustume de tomber. On tient aussi que les odeurs fortes ont la mesme vertu : comme entre les animaux le veau marin & l'hiene, & entre les plantes, le figuier & le laurier, duquel Cesar portoit ordinairement vne couronne, plustost à ce sujet que pour en couurir sa teste chauue. Mais il y a peu d'apparence à ce qu'on dit de Zoroastre & de Numa, qu'ils appaisoient les foudres quand ils vouloient : & que Tullus Hostilius l'ayant voulu essayer fut foudroyé.

Sur le 2. point, il fut dit : que si l'on prend l'auis de chaque artisan, il n'y a celuy qui ne se pense plus necessaire que son compagnon. D'où vient ordinairement la contẽtion pour la dignité entre ceux qui professent des arts differens. Ce qui fit dire à vn Medecin, auquel vn malade se plaignoit de ce que son Apotiquaire luy disoit qu'il n'auoit besoin que d'vne medecine, & son Chirurgien qu'il n'auoit affaire que d'vne saignée ; que s'il en prenoit l'auis de son Cordon-

nier, il luy faudroit vne paire de bottes. Et iusqu'au vendeur d'allumettes se trouuant en peril dans vn batteau sur la Seine, embrassoit sa marchandise s'écriant, Ville de Paris que tu perds! Mais à considerer les choses en elles-mesmes, l'Agriculture (appellée par Ciceron la plus digne occupation d'vn esprit ingenu: par Aristote, la plus iuste maniere d'acquerir, & la mere de tous les arts) semble estre la plus absolument necessaire. Aussi, iamais aucun particulier & les Republiques encor moins, n'ont pensé à rien si soigneusement qu'à leur prouision, qui est le fondement sur lequel sont bastis tous les autres projets de l'homme: le ventre affamé n'ayant point d'oreilles, & par consequent estant incapable d'aucunes disciplines. Et les bons Architectes bastissent tousiours la cuisine la premiere. Nostre premier pere exerça le labourage au sortir d'Eden, duquel Dieu estoit le Iardinier, que nostre Seigneur appelle laboureur: & c'est de la charuë qu'ont esté pris Coriolan, Serran, Curius, Caton & tant d'autres grands Capitaines Romains. Bref, ce nom de mere & de nourrice des hommes qu'on donne à la terre, monstre assez qu'elle ne nous est pas moins necessaire que la mere & la nourrice aux enfans, & par consequent que les peres, ceux qui la cultiuent.

Le 2. dit: Comme la beauté de la nature consiste en la varieté des agents naturels, determinez chacun à vn ouurage particulier: ainsi, celle d'vn Estat, paroist principalement en la multitude des ouuriers & artizans. Et comme entre ces agents naturels ceux qui nous semblent les moindres & les plus vils comme les petits simples sont souuent plus necessaires, & ont plus de vertu que les hauts cedres & les cyprez: aussi, entre les arts les plus vils en apparence sont les plus nobles & necessaires, comme l'agriculture

ure & le veſtement. Les autres y ſont vtiles, comme l'art de baſtir des maiſons, la couſture, la cordonnerie, manufactures & le trafic dont on ſe peut paſſer ſans incommodité. D'autres ſont pour l'ornement, comme la peinture, la brodure, la danſe. D'autres ne ſont que pour la volupté, comme l'art de cuiſiner, parfumer, & tous ceux qui chatoüillent l'oreille par les inſtrumens de muſique. Bref, il y en a qui ne ſont que pour la ſeule verité, comme l'art de meſurer le ciel & les eſtoilles, & quelques autres, leſquels comme ils ſont les plus excellens, ayans pour leur objet la verité, la plus diuine & la plus noble choſe du monde, ainſi ſont ils les moins neceſſaires : d'où vient qu'ils ont eſté inuentez les derniers. Car plus les arts ſont neceſſaires, plus ſont-ils anciens. L'vſage des choſes ſelon laquelle ſe meſure la neceſſité, ayant contraint les hommes d'en faire des arts au commencement groſſiers, qu'ils ont apres polis & embellis par leur induſtrie, qui adjouſte continuellement aux choſes deſia inuentées.

Le 4. dit : Qu'apres l'authorité diuine qui a commandé d'honorer la medecine pour ſa neceſſité, il n'eſtoit pas permis aux hommes de luy preferer aucun autre art. Auſſi ſeroit-ce en vain que l'agriculture feroit produire à la terre ſes fruits, ſi la Medecine conſeruant la ſanté & la reſtituant à l'homme, ne luy en laiſſoit le libre vſage. Ne ſeruant ce qu'alleguent quelques-vns, qu'on ſe peut paſſer de Medecins, ſans leſquels on a eſté plus de 600. ans à Rome, apres les en auoir chaſſez : veu que pour eſtre ſans Medecins, on n'eſt pas pour cela ſans medecine. Car chacun feroit lors ce qu'il faudroit faire pour ſe conſeruer ſain & guerir malade, ou ne le feroit pas, & en l'vn & l'autre, vſeroit bien ou mal de la Medecine. Comme ceux qui auroient chaſſé

tous les Magistrats d'vn Estat n'en auroient pas chassé pour cela la Iustice ; parce qu'il y en auroit tousiours d'autres qui prendroient leur places, & les plus grands voleurs mesmes gardent entr'eux quelque forme de iustice & de loix.

Le 5. dit, Que l'vnique moyen de conseruer les Estats estant d'acquerir, (puis qu'en matiere d'œconomie sur laquelle se iettent les fondemens de l'Estat, ne faire aucuns acquests & n'auancer c'est reculer) la marchandise tant en gros qu'en détail, qui est le plus seur & le plus prompt moyen de s'enrichir & de rendre les Villes opulentes, semble estre la plus necessaire de tous les arts : aussi, elle conserue la societé parmy les hommes, lesquels ne pourroient s'accommoder les vns aux autres des choses dont ils auroient besoin s'il n'y auoit vn art de trafiquer par permutation ou achapt : qui ne fait qu'vne ville de tout le monde, vieil & nouueau.

Le 6. dit, Que l'art militaire estant l'espée & le bouclier de l'Estat, il est comme le plus noble & le plus necessaire de tous. Et c'est en vain qu'on laboure, qu'on trauaille, qu'on plaide, que l'on trafique, & qu'on se medecine, si le soldat n'empesche les courses de l'ennemy, & ne conserue l'Estat en sa liberté, l'asseurant contre les troubles des mutins & les inuasions des estrangers. Si l'on est le plus foible, ce corps si potelu & si sain estant pris par les Corsaires sur mer ne seruira qu'aux Galeres de son vainqueur. Il ne reste rien aux vaincus que la douleur. Ces belles moissons sont pour les soldats, qui sont maistres de la campagne: La guerre est la foire où l'on trouue les denrées à meilleur marché : & dans les Villes prises on tire les marchandises sans peser, & on n'y mesure les estoffes qu'à la pique au lieu de l'aulne : si l'on veut se plaindre, il ne faut qu'à l'imitation de Brennus traitant

auec les Romains assiegez dans le Capitole, mettre l'espée dans la balance elle l'emportera. Estant donc le maistre de tous les arts, il est plus necessaire qu'eux. Car on trouue assez de tout quand on est le plus fort.

Le 7. dit: Comme entre les arts il y en a qui commandent aux autres, qui leur sont inferieurs: l'art militaire à celuy qui dresse les cheuaux: la Medecine à la Chirurgie, la Pharmacie, la Gymnastique, & tous ceux qui ont soin de la santé de l'homme: l'Architecture à la Charpenterie, Massonnerie, & les autres qui s'employent au bastiment: & ces Maistiers Arts sont appellez Architectoniques. Ainsi, il y en a vn au dessus de tous ceux-cy, qui est la Politique, l'œil & l'ame de l'Estat, qui gouuerne tous les arts, leur donne les recompenses, punit leurs manquemens: baille le prix aux choses qu'elle hausse & baisse selon qu'il luy plaist donne le lieu conuenable au merite d'vn chacun: fait marcher les armées en campagne, & les r'appelle selon la necessité des affaires: a soin de la pieté & de la Iustice qu'il employe au dedans & au dehors & ordonne au Magistrat son siege, au soldat son logement, & à tous les autres Arts leur libre exercice. Ce qui l'a fait assez reconnoistre la plus necessaire de toutes.



SEPTANTE-TROISIE'ME CONFERENCE

1. Du Tremblement de terre.

2. De l'Enuie.



AVtant que les mouuemens reglez sont agreables, autant les dereglez sont estranges; notamment ceux des corps destinez au repos, comme la terre le centre, autour duquel se meut tout le reste du monde, luy demeurant immobile. Car encore que tout le Ciel ne se puisse reposer, non plus que toute la terre se mouuoir: si est-ce que l'vn & l'autre arriue en leurs parties: L'Escriture nous apprenant que Iosué a fait arrester la sphere du Soleil, pour auoir temps de poursuiure les Amorrhéens: & n'y ayant aucun aage qui n'ait des experiences du tremblement de la terre. Auquel Aristote rapporte la naissance d'vne nouuelle Isle dans la mere du Pont, dite Heraclienne, & d'vne autre qu'il appelle Sacrée. Plusieurs Geographes disent que les Isles de Rhodes & Delos ont esté produites par vne semblable cause: & que la Sicile autresfois iointe à l'Italie, en a esté separée par vn tremblement: d'où le lieu auquel s'est fait ce démembrement s'appelle iusque à present du mot Grec *Rego*., qui signifie separation & fracture. Pline nous asseure que l'Isle de Cypre a esté par ce moyen diuisée de la Syrie: & l'Euboée, de la

Boëtie. Les histoires font foy de quelques montagnes qui se sont entreheurtées, démentans le prouerbe qu'elles ne se rencontrent iamais: des villes transportées à quelque distance de leur premiere situation, sans autre incommodité, comme il aduint en vn tremblement de la Syrie, au neufiesme an de Constantin Copronyme: d'autres qui en ont esté abysmées, comme autresfois la plus grande partie de la ville de Sparte, sur laquelle tomba en mesme temps vne corne du Mont Taigete, qui acheua de la ruiner, vingt mille habitans de laquelle ville furent aussi acclablés par vn autre terre tremble, au rapport de Diodore, enuiron l'Olympiade 78. Iosephe raconte que par vn autre, trente mille Iuifs furent engouffrez. Et Iustin, que lors que Tigranes Roy d'Armenie se fut rendu maistre de la Syrie, il arriua vn tremblement si horrible que cent trente mille Syriens en furent engloutis. Il y a cent quatre ans que douze cent maisons en furent abbatuës à Lisbone. L'Italie en a esté fort endommagée l'an 1116. par vn qui dura quarante iours, principalement la Toscane, la Pouille, le territoire de venise, & la Campanie, où douze villes perirent, & celle de Pompée y abysma en temps d'Hyuer, laquelle saison est estimée toutesfois en estre exempte. Il y a 4. ans que le Royaume de Naples en receut des secousses horribles, principalement és enuirons du Mont Vesuue. La plus commune oppinion rapporte ces effets à vne exalaison seche, qui fait le mesme fracas dans le ventre de la terre que dans celuy de la nuë, les brisants souuent l'vn & l'autre, lors qu'elle ne peut se dégager autrement de seruitude, pour la dureté ou densité des corps qui la retiennent enfermée.

Le 2. dist. Que les causes des tremblemens de terre estoient diuines, Astrologiques, ou Physiques. Les premieres n'ont autre fondement que

la volonté de Dieu, qui a plusieurs fois employé ces tremblemens pour faire parestre aux hommes sa iustice & puissance, & souuent contre le cours des causes ordinaires & naturelles. Tel fut celuy qui arriua à la mort de nostre Sauueur, le 18. an de Tibere, qui fut vniuersel, & dont douze villes de l'Asie furent englouties: & celuy dont fait mention Sigonius, arriué en l'an 343. sous Constantin Empereur Arrien, par lequel la ville de Neocesarée fut entierement absorbée, à la reserue de l'Eglise Catholique & de son Euesque. Les causes Astrologiques sont si nous en croyons les Professeurs de cet art, les malignes influences de Iupiter & de mars, és maisons de Taurus, Virgo & Capricorne. Mais comme les premieres sont trop generales, celle-cy sont fort incertaines, estans basties pour la plus part, sur de faux principes: comme aussi celles qui supposent que la terre est vn grand animal, dont les tremblemens se font de la mesme façon que ceux qui arriuent aux autres animaux. C'est pourquoy me tenant aux causes plus sensible, i'estime auec Democrite que les torrens des pluyes venans à remplir les concauitez de la terre en chassent par leur impetuosité les autres eaux, & que de leur mouuement & transport d'vn lieu à l'autre la terre panche aussi, tantost deçà, & tantost delà & en est agitée: ou plustost que ces mesmes torrens chassent les vents impetueusement, comme l'air sort d'vne bouteille lors qu'on la remplit: lequel vent pousse & agite la terre tant qu'il trouue quelque issuë, d'où viennent aussi les sons & mugissemens qui accompagnent les tremblemẽs de terre. Ce qui se void és instrumẽs hydroliques, lesquels meslans artistement l'eau & l'air, lors qu'ils s'entonnent en des caneaux disposez a les receuoir, y excitent des sons pareils à ceux que pousse l'aspre artere des animaux agitée des vents de leur poul-

mon, & humectée de leur faliue ou eau naturelle.

Le 3. dist. Qu'il ne pouuoit estre de l'auis de ceux qui ont creû que trouuant de l'eau en creusant la terre, il falloit prendre la lettre ce qui est dit, que Dieu a fondé a la terre sur les eaux, sur lesquelles elle flotte, & que selon leur agition, ny plus ny moins qu'vn vaisseau qui vogue sur la mer orageuse, & se repose lors qu'elle est tranquille, la terre fait le mesme : veu que si cela auoit lieu, toute la terre trembleroit contre l'experience. Mais qu'il trouuoit plus d'apparence en l'opinion d'Anaximenes, que comme partie de la terre venant à se dessecher lors qu'elle est moüillée fait des fentes & creuasses, il prenoit de mesme à des regions pays entiers : lesquels s'entrouureroient par la secheresse, & derechef venans à estre humectez par les pluyes, s'affaissoient.

Le 4. dist. Que si cela estoit ils iroient tousiours en diminuant, cesseroient enfin, & ne dureroient pas long-temps. Toutes-fois on en remarque qui ont duré 40. iours, voir plusieurs mois, comme celuy de Constantinople, sous Teodose le Ieune, qui continua six mois, & cessa miraculeusement par le premier chant que fit tout le peuple de ces paroles *Sanctus, Sanctus*, &c. Aristote mesme fait mention de quelques-vns qui ont duré deux ans; dont la cause se rapporte à la qualité ou quantité des exhalaisons qui ne peuuent toutes sortir qu'en vn longtemps, où ne sont pas assez fortes pour rompre les portes de leur prison : & par ainsi ce mouuement ne cesse que lors qu'elles sont résoutes, comme l'accez de la fieure dure tant que sa cause l'entretient.

Lé 5. dist, Que pour mouuoir le corps plus pesant, qu'il est la terre, il falloit le plus actif de tous les agens, qui est le feu, que les Pythagoriens disoient pour ce sujet auoir son centre au milieu de la terre; pource qu'estant le plus noble des éle-

mens, il merite le plus noble lieu, qui est celuy du milieu, & qu'il est necessaire aux generations qui s'y font. De là vient que les lieux maritimes, où se voyent la pluspart des Volcans dont le feu s'entretient de l'humeur huileuse & onctueuse de la mer voisine, sont plus ordinairement agitez de tremblemens : & le dernier embrazement du Mont Vesuue, ou de Some fut precedé d'vn horrible tremblement de terre. Comme aussi cette Isle Sacrée dont il a esté parlé, s'estant premierement esleuée auec vn grand son & tremblement s'ouurit & ietta de la flame & des cendres iusqu'à la ville de Lipare, & quelques autres de l'Italie. Or selon la diuerse matiere de ces feux, sont aussi differens les tremblemens qu'ils produisent par l'attenuation de l'air enflammé : de la mesme façon que celuy des canons & des mines, qui representent parfaitement les terres trembles. Si cette matiere est nitreuse ou de salpestre, ils sont tres violans, pource que le salpestre estant tres-sec s'enflãme promptement en toutes ses parties, & estant de nature terrestre tient plus de lieu quãd il est enflammé que le souffre plus gras & aërien, qui par ainsi ne s'enflamme pas si prõptement par tout, ains en sa surface seulement, à cause de son extreme humidité qui tient coup, & lors qu'il est enflammé, il n'occupe pas tant de lieu, estant de soy aërien, par consequent ayant besoin de moindre espace lors qu'il est rendu plus rare pour estre conuerti en feu, & ainsi fait les tremblemens beaucoup moindres : lesquels sont mediocres lors que la matiere qui entretient ces feux est bitumineuse, pour estre de nature moyenne entre ces deux. Et pource que ces matieres des lors qu'elles commencent à s'enflammer n'ont pas encore la force de faire trembler la terre, iusques à ce que leur feu soit accreu en vne quantité suffisante & proportionée à la pesãteur enorme du faix qu'elles

doiuent mouuoir : leur premier effet ne va qu'à troubler & infecter par leurs vapeurs les sources des aux sousterraines, comme plus susceptibles d'impression. C'est pourquoy, selon le differend goust, odeur & consistence des eaux de fontaines & de puits, quelques vns ont predit les tremblemens de terre, comme Apollonius dit que Pherecides, ayant gousté de l'eau d'vne fontaine de Scyre, en predit vn qui arriua trois iours apres Comme ces mesmes vapeurs infectans aussi l'air les tremblements sont suiuis des contagions.

Le 6. dist. Que sans la determinaison de cette fameuse question du mouuement de la terre, on pourroit dire que tournant autour du Ciel, comme vne pierre dans vn cercle, ou elle ne pese point, puis qu'en toute les situations qu'on luy donne elle se trouue tousiours en mesme lieu : il luy arriueroit des tremoussemens & titubations pareilles à ceux qu'on nous dépeint aux mouuemens des corps des Planettes, ausquels les Astronomes attribuent des agitations particulieres, outre les mouuemens reglez de leurs spheres : desquelles agitations il ne se faut pas estonner si les hommes, qui sont remuez auec elle, ne reconnoissent pas si bien les differences comme ils font celles des cieux : veu que ceux qui sont dans vn vaisseau ne distinguent pas si bien son mouuement comme celuy des autres.

Le 7. dist. Que les exhalaisons contenuë dans les cauernes & amples cauitez de la terre, tantost la poussent en haut, en large ou obliquement : tantost la font encliner & pancher, tremousser ou palpiter, secoüer & mouuoir diuersement, dont l'Aristote fait sept especes, que Seneque rapporte à ces trois inclinations, vibration & succussion. Car ce qui a le plus de vertu de mouuoir tous les autres corps est ce qui se porte en plus de lieux, & qui est le plus vehement & vio-

lent. Le plus vehement est celuy qui va plus promptement, sa vitesse aidant beaucoup à la vehemẽce: celui qui se porte en plus de lieux est la plus tenuë. Or tel est l'esprit ou exhalaison seiche, laquelle donne mesme la vehemence & actiuité au feu. Et pource que toutes les exhalaisons sont en quelque façon continues : celles qui sont enfermées faisans le premier passage aux autres qui sont en la surface de la terre, elles y entrent volontiers tout d'vne suite & par la subtilité de leur nature aidée de leur impetuosité, penetrent aisément dans les capacitez de la terre presque par tout poreuse: mais principalement dans les montagnes, ordinairement autant creuses sous terre comme elles sont esleuées au dessus, & és riuages de la mer, où les eaux se perdant en terre emportent auec elles ces exhalaisons & les vents, qui par ce moyen quittans la mer & la terre, y laissent l'air froid par l'absence de ces exhalaisons de natures chaudes: durant laquelle les vapeurs froides & humides s'assemblent. L'absence des vents & exhalaisons rend aussi l'air tranquille & la mer calme, sinon fort rarement, lors que de deux vents contraires, tel qu'il en soufle quelquefois, l'vn s'entonne dans la terre & l'autre demeure autour de sa surface. Mais pour faire ce tremblement les conduis de la terre ne doiuent pas estre trop larges à leur entrée & yssuë, autrement ces exhalaisons y trouuans vn passage libre, n'en cherchoient point ailleurs, comme il se void aux mines. Ce qui fait que les terres sablonneuses ne sont point sujettes à trembler; pource qu'elles ont leurs pores fort ouuers. On prouue pareillement que ces exhalaisons en sont cause; pource que les tremblemens arriuent plus souuent la nuict (que le froid les recogne dans la terre) que non pas le iour, & lors qu'ils arriuent de iour, c'est ordinairement en plein midy, que le Soleil donnant à plomb sur la erre fait renfermer les exha-

laiſons qu'il empeſche de ſortir ; comme lors qu'il darde ſes rayons ſur nos cheminées il empeſche l'iſſuë de la fumée. Car comme dans les animaux auſſi dans la terre, il faut que la chaleur ſoit moderée pour éleuer les vents & exhalaiſons. Ce qui fait que l'Hyuer & l'eſté ſont moins incõmodez des tremblemens que l'autonne & le Printemps, ou la chaleur eſt temperée, & l'humidité & ſechereſſe mediocres. Ce qui ſe prouue auſſi de ce que quelque temps auparauant le tremblement ; il paroiſt lors qu'il fait ſerain vne petite nuë deſliée & eſtenduë en forme de ligne droite: & qu'vn peu deuant, le Soleil s'obſcurcit ſans aucun nuage : le premier de ces ſignes venant de ce que cette exhalaiſon s'atenuë & perit en ſon paſſage qu'elle fait dans la terre ; le ſecond, pource que ſa queuë commence à retourner dans l'air qu'elle remplit : d'où elle offuſque le Soleil.

Sur le ſecond poinct il fut dit : Qu'il ne falloit plus s'eſtonner de ce que l'homme eſt ſi miſerable, puiſque non ſeulement le mal, mais auſſi le bien des autres, le rendent également malheureux. Car ſi nous les en croyons indignes, il nous afflige & fait l'indignation. S'il engendre dans nous vne triſteſſe de n'en auoir pas acquis autant, il fait l'émulation : mais ſi ce bien afflige ſimplement pource qu'on eſt marry qu'vn autre en ioüiſſe, il produit l'Enuie, qu'il ne faut pas confondre. Car les deux premieres ne ſont aucunement vicieuſes, mais ſouuent vertueuſes & marques d'vne ame portée au bien : où la derniere eſt vn vice capital oppoſé directement à la charité, qui eſt la vie de l'ame, & à la ſocieté humaine ; s'attaquant à la vertu qui en eſt le principal lien : & lors qu'elle eſt ſi éclatante & ſi manifeſte qu'elle ne craint plus ſes atteintes, ſe prend à ſon ombre l'honneur, dont elle obſcurcit tant

qu'elle peut le lustre par son haleine puante & ses noires calomnies. Sa mere est l'orgueil : son pere l'amour propre : ses filles, la trahison, dissimulation, detraction & ruine. Et comme c'est le plus ancien de tous les vices, aussi est-il le plus énorme : ayant chassé du Ciel Lucifer & des millions d'Anges : & par ses entraues fait tresbucher l'homme par la persuasion de la femme qui auoit enuie de se faire Deesse : & laquelle, comme plus foible & plus superbe, est plus portée à cette passion que l'homme. C'est pourquoy Aristote dit, que le paon le plus superbe est aussi le plus en vieux de tous les animaux.

Le 2. dist. Que les autres vices ont tous quelque sorte de pretexte : l'auarice, la crainte de la necessité : l'ambition, seruir le public és hautes charges: mais l'enuie n'en sçauroit trouuer, pource qu'elle en veut directement à tout ce qu il y a de beau & de bon hors de soy : en cela beaucoup plus pernicieuse que tous les autres vices, chacun desquels ne s'oppose qu'à vn bien : comme le luxe à l'incontinence, l'orgueil à l'humilité. Mais cette-cy prend à tasche de ruiner, si elle peut, tous les biens du corps, de la fortune ; ou de l'esprit:en cela ennemie iurée du genre humain. Telle qu'elle estoit en son extreme dans ce Misanthrope Timon, qui conuioit tous ses compatriotes à se venir pendre à son figuier auant qu'il l'eust coupé pour bastir:dans vn Mutius Romain lequel étant triste, on disoit de luy : où il est arriué quelque mal à Mutius, ou quelque bien à vn autre. Car l'enuieux ne void que de trauers les prosperitez d'autruy, dont la pensée luy ronge incessamment le cœur, le mine & consomme, desséchant le sang de ses veines. Ce qui a fait representer aux Poëtes l'enuie sous la figure d'vne femme louche, au visage morne & abbatu, de couleur liuide & plomblée, la teste entortillée de viperes tout le reste du

corps maigre & ſale : & fait dire aux Medecins que les melancholiques y ſont les plus ſujets, à cauſe de cét humeur noiraſtre qui la produit, & qui eſt produit d'icelle. Ce fut auſſi par elle que Tibere fit mourir vn excellent Architecte pour n'auoir pû voir de bon œil vn porche penchant qu'il auoit redreſſé, & moins ſon inuention du verre malleable : & qui a tellement bourrelé l'eſprit de Caligula, qu'il bruſla tout ce qu'il puſt des œuures de Virgile & de Tite-Liue, dont il ne pouuoit ſupporter la gloire : non pas meſmes de voir des beaux garçons, à tous leſquels il faiſoit tondre leurs belles perruques, pour les rendre difformes.

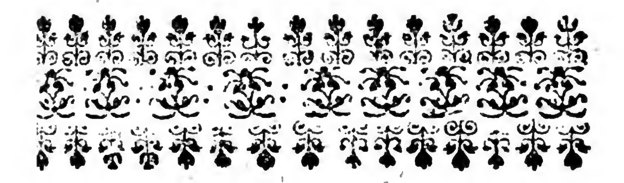
Le 3. diſt. Que l'enuie, toute vicieuſe qu'elle eſtoit, ne laiſſoit pas d'auoir quelque vtilité, non ſeulement entre les particuliers pour exciter les artizans à trauailler à qui mieux mieux, & à liurer à l'enuy les vns des autres leurs denrées & marchandiſes à meilleur prix : mais auſſi pour l'Eſtat, auquel on tient par maxime de Politique qu'il faut empeſcher tant qu'on peut l'agrandiſſement des Eſtats voiſins. Et l'oſtraciſme d'Athenes, bien que ce fuſt comme vne balance pour conſeruer l'égalité démocratique, eſtoit neantmoins vn effet de l'enuie qu'on apportoit à ceux qui auoient acquis plus de credit & d'authorité dans la ville, dont on les banniſſoit pour dix ans. Voire quand l'enuie ne ſeruiroit qu'à donner de l'exercice à la vertu, elle ne ſeroit pas inutile. D'où penſant ternir la reputation d'vn Caton en le faiſant venir iuſqu'à 46. fois en plein Senat ſe iuſtifier des accuſations qu'elle luy mettoit à ſus, elle l'a rendu plus recommandable. Et le poiſon qu'elle fit aualler à Socrate tua bien ſon corps, mais rendit ſa memoire immortelle. De fait, ſi le prouerbe Grec eſt veritable, qui appelle malheureuſe vne vie ſans enuie, cette enuie ſemble

en quelque façon necessaire à la beatitude mesme. D'où Themistocle dit a vn qui le vouloit flatter de ses belles actions, qu'il n'auoit encore rien fait de remarquable, puis qu'il n'auoit point d'enuieux.

Le 4. dist. Que c'est vne passion tellement dereglée qu'elle semble vouloir renuerser l'ordre estably dans la nature & y faire d'autres loix à sa fantaisie; voire si monstrueuse, que ce n'est pas vne simple douleur du bien d'autruy, ny vne haine de colere ou autre telle passion : mais vn monstre composé de toutes les passions vicieuses : & ainsi comme la plus malfaisante, la plus haissable de toutes.



SEPTANTE-



SEPTANTE-QVATRIE'ME CONFERENCE

D'où vient le tremblement aux hommes 2. De la Nauigation & Longitudes.

LA proportion du grand au petit monde requeroit qu'apres les tremblemens de terre on parlast de ceux qui arriuent aux hommes, desquels les vns occupent vne seule partie du corps, comme la teste, les leures, les mains, ou les jambes : autres le corps tout entier, quelquesfois auec tant de violence que Cardan asseure qu'vne femme trembloit si fort que trois personnes robustes ne la pouuoient arrester. C'est vn symptome du mouuement blessé, auquel la partie est autrement meuë qu'elle ne deuoit, estant haussée tantost, & tantost abbaissée. Car au tremblement il y a deux mouuemens contraires. L'vn procede de la puissance motrice qui essaye d'esleuer le membre ce qui se fait par retraction des muscles vers leur origine : lesquels se raccourcissans par ce moyen, attirent leur queuë

trice, comme celles de toutes les autres puissances se peuuent blesser en trois façons; estans abolies, diminuées ou deprauées. Elles sont abolies dans la paralysie qui est vne priuation entiere du mouuement volontaire. Elles sont diminuées dans la lassitude causées, ou par les humeurs acres au dedans, ou par la tension des muscles & tendons, ou par la dissipation des esprits. Elles sont deprauées & se font autrement qu'il ne faut dans la tremeur, conuulsion, horreur & riguer La conuulsion est vne contraction des muscles vers leur principe, causée de repletion ou inanition; la rigueur, secousse & concussion de tous les mucles du corps, accompagnée de refroidissement auec douleur, cau-, selon Galien, par le mouuement reciproque la chaleur naturelle & le combat d'icelle auec froid qui est dans les parties qu'elle s'efforce pousser: ou selon quelques autres, par toute atiere acre, mordicante & fascheuse: laquelle commodant les muscles & parties sensitiues, vertu expultrice s'efforce de la chasser & reter par cette commotion. L'horreur ne diffele la rigueur que selon les degrez du plus ou moins: celle-cy estant dans les muscles: & 'e là n'estant que dans la peau, produite par lque matiere moins acre, & en moindre ntité que dans la rigueur. Mais la tremeure tremblement estant vne deprauation & pertissement du mouuement, ne se peut connoique par luy-mesme bien reglé. Afin que le uuement, volontaire se fasse bien: le cer-u doit estre bien temperé pour fournir ce l faut d'esprits animaux: les nerfs & les pardoiuent estre aussi bien disposées. C'est rquoy la cause des tremblemens est ou l'inperie du cerueau, ou la mauuaise disposition nerfs & des parties. La temperature conue-

nable estant la premiere condition requise pour agir, toute intemperie du cerueau, mais principalement la froide est cause qu'il ne peut forger d'esprits en quantité suffisante à mouuoir toutes les parties. Mais ce defaut d'esprits ne vient pas tousiours de cette mauaise temperature ains aussi du manquement des esprits vitaux qui sont enuoyez du cœur par les arteres au mesme cerueau pour seruir de matiere aux esprits animaux. Ces esprits vitaux manquent, ou lors qu'ils ne sont point engendrez dans les ventricules du cœur faute de matiere, ou de la vertu generatrice: ou portez ailleurs qu'au cerueau par leur concentration ou effussion. Comme dans toutes les passions violentes, esquelles ces esprits estans concentrez dans le cœur comme dans la crainte & la douleur ; ou débondez de son centre à la circonference, comme en la ioye, & non enuoyez au cerueau, la faculté motrice demeure affoiblie & incapable de bien exercer ses mouuemens. Enfin les nerfs mal disposez par intemperie causée du froid externe ou autres causes internes, ou bien estans affaissez ou bouchez par quelques humeurs crasses : non entierement car il ne se feroit aucun mouuement, mais en telle façon qu'il n'y ait pas d'espace suffisant au passage de ce qu'il faut d'esprits animaux pour mouuoir, font les tremblemens, qui sont des mouuemens imparfaits ; pareils à ceux des portefaix : lesquels voulans mouuoir vn fardeau plus pesant qu'ils ne peuuent porter, la pesanteur qui tire en bas & la puissance de leur faculté qui le tient en arrest leur cause vn mouuement semblable à ceux qui tremblent.

Le 3. dit, Qu'il falloit adiouster à ces causes le mercure, l'hellebore, la jusquiame, les femmes & le vin. Car ceux qui manient le vif argent, qui ont des superpurgations, vsent de stupo-

factifs & choses extrémement froides, de l'acte venerien par excez, & les yurongnes ont des tremblemens : selon la diuersité desquelles causes les remedes en sont aussi differens. L'or sert d'antidote au mercure qui s'y attache, la repletion au 1. la chaleur, la continence & sobrieté aux autres. Galien dit qu'il faut mesmes quelquesfois saigner par l'exemple d'Hippocrate, c'est à dire refroidir pour guerir le tremblement. S'il vient de la debilité du cerueau & des nerfs ; ils doiuent estre fortifiez : si du defaut des esprits vitaux ou de leur dissipation, il les faut restaurer, principalement par bon regime : si de plenitude obstruction, ou compression des mesmes nerfs, il faut euacuer l'humeur & ce qui en est la cause. Mais entre tous les tremblemens ceux qui arriuent aux viellars sont tres-difficiles à guerir pour la foiblesse & debilité de leurs esprits, comme ceux qui sont hereditaires & qui arriuent aux parties du costé gauche : pource que le tremblement denote vn defaut de chaleur & d'esprits, qui doiuent neantmoins estre plus vigoureux au costé gauche qu'au droit pour estre plus proches de la source de vie.

Sur le second poinct, il fut dit, Que la nauigation comme les autres arts, deuoit son inuention au hazard. Car les hommes ayans veu des solives nager sur l'eau se sont hazardez de se mettre dessus, puis de les creuser, & ioindre, y appliquer vne proue, vn gouuernail & des auirons, representans la teste, queuë & nageoires des poissons, comme leur dos fait la carene ou fond du vaisseau, & les diuersifier selon les differentes natures des mers & diuers vsages du commerce & de la guerre, l'vn & l'autre absolument necessaires à vn Estat pour le rendre puissant & formidable. Comme a fait autrefois par ce

moyen le Roy Salomon, qui enuoya ses nauires en Ophir, qu'on croit estre le Perou & Tarsis, pour en tirer de l'or, des bois odorans & autres raretez. Comme aussi les Tyriens, Phœniciens, Candiots & Atheniens; & de nostre tẽps presque toutes nations. Aussi sans l'art de nauiger n'aurions-nous pas les espiceries, ny la pluspart des medicamens qui croissent delà les mers; & vne grande partie du monde seroit encor inconnuë aux hommes sans les voyages de long cours de Christophle Colomb, Americ Vespucce, Ferdinand, Magellan, & Sebastien Canus, qui ont fait le tour du monde. Ce qui a rendu la nauire le simbole de l'Eglise, dont le Chœur represente la pouppe & le reste la Nef. Les Anciens en ont marqué leur monnoye, & la ville de Paris l'a prise pour ses armes.

Le 2. dit: Ce n'est pas sans raison que Caton se repentoit de trois choses: d'auoir dit vn secret à sa femme: d'auoir passé vn iour sans rien faire: & d'estre allé sur mer: & qu'Anacharsis disoit que ceux qui nauigent ne sont éloignez de la mort que de l'épaisseur de leur vaisseau: & n'estoient au nombre des viuans ny des morts, veu l'infidelité de cet élement. Ce qui a fait dire à Seneque qu'il n'y auoit rien à quoy on ne puisse porter les hommes, puis qu'on leur auoit pû persuader la nauigation, & fait detester par Horace le premier inuenteur des vaisseaux. Aussi n'y a-il gueres moins d'outrecuidance d'occuper cet élement destiné aux poissons, que celuy que l'air fait pour les seuls oyseaux. Et nos Anciens faisoient auec grande raison leur testament lors qu'ils alloient sur mer. Mais depuis l'vsage de la boussolle, elle a autant surpassé en certitude l'obseruation des Estoilles & des riuages, les seuls guides de l'antiquité: comme cette boussolle seroit surpassée par la connoissan-

ce des longitudes, qui feroit tenir vne route certaine.

Le 2. dit. Chercher les longitudes terrestres n'est autre chose que chercher la difference des Meridiens ; c'est à dire, la distance qu'il y a entre le meridien d'vn lieu inconnu & le meridien d'vn lieu connu : ou, pour le mieux expliquer, l'angle spherique fait par le meridien d'vn lieu inconnu auec le meridien d'vn lieu connu Pour paruenir à cette connoissance, les hommes se sont seruis iusques à present de 4. moyens qui tous se sont trouuez inutiles.

Le premier d'vn instrument nommé Contepas, ou mesure de la distance itineraire, lequel feroit infaillibles s'il estoit iuste. Car quiconque aura la distance veritable entre vn lieu connu & vn lieu inconnu, il aura infailliblement l'angle compris par les meridiens des deux lieux. Car soit B, vn lieu connu, & C soit vn lieu inconnu, la distãce du lieu B au lieu C, soit l'arc B C, si donc ledit arc B C est connu ; la difference aussi des meridiens sera connuë. Car soit A, le pole du monde, & soient menez les arcs A B, A C, qui sont les meridiens des lieux B & C. Puis donc que le lieu B est connu, la hauteur du pole dudit lieu sera connuë : & partant, son complement qui est l'arc A B, sera connu. Et encores que le lieu C, soit inconnu, il est facile par les pratiques ordinaires de prendre la hauteur du pole : & partant aussi son complement, qui est l'arc A C, sera connu. Or l'arc B C, est aussi connu : puis que c'est la distance des lieux supposée connuë. Donc au triangle B A C, les trois costez estans connus, l'angle spherique B A C, qui est compris par lesdits deux meridiens sera connu : ce qu'il falloit de-

monstrer. Mais d'autant que nous n'auons aucune voye pour auoir la distance de B C, precisément ; delà vient que nous n'auons aussi precisément l'angle B A C.

La seconde voye est de mesme tres infaillible si elle estoit pratiquable, qui est d'auoir vn horloge à roues parfaitement iuste. Car partant d'vn lieu connu auec ledit horloge, & ayant fait tant de chemin qu'on voudra, supposé que ledit horloge aille iustement & également ; si l'on veut sçauoir la difference qu'il y a entre le meridien du lieu connu où l'on se trouue, & le meridien du lieu connu d'ou l'on est party : on n'a qu'à obseruer l'heure audit lieu inconnu, & la comparer auec l'heure que vous marque l'horloge si donc l'heure se trouue de mesme, c'est sans doute que l'on se trouue sous le mesme meridien. Que si l'horloge marque vne heure, & qu'au lieu inconnu il en soit deux : cela signifie qu'il est vne heure au lieu d'où vous estes party. Vous estes donc en vn meridien qui differe de celuy dont vous estes party, de quinze degrez : & ainsi à l'equipolent.

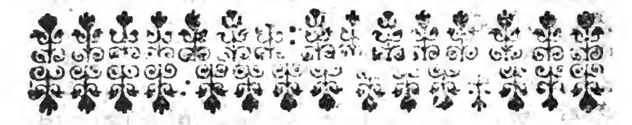
Le troisiéme moyen consiste en léguille aimantée, de laquelle si l on suppose vn pole certain auquel elle vise ; & vne declinaison reguliere ; sans doute il se formera de mesme vn triangle qui aura trois choses connuës , & on aura infailliblement la difference des deux meridiens. Mais d'autant que la variation de sa declinaison est si grande & incertaine qu'il n'est pas possible de luy assigner vn pole certain, cette inuention se trouue fautiue comme les autres.

Le quatriesme est par la Lune. Ce qui se feroit aussi bien par le Soleil ou vne autre planete. Mais pource que la Lune en vn temps pareil fait de plus sensibles differences de changement

de lieu, elle pourroit encore mieux que les autres donner les longitudes. Supposant donc que nous ayons des tables de Lune qui ne faillent point d'vne minute : & supposé aussi qu'il soit possible d'obseruer le lieu du centre lunaire en quelque endroit que l'on soit à vne minute prés on aura sans doute la longitude, en comparant le temps; c'est à dire l'heure & la minute auquel la Lune se trouue en ce mesme lieu du Ciel dans le meridien où les tables sont construites, auec le temps auquel vous la trouuerez audit lieu dans le meridien inconnu; & faisant l'equation ou compassation des deux temps. Mais parce que le mouuement de la Lune est prompt d'vn costé: & de l'autre, celuy du premier mobile est encore plus prompt: il se trouue que si l'on manque de deux minutes au lieu de la Lune; on erre dans la longitude terrestre d'vn degré, qui fait sous l'Equateur vingt-cinq lieuës de France : ou si l'on erre de quatre minuttes d'heure, soit au temps des tables, soit au temps des obseruations, il se trouue de mesme que l'on erre d'vn degré en longitude : & si l'erreur du temps est double, triple ou quadruple, l'erreur de mesme en la longitude se multipliera. Or ny les tables ne sont point iustes & ne le peuuent iamais estre, ny les obseruations ne se peuuent faire assez precises pour cette operation. La raison de cecy est, qu'il ne suffit pas d'obseruer la Lune, mais il faut en mesme temps obseruer auec elle vne estoille fixe ou deux. Et ce qui est plus difficile, est qu'il faut obseruer non simplement le corps de la Lune, mais son centre. Or pour auoir le centre de la Lune, il faut auoir son diametre : lequel paroist en mesme temps aux vns plus grand, aux autres plus petit : à proportion que la veuë des obseruateurs est plus ou moins aiguë. Et les parallaxes auec les refractions se

meslans là dedans rendent cette recherche inutile : car ces parallaxes & refractions sont differentes dans le mesme corps lunaire; la partie inferieure ayant plus grande refraction & plus grand parallaxe que la partie superieure. Ainsi, iamais nous n'auons aucune conoissance asseurée desdites refractions & parallaxes. Car pour les parallaxes, nous en auons veritablement de belles theories mais qui ne peuuent se reduire en pratique auec la precision requise pour les longitudes. Et quant aux refractions de l'air, elles sont encor plus incertaines : veu que non seulement nous n'en auons pas de theorie, mais nous n'en pouuons iamais auoir, à cause de la continuelle variation, de la densité ou rareté des vapeurs qui sont en iceluy. Tellement qu'il faudroit pour chaque horizon en auoir des tables dressées par l'experience de longues années : encore seroient elles tres-incertaines, arriuant des mutations en l'air qui rendroient ces tables inutiles. Ce qui fait que non seulement sur mer, mais mesmes sur terre ferme, il est impossible d'auoir les obseruations precises du centre lunaire : en telle sorte que Cespeda autheur Espagnol, dit fort à propos que pour ce sujet il faudroit aux hommes vn Ange pour les bien obseruer. Du defaut des obseruations vient en partie le defaut des tables du mouuement de la Lune. Ie dis en partie, car supposé que les obseruations fussent iustes, nous ne pourrions pourtant auoir des tables iustes que nous n'eussions la vraye hypothese du mouuement & cours de la Lune. D'où vient que si sur mesmes obseruations, mais sur diuerses hypotheses on fait des tables, ces tables seront differentes entr'elles. Ainsi voyons-nous Origan & Keppler ne s'accorder point en leur ephemerides, & estre en different quelquesfois iusques à dix minutes,

encore que tous deux les ayent faites sur les mesmes obseruations de Tycho Brahé, mais sur differentes hypotheses. Combien donc differeront les tables qui seront faites sur diuerses obseruations & differentes hypotheses ; Et ainsi, n'ayans point la vraye hypothese de la Lune, nous n'en pouuons iamais auoir des tables iustes, quand mesme les obseruations le seroient : & partant, puisque les moyẽs de trouuer les longitudes par la Lune sont les obseruations & les tables : & que ny les vns ny les autres ne peuuent estre dans la precision necessaire: il ne pourra iamais estre, si Dieu n'enuoye aux hommes quelque autre lumiere dont ils n'ont encore aucune estincelle, que les hommes puissent par le moyen de la Lune trouuer les longitudes. Tellement qu'Appian, Veret Kebdler, Metius & plusieurs autres, qui ont parlé du moyen d'asseurer la nauigation par la Lune, ont eu raison d'en iuger la pratique impossible, comme il fut remonstré il y a deux ans à celuy qui en fit icy la proposition comme sienne : de laquelle on n'est pas prest de voir l'execution. Le plus asseuré moyen que nous ayons à trouuer ces longitudes est par le moyen des eclypses lunaires. Car le commencement d'icelles estant obserué en deux differens lieux, la difference des temps de leur commencement donnera la difference des meridiens. Mais c'est vn expedient plus vtile à reformer les cartes Geographiques, qu'à seruir à la Nauigation.



SEPTANTE-CINQVIE'ME CONFERENCE

1. *De la Lepre, & pourquoy elle n'est pas si commune en ce siecle qu'aux precedens. 2. Des moyens de rendre quelque lieu peuplé.*

COmme la Theologie traite des plus grandes heresies & impietez religieusement, la Iurisprudence des crimes les plus énormes auec de l'équité & iustice : Ainsi la Medecine parle des choses plus impures honnestement. C'est pourquoy elle ne dédaigne non plus la lepre que faisoit le souuerain Pontife sous l'ancienne Loy, auquel appartenoit de la guerir ; & nostre Seigneur au commencement de la nouuelle qui a nettoyé plusieurs lepreux. Pour bien entendre la nature de ce mal, il faut sçauoir, que comme le cerueau est la source des maladies froides, le foye est le foyer des chaudes, telle qu'est celle-cy : bien que la debilité qu'elle apporte aux facultez la face estimer froide de quelques vns. Car encore que les premieres qualitez soient plustost les meres putatiues que veritables des maladies ; si est-ce que nous estans plus sensibles que les au-

tres causes, & les accompagnans tousiours, nostre raisonnement s'y attache plus volontiers. Ce foye donc, ou par sa propre erreur, ou par celle de la coction precedente qu'il ne peut corriger, engendre vn sang brusle: lequel par vne adustion continuée dans les veines par le mesme excez de chaleur qu'il y influë, se rend atrabilaire, & comme tel venant à estre porté en chaque partie du corps y est bien attiré, apposé & retenu; mais non fait semblable à la partie, ny conuerty, comme il deuoit, en sa couleur & consistence: ains en vne chair graueleuse, noire & horrible. Que si ce sang impur se porte tant seulement à vne partie & y fait tumeur, se trouuant en moindre quantité, & n'ayant point encore acquis tous ses degrez de malignité dans le reste du corps, il fait le cancer dans la partie où il s'attache, soit ouuert, soit occulte & non vlceré: qu'Hipocrate a trouué si rebelle qu'il conseille de n'y toucher point, d'où le vulgaire l'appelle, *Noli me tangere.* Ce que vous voyez donc d'affreux és cancers qui occupent quelques parties du corps, entre lesquelles les mammelles par leur substance spongieuse s'y trouuent plus disposées: c'est ce que les lepreux ont par tout leur corps. C'est pourquoy, comme le cancer est vne lepre particuliere, la lepre est vn cancer vniuersel.

Le 2. dit, Qu'il n'y auoit point d'humeurs tant malignes dans les corps qui peussent faire la lepre, si elles n'estoient empreintes de quelque qualité veneneuse. Ainsi l'humeur melancholique, en telle quantité qu'il puisse estre, ne fait que les fiéures quartes, ou s'il dégenere en atrebile, il fait l'espece de folie, appellée melancholie: l'humeur bilieux fait la frenesie iamais la lepre, pour quelque adustion qu'ils puissent auoir, sans vne qualité pestilentielle, & comme

telle communicatiue : qui la fait definir par Fernel vne maladie veneneuse dans la substance terrestre du corps, dont elle altere entierement la nature. Car l'humeur melancholique & terrestre ayant vne fois conceu ce venin, le communique aux visceres & à toutes les autres parties : lesquelles en estans aussi corrompuës & infectées, conuertissent peu à peu toutes sortes d'alimens en vn suc pareillement veneneux : dont tout le corps estant nourry, il acquiert auec le temps vne nature semblable, & la conserue iusques à la mort : cét humeur grossier se trouuant plus propre qu'aucun autre à conseruer les qualitez qui luy sont vne fois imprimées. Or cette maladie vient ou de naissance, ou par communication, ou par le propre vice du corps. Pour le premier, il est certain que si les pere & mere sont infectez de cette maladie veneneuse, ils la transportent à leurs enfans à cause de la vertu formatrice, laquelle ne pouuant rien faire que conformément à sa matiere, si elle est infectée, son ouurage s'en ressent pareillement. Plusieurs estiment aussi (mais auec peu d'apparence) que les femmes qui conçoiuent durant leurs purgations engendrent des enfans lepreux. Quant au second, la lepre a cela de commun auec tous les autres maux contagieux, de se communiquer, non seulement par le contract des corps, mais aussi par l'inspiration de l'air infecté de l'haleine des ladres, ou de l'odeur virulente de leurs vlceres. Pour le troisiesme, qui est le propre vice du corps acquis par les humeurs & alimens, la lepre s'engendre lors qu'il y a dans le corps grande quantité de bile noire laquelle se pourrissant deuient enfin veneneuse. Et comme cette bile s'engendre tantost par l'adustion du sang, tantost par celle de l'humeur melancholique, de la bile iaune, ou de la pituite salée ; aussi y a t'il di-

uerses especes de lepres. La premiere moins maligne, qui fait les ladres rouges, vient du sang, lequel ayant acquis par l'adustion vne grande acrimonie en ses autres effets ronge la racine du poil dont il dénuë la peau par endroits, & y fait parestre des places vuides, comme il arriue souuent aux renards. La seconde causée par l'assation de la melancholie, fait les ladres noirs, verds ou liuides: & s'appelle Elephantie, pource qu'elle rend la peau rude, comme celle des elephans. La troisiesme, produite par la bile jaune torrefiée, fait parestre les ladres jaunes, & s'appelle Leonine du regard affreux de ceux qui en sont atteints, ou des léures & du front qu'elle leur fait auancer comme aux lyons. La derniere, faite par la pituite salée, rend les lepreux blancs.

Le 3. dit. Que la cause materielle de la lepre estant tout humeur grossier, & l'efficiente vne chaleur vehemente: lors que l'vne & l'autre de ces causes se rencontre en vn degré suffisant, la lepre se contracte par la mauuaise habitude du corps. C'est pourquoy les hommes y sont plus sujets que les femmes qui ont moins de chaleur: faute de laquelle aussi les Eunuques en sont exempts: & plusieurs pour s'en deliurer se sont rendus tels volontairement. Entre les hommes ceux qui ont vn aage parfait, tel qu'est celuy de 35. à 48. ans, chaud & sec, tombent plus aisément en cette maladie. Et derechef, entre ceux-cy les habitans des pays Meridionaux, plus que les Septentrionaux & d'autres pays plus froids. D'où vient que l'Alexandrie, voire toute l'Egypte & la Iudée en estoient plus trauaillées: mais particulierement cette derniere: en laquelle iusques aux murailles & vaisseaux contractoient la lepre. Ce qui laisse aux Interpretes plus à admirer, qu'à faire comprendre: & a fait dire miraculeusement à l'Historien Manethon

refuté par Ioseph, que ce fut cette lepre qui obligea les Egyptiens à chasser les Iuifs de leur pays. Au contraire l'Alemagne a esté long temps sans la connoistre : l'Italie l'ignoroit auant Pompée, au temps duquel ses soldats l'apporterent d'Egypte : dont les Roys, au rapport de Pline, auoient coustume d'adoucir la malignité par vn remede inhumain & abominable, qui estoit vn bain fait du sang des petits enfans. Mais les Scythes en ont esté tousiours exempts, tant à cause de la froideur de leur ciel, que pour l'vsage du laict qui leur estoit familier ; pource que la partie tenuë & sereuse empesche la generation de l'humeur melancholique : ses autres parties humectent & temperent la chaleur. Au contraire, elle est produite par les alimens qui font vn suc grossier & gluant, comme le pourceau, à ce sujet deffendu aux Iuifs par la loy diuine ; par les hemorroïdes retenuës & autres suppressions du sang. Mais quant à la difficulté pourquoy il y a moins de ladres à present qu'au temps passé, comme il se void en ce que les maladeries sont par tout desertes : i'en reconnois deux causes. La premiere, que cette maladie, comme la verolle, ayant esté apportée par des estrangers, a bien paru en eux & en quelques vns de leurs prochains descendans : mais ne pouuant plus longtemps compatir auec la clemence de nostre air, s'est d'elle mesme aneantie par le sequestre de ceux qui en estoient les plus entachez : ne plus ny moins que les pesches qui sont venin au pays de Perse, se sont tellement familiarizées à nostre climat, qu'elles tiennent à present le rang parmy nos fruits. La seconde cause, qu'estant honteux d'estre sequestré, ce qui a resté de lepreux n'a osé paraistre tandis que les particuliers, qui se sont emparez des leproseries & lieux destinez pour leur entretien ont fauorisé leur cachette,

our iouyr plus à leur aise de ces biens là.

Le 4. dit : Comme certaines constellations ont des maladies epidemiques & contagieuses, que d'autres constellations appaisent : il en est utant arriué en cette cy, ce qui la rend beaucoup moins frequente à present qu'au temps passé. Dont la cause peut aussi estre l'ignorance des siecles passez, qui prenoient la verolle pour la lepre de sorte que ne sçachans pas guerir la verolle, comme on fait à present, elle se communiquoit à plus de personnes. De fait, les accidens de ces deux maladies sont presque semblables, & se guerissent toutes deux auec le mercure, qui corrige la chaleur & secheresse de la lepre par sa froideur & humidité excessiue & par son extreme tenuité, penetrant les plus solides parties, dans lesquelles est la lepre y combat cette venenosité atrabilaire auec beaucoup plus de succez que la theriaque & les viperes, bien que fort recommandez par Galien, qui rapporte cinq histoires de ceux qui en ont esté gueris ; mais dont nous auons des experiences contraires en ces derniers siecles : où l'on s'est seruy plus vtilement des remedes refrigerans & humectans que des dessechans, tel qu'est la vipere : lesquels soit que nostre climat ou quelqu'autre cause inconnuë apporte ce changement, augmentent plustost ce mal qu'ils ne le diminuent. Toutesfois, ce qu'on a rapporté des moyens de guerir la lepre, sur tout lors qu'elle est hereditaire ou inueterée, se doit entendre d'vne cure paillatiue ou preseruatiue & non d'vne entiere guerison : laquelle est difficile au commencement de cette maladie, lors qu'il n'y a encore que les visceres offensez ; tres-difficile en son accroissement, qui est lors que les signes commencent à en paroistre au dehors : impossible en son estat, quand les membres viennent à s'vlcerer : & desesperée

en sa declinaison, quand ils se separent. Encore que Paracelse promette par son grand œuure non seulement de guerir les hommes, mais aussi tous les metaux imparfaits, qu'il appelle le lepreux.

Sur le second point, il fut dit. Tous nos plus beaux desseins vont à l'eternité : & entre les moyens d'y paruenir, les Princes n'en ont point trouué de plus magnifique & correspondant à leur grandeur, que de bastir des Villes de leur nom. Tel fut celuy d'Alexandre en la fondation d'Alexandrie : de Constantin, en celle de Constantinople : des Cesars & des Augustes, en tant de villes de leur nom : & de nostre temps, celuy du Roy de Suede, en Gustauusbourg : du Roy d'Espagne, en Philippa : du Duc de Neuers, en Charle-ville : & de quelques autres. Mais pour paruenir à ce beau dessein, il faut considerer que l'on a affaire à des hommes qui s'attirent par autant de moyens comme ils ont de parties qui les composent. Lesquelles estans l'ame & le corps, il les y faut allecher, parce qu'il plaira & sera plus vtile à l'vn & à l'autre, ou à tous les deux. Et d'autant qu'il y a plus d'hommes sensuels que d'autres, & les plus épurez & spirituels ne pouuans rien faire que par l'organe des sens, les choses qui regardent la commodité corporelle y tiennent le premier lieu. Entre lesquelles il faut auoir principalement égard à l'air comme celuy que nous respirons incessamment, au boire & manger dont nous auons affaire tous les iours. C'est pourquoy on ne void gueres de lieu sain & fertile desert : & au contraire quelque soin qu'on prenne dans les deserts & lieux steriles, ils retournent tousiours à leur premiere nature. Si ces commoditez manquent sur le lieu, du moins en doiuent-elles estre fort proche, ou

n pouuoir estre approchées par le commerce
es mers & riuieres, non moins necessaire au de-
bit & transport des denrées qui croissent sur les
lieux bien habitez ; d'où leur viennent les plus
asseurées richesses. Mais la plus necessaire des
conditions est la seureté des habitans. Ce qui a
rendu la Holande, le golphe Adriatique, &
presque toutes les Isles peuplées, comme il a au-
tresfois assemblé plusieurs bannis & gens en pei-
ne dans la premiere enceinte de Rome, où ils
s'estoient retirez comme dans vn azyle : moyen
pratiqué par Timoleon pour peupler Syracuse,
y rappellant les bannis. Car l'homme estant de
soy vn animal politique & desireux de viure en
compagnie, la cause pourquoy les hommes se
sont assemblez n'a point esté le concours fortuit
des atomes, comme a feint Epicure, ny la mer-
ueille du feu, au dire de Vitruue, ny leur ren-
contre prés des puis & fontaines : moins la Mu-
sique, l'Eloquence, ou la Philosophie, mais
leur seule inclination naturelle à se conseruer &
s'asseurer premierement contre les bestes sauua-
ges, & puis contre leurs ennemis : ausquels il
fallut opposer des murailles. Mais auec cette
precaution que comme vne forteresse a besoin
de forts bouleuars ; ainsi, vne Ville frontiere
ne peut que mal-aisément deuenir populeuse :
sa garde, ses deffenses & fortifications occupans
trop ses habitans pour pouuoir vacquer au com-
merce des arts les plus necessaires : qui sont l'a-
griculture, la manufacture & le trafic. Car la
plufpart des Villes se sont peuplées par quelques
manufactures, les hommes se portans volon-
tiers aux lieux où se fait mieux le debit de leurs
ouurages : & ceux qui veulent acheter quelque
chose allans ordinairement és lieux où l'on en
fait grand nombre ; voire à meilleur marché.
Ce qui est le propre des bons ouuriers, pource

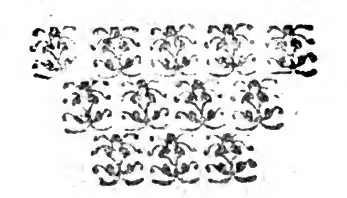
qu'ils ne trauaillent pas tant à leur besogne que les autres. Ainsi est-ce vn des beaux expediens que d'appeller par immunitez, franchises & recompenses les plus excellens artisans de tous les endroits du monde. L'esprit composant aussi l'homme, il luy faut donner sa pasture. La religion comme la plus puissante y fait les plus grands coups, obligeant les hommes aux voyages, pelerinages, offrandes & autres deuotions en quelques lieux plustost qu'en d'autres. Les Academies & Vniuersitez en toute sorte de science & disciplines : les exercices de la noblesse, & toutes les choses qui peuuent allecher les esprits sous ce pretexte : comme vne bibliotheque : vn iardin : vn laboratoire de Chymie : vn champ spacieux, où se trouuent tous les mineraux, comme dans leur miniere & les animaux viuans : vne mappemonde ou geographie réelle, dans laquelle toutes les mers, les riuieres, montagnes, villes & champs soient proportionnellement descrits : vn cabinet dans lequel se trouueroit tout ce qu'il y a de plus rare, soit én la peinture, medailles, coquilles, & és autres ouurages de l'art ou de la nature. Toutes ces choses allecheroient vray semblablement les estrangers. Car si les Romains enuoyoient bien leurs enfans à Marseille, il n'y a celuy qui ne fut curieux d'y voyager & y venir passer quelques années : mesmes si les viures y estoient à bon marché, la premiere & derniere condition d'vn lieu qu'on veut peupler : lequel estant rendu agreable par ses promenades & issuës, le rendroit plus recherché.

Le 2 dit : Que la Ville estant vn amas & vnion de plusieurs personnes pour viure heureusement, il n'estoit pas tant besoin de la remplir de peuples comme d'y faire obseruer exactement les loix ; lesquelles ne consistans que dans l'ordre sont ordinairement negligées és lieux où la

multitude fait la confusion & le desordre. C'est ce qui a obligé Solon, Lycurgue & la plusspart des anciens Legislateurs, de limiter à certain nombre les habitans de leurs Villes, qu'Hippodame Milesien restreignoit à dix mil hommes & à present encor en quelques Villes, comme Lisbone & Naples, il n'est pas permis de faire de nouueaux bastimens : ce qui a aussi souuent esté deffendu à Paris. Pour la mesme raison plusieurs nations se sont deschargées de leurs peuples par colonies, où les enuoyant à la conqueste d'autres terres : comme firent autresfois les Gaulois sous Brennus : les Gotz, Huns, Alains, Herules & Vendales sous Attila & Alaric : & les Suisses sont encore auiourd'huy au seruice de la plusspart des Princes & Estats.

Le 3. dit. Que les vrayes forces de l'Estat consistans au nombre des hommes, tant pour l'offensiue que deffensiue, plus vne Ville est populeuse & plus elle est florissante. C'est pourquoy le petit nombre des habitans limité par les Legislateurs a autresfois perdu leurs Republiques: celle de Sparte en la iournée de Leuctres, & celle d'Athenes en vne seule bataille contre Philippe; comme elle eust fait aussi l'Empire Romain en la défaite de Gannes, où 50. mille Romains demeurerent sur la place, sans la ressource qu'ils trouuerent en la multitude presque innombrable des citoyens de Rome, renduë populeuse par le séjour de ses Roys, Consuls & Empereurs, & par le souuerain tribunal de la Iustice que le Senat y rendoit à tout le monde : des dépoüilles duquel elle fut enrichie. A l'accroissement de laquelle ont aussi beaucoup seruy les loix rigoureuses contre le celibat, & les priuileges donnez à ceux qui auoient plusieurs enfans : pour la propagation desquels ils permettoient deuant le Christianisme la polygamie, le diuorce, & au-

thorisoient le concubinage rendans legitimes les enfans naturels qui en estoient venus. Aussi, la felicité d'vne ville estant l'abondance & la suffisance de toutes choses ; laquelle ne se trouue point que dans le grand nombre des habitans qui s'entrecommuniquent leurs commoditez, la plus heureuse ville est la plus populeuse. Et l'experience nous fait voir que les loix & la Iustice sont mieux administrées dans les grandes villes qu'és bicoques & villages : principalement lors qu'on y peut entretenir la concorde, par laquelle les petites choses croissent. Mais il faut que cét accord soit en choses honnestes & vtiles principalement : & s'il y en a de delectables, elles ne se doiuent point escarter de l'honneste. Tels estoient les jeux Olympiques de la Grece ; pour ausquels assister les plus vieux ne plaignoient leurs pas : & les spectacles à Rome, l'vn des plus grands allechemens qui y conuoquoit toute l'Italie ; voire toutes les autres parties du monde : lesquels partant il faudroit imiter pour bien peupler vne Ville.





SEPTANTE-SIXE'ME CONFERENCE

1. *De la Rage. 2. De la Communauté des biens.*



Epuis que l'homme par sa felonnie a le premier destruit le bel ordre estably de Dieu en toute la nature, se voulant esleuer au dessus de son Createur, les bestes par vne iuste punition de ce crime ont aussi secoüé son ioug : les vnes l'offensans par leur haleine, les autres par leur veuë aucunes par la voix, la pluspart de leur morsure : laquelle si elle est veneneuse, comme celle des serpens & chiens enragez, imprime vne qualité maligne en toute l'habitude du corps dont elle destruit entierement la temperature. Celle des chiens enragez, bien qu'elle fasse moins de douleur qu'aucune, est neantmoins la plus horrible & d'autant plus dangereuse, qu'elle gaigne souuent les parties nobles sans qu'on s'en apperçoiue, si non lors que la rage est toute formée. Les signes pour reconnoistre ce mal en sa naissance, afin de ne s'epouuanter point en vain, ny le mépriser s'il est tel, ne se prennent pas de la playe qui est toute semblable aux autres : mais il faut principalement remarquer le chien qui a mordu. Car s'il est

enragé il ne mange ny ne boit, bien qu'il ait vne ſoif vehemente: il hallette & bat des flancs, tire la langue, qu'il a jaune & teinte debile: iette de la baue ſeiche & roüillée par la gueule & les narines baiſſe les oreilles, a les yeux de trauers & eſtincelans: ſe jette ſur connus & inconnus, & mord ſans abbayer: il eſt maigre, a la queuë entre les jambes reployée ſur le ventre: il court vîte, & s'arreſte tout a coup: heurte contre tout obſtacle ſans s'en deſtourner, & les autres chiens le fuyent. Mais ſi le chien ne ſe peut voir, il faut appliquer quelques heures durant ſur la playe des noix pilées, ou du pain chaud, ou peſtrir de la farine auec le ſang qui en découlera, & en faire manger à vn chien ou vne poule affamez, qui en mourront ſi la playe eſt faite par vn chien enragé.

Le 2. dit: La rage eſt vne maladie ſouuent auec delire engendrée dans l'animal par vn venin particulier, communiqué à l'homme, auec vne auerſion extreme de toutes liqueurs, & principalemēt de l'eau. Et bien qu'elles arriue auſſi aux loups, bœufs, cheuaux, chats & preſque à toute ſorte d'animaux: neantmoins elle eſt tres-particuliere au chien, ſoit à cauſe de ſon temperament melencholique, ſoit pour l'inclination particuliere qu'il a à la rage, comme le pourceau à la lepre. Car il n'y a rien de ſi déraiſonnable que ceux qui veulent rendre raiſon de tout: le defaut dequoy ne nous doit pas ſembler moins tolerable que l'ignorance des differences ſpecifiques des choſes. Eſtant certain, que comme nous pouuons bien diuiſer les quantitez continuës, tant qu'elles ont vn corps palpable & ſuffiſant à la ſeparation: mais plus on approche de l'atome & moins le peut-on diuiſer. Ainſi nous connoiſſons bien les cauſes generales; comme Dieu, la nature, le Ciel, les élemens, les qualitez premieres, & ſeconde: mais plus nous deſcendons aux cauſes prochaines & immediates, plus

plus y sommes-nous empeschez, & nous rendons ridicules lors que nous y voulons penetrer : y ayant des choses qu'on ne connoist que comme Moyse voyoit Dieu, par le derriere, c'est à dire par les effets. La rage est de ce gẽre-là. C'est vn venin particulierement disposé pour se communiquer à l'homme par la morsure, saliue, baue, ou aliment d'vn animal enragé, qui n'est point attaché aux qualitez premieres, mais agist de tout la substance. Ce qui se void non seulement en ce qu'il regne durant les grands froids & les chaleurs excessiues : mais qu'il se guerist par des medicamens qui n'agissent point par leurs premieres qualitez, mais par toute leur substance, comme la cendre des cancres de riuieres, & la theriaque : & que selon Discoride il se contracte par des qualités toutes occultes, comme pour auoir dormy fort longtemps à l'ombre d'vn cormier. Et dit auoir veu vn Cardeur deuenu enragé pour auoir l'ong-temps battu sa laine auec vne verge de cornillier. On asseure le mesme d'vne plante nommée verge sanguine. Toutesfois la pluspart, & entr'autres Mathiole & Fernel tiennent que ces causes peuuent bien réueiller le mal caché & l'augmenter, non le produire : si ce n'est en ceux qui en ont esté autresfois entachez. Mais comment ce venin se peut il cacher par vn si long-temps, que Fracastor dit qu'il paroist fort rarement auant le vingtiesme iour, communément apres le trentiéme à plusieurs apres quatre ou si mois, & quelquesfois apres plusieurs années ? Veu que tout venin estant ennemy du cœur il y doit estre promtement porté par les arteres, le corps estant tout transpirable. Cela semble donc venir de la proportion de l'agent & du patient, & de leur diuerse resistance, differente selon les degrez du venin, la diuersité des temperamens ou alimens, des climats & de la partie blessée. Car le venin estant contraire à

nostre nature par vne malignité particuliere, il ne peut estre entierement dompté par nostre chaleur naturelle; & par ainsi peut conseruer cette qualité maligne assez long-temps en nostre corps sans la faire paroistre qu'il n'y ait auparauant introduit les dispositions requises à sa reception : lesquelles se receuans plûtost plus ou tard, selon la bonne ou mauuaise temperature des corps; de la vient que plusieurs personnes morduës d'vn mesme chien, la rage parestra és vns plustost & és autres plus tard. Arriuant alors le mesme qu'en la petite verolle qui ne vient aux vns que lors qu'ils sont auancez en aage, & à d'autres dés leur enfance, bien que la pluspart des Medecins demeurent d'accord que ce soit vne ebullition du venin contracté par vn chacun dans le ventre de sa mere, par l'impureté du sang menstrual retenu durant la grossesse. Ainsi les bilieux sont plustost atteints de la rage & de tous autres venins que les pituiteux; ceux qui sont maigres & ont les vaisseaux amples, que les gras & qui les ont petits. La peau, l'artere, la veine, le nerf & le muscle, communiquent diuersement ce venin. La force de l'esprit y fait aussi beaucoup. D'où Ætius rapporte qu'vn Philosophe par son raisonnement ayant conclu que le chien qui luy paroissoit dans l'eau d'vn bain, & luy en faisoit horreur estoit vn pur effet de fantaisie blessée: n'y ayant rien de commun entre vn bain & vn chien, en beut largement, & fut guery.

Le 3. dit. Qu'entre les signes de la rage, qui sont l'anxieté, couroux & crainte sans cause, pesanteur & tiraillement d'estomach, le hoquet & autres mouuemens conuulsifs, la voix enroüée; la sueur du visage & la compression de tout le corps: le plus certain est vne totale auersion de l'eau : bien qu'on endure vne soif violente, ayant par ce moyen en horreur le plus asseuré remede de

sa guerison laquelle d'aucuns ont perduë ayans esté inopinément plongez dans l'eau estans contraints par ce moyen d'appaiser cette soif enragée & abandonner par experience la fausse opinion qu'elle leur soit contraire. Cette hydrophobie ne peut venir de l'image du chien qui paroist dans l'eau, lors que le malade s'y void comme dans vn miroir le regard affreux. Car on en a veu craindre l'eau sans auoir esté mordus d'vn chien, comme cette femme dont parle Platerus, deuenuë hydrophobe pour auoir demeuré seule la nuict pres vne riuiere. Moins encor peut elle venir de la secheresse qui leur est imprimée par ce venin, puis qu'au contraire ils deuroiẽt plûtost souhaiter l'eau pour corriger cette intemperie seche, & que les hectiques n'entragent non plus que les entragez deuiennent hectiques. Mais elle vient d'vne antipathie particuliere de ce venin auec l'eau, si grande, que si l'on vient à lauer d'eau fraische la playe recente de la morsure du chien, elle deuient incurable; ce venin fuyant l'eau si fort qu'à son approche il se retire de la surface au dedans d'où il ne peut plus estre chassé.

Le 4. dit. Que l'imagination seule estoit capable de produire cette auersion de l'eau, malgré la naturelle inclination des parties, qui demandent d'estre humectées. Car comme cette faculté dans ces malades est des plus puissantes, ayant tousiours presente la figure du chien qui les a mordus, s'ils s'imaginent la voir dans l'eau, comme ce fol d'Antiphon croyoit voir incessamment la ressemblance de son visage en l'air, bien qu'elle ne fut que dans sa fantaisie troublée. Voire, possible que comme vne petite portion de semence est tellement configurée par la vertu formatrice qu'elle en fait vn autre animal semblable au premier, & en celle des plantes, elle en fait d'vn grain cent & plus. Ainsi se peut il faire que

ce venin contenant l'idée de toute la substance du chien, par laquelle seule aussi il agit, estant receu dans le corps, & aidé de la chaleur naturelle y produise de nouuelles especes de chien : lesquelles estans portées par les esprits au cerueau, representent continuellement à l'imagination si puissamment que la raison a bien de la peine à corriger ces fausses images : lesquelles de rechef se representans dans l'eau par l'emission des esprits animaux, lors la vision fait abhorrer l'eau & toutes choses liquides aux malades. Ce qui ne sera pas trouué tant hors de raison par ceux qui soûtiennent que l'écume du chien enragé qui se sera attachée à vn linge gardé, produit de petits animaux de la figure d'vn chien : non plus que de ceux qui ont obserué des sedimens és vrines de ces malades ayans la mesme figure, comme si tout l'homme deuenoit chien en cette maladie, ainsi qu'il deuient tout loup en la lycanthropie.

Le 5. dit: Comme dans la rage l'esprit & le corps sont malades, aussi faut-il guerir l'vn & l'autre. Et pour ne parler point de saint Hubert des Ardennes qu'on croit guerir ce mal, non plus que des autres guerisons miraculeuses ; pource qu'elles ne sont pas de ce lieu : l'esprit doit estre asseuré & diuerty de ce triste objet des chiens, & le plus vsité moyen en France est d'estre baigné dans l'eau de la mer. Pour la guerison du corps, il faut premierement en vuider le venin par la playe recente auec ventouses, scarifications suctions, cauteres & cataplasmes attractifs, tel qu'est celuy de poix & oppopanax dissout en vinaigre, que Galien dit estre infaillible, faire des ligatures au dessus de la playe, si la partie en est capable : si non l'enuironner de defensifs, comme sont le sang de Dragon & le bol, meslez auec le blanc d'œuf : puis prendre par la bouche quelques alexiteres pour fortifier les parties principales &

alterer la malignité du venin: comme l'herbe dite alyssum, pource qu'elle destruit la rage, les cendres descreuisses de riuiere, le gui de chesne, le scordium, le dictamne, l'angelique & chardon benit (dont il ne faut vser que bien tard, & iamais la saignée.) De tous lesquels remedes, comme aussi des purgatifs, la dose doit estre double, afin d'estre proportionnez à la grandeur du mal; mais sont inutiles lors que le malade a desia vne auersion de l'eau & des choses liquides, n'estant fait mention que de deux; entre lesquels estoit le Medecin Themison, qui en soient gueris.

Sur le second point, il fut dit. Que la Ville estoit vne societé establie pour bien viure, dont l'amitié estant le fondement, ce qui sert à l'entretenir dans vne Ville y doit estre exactement obserué. Telle qu'est l'égalité de biens, tant desirée de Platon, qu'il ne pouuoit souffrir dans sa Republique ces mots, mien & tien, qu'il estimoit estre la source de tous les desordres qui arriuent dans les Estats: laquelle auoit esté auparauant luy pratiquée par Pythagore, que l'on dit auoir vescu en communauté de biens auec ses disciples: de la mesme façon que nos Religieux. Comme aussi par les Garamantes peuple d'Afrique, au rapport Mela & par les Brachmanes, Essiens & Gymnosophistes. Tant que les Lacedemoniens l'on obseruée, leur Estat a esté le plus florissant de la Grece. L'exemple des premiers Chrestiens y est formel, lesquels vendoient tout ce qu'ils auoient, & en apportoient l'argent en commun aux pieds des Apostres: & l'vn d'iceux, sçauoir Ananias & sa femme Safira, moururent pour auoir caché partie du prix de leur heritage vendu à cette fin. Car ce qu'en nostre siecle les Anabaptistes de Vvestphali sous Munster, qui pratiquoient cette communauté furent condamnez, fut pour leur

herefie qu'ils couuroient de ce pretexte specieux. Et Diodore Sicilien raconte que parmy les Æthiopiens la communauté des bien y fait vne amitié si parfaite, que non seulement les amis veulent se conformer les vns aux autres par l'égalité des biens de fortune : mais aussi que lors que l'vn d'entr'eux deuient aueugle, manchot ou boiteux, ils se mutilent les mesmes membres : estimans chose raisonnable de n'auoir pas seulement communauté de biens, mais aussi de maux, dont le fardeau est rendu plus leger estant diuisé entre plusieurs, & plus supportable par l'exemple, qui nous le fait paroistre moindre. Au contraire du bien, lequel est d'autant plus grand qu'il se communique à plusieurs ; pource que le bien & l'estre estans reciproques, lors que le bien s'épand entre diuerses personnes, il augmente son estre par sa continuelle diffusion, lequel estre se trouue restraint lors qu'il ne couient qu'à vn seul qui en fait son propre, & empesche la propagation & communication ; qualité qui conuient aux plus belles choses du monde, la lumiere & le Soleil : voire à Dieu, lequel comme il est la bonté mesme, aussi est-il le plus communicable de tous les estres ; ne s'estant pas seulement communiqué dans l'eternité par la generation du Verbe & la procession du S. Esprit, mais dans le temps par la production de toutes ses creatures.

Le 2. dit : Que de vray il y auoit des biens qui estoient d'autant plus excellens qu'ils se communiquent, comme les vertus & les sciences qui s'augmentent plus on les exerce & enseigne. Mais qu'il n'en est pas de mesme des autres biens appellez de la fortune pour leur inconstance & peu d'arrest, comme sont les honneurs, richesses, femmes & tous les meubles & immeubles : lesquels se diminuent & deteriorent par leur communication & vsage. Ce qui fait que les hommes

ne sont point chiches des premiers , mais bien des autres, dont ils conseruent l'vsage. Aussi la communauté de cette sorte de biens, encore qu'elle semble estre fondée dans la nature, toutes choses ayans esté communes au commencement , & depuis renduës particulieres par la seule auarice de ceux qui s'en sont emparez : toutes-fois elle est entierement contraire à la felicité d'vne Ville, laquelle n'est pas seulement vne societé d'hommes : mais de plusieurs hommes differents en conditions ; entre lesquelles les plus viles estans ordinairement les plus necessaires en vn Estat , elles ne seroient point exercées , si tous estoient aussi riches & puissans les vns que les autres. Et si la necessité de la faim , qui a autres fois appris à Rome aux pies & aux corbeaux a reciter des vers, n'auoit pressé la pluspart des premiers inuenteurs des arts , ils seroient encor à éclore. Comme donc dans la nature il n'y a rien de plus beau que la diuersité ; il en est de mesme des diuerses conditions des habitans des Villes. Outre que les hommes ayans cela de propre de negliger ce qui touche le public, au prix de ce qui leur est particulier , si les biens estoient communs ils n'auroient point de soin de les conseruer ny accroistre , chacun s'en reposant sur son compagnon. Ainsi cette égalité entretenant la confiance, y nourriroit l'oisiueté & la paresse; veu que ceux qui trauailleroient le plus n'espereroient pas dauantage que les faineans ; là où chacun ne s'attendant d'auoir que le sien, l'vtilité particuliere qu'il ressent de son trauail, luy sert d'éperon & de commissaire continuel. Que si les femmes & les enfans estoient encor communs comme veut Socrate dans Platon , cela empescheroit la generation : & les peres ne reconnoistroient point leurs enfans , ny les enfans leurs peres ; & par consequent il n'y auroit point d'amour paternel , ny filial , ny coniu-

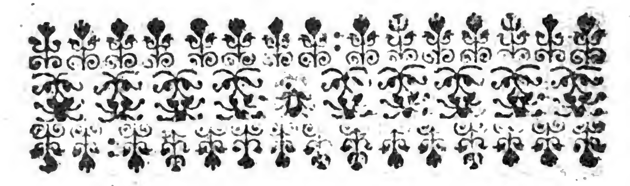
gal, qui ſont les plus aſſeurez fondemens de la ſocieté humaine. Il ſe commettroit ſouuent des inceſtes & des parricides. Et il n'y auroit point de lieu d'exercer la pluſpart des vertus : entr'autres celles de la pudicité, ny de l'amitié, la plus parfaite des vertus, puis qu'elle ne peut eſtre entre plusieurs moins de la liberalité ou magnificence, puis qu'on ne donneroit plus le ſien, ains celuy du public, & ne trouueroit on encor à qui le donner. Et on perdroit le plaiſir qu'on reſſent en la poſſeſſion & iouyſſance de chaque choſe, qui eſt la cauſe finale & impulſiue de la pluſpart de nos actions.

Le 3. dit, Que ou il ne doit y auoir rien de commun dans vne ville, ou tout le doit eſtre, ou quelque choſe ſeulement. Non le premier, puiſque la ville eſt vne ſocieté, & que ceux qui y demeurent ſont compagnons & aſſociez, & ioüiſſent en commun également de quelques choſes : comme des places publiques, havres, foires priuileges, murailles & maiſons de ville, des forteresses & charges publiques. Mais non de toutes ſortes de biens, pour les inconueniens qui en arriueroient : qui ont obligé Platon de reformer ſa premiere Republique imaginaire, & d'en faire vne autre plus ſortable à l'humeur des hommes ; permettant à vn chacun la poſſeſſion de quelques biens, toutesfois auec cette reſtriction qu'il ne veut pas qu'ils paſſent pour les plus riches, 4. mines. Auſſi dit il qu'il n'y en a point de pareille ſur terre, mais que ſon idée & exemplaire eſt dans le Ciel, ou en quelque autre lieu que nous ne ſçauons pas, auquel viuent les Dieux ou demy-Dieux ; qui y trouuent tout contentement.

Le 4. dit : Que le deſſein du diuin Platon en l'eſtabliſſement de ſa Republique, ayant eſté de marier l'action auec la contemplation, dont Pythagore & Socrate auoient fait deux pieces aupa-

rauant luy, il veut qu vne ville ſoit auparauant maiſtreſſe de ſoy-meſme que du monde : plus venerable à ſes voiſins que formidable ; moins riche que iuſte : qu'elle ſoit temperante, ſobre & pudique mais ſur tout pieuſe. Et pour la rendre telle, il a creu que luy oſtant les empeſchemens au dedans par l'égalité des biens, il leur frayoit le chemin à la contemplation, qui eſt le ſouuerain bien, auquel les hommes aſpirans, on ne ſçauroit trop eſtimer cette communauté de biens, puis qu'elle nous y conduit. Mais en ce ſiecle elle oſteroit aux biens leur nom, les voulans rendre communs ; voire il n'y auroit point de bien commun s'il n'y en auoit de particulier.





SEPTANTE-SEPTIE'ME CONFERENCE

1. *Des Sorciers.* 2. *De la fureur Erotique ou Amoureuse.*



LA haine irreconciliable que l'esprit malin porte à la nature humaine, exaltée pardessus la sienne, est telle qu'il ne se contente pas de luy faire tout le mal qu'il peut par soy-mesme, il y employe aussi ses officiers & ministres, à l'imitation de Dieu dans ses ouurages, dont il est le singe. Ces officiers sont les Magiciens & Sorciers. Les premiers sont ceux lesquels enseignez ou immediatement du diable, ou par les liures de magie vsent de caracteres, figures, & coniurations qu'ils accompagnent ordinairement de paroles barbares & non significatiues; ou prises contre le sens de l'Escriture sainte, d'où elles sont bien souuent tirées; par le moyen desquelles ils font paroistre le demon, ou luy font rendre response par vn son, parole, figure, peinture, ou autre signe, faisans particuliere profession de deuiner. Les Sorciers sont

leurs valets, destinez seulement à mal faire. La sorcellerie est donc vne espece de magie, par laquelle quelqu'vn nuit à vn autre par le secours du diable. Car sans cette derniere condition ce n'est pas sorcellerie, mais meurtre, empoisonnement ou autre crime, pour lesquels executer on se sert de moyens ordinaires. Et comme l'operation du diable y est requise, aussi est le consentement du mal faisant ou Sorcier, & la permission de Dieu, sans laquelle vn seul poil ne peut tomber de nostre teste. Ce consentement est fondé sur vn pacte exprés ou tacite. Le pacte exprés se fait en rendant hommage immediatement à l'esprit malin, ou au Magicien en son nom, ou luy adressant vne requeste. Ils prestent pour l'ordinaire ce serment d'infidelité dans vn cercle escrit sur la terre: le demon imitant en cela, comme en toute autre chose, la diuinité representée par vn cercle. Le pacte tacite est quand on se sert de tels moyens appris d'vn Magicien, ou des liures magiques reconnus pour tels, ou quelques fois sans le sçauoir. Mais le plus ordinaire moyen dont ils se seruent dans leurs malefices sont des poudres qu'ils meslent dans les alimens, ou en infectent le corps, les habits, l'eau, ou l'air. Entre lesquelles les noires sont destinées pour donner la mort; les grisses ou rousses à rendre malades, les blanches à guerir lors qu'ils y sont contraints, ou pour vn plus grand mal: bien que cette vertu ne depende aucunement de leur couleur, ny mesme souuent de leurs qualitez. Quelquesfois aussi ils font leurs malefices auec des paroles, comme sont les menaces & les loüanges. Non qu'elles ayent aucune vertu de soy, non plus que les festus, herbes & autres choses sur lesquelles ceux qui passent sont maleficiez, mais pource que le demon à la presence de ces choses pour la plus-

part de soy inefficaces, s'est obligé de produire ces differens effects : se montrant religieux obseruateurs en certaines choses, pour tromper finalement en toutes.

Le 2. dit. Que les malefices des sorciers differoient aussi selon la fin à laquelle ils estoient destinez Car les vns font dormir, & ce par potions, charmes, ou autres enchantemens, dont les plus vsitez sont des parties d'vn cadaure attachées au logis, & des flambeaux enchantez composez d'vne mesche & graisse particuliere, ou des pieds & mains de morts, oints d'huile que le demon leur a donné : lesquels ils allument ou y mettent des chandelles à chaque doigt : & tant que cette lumiere funeste dure, ceux qui sont dans le logis demeurent dans vn tres profont assoupissement. Les autres malefices sont pour faire aymer, dont les vns agissent dedans ou dehors le corps, y employans également (tant cette pratique est abominable & faite en haine du Createur) tout ce qu'il y a de plus auguste dans la religion, & de plus sale dans la nature Bref, il y en a qui font hayr, qui empeschent la generation des enfans, font auorter les femmes, augmenter leur trauail d'enfant, tarir le laict, naistre dans le corps des espines, des morceaux de verre & de fer, des couteaux, & telles autres choses contre le cours de la nature. De tous lesquels effets magiques il y en a bien quelques-vns de veritables, mais la pluspart sont prestiges. Les veritables sont lors que le demon se sert des causes naturelles qu'il employe à produire vn tel effet, en appliquant les actifs aux passifs, selon la tres-parfaite connoissance qu'il a de l'essence & des proprietez de chaque chose : n'ayant perdu aucuns dons de nature par le peché, ains seulement ceux de la grace. Mais lors que l'effet est pardessus ses forces, ou que Dieu ne le permet

pas : il vſe de preſtiges, faiſant paroiſtre aux yeux ce qui n'eſt point, & empeſchant qu'on ne puiſſe voir ce qui eſt veritablement, de peur de monstrer ſon impuiſſance. Tels furent l'anneau de Gyges qui rendoit ſon maiſtre inuiſible quand il vouloit ; & les feſtins de Paſete, d'où les conuiez ſortoient auec vne faim enragée : comme auſſi l'argent dont il payoit ſes marchands, qui ne trouuoient rien au ſoir dans leur comptoir. Et ce fameux Magicien Simon, au rapport de Saint Clement, ſembloit créer vn homme de l'air, ſe rendoit inuiſible, pareſſoit ſous diuers viſages, voloit en l'air, penetroit les rochers, ſe changeoit en brebis & en cheure, commandoit à vne faucille d'aller moiſſonner, comme elle fit toute ſeule plus que dix ouuriers, & trompoit par ce moyen les yeux de tout le monde, horſmis ceux de Saint Pierre. Tels ont eſté auſſi de l'aage de nos peres vn Triſcalain, qui voulant diffamer ſon Curé, fit paroiſtre qu'il battoit vn jeu de cartes au lieu qu'il fueilletoit ſon breuaire, lequel il l'obligea par ce moyen à jetter contre terre, & Maiſtre Gonin, lequel ayant eſté mis au gibet, on y vid la mule du premier Preſident penduë en ſa place. Leurs tranſports au ſabath ſont quelquesfois de la premiere ſorte & réels, quelques fois imaginaires, tandis que le demon aſſoupit profondément les Sorciers & Sorcieres. Car le ſexe feminin pour ſa fragilité, y eſt plus ſujet : meſmes lors que la vieilleſſe diminuë ſes graces.

Le 3. dit. Que le pouuoir des eſprits malins qui operent par le moyen des ſorciers eſt tellemens limité qu'ils ne peuuent créer ny annihiler vn feſtu, moins encor produire aucune forme ſubſtantielle ; bien loing de faire deſcendre veritablement la Lune en terre, ou d'empeſcher le mouuement des aſtres, comme a creu ſottement

l'antiquité payenne. Ils peuuent bien mouuoir toutes choses sublunaires. Ainsi font-ils des tremblemens de terre, le demon amassant dans ses cauernes les exhalaisons, ou y agitant violemment l'air, qui y est enfermé. Ils forment les vents en l'air par l'vnion de ces mesmes exhalaisons; retiennent ces vents en dissipant leur matiere. Sopater ayant autresfois esté fait mourir pour auoir tellement lié les vents qu'il ne pouuoit estre transporté aucune denrée à Bizanze. Et Philostrate dit d'Apollonius qu'il vid chez les Brachmanes deux tonneaux, lesquels estans ouuerts les vents & la pluye estoient des plus vehemens, comme estans fermez, l'air deuenoit tranquille & serain. Ce qu'Olaüs tesmoigne aussi des Lappois & Finois qu'ils vendoient les vents aux matelots. Aussi les demons sont-ils appellez par l'Apostre les Princes de l'air; ils font tomber ou bon leur semble la gresle, la foudre, la pluye & le feu, dans lesquels souuent ils se meslent: tousiours neantmoins auec cette condition, que Dieu leur lasche la bride, comme il fit lors qu'ils brulerent les seruiteurs & troupeaux de Iob, & renuerserent par vn tourbillon de vent la maison où estoient tous ses enfans. Ainsi en l'an 1533. vn sorcier brusla entierement la Ville de Silhtoc, en Suede. Et comme ils peuuent obscurcir l'air, aussi le peuuent ils infecter: plus aisément les eaux, & mesmes arrester leur cours & les faire rebrousser contre leurs sources: ce que Pline dit auoir veu de son temps. Quant aux animaux, ils les font mourir en les infectant, ou leurs pastures, ou les suffoquent s'introduisans en eux, comme dans les pourceaux des Gadareniens. Il leur est aussi fort aisé d'emporter ailleurs la graisse & l'abondance des champs d'autruy, & par ainsi les rendre steriles, & non par la vertu des paroles des Sorciers: moins en-

cor est-ce par elles qu'ils font venir des mousches, sauterelles, chenilles, ou autres insectes, le demon assemblant ces insectes dans vn lieu, ou les faisant engendrer d'vne matiere disposée.

Le 4. dit. Qu'il falloit bien distinguer les effets de la nature & de l'air d'auec ceux des sortileges : à faute dequoy quelques vns de ceux qui font des tours de subtilité passent pour Sorciers parmy le vulgaire, qui se porte à croire des moyens surnaturels aussi-tost qu'il ignore les causes de la nature, où de l'art. De laquelle calomnie se voulant garantir C. Furius Cresinus: accusé d'auoir enchanté tous les champs voisins, & d'en auoir transporté toute l'abondance dans le sien ; il fit venir en plein Senat vne grosse fille, ses bœufs, sa charruë & tout son attirail en bon ordre : leur disant que c'estoient-là tous ses malefices. Les sterilitez aussi dont on se prend aux Sorciers, viennent souuent de Dieu irrité, qui donne vn Ciel de fer & vne terre d'airin, rendant le labeur des hommes inutile. Ainsi lors qu'vn particulier s'auance en quelque haut fastige d'honneur ou de biens, encor que ce soit par son propre merite, le vulgaire des hommes, dont le moindre s'estime digne de mesme rencontre, de peur d'accuser son impuissance, attribuë volontiers ces progrez extraordinaires aux demons. Et toutesfois c'est vne chose des plus rares, si elle s'est iamais rencontrée, de voir vn homme enrichy par le diable : soit pource qu'il reserue ses richesses à l'Antechrist pour en seduire les peuples : soit pource que Dieu ne le permet pas de peur que les hommes ne quittassent son seruice pour celuy des demons, & que les bons ne fussent trop puissamment affligez des meschans.

Sur le second point, il fut dit : Que l'Amour

n'estant de soy gueres sage, il ne faut pas vn grand saut pour faire monter sa folie en haute game : car il ne veut rien de mediocre aussi est-ce le sujet de tous les plus tragiques effets qui ayent iamais paru. Son excez s'appelle fureur Erotique ou amoureuse, qui est vne espece de delire melancholique, causé par la continuelle representation de la chose aimée, qui occupe tellement l'esprit de ces pauures insensés, qu'ils ne peuuent faire autre chose, & en oublient souuent le boire, le manger, le sommeil & les autres actions necessaires à la vie. Car le soucy causé par l'amour est vne affection de l'esprit, qui vient de ce que le raisonnement est occupé en quelque mouuement laborieux ; la forte impression de ce qu'on aime, persuadant aux amoureux, comme aux autres melancholiques tout ce qu'il plaist à leur fantaisie : & ce diuersement selon la differente constitution du cerueau, temperament de tout le corps, diuers degré de l'humeur melancholique, & profession de celuy qui en est atteint. De là vient que ces melancholiques comme les plus flateux & spiritueux, & les sanguins comme ayans plus de sang & d'esprits, y sont plus sujets que les pituiteux ou bilieux. On les reconnoist à leurs yeux enfoncez, qui ne pleurent point, ains montrent vne certaine allegresse forcée au mouuement continuel de leurs paupieres : mais sur tout à l'inégalité de leur visage, & à celle de leur pouls, principalement lors qu'ils entendent parler de ce qu'ils ayment; ou qu'il se presente à eux inopinement : qui fut le moyen dont Galien dit s'estre seruy pour reconnoistre la maladie amoureuse d'vne femme: & par lequel aussi le Medecin Erasistrate, au rapport de Valere Maxime, découurit l'amour qu'Antiochus, fils du Roy Seleucus, portoit à sa belle-mere Stratonice. Cette maladie est d'au-

tant plus dangereuse qu'elle semble douce à ceux qui en sont tourmentez : & difficile en sa cure, pource qu'ils ne craignent rien tant que leur guerison, cherissant beaucoup plus que les courtisans les fers qui les tiennent enchainez. Car comme cette maladie est principalement de l'esprit, son plus asseuré remede est de les diuertir de la pensée de ce qu'ils ayment, leur occupant l'esprit & le corps : sur tout éuitant l'oisiueté mere entr'autres maux de la luxure. Pour le corps, il faut le purger conuenablement aux humeurs qui y dominent, selon lesquels ces pauures fols sont differents, que l'on reconnoistra par ce que les sanguins sont ioyeux, rient tousjours & souuent seuls, ayment les chansons & les dances : les bilieux sont coleres, furieux iusques à s'en estre trouué qui se sont tuez eux mesmes pour ne pouuoir resister à la violence de leur passion : tels que sont ces caualiers à tout faire pour les bonnes graces d'vne maistresse, dont les Romans sont pleins. Bref, les melancholiques sont pensifs, solitaires & tristes : soit à cause de la noirceur ou de la froideur de cét humeur gluant qui arreste & ralentit les mouuemens de l'ame. Que si cette maladie vient de la quantité de semence, il faut vser des remedes qui en empeschent la generation, comme sont la ruë, pourpier, laictuës, nenufar, fueilles de saux, les semences de coriandre & d'*agnus castus*, le camphre & la menthe.

Le 2. dit. Comme l'amour est l'origine de toutes les passions, aussi les contient-elle toutes en soy. Aussi voyez-vous ces pauures amants en vne mesme heure aimer & hayr, fuïr & desirer, se resiouyr & s'attrister, craindre & se hazarder, se mettre en colere sans sujet & s'appaiser encor auec moins de raison : bref, n'auoir iamais l'esprit en mesme assiette, non plus que le corps en

mesme posture, ny le visage semblable. Ce qui a fait croire à plusieurs que cette maladie estoit produite par des breuuages enchantez appellez philtres de leur effet : qui est de faire aimer. Mais ils peuuent bien auoir la vertu d'exciter vne ardeur d'amour, comme il y en a qui l'amortissent : & ainsi rendre quelqu'vn amoureux, non le déterminer a vne certaine personne, & le rendre par ce moyen reciproque : puisque ces breuuages ne peuuent agir sur nostre volonté qui est incorporelle, ny captiuer sa liberté sous vn objet particulier : moins encor faire aimer vne personne inconnuë, puisque l'amour est vn desir qui ne se porte que par la connoissance : ce qui est inconnu émouuant aussi peu nostre appetit que ce qui n'est point. Si ce n'est par l'operation du demon : l'espece de celuy qui se veut faire aimer estant fortement imprimée dans l'imagination de la personne qu'on veut rendre amoureuse, & representée si belle & si accomplie par le concours des esprits animaux, & épurez & rendu clairs & lumineux par le demon, qu'il luy fasse desirer : comme il fit autresfois à cette fille exorcizée pour ce sujet par S. Hilarion, dont parle Saint Hierosme en la vie de ce Saint Hermite.

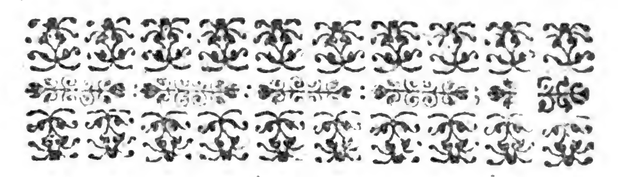
Le 2. dit. Que le plus fameux de tous les philtres estoit l'hippomanes mis en poudre prise auec le sage de l'amant. C'est vne petite chair noire & ronde, de la grosseur d'vne figue seiche que le poullain apporte sur son front en naissant; mais il faut estre diligent pour le voir: car la mere l'arrache pour le manger aussi-tost qu'il est né; & si elle ne trouue plus le morceau, elle hayt tellement son fruict, qu'elle luy refuse la mammelle : d'où il est appellé de Virgile, *mater præreptus amor*. On attribuë aussi ce mesme effect à la semence des caualles en ruth & à vne plante, ausquelles on donne à ce sujet le mesme

nom d'hippomanes. Pline dit que le poil du bout de la queuë du loup, le poisson remore, la ceruelle de chat & le lezard ont vne semblable vertu de faire aimer ceux pour qui on les donne. Vvier en rapporte vn autre, qui est de laisser mourir de faim en vn pot dans la terre vne nichée d'hirondelles; celles qui seront trouuées mortes auec le bec ouuert estans propres à faire aimer: & celles qui l'auront clos, à faire hayr. Il attribuë le mesme aux os d'vne grenoüille verde rongez par les fourmis, dont il dit que les parties droites consilent l'amour, & les gauches la haine. Mais pour monstrer la vanité & impureté de ces inuentions, la plus part des autres philtres se prennent des animaux engendrez de corruption, des excremens & autres choses sales & abominables; & tous ordinairement excitent plustost la fureur que l'amour: comme l'experience l'a fait voir en plusieurs, ausquels pour ce sujet on auoit fait prendre des cantharides: ces philtres destituans les hommes de raison & de connoissance, par consequent les rendant incapables d'amour. Comme il arriua à l'Empereur Luculle & à Caligula par le moyen d'vn breuuage de sa femme Cesonia: à vn Frideric d'Austriche, & au Poëte Lucrece par vn philtre que luy donna sa femme Lucille. Aussi l'amour estant tres libre n'aime point à estre contraint, il ne se prend point par la bouche, mais bien par les yeux: le plus puissant moyen pour se faire aimer estant les graces du corps; comme reconnut Olympias femme de Philippe de Macedoine, laquelle jalouze de ce que son mary aimoit vne ieune fille qu'on disoit luy auoir donné des breuuages amoureux, la fit venir deuant elle, & ayant veu sa grande beauté, dit qu'elle auoit ces philtres en elle mesme. Que si ces dons du corps sont accompagnez de ceux de l'esprit,

& qu'auec cela le sujet qui en est doüé tesmoigne son amour à la chose qu'il aime, il est comme impossible qu'il ne soit aussi aimé d'elle : l'amour estant produit de l'amour mesme ; d'où les Poëtes ont feint deux amours, Eros & Anteros. Et Ouide bien entendu en cette matiere n'en reconnoist point de plus asseuré que celuy-la, *Vt ameris amabilis esto*.

Le 3. dit, Que l'amour estant vne chose spirituelle deuoit estre produite par des moyens de mesme nature : lesquels autrement n'auroient aucun pouuoir sur nostre ame, qui est celle qui doit aimer, comme n'ayans point de proportion auec elle. C'est pourquoy vne mesme fille qu'on aura aimée ne perdant aucune de ses graces de son corps se trouuera haïe par l'impression faite en l'esprit de son amant, de quelque raport : qui n'est pas seulement vne chose incorporelle, mais le plus souuent fantastique & imaginaire. Et de deux personnes d'égale beauté, l'vne estant aimée, & l'autre ne l'estant point, fait bien voir que l'amour a ses fondemens ailleurs que dans les graces du corps. Ceux-là ont donc mieux rencontré en la recherche des moyens de se faire aimer, qui y ont employé les inductions & persuasions, qui sont aussi les plus ordinaires dont l'on se sert à faire les mariages. Aussi la fureur amoureuse est-ce vn vice de l'esprit.





SEPTANTE-HVITIE'ME CONFERENCE

1. *Pourquoy l'Appetit sensitif domine sur la raison.* 2. *Si la parole est naturelle & particuliere à l'homme.*



'Appetit est vne inclination de chaque chose à son bien. Il y en a de trois sortes dans l'homme. Le premier naturel, qui se trouue non seulement és plantes & qui leur fait chercher leür nourriture : mais aussi és choses inanimées comme en l'aimant ou au fer de s'attirer l'vn l'autre : voir és élemens, comme la terre seche appete l'eau & se fend pour la receuoir : & elle mesme comme tous les autres corps pesants desirent leur centre. Cét appetit est sans connoissance & volonté, mesmes dans l'homme, puisque toutes les actions naturelles se font mieux en dormant : auquel temps nous ne connoissons ny ne voulons rien. Le second est sensitif, commun à l'homme & à la beste : qu'aucuns ont voulu mal à propos soustenir n'estre point vne faculté hu-

maine : sur ce qu'elle est le siege des perturbatiōs de l'ame ennemies de la raison qui constituë l'homme : deux contraires ne se trouuant iamais ensemble en vn mesme suiet. Car puisqu'il y a combat entr'elle & la raison, c'est bien signe qu'elle se trouue aux prises auec elle, consequemment qu'elle y est. Le troisiéme est raisonnable, & s'appelle volōté, qui a besoin de deux autres appetits dont elle est la maîtresse : se seruant en outre de la raison ou discours pour connoistre vne chose par vne ou plusieurs autres. Et pource qu'on ne sçauroit desirer sans connoistre, l'appetit sensitif presupose la connoissance de l'imagination, & la volonté celle de l'entendement : mais l'appetit naturel dépend de celle d'vne premiere cause, qui conduit chaque forme naturelle à son bien particulier, encor qu'elle ne le connoisse point. On demande donc comment il se peut faire que la maistresse obeïsse aux seruantes, mesme au preiudice de la maxime qu'on ne sçauroit vouloir que le bien lequel ne peut estre sans le vray, qui n'est point tel s'il n'est approuué de l'intellect. I'estime que c'est parler improprement de dire que l'appetit sensitif préuaut au dessus de la raison : mais qu'il faut dire que les troubles que celuy là excite en l'ame, empeschent de laisser prononcer la sentence à cette-cy comme fait vn criard de chicaneur, qui par ses bruits empesche qu'vn Iuge ne prononce sa sentence.

Le 2. dit, Que la raison est tousiours la maistresse. Car les hommes se gouuernans selon la nature, qui leur sert de regle, comme à toute autre chose, & cette nature estant raisonnable, ils ne sçauroient estre conduits autrement que par les mouuemens de la raison. Mais les vns trouuent de la raison où les autres n'en trouuent point. D'où Regnier dit plaisamment en ses Satyres que chacun a la sienne. Ainsi, le larron se

flatant en son mauuais dessein d'auoir le bien d'autruy, trouue que les richesses estant mal partagées, il y a quelque iustice en son fait s'il s'approprie ce dont il a besoin : & en tout cas s'il y void du mal, il en conçoit dauantage en sa necessité, que la raison luy fait estimer le plus grand de tous les maux. Si bien le comparant vn mal qu'il estime moindre auec vn plus grand, il l'appelle bien ; & ainsi se lance auec connoissance de cause dans ce crime, qu'il ne connoist point pour tel, tandis qu'il le commet. Ce qui se peut dire de tous les autres pechez, ausquels ceux qui les commettent trouuent plus de douceur lors qu'ils les exercent qu'ils ne conçoiuent d'amertume de la crainte du supplice corporel ou spirituel. Que s'il leur naist des syndereses & bons mouuemens dans l'action, ils la ralentissent, ou font cesser si cette synderese est la plus forte : si non, & que l'vn & l'autre fussent esgales en eux, il ne se feroit jamais d'action & en prendroit de mesme qu'à cét asne qui mourut de faim entre deux mesures d'auoine, ne sçachant à laquelle aller. Car il est impossible que nostre volonté se porte plustost à vne chose qu'à l'autre, si elle n'en trouue l'vne meilleure & plus conuenable.

Le 3. dit. C'est vne chose conforme à la nature que l'inferieur reçoiue la loy du superieur : & que le plus parfait commande à ce qui l'est moins. Ainsi, entre les animaux l'homme commande aux bestes : & entre les hommes, les vns naissent maistres & les autres esclaues ; voire entre les seruiteurs il se trouue des maistres valets : le masle a l'empire sur la femelle : le pere sur ses enfans : le souuerain sur ses sujets : le corps reçoit la loy de son ame : la matiere, de sa forme : les Anges des Hierarchies inferieures, reçoiuent leurs connoissances des superieures : les cieux inferieurs ont la regle de leurs mouuemens des superieurs : les

élemens sont sujets aux impressions de ces corps celestes:& dans tous les mixtes vne qualité domine sur les autres. Puis donc que l'appetit sensitif est autant au dessous de la raison comme la beste au dessous de l'homme, & l'imaginatiō au dessous de l'intellect, selon l'ordre mesme estably dans la nature, la raison deuroit tousiours commander à l'appetit sensitif: pource qu'ayant plus de connoissance elle est plus capable de le conduire à sa fin. Mais la peruersité de nostre nature est cause que nous suiuons plus volontiers les mouuemens des sens que de la raison: de la chair, que de l'esprit; pource que les premiers & plus familiers & plus ordinaires touche d'auantage que ceux de la raison: laquelle bien qu'elle ait des conseils plus vtiles & salutaires, toutesfois n'émeuuent pas tant nostre volonté, qui estant maistresse de toutes les facultez, selon sa liberté naturelle, peut commander tantost vne action vertueuse dont la raison luy a fait connoistre la bonté, tantost vne vicieuse par la suggestion de l'appetit sensitif qui luy en fait gouster la douceur & le contentement present, lequel meut bien plus puissamment que les recompenses futures promises par la vertu à ceux qui la suiuent. D'où vient que cette loy des membres l'emporte tellement sur la loy de l'esprit, qu'elle obscurcit quelquesfois entierement, comme en ceux qui sont aueuglez & endurcis dans le vice: quelquesfois mesmes la contraint de se mettre de son costé, & d'appuyer son déreglement par ses raisons: en quelques autres la raison demeurant toute entiere & auec vne claire connoissance de la laideur de quelque action, la volonté est neantmoins tellement liée & charmée par la vehemence des passions de l'appetit concupiscible & irascible qu'elle suit leurs mouuemens malgré les remonstrances de la raison. Telle estoit cette Medée, qui voyoit bien par la raison l'enormité

normité du meurtre qu'elle vouloit faire de ses enfans: mais la rage & le desir de vengeance contre leur pere Iason l'emporta. Ainsi, disoit-on des Atheniens, qu'ils sçauoient bien ce qu'il falloit faire, mais qu'ils ne le faisoient pas.

Le 4. dit. Que ceux qui tiennent que les vertus ne sont point des habitudes distinctes des sciences, ne seroient pas de cét auis qu'on puisse connoistre le bien & faire le mal: veu mesme que la Theologie nous apprend qu'il n'y a point de peché sans ignorance, & que comme il ne seroit pas en nostre puissance de pecher si nous auions vne assez parfaite connoissance de la laideur du vice: ainsi semble-t'il comme impossible qu'vn homme connoisse la beauté de la vertu sans l'aymer: bien loin de commettre vn vice contraire: attendu mesme que nous auons dans nous des semences de la vertu à laquelle nous sommes portez naturellement, pource qu'elle nous conduit à nostre souuerain bien: semences qui croistroient d'elles-mesmes sans la deprauation de nostre iugement, lequel estant imbu des fausses maximes de l'imagination, qui regente toutes nos actions, & ne iuge de la bonté des choses que par le sens & l'opinion commune, selon laquelle la gloire suit le vice & le mépris la pauure vertu: cela est cause que ces semences de vertu sont estoufées dés la naissance. A quoy sert grandement l'exemple des autres vicieux, qui sont en plus grand nombre que les vertueux. Et comme le vice est plus sensible, aussi passe t'il aisément en habitude, cette habitude en coustume: laquelle estant vne autre nature, engendre comme vne necessité au vice, qui se familiarisant peu à peu paroist tres agreable, au prix du visage austere de la vertu: les hommes ayans en cét estat des appetits aussi desordonnez que ceux des femmes grosses, lesquelles preferent du charbon, de la craye, & de la cendre aux bons alimens.

Le 5. dit. Qu'il n'y auoit point de contraste entre l'appetit sensitif & la raison, que pour la difference de leurs objets, ausquels chacune de ces puissances estant portée, elle tasche à y induire la volonté. C'est pourquoy, lors qu'il arriue que l'honnesteté, qui est l'objet de la raison, est vn mal sensible, comme de ieusner, aller aux coups & endurer quelque chose contraire à l'appetit sensitif, qui a pour son objet le bien delectable & sensuel; il y a combat entre ces deux facultez, auquel souuent la raison succombe pour n'estre pas bien secondée. Mais lors que l'objet de la raison & de l'appetit est semblable; sçauoir vn bien sensible, il n'y a point de debat entr'elles. Car la raison le proposant à la volonté, elle s'y porte de son propre mouuement, y estant mesme induite par l'appetit sensitif. D'où vient que dans l'indignation, compassion & emulation, qui sont des mouuemens raisonnables accompagnez de colere, de douleur & d'amour propre, il n'y a point de combat entre l'appetit sensitif & la raison, puis que cette-cy en ces mouuemens vertueux lasche la bride à ces passions, qui sont les emissaires de l'appetit. Comme lors que les cōmandemens d'vn maistre se rencontrent les mesmes que les inclinations de son valet, au lieu de murmurer il s'y porte gayement. Mais pource qu'il arriue fort rarement que ce qui est commandé par la raison soit conforme aux passions de l'appetit; ains au contraire, il est volontiers difficile & laborieux: il ne faut pas s'estonner si cette guerre intestine se rencontre si souuent, & si l'appetit y préuaut pardessus la raison. Aussi ce qu'il y a dans l'entendement estant puisé des sens, pareillement reuoltez contre cette faculté leur princesse, il retient encor quelque chose de la crasse de la sensualité: tellement que ces connoissances de l'entendement prenant souuent le party des sens & de l'appetit sensitif, la rai-

s'en n'a garde de l'emporter sur eux, veu mesmes que c'est le propre des inferieurs d'apporter quelque contrarieté aux commandemens de leurs superieurs : comme il se void és spheres celestes, qui ont vn mouuement opposé à celuy du premier mobile. Ioint que l'empire de la raison sur l'appetit n'est pas despotique, ou de maistre à valet: mais politique, tel qu'est celuy d'vn magistrat sur les citoyens : consequemment à demy volontaire.

Sur le second point, il fut rapportee l'opinion de Platon, que les Dieux par Epimithée ayans produit tous les autres animaux auec quelque don particulier, auoient fait l'homme nud & foible, destitué de tous aydes naturels, & sujet à tant de miseres qu'il leur fit compassion : de sorte qu'ils baillerent charge à Promethée de luy donner la raison, la parole, & la main : la premiere pour connoistre & contempler les merueilles du monde: la seconde pour exprimer ses pensées au dehors : la derniere, pour faire & mettre en œuure ses pensées & paroles. La raison ne differant point de la parole, sinon entant qu'elle est interne, d'où elle est aussi appellée parole de l'ame, & l'autre externe. Cette parole exterieure est si excellente, que bien qu'elle ne soit composée que de vent, qui est vn air batu contre l'épiglotte mesnagé par la langue, haché dans le palais, & brizé par les dents : elle sert neantmoins de truchement à l'ame raisonnable: à l'exemple de laquelle elle se reçoit également en toutes les oreilles des auditeurs. Et comme cette parole, lors qu'elle est veritable, est vne marque de la conception de l'esprit, elle est autant naturelle & particuliere à l'homme que la raison mesme : voire vn de ses plus beaux priuileges. Qui est la cause pourquoy les hommes semblent perdre leur plus belle qualité lors qu'ils manquent à leurs paroles. Aussi, l'homme estant né pour

viure en commun, il n'auoit pas seulement eu besoin de raison pour se conduire soy-mesme, mais encor de parole pour gouuerner les autres, laquelle a aussi plus de pouuoir qu'aucune autre chose sur les ames qu'elle encline & fait mouuoir là où elle veut.

Le 2. dit. Qu'entre les animaux il y en a de muets entierement, comme les vermisseaux & limaçons : d'autres rendent quelque son, comme les mouches & cigalles, qui semblent pousser quelque voix, bien que ce ne soit que le son de leurs ailes : & il y en a qui ont la voix comme tous les animaux : entre lesquels l'homme a esté encor particulierement auantagé de la parole. Car le son est toute collision d'air faite entre deux corps solides. La voix est vn son rendu par la bouche de l'animal pour exprimer ses affections. Mais la parole est vne voix qui signifie par institution, laquelle s'appelle verbe si elle denote vn temps, & nom si elle n'en denote point. Entant qu'elle signifie par institution, elle est differente de la voix qui est vn signe naturel & a quelque rapport auec la chose signifiée. Ainsi, la voix rude de celuy qui est en cholere represente parfaitement par sa vehemence le debordement d'esprits qui se fait en cette passion: pour ce que rien ne se meut que par les esprits. La voix de celuy qui est triste & affligé exprime fort bien par sa bassesse & lentitude l'effet de la tristesse, qui est de resserrer le cœur & les arteres: car ces organes estans resserrez, la voix en est plus gresle, comme il se void és femmes, personnes grasses, enfans & chastrez, qui ont pour cette cause la voix deliée. La voix entrecouppée d'vn amoureux est indice de l'inegalité que produit cette passion dans son ame. Mais les paroles sont des signes sans aucun rapport auec la chose signifiée, dépendans de la seule volonté de ceux qui ont imposé les premiers noms aux choses. Car s'ils

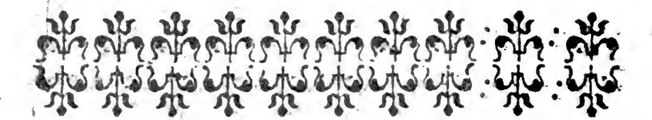
estoient signes naturels, ils seroient entendus de tout le monde, & seroient par tout semblables: & toutesfois, il y a autant de diuersité de langues que de peuples & de contrées. Mais bien qu'elle ne soit pas naturelle à l'homme, puis qu'il l'acquiert par preceptes & vsage, principalement par l'oüye, d'où vient que les sourds de nature sont muets: elle luy est neantmoins tres-particuliere. Consequemment, la parole qu'on attribuë à toute autre chose est dite telle improprement, estant figurée, artificielle, miraculeuse ou faite par l'operation du demon. Ainsi est ce vn parler figuré que les cieux racontent la gloire de Dieu, que l'abysme appelle vn autre abysme. C'estoit vn parler artificiel que celuy de la statuë de Memnon à chaque leuer du Soleil: soit que la rosée éleuée par cét astre, ou quelque autre secret, causast ce mouuement; tel qu'il se void aussi en quelques instrumens hydrauliques. Car par tout où se trouuera la matiere de la parole, qui est vn air impetueusement poussé en l'animal par le poulmõ, & en vne machine par des soufflets qui le representent, & que cette matiere sera organisée par la repercussion d'instrumens propres a faire l'articulation, il est necessaire que la parole s'ensuiue. Comme l'echo forme la mesme parole par la reflexion de cét air, faite par des corps polis & concaues. Et quand l'asne de Balaam parla ce fut par miracle. Quand le chien de Simon le Magicien parla à S. Pierre, c'estoit par operation du demon; comme aussi ce qu'on rapporte que les deux colombes & le chesne de Dodone, le cheual d'Achille, & la carene d'Argos ont parlé, & ce que Philostrate asseure que l'ormeau de Gymnosophistes salüa Apollonius à son arriuée, comme le fleuue Causus dit bon-iour à Pythagore. Mais proprement la parole ne conuient qu'à l'homme, les animaux en estans incapables; tant à cause de leur defaut de raison, qui en est le principe, que des or-

ganes, qui sont vne langue, vn palais, des dents, & des lévres proportionnées à l'articulation de la voix: l'homme seul ayant eu non seulement la langue pour iuger des saueurs comme les bestes, mais cette langue molle, large, mobile & deliée, d'où vient que les peroquets, pies, & autres animaux qui imitent nostre parole ont la langue plus large & plus mobile, & en outre plus de chaleur en leur corps, qui enuoye à leur palais vne exhalaison propre à y seruir de matiere, y estans par ainsi mieux disposez que les autres: & encor diuersement, plus tost ou plus tard selon leurs diuers temperamens: y en ayant autant de differentes sortes que d'esprits d'enfans qui vont à l'escole.

Le 3. dit. Vne chose est dite naturelle, ou lors qu'elle est née auec nous, comme le sentiment & le mouuement: ou lors qu'elle vient puis apres de soy-mesme, comme le ris, ou lors que nous en sommes capables de nostre nature, & que nous y auons vne inclination, comme les arts & sciences. En la premiere & seconde signification la parole n'est point naturelle à l'homme qui ne sçauroit parler sans l'auoir apris, d'où vient que Psammetiche Roy d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans dans le desert par deux nourrices muettes, ils ne prononcerent autre parole que celle de bec, qu'ils auoient ouye des chevres. Mais en la derniere signification la parole est naturelle à l'homme; pource qu'il y a vne tres particuliere inclination, telle que si les enfans estoient sequestrez dés le berceau, ils pourroient faire auec le temps quelque langage des signes & paroles dont ils conuiendroient. Ainsi, la parole est particuliere à l'homme, si par ce terme l'on entend vne voix articulée; c'est à dire qui se puisse escrire. Mais non, si l'on prend ce mot pour signifier vne voix non articulée, bien qu'elle soit vn signe naturel des affections du dedans, qui ne peut toutesfois proprement estre appellée parole;

car elle se rencontre aussi tres-parfaitement és bestes: puisque non seulement le cerf & le cheual se font entendre de la biche & de la cauallé, mais presque tous les animaux estans en ruth, sont entendus y estre, & donnent des signes par leur voix de leurs autres passions. Voire dit-on de Melampus, Tiresias & Apollonius qu'ils entendoient ce jargon des Animaux: de sorte que ce dernier ayant entendu le gazoüillis d'vne hirondelle à ses campagnes, il dit aux assistans que cét oiseau auoit averty les autres, qu'vn asne auoit laissé verser prés de la ville vn sac de blé; ce qui fut verifié à l'instant.





SEPTANTE-NEVFIESME

CONFERENCE.

1. Qu'est-ce que l'Ame. 2. De l'Apparition des Esprits, ou Phantosmes.

LA difference entre vn corps viuant & ce qui n'est point encor animé, ou ce qui ne l'est plus, rend comme palpable qu'il y a vne ame: & les plus grossiers voyans vne plante croistre, vn animal cheminer, iugent qu'ils ont vne ame, principe de ce mouuement. Mais autant que son existence est asseurée, autant ignore-t'on son essence; iusqu'à faire douter aux Philosophes en quel degré de cathegorie ils la doiuent mettre. Car l'ame est du genre des choses qui ne se connoissent point par elles-mesmes, mais seulement par leurs effets: comme le mouuement local, & substance, qui n'est perceptible que par ses accidens. Ainsi la figure externe des corps animez nous fait connoistre leur forme interne. Car l'ame configure également toutes les parties externes du corps qu'elle informe: comme il se void dans les plantes & animaux; entre lesquels ceux de mesme espece ont ordinairement la figure externe de leurs fueilles, & de leurs membres semblable: au lieu qu'entre les pierres & autres corps inanimez à peine en trouuera t'on deux de mesme figure.

Le 2. dit, Que l'ame, selon Aristote, est vn acte premier du corps naturel organique, ayant la vie en puissance. Entendant par l'acte vne perfection qu'il exprime du mot d'entelechie, qui veut dire estre dans sa fin ou forme; pource que la forme & la fin ne sont qu'vn és choses naturelles. Et ainsi, l'acte premier est la premiere perfection du corps viuant, aussi dite forme pour sa beauté, & diuine pour son origine qui est celeste: & est le premier principe de tous les autres actes seconds qui sont produits de luy, tels que sont toutes les actions de la vie. Car tout ainsi que dans le plus imparfait de tous les estres, la matiere, il y a vne puissance premiere ou esloignée, comme dans l'eau de deuenir feu; vne autre seconde ou prochaine, comme dans la mesme eau d'estre air lors qu'elle est rarefiée: ainsi, dans la nature des formes les plus nobles de tous les estres creés, il y a vn acte premier, qui est la source & l'origine de toutes les actions qui se font dans le corps viuant, & vn acte second qui comprend ses facultez & fonctions: bien que les facultez soient seulement actes seconds au regard de l'ame dont elles procedent, estans premiers au regard des fonctions qu'elles produisent. Cette ame n'est pas vn acte pur comme Dieu & les Anges: mais vn acte du corps, duquel elle dépend en son estre, en sa conseruation, ou en ses operations. Ainsi, les ames vegetantes & sensitiues dépendent des corps qu'elles informent, en telle façon qu'elles cessent d'estre, lors que les dispositions qui les conseruoient & qui leur auoient donné naissance ne sont plus. L'ame raisonnable suit bien en quelque façon les dispositions de son corps pour faire ses operations: mais non pour estre & se conseruer, estant immortelle & immaterielle. Elle est dite vn acte d'vn corps naturel pour la distinguer des machines qui font mouuoir les corps artificiels & inanimez: organique, pource que les orga-

nes sont requis à l'action. Il doit aussi auoir la vie en puissance, c'est à dire, pouuoir exercer les fonctions vitales. A faute dequoy, le cadavre bien qu'il soit organizé, ne peut neantmoins estre dit animé: non plus que faute d'organes l'œuf & la semence; bien qu'ils ayent la vie en puissance, ne peuuent estre dits auoir vne ame.

Le 3. dit, Qu'il estoit de l'auis de Pythagore qui l'appelloit vn nombre, pource qu'il n'y a rien au monde auec quoy elle ayt plus de rapport & proportion. Elle est vne en son essence: elle fait le binaire, qui est le premier nombre par sa combination auec le corps, & par diuision de ses facultez en l'intellect & la volonté: le ternaire, par ses trois especes d'ame, vegetante, sensitiue & raisonnable; le quaternaire par les quatre qualitez, qui font la temperature requise à son introduction dans les corps; desquels quatre premiers nombres vne fois pris ensemble, le nombre de dix se forme, d'où prouiennent tous les autres, comme de la simple conception, de l'énonciation, argumentation & methode, qui sont les quatre operations de l'ame raisonnable, d'où procedent toutes ses connoissances.

Le 4. dit, Que si l'on s'en rapporte au sens literal de l'Escriture, l'ame sera vn air ou vent, puis qu'il est dit que Dieu souffla en la face de l'homme vn esprit de vie, qui estoit l'aduis des Stoïques. Aussi pour ne parler point de l'étymologie du mot anima d'ΑΝΕΜΟΣ, qui veut dire vent, l'ame s'entretient dans le corps par le moyen de l'air. La mesme Escriture dit ailleurs, que l'ame des brutes est leur sang, lequel Dieu pour cét effet deffendoit tres-expressément aux Iuifs de manger. Il semble toutefois que les esprits animaux meritent encore mieux le nom d'ame. Car outre ce qu'ils resident dans le sang arterial, ils sont la cause impulsiue de tous les mouuemens, qui sont le

plus sensible effect de l'ame.

Le 3. dit, Que toute esleuation pardessus la matiere s'appelle ame, qui est le nœud de la nature spirituelle & corporelle, & le lien du Ciel auec la terre, participant également des conditions de l'vn & de l'autre. Mais ce n'est pas assez de dire auec le Philosophe, que c'est vn acte & perfection, ou ce par le moyen dequoy nous viuons, nous sentons, & entendons; il faudroit dire quel est cét acte. Ce doit estre vne substance, ou vn accident. Pour ce dernier, Pythagore, qui dit que l'ame est vn nombre se mouuant soy mesme, la met sous la quantité: comme aussi ceux qui l'appellent vn poinct, ou vne ligne. Au dire de Galien, qui n'en reconnoist point d'autre que la temperie, l'ame sera vne qualité: comme aussi selon Clearchus, qui la définit par l'armonie. De ceux qui ont creu que l'ame estoit vne substance, aucuns l'ont appellée le plus pur de quelque élement, comme Heraclite, du feu: Anaximenes, de l'air: & Tales, de l'eau: pas vn de la terre, pour sa matiere grossiere. Critolaus dit, que c'est vne quint'essence. Democrite voyant que l'ame estoit cause de tous les mouuemens, a dit, suiuant sa maxime, que c'estoit vne substance composée d'atômes ronds, & partant aisez à mouuoir. Il est donc vray que l'ame est vne substance, & non vn accident; pource qu'elle compose la substance dont elle fait auec le corps vn tout par soy. Or la substance ne se fait point de ce qui n'est pas substance. Ce n'est donc pas vne quantité, puisque l'ame est le principe des actions, & la quantité n'est point actiue: moins vn nombre se mouuant soy-mesme, puisque le nombre est vn estre de raison, & que rien n'est meu de soy, mais par autruy: ny vn point, ou vne ligne, puisque le point ne se peut separer de la ligne, non plus que la ligne de la surface; & neantmoins quelque ame, comme la raisonnable, se peut separer du corps, & estre sans

luy. Ce n'est pas aussi aucune des quatre qualitez; veu qu'estans de soy indifferentes, elles doiuent estre déterminées par quelque forme qui les employe à vn certain effet : moins le temperament, puis qu'il se trouue en tous les mixtes, desquels neantmoins aucuns sont inanimez : ny vne harmonie; car cette-cy est composée de contrarietez, & l'ame non, pource qu'elle est simple, & partant non susceptible de contraires. L'ame est donc vne substance, non corporelle, pource qu'il se donneroit penetration de quantité, vn corps estant dans vn autre corps, telle que seroit l'ame dans toutes les parties du corps humain : par consequent n'est ny élement, ny aucun composé d'iceux, comme ont estimé Empedocle & Platon, fondez sur ce que l'ame deuoit iuger de toutes choses, dont partant elle deuoit auoir les principes & élemens dans elle-mesme. Ce qui est absurde, puisque nostre ame connoist plusieurs autres choses qui ne sont point composées des élemens, comme les Anges & les Cieux. De sorte que l'ame est du nombre des choses qu'il est plus aisé de dire ce qu'elles ne sont pas, que ce qu'elles sont.

Le 6. dit, Que l'ame estoit vn feu dont le centre est le Ciel, & Dieu la premiere source, qui s'appelle dans le saint Texte du nom de feu. De là vient que la vie, qui est vn effet de l'ame, n'est rien autre chose qu'vne chaleur, comme la mort vne froideur. Ce qui fait dire à Hippocrate, que l'ame n'est qu'vn feu & chaleur celeste. Aussi, comme le feu rend les corps plus legers, ce qui se void aux estincelles qui volent en l'air, tandis qu'elles sont enflammées, leur matiere tombant apres en terre : Ainsi, les corps viuans sont moins pesans que ceux des morts. Et les Hebreux appellent l'homme *isch*, du mot *isch*, feu : comme les Grecs *phos*, c'est à dire, lumiere, qui est vne espece de feu luisant & non bruslant : laquelle lumiere paroist sur les corps

tandis qu'ils sont viuans : & disparoist aussi-tost qu'ils sont morts. C'est pourquoy le Soleil, qui est la fontaine de chaleur & de lumiere, l'est aussi de la vie de toutes les choses d'icy-bas : & comme cét ancien chaos ou la matiere premiere rude & informe, estoit representée par les tenebres : ainsi, la lumiere exprime fort bien par sa pureté, sa beauté & son actiuité, celles des formes animées. Mais comme il y a de plusieurs sortes d'ames, aussi sont-elles produites de diuerses lumieres. Les ames des plantes sont formées de celle de l'air : d'où vient qu'elles n'ont point de chaleur sensible, comme les sensitiues qui sont engendrées du Soleil, lequel cause aussi dans les animaux le mouuement local dénié aux plantes : les ames raisonnables sont des rayons émanez de Dieu, qui habite vne lumiere inaccessible. Et comme les eaux montent aussi haut que le lieu de leur origine : ainsi, entre les ames, celles des plantes s'esleuent dans l'air, dont elles suiuent les mutations : celles des bestes retournent dans le Soleil, & celles des hommes se reflefchissent vers Dieu, ayans tout cela de commun auec la lumiere qu'elles ne perissent point, mais retournent au lieu de leur naissance. Auis conforme à celuy de Salomon, qui dit qu'il n'y a rien de nouueau sous le Soleil : puisque les formes mesmes de toutes les choses n'y sont pas nouuelles ; mais seulement paroissent à leur tour les vnes apres les autres, comme la lumiere lors qu'elle quitte nostre hemisphere, ne perit point non plus que l'ombre, mais l'vne & l'autre font vn cercle continuel, qui suit celuy du Soleil.

Sur le second point, il fut dit : Que puis qu'il y a vne cause supréme purement intellectuelle : pour la perfection de l'Vniuers, il doit aussi y auoir des creatures purement intellectuelles, semblables à cette premiere cause dont elles sont produites, qui sont les Anges & les ames raisonnables : Verité

reconnuë mesme d'Aristote, qui donne neuf esprits seruans au premier moteur, selon le nombre des Cieux qu'ils doiuent mouuoir : bien que Mercure Trismegiste n'en reconnoisse que deux, qui tiennent les poles arctique & antarctique. Ce qu'Auicene a aussi exprimé par sa chaisne d'intelligence. Entre ces esprits il y en a qui sont pareillement destinez pour la conseruation des hommes, comme les Anges Gardiens, appellez par l'Apostre esprits seruans, qui estoient les Genies des anciens, par lesquels ils faisoient leurs plus grands sermens. D'autres leur font vne guerre perpetuelle, qui sont les Demons. D'autres, enfin, animent leurs corps, qui sont les ames raisonnables : lesquelles apres la dissolution du corps sont heureuses ou mal-heureuses, selon quelles ont fait bien ou mal. Pour les Anges & les Demons, l'histoire sacrée & prophane font foy qu'ils ont souuent paru aux hommes. L'experience iournaliere prouue le mesme des ames des deffuncts: bien que l'apparition de ces dernieres soit reuoquée en doute de plusieurs. Mais outre la presomption qu'il y a de decrediter toute l'antiquité, laquelle entr'autres nous remarque l'esprit qui parla à Brutus : celuy qui montra vn scelete enchaisné au Philosophe Athenodore : & celuy de Cleonice, qui tourmenta toute sa vie Pausanias, qui l'auoit tuée : comme fit aussi le phantosme d'Agrippine, son fils Neron. L'authorité de l'Escriture sainte fait reuenir Samuel, Moyse, & Helie : ce qui ne peut estre entendu que de leurs ames. Et la mesme raison qui nous fait conceuoir vne ame dans son corps viuant, pource que c'est vne forme qui appete sa matiere, veut aussi que les ames separées de leurs corps les puissent desirer, voire mesme les lieux & les personnes qu'elles ont cheries. Et il n'y a pas plus de difficulté à conceuoir comme vne ame separée se peut mouuoir, que remuer le corps qu'elle informe ; l'vn & l'autre

estant également incomprehensible.

Le 2. dit, Que les spectres ne subsistent que dans la seule imagination: ceux qui les pensent voir demeurans d'accord qu'ils ne sont point palpables, ny veus également de tous les assistans : les hommes se flattans si fort en leurs imaginations qu'ils y acquiescent volontiers ; lors mesme qu'elle est preoccupée de quelque puissante passion , comme l'amour, le desir, l'espoir & la crainte : ou tellement foible, comme celle des femmes & enfans, qu'elle est susceptible de toutes impressions : lesquelles ne sont pas plus fortes en nostre esprit, lors qu'elles y viennent par l'organe des sens, les objets en estant externes , que lors qu'elles se produisent dans la fantaisie par les seules especes reseruées dedans la memoire, ou puisées dans elle-mesme : d'où vient que tels phantosmes paroissent volontiers la nuict à ceux qui en auront ouy parler le iour precedent. Mais les esprits forts ne sont point sujets à telles visions.

Le 3. dit: C'est estre trop sensuel de ne croire que ce que l'on void : veu qu'à ce conte il ne faudroit admettre dans toute la nature que des accidens, pource qu'ils sont seuls sensibles. Tels estoient les Seduceens qui ne croyoient aucuns esprits, comme ont fait de tout temps les libertins qui n'ont point d'autre regle de leur creance que leur sens. Encore que ce soit vn consentement de toute l'antiquité bien sensée , que non seulement il y a des esprits, mais qu'ils paroissent souuent aux hommes pour les necessitez des vns ou des autres : lesquelles necessitez des viuans selon Aristote mesme, touchent les ames de leurs amis deffuncts : argument manifeste de l'immortalité de l'ame raisonnable qu'il croyoit, bien qu'éclairé de la seule lumiere naturelle : laquelle il dit à ce sujet venir de dehors. Ainsi, au rapport d'Apulée, les Platoniciens ont fait trois differences d'esprits, dont ils appelloient

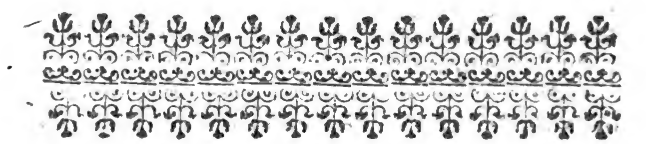
les vns Demons ou genies, sçauoir les ames tandis qu'elles informoient & animoient les corps, les autres lares ou penates, qui estoient les mesmes ames de ceux qui auoient bien vécu en leur vie, & qui apres leur mort estoient estimez Dieux tutelaires des maisons qu'ils auoient habitées, & les dernieres lemures ou larues : sçauoir les ames des méchans, occupez à nuire, mal-faire ou folatrer apres leur mort comme ils ont fait durant leur vie. Quelques autres, & notamment les Poëtes, ont crû que l'homme estoit composé de trois parties, du corps, de l'ame & de l'ombre, laquelle seule paroissoit apres la dissolution des deux premieres, le corps retournant en ses élemens, & l'ame allant au Ciel ou dans les Enfers, comme l'ombre dans les champs Elisées, d'où elle n'auoit plus de liberté de retourner : mesme errant çà & là, tant que le corps estoit priué de sepulture.

Le 4. dit : Qu'il falloit bien distinguer entre la vision & l'apparition, ou phantosme. Car la vision est lors que nous pensons voir vne chose qui arriue, puis apres comme elle nous a paru. L'apparition est lors qu'en veillant, ou dormant, il se presente à nous quelques formes visibles. Et est de trois sortes, intellectuelle, imaginaire, & corporelle. L'intellectuelle est quand les substances separées s'insinuënt d'elles-mesmes dans l'esprit seul, sans l'emprunt d'aucune forme estrangere, sans passer par l'organe des sens. L'imaginaire, lors que ces ames separées impriment quelques formes, ou especes estrangeres dans nostre imagination, & par le moyen d'icelles se font connoistre à nous. La corporelle est lors qu'elles se presentent à nos sens externes. Et pour ne parler point de la premiere, pource qu'elle est fort rare, & est vne image de la vision beatifique, qui est vne matiere de Theologie : l'apparition imaginaire des ames, qui s'appelle aussi spiri-

tuelle, se fait lors que par le moyen des Anges, ou Demons, selon la qualité des ames, elles representent auec le pinceau spirituel dans nostre fantaisie des especes & signes de leur ancien visage, & de tout leur corps, tel qu'elles auoient durant la vie, qui paroist triste & couuert de noir, lors qu'elles endurent encore les peines de leurs pechez : mais gay & en habit blanc, quand elles en sont déliurées. Ce qu'elles ne peuuent faire d'elles-mesmes ; Pource qu'il faut vne grande puissance qu'elles n'ont pas, ne pouuans mouuoir rien hors d'elles, & vne science tres-parfaite qu'elles n'ont pas aussi à l'égal des Anges, ne l'ayant point euë lors qu'elles estoient dans leur corps, ny apprises d'aucun depuis leur separation. Et bien que cette apparition soit imaginaire, elle ne laisse pas neantmoins d'estre veritable. Aussi fut-ce par ce moyen que Iudas Machabée reconnut Onias & Ieremie ; que Constantin vit saint Pierre & saint Paul ; & que selon l'auis de plusieurs, Samuel parut à Saül, auquel il predit les choses qui luy deuoient arriuer : bien que d'autres estiment que ce fut vne apparition corporelle, laquelle est encor beaucoup plus certaine ; veu qu'en icelle les ames apparoissent, ou sous leurs veritables corps : ce qui est fort rare, voir indecent aux ames bien-heureuses de se rejoindre à leur corps tous infectez de pourriture : ou, ce qui est le plus ordinaire, elles se font voir sous des corps d'air, d'exalaison ou autre matiere propre, fabriquez par les Anges ou Demons. La cause desquelles apparitions s'attribuë à l'vnion qui est entre l'ame du deffunt & celle du suruiuant auquel elle apparoist : soit qu'elle procede de la proximité du sang ; soit de l'identité de mœurs, grande conuersation & amitié, qui sem-

ble ne faire qu'vne ame de celles de deux amis: de sorte que l'ame se trouuant en peine, soit par les maux presens qu'elle souffre, soit par l'apprehension de ceux dont elle est menacée à l'aduenir : principalement lors qu'elle se void obligée à l'execution de quelque vœu qu'elle a mesprisé durant sa vie, Dieu luy permet pour sa gloire, pour son vtilité propre & pour la conuersion des pecheurs de se manifester par les voyes les plus conuenables.





OCTANTIESME CONFERENCE

1. De l'Epilepsie ou haut-mal. 2. S'il y a quelque Art de deuiner.

LA maxime vulgaire n'est pas tousiours vraye, qu'vne maladie bien connuë est à demy guerie. Le haut mal, ainsi dit pour sa vehemence, en sert d'exemple, dont la cure est tres-difficile, bien qu'il soit reconnu par les plus ignorans, tant de ce siecle que de l'antiquité, qui l'appelle mal d'Hercule, c'est à dire indomptable : sacré, pour sa grandeur : caduc, pource qu'il fait tomber par terre : lunatique, pource que ceux qui naissent en la pleine où nouuelle Lune, & durant son éclipse, sont atteints de ce mal, qui suit ses mouuemens : mal de comices ou assemblées, pource qu'il les interrompoit. Enfin il s'appelle épilepsie, pource qu'il cause vne interception des fonctions de l'esprit & des sens. Car il se définit, la cessation des actions principales & du sens & mouuement volontaire auec conuulsion : laquelle n'est pas continuelle, mais par interualles. Dont la vraye & prochaine cause est vne vapeur ou humeur piquante les membranes du cerueau : lequel voulant la chasser comme importune & ennemie, il se resserre, attire à soy les nerfs, ceux-cy les muscles & les parties esquelles ils sont implantez, faisant par ce moyen ces mouuemens

conuulſifs & violentes agitations des epileptiques, cauſez par ce conflit du cerueau auec la matiere qui le moleſte. Ce qui ſe void auſſi dans le hoquet & l'eſternument, qui ſont des ſymptomes ſemblables à cettui cy, & ſe font de la meſme façon : le premier par vne vapeur acre enuoyée de l'eſtomach ou autre lieu par ſympathie à ſon orifice ſuperieur qu'elle pique par cette acrimonie, & l'oblige par ce moyen à ſe reſſerrer pour la ietter hors: l'autre appellé par Auicenne vne petite épilepſie, ne differant de la grande, ſinon en ſa durée, ſe fait ſemblablement par quelques vapeurs piquantes la partie anterieure du cerueau, qu'elles font reſſerrer pour les chaſſer par les narines.

Le 2. dit. Que le vulgaire ſemble excuſable de l'appeller mal de Saint. Car voyant promptement tõber & ſe debattre quelqu'vn qui parloit & ne paroiſſoit auoir aucune diſpoſition à ce mal, ils s'imaginent aiſément qu'il y a quelque choſe de diuin; & dautãt plus que ce mal finy de ſoy meſme le malade retourne en ſon premier eſtat de ſanté. N'y ayant rien qui nous eſtonne plus que les changemens ſubits d'vn contraire en l'autre, dont nous ne pouuons aſſigner la cauſe. D'où vient que dés le temps d'Hypocrate on faiſoit pour ce mal des expiations & enchantemens, dont neantmoins il ſe mocque, diſant que les mauuais Medecins ont aidé à cette fauſſe creance du vulgaire, afin d'auoir plus d'honneur en leur cure, ou d'excuſe s'ils ne pouuoient paruenir : & que les noms de Gibele, Neptune, & des autres diuinitez de ce temps-là qu'ils attribuoient à ce mal, ſelon ſes diuers ſymptomes de fremir, hurler, auoir des conuulſions, tomber, laiſſer aller inuolontairement des excremens & la ſemence, & eſcumer, qui en eſt vn des principaux ſignes, procedant de l'agitation du poulmon & concuſſion des muſcles, ſont des impoſtures. Vſant d'vne excellente raiſon pour montrer que les Ma-

giciens, qui se vantent de guerir les maladies, ne le peuuent. Car ce sont, dit-il, des meschans, & les Dieux ne se laissent pas fléchir à d'autres prieres qu'à celles des gens de bien, autrement ils ne seroient pas Dieux, les hommes estans par-dessus eux. Auquel cas mesmes telle guerison seroit toûjours humaine & non pas diuine, pource qu'elle se feroit par la volonté de l'homme, plus forte que la diuine.

Le 3. dit. Que l'epilepsie & apoplexie ne differoient que selon le plus ou le moins, ayans toutes deux vne mesme cause, sçauoir vne quantité d'humeur grossier, tel qu'est le suc pituiteux ou melancholique, lequel s'il remplit entierement les ventricules du cerueau, & fait vne totale obstruction, tellement qu'il n'y ait plus de lieu pour faire passer les esprits animaux, instrumens du mouuement arbitraire, & des fonctions des sens, se fait l'apoplexie, qui est vne entiere abolition du sentiment & mouuement dans tout le corps, auec lesion de la faculté raisonnable. Le cœur retient pour quelque temps le diastole & systole de son pouls, sçauoir iusques à consomption de ce qui se trouue d'esprits animaux dans les nerfs qui seruent aux muscles de la respiration. Comme il n'y a point d'inconuenient qu'vn homme apres estre chastré engendre, si au point qu'on leur oste les testicules, les prostrates se trouuoient lors remplis de semence élabourée. Que si l'obstruction n'est qu'imparfaite, & que l'humeur grossier pressé par sa pesanteur importune les ventricules, lors ils se resserent & tirent auec eux leur grande queuë, d'où viennent tous les nerfs, & font alors cette contraction vniuerselle: comme celuy qui est au lict trop pressé de couuerture sur le ventre, retire ses jambes, plie & hausse les genoux pour se donner air & espace sous le fardeau qui le presse.

Le 4. dit. Comme le cerueau est le plus humi-

de de tous les membres, aussi abonde-t'il plus en excremés: les plus subtils desquels s'éuaporent par les sutures, & l'insensible transpiration : mais lors que les plus grossiers & pituiteux se rencontrent en grande quantité dans le cerueau, ils fondent & conuertissent en eau sa substance, qui venant à boucher les veines & arteres dans lesquelles ils tombent, empeschent le commerce des esprits: soit que cette pituite soit originelle & tirée de la semence paternelle & maternelle : soit que par accident la partie de la semence, qui fait le cerueau, ne soit pas bien répurgée dans le ventre de la mere: car alors se jettent les rudimens de ce mal : soit qu'apres la naissance il ne se purge pas par le moucher, cracher, gales, & autres purgations des enfans. C'est pourquoy Hipocrate ne veut pas que cette maladie puisse cõmencer au dessus de vingt ans, la constitution du corps deuenant alors plus chaude & seche, & les enfans qui tombent du haut mal s'en guerissent d'eux-mesmes par la desiccation que leur apporte le changement d'aage, de saison, & de façon de viure.

Le 5. dit. Que l'humeur grossier estant difficilement meu par sa pesanteur & tenacité, il ne pouuoit estre la cause prochaine & conjointe des mouuemens épileptiques, si brusques & violens qu'ils ne peuuent estre produits que par vne humeur subtile & mobile & non grossiere : laquelle ne se peut former prõptement dans le cerueau, ou y estre éleuée des autres parties, ny se dissiper aussi en si peu de temps, comme nous voyons en cette maladie, laquelle se forme & s'en va en vn instant. Ce qui ne peut venir que d'vne vapeur acre & tres-subtile, & non d'aucune matiere grossiere. Veu mesme qu'il ne paroist aucune telle matiere qui face obstruction dans les cerueaux des épileptiques ouuerts apres leur mort : mais bien quelques traces & vestiges de la maliguité de quelque vapeur, ou acri-

monie d'humeur, comme sont des taches noires, vn humeur noirastre, ou escumeux, vn abscez dans le cerueau, quelque portion de meninge putrefiée & adherante au crane, vne carie dans l'os, & telles autres choses, plus propres à piquer le cerueau qu'à boucher ses conduits.

Le 6. dit. Si l'epilepsie estoit produite par l'obstruction, il s'ensuiuroit que comme lors qu'elle est toute entiere telle qu'en l'apoplexie, il y a vne totale abolition du sentiment & mouuement : ainsi estant seulement incomplete & à demy, le mouuement n'en seroit que diminué & non depraué comme il est. De sorte que l'epilepsie seroit vn symptome semblable à la paralisie, letargie, stupefaction & telles autres affections dont elle est neantmoins entierement differente. Ce ne peut pas aussi estre simplement la mordacité ou malignité d'vne humeur ; puisque les fiévres malignes & pestilentielles, les alimens chauds & secs, comme les espiceries, sel, moutarde, ail & oignons, & telles autres choses acres, ne sont point causes de ce mal. Mais outre l'acrimonie, l'humeur doit auoir vne disposition particuliere à la production de cette maladie, qui est vne qualité specifique occulte comme toutes les autres, que les Chymistes expriment, les vns par vne vapeur mercuriale, qui est vn esprit accide, penetrant & subtil : les autres par vn esprit vitriolique: autres par vn sel mordicant & corrosif: qui fait que non seulement les hommes, mais aussi les cailles, les chiens, les brebis & les chévres pour leur sang sereux & acre y sont sujettes. Et cõme il y a des choses qui engendrent le haut-mal par vne qualité occulte épileptique, comme l'ache, le persil, le foye de chévre rosty, & l'odeur des choses puantes, comme est celle de la corne brulée, de la poix, du iayet : d'où les anciens voulans acheter vn esclaue luy faisoient sentir la fumée du souffre pour voir s'il n'estoit point enta-

ché de cette maladie. Ainsi, il y a plusieurs remedes appellez antepileptiques, qui la guerissent : mais plus facilement celle qui vient de la sympathie du ventricule, ou des autres parties que l'idiopatique qui se forme d'elle-mesme dans le cerueau. Tels sont la raclure du crane humain non enterré, beuë auec eau de tillet & la peoine, si contraire à ce mal qu'elle le guerit sa racine estant penduë au col.

Sur le second point, il fut dit. Que l'homme ayant eu seul le priuilege de connoistre le temps que les bestes ignorent comme temps, c'est à dire, comme nombre & mesure des mouuemens; pource que nombrer & mesurer sont des effets de la raison: il ne faut pas s'estonner s'il s'estudie tant pour connoistre toutes ses differences, qui sont le passé, le present, & l'auenir: pour lesquelles il a receu autant de facultez, sçauoir la memoire, l'imagination, & l'intellect. Par cettui-cy il preuoit les choses futures, dont la connoissance le met plus en peine que celle du present, qui n'est qu'vn moment & vn terme, & que celle du passé, qui ne le touche qu'historiquement. C'est pourquoy il employe tout ce qu'il y a dans le monde, & le fait seruir à ce desir déreglé de deuiner les choses à venir. Argument infaillible de la vanité de cét art de deuiner; pource que les effets à venir ne peuuent estre predits par toutes sortes de causes, mais seulement par celles auec lesquelles ils ont vne liaison, & y sont contenus en puissance, comme les feüilles & fruits dans le pepin, & l'animal dans la semence: puisque c'est vne maxime receuë que lors qu'vn effet peut estre produit par plusieurs causes, pas vne n'est la vraye pour ce que de tel effet l'on ne peut lors venir à la connoissance de sa cause.

Le 2. dit. Que la diuination estoit vne prediction des choses futures, qui sont cachées & éloignées de nostre connoissance. Elle est de trois sortes. Car ou elle vient de Dieu, & s'appelle Prophetie,

phetie, ou des demons, d'où elle eſt dite demoniaque, ou des cauſes purement naturelles, & s'appelle preſage, ou conjecture. La prophetie eſt vne inſpiration diuine, qui préuoit & declare auec vne verité immuable & vne tres-grande certitude les choſes qui ſont éloignées de nous. Elle a eſté exercée au commencement par les Preſtres de la loy, par le moyen de l'*Vrim & Thammim*, qui eſtoient les 12. pierres precieuſes attachées au Rational, qui pendoit de l'Ephod: & puis par les Prophetes inſtruits en ſonge, ou viſion, d'où ils eſtoient appellez les Voyans. La diuination demoniaque eſt vne ſignification des choſes cachées, par le moyen du pacte tacite, ou expres, dont on eſt conuenu auec le demon: lequel pouuant bien declarer les choſes qui ont paru par quelque acte exterieur, comme les autheurs de larcins, les choſes perduës: ou celles qui ſont à venir, dépendantes des cauſes naturelles & neceſſaires: mais non celles qui procedent des cauſes purement libres, ou contingentes: les deuins ſes diſciples n'en peuuent pas ſçauoir plus que leur Maiſtre. Cette diuination eſtoit de deux ſortes. La premiere s'appelloit Demonomantie, en laquelle les demons rendoient eux-meſmes réponſe dans les grottes, bois taillis ou ſtatuës, quelques-fois par le moyen des beſtes, ou des hommes, ſouuent par les femmes, rendans leurs oracles par leur bouche, eſtomach ou ventre, mais ordinairement ambigus & douteux, de peur de ſe méprendre. L'autre s'appelle Manganie ou Goetie, dont la plus deteſtable eſpece eſt la Necromantie, qui enſeigne à tirer réponſe par la bouche des morts. Les autres plus remarquables ſont, 1. l'Hydromantie, ou diuination, par le moyen des eaux, dans leſquelles ils verſent des goutes d'huile, ou iettent trois pierrettes, obſeruans les ſections des cercles qu'elles deſcriuent.

2. La Lecanomantie, par le moyen d'vn bassin plein d'eau, du fond duquel ils entendent des responses, y ayans jetté quelques lames d'or & d'argent, & des pierres precieuses imprimées de characteres. 3. Gastromantie, par des bouteilles de verre pleines d'eau, dans lesquelles vne femme grosse, ou vn enfant pur void des images. 4. Catoptromantie, par les miroirs. 5. Chrystallomantie, par des crystaux cylindriques. 6. Dactylomantie, par bagues enchantées, comme fut celle de Gyges. 7. Onychomantie, en graissant l'ongle d'vn enfant d'huile & de suye & le tournant vers le Soleil, ils disent voir ce qu'ils demandent. 8. Aeromantie, par les cõjurations de l'air. 9. Coscinomantie, tournans le tamis, ou crible qu'ils mettent sur des cizeaux pour descouurir celuy qui est soupçonné de quelque crime : & iusques à remarquer en rotissant la teste d'vn asne quelle grimasse elle faisoit sur les charbons, ce qu'ils appellent Cephalænomantie. Toutes lesquelles especes de diuination presupposent pacte expres, ou tacite auec le demon. Mais celles qui se font sans pacte estoient trois, Aruspices, Augures & Sorts. Les Aruspices tiroient des conjectures des bestes qu'on alloit immoler, de leurs entrailles, de la couleur, du mouuement, ou bruit du feu qui les consommoit ; des figures que fait la cire fonduë iettée en l'eau dite Ceromantie : comme Daphnomantie, par le bruslement du laurier, lequel s'il petilloit beaucoup, c'estoit bon signe, & mauuais s'il ne faisoit point de bruit. Omphalomantie, lors que par les nœuds adherans au nombril & secondines, les sages femmes predisent combien l'accouchée aura d'enfans à l'aduenir. Amniomantie, lors qu'on augure ce qui arriuera à l'enfant par la couleur rouge, ou liuide de la tunique amnios. Parthenomantie, lors que pour reconnoistre la virginité, on mesure la grosseur du

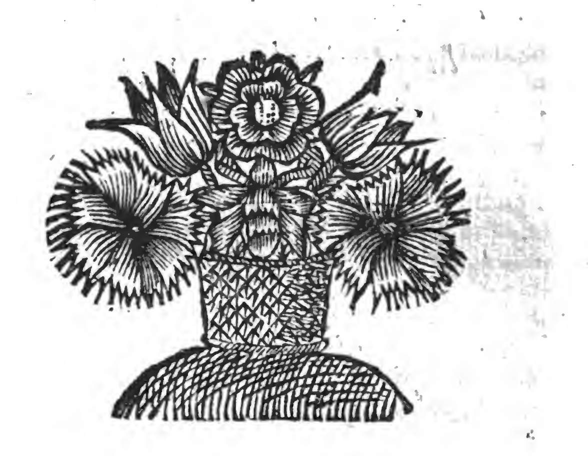
col auec vn fil: ou l'on fait prendre en breuage vne agathe reduite en poudre subtile; celle qui n'est pas vierge le reuomissant. Les augures ou auspices se prenoient par la consideration du ciel, des oyseaux & des bestes à 4. pieds, prodiges & auantures: telle qu'estoit celle des Seruiliens, lesquels selon Pline auoient vne monnoye d'airain qu'ils nourrissoient d'or & d'argent: laquelle croissoit lors qu'il deuoit arriuer quelque bon-heur à leur famille: & diminuoit lors de quelque peril prochain. Les sorts illicites sont la Cleromantie, qui comprend les sorts d'Homere & de Virgile: l'Alectriomantie, par vn cocq mangeant des grains de bled posez sur les lettres de l'Alphabet: Onomantie, par les noms: Arithmantie, par les nombres. Enfin, la diuination naturelle, qui est vne conjecture, se tire ou des astres comme l'Astrologie iudiciaire, ou de l'air & de ses diuerses dispositions, ou de la mer, ou des arbres, comme l'on predit la peste lors qu'on void les roses ou violettes fleurir sur la fin de l'Automne. Les animaux en fornissent aussi, comme les souris quittans vn logis signifient la cheute ou embrazement; & les passereaux abandonnans vne contrée dénoncent la peste & infection de l'air.

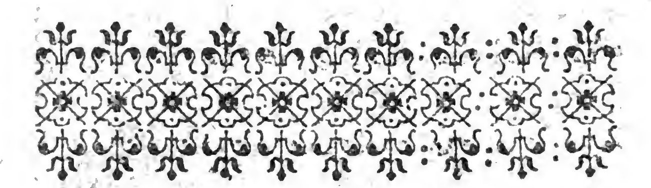
Le 3. dit. La diuination ne se prend pas icy comme en parle Hypocrate en ses prognostiques, lors qu'il dit qu'il n'y a rien qui face plus ressembler les Medecins à Dieu, que de predire les choses à venir à vn malade, & celles qui luy sont déja auenuës. Car il entend là parler des predictions de la medecine: & icy deuiner est affirmer quelque éuenement dont nous ne voyons aucune cause ny signe vray semblable. Car si voyant l'arc en ciel, ie predis la pluye, ou qu'vn arbre aura bien du fruit lors qu'il est bien fleury;

ou qu'vn malade estant fort inquieté la nuict qui precede son septiéme iour aura vne crise, ce n'est pas deuiner. Mais bien si ne connoissant point vn prisonnier ny ses affaires ie deuine s'il sera mis en liberté ou non : si vn inconnu à moy sera marié, combien il aura d'enfans, & telles autres choses qui n'ont point de causes necessaires, ny mesmes contingentes, qui me soient connuës. D'où appert qu'il n'y a point d'art de deuiner : l'art estant vn amas de plusieurs preceptes tendans à quelque fin vtile, qui ne se peut rencontrer en la diuination : laquelle se trouuant mémes certaine n'apporteroit que du desespoir ou de la negligence : & les preceptes n'estans que de choses qui arriuent necessairement, ou le plus souuent : ce dont nous ne sçauons pas la cause ne peut estre sceu par preceptes. De sorte que les aruspices, augures, sorciers, genethliaques, & generalement tous ceux qui se mélent de deuiner en quelques maniere qu'ils le fassent sont des imposteurs.

Le 4. dit. Que nostre ame estant immortelle, estoit aussi capable de connoistre les choses à la façon de l'eternité : laquelle estant vne entiere & parfaite possession tout en vn coup d'vne vie sans bornes de deuant ny d'apres, connoist tout en mesme temps : les choses futures luy estans toutes presentes : comme au contraire dans le temps les choses sont veuës successiuement: la connoissance de l'eternité estant semblable à celle d'vn homme qui void toute vne armée en mesme temps du haut d'vne montagne: & celle du temps à celuy qui void par vn trou passer chaque soldat de cette armée l'vn apres l'autre. C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si les hommes n'affectans rien tant à l'égal de l'eternité & d'estre semblables à Dieu, desirent connoistre les choses à la maniere de Dieu,

auquel l'aduenir est present. Aussi cette inclination estant naturelle à toutes personnes, afin qu'elle ne soit point en vain, ils doiuent auoir vne puissance pour en venir à bout en cette vie. Ce qui se fait principalement lors que l'ame se delie de son corps comme dans le sommeil, l'extase, profonde contemplation, & és moribonds, qui predisent ordinairement les choses qui doiuent arriuer.





OCTANTE-VNIESME CONFERENCE

1. De la Chiromance. 2. Quelle est la plus noble partie de nostre corps.

LA Chiromance est vne espece de diuination qui se fait par l'inspection de la main dont elle considere la substance, quantité, qualité, & autres accidens par lesquels elle donne indice des choses passées ou à venir. Elle a esté pratiquée par Sylla & Cesar; cettui-cy ayant par là reconnu le faux Alexandre qui se disoit fils d'Herode d'auec le veritable. Et vn vieil Chiromancien d'Albert de la Mirandole cousin du grand Picus, predit au Duc de Nemours Neveu de Louis XII. se trouuant à Carpy au delà des Monts pour aller combatre le Vice-Roy de Naples, qu'il gaigneroit la bataille: mais qu'il y seroit tué, comme il auint. Ainsi Paul Ioue remarque qu'Antiochus Tibertus de Cesene aduertit par ce moyen Guidon Balneo de la mort qui luy arriua par vn sien familier: & qu'Horace Cocles predit à Lucas Gauricus qu'il deuoit estre fait mourir par Iean Bentivoli Prince de Bologne. Plusieurs ayans veu mener des crimi-

nels au gibet, ont remarqué que les deux extremitez de cette ligne, qui fait la derniere iointure du pouce, alloient finir à la racine de l'ongle; qui est pris pour signe de corde: comme lors que cette ligne ne va ioindre l'ongle que d'vn costé, n'en presage que le peril. Aussi l'Escriture nous asseure, parlant du Sage, que la longueur des iours est en sa dextre, & en sa senestre, richesses & honneurs: & Iob dit que Dieu met des signes dans la main de tous les hommes, afin qu'ils puissent tous préuoir leurs œuures. Car comme la diuersité des figures externes distingue les especes; ainsi fait-elle les indiuiduës: & entre les parties dont l'on peut tirer des signes, la main y a esté reconnuë la plus propre; pour estre non seulement l'artisan ordinaire & comme le forgeron de la propre fortune d'vn chacun, mais aussi son signe & indice & le tableau sur lequel la nature prend plus de plaisir à peindre ses accidens: estant le dedans d'icelle (qu'on remarque aussi principalement) la partie la plus temperée de tout le corps, d'où à ce sujet elle est le vray organe du tact.

Le 2. dit. Pource que le sujet de la Chiromance est la main, il en faut sçauoir la structure. La main donc icy prise pour cette partie du corps qui termine le bras, outre les parties similaires, dont elle est composée comme tous les autres organes, a trois parties dissimilaires, le carpe, le metacarpe, & les doigts. La partie externe & superieure du metacarpe s'appelle vole, comme sa partie interne, paume: & par les Chiromantiens plaine de Mars. Ils considerent en icelle des signes, & éminences ou Montagnes. Les lignes sont ces parties qui entre-coupent la main diuersement: les cinq principales desquelles sont la restraindre, la ligne de vie, la moyenne naturelle, la ligne du foye, & la mensale. La ligne restrainte est celle qui diuise la main du bras, pource-

qu'en cet endroit la main est plus resserrée : elle est ordinairement double, & quelques fois triple & quadruple. La ligne de vie, ou du cœur commence au bas de la tumeur du doigt index, & va se terminer à la restrainte du mesme costé de la main, ayant quelquesfois vne autre ligne paralelle, appellée sœur de la ligne de vie. La moyenne naturelle ou ligne du chef, prend son origine de la ligne de vie, du mesme costé de l'index, passe au milieu de la paume, & se va rendre souuent sous le poulce du costé de la restrainte, formant vne autre ligne, appellée du foye, ou de l'estomach, ayant ces deux lignes auec celle de vie la forme d'vn triangle, dont la base est cette ligne du foye, appellée le triangle de Mars, qui ne paroist pas és mains de ceux dont cette ligne moyenne va aboutir vers la mensale, ou ligne de fortune, qui commance en la percussion de la main (qui est la partie inferieure du poignet, depuis le Mont de Mercure, sous le petit doigt, iusques à la restraindre du mesme costé). & va finir vers l'index, auec deux ou trois rameaux, souuent toute seule. Elle est dite mensale, pource que l'espace compris entr'elle & la moyenne naturelle, represente la figure d'vne table: d'où il est dit la table de la main & ligne de fortune, pource que l'on prend d'icelle les plus certains indices du bon-heur, ou mal-heur. Les Montagnes, qui sont les enleueures & tumeurs de la main sont sept, selon les planetes ausquels elles sont attribuées, sçauoir le Mont de Venus, qui est sous le poulce, & est indice de l'amour : le Mont de Iupiter sous le second doigt, appellé index, pour les honneurs : celuy de Saturne, sous le troisiéme doigt, dit du milieu, pour les malheurs & infortunes: celuy du Soleil, sous le doigt medecin, ou annullaire, auquel on a coustume

de mettre l'aneau nuptial; pource que l'on remarque dans iceluy vne petite artere qui répond au cœur, siege des affections, est estimé donner indice des richesses : celuy de Mercure, sous le petit doigt, dit auriculaire, denote les sciences & arts: celuy de la Lune, qui est en la percussion de la main, marque les afflictions & maladies d'esprit. Enfin le Mont de Mars, qui est estimé presider à ce triangle en la paume de la main, compris sous les lignes de vie, moyenne, & du foye, donne indice des exploits guerriers. Et pour ce que les quatre doigts principaux ont douze jointures, ou articulations; qui font autant de sinuositez : les Chiromantiens leur ont attribué à chacune d'icelles vn signe du Zodiaque, & à chacun doigt vne des saisons de l'ānée, sçauoir à l'index le Printemps, & à sa premiere jointure, pres de la summité du doigt, Aries; a celle du milieu, Taurus; a celle de la racine, Gemini: au doigt auriculaire, & à ses trois jointures, ils rapportent l'Automne & Libra, Scorpius, Sagitarius : comme l'Hyuer & ses signes Capricornus, Aquarius & Pisces, au doigt du milieu, & à ses trois articulations: & l'Esté & ses signes, Cancer, Leo, & Virgo, à l'annulaire & ses jointures. Par lesquels signes l'on reconnoist en quels mois arriueront les effets predits par la constitution des lignes de la main.

Le 3. dit. Que la Chiromance, l'Astrologie iudiciaire, & la Physiognomie, estoient des Arts conjecturaux fondez non sur des maximes indubitables & d'vne eternelle verité, comme les sciences, mais sur des experiences, de plusieurs desquelles se fait vn amas de preceptes generaux dont cét art est composé. Les principaux desquels sont que la rectitude & continuité des lignes, leur couleur viue, & l'eminence des monts sont des bons

signes ; comme aussi la production de quelques rameaux du corps de ces lignes, tendans en haut vers les monts des doigts : au contraire, leur obliquité, intersection, ou couleur liuide & noirastre : & la descente, ou inclination des rameaux d'icelles en bas & vers la restrainte sont tousiours prises pour mauuais augure. La largeur de la table de la main, & les angles du triangle de Mars bien formez sont aussi de bonne rencontre. La quantité des lignes qui tranchent les principales, qui sont en la paume de la main denotent vn homme intriqué és affaires. Les lignes de la restrainte denotent que la vie doit durer autant de vingtaines d'années. La double ligne de vie est vn signe d'vne personne fort heureuse. Les lignes qui la trauersent sont autant d'infortunes, & leur discontinuité la mort, ou des maladies perilleuses. Vn o dans icelle denote la perte d'vn œil, & deux oo l'aueuglement entier, que Iean d'Indagine dit auoir reconnu en plusieurs & par sa propre experience. Les lignes courbes sur la mensale menacent d'eau. Lors qu'vne des lignes principales manque, sur tout la mensale, c'est mauuais signe, & quand elle a des incisions, c'est vne marque de la varieté de fortune. Les lignes qui se trouuent couper la table entre la mensale & moyenne naturelle, sont autant de maladies, mais non mortelles. Et infinies autres telles regles. Les ongles fournissent aussi à la Chiromance de signes par leur couleur, figure, largeur, & petites taches, entre lesquelles les blanches rondes denotent les amis, & les autres les mal-veillans.

Le 4. dit. Que pour bien predire par le moyen des mains, elles ne doiuent point estre alterées. Et si les lignes d'vne main ne peuuent seruir de signes suffisans, il faut auoir recours à l'autre : car si toutes deux ont des lignes, ou figures semblables, les effets qu'elles signifient en sont moins douteux.

Mais lors qu'elles sont differentes, l'on remarque principalement celles de la main gauche, tant pour ce qu'elle est plus proche du cœur, siege des affections, qu'à cause qu'elle est moins defigurée que la main droite, qui fait tous les ouurages. Toûjours neantmoins auec cette precaution, que comme un seul signe ne fait pas iuger du temperament, & il y a peu ou point de maladies qui en ayent vn seul asseuré & pathognomonique : ainsi l'on ne peut induire auec certitude les choses cachées par vn seul signe, comme vne rectitude, obliquité, section ou habitude d'vne ligne ou autre signe vnique, mais de plusieurs ensemble, qui seront d'autant plus certains, s'ils s'accordent en vne mesme chose : lesquels mesmes sont ordinairement fallacieux & trompeurs, s'ils ne sont ioints auec la connoissance des inclinations d'vn chacun, que la Phisiognomie nous fournit & celle-cy auec la science des vertus & proprietez que les astres impriment sur chacun en particulier : ayant par consequent au prealable connu quel astre dominoit en la natiuité de celuy dont on considere les lineamens de la main. Car par ce moyen on reconnoistra tous les maillons de cettu chaisne, qui fait que les choses d'enhaut sont semblables à celles d'en bas qu'elles produisent.

Le 5. dit Que les effets qui arriuent estans naturels ou libres, ceux-là viennent d'vne cause necessaire & infaillible, qui n'a aucune proportion auec les figures de la main, qu'on dit pourtant mal à propos les signifier : & ceux-cy estans produits par la volonté, ne peuuent aussi estre causez d'vn concours de lignes differentes ou par hazard, ou selon les diuerses articulations & situations des os de la main, ou selon les differents plis que les mains de l'enfant auront pris dans le ventre maternel, dans lequel il se trouue ordinairement les mains fermées, ou des differens exercices, & de la diuer-

sité des climats: ceux des pays chauds & qui ont la peau bruslée plus de lignes, & autrement configurées que les Septentrionaux: & les artizans que les courtizans & gens oisifs. Et ainsi, il faudroit vne chiromance diuerse selon les pays & conditions: ce qui est absurde. De fait, s'il y auoit à tirer quelque conjecture, ce deuroit estre des parties qui contribuent quelque chose à ce dont elles sont signes. Ainsi, le grand front peut estre indice d'vn bon sens; pource que les ventricules y ont plus de capacité: & vn homme ossu & nerueux est jugé auec raison fort robuste: car ces parties dont on veut tirer cét indice doiuent estre cause ou effet de ce qu'elles signifient. Mais la main n'a rien de semblable si vous en exceptez sa grandeur ou grosseur, par la proportion de laquelle, auec les autres parties qu'on ne void point, l'on peut iuger de leur force & vigueur. C'est donc vn art trompeur, & qui prend pour cause & signe ce qui n'est rien moins.

Le 6. dit. Qu'il ne falloit pas blasmer toute sorte de Chiromence: mais seulement celle qui est fondée sur les influences des astres. Car la Chiromance est de deux sortes, Physique, ou Astrologique. La premiere est vne espece de Physiognomie, qui est vne connoissance des temperamens & inclinations des hommes par les signes qui paroissent au dehors, & par iceux des choses qui leur doiuent arriuer: laquelle, lors qu'elle iuge du naturel, par le front & visage, s'appelle metoposcopie, comme les mains Chiromance, & ainsi diuersement des autres parties iusques au pieds, appellée podomance. La Chiromance donc estant fondée sur les mesmes principes que la Physiognomie, reconnoist par les diuerses accidens de la main sa temperature propre, & celle de tout le corps dont elle est partie, & par consequent les mœurs & inclinatiõs. C'est aussi ce qui fait dire fort vraysemblablement aux Chiromantiens que ceux qui ont

les mains grosses & grasses, ont semblables les autres parties qui ne se voyent point, & ainsi l'esprit lourd, comme subtil ceux qui les ont deliées & décharnées: que la paume de la main large, & les doigts courbez, ou mal disposez, sont indice d'vn mal habile homme. Mais celle qui est purement Astrologique, & qui n'a autre fondement que certaines maximes faites à plaisir sans aucune raison, me semble non seulement fautiue, mais tres ridicule, voire pernicieuse: aussi est-elle prohibée des loix diuines & humaines.

Sur le second point, il fut dit. Que le corps humain estant vn tout, il estoit composé de plusieurs parties, chacune desquelles auoit vne action propre & differente des autres. Et pource que ce n'estoit pas assez d'auoir diuersité de parties similaires qui se trouuent és pierres & plantes, pour suffire aux actions de l'animal, mais aussi des parties organiques, la nature a donné à l'homme vn corps composé de plusieurs organes destinez chacun à quelque action; qui estant la fin pour laquelle ils ont esté faits, seront d'autant plus nobles qu'ils auront vne plus excellente action: comme l'employ dans vne famille, ou dans vn Estat, fait estimer ses Ministres & Officiers. Or la plus noble action de l'animal est la vie. C'est pourquoy le cœur, qui en est l'autheur, estant le foyer de la chaleur naturelle & des esprits vitaux, par l'influence desquels il fait viure les autres parties, est aussi la plus noble de toutes. Aussi est-il dit par Aristote le premier viuant & le dernier mourant: & est dans le petit monde ce que le Soleil est dans le grand, illuminant par ses esprits & faisant mouuoir par son branle toutes les parties de nostre corps, comme les cieux regissent les choses d'icy bas par leur lumiere & mouuement. C'est pourquoy entre les animaux il s'en trouue bien qui manquent d'autres parties, mais pas vn de cœur, si absolument neces-

faire, que sa moindre blessure est mortelle : ce que prouue encor sa figure pyramidale, sa situation au milieu du corps & la couronne que le foye luy donne d'vne veine à sa baze.

Le 2. dit. Soit que la noblesse se prenne de l'antiquité, ou de la necessité, le foye est le plus noble de tous. Car l'animal viuant premierement d'vne vie de plante, il a eu auparauant besoin de nourriture : laquelle estant vne action du foye il est le premier engendré de tous les visceres. Et nous ne sçaurions exercer les sens, & mesmes les actions raisonnables, si nous ne sommes nourris : les fonctions de toutes les facultez cessans aussi-tost qu'elles ont consommé par leur exercice la prouision du foye. Voire, il est le principe de toutes les actions de l'animal, puis qu'elles ne se peuuent faire que par le moyen des esprits, dont la matiere est le sang, duquel le foye est le laboratoire. Et comme il est la cause des quatre humeurs, & partant de la santé ou de la maladie, aussi est-il le siege de l'amour, la plus noble de toutes les passions.

Le 3. dit. Autant que l'espece est plus que l'indiuidu qu'il enferme sous soy, autant les parties qui seruent à sa conseruation sont plus nobles que les autres qui ne conseruent que le particulier. C'est pourquoy Galien les met aussi au nombre des parties principales, & le vulgaire les appelle parties nobles. De fait, elles ne seruent pas seulement à viuifier le corps, duquel estans ostées ou maleficiées, elles destruisent son temperament, la voix, la couleur, la beauté & les autres qualitez: & difforment depuis le visage iusques au iambes, mais aussi changent de mœurs, font perdre le courage & la virilité dont elles sont témoins ; comme il se void és cocqs qui se laissent batre estans faits chapons. Aussi semble-t'il que la chose qui a besoin de la plus grande puissance pour estre domptée est la plus puissante, & par consequent la plus noble. Or

il ne faut qu'vne affaire pour oublier le repas, vne peur pour detraquer le pouls, vne mouche qui passera deuant nos yeux pour troubler nostre raisonnement & diuertir nostre discours. Mais pour reprimer ces parties destinées à eternizer l'espece, toute la Theologie aidée des ieusnes & de ce que les loix ont de plus austere, se trouue bien empeschée.

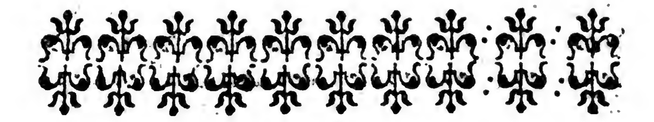
Le 4. dit : Que la generation estant commune aux hommes, non seulement auec les bestes, mais aussi auec les plantes ; pource que c'est vne action de la faculté naturelle, commune à tout ce qui a vie, elle ne pouuoit estre la plus noble action de l'homme, mais bien celle de l'entendement, qui luy est particulier, laquelle se faisant dans le cerueau, siege de l'ame raisonnable, il estoit sans contredit le plus noble de tous : d'où il est appellé le ciel par Homere : membre diuin par Platon, & estimé de tous le domicile de la sapience, & le temple de la diuinité : qui paroist principalement dans la structure de son retz admirable, labyrinthe & ventricules. Aussi, toutes les parties ont esté faites pour le cerueau. Car l'homme est né pour entendre, & la faculté intellectuelle tient ses assises dans le cerueau. Pour entendre il a eu besoin de phantosmes & especes, lesquelles se receussent par les sens placez pour cela dans la teste : & pour iuger de la diuersité des objets sensibles il a deu auoir le mouuement local, pour lequel il luy a fallu des muscles, des tendons & des nerfs ; pour la fermeté desquels ont esté formez les os. Ces actions de l'entendement se font par le moyen des esprits animaux, la matiere desquels sont les vitaux du cœur, comme la matiere de ceux-cy sont les naturels, d'où les hommes doctes sont pour l'ordinaire maigres & mal sains ; pource que leurs esprits naturels au lieu de se porter vers toutes les parties pour y preparer les esprits fixes, & leur seruir de nourriture, vont au cerueau : auquel ils ne peuuent fournir

tant de matiere comme il en consomme pour restaurer ses esprits animaux, instrumens de ses connoissances.

Le 5. dit. Que pour laisser l'âuis d'Esope qui preferoit la langue à toute autre partie, & la trouuoit plus puissante, soit à faire le bien ou le mal: la main luy semble d'autant plus excellente que le cerueau, comme la vie actiue l'emporte au dessus de la contemplatiue. C'est pourquoy Aristote l'appelle l'organe des organes: & elle est le symbole de la foy, de la force & de la ciuilité: d'où nous restent encore les termes de baiser les mains.

Les points. 1. Quel est le plus puissant de l'art ou de la nature. 2. S'il faut plus tremper son vin en Esté qu'en Hyuer.





OCTANTE-DEVXIESME CONFERENCE.

1. *Quel est le plus puissant de l'Art ou de la Nature. 2. S'il faut plus tremper son vin en Esté qu'en Hyuer.*

ON ne sçauroit mieux iuger de la puissance de la Nature ou de l'Art que par leur opposition : mais comment se pourra-t'elle faire, puisque l'art ne peut rien sans la nature ? Car si la main vante son industrie, c'est la nature qui l'a fait estre main. Si l'épée se veut preualoir de l'art qui l'a fabriquée & mise en estat de donner la loy à celuy qui n'en a point : c'est au fer, que la nature produit dans ses mains, qu'elle rapporte sa matiere. Et ainsi, faisant la mesme induction par toutes les disciplines : on trouuera qu'elles ne peuuent pas mesmes estre imaginées sans la nature : vne Logique, sans raison naturelle ; vne Grammaire, sans parler : vn parler, sans langue : vne escriture, sans encre & papier : ceux-cy, sans la matiere dont ils sont faits, non plus qu'vn édifice sans pierre, mortier ou autre chose qui les represente. Il en prend donc à l'art quand il se veut parangonner à la nature, de mesme qu'à vn enfant qui seroit sur le col d'vn geant ; & par là se voudroit estimer plus grand que

luy : bien qu'il n'ait aucun auantage que celuy qu'il emprunte du geant qui le ſupporte.

Le 2. dit, Que les actions eſtans la regle de l'excellence des agens : & celles-cy déterminées par leur fin, qui ſeule leur donne la paix, la nature ſera d'autant plus excellente que l'art, qu'elle a vne fin plus noble en ſes actions, & qu'elle paruient ordinairement à ſa fin, à laquelle l'art ne peut iamais atteindre. Car la nature, comme principe interne du mouuement & repos de ce en quoy elle eſt, produit toutes les forces ſubſtantielles, & eſt la cauſe de toutes les generations & mouuemens naturels: dans la continuelle reuolution deſquels ſe void vn ordre nompareil, témoin aſſeuré de la ſageſſe de nature qui les gouuerne: laquelle ne manque point de faire vn animal, ou vne plante, lors que ſa matiere eſt deuëment diſpoſée. Si fait bien l'artiſant, dont l'art n'eſtant pas dans ce qu'il produit, comme la nature, & ne ſeruant que de cauſe externe, il ne donne auſſi qu'vne figure & apparence exterieure à ſes ouvrages: leſquels imitent bien en quelque façon ceux de la nature, qui eſt la fin de l'art: mais ils ne ſont iamais auſſi parfaits, ne s'eſtant point trouué de Peintre qui ayt pû faire vn raiſin, ou vn homme auſſi bien que la nature, pource qu'il ne repreſente que la ſurface, & quelque peu d'autres accidens externes: bien loin de pouuoir exprimer l'eſſence & forme ſubſtantielle de ces corps naturels qu'il ſe propoſe d'imiter. Ce qui ſe void pareillement en leur maniere d'operer, la nature faiſant tous ſes ouurages en meſme temps, à l'exemple de Dieu, comme lors qu'elle engendre l'homme, elle forme en meſme temps toutes ſes parties, bien que groſſierement & en petit volume, fait croiſtre & mouuoir également toutes les parties du corps: mais l'art fait les parties de ſon ouurage ſucceſſiuement, les fondemens deuant les murailles, & celles-cy deuant le toict, l'ébauche-

ment deuant la derniere main ; & le mouuement excité par artifice est violent, voire plus en quelques parties de la machine qu'és autres.

Le 3. dit. Douter si l'art est plus puissant que la nature, c'est douter si deux est plus qu'vn, ou trois que deux. Car puisque l'art presuppose la nature perfectionnée, on ne peut dire l'art sans y considerer la nature. Et comme entre les animaux le plus puissant est celuy qui range ou peut ranger vn autre sous ses loix : ainsi, l'art domptant & surmontant comme il fait tousiours la nature, il est plus puissant qu'elle. Cette nature en nous est encline au mal : mais les preceptes de la Theologie, voire de la Philosophie Morale, n'ont autre tasche que de corriger ses deffauts, & dompter sa peruersité, dont l'vne & l'autre viennent si heureusement à bout, que non seulement vn saint Paul s'écrie : *Ie ne vis plus, ains Christ en moy* ; mais aussi fait que le plus excellent des Physiognomes a perdu son escrime en la consideration du visage de Socrate. La nature porte l'homme à suiure ses appetits brutaux & sensuels, à se seruir de tout ce qui l'accommode: mais l'art venant à la regler le rend ciuil & politique, luy enseigne à ne posseder le bien d'autruy malgré son maistre : qu'il vaut mieux jeusner, tantost pour la conscience, & tantost pour la santé, que d'encourir la damnation eternelle en l'autre vie, & des maladies en celle-cy. Et cét art range si bien la nature qu'il en demeure le maistre: comme l'experience nous fait voir, non seulement és hommes, entre lesquels celuy qui sçait faire des armes, pour petit qu'il soit, viendra aisément à bout d'vn plus puissant & plus fort que luy, qui n'vsera que des forces de la nature : mais aussi iusques aux bestes. Ainsi le cheual, le chien, les oyseaux de proye & autres animaux capables de discipline, font beaucoup mieux tout ce que l'homme leur apprend qu'ils ne feroient d'eux mesmes. Que si

l'on veut bien voir la difference qu'il y a entre l'vn & l'autre, il faut considerer en la dispute vn ignorant contre vn homme docte : en la vie ciuile, vn butor de paysant prés vn courtisan rafiné : en la lutte, vn puissant lourdaut contre vn champion bien adroit : és ouurages mécaniques, vn enfant auec vne viz sans fin, esleuera vn fardeau que deux bœufs ne sçauroient supporter : & ces deux bœufs traisneront vn faix par l'artifice vulgaire des charrettes, que dix autres bœufs ne sçauroient porter sur leurs dos. Vne armée de vingt mil Sauuages nuds s'est veuë souuent deffaite par 200. hommes armées d'épées & d'arquebuzes. Bref, comparez la foiblesse de toutes les choses à leur commencemét, & auant que le temps les eust amenez à leur perfection par vn amas de nouueaux preceptes, dont les arts sont composez, & vous verrez que l'art surpasse autant la nature, comme le pain surmonte le gland, voire le bled, auant que l'art l'ayt accommodé à nostre vsage.

Le 4. dit. Que la durée estoit la mesure de l'excellence de chaque chose, d'où le prouerbe nous enseigne de regarder la fin. Ces bouteilles d'eau & de sauon enflées d'air sont fort belles : mais attendez vn peu, & ce n'est plus rien. Il en est de mesme de toutes les choses artificielles comparées à la nature. Comme cette-cy leur a donné commencement, elle les void aussi finir, les dompte & leur suruit, selon que le fondement que l'art a pris de la nature est solide ou non. Et ainsi, ce que la chose perist elle le tient de l'art ; ce qu'elle dure peu ou beaucoup, elle l'a de la nature : comme l'escriture grauée sur le marbre est de plus longue durée, que celle qu'on trace sur le sable, & neantmoins c'est vne mesme escriture. Mais tost ou tard, il faut que chaque chose retourne à son principe, & que ce qui a esté emprunté de la nature y retourne : consequemment elle est la plus forte, puis qu'elle at-

tire tout à elle. Commancez par ces choses insensibles. Nous esleuons des Palais de la terre dans les nuës : la nature le souffre auec quelque violence, son poids y resistant le plus qu'elle peut : tant qu'à la fin elle s'y accommode, & semble domptée par l'art. Mais demandez-en des nouuelles aux siecles à venir ; & ils vous diront que la nature n'est iamais en repos, tant qu'elle ayt remis en terre ce qui en auoit esté pris ? ce qu'elle fait d'elle-mesme sans outils ny instrumens, comme l'art, duquel elle triomphe finalement. Ainsi, l'art esquarrit les arbres qui estoient ronds ; ce qui faisoit demander à vne Spartaine si les arbres venoient quarrez : laissez-les à l'air ils s'arrondissent, leurs angles se pourrissans les premiers. Les Medecins remarquent aussi que les medicamens les plus simples, comme les plus naturels, sont les plus efficacieux, & que ceux qui ont moins d'artifice sont les plus actifs. D'où les plus experts se mocquent du fatras d'herbes & autres ingrediens, dont les broüillons chargent leurs receptes : reconnoissans que plus vous auez d'intentions en l'ordonnance d'vn medicament, & moins vous paruenez à vostre intention : vne des qualitez resistant à l'autre, & rebouchant sa pointe. Et dans la cure des maladies, tiennent pour maxime que c'est la nature seule qui guerit. Aussi, la naissance de l'enfant est vn pur œuure de nature, & qui la laisse mieux faire est le plus expert pour accoucher les femmes. Bref, les bonnes crises doiuent estre naturelles, & tout ce qui est artificiel luy est opposé & directement contraire. Qui est le fils adoptif (que l'on peut approprier à l'art comparé à la nature) qui ayt la tendresse & l'affection pareille à celle que la nature insinuë dans elle-mesme ? ou la nourrice qui allaite d'aussi bon cœur son nourriçon, comme son enfant propre ? qui est la raison du jardinier au Philosophe, qui luy demandoit pourquoy les mauuai-

ſes herbes croiſſoiẽt mieux d'elles-meſmes, que les autres tranſplantées & cultiuées par l'art. L'artifice eſt auſſi vicieux dans les contracts, voire dans les actes de la ſocieté humaine. Car voulant ſignifier vn honneſte homme, l'on dit qu'il eſt d'vn bon naturel: ſi vn cauteleux, qu'il eſt plein d'artifice. Meſmes dans les mœurs & inclinations vn chacun a beau ſe déguiſer, il ne peut diſſimuler ſa nature: vn bilieux, vn ſanguin, ou melancolique découurent touſiours leur nature à trauers tous les artifices & hypocriſies de l'art. Ainſi preſchez vn intemperant, ambitieux, ou autre atteint de quelque vice qui luy ſoit naturel, comme au boiteux de clocher: il ſe contraindra bien durant quelque temps, mais il retournera auſſi-toſt à ſa premiere habitude.

Le 5. dit. Que la nature ſe prenant pour tout composé de matiere & de forme, & l'art pour l'eſprit humain, qui les applique à ſon vſage, cettuy-cy eſt d'autant plus parfait, qu'il perfectionne l'autre, introduiſant dans elle vne forme artificielle outre ſa naturelle. Ainſi, le marbre qui n'eſt d'aucun prix en ſa miniere, lors qu'il eſt conuerty en la ſtatuë d'vne vieille eſt plus priſé que ſon original. Le dragon d'vne tapiſſerie eſt autant agreable & deſiré, comme ſeroit effroyable & fuy d'vn chacun le dragon naturel, ſur lequel il a eſté tiré. Entre les choſes meſmes qui nous ſont vtiles, vn plat de fruits bien repreſenté dans vn tableau ſera plus eſtimé que cent autres naturels. Et qui eſt celuy qui ne priſe dauantage vne table, vn cabinet, ou autre meuble qu'auſſi peſant de bois, vn verre que la cendre dont il eſt fait? Ce ſeroit accuſer toute l'antiquité d'erreur, & ſouſtenir qu'elle auroit inutilement inuenté & augmenté tous les arts, que de leur preferer la rudeſſe & ſimplicité de la nature: laquelle nous apprenant dés la naiſſance à

nous muuir contre tous les defauts du corps & de l'esprit, comme nous faisons par les arts, leur donne tacitement l'auantage & la preference au dessus d'elle.

Le 6. dit. Que plus vn agent est excellent & plus sa matiere est vile & imparfaite : l'excellence d'vn ouurier paroissant principalement à faire vn bel ouurage d'vne matiere de neant : pource qu'alors l'ouurage emprunte toute sa noblesse de la forme que luy donne l'ouurier, & non de sa matiere. De là vient aussi que Dieu, le plus parfait de tous les agens, n'a besoin d'aucune matiere pour faire toutes ses œuures : le rien estant vn suffisant objet materiel de sa toute-puissance. La nature qui est vn agent subordonné & moins parfait que Dieu, fait tous ses ouurages de la matiere premiere, qui n'est pas vn pur rien, non plus qu'vn estre parfait, mais vn estre en puissance : & comme dit Aristote presque rien. Mais l'art ne peut rien faire que par le moyen des corps naturels & parfaits, composez de matiere & de forme, qu'il ne fait que ioindre, ou diuiser : comme lors que l'Architecte bastit vne maison, il ioint plusieurs pierres, pieces de bois, & autres corps parfaits ensemble : & le statuaire separe les parties du marbre qui sont grossieres, tant qu'il ayt fait paroistre la ressemblance de ce qu'il veut representer. C'est pourquoy, autant que Dieu est pardessus la nature, la nature l'est pardessus l'art.

Sur le second point, il fut dit. Que ceux qui tiennent que la plus part des maladies viennent de l'vsage du vin : desquelles les Orientaux qui s'en abstiennent se trouuent exempts, ou beaucoup moins trauaillez, conclurent à la mode de celuy qui auoit pris vne fort petite femme, disant que d'vn mauuais morceau il en falloit prendre le moins que l'on pouuoit : que le vin le plus trempé sera tousjours le meilleur, en cas qu'on ne s'en pût passer

entierement. Mais tousiours resteroit-il à decider, en comparant vne saison à l'autre, en laquelle des deux, de l'Esté, ou de l'Hyuer, il le faudroit plus tremper. Il semble que le vin se doit donner plus pur lors qu'on a moins de chaleur & plus d'humidité. Or il y en a moins en Hyuer, pource que cette chaleur est combatuë par le froid externe, & plus d'humidité, pource qu'elle ne s'éuapore pas par tant de conduits, comme en Esté: auquel tous les pores de la peau seruent d'autant de canaux pour y laisser couler la sueur, comme les autres humiditez par l'insensible transpiration, aydée par l'action continuelle de la chaleur exterieure, qui les attire au dehors. Car la santé consistant en vne proportion des qualitez: celle qui excede doit estre corrigée par son contraire, & la foible fortifiée: comme ceux qui se veulent bien tenir sur la corde doiuent pancher leur contrepoids du costé opposite à celuy vers lequel ils enclinent.

Le 2. dit. Que sur ce fondement il faudroit plus tremper son vin en Hyuer, & moins en Esté: auquel la chaleur naturelle est moindre, par l'exẽple des caues froides en Esté, & chaudes en Hyuer. Ce qui fait dire à Hypocrate, que les ventres sont fort chauds en Hyuer & au Printemps, & que pour ce sujet la chaleur estant plus grande qu'en Esté, l'on mange aussi beaucoup dauantage: les capacitez estans plus amples à cause de la chaleur, dont le propre est de dilater, & le sommeil aussi plus long, pour l'abondance des vapeurs esleuées du sang qui se fait en plus grande quantité, lors que la chaleur naturelle est forte, que lors qu'elle est debile. Aussi voyons-nous que les corps sont plus sains durant les froidures, qu'aux chaleurs, esquelles se faisant vne grande dissipation de nostre chaleur & esprits, qui se trouuent alors lasches & languides, cette perte ne peut estre mieux reparée que par le vin pur, dont la froideur actuelle estant domptée par

nostre

noſtre nature, la chaleur qu'il n'auoit qu'en puiſſance eſt reduite en acte, & va fortifier la noſtre, & ſes eſprits volatils vont ioindre nos eſprits fixes, dont ils reſtabliſſent les deffauts : comme les vieux Regimens ſont fortifiez par de nouuelles leuées.

Le 3. dit Que les meilleurs alimens eſtans ceux qui ſe conuertiſſent plus promptement en noſtre ſubſtance, & qui font le moins d'excremens, tel qu'eſt le vin pur en toute ſaiſon, il ne le falloit point tremper en Eſté ny en Hyuer, le vin aqueux faiſant force excremẽs ſereux, qui cauſẽt pluſieurs obſtructions : là où le vin pur eſt bon en Hyuer pour ſecourir la chaleur naturelle, qui eſt aux priſes auec ſon ennemy le froid exterieur, & cuire les cruditez & humiditez ſuperfluës qui s'engendrent pour l'ordinaire durant cette ſaiſon, & en Eſté pour ſouſtenir les forces languides en fourniſſant de matiere aux eſprits, dont il ſe fait vne grande conſumption. Que ſi la neceſſité d'vne intemperie chaude ou autre oblige à mettre de l'eau dans ſon vin, i'eſtime qu'il la faut mettre deux heures auant que de boire, afin que la fermentation reduiſe aucunement l'eau en nature de vin, & que le combat de ces deux ennemis ſe faſſe en pays eſtranger pluſtoſt que chez nous.

Le 4. dit, Ce n'eſt point ſans myſtere ce que les Poëtes nous feignent de Bachus, qu'auſſi-toſt qu'il fut ſorty de la cuiſſe de Iupiter auec vn viſage enflammé, on le mit entre les mains des Nymphes déeſſes des eaux pour le lauer: & que les ſept Pleïades, dont le leuer nous annonce touſiours les pluyes, en eurent la principale charge, & ce que les Mythologues repreſentent ce dieu du vin ſuiuy de demons mal-faiſans, qu'ils appellent Cobales: le principal deſquels ils nomment Acrat, qui veut dire vin pur, pour montrer les deſordres qu'aporte

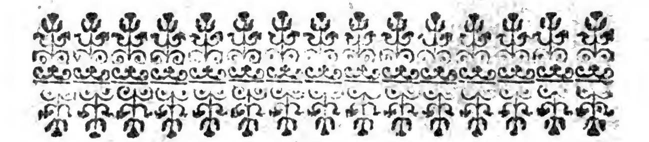
vin pur, lors que les fumées ne sont point rabatuës par l'eau. Aussi, depuis qu'Amphyction Roy des Atheniens, eut le premier mis de l'eau dans son vin, & vn chacun à son exemple; on bastit vn temple dans la Ville d'Athenes à Bachus droit ou debout : voulans dire que comme le vin pur fait chanceler, estant trempé il fait marcher droit. De fait, l'vsage du vin pur est dangereux en toutes saisons, remplissant tousiours le cerueau de vapeurs chaudes & piquantes: mais non lors qu'elles sont émoussées par vne quantité suffisante d'eau, qui enueloppe & arreste les esprits subtils du vin; & leur donne vne temperature conuenable à nôtre chaleur naturelle, qui est benigne & douce, au lieu de cette qualité ignée qu'ils ont de leur nature, comme il se void en ce que ces esprits de vin estans rectifiez en l'eau de vie, s'enflamment & se conuertissent en feu. Mais il est moins nuisible de boire le vin pur en Hyuer qu'en Esté, que la chaleur naturelle estant ignée & augmentée par vn autre exterieure, le vin chaud & sec accroistroit de nouueau cette intemperie par sa chaleur estrangere, laquelle au contraire durant l'Hyuer contrequarre la froideur exterieure de l'air.

Le 5. dit. Que si le Poëte Orphée en est crû, lors qu'il conseille de boire son vin pur vingt iours deuant la canicule, & autant apres, il ne le faudroit point tremper en Esté: coustume pratiquée iusques à present dans l'Italie, où l'on boit durant les chaleurs d'Esté les vins les plus forts & les plus delicieux sans eau. Aussi, qu'en cette saison chaude, vn chacun mangeant moins qu'en Hyuer, il doit boire dauantage de vin pur comme plus nourrissant, afin de suppléer au defaut des alimens solides par les liquides. Ioint que l'on vse en Esté de fruits plus aqueux & froids, dont la chaleur du vin pur corrige l'intemperie.

Le 6. dit, Qu'il falloit en cela auoir particuliere

ment égard au temperament d'vn chacun, les pituiteux, les vieillards, & ceux qui ont l'estomach froid, le pouuans boire sans eau, comme ceux qui ont vne faim canine, laquelle s'appaise selon l'aphorisme, en beuuant du vin pur : mais les bilieux & ieunes hommes le doiuent fort tremper, s'ils ne s'en abstiennent du tout : ayant neantmoins tousjours égard à la coustume & à la nature des vins: entre lesquels, si on en croyt les Allemands, leur vin ne peut souffrir d'eau : non plus que l'eau de l'Isle de Tenos souffrir de vin.





OCTANTE-TROISIESME CONFERENCE.

1. Du Bain. 2. Si la femme a plus d'amour enuers son mary, que le mary enuers sa femme.

PVis que nostre corps doit occuper quelque lieu, qui est vn de ses accidens inseparables, lequel contribuë à sa santé, ou à sa maladie : ce n'est pas en vain que les Medecins examinent les commoditez, ou incommoditez des lieux qui l'enuironnent. Ce ne peut estre vn corps trops subtil, tel que le feu, cessant mesme sa qualité combustile, comme l'experimentent ceux qui atteignent iusques à la plus haute region de l'air, estans contraints pour respirer d'approcher de leurs narrines des esponges pleines d'eau: ny vn corps terrestre, ce qu'on dit des hydropiques qui ont esté gueris se faisans couurir le ventre de sable & le tenant long-temps exposé au Soleil, s'il est veritable, ne se pouuant faire de tout le corps; non pas mesme de l'eau par vn temps considerable, l'air temperé estant le vray lieu de la teste. Et quant au reste du corps il s'accommode premierement au mesme air, puis à l'eau, & apres aux autres corps solides. L'introduction de nostre corps dans l'eau s'appelle bain, lequel est de deux sortes: total, qui

en retient proprement le nom: & partial, de quelques membres seulement, tel qu'est le demi bain, où la teste, la poitrine, les bras & iambes sont hors de l'eau, le reste du corps y estant enfoncé : les fomentations, la douche, qui est vne distilation de quelque liqueur sur vne partie de nostre corps, afin que par sa cheute d'henhant elle y face plus d'impression. Ce bain estoit si vsité entre les Romains, que leurs Empereurs appliquoient vne partie de leurs soins à en bastir ; non seulement à Rome, mais iusques en cette Ville de Paris, où l'Empereur Iulien en fit vn. Aussi ses vtilitez sont grandes, lors qu'il est appliqué en temps & lieu, & ses effets differens, selon sa diuerse composition. Car il humecte bien tousiours plus ou moins: mais il échauffe, refroidit, ou tempere, selon qu'il est chaud, froid, ou temperé. Il ouure les conduits, ou pores en abattant la crasse qui les bouchoit, & les dilatant par sa chaleur, par laquelle il s'insinuë dans les parties internes, principalement dans les muscles qu'il enfle d'abord par ce moyen, & par la colliquation qu'il cause des humeurs, corrigeant par ainsi leur secheresse & reparant le vuide que la lassitude y a introduit. D'où vient qu'il delasse, refait & repare les forces, pris moderement. Mais si l'on s'y tient plus long-temps, mesmes estant chaud, il euacüe par les pores tout ce qu'il a attiré aux parties, & souuent iusques à deffaillance, & les parties enflées se rident par ce trop long sejour. Le bain d'eau froide refroidit bien les parties qu'il touche : mais par accident & par vne consequence il échauffe en bouchant le passage des esprits, lesquels reflechis augmentent la chaleur au dedans. Voila pourquoy ceux qui sortent de ce bain ont grand appetit: & Hypocrate veut que la conuulsion soit guerie par l'eau froide, iettée sur les épaules du malade, qui émeut la nature à chasser son ennemy. Aussi dans la deffail-

lance, n'y a t'il rien de plus propre à reparer les esprits & les apeller au cœur, que de ietter de l'eau froide sur la peau du malade, principalement au visage où elle est là plus pleine d'esprits pour la grande quantité des sens qui s'y trouuent.

Le 2. dit. Que ceux qui se baignoient anciennement à Rome passoient par trois lieux. Dans le premier, qui estoit plein d'eau tiede, cõme sont les poëles d'Alemagne, ils se dépoüilloient. Dans le second, vn peu plus échauffé par le feu, qui estoit dessous, ou aux costez, ils suoient: l'eau qui s'euaporoit des vaisseaux échauffez s'attachant à leurs corps nuds, & y estans doucement essuyez, en faisoient tomber toute la crasse auec des estrilles d'yuoire, ou de telle autre matiere. Ils s'y oignoient aussi d'huile, soit auant le bain d'eau tiede: lors qu'on ne vouloit pas relascher les pores, ny euaporer les esprits, comme en ceux qui releuent de maladie, ou qui sont épuisez de trauail, soit apres le bain pour empescher la sueur qui le suit. Car l'huile bouchant, comme elle fait en nos chassis, les pores de nostre peau, empesche la transpiratiõ. Dans le troisiéme lieu estoit l'eau tiede ou vn peu plus que tiede, où ils se baignoiẽt, puis se plõgeoiẽt dans la froide, ou vn peu moins chaude, qui estoit à costé dans le mesme lieu, pour se fortifier les membres relaschez. Finalement, ils retournoient au second lieu y suer & s'y essuyer, repassans par le premier, afin de n'aller pas d'vn air froid en vn chaud sans moyen, toute mutation estant perilleuse, comme l'apprist Alexandre, s'estant baigné dans vne riuiere trop froide lors qu'il se sentit échauffé: ce qui luy apporta des rigueurs & conuulsions, dont il estoit en peril, sans l'aide de son Medecin Philippes. D'où se void que le bain profite, ou nuit, selon qu'il est bien ou mal administré, & que nos anciens plus aduisez y estoient beaucoup plus circõspects que nous; qui est possi-

ble la cause pourquoy il leur estoit tellement en vsage, que Galien parle de plusieurs de son temps qui se baignoient ordinairement deux fois le iour: le bien que nous receuons de quelque chose estant le sujet qui nous la fait pratiquer.

Le 3. dit: Que le bain hors l'vsage de la Medecine en vne pressante necessité, est non seulement superflu, mais tres-dommageable aux hommes. Car la nature ayant donné son lieu naturel à chaque chose, elle y est conseruée, & destruite en tout autre: les mineraux & les taupes dans la terre, la pluspart des plantes, vne partie dans la terre & l'autre dans l'air, quelques autres & les poissons dans l'eau, les oyseaux en l'air, les pyraustes dans le feu, les autres animaux, & particulierement l'homme en la surface de la terre & dans le mesme air; tout le reste est violent & contre nature, ou fabuleux, comme ce qui se rapporte des Tritons, Nereïdes, Neïades, & autres monstres ayans face d'homme, qu'on dit fabuleusement viure dans les eaux. Aussi voyez-vous comme la nature irritée contre ceux qui sans necessité la veulent controller, voler par l'air comme Icare, & nos danseurs de corde, les precipite d'ordinaire: & comme ceux qui pour leur plaisir se baignent dans les riuieres y sont souuent noyez, les eaux engloutissans tous les ans vn grand nombre de nageurs, qui pouuoient viure long-temps sur terre. Voire, comme si l'eau nous vouloit montrer que ce n'est pas de sa nature, mais par vengeance de nostre temerité qu'elle submerge les hommes, elle les fait surnager quelques iours apres qu'ils sont noyez; auquel temps, neantmoins estans destituez d'esprits & de chaleur, ils sont plus pesans que lors qu'ils estoient en vie. Mais outre cela, le bain extermine le corps, & le remplissant le rend plus plus susceptible de l'impression des mauuaises qualitez de l'air: d'où vient qu'il est defendu en

temps de peste. Car tout ainsi qu'entre les arbres le chesne dure plus que le figuier, pource qu'il est plus solide : ainsi les corps plus lasches sont les plus maladifs & de plus courte vie que les fermes: tels que sont ceux des paysans & gens de labeur, qui atteignent des siecles, sans auoir experimenté toutes ces delicatesses. Car il y a tant de conditions requises au bain, qu'il est d'ordinaire plus nuisible que profitable. Il doit estre varié selon la diuersité des saisons & complexions, que Galien confesse ne connoistre pas. Et vn mesme iour, comme il arriue en Automne, sera diuersement temperé: de sorte qu'vn mesme bain sera propre & ne le sera pas. Ioint que ceux qui le prescriuent voulans qu'il soit tiede comme le laict qui sort du pis de la vache, il ne peut demeurer vn moment en cét estat, alteré qu'il est par l'air qu'il l'enuironne. Que si l'on me dit que nostre corps souffre bien les mesmes variations de l'air : Ie répons qu'il n'y est pas exposé nud comme à l'eau : nos habits rabattans la pointe des qualitez excessiues. Autrement, il n'y a celuy qui n'en fut incommodé, s'il ne l'auoit accoustumé dés la naissance comme les Sauuages. Ioint que l'air ne s'attachant pas à la peau comme fait l'eau, n'y laisse pas vne si forte & si constante impression. Il doit estre pris apres la digestion, & nous ne sçauons pas quand elle est faite: le corps estant purgé, ce qui n'arriue gueres comme il faut : autrement il émeut les fluxions à ceux qui sont replets & sujets à catharres. Emplit la teste de vapeurs. Est ennemy des nerfs & ligamens qu'il relasche : en sorte que tel n'a iamais senty les goutes qu'apres s'estre baigné. Tuë le fruict dans le ventre des meres, mesmes lors qu'il est trop chaud. Est contraire à ceux qui ont des dertres, ou éresypeles : aux personnes grasses & replétes, & generalement à tous ceux qui ne l'ont pas accoustumé; comme si cét element

n'estoit innocent que comme les choses plus mal-
faisantes que la coustume appriuoise. Et pour le
bain des riuieres, ceux qui y nagent, comme la
plusspart, s'emeuuent plus qu'il ne leur profite, ou-
tre les incommoditez qu'ils reçoiuent de l'air, au-
quel ils sont exposez. De sorte que si vous y ad-
joustez la perte de temps aux riches, la despen-
se aux pauures & l'incommodité à tous, il ne
se faut pas ébahir si la plusspart des hommes s'en
abstiennent, & si Seneque ne choisit point
le lieu plus propre à se faire mourir que le
bain.

Le 4. dit. Que Dieu ayant fait toutes choses
pour l'homme, mesmes les élemens qu'il a toû-
jours dedans, autour, ou aupres de soy, il luy
auoit laissé la raison pour en bien vser. Entre les-
quelles le bain d'eau tiede, chaude, ou froide,
estant vne des choses que les Medecins appellent
non naturelles, c'est à dire desquelles le droit ou le
mauuais vsage luy sert, ou nuit, il n'a besoin que
de la mesme distinction qu'il apporte au boire,
manger, dormir, veiller, & à autres telles cho-
ses. Mais les commoditez du bain pris à propos ne
trouuent point leurs pareilles. Premierement, pour
la netteté du corps tant recommandée, sans la-
quelle l'ame se voyant logée comme dans vn ca-
chot, s'ennuye & fait tout à regret : au lieu qu'vn
homme en sort tout renlouuellé, ayant laissé auec
sa crasse, cõme sa vieile peau. Les fumées qui de-
meuroient auparauant dans les vaisseaux n'y
trouuans point d'issuë, les capillaires où ils abou-
tissent dans la peau estans bouchées, s'éuaporent
par l'ouuerture que leur fait le bain, se temperent,
& s'adoucissent par le mélange de la douce qua-
lité de l'eau. Ioint que la secheresse ennemie de la
vie qui cõsiste dans l'humide est corrigée & redui-
te à vne iuste temperature par l'vsage du bain :
d'où vient que les personnes maigres, mesmes les

hectiques en reçoiuent plus de commodité que les autres, n'y ayant point de moyen plus asseuré de combattre le sec que par l'humide, & rien de plus humide que l'eau. La nature a encore pourueu aux autres habitudes & complexions par les diuers meslanges des eaux minerales, ayant composé des bains chauds du sel, bitume, souffre & autres mineraux par où elles passent, lesquels fortifient les nerfs & les iointures, voire guerissent les paralysies, comme l'eau marine guerit la gale. Mais le mot de bain s'entend principalement d'eau douce. Et pour montrer qu'il est propre à l'homme depuis sa naissance iusques à la mort, sans parler de ce que nous luy deuons nostre generation & entrée en l'Eglise, on baigne encore en plusieurs lieux les enfans naissans: & les anciens Romains décrepites se baignoient. De sorte que voulant parler d'vn homme fort vieil: vn Poëte dit, *Vt lauit sumpsitque cibum, dat membra sopori.* Il delasse, il tempere les ardeurs de la saison, prouoque le sommeil, & est l'vn des plus innocens plaisirs de la vie. Mais qui en veut bien sçauoir les commoditez, doit auoir essayé le repos & tranquilité qu'il apporte és plus grandes douleurs, notamment és coliques de toutes sortes, qui le fait appeller paradis à ceux qui en sont tourmentez. C'est donc se retrancher vn des plus puissans remedes en la Medecine que d'en vouloir oster le bain, comme vne des plus grandes commoditez de la vie.

Le 5. dit: Que les anciens n'ayans point encor l'vsage des linges, pour se garentir de la crasse & ordure qu'ils amassoient; principalement en luitant & s'exerçant nuds sur le sable, auoient esté obligez à l'vsage des bains, qui leur estoit deuenu si facile & de si peu de coust par la multitude, qu'il ne leur coustoit qu'vn liard à chaque fois; d'où Seneque appelle le bain *rem quadran-*

tariam. Et il ne cousta plus rien depuis qu'Antonius Pius eut fait bastir vn superbe bain pour le public, au rapport de Capitolin. Mais enfin leur vsage ayant passé en abus, mesmes depuis que les femmes se baignoient auec les hommes, il fallut que les Censeurs leurs defendissent, sous peine d'estre repudiées & priuées de leur dot.

Sur le second point, il fut dit. Que ce Poëte de nostre temps; qui disoit que pour n'aimer plus tant sa maistresse il la vouloit épouser, marquoit par là qu'on aime moins ce qui est acquis. Mais il ne vuide pas la question, qui se lasse le plûtost d'aimer, ou qui aime le plus de l'homme ou bien de la femme; Où il faut distinguer l'amour de l'amitié: cettuy-là estant vne passiō de l'appetit concupiscible qui se porte au seul bien sensible, conceu tel par l'imagination, & celle-cy vne vertu tres-parfaite, qui porte nostre volonté au bien honneste, connu tel par l'entendement: le premier seruant bien souuent d'opposition à l'autre, autant que les passions de l'appetit troublent la raison, & se débordant quelquesfois par son excez en jalousie: au lieu que la derniere ne peut auoir d'excez: car elle merite d'autant plus le nom d'amitié qu'elle est excessiue. Il est donc necessaire que la femme qui a l'imagination plus forte, & l'intellect moins parfait, ait plus d'amour & moins d'amitié: le mary au contraire plus d'amitié & moins d'amour. Ce qui s'entend mesmes iusques aux enfans, que les meres aiment auec plus de passion & de tendresse, mais les peres plus solidement: laquelle affection peut seruir de preuue & d'indice à celle dont nous parlons.

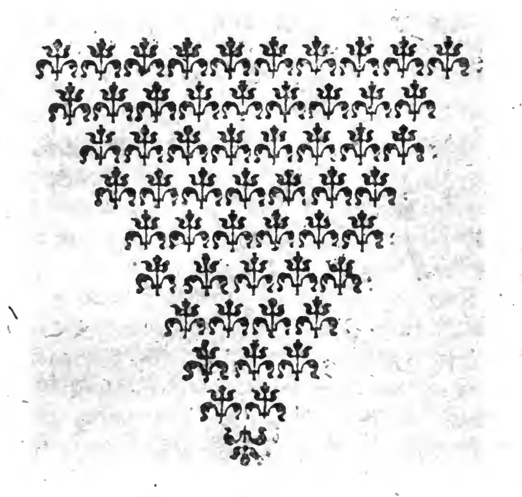
Le 2. dit. Que s'agissant icy de sçauoir qui aime plus constament: il semble que c'est l'homme, puis qu'il a l'esprit plus parfait; & la perfection estant l'acquisition d'vne forme accomplie,

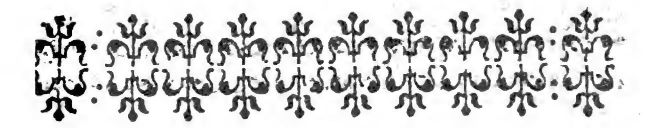
encloſt en ſoy la conſtance qui ne ſe trouue point ès choſes imparfaites : dont la mobilité ne procede que du deſir de changer de forme, ou la rendre plus parfaite. Et l'aimer procedant de la connoiſſance, il s'enſuit que ceux qui en ont plus, aiment auſſi dauantage. Or les hommes en ont plus, non ſeulement par leur capacité qui eſt plus grande, mais auſſi parce qu'ils ont plus de lumiere de la vie & mœurs de leurs femmes qui gardent la maiſon, qu'elles de leurs maris, obligez à exercer dehors la pluſpart des fonctions de la guerre, du negoce & autres de la vie ciuile. Car nous n'entendons icy parler que des femmes pudiques, leſquelles plus on connoiſt & plus on doit aimer. Auſſi, le manque d'affection ſeroit plus blaſmable en l'homme qu'en la femme, comme preſuppoſant vn plus grand defaut, à ſçauoir, outre ſon inconſtance, vn defaut de iugement s'eſtant trompé à ſon choix ; les hommes choiſiſſans ordinairement leurs femmes : & elles acceptans ſeulement les maris qui les recherchent. Car il y a grande difference entre la liberté qu'a noſtre volonté de ſe porter indifferemment à tel objet qu'il luy plaiſt ; & la ſeule alternatiue d'agréer, ou refuſer ce qui ſe preſente à elle. Si bien que la femme qui n'aime pas ſon mary, peut dire qu'elle ne s'eſt trompée qu'en vn point, qui eſt d'auoir accepté ce qu'elle deuoit refuſer : mais le mary en a autant comme il auoit d'objets au monde capables de ſon amitié. Auſſi, comme le mary eſt le chef & le maiſtre de la maiſon, il luy ſeroit reprochable d'eſtre inferieur à ſa femme au point eſſentiel & qui rend leur mariage heureux ou malheureux. Et Gracchus qui choiſit la mort pour faire viure ſa femme Cornelia, ayant tué le maſle des deux ſerpens qu'il auoit troué enſemble, ſur ce que les Augures luy en auoient aſſeuré l'effect comme il aduint, montre que nous n'aurions pas

faute d'exemples pour preuue de cette verité: comme celuy de Semiramis, qui n'ayant eu qu'vn iour le commandement en main, fit tuer son mary Ninus qui luy auoit esté indulgent iusques à ce point; & l'auoit tant caressée toute sa vie: & les 49. filles de Danaus qui tuerent toutes leurs maris en vne nuict, prouuent le mesme.

Le 3. dit. Que l'amitié s'estendant volontiers & estant accreuë par la necessité; la femme, comme la plus foible, a plus de besoin du support & protection de l'homme, qu'elle est par ce moyen obligée d'aimer dauantage, pour ce qu'elle y trouue son bien & sa perfection, beaucoup plus que les hommes, dont l'amour vient d'abondance & du desir de se communiquer. C'est pourquoy, comme la nature a pourueu au bien de chaque chose, luy ayant donné les moyens de paruenir à sa fin, en laquelle elle trouue son repos & sa perfection, elle n'a pas esté moins prouide à l'endroit du sexe feminin, de soy fragile & impuissant: ayant imprimé à la femme vne plus grande tendresse & inclination à aymer, pource que tout son heur dépend du bon ou mauuais traitement du mary, qui traite vne femme selon qu'elle luy témoigne plus ou moins d'amour. A quoy elles ont eu non seulement l'esprit plus porté; estans, comme il a esté dit, plus charitables & enclines à compassion: mais aussi la beauté d'vn corps plus delicat & poly, & par ainsi plus disposé à donner & receuoir de l'amour que celuy des hommes, dont les exercices requeroient vne temperature plus chaude & seche, pour suffire aux trauaux de la vie. Et s'il faut des exemples, le debat des femmes Indiennes à qui d'elles se ietteroit dans le feu des funerailles de son mary auec ce qu'elle auoit de plus precieux pour preuue de ce qu'elle l'auoit le plus aimé, suffit à prouuer cette conclusion; ne s'estant iamais veu d'hommes se mettre au feu

pour l'amour de leurs femmes. Voire, anciennement vn homme ayant quantité de femmes (coustume pratiquée iusques à present entre les Turcs) il leur estoit impossible d'auoir autant d'amour pour leurs femmes, comme elles pour leurs maris, s'estans de tout temps contentez d'vn seul, pour luy conseruer toute entiere leur affection : laquelle plus elle est commune & moins est-elle forte.





OCTANTE-QVATRIESME CONFERENCE.

1. *De la respiration.* 2. *S'il y a de la certitude aux Sciences humaines.*

ENcore que nostre chaleur naturelle soit d'vn degré plus éminent que l'élementaire, elle se conserue toutesfois d'vne mesme façon : sçauoir par l'adition d'vne nouuelle matiere, & donnant issuë aux vapeurs fuligineuses qui s'engendrent par tout, où il y a vne chaleur agissante sur l'humide : l'vn & l'autre se fait par le moyen de la respiration ; qui est l'attraction de l'air par la bouche ou les narines dans les poulmons, & de là dans le cœur ; où la plus pure partie de cét air est changée és esprits vitaux qui en sont aussi raffraischis & ventilez. Car encore qu'il en sorte autant par l'expiration, comme il en est entré par l'inspiration : toutefois, l'air qu'on respire ne se change pas moins en nos esprits : car ce qui en sort n'est pas de l'air seul, mais est accompagné des vapeurs chaudes & grossieres qui s'engendrent dans le cœur, foyer de nostre chaleur. Et comme la respiration est propre aux animaux parfaits : ainsi les imparfaits n'ont que la transpiration qui se fait, lors que le mesme air est attiré par les pores in-

sensibles du corps. Ce qui suffit aux animaux dont la chaleur est languide, comme les insectes, à l'enfant au ventre de sa mere, & à plusieurs femmes trauaillées de suffocation, qui sont aussi pour cela long-temps sans pouls. Et dautant que l'air tuë les poissons lors qu'ils y sont long-temps exposez, il n'a pû seruir à l'entretien de leur chaleur de soy fort petite. C'est pourquoy ils respirent de l'eau qui leur est plus familiere & naturelle : faisant le mesme en eux que l'air és autres animaux terrestres.

Le 2. dit. Comme les alimens doiuent estre conuenables aux parties du corps qu'ils nourrissent : le poulmon rare & spongieux attirant vn sang subtil & bilieux : la ratte, vn sang grossier & melancholique : ainsi les esprits de l'animal doiuent estre reparez par d'autres qui luy soient proportionnez, & dont la matiere soit conuenable, afin de pouuoir restaurer la perte continuëlle de cette substance spiritueuse, siege de la chaleur naturelle & de l'humide radical. C'est pourquoy ceux d'entre les animaux qui ont ces esprits aqueux, comme les poissons, ils les reparent par le moyen de l'eau qu'ils respirent par la bouche, la plus pure portion de laquelle eau se conuertit en leurs esprits, & la plus grossiere est expirée par leurs oreilles. Mais les autres animaux terrestres, dont les esprits sont aëriens & plus subtils, & dont la chaleur est plus sensible, lesquels pour cet effet ont des poulmons, ont eu besoin d'air pour seruir de matiere conuenable à ces esprits. Toutesfois auec cette difference, que comme selon la diuersité des poissons, les vns attirent vne eau plus subtile & tenuë, à sçauoir ceux des fleuues ; d'autres plus grossiere, comme les poissons de mer : & quelques-vns derechef encore plus grossiere, comme ceux qui demeurent dans les Estangs & la bouë. Ainsi selon que les animaux ont des esprits

fferens, les vns respirent vn air tenu, comme oyseaux : les autres plus grossier, comme les mmes & la pluspart des animaux : d'autres air presque terrestre & materiel, comme les ıpes : & entre ceux qui n'ont que la transpira- n, les mouches attirent vn air subtil, & les rs vn grossier.

Le 3. dit. Que nostre chaleur naturelle estant leste & diuine pouuoit bien estre rafraischie par ir : mais non nourrie & entretenuë, comme les rties de nostre corps le sont par les alimens so- les & liquides : car l'aliment doit estre en elque façon semblable à la chose nourrie, pour- qu'il se doit conuertir en sa substance. Or il y a point de proportion entre l'air grossier & ıpur tel qu'est celuy que nous respirons, & cet- substance celeste & incorporelle. Aussi la nour- ure ne se peut parfaire si la partie qui doit estre urrie ne retient quelque temps l'aliment pour preparer & se l'assimiler : mais au contrai- l'air attiré par la respiration est aussi-tost assé, qu'il a acquis vne chaleur au dedans, par ainsi deuenu inutile à rafraichir. Cet- respiration est vne action purement anima- & volontaire, puis qu'il est en nostre puis- nce de l'augmenter, diminuer ou interrom- e entierement, ainsi qu'il s'est veu en Lici- us Macer & Coma, lesquels au raport de Valere axime, se sont fait mourir en retenant leur vent.

Le 4. dit. Que la respiration estant absolu- ent necessaire à la vie n'auoit pas esté assujetie l'empire de la volonté, mais reglée par la na- ıre, pource qu'elle fait mieux ses actions que outes les deliberations des hommes. Aussi ne lasse-t-elle iamais, comme fait la faculté nimale, dont l'action n'est pas continuelle; elle qu'est neantmoins la respiration : laquel-

quelque autre peché ne le pourroit éuiter, y estant porté par l'humeur bilieux ou autre que produit la nature, à laquelle il est comme impossible de resister, & ainsi sembleroit innocent & puny mal à propos de ce qu'il n'auroit pas fait volontairement; sans laquelle volonté toutesfois il n'y a point de peché. D'ailleurs, l'homme ne seroit point variable, ains celuy qui seroit melācholique auroit tousiours des mœurs de mesme : le bilieux seroit tousiours en colere, le sanguin tousiours amoureux, le pituiteux seroit tousiours paresseux; & neantmoins nous voyons vn mesme homme exercer toutes sortes de vertus, & estre capable de tous vices. Enfin l'experience nous fait voir plusieurs bestes, qui ont non seulement vne mesme constitution de cerueau que l'homme, mais aussi vne pareille forme exterieure, comme les singes, qui ont aussi les os si semblables à ceux de l'homme, que du temps de Galien on se seruoit de leurs scelets au defaut de ceux des hommes : voire vn mesme temperament & toutes les parties internes semblables, comme les pourceaux, & il n'y a point de difference, ou si peu que rien, entre le cerueau d'vn homme & celuy d'vn veau : & neantmoins pas vn de ces animaux n'a des actions semblables à celles des hommes : lesquelles partant estans purement spirituelles & intellectuelles, doiuent dépendre d'vne cause de mesme; telle qu'est l'ame raisonnable, les actions de laquelle ne sont aucunement organiques : autrement elle seroit corporelle, pource qu'elle viendroit du corps, qui seroit la rendre mortelle.

Sur le second poinct, il fut dit. Que l'homme estant composé de deux parties, de l'ame & du corps, qui se lassent, ou s'ennuyent également par la societé indissoluble, qui leur fait s'entrecommuniquer leurs biens & leurs maux : l'amour de sa conseruation luy a fait rechercher tout ce qui

mes grosses aboutissent-là,ou en procedent.Or
st impossible que nous soyons faits entierement
ıblables à ce que nous voulons cõnoistre. Tier-
nent, cette impossibilité procede de nostre façon
sçauoir: laquelle se faisant par quelque conse-
ence de ce qui est déja connu, & ne connoissans
n venans au monde, nous n'y pouuons iamais
n sçauoir. Et quand nous y acquererions quel-
e connoissance, ce ne seroit que par nos sens
ternes & externes. Or tant les vns que les autres
it fautifs: & partant ne nous peuuent donner
connoissance certaine. Car pour les externes,
eil qui semble le plus certain de tous les sens,
esse, void les choses plus longues, iuge dans
au vn basten courbé qui ne l'est pas, & la
ıne de la grandeur d'vn fromage, qui approche
celle de la terre; trouue le Soleil plus grand à
n leuer & coucher, qu'à son midy: & vn méme
omme en vne mesme heure, tantost plus petit,
ntost plus grand, selon qu'il le void de loin ou
pres; le riuage semble reculer & les vaisseaux
bouger: les choses quarrées, rondes de loin:
ne colomne droite, plus menuë en haut. L'ouye
'est pas moins sujette à faillir, comme l'Echo &
trompette sonnée dans vn vallon nous fait
mbler le son deuant nous, qui est bien loin
erriere. La prononciation change les sens des
hoses, & il n'y a pas seulement de l'erreur en
hacun de ces deux sens, mais aussi au temps au-
uel chacun d'eux se fait, comme il se void au bu-
heron & en l'esclair. L'odorat & le goust, voir le
oucher méme, pour grossier qu'il soit, se trompent
ous les iours, non seulement és malades, mais
ussi és sains: & que font autre chose nos yvron-
gnes en salant & épissant leur palais, que le trom-
per à dessein, en écorchant par maniere de dire sa
peau, afin que le vin les pique plus sensiblement.
Mais la grande fausseté est en l'operation des sens

internes. Car nostre fantaisie se persuade souuent ouyr & voir ce qu'elle n'oyt ny void point; & nostre raisonnement est si foible, qu'à peine trouue-t'il en plusieurs disciplines vne demonstration, laquelle seule neantmoins engendre la science. Aussi est-ce l'auis de Democrite, que la verité s'est cachée dans vn puits, pour n'estre point trouuée des hommes.

Le 2. dit. Sçauoir est connoistre la cause par laquelle la chose est, & estre tres-asseuré qu'il n'y en peut auoir d'autre, en prenant le mot de cause pour principe. D'où vient que lors que les hommes connoissent par les sens, par les effets, par les accidens externes, ou telles autres choses, qui ne sont pas la cause, ils ne peuuent dire, sçauoir ny connoistre par science: qui requiert que l'entendement soit entierement satisfait en sa connoissance, en laquelle s'il trouue quelque doute il n'a pas vne science, mais vne opinion. Cette connoissance scientifique ne se trouue en aucune autre discipline qu'en la Logique & Geometrie, pour la certitude de leurs principes, si clairs qu'ils sont connus également de tous; voire des plus ignorans, qui ne doiuent sinon comprendre leurs termes pour en demeurer d'accord. Tels que sont ceux-cy. Tout ce qui se dit du genre, se dit de l'espece: & ce qui ne se dit point du genre, ne se dit point de l'espece: ce qu'on appelle estre dit de tout, & de nul. Si à choses égales vous adjoustez choses égales, le restant sera égal. Et si à choses égales vous adjoustez choses inégales, le reste sera inégal. Car comme les bestes ont vne faculté naturelle, qui est le sens commun, ou l'estimatiue, par laquelle elles iugent de la conuenance ou disconuenance des objets dés la premiere fois qu'ils se presentent à eux: l'homme outre cette puissance naturelle qui luy fait iuger des objets sensibles, en a vne autre particuliere, qui est l'intellectuelle, par le moyen de

uelle il est dit estre tout en puissance, pource
il peut connoistre tout & iuger de la verité ou
sseté des choses vniuerselles, qui sont les prin-
es. Et comme l'œil voyant du blanc ou du noir,
e assez quelle couleur c'est sans en chercher
re part des raisons que dans soy-mesme, ainsi
tre intellect reconnoist la verité des principes
connoissance par soy-mesme, sans l'emprunter
ucune autre faculté, voire sans l'habitude d'au-
ie science, pour ce que ces principes estans pre-
ers que la science dont ils sont principes, doi-
nt estre plus clairs & plus connus qu'elle, d'où
appelle intelligence l'habitude ou connois-
ce de ces premiers principes. Ainsi demandez
n Geometre, pourquoy le tout est plus grand
sa partie, il ne vous en sçauroit donner au-
raison, sinon que c'est vn principe connu de sa
ure.

e 3. dit, Que de fait la Geometrie estant vne
noissance de veritez eternelles par des princi-
infaillibles, estoit tres-certaine. Aussi vne mar-
de sa certitude est qu'on n'y propose point, ny
demonstre pourquoy vne chose est telle, mais
ement on demonstre qu'elle est telle. Comme
propose & l'on demonstre qu'en vn mesme
nent de cercle tous les angles sont esgaux: mais
pourquoy en vn mesme segment de cercle
s les angles sont égaux; parce que c'est vne ve-
, laquelle vient en nostre connoissance par
cipes certains & propositions prealablement
ontrées, aussi certaines que les principes mes-
: & c'est pourquoy on demontre cette verité,
elle n'a pourtant aucune cause de son existen-
omme les choses caduques & perissables; veu
lle n'en peut auoir de materielle, estant déta-
de toute matiere, ny d'efficiente, car l'agent
est aucunement consideré: ny de formelle,
gle de sa nature n'estant qu'vne inclination de

lignes, non plus que la fin, cela n'estant fait à aucune intention. De mesme on démontre que quatre nombres estans proportionnaux, ou bien quatre lignes proportionelles, (c'est à dire quand il y a telle raison du premier au second, que du tiers au quart) le plan des extremes est égal au plan des moyens : mais non pourquoy, question qui ne se rencontre qu'és choses douteuses.

Le 4. dit. La science estant desirée de tous les hommes, qui ont eu pour ce sujet vn intellect capable de toutes sortes de connoissances, elle se doit rencontrer en quelques sujets : veu que la nature n'imprime iamais vn desir general d'vne chose qui n'est point. Et puis qu'il y a des causes de tout, il doit y auoir vne science de ces causes. Mais la multitude des causes apparentes fait que souuent on ignore la veritable, & l'on prend l'vn pour l'autre, l'ombre pour le corps, & l'apparence pour la verité. Ce qui ne prouue pas qu'il n'y ayt point de sciences : mais bien qu'il y a peu de sçauans. Car Socrate qui se disoit ne sçauoir autre chose, sinon qu'il ne sçauoit rien, & les Pyrrhoniens qui doutoient de tout, auoient mesme vne science de leur ignorance. Aussi les hommes ayans vne connoissance exacte des choses particulieres par les sens, ils paruiennent necessairement à vne connoissance des vniuerselles où consiste la science. Comme celuy qui a experimenté en plusieurs que le sené a purgé leur melancholie, acquiert de soy-mesme cette connoissance generale que tout sené purge l'humeur melancholique. Et au contraire celuy qui sçait en gros vne proportion generale, la peut appliquer de soy-mesme à tous les particuliers: tant il y a de connexion entre les choses vniuerselles & particulieres, en laquelle consiste le fruit de la science.

Le 5. dit. Puisque toute connoissance dépend d'vne autre prenotion, qui est ce qu'on appelle

principes : veu qu'ils composent les sciences, ils les doiuent distinguer. C'est pourquoy les connoissances seront dites certaines ou incertaines, selon que les notions préexistentes sur lesquelles elles sont fondées sont certaines, ou non. Car toute connoissance est fondée sur quelques connoissances precedentes, mais les vnes sont claires & certaines, les autres ne le sont pas. Or entre ces principes il y en a de generaux qui sont communs à toutes les sciences : comme ceux-cy de Metaphysique. En toutes choses l'affirmation ou negation est veritable : Ce qui n'est point, n'a aucune proprieté. Outre lesquels il est necessaire d'en auoir d'autres particuliers & propres à la science, qui soient vrays, premiers, immediats, causes de la conclusion, precedens & plus connus qu'icelle. Six conditions requises aux principes pour auoir vne demonstration. Ils doiuent estre vrays & non faux : car le faux n'est point, ce qui n'est point ne peut estre cause de ce qui est, ny par consequent vn faux principe cause d'vne vraye demonstratiõ: premiers, c'est à dire, qui ne se puissent prouuer par d'autres : immediats, qui soient tellement conjoints auec l'attribut, qu'il n'y a rien entr'eux-deux qui les puisse lier plus estroitement : causes de la conclusion, c'est à dire, que ce principe soit cause necessaire de cette verité, & partant soient precedens & plus connus. Comme prenant pour principe que l'interposition d'vn corps opaque entre la lumiere & vn corps illuminé, fait ombre dans ce corps : nous concluons que toutes les fois que la terre se trouuera interposée entre le Soleil, qui est la lumiere, & la Lune, qui est le corps illuminé, il arriuera necessairement qu'il y aura de l'ombre au corps de la Lune, qui est son éclypse.

Le 6. dit. Que c'est ce qui a trompé Socrate,

re, ou en la manie. Elle est mesme contrainte de quitter son corps, lors qu'vne fiévre violente a tellement depraué ses humeurs, que le temperament necessaire à sa reception ne s'y trouue plus. Doncques elle suit le temperament des humeurs. Ainsi pource que nous voyons que lors qu'il n'y a point de matiere cõbustible, le feu ne peut estre introduit en quelque sujet, & qu'il s'éuanoüit lors que cette matiere est consumée, nous disons que le feu suit la matiere combustible, & se rend de la nature, grandeur & autres qualitez d'icelle. Aussi Hypocrate dit, que les nations sont guerrieres ou lasches, laborieuses ou non, de bonne ou mauuaise nature, selon la diuersité des climats & des terres qu'ils habitent, qui les rendent diuersement temperées. De là vient qu'en Asie où l'air est temperé & moins sujet aux changemens que l'Europe ou l'Afrique, les hommes sont plus sains & plus beaux, leurs mœurs plus égales & loüables : au contraire, des pays plus froids ou plus chauds où les hommes sont plus cruels ou plus boüillans, plus hardis ou plus timides ; & ceux qui habitent les montagnes & lieux infertils sont plus industrieux : au contraire, ceux dont le sol est fertil sont volontiers plus paresseux. D'où vient qu'entre les Grecs, les Thebains & tous les Bœotiens, dont le vray pays estoit gras & l'air fort grossier, estoient fort lourds, & les Atheniens fort subtils; ce qui faisoit dire qu'à Athénes l'on naissoit Philosophe : au contraire ce fut vne chose prodigieuse de voir vn Anacharsis sage entre les Scythes. Hypocrate y adjouste encor les saisons, selon le changement desquelles les mœurs se trouuent aussi diuerses. Or tout cela ne peut agir sur les ames que par l'organe du corps, & par ainsi changent les humeurs & impriment vne nouuelle qualité aux parties d'iceluy.

Le 4. dit. Iusques aux enfans à la mammelle,

qui n'ont pû encore contracter aucune habitude vicieuse ou vertueuse, on reconnoist neantmoins desia à quoy les encline la temperature de leurs corps : les vns donnans des indices de courage, les autres de timidité : les vns estans honteux, les autres impudens: quelques-vns gourmans, les autres sobres : & si tost qu'ils commencent à parler, les vns menteurs & les autres veritables. Et encore que deux enfans soient instruits d'vn mesme Precepteur, souuent celuy qui se trauaillera le plus sera moins sçauant que l'autre, lequel aura vn temperament propre à la science, qui luy viendra comme d'elle-mesme, & à laquelle aussi il sera enclin, comme vn autre à la marchandise, aux ouurages de la main, aux voyages, à la guerre : ou cettuy-cy sera querelleux, cettuy-là respectueux & sage; tel sera né à la seruitude & tel autre preferera sa liberté à vn Royaume. De sorte que non seulement les actions morales de la volonté, mais aussi celles de l'entendement dépendent absolument du corps, l'ame estant d'vne nature spirituelle qui ne peut de soy produire aucun effet sensible sans l'emprunt de quelque corps : non pas mesmes tandis qu'elle est en cette prison exercer ses actions propres, comme de vouloir & d'entendre : l'vn & l'autre dépendans des phantosmes qui sont les especes intelligibles que l'intellect agent forge dans le patient, sur le modele de celles qui ont esté portées par le sens en l'imagination : d'où vient que si elles sont deprauées, ou alterées par les esprits, ou les humeurs qui se portent au cerueau, le raisonnement en est diminué, depraué, ou aboly entierement, les esprits confondans lors tellement ces phantosmes, que l'intellect n'y peut faire ses reueuës, ny les composer, ou diuiser pour en tirer ses conclusions & former ses connoissances. Car nos ames ne different en elle que par les esprits, dont la tenuité & lucidité est propre à la con-

emplation; la quantité rend l'homme hardy, leur
nflammation le rend phrenetique, leur defaut fait
a poltronnerie & paresse. Aussi ces esprits ayans
eu seruir également aux actions de l'ame & du
orps, ont esté faits d'vne nature moyenne entre
: corps & l'esprit, d'où ils sont appellez des corps
pirituels, & sont cause qu'il y a vne proportion &
apport entr'eux, qui fait que l'ame & le corps
onuenans en vn troisiesme, qui sont ces esprits, ils
onuiennent entr'eux-mesmes, & par ce moyen
entre-cõmuniquent leurs passions & affections.
insi les maladies du corps rejalissent sur l'ame,
ont elles troublent les operations, pource que les
prits se portans aux parties dolentes abandon-
ent le cerueau, dans lequel l'ame ne peut agir
ns esprits : l'humeur bilieux dans les ventricules
u cerueau, ou vne tumeur & sphacele y forment
manie : le sang échauffé fait la folie simple ac-
ompagnée de ris, l'humeur melancholique pro-
uit vne folie serieuse. Pareillement le corps se
ssent des passions de l'ame: ainsi la crainte le fait
embler & paslir, la colere écumer, la honte rou-
r : tout cela par les esprits.

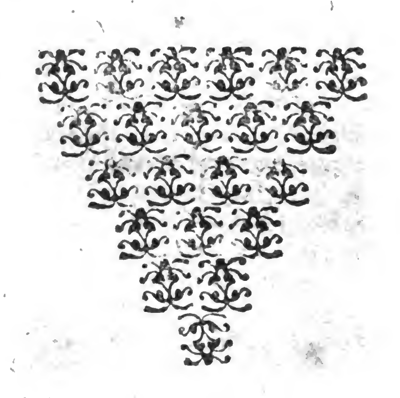
Le 5. dit. Que si les mœurs dépendoient du
mperament, les vertus s'aquerroient facilement
r le moyen des alimens : car comme le tempe-
ment dépend des humeurs & des esprits, ceux-
procedent des alimens : ce qui semble ridicu-
Car en ce faisant, non seulement les diuines
nctions de l'ame dépendroient des viandes,
ais de toutes les autres choses non naturelles, qui
oit assujettir la Reyne à ses seruantes, rendant
clave la volonté, & luy ostant sa liberté, qui l'a
it estre ce qu'elle est. Aussi la Theologie ne
ut compatir auec cette conclusion, qui exempte-
it les personnes de blasme pour le rejetter sur la
ture, ou l'autheur d'icelle. Car celuy qui feroit
e mauuaise action de colere, ou commettroit

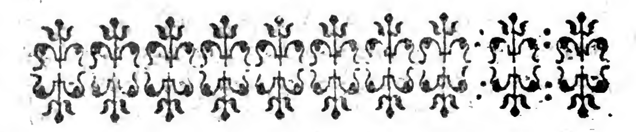
quelque autre peché ne le pourroit éuiter, y estant porté par l'humeur bilieux ou autre que produit sa nature, à laquelle il est comme impossible de resister, & ainsi sembleroit innocent & puny mal à propos de ce qu'il n'auroit pas fait volontairement; sans laquelle volonté toutesfois il n'y a point de peché. D'ailleurs, l'homme ne seroit point variable, ains celuy qui seroit melācholique auroit tousiours des mœurs de mesme : le bilieux seroit tousiours en colere, le sanguin tousiours amoureux, le pituiteux seroit tousiours paresseux; & neantmoins nous voyons vn mesme homme exercer toutes sortes de vertus, & estre capable de tous vices. Enfin l'experience nous fait voir plusieurs bestes, qui ont non seulement vne mesme constitution de cerueau que l'homme, mais aussi vne pareille forme exterieure, comme les singes, qui ont aussi les os si semblables à ceux de l'homme, que du temps de Galien on se seruoit de leurs scelets au defaut de ceux des hommes : voire vn mesme temperament & toutes les parties internes semblables, comme les pourceaux, & il n'y a point de difference, ou si peu que rien, entre le cerueau d'vn homme & celuy d'vn veau : & neantmoins pas vn de ces animaux n'a des actions semblables à celles des hommes : lesquelles partant estans purement spirituelles & intellectuelles, doiuent dépendre d'vne cause de mesme; telle qu'est l'ame raisonnable, les actions de laquelle ne sont aucunement organiques : autrement elle seroit corporelle, pource qu'elle viendroit du corps, qui seroit la rendre mortelle.

Sur le second poinct, il fut dit. Que l'homme estant composé de deux parties, de l'ame & du corps, qui se lassent, ou s'ennuyent également par la societé indissoluble, qui leur fait s'entrecommuniquer leurs biens & leurs maux : l'amour de sa conseruation luy a fait rechercher tout ce qui

Le 7. dit. Qu'il y a fort peu de sciences, parce qu'il y a peu de principes & propositions demonstrables. Car les contingentes ne le sont pas, ny mesmes les absoluës. Et de là vient que le futur ne se peut demonstrer : d'où s'ensuit l'incertitude de la Politique. Les seules propositions demonstrables sont donc les necessaires, dont les veritez sont permanentes & eternelles de toute eternité : lesquelles aussi sont toutes necessairement demonstrables, pource qu'elles ont des principes infaillibles : mais pourtant entr'elles il n'y a que celles dont les principes sont connus par les hommes qui soient demonstrables par les hommes. Ainsi il est certain que le debordement du Nil, ou le flux & reflux de la mer ne sont demonstrables, pource qu'ils ne les connoissent point. Ce qui rend ceux-là ridicules qui se promettent de tout demonstrer.

Les points pour la huitaine. 1. Si les mœurs de l'ame suiuent le temperament du corps. 2. Des Spectacles.





OCTANTE-CINQVIESME CONFERENCE.

1. Si les mœurs de l'ame suiuent le temperament du corps. 2. Des Spectacles.

L'Homme ayant à conuerser auec ses semblables, a deu les connoistre, non seulement par vn instinct qui luy est commun auec tous les autres animaux : & leur fait rechercher vne chose & fuyr l'autre, mais aussi par vne experience & habitude qui en procede : laquelle ne peut se prendre des ames, pource qu'elles n'entrent point dans le commerce des hommes sinon par leurs actions, qui sont les mœurs : lesquelles se trouuans extrémement diuerses, leur difference ne peut proceder de la diuersité de ces ames qui sont estimées toutes égales, mais bien de celle des corps dans lesquelles selon leur diuerse temperature, l'ame agissant produit cette varieté de mœurs & d'actions. Et comme dans les naturelles & animales vne mesme ame digere dans le ventricule, fait le sang dans le foye & dans les veines, void par les yeux, parle de la langue & raisonne dans le cerueau : ainsi elle-mesme est tantost triste, lors que l'humeur melancholique domine le corps : tantost gaye, lors que le sang se trouue en abon-

dance : & tantost en colere, quand la bile est agitée.

Le 2. dit, Que l'ame estant la forme, & le corps la matiere, elle deuoit estre cause de toutes les actions humaines, & non le corps qui les reçoit, puisque l'ame informe & parfait le corps, & engendre en luy l'habitude qui produit les mœurs & actions. Aussi le cheual ne gouuerne pas l'escuyer, mais cettuy-cy le cheual, & c'est à luy que doit estre imputé l'honneur ou le blasme de la course. Or l'ame fait l'office de caualiere, & le corps celuy de cheual. Et quand bien l'ame ne seroit qu'vne qualité, comme ont voulu dire les plus prophanes, au moins luy faudroit-il conseruer le mesme priuilege qui est donné à la qualité qui domine en chacun composé : laquelle ne luy baille pas seulement le nom, mais aussi l'action, comme il se void és medicamens composez, où celuy des simples qui est le plus actif, l'emporte au dessus des autres. Le musc se fait sentir pardessus toutes les odeurs, l'amertume & la saleure pardessus toutes les saueurs. Joint que si le corps & ses humeurs donnoient les mœurs, vn mesme homme ne pourroit pas d'ignorant deuenir sçauant : & iamais la seule leçon de Xenocrate n'eust fait quitter à vn yurogne sa couronne de fleurs en deuenant luy-mesme Philosophe. Les exemples de tant de grands personnages assez mal départis des graces du corps, dementent les indices qu'on veut tirer de ce corps pour les mœurs de l'ame : & font croire que ce que les hommes ont remarqué quelques signes de malices en d'autres: comme en Zoile d'auoir la barbe rousse, la bouche noire, estre boiteux & lousche : en Thersite & Irus d'auoir la teste pointuë, montrent plustost la malice, ou ignorance de ceux qui font ces telles remarques, qu'elles ne prouuent pas que les dispositions du corps en soient la veritable cause. C'est pourquoy nous voyons des gens de fem-

eut restablir les forces languissantes de l'vn &
e l'autre. Et comme l'ame tire du profit par l'en-
etien de son corps, & du plaisir qui s'insinuë ius-
ues à elle par les organes corporels : ainsi estoit-
raisonnable pour euiter le vice d'ingratitude, &
y faire aussi porter quelque chose en cette com-
unauté, qu'elle rendit le change au corps, le re-
eant & luy donnant du plaisir : ce qu'elle fait
ar les connoissances qu'elle s'acquiert, entre les-
uelles les moins laborieuses sont les plus recrea-
ues, telle qu'est celle qui luy vient par la veuë.
ar l'ouye ne fait connoistre les choses que les
nes apres les autres : mais la veüe les montrant
outes à la fois, elle satisfait bien plus pleinement
ce desir de sçauoir qui nous est naturel. Et de là
ient, que depuis le peuple iusques aux plus
rands prennent tant de plaisir aux spectacles, que
s anciens Romains gageoient des Histrions &
omediens : entre lesquels Ciceron a loüé publi-
uement Roscius, qui seul auoit douze mil escus
: gage du peuple Romain. Ils employoient les
euenus des bois aux enuirons de Rome dediez à
urs Dieux pour l'entretien des Theatres, Am-
hitheatres, Cirques & autres lieux destinez à ces
pectacles, où les Senateurs & Chevaliers auoient
s quatorze premiers rangs : pour la commo-
ité desquels Q. Catulus couurit la scene de voi-
s de fin lin : Lucius & Cinna en firent vne ver-
tile : Publius Clodius fut le premier qui l'or-
a de peintures & tableaux : C. Antonius la
ouurit d'argent : Murena en fit vne d'argent
ir : Trebonius en fit dorer vne : d'autres la mar-
ueterent d'yuoire : Neron sema tout l'espace
u Cirque où couroient les cheuaux, de sable d'or,
: le couurit de voiles estoilez en forme de ciel :
Heliogabale fit vn Euripe de vin aux jeux Cir-
enses, dans lequel il fit representer vn combat
aual ; comme si les plus meschans Princes n'eus-

sent pû couurir leurs forfaits d'vne plus specieuse & agreable liberalité enuers le peuple. Ces spectacles estoient mesmes employez aux funerailles des grands Princes, & faisoient parties du seruice de leurs Dieux. Ils diuertissent les grands, font oublier l'affliction aux miserables: sont la vraye medecine de l'ame, le liure des ignorans & le seul moyen de faire veritablement reuiure les siecles, en representant les choses passées.

Le 2. dit. Qu'il n'y auoit rien de si ennemy des bonnes mœurs que la frequentation des Theatres, & la plupart des autres spectacles : d'autant plus dangereux que les choses qui se representent aux yeux s'impriment plus viuement dans l'esprit que par aucun autre sens. Ce qui a fait dire à Aristote, que les Comedies deuoient estre deffenduës : & à saint Augustin, que toutes les actions des theatres sont contraires à la pieté & honnesteté. C'est aussi l'opinion de tous les Peres, & entr'autres de Tertullien, qui en a fait vn liure exprés ; dans lequel il blasme toutes sortes de spectacles, comme procedans de la superstition du Paganisme, causans des troubles & querelles : voire mesmes rendans les hommes capables de toutes sortes de meschancetez par l'impression de leurs exemples. Car les spectacles des Mimes & Pantomimes sont ridicules ; ceux des danseurs de cordes inutiles : les farces dangereuses & ennemies de la pureté : la Comedie, qui est toutesfois le moins dangereux de tous les spectacles, outre la perte du temps qu'elle consomme, rend les esprits lasches & effeminez, & plus susceptibles des passions qui y sont representées : la Tragedie est trop triste pour seruir de diuertissement à nostre ame. Si vous passez de là aux Escrimeurs à outrance, y a-t'il rien plus inhumain & qui rende les hommes plus barbares, que de voir ses semblables s'entretuer de

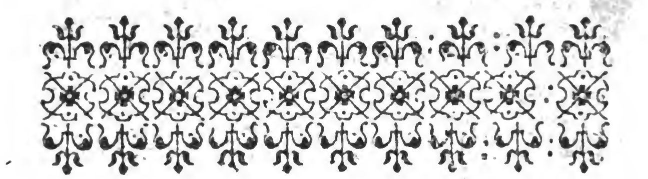
ſang froid, encore plus les expoſer aux beſtes : & touſiours c'eſt vne dangereuſe pratique que d'accouſtumer les yeux aux meurtres & à des ſpectacles de ſang : la nature eſtant aiſément peruertie par la couſtume. Auſſi tous les Hiſtrions, Mimes, Acteurs de Tragedies & Comedies, Gladiateurs & telles autres perſonnes ont touſiours eſté declarées infames & incapables d'exercer aucune charge publique : iuſques-là que les Empereurs Theodoſe, Arcade & Honorius défendent en la loy 4. *C. de ſpectaculis, ſcenicis & leonibus*, de ſoüiller leurs images ſacrées par la compagnie de celles des gens qui montent ſur le theatre, qu'il met en meſme rang que les corrupteurs de la chaſteté. Et les Romains qui les ont plus pratiqués qu'aucune nation, en ont reſſenty l'inconuenient : lors que les plus puiſſans ſe ſont rendus maiſtres de la Republique, par le moyen des ſpectacles qu'ils faiſoient voir au peuple qu'ils tiroient ainſi à leur party : comme Iules Ceſar, lequel eſtãt Ædile, & ayant fait voir des gladiateurs, des chaſſes, des jeux, & des courſes, & fait des feſtins ſomptueux au peuple Romain, il le crea ſouuerain Pontife, bien qu'il eut Q. Catulus & Seruilius Iſauricus grands perſonnages pour competiteurs ; ce qui luy ſeruit de marche-pied à la Souueraineté, où Suetone remarque qu'il y eut vne ſi grande confuſion de peuples que les ruës eſtoient remplies de tentes, & que pluſieurs y furent eſtouffez, entr'autres deux Senateurs.

Le 3. dit. Que les ſpectacles ſont bons ou mauuais ſelon les choſes qu'ils repreſentent. Mais abſolument parlant ils doiuent eſtre permis, non ſeulement pour occuper & diuertir les hommes ; mais auſſi pour exercer la ieuneſſe qui ne peut touſiours voyager, les animer à la vertu : leur donnant des recompenſes de leur courage, comme faiſoient autresfois les Grecs qui ordonnoient des ſtatuës, des couronnes d'or, d'oliue, de palme, d'ache & autres

tels prix à ceux qui auoient vaincu à la course, à la luitte, au ceste, & tels exercices, les conduisans dans la ville de leur naissance en char triomphal : se montrans si soigneux des jeux Olympiques, qu'ils en commirent la charge aux Sconiens apres que Corinthe, où ils se faisoient, eut esté razée par les Romains, qui transfererẽt ces jeux dans leur ville à la suasion de Caton, aussi pour la mesme fin d'aguerir leur jeunesse. Car tout ainsi qu'il y a des esprits que l'vtilité delecte, il n'y en a pas moins que le plaisir entraisne : & des plaisirs, il n'y en a point de plus innocent & communicable que celuy de la veuë.

Les points pour la huitaine. 1. Des Iours caniculaires. 2. Des Méchaniques.





OCTANTE-SIXIESME CONFERENCE.

1. *Des Iours caniculaires.* 2. *Des Mechaniques.*

Comme il est tres-seur que les Astres agissent sur les corps sublunaires; ainsi n'est-on pas d'accord du moyen: les vns disans qu'ils leurs impriment quelques qualitez par le mouuement: d'autres par la lumiere: les autres par leur influence, aucuns par tous ensemble: produisans la chaleur par les deux premiers: & les autres effets plus extraordinaires par les influences. Car tout ce qui se meut échauffe: comme aussi toute sorte de lumiere vnie, iusqu'à celle de la Lune, auec les rayons de laquelle on pourroit faire des miroirs ardens aussi bien qu'auec ceux du Soleil. Mais pource que les agens naturels ne peuuent agir par de là les bornes de leur puissance, qui est limitée à proportion de leur nature, la chaleur engendrée de la lumiere & du mouuement icy bas estans aussi de ce genre, ne pourra produire que son semblable, la chaleur, ou telle autre alteration dans les inferieurs, mais non des changemens si estranges & si dereglez, non seulement dans la temperature & disposition de

l'air; mais de chacun autre corps. Comme ce qu'il fait quelquesfois plus chaud, ou plus froid en vne mesme éleuation du Soleil, cela ne peut estre attribué à son approche ou éloignement, ou à l'incidence de ses rayons perpendiculaires ou obliques; mais ce changement doit proceder de la conjonction, opposition, ou regards differends des autres Astres. Entre lesquels la Canicule a des effets fort extraordinaires : comme de rendre les corps lasches & debiles, faire enrager les chiens, tourner le vin dans les caues, boüillonner la mer, émouuoir les lacs, & échauffer tellement l'air, que Pline nous asseure que les Dauphins se tiennent cachez les trente iours que durent ces caniculaires : dequoy il s'estonne d'autant plus qu'ils ne peuuent respirer dans l'eau, ny aussi sur la terre : mais partie en l'air & partie en l'eau. Ainsi l'experience a fait reconnoistre que les Hyades ou Pleïades (qui sont des estoilles situées au dos du Taureau) auoient vne qualité tellement humide qu'ils causent tousiours la pluye à leur leuer, qui arriue au mois de Nouembre; comme l'Arcturus ne se leue iamais sans amener gresle ou tempeste : la Lune estant pleine, les huistres, moüelles & seue des arbres le sont aussi : c'est pourquoy les bois couppez en pleine Lune se pourrissent plustost : & Pline conseille de les coupper durant les iours caniculaires que l'ardeur de la saison a desseché toute l'humidité aqueuse des arbres, qui est cause de leur pourriture.

Le 2. dit. Que la vanité des Astrologues qui se sont imaginez des monstres & diuerses figures dans le Ciel, afin de faire passer leurs fantaisies en l'esprit des hommes pour veritables, en leur attribuant des effets imaginaires, a feint deux chiennes dedans le Ciel: l'vne qu'ils ont nommée la petite, composée de deux estoilles : l'autre de

dix-huit, dont la plus grande est la plus luisante des estoilles qui paroissent en nostre hemisphere, & est en la gueule de cette chienne, que les Grecs & les Latins ont appellé Sirius, & luy ont donné tant de force qu'ils ont creu que la conjonction d'icelle auec le Soleil au point de son Orient caussoit les ardentes chaleurs de l'Esté: voire mesme les peuples de l'Isle Cée prés Negrepont, au rapport de Ciceron, tiroient du leuer de cette estoille vn presage de toute l'année, qu'ils croyoient deuoir estre pluuieuse, si elle paroissoit obscure & nebuleuse, ou au contraire. Mais cette conjonction du Soleil auec elle ne cause ces chaleurs si insupportables; ny aucune autre des estoilles fixes n'est cause du changement de l'air, tant pour la grande distance, que pource qu'estans toutes de mesme substance elles ne peuuent auoir des qualitez contraires les vnes aux autres: comme aussi à cause de la retrogradation de leur sphere qui va d'vn mouuement contraire au premier mobile, à sçauoir d'Occident en Orient: lequel mouuement, bien qu'il soit insensible en peu d'années; neantmoins l'est beaucoup au bout de plusieurs siecles. Comme il se iustifie dans la canicule: laquelle Ptolomée remarque és tables de son temps au 18. degré 10. minutes des Iumeaux. Alphonse Roy de Castille la mit du sien au 4. degré de Cancer, & maintenant elle se trouue au neufiéme 54. minutes selon Ticho, & au 9. 30. minutes selon Copernic. D'où se void qu'apres plusieurs années cét astre deuroit se rencontrer dans les signes d'Hyuer, que mesme il s'est trouué au temps de la creation au signe d'Aries vers l'equinoxe du Printemps, & que par consequent les iours caniculaires se trouueroient au temps des grandes froidures. Enfin si cette conjonction auoit vne telle force les iours caniculaires seroient chauds & brûlans; & neantmoins il se trouue des années où ils

hydrauliques, ou machines se mouuãtes par l'eau, que les rouës & pompes y joüent continuellemẽt: que le vent, cõme vn animal attaché, est asseruy à faire tourner vne meule de moulin, ou ménagé par l'art admirable de la nauigatiõ, ou employé à d'autres vsages par les Eolypiles: que le feu, le plus noble de tous les élemens, se rend le valet de ses plus vils ouuriers & artizans, ou sert à réjouyr la veuë par les gaillardes inuentions de quelque ingenieur, ou employe sa violẽce à armer nos foudres biẽ plus puissans que ceux des machines anciennes de Demetrius. La terre est le theatre de toutes ces inuentions; si elle se pẽsoit rebeller à ces machines, elles l'enleueroient toute entiere, cõme Archimede s'en est vanté. Par son moyen le Soleil descend en terre & employe toute la chaleur que la nature luy a donnée par l'vnion de ses rayons à faire plus icy que dans sa sphere. La curiosité de l'homme l'a mesme porté iusqu'au Ciel par ses instrumens astrologiques: de sorte qu'il ne se fait rien aujourd'huy dans cette republique des astres qu'elle ne sçache & dont elle ne tienne registre.

Le 3. dit. Que tous les arts ayãs besoin d'instrumens pour parfaire leurs ouurages, ils doiuent tout ce qu'ils sont à la Mechanique, qui leur fournit d'outils & d'inuentions. Car elle a donné l'enclume & le marteau au forgeron, la scie & la cognée au Charpentier, le rabot & la tarriere au Menuisier, la regle à l'Architecte, l'équierre au Masson, le compas au Geométre, l'astrolabe à l'Astronome, l'épée & le mousquet au Soldat: bref, elle a fait comme d'autres mains à l'homme. C'est elle qui a inuenté le papier, l'escriture, l'Imprimerie, la boussole, le canon en ces derniers siecles: & aux precedens les helepoles ou brise-villes, les ponts volants, les tours ambulatoires, les beliers & les autres machines de guerre, qui donne la loy au mõde. C'est par elle qu'Archimede atiroit à soy sãs peine vn vaisseau que toutes les forces de la Sicile

ne pouuoient ébranler : & par le moyen de laquelle il fit voir à son Prince Heron tant de beaux artifices, vn ciel de verre dans lequel estoient tous les mouuemens celestes : & sur le modelle duquel il a basty la sphere qui nous reste encore à present. Il faisoit brûler les vaisseaux Romains iusques dans leur port, deffendit long-temps la ville de Siracuse contre l'armée Romaine, conduite par le braue Marcel. Et à vray dire ie ne m'estonne pas si ce grand Archimede (rauy comme il estoit si souuent dans le ciel des mechaniques, qui est vne plage toute separée du tracas du reste des hommes) estoit en si grande reputation. Car si les hommes sont estimez selon leur force, n'est-ce pas vne merueille qu'vn homme seul par le moyen des mechaniques puisse enleuer autant que dix, que cent, voire que mille autres ? Ce qui faisoit prometre au méme Archimede que si on luy donnoit vn point hors du monde pour y mettre le pied, il enleueroit cettuy-cy, non tant pource que la supposition est impossible comme estoit celle d'Æsope, qu'on fermast toutes les riuieres qui entrent dans la mer & que son maistre la boiroit ; ou qu'on luy portast des pierres en l'air, & qu'il y bastiroit, comme pour estre la chose demonstratiue. Car ceux qui sçauent l'effet de la vis sans fin, ou des rouës posées les vnes sur les autres, doiuent confesser que multipliant leurs forces autant de fois comme on leur adjouste de nouuelles rouës auec leurs vis, il n'y a point de puissance humaine qui luy puisse resister, vn enfant pouuant par ce moyen déplacer toute la Ville de Paris, voire toute la France, si elle estoit sur vn plan mobile. Mais ce qu'il y a de plus merueilleux est la simplicité des moyens, dont cette Reyne des arts la Mechanique se sert pour produire de si excellens effets : car Aristote qui en a fait vn liure, ne luy donne pour principe que le leuier, son hypomo-

chlyon ou support, & la balance, estant certain que d'eux trois multipliez procedent toutes les machines, tant automates que celles qui sont agitées par la force du vent, du feu, de l'eau ou des animaux tels que sont les moulins à vent, & à eau & à cheual, le tourne broche à la fumée & tant d'inuentions qu'il n'y en a pas moins que de choses au monde. Non seulement tous les arts trouuans du soulagement en cettuy-cy qui est digne des Roys & des grands : mais chacun en particulier du diuertissement és rares secrets qu'en sçauent faire esclorre ceux qui s'y donnent auec science & demonstration.

Les points de la huitaine, à laquelle seront prises les vacations à l'ordinaire, iusqu'au premier Lundy d'apres la S. Martin. 1. Si l'immortalité de l'ame se peut prouuer par raisons naturelles. 2. Si les voyages perfectionnent l'homme.



OCTANTE-SEPTIESME CONFERENCE.

1. Si l'immortalité de l'ame se peut demonstrer par raisons naturelles. 2. Si les voyages sont necessaires à vn honneste homme.

CEux là sont des plus iniustes qui demandent à la Physique, la preuue des choses surnaturelles, telle qu'est l'immortalité de l'ame. Car estant la science des corps naturels entant qu'ils sont sujets au changement, elle ne traitte de l'ame, sinon entant qu'elle informe le corps, & qu'elle participe, ou est cause de ce changement : bien loin de la connoistre exempte de toute mutation, c'est à dire immortelle. Non qu'elle ne soit telle en soy, ses effets admirables & iusques à ses pensées qui vont au de là des espaces imaginaires : sa façon d'agir : ce qu'elle rajeunit quand nous vieillissons: ses terreurs du iugement futur : la satisfaction ou remors de la conscience : & la seule iustice de Dieu, qui ne punissant pas tous les pechez en cette vie en presuppose vne autre, en sont des témoignages assez forts, quand le consentement vniuersel des payens mesmes, dont quelques-vns ont auancé leur mort pour ioüyr de cette immortalité

le 22. Iuillet : soit qu'il creussent que la cause de cette chaleur fût l'estoile assistante le Soleil : soit que selon leur ordre de distinguer les saisons auant que les ans & les mois fussent reglez par le cours du Soleil, ils remarquassent ces iours par le leuer de cette estoile : estimans qu'elle ne changeoit point de lieu à l'égard du Zodiaque, non plus que toutes les autres du firmament. Comme il se void non seulement dans les Poëtes, mais aussi dans Hippocrate, qui distingue les 4. saisons de l'année par le leuer & coucher des Pleïades & de l'Arcture. Et depuis cette chaleur demeurant en la mesme saison, ce nom de iours caniculaires est tousiours demeuré, bien que l'estoile ne soit plus en mesme lieu : l'experience ayant fait remarquer aux siecles suiuans, qu'outre les huit mouuemens que les anciens admettoient seulement dans les Cieux, sçauoir des 7 planettes & le dernier du premier mobile s'il y en a vn autre particulier au Ciel estoilé qui se parfait selon quelques-vns en 36000. ans, ce qui fait que la Canicule n'est plus au mesme lieu qu'elle estoit lors de la premiere obseruation de ces iours caniculaires. Car il y a enuiron deux mil ans que l'estoile se leuoit iustement auec le Soleil aux iours que nous appellons caniculaires : dont la chaleur est tousiours demeurée, & cependant l'estoile a passé, & aujourd'huy elle ne se leue plus auec le Soleil qu'enuiron le 8 d'Aoust: auquel temps les iours caniculaires & la vigeur de la chaleur commence à passer. Puis donc que l'effet dure & que la cause pretenduë n'y est pas encor arriuée, comme iustifient les tables Astronomiques; il s'ensuit qu'elle n'est pas la cause de cét effet. C'est pourquoy quelques autres ont creu que l'estoile qui faisoit les iours caniculaires estoit vne autre estoile qui est au petit chien appellée Procyon, ou auant-chien ; Mais ce Procyon du temps de ces anciens ne se leuoit auec le Soleil

qu'enuiron le commencement de Iuillet, qui precede de trois semaines les caniculaires : lesquels par consequent ne se peuuent rapporter aux estoiles fixes, à cause de leur mouuement particulier qui les fait varier & changer de situation : la canicule par son propre mouuement faisant 52. minutes par an, qui sont enuiron d'vn degré à 70. ans, trois degrez en 100. ans, & vn signe en deux mil. Ioint que si les estoiles auoient quelque force, elle deuroit estre plus sensible lors qu'elles viennent au meridien du lieu auec le Soleil, que lors qu'elles se leuent auec luy, à cause que leur grande force est lors qu'elles sont sous le Meridien, estant alors en leur plus grande éleuation pardessus l'Horison, & plus proche du zenith, par consequent plus actiues ; comme l'experience le fait voir au Soleil. Donc la veritable cause de l'ardeur des iours caniculaires est parce que le Soleil estant vers la fin de Cancer & commencement du Lion, nous auons plus de causes qui concourent ensemble pour produire la chaleur qu'en aucune autre saison de l'année : sçauoir l'éleuation du Soleil pardessus l'horizon, la longueur des iours, & la brieueté des nuits. Car alors les iours ne sont pas sensiblement diminuez, ny les nuits sensiblement augmentées, le Soleil n'a encore souffert aucun notable changement en sa hauteur pardessus l'horizon : mais sur tout la preparation de la terre : laquelle a esté échauffée durant 3. mois de Printemps, & vn mois & demy d'Esté ; qui ont dissipé tout l'humeur aqueux qui refroidit, & imprimé la chaleur si auant en terre, que la nuit mesme refroidit moins qu'en aucune autre saison.

Le 4. dit : Comme c'est vne chose absurde d'aller chercher dans les astres les causes des effets que nous voyons toutes claires & manifestes dans les qualitez des corps inferieurs, & le diuers con-

cours de tant de differentes causes naturelles: ainsi est-ce vne stupidité de dénier toute vertu à ces grands orbes superieurs : démentant la sage antiquité & tous les plus sçauans Astrologues iudiciaires, qui attribuent vne vertu particuliere à chacun astre, comme à la Canicule d'échauffer & brûler l'air. Aussi le diuin Hippocrate au liure des affections internes section 5. nous asseure que la maladie appellée *Typhos*, arriue ordinairement en Esté, & en ces iours caniculaires : pour ce qu'il a vne puissance d'émouuoir la bile par tout le corps. Et au liure de l'air, des lieux & des eaux, il adjouste qu'il faut aussi obseruer diligemment le leuer des estoiles, mais principalement du chien & de quelque peu d'autres, au temps desquels les maladies se changẽt en d'autres especes: cause pourquoy en l'Aph. 5. de la sect. 4. il dit que les purgations sont dangereuses lors que la canicule se leue & deuant son leuer.

Le 5. dit. Que tous les medicamens purgatifs estans chauds, il ne faut pas s'estonner s'ils doiuent estre employez prudemment durant les grandes chaleurs, esquelles se fait vne grande dissipation d'esprits & de forces. Si bien que nos corps estans languides ne peuuent estre émeus & agitez sans peril. Non que la canicule y contribuë aucune chose : mais la seule chaleur de la saison causée par le Soleil, laquelle attirant du dedans en dehors, & la purgation du dehors au dedans, il se fait deux mouuemens contraires, ennemis de la nature. Ce qui est cause que plusieurs tombent lors en des fiévres & defaillances.

Sur le second point, il fut dit. Que comme l'objet des Mathematiques est de deux sortes: l'vn purement intellectuel, & l'autre sensible: aussi il y a deux especes de Mathematiques. Les vnes considerent leur objet simplement & détaché de toute sorte de matiere ; sçauoir la Geometrie & l'A-

mortalité: & quand la forme exterieure de l'homme, qui luy est particuliere à l'égard de tous les autres animaux, n'induiroit pas de-là l'excellence & la nature aussi particuliere de sa forme interieure. De sorte que l'ame des bestes mourant, celle des hommes ne deuoit point mourir, mesmes par la maxime de Philosophie, qui veut qu'il y ait des contraires en chacune espece de chose. Tellement qu'y ayant des esprits ioints aux corps qui meurent, il en falloit aussi d'autres ioints à d'autres corps, qui ne mourussent point, en estans separez. Et l'harmonie du monde, qui ne permet pas que les choses passent d'vn extreme à vn autre sans quelque moyen, semble aussi requerir que comme il y a des esprits & intelligences toutes pures qui sont immortelles, & des substances corporelles & mortelles, il y eut aussi vne nature moyenne entre ces deux, l'homme appellé pour ce sujet par les Platoniciens l'horizon de l'Vniuers; pour ce qu'il sert de lien & de moyen vnissant l'hemisphere superieur de la nature angelique, auec l'hemisphere inferieur de la nature corporelle. Mais il y a bien de la difference entre ce qui est & ce qui peut estre démontré par la raison humaine: laquelle ne sçauroit mesme prouuer beaucoup de choses sensibles, telles que sont les proprietez specifiques de chacune chose, non pas donner vn nom aux differences dernieres, ny mesmes rendre la raison du mélange des couleurs & de la diuersité des sons & des autres objets sensibles & palpables: lesquels pour la pluspart elle n'a pû encore appeller par leurs propres noms. A plus forte raison ne sçauroit-elle prouuer ce qu'elle ne void point, ny demontrer l'attribut de quelque sujet, ne sçachant ce qu'est l'vn & l'autre. Car pour prouuer l'immortalité de l'ame, il faudroit au moins connoistre les deux termes de cette proposition: l'ame est immortelle, dont la connois-

ſance eſt la premiere choſe requiſe pour ſçauoir. Or l'vn & l'autre eſt inconnu à la raiſon naturelle, l'immortalité, pour ce qu'elle dit vne choſe qui n'aura iamais fin : & l'infini ſurpaſſe la portée de l'eſprit humain, finy & terminé. Pour ce terme de l'ame il eſt ſi obſcur que toute la Philoſophie n'a pû encore déterminer au vray ſi c'eſt vn eſprit ou quelque choſe de corporel, vne ſubſtance ou vn accident, ſi elle eſt vne ou triple.

Le 2. dit, Tout ce qui eſt mortel & corruptible eſt tel en ce qu'il a en ſoy ou hors de ſoy quelque cauſe de cette corruption. Tous les corps mortels eſtans compoſez de parties contraires & ennemies, ont dans eux meſmes le principe de corruption, duquel tant les corps ſimples, comme les élemens & les cieux, que les eſprits & intelligences ſeparées ſont entierement exẽptes: veu qu'vne choſe ſimple en ſa nature ne peut agir ſur ſoy meſme par vne action deſtructiue : leſquelles neantmoins eſtans toutes dépendantes d'vne premiere cauſe, comme elle leur a donné l'eſtre volontairement qu'elle leur conſerue tout de méme par le concours continuel de ſa vertu, auſſi leur peut-elle rauir & les reduire dans le rien duquel ſa toute-puiſſance les a autresfois tirées. Et comme en ce dernier ſens il n'y a rien d'immortel que Dieu: les Anges, les ames raiſonnables & toutes les creatures qu'il a creées dans le temps, pouuans auſſi finir dans le temps ; ainſi ſelon le premier les ames & les eſprits ſeparez ſont immortels & incorruptibles: autrement s'ils eſtoient corruptibles, il faudroit ſelon l'ordre eſtably dans la nature qu'il s'engendraſt quelque nouuelle ſubſtance de celle-cy qui ſeroit corrompuë ; ce qui eſt abſurd, veu qu'eſtans ſimples & exemptes de compoſition elles le ſont auſſi de corruption. Car ſi les ames raiſonnables qui font partie de l'homme compoſé de matiere & de forme, eſtoient de rechef compoſées

de matiere & de forme, il y auroit vn progrez à l'infiny dans les causes, ce qui est contraire à la raison naturelle. De plus, rien ne se corrompt que par son contraire ; & partant ce qui n'a rien qui luy soit contraire est exempt de toute sorte de corruption. Or telle est l'ame raisonnable, laquelle tant s'en faut qu'elle ait rien qui luy soit contraire, que mesme les choses les plus contraires dans la nature, comme les habitudes & leurs priuations, estans receuës dans son entendement, ne sont plus opposées ny ennemies, mais amies & de mesme nature : d'où vient que la raison des contraires est semblable & il n'y a qu'vne seule science d'iceux.

Le 3. dit. Qu'il n'y auoit dans la nature qu'vn seul moyen pour reconnoistre l'estre de chaque chose, sçauoir par ses actions: ce qui a donné lieu à la maxime, qu'vne chose agit en tant qu'elle est, & que chaque agent a vne sphere de son actiuité circonscripte par son estre. Car puis que l'action dépend de l'estre absolument parlant, (ce qui n'est point en aucune façon, ne pouuant produire aucune action réelle) à plus forte raison cette mesme action doit estre specifiée & determinée par la nature de l'estre d'où elle procede Et partant, comme vne substance corporelle & materielle ne peut produire d'action qui ne soit corporelle; aussi vne action immaterielle & incorporelle ne reconnoist aucun principe de son estre que ce qui est incorporel & incorruptible. De sorte que les mémes raisons qui prouuent les ames des brutes estre mortelles, parce que leurs operations ne passent point les bornes du corps, & ne visent qu'à la conseruation & son bien sensible; concluent aussi, bien que par vn sens contraire, pour l'immortalité de l'ame raisonnable, dont les operations sont spirituelles & détachées du corps. Car se nourrir, unir, assimiler, sentir & mouuoir, & telles autres

actions estans corporelles, puis qu'elles se terminent à des objets sensibles & corporels, elles doiuent par consequent estre produites par vne faculté de mesme nature corporelle & materielle. Mais l'ame raisonnable, outre ces actions qui luy sont communes auec celles des bestes en a de particulieres beaucoup plus releuées : comme de connoistre par l'intellect les veritez eternelles, affirmer, nier, suspendre son iugement, comparer les choses semblables, détacher les estres pour les considerer à part dans leur pure nature, sans auoir égard au lieu, au temps, & à tous leurs accidens sensibles : & par la volonté aimer la vertu, & l'embrasser mal-gré les inclinations contraires de l'appetit sensitif, faire le bien difficile, & fuir le mal qui flatte nos sens, & telles autres actions: lesquelles estans au dessus du corps & éleuées par-dessus les objets materiels & sensibles, ne peuuent estre produites que par vne substance immateriel-le & incorruptible, telle que l'ame raisonnable. Aussi puis que nostre ame peut connoistre toutes sortes de corps, comme il est éuident, elle doit par consequent estre exempte de tout estre corporel, comme la langue pour bien iuger des saueurs n'en doit auoir aucune, & l'œil pour bien discerner les couleurs. Car comme cét œil estant corporel ne peut receuoir que les especes visibles, pource que la temperature de son organe n'est déterminée qu'à receuoir ces especes, & non celles des sens ou des odeurs. De mesme si l'intellect estoit corporel il ne pourroit receuoir les especes de tous les corps qu'il connoist, mais sa nature estant limitée & déterminée par vne matiere particuliere, elle ne seroit propre à receuoir que certaines especes & non toutes, comme il fait: ce qui est absurd, la connoissance de l'intellect, bien loin d'estre bornée à quelque nature corporelle, ayant pour l'estenduë de son objet tout ce qui a l'estre,

tout ce qui n'est pas encore, comme les choses à venir, ce qui n'est plus, voire ce qui n'est aucunement, non pas mesme en puissance : tellement que son objet estant infiny, l'intellect qui le reçoit doit à plus forte raison aussi estre infiny : ce qui reçoit estant plus capable que ce qui est receu.

Le 4. dit. Que la nature qui ne fait rien en vain a imprimé en chacune chose vn desir de sa fin, dont elle est capable, comme il se void par l'induction de tous les estres créez. Puis donc que le plus grand desir de l'homme est celuy de l'immortalité, à laquelle seule il dresse toutes ses actions & intentiõs, il en doit estre capable. Et cette soif inextinguible qu'il a naturellement de connoistre tout, en est vn puissant argument: voulant par ce moyen estre en tout, puis que son estre consiste à connoistre vne chose comme il a esté dit, n'ayant l'estre qu'entant qu'elle agit. Puis donc qu'il ne peut en cette vie venir à bout de sa fin, comme font toutes les autres choses, qu'il n'y sçauroit acquerir la science ny la vertu, qui sont les perfections de son estre, cela se doit faire en vne autre: sans laquelle non seulement les gens de bien seroient plus malheureux que les méchans, mais aussi les hommes de pire condition que les bestes : si apres auoir enduré tant de disgraces, que les brutes n'éprouuent point, le port de nos miseres estoit l'aneantissement de la plus noble partie de nous mesmes. Ioint que tout ce que Dieu veut conseruer eternellement est immortel. Or il nous paroist par lumiere de nature que Dieu a dessein de conseruer eternellement les ames humaines. Car sa Sagesse ne permet pas que rien soit inutile dans la nature : c'est pourquoy aussi-tost que les organes corporels viennent à estre tellement gastez qu'ils ne peuuent plus seruir aux operations tant vegetatiues que sensitiues de l'ame des bestes, Dieu cesse de la conseruer, & elle s'aneantit, estant

desormais inutile en la nature. Si donc l'ame raisonnable n'estoit que pour ces operations corporelles, sans doute elle s'aneantiroit comme celle des bestes, lors que les organes seroient tellement gastez que ces operations ne se pourroient plus faire. Mais puis qu'elle a dans soy & sans aucune dépendance des sens vne puissance qui agit beaucoup plus excellemment qu'auec les organes corporels, comme nous auons dit : s'ensuit que Dieu la conseruera aussi eternellement hors du corps, puis qu'elle peut produire hors d'iceluy des operations plus parfaites que lors qu'elle y estoit. Et quand mesme le dégoust qu'a nostre ame de tous les biens créez durant cette vie, l'ascendant qu'elle prend sur le corps & sur toutes les puissances sensitiues & corporelles ne montreroient cela, le mépris qu'elle fait de la mort qu'elle recherche souuent au preiudice de son inclination naturelle, qui la luy represente comme le plus grand de tous les maux, témoigne assez que l'ame raisonnable qui fait ce iugement ne meurt pas auec le corps: autrement la maxime qui dit que toutes choses desirent leur bien, & par consequent l'estre, fondement de tout bien, se trouueroit fausse dans l'ame, qui desireroit par ce moyen son mal, le non estre. Voire si elle ne pouuoit estre sans le corps, son souuerain bien seroit dans la vie corporelle & voluptez du corps, comme son souuerain mal dans les afflictions & exercices des vertus : ce qui est absurd. Car ce que l'on oppose ordinairement que nostre ame ne pouuant exercer les fonctions les plus nobles que par le moyen des organes corporels bien disposez, & que lors qu'elle sera deliée du corps elle ne pourra plus agir, puis qu'elle n'aura plus d'organes, & par consequent ne sera plus, vne chose ne cessant pas plûtost d'agir qu'elle est cassée aux gages de la nature: c'est poser pour confessé ce qui est en controuerse, à sçauoir que l'ame

ne peut agir ſans les organes du corps lors qu'elle en eſt ſeparée ; puis qu'elle opere quelquefois plus parfaitement lors qu'elle eſt deliurée des ſens, comme dans l'extaſe, durant les fiévres chaudes, pendant la nuict, & en vieilleſſe.

Le 5. dit. Que comme dans l'Architecture la principale piece d'vn édifice eſtoit le fondement, ainſi la plus neceſſaire partie d'vne ſcience eſtoit de poſer de bons principes : pource que ſans iceux, préalablement accordez, toutes nos ſciences ne ſont que coniectures, & nos connoiſſances que des opinions. Donc pour bien iuger ſi l'immortalité de l'ame ſe peut prouuer par raiſons naturelles, il faut voir ſi l'on peut trouuer des principes de cette verité, dont les termes eſtans connus ſoient naturellement clairs & accordez d'vn chacun. Ceux dont l'on s'eſt ſeruy iuſqu'à preſent ſont tels. 1. Tout ce qui eſt ſpirituel, eſt incorruptible. 2. Ce qui eſt materiel: eſt mortel. 3. Ce qui eſt immateriel, eſt immortel. 4. Ce que Dieu veut conſeruer eternellement eſt immortel. 5. Vne choſe agit entant qu'elle eſt, & quelques autres principes, ſur leſquels ſemble eſtre mal appuyée cette verité ſi importante. Car pour le 1. il n'eſt pas abſolument vray, puis que les habitudes de la grace & les habitudes naturelles, qui ſont ſpirituelles, s'aneantiſſent & ſe corrompent : celles-là, par le peché ; celles cy, par l'intermiſſion des actions qui les ont produites. Pour le ſecond eſt notoirement faux : veu que non ſeulement les formes des élemens qui ſont materielles, & les élemens meſmes conſiderez ſelon toute leur eſtenduë, mais auſſi la matiere premiere, ſont incorruptibles & eternelles : & ſelon l'opinion de pluſieurs Docteurs de l'Egliſe, ce n'eſt pas vn article de foy que les Anges ſoient incorporels, bien qu'il ſoit de la foy qu'ils ſoient immortels : pour ne rien dire des démons ignées, aëriens, & autres genies corporels

ble & immortel, auant qu'auoir definy, comme ils ne sçauroient faire ce que c'est que spirituel, immateriel, & immortel. Voire, quand bien on leur accorderoit ces principes, ce seroit à eux à montrer par raisons naturelles que l'ame raisonnable est spirituelle, immortelle, independante du corps en essence, & non supposer ces choses comme veritables. Et bien qu'on leur accordast, ce qui est fort en doute, que les actions des hommes sont plus releuées que celles des brutes, il ne s'ensuiuroit pas de-là que l'ame raisonnable, qui en est le principe, fut immortelle & tout à fait détachée de la matiere, mais bien qu'elle seroit d'vn ordre superieur & plus releué, comme l'imagination est aussi bien vne puissance corporelle que la veuë, bien que ses actions soient beaucoup plus excellentes en comparaison de ce sens externe, que ne sont les actions de l'ame raisonnable à l'égard de l'imagination qui ne luy cede gueres en sa façon d'agir. Et toutesfois ceux qui écriuent de l'immortalité de l'ame se fondent là dessus : & ainsi la prouuent bien par de belles conuenances & probabilitez, mais ne la demontrent pas ; parce que c'est vne verité, laquelle bien que tres certaine est neantmoins tres obscure ; & peut bien estre comprise par la foy qui nous l'a reuelée, mais est trop éloignée de nos sens pour estre demontrée par raisons naturelles & sensibles.

Sur le second point, il fut dit, Que l'homme de sa nature se plaist autant dans le mouuement comme il est ennemy du repos, parce qu'il ne desire rien tant que d'estre. Or son estre, comme celuy de toutes les autres choses naturelles, consiste dans l'action, qui est vn mouuement, là où le repos est la cessation de ses actions ; & par consequent ennemy de son estre. Ce n'est donc pas de merueille si les hommes sont si desireux de voyager, qui est vne sorte de mouuement, puis qu'ils

n'y sont pas seulement portez par les principes de leur estre, qu'ils ont commun auec les autres animaux, entre lesquels nous voyons que les plus disciplinez, comme les élephans, cicoignes, les gruës, hirondelles & abeilles, changent de ciel de temps en temps, mais aussi y sont portez par la raison de leur fin & souuerain bien, qu'ils trouuent dans les voyages. Car puis que la felicité de l'homme durant cette vie consiste à connoistre, comme il se void par le desir qu'vn chacun a de sçauoir & parestre sçauant, & que la veuë seule fournit plus de connoissances à nostre entendement que tous les sens ensemble, qui ont tous esté donnez à l'hõme pour connoistre, il n'y a point de moyen plus asseuré d'acquerir ce souuerain bien qu'en fournissant continuellement diuerses especes à la veuë, comme font les voyages où l'on void tousiours des objets nouueaux, qui recréent autant l'esprit comme la veuë des choses semblables dégoûte ceux qui ne bougent d'vn mesme lieu; dégoust, qui est vn effet de l'entendement, lequel semblable à vn feu consommant, s'émousse & languit lors qu'il manque de nouueaux objets qui luy seruent de pasture. C'est pour cela que la veuë d'vn mesme lieu nous lasse, & que les Iurisconsultes mettent pour la premiere des seruitudes de pouuoir empescher à son voisin la veuë de son logis, qui en est la plus importante piece, & pour cela mesme les Peripateticiens apprenoient les sciences en se promenant. De fait, l'ame de sa nature est en vn mouuement perpetuel, qu'elle a de commun auec les intelligences & auec les cieux, qui ne sont iamais en vn mesme lieu; & au contraire, la terre le plus vil des élemens demeurant immobile, est l'emblesme de ces ames non gueres moins attachées que les plantes à vn morceau de terre, où elles auront pris naissance. En quoy ils semblent déroger à l'aduantage que donnent les Stoïciens à

l'homme sage, qu'ils disent estre bourgeois de tout le monde, & auquel Seneque fait dire en son Epist. 28. Ie ne suis pas né pour demeurer en vn coin de la terre, tout le monde est ma patrie. D'où vient que l'Escriture saincte appelle la vie de l'homme sur terre vn pelerinage : au lieu duquel celuy qui ne bouge d'vn lieu y veut establir son domicile, qu'il doit chercher ailleurs. Et Dieu n'eust pas tant recommandé en l'ancienne Loy les estrangers & voyageurs, qu'il ne deffend pas seulement de maltraitter, mais enjoint de les aimer comme soy-mesme, Exod. 22. Leuit. 19. Et l'Eglise n'eust pas mis au nombre des œuures de misericorde celle de receuoir les pelerins & les voyageurs, sinon pour animer de tant plus les hommes à cét honneste & saint exercice. C'est pourquoy non seulement chez Pythagore, les voyageurs sont en la garde de quelque Dieu, & parmy toutes les nations les plus barbares ils sont sous la foy & protection publique: mais aussi toute l'antiquité payenne les a mis en la sauuegarde de Iupiter, le plus grand de leurs Dieux, qu'ils appelloient Hospitalier.

Le 2. dit. Que les voyages sont necessaires, ou pource qu'ils rendent l'homme plus sçauant ou plus vertueux. Or l'vn & l'autre est fort rare. Pour le premier, la vie de l'homme estant courte, comme elle est, à comparaison des choses qu'il nous faut sçauoir : c'est vn moyen trop difficile voire impossible, de vouloir apprendre les choses sur les lieux, pour ne se vouloir pas tenir au rapport vnanime de ceux qui nous disent les choses dont ils ont esté les témoins. Pour le dernier, si les hommes deuenoient plus vertueux en frequentant auec diuers peuples ; les anciens Hermites & à present les Religieux eussent eu tort de se cacher dans les deserts & dans les cloistres pour y trouuer la vertu. Car pour la prudence morale, le mouuement & changement de lieu y est entiere-

ment contraire, comme le repos en est la cause, & le cube en estoit autrefois l'hieroglyphe, qui a donné lieu au prouerbe que l'esprit de l'homme assis est plus prudent, comme il se pratique dans les assemblées & conseils. Aussi, puis que les inclinations suiuent les mœurs, celles-cy les humeurs, les climats & temperatures des lieux : ceux qui ne demeurent iamais dans vn pays, mais changent continuellement de climats, acquierent aussi diuerses habitudes & des mœurs differentes, deuiennent inconstans, volages & imprudens; quand bien ils ne seroient pas obligez comme ils sont, de viure à la façon de chaque pays où ils abordent, à Rome, comme à Rome; & pource que nostre nature est plus encline au mal qu'au bien, ils se laissent plus aisément emporter au vice qu'à la vertu, dont ils ne rencontrent que rarement des exemples. Ce qui obligea Lycurgue de deffendre à ses citoyens les voyages, & de retenir les étrangers dans leur ville plus de 24. heures, de crainte que la hantise des vicieux ne vint à corrompre les bonnes mœurs des Lacedemoniens, comme il leur arriua long-temps apres, lors qu'oublians ses preceptes ils baillerent entrée aux barbares & autres peuples qui infecterent & corrompirent leur Ville, comme firent aussi les Grecs celle de Rome. Et les loix ont dénié aux étrangers le pouuoir de tester, leguer & tels autres priuileges, ausquels ils semblent aussi auoir renoncé se separans volontairement de la communauté de leurs compatriotes. Voire, si nous en croyons le Philosophe, s'estans separez de toute societé humaine, ils ne sont plus hommes, comme vne partie separée de son corps n'en est plus partie. Elles punissent donc à bon droit l'ingratitude de ces coureurs enuers leur patrie, qu'ils frustent par ce moyen des seruices qu'ils sont obligez de luy rendre par le droit de leur naissance : puis que, com-

me dit S. Augustin, celuy qui se plaist à voyager, se déplaist en son pays, & si la patrie est agreable, les voyages nous déplaisent. Et en recompẽse dequoy aussi le prouerbe ne leur promet non plus de bien que de mousse à la pierre qui roule.

Le 3. dit : Comme toute terre ne porte pas tout, ainsi ne produit-elle gueres mêmes choses, les climats produisent rarement des mœurs & inclinations semblables en tous les hommes. Ce qui fait dire à Hipocrate que de son temps les Asiatiques estoient plus doux & benins que les Europeans, dont le ciel est moins temperé : mais qu'en recompense ceux cy sont plus portez à la guerre, entre lesquels derechef parmy les Grecs, les Bœotiens estoient plus grossiers, & les Atheniens les plus sages de toute la Grece. Puis donc que la prudence & sagesse ne se peut mieux acquerir que par les exemples des choses singulieres, lesquelles seules sont requises dans les choses morales, comme les raisons dans les speculatiues, & que l'on ne sçauroit paruenir à cette connoissance des choses singulieres, sçauoir des mœurs, instituts & façons de faire, des loix, religions, & autres telles choses sur lesquelles est fondée la prudence morale, sinon par les voyages, ils sont sans doute necessaires à vn honneste homme. D'où vient qu'Homere appelle son sage Vlysse, voyageur & visiteur des Villes. Aussi ç'a esté vn moyen pratiqué de tout temps, non seulement par nostre ancienne Noblesse qui voyageoit sous le nom de Cheualiers errans, mais aussi par les plus grands de l'antiquité, comme Pythagore, Socrate, Platon, Pline, Hypocrate, & tous les autres qui ont appris ce qu'ils ont sceu en voyageant : & nous deuons à ceux de Vespuce, Magellan & quelques autres la découuerture de l'Amerique, & d'autres nouuelles terres au parauant inconnuës, & quantité de drogues & medicamens, & sur tout de l'or

& de l'argent, auparauant si rare: sans parler des commoditez du commerce, qui ne se peut faire sans voyager.

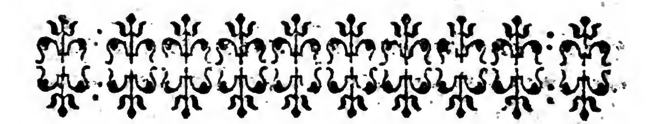
Le 4. dit. Que pour sept estoilles vagabondes & erronées, toutes les autres beaucoup plus parfaites du firmament estoient fixes & arrestées, & n'enuoyoient point d'influences malignes sur la terre, comme les planetes. Et l'Escriture nous represente Satan comme vn voyageur, lors que Dieu luy demandant, dans Iob, d'où il venoit, il respondit, ie viens de roder & me promener par la terre.

Le 5. dit, Qu'il falloit distinguer les personnes, les lieux, les temps, & telles autres circonstances requises aux voyages. Car si vous en exceptez les Ambassades, esquelles le bien de l'Estat le doit emporter au dessus de toute autre consideration, ceux qui veulent voyager doiuent estre ieunes & robustes, riches & bien nez pour tirer du fruit de leurs voyages: autrement il leur arriueroit comme à ces malades, lesquels au lieu de receuoir de l'alegement en se remuant & debatant, n'en reçoiuent que dauantage d'incommodité: ceux qui sont de leur nature dépourueus de jugement & de prudence reuenans pour l'ordinaire plus sots de leurs longs voyages qu'ils n'estoient du commencement, pour ce qu'ils ont dispersé leur esprit çà & la. De quoy vn certain blessé de semblable maladie de voyager, ayant demandé la raison à Socrate, il luy répondit, que c'estoit pour ce qu'il ne se quittoit point pour changer de lieu, qu'il voyageoit tousiours auec soy-mesme, & qu'il deuoit changer d'esprit & non de ciel pour deuenir sage, estant impossible que celuy qui est fol en vn pays, puisse estre sage pour passer les mers & courir d'vne Prouince en vne autre. Pour les lieux, il est certain que deuant les voyages d'Italie & de quelques autres climats, non seulement le mal de Naples, & d'autres choses pires n'estoient pas mesmes

connuës par leur nom, mais aussi la plus-part des maladies contagieuses ont par ce moyen leurs cours dans les pays les plus éloignez. De sorte que s'il y eut iamais lieu d'estre sage aux dépens d'autruy, c'est en matiere de voyages, estant à propos de s'en rapporter à ceux qui y ont passé, qui n'en rapportent pour l'ordinaire d'autre fruict qu'vn babil importun, dont ils lassent les oreilles des autres, & vn triste souuenir d'auoir bien payé.

Les poincts. 1. Quelle est la meilleure secte des Philosophes? 2. D'où vient la diuersité des noms propres?





OCTANTE-HVITIESME CONFERENCE.

1. Quelle est la meilleure secte des Philosophes? 2. D'où vient la diuersité des noms propres?

L'Vn des grands indices qu'ait l'esprit humain de ses deffauts, à comparaison de l'inclination des autres, est que ceux-cy ne se trompent iamais. L'homme au contraire paruient rarement à ses desseins, & prend souuent le faux pour le vray. De là vient l'incertitude & varieté qui se trouuent en ses aduis. Car comme il n'y a qu'vne ligne droite d'vn point à vn autre, si nos auis estoient certains ils seroient tous semblables, la verité estant vne & conforme à elle-mesme : là où au contraire l'erreur est tousiours diuers. Cette varieté est de deux sortes, vne de la chose, l'autre du chemin pour y paruenir. Car les hommes ne se furent pas plustost garantis des iniures de l'air & paré aux plus vrgentes necessitez du corps, qu'ils se diuiserent en deux bandes. Les vns suiuans les sens exterieurs se contenterent du present. Les autres voulurent rechercher les causes des effets qu'ils admiroient, c'est à dire, philosopher. Mais ils se trouuerent de differens auis en cette recherche : les vns croyans auoi desia trouué la verité : les autres n'estimans

pas qu'elle se pust iamais trouuer, & les troisiesmes se trauaillans à sa recherche, d'où il semble que le nom de Philosophes leur est mieux deu qu'aux autres. La diuersité qui se trouue au chemin pour paruenir à cette verité n'est pas moindre. Car selon que chacun s'est porté au vice ou à la vertu, à l'humilité ou à l'orgueil, qui a plus vray-semblablement donné lieu à la diuersité des sectes, il en a estably vne conforme à son inclination, desquelles pour bien iuger, il ne faut estre partisan d'aucune, ou du moins dire auec Aristote, de luy & des autres, qu'il faut bien aymer, mais plus encore la verité. Mais où sera-t'elle? Ce sera sans doute celle qui approchera le plus du sentiment du Iuge, & qui aura gagné sa faueur, comme fit Venus les bonnes graces de Paris. Et pource que la bonté d'vne chose consiste dans la conuenance, le contemplatif iugera la Philosophie de Platon meilleure que celle de Socrate: laquelle sera preferée à toutes les autres par celuy qui se plaira dans l'action & l'exercice des vertus: l'indifferent baillera l'auantage à celle des Peripateticiens, qui ont marié la contemplation auec l'action. Et neantmoins, parlant absolument, il est impossible de resoudre quelle est la meilleure de toutes. Car tout ainsi qu'on ne peut sçauoir quelle est la plus grande de deux lignes, qu'en les comparant à quelque grandeur connuë. De mesme ne peut-on iuger quelle est la meilleure secte des Philosophes, si l'on ne demeure d'accord de ce en quoy consiste la bonté de la Philosophie, parlant absolument selon qu'elle est considerée en sa nature, & non dans son rapport & conuenance; & lors celle qui participera le plus de cette bonté sera la meilleure de toutes: comme entre les corps naturels ceux qui ont dauantage de degrez de chaleur sont plus chauds que les autres. Or il est bien difficile de connoistre quelle est cette bonté, si l'on n'ayme mieux dire

que c'est Dieu mesme; lequel comme il est la mesure de tous les estres, aussi est-il la regle de leur bonté. De sorte que la meilleure Philosophie sera celle qui approchera le plus de cette souueraine bonté, telle qu'est la Philosophie Chrestienne, qui consiste dans la connoissance de soy-mesme, & la solide pratique des vertus, qui estoit aussi celle de S. Paul, qui ne vouloit sçauoir rien autre chose que Iesus, & iceluy crucifié: ce qu'il appelle la supréme sagesse, bien qu'elle paroisse folie aux yeux des hommes.

Le 2. dit. Que la premiere & plus ancienne Philosophie est celle des Hebreux qu'ils appellent Cabale, qu'ils diuisent en celle des noms, ou *Chemot*, & des choses dite par eux *Sephiroth*. De laquelle Ioseph contre Apion prouue l'excellence; parce que toutes les autres philosophies ont eu des sectes: mais celle de Iuifs est tousiours demeurée vne, & perdroit son nom si elle n'estoit transmise de pere en fils en son entier. Aussi est-ce de cette Cabale que Pythagore & Platon surnommé le Moyse Attique, ont pris leur Philosophie qu'ils ont porté en Grece: comme c'est des Brachmanes & Gymnosophistes des Indes, que Pythagore a pris sa Metempsychose & l'abstinence des femmes & d'animaux, & appris les poids & les mesures auparauant inconnuës aux Grecs. Aucuns de ces Philosophes Indiens s'accoustumoient à regarder fixement le Soleil, demeurans tout le iour sur vn pied, & auoient vn si grand respect de tout ce qui a vne ame, qu'ils rachetoient les oyseaux & autres animaux, ayant des hospitaux pour les traiter malades, afin de leur rendre leur premiere liberté estans gueris. Les Perses ont aussi eu leurs Mages: les Egyptiens leurs Prestres: les Chaldéens & Babyloniens, leurs Astrologues & deuins: les Gaulois, leurs Druïdes & Bardes. Mais les Grecs ont grandement enchery sur les autres. Leur plus an-

cienne Philosophie est celle de Musée, Linus, Orphée, Hesiode, Homere, qui ont couuert la connoissance des choses naturelles & surnaturelles sous le voile de la poësie & de la fable, iusqu'au temps de Pherecides precepteur de Pythagore, qui l'a le premier escrite en prose. Les Philosophes se peuuent bien distinguer selon la diuersité des sujets qu'ils ont traitez, d'où ceux qui s'amusoient à raisonner furent nommez Dialecticiens, le premier desquels fut Zenon. Ceux qui contemploient la nature, Physiciens, dont le premier fut Thales: les surnaturels, Metaphysiciens, où Aristote a excellé: & Moraux, ceux qui regloient les mœurs, dont fut l'autheur Socrate, fils d'vn Sculpteur & d'vne sage-femme. Mais leur principale diuision est de leurs differentes sectes, lesquelles bien qu'en grand nombre se peuuent neantmoins rapporter à celles-cy. La 1. Academique, ainsi appellée du lieu où elle s'enseignoit & qui a esté si celebre, que tous les lieux destinez à l'instruction des disciplines liberales en retiennent le nom iusqu'à present. Elle fut diuisée en trois : sçauoir en l'Academie ancienne, dont Socrate & Platon furent autheurs: en la moyenne, qui doit son institution à Arcesilaus, autheur de la fameuse Epoche, ou suspension de iugement sur toutes choses, & lequel pour cét effet Tertullien appelle maistre d'ignorance : Et en la nouuelle fondée par Carneades & Lacides, qui tenoient qu'il y auoit quelque chose de vray, mais qu'il estoit incomprehensible, qui estoit presque la mesme secte des Sceptiques & Pirrhoniens. 2. La Cyrenaique introduite par Aristippus Cyrenien, disciple de Socrate, qui prit le premier de l'argent pour enseigner aux autres, & auoit pour vne de ses principales maximes de ne refuser aucun plaisir qui se presentast à luy, mais non de le rechercher. 3. La Magarienne, establie par Euclides de Magare, qui se faisoit par inter-

rogations. 4. La Cynique, fondée par Antisthenes Precepteur de Diogene, & Menippus. 5. La Stoïque, dont fut autheur Zenon Cittien, auditeur du Cynique Crates. 6. L'Epicurienne, d'Epicure Athenien; estimant que tout se faisoit par hazard, & que le souuerain bien consistoit dans la volupté: aucuns disent du corps, les autres de l'esprit. 7. La Peripatetique, instituée par Aristote. Car ce ne seroit iamais fait de rapporter les extrauagances de tous les particuliers. Mais i'estime que celle des Cyniques est la plus des-honneste: celle des Stoïciens, la plus majestueuse: celle des Epicuriens, la plus blasmable; celle d'Aristote, la plus honorable: celle des Academiques la plus asseurée: celle des Pirrhoniens ou Sceptiques, la plus aisée. Car comme il n'est guere honorable, aussi n'y a-t'il rien si aisé, lors qu'on nous demande quelque chose de dire que nous en sommes incertains, au lieu d'en répondre auec certitude, ou mesmes dire qu'on n'en sçait rien: veu que ce n'est pas ignorer la chose que de sçauoir bien qu'on l'ignore.

Le 3. dit. Que de fait la secte des Sceptiques auoit plus de partisans qu'aucune autre, le nombre des douteurs estant sans cõparaison plus grand que celuy des Docteurs, & est la plus vray-sẽblable. Car faites cõparaison d'vn Gorgias Leõtin, ou autre Sophiste du tẽps passé, ou mesme des plus versez en la Philosophie de ce siecle, qui se vantent de sçauoir tout & de resoudre toutes les questions proposées, auec vn Pirrhoniẽ: le 1. tordra son esprit en çent postures, pour feindre & persuader aux auditeurs ce qu'il ne sçait pas, & par des distinctions obscures leur iettera de la poussiere aux yeux, comme la seche vomit vn encre qui obscurcit l'eau quand elle se sent prise. Au contraire, vn Sceptique vous confessera librement la debte, & soit que vous le conuainquiez ou non, montrera tousiours

qu'il a eu raison de douter. Neantmoins, bien que cette secte soit plus aisée, elle n'est pas en tout la plus vraye. Car comme c'est vne temerité & arrogance insupportable de prononcer hardiment son auis sur des choses qui nous sont cachées, & dont nous n'auons encore eu aucune connoissance certaine, comme sont la quadrature du cercle, la duplication du cube, le mouuement perpetuel, la pierre philosophale ; ainsi est-ce vne stupidité trop grossiere de douter de l'existence des choses, desquelles pour iuger il ne faut qu'auoir les sens entiers : comme, qu'il fait iour lors que le Soleil luit, que le feu brusle, que le tout est plus grand que sa partie.

Le 4. dit. Que la Philosophie estant le desir de sagesse, ou plustost la sagesse mesme, qui n'est rien autre chose qu'vn assortiement de toutes les vertus de l'entendement & de la volonté : la plus parfaite sera celle qui peut rendre ceux qui s'y adonnent plus asseurez dans leurs connoissances, & plus portez à la vertu. Et pource qu'il n'y a iamais eu aucune secte qui n'ayt eu quelque défaut dans sa theorie, ou dans sa pratique, la meilleure de toutes est de n'estre d'aucune : mais à l'imitation des abeilles recueillir ce qu'il y a de bon dans chacune sans l'épouser : qui estoit celle de Potamon Alexandrin, lequel au rapport de Diogene Laërtius establit vne secte appellée Electiue, qui permettoit à vn chacun de choisir ce qu'il y auoit de meilleur chez les Philosophes. C'est aussi le moyen dont s'est seruy Aristote dans toute sa Philosophie, & principalement dans sa Physique & ses Politiques, qui ne sont rien qu'vn amas des auis des anciens: entre lesquels il a souuent pris des pages entieres d'Hypocrate, bien qu'il ne le nomme pas. Aussi ne sommes-nous non plus obligez à embrasser la Philosophie d'Aristote, qu'il a

fait celle de ſes predeceſſeurs : nous eſtant permis d'en compoſer vne de ſes preceptes, de ceux de Raymond Lule, de Ramus & de tous les autres.

Le 5. dit. Qu'entre toutes les ſectes la plus excellente comme auſſi la plus auſtere, eſt celle des Stoïques, leſquels Seneque met autant au deſſus des autres Philoſophes, que les hommes au deſſus des femmes. Leur façon de diſcourir & d'argumenter eſtoit ſi parfaite; que ſi les Dieux, diſoit-on, euſſent voulu raiſonner auec les hommes, ils ſe fuſſent ſeruy de la Logique du Stoïcien Chryſippus. Leur Phyſique eſtoit diuiſée en celle qui traite des corps, & en celle qui parle des eſtres incorporels. Les corps ſelon eux ſont principes ou élemens, qui ſont les noſtres. Leurs principes ſont deux, Dieu & la matiere, qui ſont les meſmes que l'vnité & le binaire de Pythagore, l'Idothée & le Prothée d'Homere, le feu & l'eau de Thales. Ils y traitent d'abord de Dieu qu'ils nomment la cauſe & la raiſon de toutes choſes, & qu'ils diſent eſtre le feu, non le commun & élementaire: mais celuy qui fait eſtre, viure & mouuoir toutes choſes : lequel pour ce ſujet Triſmegiſte appelle lumiere, comme il nomme auſſi le Fils de Dieu, Verbe lumineux. Et non ſeulement ont crû qu'il y auoit vn Dieu ſouuerainement bon, liberal, & prouident, mais qu'il eſtoit ſeul en ſon eſſence, ſuiuant en cela Pythagore, qui diſoit que Dieu n'étoit pas tant ſeulement vn, mais la monade & vnité meſme : lequel Seneque, auſſi Stoïcien, diſoit eſtre tout ce que tu vois, tout entier dans chaque partie du monde, qu'il ſouſtient par ſa puiſſance. Bref, ils concluent leur connoiſſance naturelle de Dieu, comme ſouueraine cauſe par ſa prouidence, par la deſtinée qu'il a eſtablie dans toutes choſes, & par les Genies, Heros & Lares qu'ils conſtituent Anges & miniſtres de cette ſouueraine pro-

uidence. Puis apres ils passent au second principe patient, qui est la matiere premiere, qu'ils font coeternelle à Dieu, fondez sur la maxime de Democrite, que comme rien ne peut estre annihilé, aussi ne peut-on rien faire de rien : qui a pareillement esté l'erreur d'Aristote, qui s'embroüille encor plus que les Stoïciens en l'explication de sa matiere premiere, qu'il dit estre presque rien. Vray est qu'ils ont crû erronement, que tout ce qui existoit réellement estoit corporel; & il n'y auoit que quatre choses incorporelles, le temps, le lieu, le vuide & l'attribut de quelque chose : d'où vient que selon ce principe, non seulement les ames & Dieu mesme ; mais aussi les passions, les vertus, & les vices sont des corps: voire mesme des animaux, puisque selon leur supposition l'esprit humain est vn animal viuant, dautant qu'il est cause que nous sommes tels: or les vertus & les vices, disent-ils, ne sont rien autre chose que l'esprit ainsi disposé. Mais ils sont en cét erreur plus à excuser que Tertullien, lequel éclairé de la foy a eu la mesme créance des ames & des Anges, qu'il tenoit estre des corps. Mais pource que les connoissances des choses releuées sont ordinairement plus agreables que profitables, & que selon eux la Philosophie est la medecine de l'ame, ils se sont estudiez principalement à déraciner leurs vices & leurs passions. Aussi n'appellent-ils aucun sage, sinon celuy qui estoit exempt de toute crainte, esperance, amour, haine, & telles autres passions, qu'ils disent estre les maladies de l'ame : & tenoient pour maxime que la vertu suffisoit pour estre heureux : qu'elle consistoit dans les choses & non dans les paroles: que le sage estoit maistre absolu, non seulement de ses volontez, mais aussi de tous les hommes : que le souuerain bien consistoit à viure selon la nature, & telles autres conclusions, ausquelles modifiées par la foy, ie me range volontiers, bien

que paradoxes au vulgaire.

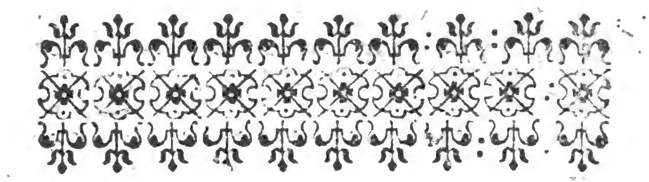
Sur le second point, il fut dit. Que le nom est vne voix artificielle representant la chose par institution des hommes, qui ne pouuans conceuoir les choses toutes à la fois, les distinguent par leurs differences specifiques ou indiuiduelles : les premieres par les noms appellatifs, & les autres propres comme ceux des villes, riuieres, montagnes, & particulierement ceux des hommes, qui en ont aussi donné de semblables aux cheuaux, chiens & autres animaux domestiques. Or puisque les conceptions de l'esprit qui representent les choses, ont vne liaison auec elles, & les mots vn rapport auec ces conceptions: ces mots ont aussi liaison auec les choses, par la maxime qui veut que les choses qui conuiennent à vne tierce conuiennent aussi entr'elles. C'est pourquoy les sages, ausquels seuls il appartient de donner les noms, les ont rendus les plus conformes à la nature des choses. Par exemple, comme la nature a donné pour signe du feu la fumée: ainsi ce mot de fumée (en François & en Latin) represente le son que nous faisons en soufflant, lors que cette fumée nous importune : & quand nous prononçons ce mot de *Nous*, nous faisons vne attraction en dedans. Au contraire, en prononçant *Vous*, on fait vne expulsion en dehors. Ce qui se verifie encore par tous les mots qui expriment les voix des animaux comme siffler, béeller, mugir, & tels autres qui les imitent: & non seulement par la fiction des mots, l'vne des figures des orateurs, mais par la veritable fabrique de ceux dont nous signifions les choses nouuelles: comme en celuy de tafetas, bombarde, arquebuze, trictrac. Mais cela se void particulierement aux noms propres remarquez auoir esté indices des bons & mauuais succez arriuez à ceux qui les portoient, qui a donné lieu au raisonnement des Philosophes nominaux, & à l'art de deuiner par les noms, dite Onomato-

matomantie: d'où Socrate auec raison recommande si fort aux peres de donner à leurs enfans de beaux noms, par lesquels ils soient excitez à la vertu. Ce qui faisoit deffendre à peine de la vie par les Atheniens à leurs esclaues de prendre les noms d'Harmodius & Aristogition qu'ils auoient en reuerence. Les Iurisconsultes veulent qu'on prenne garde au nom de l'accusé, auquel il est capital de le déguiser : & les Catholiques affectent ceux de la Loy de grace, comme les sectaires ceux de l'ancienne Loy; dont les originaux ont esté tirez des differences du corps : comme de la couleur sont venus aux Romains les noms d'Albus, Niger, Nigidius, Fuluius, Ruffus, Flauius : à nous ceux de le Blanc, le Noir, Roux, Rousseau : de son habitude, Crassus, Macer; Macrinus, Longus, Longinus, Curtius : à nous le Gros, le Maigre, le Long, le Court: de ses autres accidens, aux Latins, Cesar, Claudius, Cocles Varius, Naso : à nous, le Gouteux, le Camus: des vertus ou des vices; Tranquillus, Seuerus: à nous le Doux, le Rude, Debonnaire: de la profession, Lauocat, Potier, Mareschal & infinis autres. Mais principalement des lieux desquels on a iusques à present fort affecté les noms: mesmes depuis qu'au lieu du nom du pere, qui seruoit jadis de surnom, on luy a ioint vn surnom de la famille. Et si nous ne pouuons trouuer la raison de tous les noms & surnoms, cela vient de la confusion des Langues, & des changemens qui leur arriuent de temps en temps.

Le 2. dit. Que la cause des noms est fortuite, du moins en la pluspart des choses. Ce que montrent les équiuoques, & a particulierement lieu aux noms propres : les plus augustes desquels se trouuent souuent donnez à des personnes de neant : & entre nous il se void des noirs qui signifient Rousseau, & vne des familles, dont les hommes sont de la plus haute stature qui soit en France, porte le

ſurnom de Petit. Auſſi ne peut-il y auoir aucune conuenance entre vne choſe & vn mot, ſoit prononcé, ſoit écrit; & ce que les Rabins veulent trouuer dans les noms Hebreux (qui ſeuls ſeroient capables de ce rapport par la grande cõnoiſſance qu'auoit Adam qui les impoſa) n'eſt pas vne moindre reſuerie que celle des faiſeurs d'Anagrammes. Bref, ſi Neron ſignifioit vn Tyran execrable, pourquoy fut-il ſi bon Empereur les cinq premieres années? Et ſi ce nom porte quelque indice d'vn bon Prince, pourquoy fut-il ſi execrable en tout le reſte de ſa vie?





OCTANTE-NEVVIESME CONFERENCE.

1. *Des Genies* 2. *Si les Payens ont eu raison de se tuër.*

PLaton a fait trois sortes de natures raisonnables : la premiere des Dieux, lesquels il fait demeurer dans le Ciel : l'autre des hommes, qui ont eu la terre en partage : la troisiéme moyenne, entre ces deux qui a son département, depuis la sphere de la Lune iusqu'à nous, qu'il appelle Genies, pource qu'ils sont causes des generations d'icy-bas, & Demons pour leur grand sçauoir. Ces Genies que ses Sectateurs estimoient estre des corps subtils instruments de la Prouidence diuine sont chez eux de trois sortes ignées, aëriens, & aqueux, les premiers incitent à la contemplation, les autres à l'action, les troisiémes à la volupté: & la creance de toute l'antiquité estoit qu'vn chacun en particulier auoit deux Genies: l'vn bon, qui l'excitoit à l'honnesteté & à la vertu, tel qu'estoit le bon Genie de Socrate, qu'ils mettoient dans l'ordre des ignées : l'autre mauuais, qui incitoit au mal, tel qu'estoit celuy qui s'apparut à Brutus, qui luy dit, qu'il le verroit en Philippes. Et bien que tous soient également instruits de leurs Ge-

tous les assistans; & dit-on de Socrate qu'allant par les champs, il fit rappeller ses amis qui alloient deuant, disant que son esprit familier luy deffendoit d'aller par là, & que ceux qui n'en voulurent rien faire furent tous soüillez, & aucuns renuersez par vne troupe de pourceaux. Deux personnes auparauant inconnuës s'entr'ayment d'abord: des parens se rencontrans sans se connoistre se sentent souuent saisis d'vne ioye extraordinaire: vn homme sera tousiours mal-heureux, à vn autre tout succedera: ce qui ne peut prouenir que des Genies. De là vient aussi que comme en toutes choses, ainsi entre les Genies il y en a de plus parfaits que les autres, lesquels donnent vn tel ascendant sur les esprits des autres hommes, que ceux-cy leur portent d'eux mesmes vn respect & vne crainte. Tel estoit le Genie de Marc-Antoine, à comparaison de celuy d'Auguste: le Genie de Cesar contre celuy de Pompée. Mais bien qu'il n'y ayt rien de si ordinaire que le mot de genie, il n'est pas neantmoins aisé de sçauoir au vray ce que veut dire ce nom. Platon dit, que c'est le gardien de nostre vie: Epictete, qu'il est le curateur & la sentinelle de nostre ame: les Grecs l'appelloient le mystagogue ou initiateur de la vie, qui est nostre Ange Gardien. Les Stoïques en faisoient de deux sortes: l'vn singulier, qu'ils disent estre l'ame d'vn chacun, & l'autre vniuersel, qui est l'ame du monde. Varron dans le 8. de la Cité de Dieu de saint Augustin, apres auoir diuisé les ames immortelles qui sont en l'air, & mortelles, qui sont en l'eau & la terre, dit qu'entre la Lune & la moyenne region de l'air, il y a des ames aëriennes appellées Heros, Lares & Genies, dont vn ancien disoit que l'air n'est pas plus plein de mouches en Esté, qu'il l'est de Genies: comme Pythagore disoit que l'air estoit tout plein d'ames. Ce qui n'est pas esloigné de la creance Catholique, qui tient que le nombre des

esprits est infiniment plus grand que celuy des autres substances corporelles; pource que tout ainsi que les corps celestes estans plus excellens que les sublunaires & corruptibles, sont aussi sans comparaison plus grands que ceux-cy: d'où la terre ne paroist estre qu'vn poinct à l'égard de la vaste estenduë des cieux: de mesme, les esprits purs estans les plus nobles ouurages de Dieu, deuoient estre en plus grand nombre que les autres creatures. Car ce que disent les Poëtes du Genie qu'ils feignent estre fils de Iupiter & de la terre: le representans quelquefois sous la figure d'vn serpent: comme fait Virgile celuy qui parut à Enée: tantost sous celle d'vne corne d'abondance, qui estoit principalement la representation du Genie du Prince, par lesquelles les flateurs faisoient leurs sermens: & ce qu'ils luy sacrifioient du vin & des fleurs, est autant mysterieux que tout le reste.

Le 4. dit. Outre son ame raisonnable chacun a vn bon & vn mauuais Ange. Le premier le porte au bien & le détourne du mal, & quand il s'y est laissé emporter par suggestion, l'autre tasche à l'en retirer, luy en faisant naistre les syndereses: l'autre au contraire luy represente le mal sous la forme du bien, & luy bouche les oreilles aux remonstrances de son bon Ange. Si bien qu'ils representent deux Aduocats qui plaident deuant le libre arbitre de l'homme, qui en est le Iuge & donne le gain de cause à qui bon luy semble. Ce que vouloit dire Homere par les deux chemins proposez à Achilles & Pythagore par son Y. Car le Createur aymant l'homme & preuoyant la malice de Satan, dont l'vnique consolation est d'auoir des semblables, luy a donné vn guide pour le conduire auec plus de seureté dans les sentiers épineux de la vie. Aussi se trouue-t'il des actions heroïques & surnaturelles, & d'autres si noires qu'el-

les ne peuuent s'attribuer à la seule nature humaine.

Le 4. dit. Que le Genie n'est rien que le temperament de chaque chose, lequel consiste en vn certain meslange harmonique des quatre qualitez: qui n'estant iamais entierement semblable, mais plus parfait és vns qu'és autres, est aussi cause de la diuersité des actions. Le Genie de quelque lieu est sa temperature, laquelle estant secondée des qualitez & influences celestes, dites par aucuns les Genies superieurs, est cause de toutes les productions qui s'y font. Les crimes pourpensez viennent de l'humeur melancholique : le Genie de la colere & des meurtres, est l'humeur bilieux : celuy de la paresse & des vices qu'elle entraisne auec elle, c'est la pituite : & le Genie de l'amour, c'est l'humeur sanguin. D'où vient que suiure son Genie est suiure ses inclinations naturelles, soit au bien, soit au mal.

Sur le 2. poinct, il fut dit. Que le mal ne paroissant tel que par comparaison, celuy qui se void menacé de plus grands maux que n'est celuy de la mort, ne la doit pas seulement attendre sans peur, mais rechercher comme la seule & souueraine medecine d'vne maladie desesperée. Que sera-ce donc si la mort n'est rien, comme croyoient les Payens, & qu'elle ne laissoit rien apres elle? Car il nous faut bien distinguer le Paganisme & l'homme consideré en son pur estat de nature, d'auec le Christianisme & l'estat de Grace. Dans le premier, ie tiens que Diogene auoit raison, lequel ayant rencontré en son chemin Speusippus languissant d'vne maladie incurable qui luy donnoit le bon iour, luy dit, & moy ie ne te le souhaite pas, puisque tu souffre vn mal dont tu te peux deliurer, comme il fit en effet, estant de retour au logis. Car tout ce qu'ils craignoient en leur religion apres leur mort estoit le non estre : tout ce que

leurs fastes leur apprenoient de l'estat des ames en l'autre vie estant si peu crû d'eux, qu'ils s'en rapportoient aux seules fables des Poëtes, où l'on ne trouue rien de constant & de semblable à soy mesme. Ou s'ils croyoient laisser quelque chose apres eux, c'estoit leur renommée, bien autre d'vn homme courageux, tels que ceux qui se tuoient eux-mesmes, que des lasches & effeminez. Ce que font encor ces grands Capitaines de mer qui mettent le feu dans leurs poudres, & se font sauter en l'air pour ne tomber entre les mains des ennemis. Toutesfois il n'y a celuy de nous, qui n'estime plus leur vertu que celle des poltrons qui se rendent à discretion. Aussi est-ce le seul moyen de faire de grands Capitaines & de bons soldats à leur exemple, que de leur apprendre à ne craindre point la mort : à ne la tenir pas auec ces coüards de Philosophes pour le plus terrible de tous les terribles: qui est la principale raison qui détournoit les plus effeminez de l'Antiquité payenne de se la donner. Et pour bien iuger des vns & des autres, comparez-moy la lascheté d'vn Perseus esclaue & mené en triomphe, auec la generosité d'vn Brute ou d'vn Caton d'Vtique. Car il seroit bien plus genereux de supporter patiemment les incommoditez du corps, les iniures d'vn ennemy & l'infamie de la mort, si l'homme auoit eu vn esprit à l'épreuue de tous les traits de la fortune. Mais il a beau se parer de son courage, il ne pourra iamais surmonter toute sorte de maux: & selon l'auis mesme du Philosophe, toute crainte n'est pas à rejetter. Il y a des maux si vehemens qu'ils ne peuuent estre méprisez sans stupidité, tels que sont les tourmens du corps, le feu, la roüe, la perte de l'honneur, le plus riche tresor de l'homme, & tels autres maux qu'il vaut mieux souuent abandonner, que de s'opiniâtrer inutilement à les vaincre. Comme c'est donc foiblesse par tout de se faire mourir pour quelque

douleur que ce soit; ainsi estoit-ce vne lascheté reprochable parmy les Payens, de viure seulement pour la douleur.

Le 2. dit. Que la nature par vn ordre merueilleux ayant donné à tous les indiuidus vn instinct particulier pour la conseruation de leur estre: c'est vne chose monstrueuse en la nature, que le cruel dessein de ceux qui font tout leur effort pour l'aneantir par l'homicide d'eux-mesmes. Et si les guerres ciuiles & intestines sont pires que les étrangeres, la plus dangereuse de toutes est celle que nous faisons à nous-mesmes. Tellement que les anciens qui ont voulu faire passer cette brutalité pour vertu sont ridicules, en ce que reconnoissans tenir leur vie en dépost de quelque diuinité, ç'a esté vne temerité à eux de croire qu'ils pouuoient rendre la vie à autre qu'à celuy qui leur auoit donnée, & auant qu'il la demandast. En quoy ils estoient autant blasmables qu'vn soldat, lequel sans le congé de son Capitaine auroit quitté son rang, ou la guerite où il l'auroit mis en sentinelle. Et quand bien la vertu, qui est vne habitude, ne requereroit point plusieurs actes reïterez, lesquels ne se peuuent rencontrer en l'homicide de soy-mesme, puisque nous n'auons qu'vne vie à perdre: cette action ne pourroit passer pour vertu, puisque le courage paroist principalement dans les souffrances & dans les miseres : lesquelles au lieu de surmonter & de supporter courageusement, celuy qui se tuë pour s'en déliurer témoigne assez sa lâcheté & sa fureur, se donnant la mort de peur de mourir, & se declarant vaincu par la fortune. D'où vient que le Poëte à bon droit blasme Ajax, de ce qu'apres auoir surmonté Hector, méprisé le fer & les flammes, il n'a pû neantmoins dompter sa colere, à laquelle il s'est luy mesme sacrifié. Et Lucrece a beaucoup terny le lustre de sa pudicité par sa propre mort: car si elle n'estoit complice du cri-

me commis par Tarquin; pourquoy a-t'elle soüillé ses mains dans le sang d'vne innocente, & pour la faute qu'vn autre auoit commis? les peines aussi bien que les delits estans personnelles. Celuy qui se tuë aussi pour le seul ennuy de viure est ingrat & méconnoissant des biens de la nature, méprisant la vie, qui est le fondement de tous les biens : s'il est homme de bien, il fait tort à sa patrie de la priuer d'vn homme de bien, & de la frustrer des seruices qu'il luy doit : comme à la Iustice, si c'est vn méchant qui ayt commis quelque crime, se faisant son témoin, son Iuge & son bourreau. C'est pourquoy le Prince des Poëtes place dans les enfers ceux qui se sont tuez eux-mesmes : & toutes les loix ont estably diuerses peines contr'eux, les priuant tousiours de sepulture: pource que comme dit Egesippus, celuy qui sort de la machine du monde sans le congé de son pere, qui est Dieu, ne merite pas d'estre receu dans le sein de sa mere, qui est la terre. Ie conclus donc que l'ignorant redoute la mort, le timide la craint, le fol se la procure, le furieux se la donne, mais le sage l'attend.

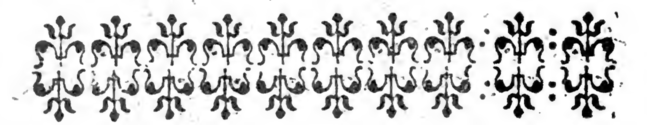
Le 3. dit. La question proposée engageant dans sa suitte l'honneur de toute l'antiquité, i'estime que la genereuse resolution de ces grands hommes du temps passé à mépriser la mort, doit tirer d'vn esprit raisonnable l'approbation plustost que le mépris, & que c'est le propre des esprits raualez de censurer les exemples qu'ils ne peuuent imiter. Pour auoir l'ame trop tendre, il ne faut pour cela blâmer le courage d'vn Caton, lequel se déchirant les entrailles ne pût s'empécher de rire ayant l'ame dessus les lévres, de la ioye qui luy reuint dans l'esprit de ce chatoüillement qu'il ressentit se voyant prés de sa déliurance : non plus que la constance de Socrate, lequel pour montrer que c'est auec complaisance qu'il reçoit la mort, s'entre-

tient auec elle & digere ce que les autres appellent son amertume, sans aucune émotion l'espace de quarante iours. Sextius & Cleanthe le Philosophe suiuent presque la mesme piste : d'autant plus recommandables en ce que leur mort a esté purement volontaire. Car la volonté forcée par vne cause estrangere, ne fait rien au dessus du commun, qui sçait bien obeyr aux loix de la necessité: mais lors que rien ne nous force à mourir que nous-mesmes, & que neantmoins nous en auons des causes legitimes, cette mort est la plus belle & la plus glorieuse. Bien loin d'estre iniuste comme l'on pretend : non plus que les loix qui permettent à vn homme de se couper la jambe pour éuiter vne gangrene. Et pourquoy la veine iugulaire ne sera-t-elle aussi bien à nostre choix que la mediane? Car cõme ie n'offense point les loix faites contre les larrons quand ie coupe ma bourse, ny cõtre les boute-feux, quand ie brusle mõ bois: aussi ie ne suis tenu aux loix faites cõtre les meurtriers pour m'estre osté la vie: c'est mõ propre bien que i'abandõne, le filet que ie coupe est à moy. Et ce qu'on nous dit que nous appartenons plus au public qu'à nous-mémes, n'a fondement que dans nostre orgueil, qui nous fait croire vne piece de rapport, qui ne peut estre démẽbrée du mõde sans vne notable perte de ce grand corps. Et quand nous serions si vtiles au monde; qui ne changea neantmoins iamais de face pour la mort d'aucun, nous sommes plus à nous qu'à autruy: Viuons donc, nous diroient ces braues autant à loüer dans leur courage, que leur Paganisme est à blasmer : viuons premierement pour nous, s'il est à propos, & puis pour les autres: mais lors que la vie nous deuient pire que la mort, quittons-la comme vn habit qui nous incommode, ou qui nous sied mal. Et n'est-ce pas vne marque de generosité de faire que les goutes, la pierre, la sciatique & toutes les autres pestes de la vie, cedent

aux efforts d'vne main victorieuse : laquelle d'vn seul coup met à bas plus de maux que tous les simples de Galien, & les antidotes d'Auicenne. Et puisque le courage est vne vertu morale qui regle la crainte, & fait resoudre à surmonter les difficultez qui s'opposent à nos desseins, qui est celuy qui blasmera de lascheté la genereuse resolution de ces anciens qui ayans dompté la mort, ont surmonté en elle toute crainte, puis qu'elle en est le plus commun objet? Autant donc qu'il est plus honnéte de mourir glorieux que de viure miserable, & que la liberté est à preferer à l'esclauage : la mort que se procuroient les Payens estoit au dessus des maux que souffroient les autres pour ne vouloir pas mourir. Mais ceux qui mouroient volontairement pour d'autres, comme fit Quintus Curtius, meritent encor vne plus grande loüange que les autres.

Le 4. dit. Qu'il ne pouuoit approuuer l'auis des Stoïques, que les ames vulgaires viuoient tant qu'ils pouuoient : celles des Sages tant qu'elles deuoient, pouuans quiter la vie comme la table ou le jeu, quand ils nous ennuyent. Que l'exemple de Priscia qui accompagna son mary en la mort : celuy de Pison qui mourut pour sauuer ses enfans : de la fille de Sextus qui se tua pour son pere : de Zenon qui en fit autant pour éuiter les incommoditez de la vieillesse, qui ont fait longtemps à Rome passer pour pieté de precipiter les vieillards decrepites du pont dans le Tibre, sont aussi blasmables que celuy qui rend vne place la pouuant encore garder. Car ce que Platon exempte de la peine contre les homicides d'eux-mesmes, ceux qui l'ont fait pour éuiter l'infamie ou necessité intolerable : & ce que Pline dit, que pour cette fin la nature a produit tant de poisons contre cinq ou six especes de bled ; qu'il n'y a qu'vne voye pour entrer au monde, & infinies pour en

ſortir. Ce qu'on impute à ſtupidité de ne ſortir pas d'vne priſon, quand on en a la clef; adjouſtant qu'il eſt permis d'executer ce qu'il eſt permis de deſirer, comme ſaint Paul a fait ſa mort: voire l'exemple qu'on allegue de Samſon, de Razias, & des onze mille Vierges, leſquels ſe precipiterent dans la mer pour ſauuer leur pudicité: dans l'Egliſe ſont des effets d'vne inſpiration particuliere, dont il ne faut tirer de conſequence, & hors d'icelle des exemples de rage & de deſeſpoir, qui empruntent le maſque de la vraye force & grandeur de courage, qui conſiſte principalement à ſupporter les maux, comme nous le prouuent tant d'ames religieuſes.



NONANTIESME CONFERENCE.

1. *De la Chasse.* 2. *Lequel estoit à preferer du pleurer d'Heraclite, ou du rire de Democrite.*

SI le moindre des biens peut attirer l'homme, il ne se faut pas ébahir si les choses où se trouuent compris les trois sortes de biens honneste, vtile & delectable, se rendent maistresses de nos volontez. Telle est la chasse, laquelle, soit qu'on la compare aux autres contentemens, soit qu'on la considere en elle-mesme, est à preferer à tout autre exercice du corps & de l'esprit. Car le jeu, les femmes, le vin, & tout ce que le luxe s'est pû imaginer de plaisir dans la superfluité des habits, les tableaux, les fleurs, les médailles, & telles autres passions que l'on ne nomme pas mal à propos maladies d'esprit, sont des diuertissemens, ou si honteux, ou si foibles, qu'ils ne peuuent entrer en comparaison auec la chasse : si honneste, que ç'a esté de tout temps le diuertissement des grands, & que l'on iuge d'vn courage martial par l'inclination qu'il a à la chasse, que Xenophon appelle pour ce sujet l'apprentissage de la guerre, & qu'il recommande tant à Cyrus en son institution, comme fait Iulius Pollux à l'Empereur Commode.

Son vtilité se reconnoist principalement en ce qu'elle rend le corps adroit & dispos, luy donne & conserue la santé, & par vne habitude au trauail, luy fournit vne constitution ferme & loüable, l'empéchant d'estre delicat, consumant par le grand exercice les humeurs superfluës, semences de la pluspart des maladies. Enfin, le plaisir de la chasse doit estre grand, puis qu'il fait mépriser aux Chasseurs toutes leurs peines & incommoditez. L'esprit s'y contente aussi par l'esperance de la proye en ceux qui chassent pour le profit, & par celle du plaisir és autres, se réjoüit par la possession de ce qu'il cherchoit: ou à considerer les tours de souplesse du renard, que les Chasseurs ne remarquent pas moindres au loup : le change que le liévre donne à ses fascheux poursuiuans : & aprés s'estre entretenu dans le douteux éuenement de sa poursuite, iouyt de sa prise, ou trouue sa consolation s'il n'a rien pris dans l'esperance d'vne nouuelle queste.

Le 2. dit. Que c'est le seul plaisir, qui ne fait tort à personne; mais au contraire, déliure le pays des iniures & dégasts des bestes, dont il n'y en a pas vne qui ne soit dommageable, du moins aux fruicts de la terre. Aussi, bien qu'il soit le plus laborieux de tous les plaisirs, il est toutesfois le moins suiuy de repentir; puis qu'au lieu de s'en lasser ceux qui s'y sont vne fois adonnez, s'y attachent ordinairement par excez, ce qui l'a fait interdire au menu peuple. Mais tous les Heros sont representez sous la forme de Chasseurs, comme Persée qui chassa le premier aux chevreuls : Castor, qui apprit à manier le cheual, auparauant sauuage, pour courir le cerf : Pollux, qui par les limiers connut aussi le premier la trace des bestes courantes : Meleagre, qui inuenta les épieux pour affronter le sanglier : Hyppolite, les toiles, les pans & les rets : Orion, les mutes, les lesses, qui

causerent tant d'admiration à son siecle ; que les Poëtes l'ont transporté dans les cieux, où il fait le plus beau signe : mis au nombre de leurs Dieux Castor & Pollux ; & feint vne Diane Déesse des Chasseurs. Aussi l'Escriture sainte ne recommande point mieux Nembrod, le premier Roy du monde, qu'en l'appellant puissant Chasseur. Et le bonhomme Isaac ne voulut point donner sa benediction à son fils Esaü, qu'aprés luy auoir apporté de sa chasse.

Le 3. dit, Que l'homme estant décheu par son peché de l'empire qu'il auoit sur les bestes : la défense à laquelle il a été obligé contre leur inuasion, a donné commancement à la chasse, par ce moyen aussi ancienne que le monde, & se diuise en trois, selon autant de sortes d'animaux qu'on chasse, en l'air, sur la terre, & dans les eaux, c'est à dire en fauconnerie, venerie & pesche. La fauconnerie est la chasse aux oyseaux par d'autres oyseaux, ainsi dite du faucon, qui est le nom general de tous les oiseaux de proye, qui sont de leurre, ou de poing. Le leurre sont deux aisles liées auec vn morceau de chair, l'appas des faucons, qui sont de sept sortes : Le Gentil, qui vole le Heron : le Pelerin, oiseau pris au passage, dont on n'a iamais trouué le nid, & est bon pour le menu gibier : le Tartaret qui vient de Tartarie, & ressemble au Pelerin : le Gerfaut, qui sert à tout : le Sacre, qui est bon pour la volerie des champs : le Lanier & le Thunisien, pris à Thunis en Barbarie, ces deux propres à toute chasse. Les oiseaux de poing sont ceux qui viennent se rendre sur le poing, encore qu'il n'y ayt leurre, comme l'Autour, l'Esperuier, le Tiercelet d'Autour, l'Esmerillon & le Hobereau. Entre tous ces oiseaux les plus excellens sont ceux qui viennent du Peru, appellez Alethes, c'est à dire veritables, pource qu'ils ne dementent point l'esperance qu'on a

d'eux, rien ne leur échappant. La venerie est la chasse des bestes à quatre pieds, qui sont ou grandes comme lyons, ours, cerfs, sangliers; ou petites, comme loups, renards, tessons, & lieures. L'vne & l'autre se fait par le moyen des chiens, dont les signes de bonté sont la teste longue, les museaux gros & ouuerts, les oreilles longues, les reins courbez, le jaret droit, le rable gros, le poil rude sous le ventre, la iambe grosse & le pied sec. Encore que le prouerbe dise, qu'il s'en trouue de bons de toute taille & poil. Les faueures ou rouges sont de grand cœur, & ne sont propres que pour le cerf: les noirs appellés de saint Hubert (patron des Chasseurs) n'ayment qu'à chasser aux bestes puantes, comme loups, renards & sangliers. Mais des chiens qui ne courent toutes sortes de bestes: les limiers sont chiens qui ne parlent point & relancent le cerf hors de son fort. Chiens couchans & espagneuls ne sont propres qu'à prendre lapins & faire leuer perdris & cailles; bassets ou chiens de terre sont bons pour entrer dans les tasnieres des renards & tessons: levriers, sont chiens dispos & qui courent des plus vistes: barbarets, ou chiens à gros poil, qui chassent au gibier d'eau. Dogues ou mastins sont pour l'ours, le sanglier & autres grosses bestes qui ne courent pas. Le furon sert à prendre connils en leur clapier. Enfin, la pesche est la chasse aux poissons, dont Platon fait de deux especes: l'vne qui se fait auec la ligne, & l'autre aux rets: d'autant plus recommandable qu'elle a été pratiquée par les Apostres: & par nostre Seigneur mesme, qui étoit figuré par les premiers Chrétiens sous l'hieroglyphe du poisson, auec le nom Grec *Ichthys*, qu'ils expliquoient ainsi par les premieres lettres de cette langue, Iesus-Christ, Dieu nostre Sauueur.

Le 4. dit. Que la chasse estant aussi diuerse que les conditions, sa varieté la rendoit autant agrea-

ble que necessaire : veu que iusques à la moindre, qui est le guet à l'arquebuze, instruit le soldat à tirer iuste, le forme à la patience, & le duit à la guerre, particulierement la chasse du tesson qui se bat dans ses entrées, puis de tranchée en tranchée; & enfin se retire dans son dernier fort, où il pratique les ruses de guerre des villes assiegées, tant qu'il soit pris par la sappe & la mine des pioniers. Car la defence de Pythagore de tuer des animaux n'est pas moins leuée que sa Metempsycose aneantie, qui en estoit le principal sujet : ou l'excuse qu'il prenoit de ne pescher point ny manger de poisson fondée sur le respect qu'il portoit à leur silence. La preuue qu'on veut tirer de ce que Dieu a bien permis à nos premiers parens de manger des fruits de la terre, mais non de la chair des animaux, & que durant deux mil ans il n'est point dit qu'il en fust mangé, ne conclud rien d'vne authorité negatiue : & Abel n'épargna point la vie de l'aigneau de sa bergerie qu'il offrit à Dieu, non plus que Dieu auoit fait celles des bestes, des peaux desquels il auoit fait des robes à Adam & Eue. Ce que Dieu defendoit aux Iuifs de manger aucune chose prise par la beste, tels que sont les chiens & oiseaux estant aboly auec les autres ceremonies. Aussi tous les autres animaux estans faits pour l'homme n'ont pas dequoy se plaindre s'ils sont appliquez à leur fin : mais sur tout est vtile la chasse des bestes malfaisantes.

Le 5. dit. Que pour oster ce qu'il y a de mal à la chasse, il faut selon la Medecine reduire son exercice à vne moderation, selon les loix ciuiles ne chasser point sur les terres d'autruy, ny en quiter son employ ordinaire : selon le droict Canon, ne chasser point en temps de ieusne. Car quant au mesme droict Canon qui priue de la Communion durant trois mois l'Euesque qui a chassé plusieurs fois sans necessité; le Prestre, du-

rant deux mois, suspendant le Diacre de toutes Charges, defend aux Ecclesiastiques d'auoir chiens de chasse, oiseaux de proye & leur attirail, leur permettant seulement la chasse qui se fait sans bruit, telle qu'est la pesche (qui est mesme permise aux Moines :) i'estime qu'il est vn peu trop seuere pour estre bien obserué.

Sur le second point, il fut dit: Encore que la mediocrité s'appelle dorée pour son excellence, si est-ce que l'homme n'y peut durer, & ne s'y plaist pas. Nous ne prendrons pas garde à vn passant qui suiura son chemin auec vne cõtenance modeste: mais si vn fol rit ou qu'vn autre pleure, nous y iettons la veuë plus volontiers. En la demande qu'on fait lequel est le plus conuenable, soit de la part de l'hõme, soit de la part des obiets, qui luy fournissent de matiere à l'vn ou à l'autre: Pour le pleurer, nous auons l'exemple de N. Seigneur, lequel nous ne lisons point auoir esté veu rire, non pas mesmes aux nopces où il s'est trouué : mais il a pleuré le Lazare mort, encore qu'il sçeust bien qu'il l'alloit ressusciter. Et il accompare l'entrée du Paradis à la porte d'vn Iuge qu'vne bonne femme ne fait ouurir & n'émeut le Iuge à luy faire iustice qu'à force de plaintes & de larmes : que bien-heureuse est la maison de pleurs & que Dieu y demeure: au contraire des ris & réjouyssances, qui non seulement du temps de Noé furent des precurseurs du deluge, mais iusques à present donnent mille sujets d'offenses contre Dieu, le prochain & soy-mesme. Aussi toutes les exhortations & sermons des Predicateurs n'aboutissent qu'à tirer des larmes de contrition des penitens : & quelques-vns dans le procez des Sorciers & Magiciens obseruent pour marque de sortilege qu'ils ne pleurent iamais : ce qui nous fait tirer vn indice certain d'vn mauuais naturel sur tout és femmes & enfans, quand estans blâmez & se presentant des sujets de pleurs ils ne

larmoyent point. Et Didon parlant de son ingrat Enée, se trouue plus touchée de ce qu'il n'a point pleuré en luy disant adieu, que de tout le reste : dont la raison naturelle est que les esprits & vapeurs agitées se raccoisans s'épaississent dans le cerueau, d'ou viennent les larmes : comme les vents s'appaisent estans resous en pluye dans la moyenne region de l'air. Mais comme lors qu'il ne pleut point, l'orage ne cesse point aussi : ainsi lors qu'on n'arrache point des pleurs d'vn éprit agité en vn sujet qui le merite, cette agitation dure en luy ; c'est vn signe certain qu'elle n'est point appaisée. Nous sommes aussi portez à pleurer par nostre propre nature, qui nous a fait les plus humides de tous les animaux, & qui semble n'auoir fait le cerueau que pour les yeux, lesquels estans tousiours humides ont encore chacun vne grosse glande appellée pour son office lachrymale, qui est vne chair spongieuse & pleine de pores ou petits pertuis seruans à attirer l'humidité du cerueau, qui fournit de matiere aux larmes, & à la disperser goute à goute, de peur que tombant trop à coup elle ne laissast le cerueau à sec, qui est vn temperament tout contraire au sien Mais au regard des choses hors de nous, qui sont les objets de nos sens : il est constant qu'il s'y trouue plus de sujet de pleurer que de rire Car si nous regardons sous nos pieds, la terre s'y presente, qui doit en moins de temps que chacun ne s'en promet, enseuelir son ambition, & ne luy prester que six ou sept pieds de terre : à costé de nous, tant de miseres, que les Espagnols qui y sont accoustumez, disent en prouerbe que ceux qui s'affligent des miseres d'autruy portent le monde sur leurs épaules. En haut quel sujet de tristesse de voir qu'vn si grand & vaste Royaume soit aujourd'huy en moindre estime que la plus chetiue partie de cette vallée de larmes, la terre, & de voir Dieu des-

honoré en tant de ſortes. Deſcendons chez nous-meſmes. Les infirmitez du corps, les afflictions de l'eſprit, toutes les paſſions de l'ame & les trauerſes que nous donne la fortune ont fait dire à ceux qui ont le plus gouſté les plaiſirs de cette vie, qu'elle n'eſt que d'épines & de miſeres, & pour dire auec le Sage, que vanité : de laquelle ne dire mort ſeroit eſtre inſenſible: s'en rire, impieté & imiter les limaçons d'Eſope qui rioient de leur dommage. Il reſte donc que ce ſoit ſageſſe d'en pleurer.

Le 2. dit. Qu'il y a temps de pleurer & temps de rire, comme témoigne la Sapience eternelle dans l'Euangile: de ſorte que de pleurer touſiours, ou rire ſans ceſſe, c'eſt vne extremité également vicieuſe: & neantmoins, le ris eſtant plus conuenable à l'homme qui eſt definy par la faculté qu'il a de rire, & non par celle de pleurer qu'il a commune auec les cerfs & crocodiles qui iettent de veritables larmes, & les autres beſtes qui pleurent à leur mode, mais pas vne ne rit: ie trouue que le ris de Democrite eſtoit moins à blâmer que le pleurer d'Heraclite: lequel par ſes larmes ſe rendoit odieux & inſupportable à tout le monde, qui au contraire ſe plaiſt grandement en la compagnie des rieurs, & ſe range volontiers de leur coſté. Auſſi leur humeur ioviale & ſanguine eſt touſiours à preferer à la ſaturnienne & melancholique des pleureurs, qui n'ont point de plus grands ennemis qu'eux meſmes: pour ce qu'ils épuiſent en pleurant tout ce qu'ils ont d'humidité, qui eſt la ſource de vie: & que leurs larmes qui ſont d'ailleurs vne marque d'impuiſſance, ſont vn effet de la triſteſſe en laquelle ils s'entretiennent: qui par la compreſſion & concentration des eſprits empeſche les libres fonctions de la raiſon, obſcurcie par les nuages de ces humiditez continuelles. Au lieu que le ris, qui eſt vn ſigne

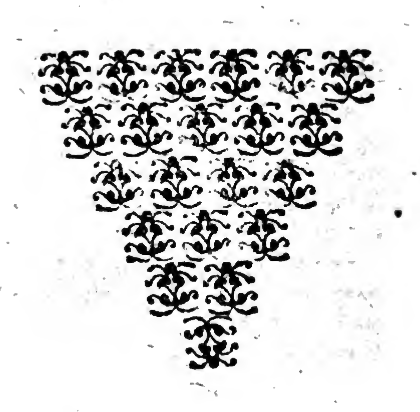
de ioye & de contentement, donnant l'essor à ces esprits qu'il dilate: est cause que toutes les actions de la vie en sont plus parfaites. Et comme c'est l'ordinaire que nos esprits suiuent le branle & le mouuement qui leur est imprimé par ceux de dehors : d'où vient que nous baaillons voyans baailler, les enfans remüent les pieds & les mains voyant danser & entendant le son des violons, la teste nous semble tourner lors que quelqu'vn tourne deuant nous : ainsi, nous pleurons auec les pleureurs, & rions auec les rieurs en ignorant mesme le sujet. Et ainsi le ris de Democrite excitant vn pareil mouuement de ioye dans ses spectateurs : la ioye qu'ils ressentoient dilatant leurs esprits, les rendoit plus dociles, & capables de receuoir ses conseils, qui deuoit estre leur but principal : à quoy les larmes de l'autre estoient contraires.

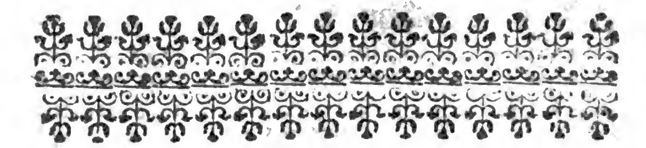
Le 3: dit : Que comme vn Medecin seroit autant impertinent de se rire & moquer de son malade, comme imprudent, de pleurer du mal qu'il luy void endurer : ainsi, Democrite & Heraclite n'estoient pas moins ridicules l'vn que l'autre, de rire ou de pleurer la misere des hommes. Mais Democrite estoit plus ridicule que ceux dont il se moquoit. Aussi semble-t'il, que c'est en signe de repentance qu'il se creua les yeux, & non pour mieux philosopher: autrement, il eust fait comme celuy qui se couperoit les iambes pour mieux saulter : puisque les yeux sont les fenestres de l'ame, qui reçoit par ce sens presque toutes ses connoissances. Heraclite estoit donc beaucoup plus supportable ; pour ce que les larmes qu'on iette pour autruy venant d'vn mouuement charitable, & d'vne compassion que nous luy portons, nous aimons naturellement ceux qui nous aiment & qui compatissent à nos maux, dont on ne manque pas dans la vie : là où le ris procedant de la dis-

proportion que l'on remarque dans nos actions, & estant l'effet d'vn mépris le plus sensible qui soit, rend odieux ceux qui se moquent de nous. Et puis, la risée de Democrite deuoit seruir à rendre les autres meilleurs ou soy-mesme. Ce qui est impossible, car quel profit peut-on faire de ce que dit vn moqueur, & les paroles duquel (si elles auoient quelque signification) deuroient estre prises par ironie, c'est à dire à contresens ? Les larmes au contraire sont si persuasiues, qu'Auguste tout fin qu'il estoit, se laissa tromper à celles de Cleopatre, & creut qu'elle vouloit viure ayant resolu de mourir.

Le 4. dit : Que l'vn & l'autre auoit raison, estans fondez sur vn mesme principe, sçauoir sur la vanité des choses du monde, qui sont égalément ridicules & déplorables. Car bien qu'il semble que le rire & le pleurer soient du tout contraires, ils peuuent venir d'vn mesme sujet. Ainsi, des peuples ont pleuré à la naissance des enfans, où nous faisons des allegresses. Plusieurs ont ry d'Alexandre qui pleuroit de ce qu'il auoit encore plusieurs mondes à conquester : Xerxes pleuroit voyant sa puissante armée dont il ne deuoit rester aucun dans cent ans, tandis qu'vn Philosophe de sa suite s'en rioit. Et tant le rire que le pleurer, se fait par la retraction des nerfs; d'où vient que les traits du visage de celuy qui rit sont semblables aux rides que font ceux qui pleurent Aussi les trois sujets qui nous peuuent obliger à rire des hommes, sçauoir les reuers de la fortune & ce qu'ils appellent vertu & science, peuuent fournir également de quoy rire & pleurer. Pour la fortune lors qu'elle precipite ceux qu'elle a éleuez au plus haut de sa roue, ne sont ils pas autant dignes de commiseration cõme de mocquerie de s'estre fiez à son inconstance ? Pour le second, quand nostre noblesse se couppe la gorge pour vn mot à deux

ententes, afin de ne paroiſtre poltrons, ſont-ils moins déplorables que ridicules de prendre l'ombre de la vertu pour elle-meſme ? Et pour le troiſiéme, ſi ces deux Philoſophes reſſuſcitez voyoient noſtre ieuneſſe employer dix ans pour apprendre à parler, comment faiſoient il y a deux mil ans les ſeruantes & harangeres à Rome, & toute noſtre Philoſophie reduite à vn fatras de diſtinctions obſcures, mourroient-ils pas vne autre fois auec pareille raiſon, l'vn de pleurer & l'autre de rire?





NONANTE-VNIESME CONFERENCE.

1. Quel est le plus supportable du chaud ou du froid. 2. Quels sont les plus heureux en ce monde, des Sages ou des Fols.

LA comparaison nous émeut plus que toute autre chose. Et encore qu'il n'y ait point de sens moins trompeur que le toucher, il se laisse emporter à la comparaison aussi bien que les autres. Ainsi les caues nous paroissent froides en Esté; pour ce que l'air dont nous sortons est chaud, & chaudes en Hyuer, pour ce que le mesme air que nous quittons lors est froid, la caue demeurant tousiours en vne mesme temperature, sans recourir à ces antiperistases qui n'ont point de fondement en la chose: les organes du toucher estans les seuls iuges competans des degrez diuers des qualitez tangibles, dont les premieres sont le chaud & le froid, pourueu que ces organes ne soient ny trop obtus, comme aux paralytiques, ny trop exacts, comme il se void au nerf découuert de sa peau. L'homme aussi qui doit faire son iugement doit estre sain; le febricitant ne trouuant rien d'assez froid en l'ardeur de sa fiévre, & dans

son frisson, rien de trop chaud, voire temperé: car le pituiteux & le melancholique supportent le froid plus impatiemment, & le chaud plus volontiers, comme moderant la froideur de leur nature: les bilieux & les sanguins au contraire s'accommodent plus aisément au froid, comme corrigeant l'excez de leur chaleur. Or il semble d'abord que le chaud soit plus supportable, veu qu'il est conforme à la vie, qui consiste dans la chaleur, par laquelle Galien definit l'ame, comme la mort en son contraire le froid qu'elle apporte auec elle. Aussi la nature a-t-elle fait les climats chauds plus amples & plus capables que les froids, qui ne sont que deux fort pressez; encore y a-t-elle pourueu de remede, faisant croistre les fourures en ces regions proches des poles: tout le reste sont pays chauds ou temperez, & tousiours plus chauds que froids. Neantmoins ie conclus pour le froid, pour ce que le chaud se ioignant à nostre chaleur la rend excessiue, là où le froid estant combatu par elle, il en resulte vn tiers temperé. Ioint que l'opposition du froid redouble la chaleur naturelle; d'où nous vient l'appetit plus grand en Hyuer qu'en Esté, le sommeil plus long, & toutes les autres fonctions naturelles, iusques à la gayeté de l'esprit, qui est lors plus grande; au lieu de la nonchalance & lascheté qui paroist en Esté dans les corps & les esprits, beaucoup moins susceptibles du trauail en ces temps-là: & il y a plus de danger, pour la santé, de nous refroidir en Esté, que de nous rechauffer en Hyuer: le premier donnant lieu à la pluspart des maladies, & l'autre les empeschant.

Le 2 dit: Que le froid estant l'ennemy de la nature, son excez est plus nuisible, & par consequent plus insupportable que celuy de la chaleur, particulierement de celle du Soleil: Car ce grand astre, l'ame de l'Vniuers, & dont la chaleur est

cause de toutes sortes de generations, doit aussi estre celle de leur entretien, & non de leur destruction. Partant l'excez de sa chaleur est beaucoup plus tolerable à la nature que celuy du froid. Aussi les païs chauds sont-ils les plus fertiles, & l'Escriture nous enseigne que les premieres peuplades sont venuës du midy: & mesme partie des Docteurs ayans mis le Paradis terrestre sous l'Equinoctial, il s'ensuit que les regions chaudes ayans esté les premieres habitées, elles ont esté aussi les plus habitables: iusques à la Zone torride estimée inhabitable de toute l'antiquité, que l'experience a fait trouuer fort peuplée: là où les deux froides ne le sont que fort peu, & point du tout par de là le 78. degré. C'est aussi de cette partie froide & septentrionale que doit venir tout le mal, comme dit le Prophete, la fin & destruction de tout le monde. Ce qui a possible fait soustenir au Comte de la Mirandole en ses Theses, que qui connoistra bien la nature du Septentrion, sçaura comment & pourquoy Dieu doit iuger le monde par le feu.

Le 3. dit: Que la chaleur qui conserue nostre vie, est naturelle, benigne & agreable, non étrange, comme celle dont est question. Car puis que toute bonne comparaison se doit faire entre des choses de mesme genre, le froid exterieur ne peut estre comparé qu'auec vne chaleur aussi exterieure & étrangere & non auec la chaleur vitale qui est d'vn ordre plus sublime que ces qualitez elementaires. Or il est certain que cette chaleur externe est plus puissante & plus actiue que le froid aussi exterieur, puis qu'elle consomme & dissout iusques aux metaux, ce que le froid ne peut faire, & plus dommageable, puis qu'elle desseche l'humide qui est le fondement de la vie. Enfin elle est moins tolerable puis que nous supportons bien l'attouchement du corps le plus froid qui soit au

monde, à sçauoir la glace; voire nous la mangeons impunément: mais il ne s'en est point encor troué qui ait pû resister aux flammes. C'est pourquoy aussi le plus cruel des supplices c'est le feu & non pas le froid, d'ailleurs dautant plus tolerable que l'on peut s'en defendre plus aisément que de la chaleur excessiue, laquelle se peut bien temperer quelque peu par les vents, ombrages, ou autres artifices, mais non entierement, comme on fait le froid par le moyen du feu, des habits & du mouuement.

Le 4. dit: S'il est vray ce que dit Cardan, que le froid n'est rien que la priuation du chaud, comme il sera abhorré de la nature qui n'apprehende rien à l'égal du non estre, tel qu'est la priuation; aussi ne sera-il aucunement actif, puis que ce qui n'est point ne peut agir, & partant sera moins nuisible que le chaud, Mais ie suppose, comme il y a plus d'apparence, que l'vn & l'autre sont veritablement en la nature; veu mesme que le froid entre aussi bien en la composition du corps que le chaud, les os, les membranes, la peau, les nerfs, & toutes les parties du corps, horsmis les chairs, estans froides, comme aussi le cerueau, la plus noble partie de l'homme: il me semble donc que le froid & le chaud, soit considerez comme principes internes du corps viuant, soit comme deux agens externes ennemis de la vie, l'excez du froid est tousiours plus dommageable & mal faisant que le chaud. Car pour le premier, les intemperies chaudes alterent bien les fonctions, mais les froides les abolissent, nous priuans de mouuement, de sentiment, & de vie, comme dans le care, apoplexie, epilepsie, & autres maladies froides. Et pour le second, le chaud & le froid estans considerez comme deux étrangers ennemis de nostre nature, qui haït également les extremes: la chaleur excessiue attirant comme elle fait au dehors vne

partie de nos esprits, comme c'est vne maxime dans la nature, aussi bien que dans l'Estat, que le plus fort attire le plus foible, elle la rend en effet plus lâche & moins vigoureuse par cette resolution; d'où viennent les défaillances de cœur que l'on ressent apres le bain trop chaud, ou auprés d'vn trop grand feu: mais elle ne l'abbat & détruit iamais entierement, comme la lumiere du Soleil absorbe bien la lumiere d'vne chandelle en plein midy, mais ne la tuë pas.

Le 5. dit: Pour ce qu'il y a des natures comme dit Hypocrate en ses Aphorismes, dont les vnes se portent mieux l'Hyuer, les autres l'Esté, cõme les vieillards froids qui ne sont pas beaucoup incommodez des chaleurs les plus vehementes, au prix du froid qui les tuë, au contraire des ieunes gens de temperature chaude, qui supportent plus difficilement le chaud que le froid: & qu'il ne se trouue point de temperament au poids, il faut appeller la raison à l'ayde de nos sens, non seulement pour iuger de l'humide & du sec, comme pense Galien; mais mesme du froid & du chaud: lesquels considerant absolument selõ leur nature & sans auoir égard à nous-mesmes, i'estime que la chaleur est beaucoup plus actiue que le froid, par consequent plus insupportable: veu que plus vne chose a de forme & moins de matiere, plus elle est actiue: l'vn de ces principes estant simplement passif, l'autre purement actif & cause de toutes les actions naturelles. Ainsi la terre & l'eau sont des elemens mornes & pesans, à comparaison de l'air & du feu, qui sont moins denses & materiels: le Ciel, qui est la cause vniuerselle de toutes les choses sublunaires est vne forme sans matiere au dire d'Auerroës: les Anges & les Demons ont des vertus infiniment plus grandes que les substances materielles: & souuent trop de matiere & de graisse dans nos corps émousse la pointe de nos esprits:

d'où vient que les vieillards qui sont secs sont aussi plus sages & prudens, & que les peuples Orientaux & Meridionaux sont plus auisez que les autres nations. Cela posé, puis que la chaleur rarefiant continuellement son sujet, semble haïr la matiere, estre plus spirituelle, & comme tirer à la forme, elle est aussi plus actiue que le froid, dont le propre estant de condenser il tient dauantage de la matiere, & resserrant les pores du cuir il se bouche luy mesme son chemin : au lieu que le chaud se fait iour par la rarefaction de ces conduits insensibles. Ce qui se void és maladies, dont les plus chaudes sont les plus aiguës. Et si les froides tuënt quelquefois, le plus souuent elles assoupissent & charment nos sens pour rendre la mort plus douce & plus supportable. Au contraire, les morts les plus cruelles, les grandes douleurs & plus furieuses maladies ont pour cause ordinaire quelque humeur chaude. C'est pourquoy personne ne meurt sans fiévre, & Hypocrate asseure que la mesme chaleur qui nous engendre nous tuë. Enfin Dieu, qui est la premiere raison, a bien iugé la chaleur plus actiue & moins supportable que le froid, puis qu'il se sert du feu pour agir contre les demons & tourmenter les ames des damnez.

Sur le second point, il fut dit : Comme il n'y a qu'vne ligne droite, & infinies courbes, il n'y a qu'vne sagesse & vn seul moyen pour y paruenir, sçauoir de suiure la droite raison; mais des folies de toute sorte, & d'autant de façons qu'il y a d'esprits differens qui conçoiuent les choses sous diuerses apparences de bonté. Ce qui rendant le nombre des fols plus grand que celuy des sages, ceux-cy perdront toûjours leur cause. Aussi la folie est-elle du nombre des choses plaisantes, qu'il ne faut que nommer pour nous faire rire. Y a-il rien de si tri-

ste que la Tragedie ou la Comedie mesme, sans la farce? Soyez à vn festin de Philosophes, vous y entendrez des questions de l'estre & du non estre, ou des differences dernieres, qui lassent les doctes pour les sçauoir & les ignorans pour ne les entendre pas. Mais vn fol y suruenant réjouyra les vns & les autres, voir soy-mesme: n'y ayant pas d'apparence que les fols ne prennent la plus grande part du plaisir qu'ils donnent aux autres; au lieu que les Docteurs, Predicateurs, Aduocats & autres qui parlent en public, se donnent mille peines pour plaire aux autres. Que si l'heur est bien definy par le contentement, qui est-ce qui ne trouuera les fols plus heureux que les sages? Témoin celuy lequel bien sensé en toute autre chose estoit fol en ce seul point, qu'il croyoit voir & entendre tousiours des acteurs en plein theatre où il se rendoit soigneusement, & y applaudissoit, bien qu'il n'y eust que luy: & guery de sa folie, au lieu d'en remrercier ses amis, se plaignit de ce qu'ils auoient employé trop de soin à le rendre misera-ble, d'heureux qu'il estoit auparauant. D'ailleurs la folie, comme si c'estoit vn don du Ciel a ce priuilege, qu'on supporte des fols non seulement la verité odieuse en la bouche de tous autres, mais tout ce qui semble bon à ceux qui sont enroollez en cette compagnie, à la verité grande puis que nous naissons tels: car l'enfant n'est agreable par autre chose que par sa simplicité, qui n'est autre chose que folie: laquelle rend la ieunesse excusable de plusieurs fautes, qu'on ne supporte pas en d'autres aages. Et ceux qu'on estime les plus heureux & qui meurent de vieillesse, finissent par là: estans à ce sujet appellez deux fois enfans. Folie qui sert d'anodin pour temperer les amertumes de la vieillesse extrémement chagrine & tousiours soucieuse. Voire celuy qui regardera de prés à tout le cours de nostre vie, y trouuera plus de folie

que de sagesse. Car si la philautie, le jeu, l'amour & les autres passions sont autant de folies, qui est-ce qui en est exempt?

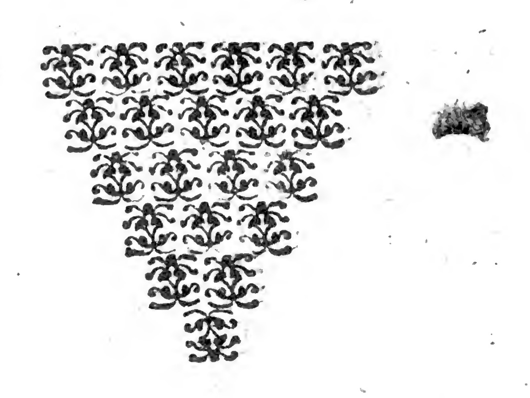
Le 2. dit: Ce n'est pas sans raison que l'on a mis cette maxime des Stoïciens, que les seuls sages estoient heureux, au nombre des paradoxes, puis qu'elle est contraire aux vrais sentimens naturels, qui nous montrent que le bon-heur de cette vie ne consiste qu'en deux points: sçauoir en la priuation de la douleur & la possession du bien. Quant au premier, pour ne parler point des douleurs du corps, dont les sages ne sont pas plus exempts que les fols, ces esprits forts & par la vigueur de leurs raisonnemens, & par la subtilité de leurs fonctions, sont beaucoup plus susceptibles de la douleur & affliction interieure, de l'esperance, la crainte, le desir, & toutes les autres passions, les maladies de l'ame, qui leur sont d'autant plus griefues qu'ils les ont tousiours presentes: pour ce qu'ayans la raison plus forte, & pour l'ordinaire vn temperament melancholique, qui est celuy de la sagesse, ils s'attachent bien plus opiniastrément à leurs objets, & les quittent bien plus tard que les fols, communément plus volages: pour ne rien dire des scrupules de conscience, qui gehennent souuent mal à propos leurs esprits, des poincts d'honneur & des ciuilitez, ny des épineuses questions des sciences. Quant au 2. point, qui constituë le bon-heur de cette vie, sçauoir le bien, les fols y ont meilleure part que les sages, pour ce qu'il n'y a aucun bien dans ce monde qui soit absolu, mais seulement relatif; ce qui a donné lieu à tant de diuerses opinions touchant le souuerain bien, chacun s'imaginant estre tel ce qui est conforme à son imagination, & fait dire que pas vn n'est veritablement heureux, s'il ne croit l'estre. D'où s'ensuit qu'il se trouue bien plus de fols heureux que de sages. Car ceux-cy reconnoissans la peti-

tesse & vanité des biens de ce monde, ne croyent point estre heureux en les possedant : mais s'alambiquent l'esprit à en rechercher d'autres plus solides, qu'ils ne trouueront iamais en ce monde: là où les fols viuent contens & heureux en la iouyssance paisible des biens presens, au delà desquels ils n'en souhaitent point d'autres. Aussi est-il vray que nostre bon-heur & contentement dépend de nous-mesmes, c'est à dire de nostre propre imagination, comme il se iustifie dans les hospitaux des fols, qui n'estans en effect qu'horreur & misere, tant s'enfaut que ceux qui y sont la ressentent, qu'au contraire ils se flattent & se tiennent heureux dans les agreables imaginations qu'ils ont d'estre Roys, Empereurs & Dieux méme : d'où ils tirent encore plus de plaisir qu'ils n'en donnent aux autres. Ce qui pourroit faire iuger cét Athenien bien fondé qui croyant que tous les vaisseaux du port de Pirée estoient à luy, se réjouyssoit de leur retour, comme d'vn grand gain, mit ses parens en iustice pour l'auoir guery de cette agreable folie. Enfin, parlant dans les purs sentimens de la nature, les gens du monde s'addonnans à toutes sortes de plaisirs, sont plus heureux que ceux qui s'en priuent volontairement pour s'attacher aux conseils Euangeliques, & neantmoins par le propre iugement de Dieu, qui est la regle de la veritable sagesse : ceux-cy sont sages & les autres des fols: qui ont encore cét autre aduantage pardessus ceux qui s'imaginent d'estre sages, que la seuerité de nos loix n'a point de prise contr'eux, comme estans en la garde de Dieu : leur estant mesme permis de tuer impunément. Et ne sert d'alleguer que c'est par vn deffaut de volonté de mal-faire, puis que c'est vne regle de droit que pas vn ne porte la peine d'vne mauuaise volonté. Ce qui nous fait appeller les fols innocens.

Le 3. dit. Que ce procez est d'autant plus difficile à vuider qu'il ne se trouue point de Iuge qui ne soit partie. Mais si l'on s'en rapporte aux sages, comme c'est à eux de determiner des choses, ils iugeront à leur profit: autrement ils ne seroient pas raisonnables. Car soit que l'on considere la fine folie qui est la totale alienation de l'esprit, ou bien ses diuers degrez, elle est tousiours accompagnée d'vn dereglement & maladie d'esprit, chacun selon son caprice: dans laquelle constituer le contentement d'esprit, c'est mettre le plaisir du corps dans la douleur & dans les maladies: en vn mot, confondre l'ordre de la nature.

Le 4. dit. Que le bon-heur ou souuerain bien de l'homme consideré dans ce monde ne consiste pas dans l'opinion: autrement, il n'y auroit aucun bien vray, mais seulement imaginaire: & ainsi l'homme seul entre toutes les creatures ne pourroit estre vrayement heureux: & sa felicité bien loin d'estre quelque chose de diuin, comme veut Aristote, seroit ridicule. Mais cette beatitude de l'homme consiste en sa fin: cette fin est son action: l'action de l'homme entant qu'homme est celle qui le rend semblable à Dieu par la contemplation & la vertu: toutes deux operations tres-parfaites de l'entendement & de la volonté qui viennent des principes aux conclusions dans la theorie, & des moyens à la fin dans la pratique des vertus morales: lesquelles ne sont point sans la prudence & la raison; pour ce qu'elles consistent dans la mediocrité, qui ne se peut reconnoistre que par la comparaison des deux extremes, qui est vne action de l'entendement. Puis donc que la folie est vne lesion de la faculté raisonnable, soit que cette raison soit abolie, deprauée ou diminuée (qui sont les diuers degrez de folie) les fols ne peuuent pas estre heureux puis qu'ils ne peuuent viure selon la droite raison: en quoy consiste l'essence de la feli-

cité durant cette vie. Et comme ils sont exempts des vices, aussi sont-ils incapables des vertus. Et s'il est vray que pas vn n'est heureux s'il n'est content, & que le contentement consiste dans la satisfaction que l'on a en la ioüyssance de quelque bien, qui nous donne du repos, les fols ne peuuent estre heureux, puisque la satisfactiõ d'esprit vient de la reflexion que fait nostre esprit sur la bonté ou excellence de la chose que nous possedons. Or la reflexion est vn acte tres-parfait de l'entendement qui se retourne sur les objets & sur soy-mesme. De sorte que ce que disent les Iurisconsultes des esclaues qu'ils ne peuuent estre heureux en ce monde, pour ce qu'ils ne sont pas à eux, ny contez pour rien, mais reputez au nombre des morts, se peut dire à plus forte raison des fols.



NONANTE-DEVXIESME CONFERENCE.

1. Quel est le plus sain de l'humide ou du sec. 2. Quelle est à preferer de la vie contemplatiue, ou de l'actiue.

LE Philosophe Thales auoit raison de dire, que l'eau est le principe des choses naturelles, soit qu'il eust appris dans les liures de Moyse, qu'au commencement l'Esprit de Dieu estoit porté sur la face des eaux, & que par ainsi l'eau parut la premiere des élemens, ou bien qu'il eut obserué dans la nature que toutes les formes sublunaires ne peuuent estre sans humeur, que la Chymie nous enseigne à extraire des corps les plus arides, qui ne peuuent mesme subsister sans l'humide qui lie & vnit leurs parties; lesquelles autrement se reduiroient en poudre; comme il sert à l'introduction & entretien de toutes les formes animales, vegetales & minerales, ainsi qu'il se void en toutes sortes de generations: celles des plantes & des animaux commençans tousiours par l'humide, qui est la cause que les mers sont plus fertiles en poissons (qui y sont aussi plus sains) que la terre en ses animaux de moindre grandeur que

les marins. Car l'humeur est la pasture de leur chaleur naturelle : comme il fait pousser les feüilles, les fleurs, & les fruits dans les plantes sur la terre, & dans ses entrailles forme les métaux : les plus nobles desquels sont ceux qui sont les plus ductiles & fosibles, qui est vne marque de l'humide abondant en eux, comme les plus secs & les plus terrestres sont les plus vils. Les rosées du Ciel rendent aussi la terre feconde : d'où vient que Dieu menace son peuple de luy donner vn ciel d'airain & vne terre de fer : & lors qu'il promet de grandes benedictions, il dit qu'il donnera des rosées en abondance, qui fut aussi la benediction que donna Isaac à son fils Esaü. Le débordement du Nil engraisse les possessions d'Egypte. Le Printemps le plus sain & agreable de toutes les saisons, est humide : l'Automne au contraire est vne pepiniere de maladies, à cause de sa secheresse. Les perles sont engendrées dans l'humidité des mers : Venus y est née. Les Dames entretiennent leur beau teint dans la conseruation & temperature de l'humeur, qui est seule cause de l'embonpoint & de la beauté, qui ne se trouue iamais sur vn visage maigre, & dans vn corps sec & destitué d'humeur, qui a si bonne part en nostre nature, que pour dénoter la bonté d'vn naturel nous disons vne belle ou agreable humeur. Ainsi la Lune meut & conduit toute la nature par l'humeur, sur lequel elle a vne vertu particuliere : les planetes influent plus benignement aux signes humides, que lors qu'ils sont dans les secs, dont celuy de la Vierge dépoüille la terre de toutes ses beautez, & entre toutes les planetes Saturne & Mars, sont destructeurs de la nature pour leur secheresse. Enfin, l'humidité rend les saisons, les vents, les lieux, les âges plus agreables, qui fait que les femmes, comme plus humides, sont plus belles que les hommes ; entre lesquels les enfans qui abon-

dent en humide ſont plus agreables que les vieillards plus ſecs. Et il n'y a perſonne qui n'ayme mieux le ſejour d'vn climat temperé d'humidité, comme du quarante ou cinquante degré, que les ſables & les deſerts de la Lybie, plus propre à la generation des monſtres, qu'au ſejour des hommes.

Le 2. dit. Bien que le temps ſec comme le plus beau & le plus agreable, ayt plus de partiſans que le temps humide, il eſt neantmoins plus mal-ſain. Auſſi les zones temperées ſont-elles fort pluuieuſes : & ce que l'automne, qui eſt ordinairement pluuieux, eſt neantmoins le plus mal-ſain, cela vient de l'inégalité qui ſe trouue dans ſa temperature, & de quelques autres cauſes eſtrangeres, comme ſont la trop grande quantité de fruits, qui engendre dans nos corps des cruditez. Quant au Printemps, dont la temperature eſt chaude & humide: il eſt (au dire d'Hypocrate) tres-ſain & nullement ſujet aux grandes maladies, dont il vuide les ſemences par l'expulſion qu'il fait des humeurs nuiſibles qu'il reſout & attire au dehors : d'où viennent les galles, gratelles & autres incommoditez de la peau durant cette ſaiſon, qui r'anime par ſon humidité les plantes & les animaux, entre leſquels l'homme, le plus parfait ouurage de la nature, a le plus d'humidité, à laquelle Cardan rapporte ce qu'il eſt le plus ſage. Et comme ſa vie n'eſt autre choſe que ſon premier humide, la ſoif qu'il endure par la ſechereſſe du temps eſt la plus grande de toutes les incommoditez du corps : & les maladies cauſées par vne intemperie ſeche, ſont ordinairement incurables : ſoit pource qu'il n'y a point de retour de la priuation à l'habitude, ny partant aucun moyen de retourner de la ſechereſſe à l'humidité, dont quelques-vns veulent que le ſec ne ſoit qu'vne ſimple priuation : ou pluſtoſt pource que ſelon l'aphoriſme, il eſt plus aiſé de

remedier aux maladies qui viennent de repletion que d'inanition, y ayant plusieurs moyens de diuertir ou dessecher ces humeurs. Ainsi, le rhume n'est pas si dangereux qu'vne fiévre hetique : & l'experience nous a fait voir que les terres trop humides se peuuent rendre fertiles : mais l'on n'a pû iusques icy remedier aux secheresses de l'Afrique : l'artifice humain estant assez empesché à conseruer vn iardin durant celles de l'Esté. Et ces rhumes & catharres que l'on attribuë aux temps humides, ne sont gueres causez par cete saison. C'est pourquoy en ces maladies l'on raffraischit d'ordinaire l'intemperie chaude & seche du foye, comme la cause veritable de ces inondations du cerueau, sans en accuser le temps humide, qui en est plûtost vne circonstance que la cause. Aussi la Medecine employe-t elle les purgations en ce temps-là, comme le plus conuenable à la santé.

Le 3. dit. Puisque le sec & l'humide ne sont qualitez passiues, qu'à comparaison du chaud & du froid, dont l'action est plus violente & plus sensible, & que toutes les qualitez sont actiues, entre lesquelles celles-là le sont dauantage qui ont moins de resistance, comme la chaleur & l'humide sont plus actiues que le froid & le sec, qui resistent dauantage: il s'ensuit que l'air estant abbreuué de l'humide, altere plus sensiblement nos corps, que lors qu'il est chargé d'exhalaisons seches. Car nostre humide radical est aërien, huileux & benin, & l'humeur estranger est aqueux, malin & pernicieux, ennemy capital de ce baûme de vie, comme la chaleur estrangere l'est de nostre chaleur vitale, qui est suffoquée par la quantité des excremens que l'humide amasse, & que le sec dissipe en les consommant & rendant le corps trãspirable, au lieu que l'humidité bouche ses pores. Ce qui fait dire au Prince de la Mede-

cine Aph. 15. sect. 3. qu'absolument entre les saisons de l'année les secheresses sont plus saines & moins funestes que les temps pluuieux & humides, ausquels il dit arriver des fiévres longues, cours de ventres, epilepsies, apoplexies, & plusieurs autres maladies putrides. Bien qu'il soit impossible de determiner absolument la question, puis qu'il faudroit considerer tant le sec que l'humide separez des autres qualitez & en leur propre nature, en laquelle on ne les trouue point, n'estans iamais separez du froid ou du chaud, qui font leur nature & partant leurs effets diuers.

Le 4. dit. Que ce qui nous rend les iours caniculaires si importuns, n'est pas tant la chaleur comme la secheresse de cette saison-là, puisque si tost qu'vne pluye, encore qu'il n'y en ayt point alors de froide, vient à humecter l'air, il nous est autant agreable qu'il estoit fascheux auparauant. Or le plaisir que nous prenons à vne chose est le plus certain indice du bien ou du mal qu'elle nous fait. Aussi nostre mort & le vieillir qui en est le chemin, n'est autre chose que dessecher : & entre les maladies, qui n'ont toutes rien de si contraire que les viandes seches & solides, les seches sont les plus perilleuses, soit qu'elles soient conioinctes auec la chaleur qu'elles aiguisent, faisans par ce moyen des maladies tres aiguës, soit auec la froideur qui engendre les scirrhes & autres maladies accompagnées d'obstruction, qui ne se guerissent point qu'en les humectant. A laquelle obstruction seche Galien rapporte les phtisies, chassies, gouttes, difficultez d'urine, dysenteries, squinanties, conuulsions, cheute du poil, delire, & infinies autres maladies qui nous attaquent ordinairement l'Esté & l'Automne, les deux saisons les plus maladiues & les plus seches de l'année : au contraire nous nous portons bien mieux en Hyuer & au Printemps. Et l'humidité de la nuit ne restablit-

elle pas le dommage que nous a causé la secheresse du iour, & que les actions nous ont apportées? comme le matin la plus humide partie de ce iour-là, nostre esprit est plus serain que tout le reste du iour, ce qui fait appeller l'aurore l'amie des Muses. Aussi nostre cerueau, le domicile de l'ame & de ses plus diuines facultez, est-il non seulement tres-humide, mais le siege de l'humidité, comme la colere, la melancholie, la crainte, & toutes les autres passions que nous auons communes auec les bestes ont leur siege dans le fiel, la ratte, & le cœur qui sont parties seches. Mais bien que l'humide semble estre plus amy de la nature que le sec, il faut neantmoins vuider la question proposée par la diuersité des temperamens, entre lesquels les melancholiques, & plus encore les bilieux reçoiuent beaucoup d'incommodité des secheresses, & de soulagement par les temps humides, qui tourmentent fort au contraire les pituiteux & replets.

Sur le second poinct, il fut dit. Que rien ne deuant estre inutile dans la nature, laquelle est le principe de mouuement & d'action en toutes choses: la vie contemplatiue semble estre non seulement méprisable, mais indigne de la naissance de l'homme, qui est né pour viure en la societé d'vne vie actiue, & non dans le repos d'vne vie contemplatiue: veu mesme que nostre premier pere a esté mis sur la terre pour la cultiuer, & manger son pain à la sueur de son corps, & non dans vne vie faineante & oyseuse. Aussi la fin est plus noble que les moyens qui y tendent. Or nous ne contemplons ordinairement que pour agir. En la Theologie nous considerons les commandemens de Dieu pour les faire: Es Mathematiques, les lignes, surfaces & solides, les nombres & mouuemens pour s'en seruir aux fortifications, arpentages & méchaniques; En la Physi-

que, ſes principes & cauſes pour les rapporter à la Medecine: En la Iuriſprudence, le droit pour l'appliquer au fait: En la Morale, des vertus pour les exercer. Voyez la difference qu'il y a entre la contemplation d'vn cerueau creux & l'actiõ ſolide: c'eſt à dire, entre la theorie & la pratique: vous trouuerez que la premiere n'eſt qu'vne chimere, & l'autre vne realité, autant excellente & vtile comme la premiere eſt de nul vſage, qu'à repaiſtre noſtre fantaiſie de vaines imaginations, & remplir l'eſprit de preſomption: n'y ayant celuy qui ne s'eſtime plus grand maiſtre que les autres auant qu'il ayt mis la main à l'œuure: & toutefois, c'eſt par les œuures que noſtre Seigneur veut que nous connoiſſions vn chacun & non par les diſcours, autant au deſſous d'elles comme les effets & les choſes ſont plus que les paroles.

Le 2. dit. Autant que l'ame eſt plus excellente que le corps, la contemplation eſt plus que l'action, leſquelles comparer enſemble, c'eſt faire entrer en comparaiſon la ſeruante auec ſa maîtreſſe. Car ſans parler de ces hauts rauiſſemens de l'ame extaſiée, ny de la beatitude eternelle: laquelle conſiſtant en la contemplation, celle de ce monde doit eſtre de meſme à l'égard des choſes naturelles: la nature ſeule nous montre que les choſes qui ſont pour elles-meſmes ſont plus excellentes que celles qui ſont pour autruy. Or la contemplation & la connoiſſance des veritez n'a point d'autre fin qu'elle-meſme: mais l'action ſe rapporte à l'vſage commun de la vie. D'où vient auſſi que cette contemplation a moins beſoin des choſes externes que l'action, qui ne ſe peut faire ſans l'aſſiſtance des richeſſes, des honneurs, des amis, & de mille autres circonſtances, qui empeſchent plus le contemplatif qu'elles ne l'aydent: c'eſt pourquoy ils ſe plaiſent dans les deſerts & ſo-

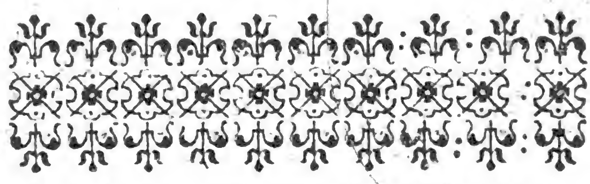
litudes : Or vn bien est d'autant plus parfait qu'il suffit à soy-mesme sans auoir besoin d'autruy , qui est la marque essentielle que donne le Philosophe au souuerain bien : lequel étant vn repos , pource que l'agent se repose lors qu'il est paruenu à sa fin : la contemplation qui n'est autre chose qu'vn repos approchera dauantage de ce souuerain bien , que l'action , qui est vn mouuement incompatible auec le bon-heur , qui doit estre paisible & rendre l'esprit tranquille. Et puisque la fin est preferable à ses moyens, la fin de la vie actiue estant pour nous mettre en repos , sçauoir la vie militaire pour auoir vne bonne paix , & la vie ciuile pour la conseruer : le repos de la vie contemplatiue estant par ainsi la fin de la vie actiue & turbulente, il est beaucoup plus noble que ses moyens. Comme il se iustifie aussi par sa durée , qui est plus grande que celle de l'action , qui n'est plus aussi-tost qu'elle a commencé d'estre : mais la contemplation est permanente & durable , qui est vne marque de la diuinité de l'intellect qui l'a produit, infiniment plus excellent que toutes les autres puissances ses inferieures , qui sont les principes des actions. Et la cause de cette durée est , pource que la contemplation estant separée de la matiere & des choses terrestres , elle ne lasse point le corps comme les actions , qui requierent des organes corporels , & n'a que faire des choses exterieures susdites , sans lesquelles non seulement les actions externes , mais les morales, qui sont les vertus , ne peuuent subsister. C'est pourquoy le plaisir de la contemplation est tres-pur & tres-simple , pource qu'il est abstrait de la matiere , & tres-constant à cause de son objet , qui sont les choses tres hautes que la Sapience contemple : celuy de l'action n'est iamais entier, tant pource qu'il dépend d'autruy qui donne le

poids & le prix à nos actions, que pour l'inconstance de son objet, qui sont les choses politiques, qui changent continuellement de face. Le contemplatif au contraire trouue dans luy-mesme dequoy se satisfaire pleinement, sans aller au dehors mandier l'approbation, la loüange & les recompenses des hommes, sans lesquelles toutefois les vertus sont lasches & imparfaites. Aussi ce plaisir de la vie contemplatiue est particulier à l'homme à l'exclusion des bestes, qui n'ont pas seulement des actions exterieures communes auec nous, comme de parler, chanter, danser, se batre, filer, bastir, & les autres ouurages des arts que nous auons appris d'elles pour la pluspart, mais elles ont les vertus, comme la chasteté, simplicité, prudence, pieté. Au contraire, Dieu, au dire de ce Philosophe, n'exerce ny vertus ny aucunes actions externes, mais la contemplation est son seul employ, qui par consequent est le plus diuin de tous, quand bien il ne seroit pas tranquille, agreable, permanent, suffisant, propre à l'homme & independant d'autruy, qui sont les marques de la beatitude & du souuerain bien.

Le 3. dit. Puis qu'il est vray, à ce que dit Platon, que tant que nous sommes dans ce monde nous n'y faisons qu'entreuoir, à la faueur de quelque foible lumiere, les phantosmes & les ombres des choses que la coustume nous fait prendre pour des veritez & des corps : ceux qui s'amusent à contempler en cette vie ne peuuent estre dits contens qu'à la façon de Tantale, qui ne peut boire au milieu des eaux : veu mesme qu'ils ne peuuent satisfaire à cette inclination generale de la nature (qui ne souffre rien d'oisif en toute son enceinte) de reduire les puissances en acte, & leurs connoissances mortes en des actions viuantes. Et s'ils reçoiuent quelque plaisir dans la connoissance de quelques veritez, il est beaucoup moindre que celuy qu'apporte l'a-

ction & l'exercice des vertus morales de la vie actiue, d'autant plus excellentes qu'elles sont vtiles à plusieurs, puisque le bien le plus excellent est le plus communicable. Aussi, tous les hommes ont donné la primauté à la prudence ciuile & à la vie actiue, ausquelles ils ont proposé des honneurs & des recompenses, au lieu qu'ils ont puny dans ce monde l'ingratitude & l'orgueil des contemplatifs, les abandonnans au mépris, à la pauureté, & à toutes les incommoditez de la vie. Et puisque le vice qui est opposé à la vie actiue est pire que l'ignorance qui est opposée à la contemplatiue, par la raison des contraires l'action doit estre meilleure que la contemplation : & ce d'autant plus que l'action vertueuse sans contemplation est tousiours loüable, & souuent plus meritoire pour sa simplicité : la contemplation au contraire sans les actes vertueux est plus criminelle & pernicieuse. Enfin, s'il est vray que celuy qui se separe de la vie actiue pour s'amuser à la contemplation est Dieu ou beste, comme dit Aristote : il y a plus d'apparence au dernier, puisque l'homme difficilement peut estre semblable à Dieu.

Le 4. dit. Que de separer la vie actiue de la contemplatiue est retrancher le ruisseau de sa source, le fruict de son arbre & l'effet de sa cause: comme aussi la contemplation sans les vertus de la vie actiue est impossible: le repos & la tranquillité, qui ne se trouuent point dans le vice, estans necessaires pour contempler & connoistre, que les Grecs appellent pour cét effet du mesme mot, qui signifie estre stable & ferme. C'est pourquoy comme la vie actiue est la plus necessaire durant cette vie, aussi la contemplatiue est plus noble & plus diuine, si l'on considere nostre vie presente comme fin, & non comme vn moyen & chemin pour paruenir à l'autre vie, en laquelle les actions & non les



NONANTE-TROISIESME

CONFERENCE.

1. *Des taches de la Lune & du Soleil. 2. Lequel vaut mieux vser de seuerité ou de douceur enuers les siens.*

IL n'y a rien de parfait dans le monde, puisque l'on remarque des taches dans les corps les plus lumineux de la nature. Et pour ne parler point des taches du Soleil, qui semblent proceder de la méme cause que celles que nous remarquons dans nostre flamme, selon qu'elle est condensée ou rarefiée : celles de la Lune peuuent estre fort bien expliquées, si l'on dit suiuant l'opinion des Pythagoriens & de quelques excellens Mathematiciens de ces siecles derniers, que la Lune est vne espece de terre qui peut auoir ses habitans, comme il se peut prouuer par les éminences & inégalitez qui y paroissent par le moyen du Telescope, par les grandes communications de la Lune auec nostre terre, se rauissans l'vne à l'autre mutuellement le Soleil, par l'opacité, rondeur & solidité des deux, & les qualitez froides & humides qu'elle influë icy-bas, semblables & symboliques à celles de ce globe ter-

restre & aquatique : puisque les mesmes apparences & illumination de la terre se peuuent aussi démontrer estre veuës du Ciel de la Lune, si vn homme y pouuoit estre porté. Et ainsi, pource que les corps solides & massifs, tels que sont le bois & les pierres, renuoyent la lumiere plus fortement, ces parties illuminées de la Lune seroient de la nature de ces parties terrestres & denses, & les plus obscures auroient quelque affinité auec l'eau, laquelle estant d'vne substance plus rare & plus semblable à l'air, est aussi plus diaphane & transparente, par consequent moins capable d'arrester & de reflechir la lumiere. Ce que nous experimentons en la veuë des hautes montagnes fort esloignées, ou la pointe des rochers en haute mer, qui nous rendent vne lumiere & ont vne couleur pareille à celle de la Lune, lors que le Soleil est encor sur l'horizon auec elle : ou au contraire la mer & les grands lacs moins capables de renuoyer cette lumiere nous paroissent obscurs, & comme semblables à des nuages. De sorte que voyans de loin tout ce globe de l'Ocean & de la terre, on y verroit vne apparence d'illumination auec des taches semblables à celles de la Lune. Car cette opinion de la pluralité des mondes, qui ne peut estre aucunement de soy dangereuse, mais seulement dans les consequences que la foiblesse de l'esprit humain en voudra tirer, bien loin d'estre contraire à la foy, comme on s'imagine, est plustost vn argument de la toute puissance diuine & de l'excellence de Dieu, d'autant plus grande qu'il se communiqueroit en la production de plus de creatures : là où il semble que cette bonté immense eust esté restrainte en la creation d'vn seul monde & d'vne seule espece. Mais parlant absolument, il n'est pas impossible que comme on void autour de quelques planetes, tels que Iupiter & Saturne, quelques autres astres qui tournent en epicycles : lesquels à la station

& à

& à l'égard de ces mesmes planetes leur apparoissent comme des Lunes, & vray-semblablement de mesme substance qu'elles : ainsi est-il fort croyable que celle qui nous luit icy bas soit de mesme substance que nostre terre, & comme plantée pour borne de ce globe elementaire.

Le 2. dit, Que les taches du Soleil & de la Lune, d'autant plus considerables que ce sont les deux plus grands luminaires que l'œil puisse appercevoir, ne se pouvoient expliquer sans quelques suppositions prises de l'Optique ; à laquelle seule appartient de rendre raison des prospéritez & accidens des objets de la veuë. Premierement donc la veuë se fait par trois moyens: sçavoir directement, par reflexion & par refraction. La veuë directe, qui est la plus ordinaire & la plus commune, se fait lors qu'vn objet envoye son espece à l'œil par vn chemin droit, c'est à dire que tous les points d'vn mesme objet se font voir par autant de lignes droites. La veuë par reflexion se fait quand l'espece d'vn objet estant tombée sur la surface d'vn corps opaque est renuoyée à la veuë, comme il se void dans nos miroirs. La veuë par refraction est quand l'espece d'vn objet apres avoir traversé vn milieu diaphane en certain degré, entre obliquement dans vn autre milieu plus ou moins diaphane : car alors elle se rompt, & ne continuë pas directement son chemin : mais avec cette difference, que si d'vn lieu plus diaphane elle entre en vn autre qui le soit moins, comme de l'air en l'eau elle se rompt & approche plus de la perpendiculaire qu'elle n'auroit fait si elle avoit continué directement : au contraire, lors qu'elle passe d'vn milieu moins diaphane en vn autre qui l'est davantage, l'espece se rompant s'éloigne de la perpendiculaire tombante sur la superficie commune des deux milieux. En 2. lieu, il faut remar-

quer que les corps qui font reflexion ou refraction sont polis, ou inégaux & brutes. S'ils sont polis, ils font reflexion ou refraction auec ordre, & l'image refléchie ou rõpuë ressemble à son objet, biẽ qu'elle puisse estre alterée par les diuerses figures des corps qui refléchissent ou qui rompent, cõme il se void és miroirs conuexes qui diminuent, & caues qui augmentent cette image, au contraire des lunettes, dont les conuexes augmentẽt, & les caues diminuent l'objet: mais tant les lunettes que les miroirs plans representent l'image parfaite. Si les corps sont brutes & inegaux, la reflexion ou refraction se fait sans ordre & sans representation d'image, sinon auec confusion, qui est cause qu'on n'y connoist rien; pour ce que ces corps estans terminez par vne infinité de petites surfaces imperceptibles, tournées de toutes parts, elles refléchissent aussi en tous endroits, comme il se void dans les pierres, bois & tels corps brutes; entre lesquels y en ayant encore qui le sont plus ou moins que les autres, cela fait la diuersité des reflexions & refractions de ces corps. Il nous faut en troisiéme lieu supposer quelques principales proprietez des miroirs, qui sont, que si l'espece tombe perpendiculairement sur la superficie, elle se refléchit aussi perpendiculairement, & partãt sur son objet, comme quand l'œil se void soy-mesme dans vn miroir. Que si l'espece tombe obliquement sur le miroir, elle se refléchira aussi obliquement de l'autre part, faisant les angles d'incidẽce égaux à ceux de la reflexion, comme lors que l'œil regarde quelqu'autre chose que soy-mesme dans le miroir. Et si vn œil est constitué en lieu où il reçoiue la reflexion, alors il verra l'image de l'objet par le moyen du miroir. Que si au lieu où est l'œil le miroir n'y refléchit aucune espece, la face du miroir luy paroistra d'autant plus obscure que le miroir sera parfait: c'est à dire qu'il sera poly

& plus opaque, voire d'autant plus que la lumiere sera grande. Comme si on expose vn bon miroir au Soleil lors qu'il paroist fort clair, l'œil estant au lieu de la reflexion ne la pourra souffrir, non plus que le Soleil mesme : mais estant en vn autre lieu il ne verra qu'vne obscurité, & l'œil luy fera prendre le miroir pour vn trou, principalement si le miroir est couché sur terre. Dauantage, le miroir conuexe spirique a cette proprieté qu'il represente l'image de l'obiet fort petite; & ce d'autant plus que l'objet & l'œil seront éloignez du miroir, & le miroir petit, ou pour le moins paroissant petit. Et dans les mesmes miroirs l'image n'occupe iamais toute la face qui nous paroist, mais vne fort petite partie d'icelle. Enfin, tout objet qui paroist lumineux, si la lumiere ne luy est propre, il faut qu'il nous la renuoye ou par reflexion, ou par refraction, apres l'auoir receuë d'vn autre objet lumineux, n'y ayant point d'autre moyen de nous renuoyer la lumiere qu'il n'a point. De ces veritez ainsi supposées, qui sont demontrées clairement dans la Catoptrique, ie conclus necessairement que le corps de la Lune n'est pas poly, mais brute. Car il est manifeste par la diuersité de ses faces, qu'elle emprunte du Soleil cette plus grande lumiere des deux qui paroissent en elle, la moindre desquelles, sçauoir celle qui paroist en la partie que le Soleil n'illumine point (ce qui arriue lors qu'elle est en son croissant & en son decours) plusieurs estiment luy estre propre : laquelle lumiere empruntée croist ou diminuë à proportion que la Lune s'éloigne ou s'approche du Soleil, ce qui fait la diuersité de ces faces. Or de la diuersité & figure de ces mesmes faces, l'on conclud absolument qu'il faut que la figure de la face qui nous regarde soit spherique, conuexe, brute, ou polie. Et ne pouuant

estre polie, pour ce qu'elle nous representeroit l'image propre du Soleil fort petite & en vn fort petit endroit de sa face, le reste paroissant obscur, par ce qui a esté remarqué cy-deuant des proprietez des miroirs, il reste qu'elle soit brute, puis que toute sa face paroist illuminée lors qu'elle est regardée du Soleil à plein, & que l'image du Soleil n'y paroist pas distinctement. Car il est certain que la Lune enuoye sa lumiere empruntée, par reflexion & non par refraction : autrement il faudroit qu'elle fust diaphane, & elle paroistroit d'autant plus illuminée qu'elle seroit proche du Soleil, & elle seroit pleine en sa conionction, & obscure en son plein : pource qu'estant en conionction elle est au dessous du Soleil, duquel la lumiere paroistroit alors à trauers la Lune : & en son plein, qui est l'opposition, la lumiere du Soleil receuë dans la Lune la trauerseroit & s'en iroit vers le Ciel & non vers nous. C'est pourquoy pour expliquer ces taches de la Lune l'ō peut dire en general qu'elle est inégalement brute, & que les parties qui nous paroissent obscures sont celles qui approchent le plus du poly : d'où vient qu'elles font la reflexion mieux ordonnée, laquelle elles renuoyent autre part qu'en la terre, les angles d'incidence & de reflexion n'estans pas disposez pour cet effet. Mais elles ne sont pas parfaitement polies, puis qu'elles nous renuoyent quelque peu de lumiere : ce qu'elles ne pourroient faire estans parfaitement polies, sinon qu'en certain temps, lors que le Soleil seroit disposé de telle sorte que son image pourroit estre veuë dans ces parties-là, comme dans vn miroir spherique. Les autres parties plus brutes faisans vne reflexion desordonnée & irreguliere se font voir de toutes parts : comme l'experience montrera si l'on attache des pieces de miroirs, marbre ou autres tels corps polis sur vne muraille illu-

minée du Soleil : car alors les parties brutes de la muraille nous paroistront fort claires & les polies obscures: & si l'on pouuoit faire quelque corps de ces pieces qui eut mesme figure que la Lune, il representeroit la mesme lumiere qu'elle. Mais pour ce que nous ne sçauons pas au vray quelle est la matiere des corps celestes, on peut seulement dire pour preuue de cette inégalité dans le corps de la Lune, que les parties les plus brutes sont plus dures, & celles qui le sont moins, sont liquides: car alors la liqueur s'arrondissant à l'entour du centre de la Lune, comme l'eau à l'entour du centre de la terre, aura vne superficie plus approchante du poly, comme l'eau mesme : sans que pour cela l'on doiue inferer qu'elle soit composée de terre & d'eau, mais de quelque autre matiere celeste semblable à nostre elementaire, & dont la fluidité ou dureté n'empescheront point l'incorruptibilité : ceux qui tiennent que les cieux sont liquides ou solides, les tenant également incorruptibles. Si l'on n'ayme mieux dire que le corps de la Lune estant également dur, peut neantmoins auoir des parties inégalement brutes & polies.

Le 3. dit. Qu'il en connoissoit 2. causes. La 1. la diuerse conformation de ces corps celestes, qui n'estans parfaitement ronds non plus que la terre, qui nous apparoistroit neantmoins telle si elle estoit lumineuse, font des ombres inseparables des corps d'autre figure que la pleine. L'autre cause est la foiblesse de nostre veuë, laquelle comme elle se feint des couleurs dans les nües, qui ne sont point, non plus que l'air bleu, bien qu'il nous paroisse & que nous le peignions tel; ainsi venant à s'éblouïr dans vn corps lumineux, & le rayon visuel s'égarant y fait des apparences qui ne peuuent estre que sombres & & obscures dans le lumineux. Car ie ne voudrois

pas attribuer cette apparence de taches qui repre-ſentent les traits d'vn viſage à vne fantaiſie pareille à celle d'Antiphon, qui ſe voyoit touſiours en l'air, puis que tous les y remarquent également & de meſme façon : mais la foibleſſe de noſtre veüe y peut conrribuer. Car de dire que chacun de ces corps celeſtes eſt vne terre, & que ce qui en eſt lumineux ſoit la maſſe terreſtre, & l'obſcur l'eau, ou au contraire, il faudroit que cette terre eut auſſi ſon ciel, luy ſes aſtres, & ainſi à l'infiny.

Le 4. dit. Que ceux qui ont imaginé des taches au Soleil les auoient ſans doute dans leurs yeux, n'y ayant point d'apparence qu'il y ait quelque defaut de lumiere en cet aſtre qui en eſt la ſource: mais elles ſont produites par les vapeurs qui ſont entre le Soleil & noſtre œil; d'où vient qu'elles ne paroiſſent point en pleiu midy, & qu'elles changent auec les vapeurs & nuages. Quant à celles qui paroiſſent ſur la face de la Lune, il y a plus grande diuerſité d'opinions, que ie reduits à trois bandes: en celle des Rabins & Mahometans; celle des anciens Philoſophes, rapportez par Plutarque au traité qu'il en a fait: & celle des modernes. Les premiers ſont ridicules de croire que Lucifer par ſa cheute & le batement de ſes ailes ait raclé vne partie de la lumiere de ce bel aſtre, ou que cette clairté ait eſté empruntée pour en forger l'eſprit des Prophetes. Ceux d'entre les Philoſophes qui en ont voulu attribuer la cauſe à la violēce des rayōs du Soleil enuoyez à la Lune & reflechis à nos yeux, concluroiēt bien ſi des taches paroiſſoient au Soleil telles qu'on les void en la face de la Lune: par ce que les rayons venans directement du Soleil à nos yeux ont plus de lueur & ébloüiſſent dauantage que ceux qui ſont reflechis par le corps de la Lune. Ces taches ne peuuent auſſi eſtre cauſées par les eſpeces de l'Ocean & de ces deſtroits

representez dans le corps lunaire, puisque l'Ocean faisant le tour du globe terrestre, la partie d'iceluy qui demeure en la partie inferieure du globe, ne peut enuoyer ses especes iusques à la Lune, tandis qu'elle en éclaire la partie superieure, la Lune ne pouuant receuoir que les especes de cette partie qu'elle éclaire, suiuant les principes de Theodose, qui nous enseigne que du zenith d'vn hemisphere, on ne peut enuoyer des lignes droites en l'autre hemisphere, à cause de la solidité du globe. Le feu caligineux, le vent, la condensation d'air & semblables opinions des Stoïciens & autres Philosophes de l'antiquité, bien qu'erronées, me semblent neantmoins plus probables que celles de quelques modernes, qui ont voulu rendre la Lune habitée : ne considerans pas qu'elle est trop petite pour faire vne terre habitable, dautant qu'elle mesure presque trois fois le trauers de l'ombre de la terre: son corps n'étant que la quarantiéme partie du globe terrestre, & sa surface la treiziéme partie de celle de la terre ou enuiron, veu méme qu'elle approche trop prés du Soleil, puisque son interposition nous cause l'éclipse de ce bel Astre. Ceux qui font mouuoir la Lune & la terre autour du Soleil, peuuent bien rencontrer auec Copernic les plus signalez des mouuemens & phenomenes: mais la stabilité du pole & des étoiles qui sont autour, requiert vn point fixe en la terre, auec lequel l'inégalité des iours & des saisons ne se pourroit rencontrer, si le Loleil étoit stable & en vn lieu. Dauantage, la difference des iours prouient du biaisement de l'éclyptique, qui fait que les paralelles du solstice sont plus proches entr'eux, & les iours ont alors moins d'inégalité qu'aux équinoxes; ce qui ne peut auoir lieu en ce théme. Il y a encore moins de raison de dire, que les parties enfoncées dans la Lune nous semblent obscures : car par les regles de Perspectiue elles deuroient ren-

uoyer les rayons du Soleil redoublez par leur reflexion, à cause du cone qui se forme dans les parties creuses : non plus que ses parties éleuées, dautant qu'en cet estat les taches de la Lune ne nous paroistroient pas si grandes, ou ne viendroient pas iusqu'à nous, estans surmontées par la dilatation des rayons redoublez par la figure conique des cauitez de la Lune. Il y a donc plus d'apparence de dire, que comme l'astre est la partie la plus dense du Ciel : ainsi la Lune à des parties plus denses les vnes que les autres, & que celles qui sont plus denses sont les plus lumineuses : comme celles qui sont plus diaphanes laissans passer les rayons du Soleil, qu'elles ne peuuent reflechir faute de densité suffisante, paroissent obscures & font les taches.

Le 5. dit. Que les taches du Soleil ne peuuent venir de mesmes principes que celles de la Lune, que l'experience nous fait voir changer de lieu & de figure : celles du Soleil demeurans tousiours semblables & en mesme lieu. Ce qui nous montre aussi que ce peut estre ce que disent quelques-vns, que le Soleil tournant sur son centre emporte auec soy les taches. Car bien que l'on demeurast d'accord de ce mouuement du Soleil, si ces taches étoient attachées à son corps, elles apparoistroient tousiours de mesme, & seroient veuës en temps reglé, à cause de la reuolution égale & vniforme de cét astre. Et toutesfois, les plus diligens obseruateurs ont remarqué que quelques-vnes s'engendrent & disparoissent en mesme temps dans le milieu de la face solaire. Ce qui me feroit incliner du costé de ceux qui tiennent que ces taches sont engendrées du corps de la Lune, de la mesme façon que les exhalaisons du sein de la terre : si cette opinion ne derogeoit point à l'incorruptibilité des cieux, creuë de tous les siecles. Car ce ne peuuent estre des défauts de nostre veuë qui prend les va-

peurs qui se trouuent entre l'œil & le Soleil, pour des taches attachées à ce corps, puis qu'elles se voyent de tous, & à peu prés en pareil nombre & de mesme figure, qui deuroit chãger auec le milieu s'il en estoit la cause : & il est impossible que des vapeurs puissent suiure le Soleil en son cours par autant de iours qu'vne tache se fait voir : autrement, il faudroit que la vapeur fist plus de six mil lieuës par iour, bien qu'elle ne fust gueres esleuée de la terre. Ce ne sont non plus les lunettes qui nous trompent, puisque sans elles on void ces taches dans vn bassin remply d'eau, ou sur du papier blanc dans vne chambre toute fermée, dans laquelle le Soleil ne soit receu que par vn petit trou. Enfin, ce ne sont pas des petites estoiles, appellées par quelques-vns estoiles de Bourbon, ou de Medicis, puisque l'on s'apperçoit de leur naissance & de leur fin.

Sur le second poinct, il fut dit. Que celuy qui mit en auant que l'on a autant d'ennemis domestiques comme de seruiteurs, nous vouloit aduertir qu'il les faut traiter comme tels, conuerser auec eux comme en terre ennemie, & suiuant le conseil des bons Capitaines y bastir quelque fort pour nôtre asseurance. Ce fort sera la seuerité : ses bastions les raisons qui nous doiuent obliger à cette rigueur. Dont la premiere est tirée de ce que comme la douceur & la familiarité engendrent le mépris : ainsi la seuerité & grauité font le respect, sur tout dans ces ames basses & seruiles, lesquelles d'ailleurs mal instruites se laisseroient plus volontiers emporter au vice, où les hommes sont plus enclins qu'à la vertu, s'ils n'en étoient empéchez par la crainte de la peine, qui fait beaucoup plus d'impression sur les esprits, que la douceur & amour de la vertu, qu'ils ne connoissent point. Ioint que la negligence estant familiere à l'homme, qui se lasse de faire tousiours mesme chose, les deuoirs

qu'on tire d'vn seruiteur s'attiedissent auec le tēps, si la seuerité ne luy sert d'éperon. Aussi est-ce vn grand desordre lors qu'vn valet est égal à son maître, comme il arriue dans la douceur : & le Paganisme ne fût iamais plus ridicule qu'en la feste des Saturnales, où les valets deuenoient maistres. C'est pourquoy David dit qu'il seroit sans peché, s'il ne s'estoit point laissé gouuerner aux siens , dont il demande pardon à Dieu. Enfin , il faut auouër que la seuerité a quelque maiesté qui exige de l'honneur & du seruice, que la douceur ne sçauroit obtenir. C'est pour cette vertu que Germanicus est tant recommandé & si bien obey dans Tacite: comme au contraire la douceur de Nerua affoiblit & énerua la Republique Romaine. Y a-t'il eu vn Roy plus seuere ny mieux obey que Tamberlan , ny de famille plus puissamment establie que celle des Ottomans , qui doit toute sa grandeur à la seuerité & à la rigueur, laquelle seule entretient la discipline militaire : vn bon Capitaine ne pardonnant iamais en guerre. Car la misere vraye ou imaginaire des inferieurs , iointe au desir naturel de la liberté, les porte aisément à la felonnie , si la crainte & la rigueur ne leur lie les mains. Ainsi la guerre que les serfs entreprirent contre leurs maistres à Rome fut vn effet de cette douceur , & il n'y eut autre moyen de la reprimer que par le sang & le carnage, comme d'autres peuples donnerent autrefois la chasse à leurs esclaues armez contr'eux , auec des foüets & estriuieres: dont les cicatrices encores toutes fraisches imprimées sur leur dos, réueillées par la presence de l'objet qui les auoit causez , eurent plus d'effet que les armes ordinaires. C'est pourquoy lors que la loy donna pouuoir de vie & de mort sur les esclaues, elle n'entendoit pas authoriser l'homicide , prenant d'ailleurs assez de peine en la conseruation des hommes; mais bien iugeoit-elle à propos de re-

tenir ces personnes dans leur deuoir par l'apprehension de la mort. Raison qui obligea vne fois le Senat à faire mourir six cens esclaues innocens pour seruir d'exemple aux autres.

Le 2. dit. Quoy que l'on puisse dire de l'asseurance qui se trouue dans la seuerité, elle a des effets trop violens pour estre durable. L'esprit humain est vne trop délicate piece, & quelque difference qu'ayt mis la fortune entre les hommes, leur esprit semblable en tout, est trop noble pour estre gourmandé auec le baston & le mors d'vne seuerité brutale : laquelle d'autre costé causant la haine, & la douceur l'amour, celle-cy doit estre preferée à la rigueur : n'y ayant pas vn qui n'ayme mieux estre aymé que hay, & nul moyen d'estre aymé sans aymer. Car le mesme prouerbe qui met les valets entre les maux necessaires, y met aussi la femme, & cette maxime tyrannique qu'autant de valets sont autant d'ennemis, n'est pas vraye qu'en ceux qui leur donnent sujet de l'estre. Aussi à moins que d'auoir renoncé à l'humanité, à qui doiuent-ils plus d'amitié qu'à ceux ausquels ils sont redeuables de ce qui manquoit à leur naissance & à leur fortune. Et à la verité la condition du maistre seroit la pire de toutes, s'il falloit qu'il fust reduit à viure chez soy tousiours sur ses gardes, voire comme dans vn repaire de lyons & de tygres. Car ce que l'on dit que ce sont esprits mal-faits & mal éleuez, qui ne reconnoissent pas souuent les obligations qu'ils ont à leurs maistres, ne se trouue que trop souuent aussi veritable dans les conditions plus releuées : mais ce que nous appellons ingratitude en eux, vient notoirement de la rigueur de nos déportemens, qui offusquent les bien-faits & les commoditez qu'ils reçoiuent de nous. La bassesse & le raualement de leur fortune leur donne assez de déplaisir sans les rendre encore de miserables qu'ils sont, desesperez à nostre dommage. Et

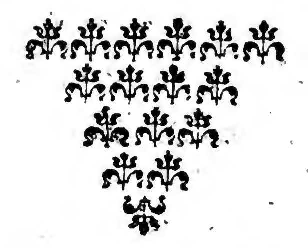
de fait, les loix qui ont le plus authorisé la seuerité des maistres enuers les esclaues ne les ont pas souuent pû garentir des derniers coups de leur desespoir; témoins les histoires assez frequentes à Rome des maistres assassinez par leurs esclaues, malgré les rigueurs du Senatusconsulte de Silanus, & les reuoltes dangereuses de Spartacus & des autres dans les Prouinces. Ce qui montre qu'il est necessaire qu'vn homme craigne autant ses valets qu'il veut estre redouté par eux : & qui en veut exiger plus de crainte que d'amour, doit luy-mesme en apprehender autant : & que le soupçon & la défiance que l'on dit à tort mere de seureté, l'est aussi des perfidies, puis qu'elle semble abandonner ceux desquels nous nous défions, à faire du pis qu'ils peuuent. Car de soustenir le party de cette seuerité de peur d'vn mépris & de trop de familiarité; c'est à mon aduis montrer vne grande foiblesse d'esprit, comme si l'empire & la maiesté ne se pouuoient conseruer plus agreablement en la clemence : & cette grauité affectée par la rigueur est autant ridicule qu'odieuse : voire c'est tomber en vne extremité trop vicieuse, que de se faire haïr de peur d'estre méprisé, & de vouloir paroistre farouche pour n'estre pas familier.

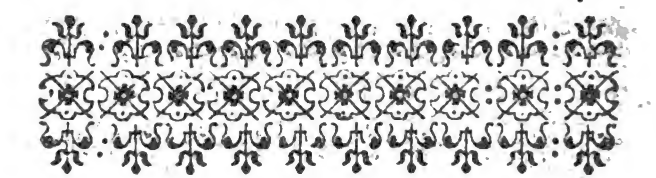
Le 3. dit. Que la douceur bien qu'elle soit plus agreable que la seuerité, est neantmoins plus dangereuse, témoin celle de Louys, dit le Debonnaire enuers ses enfans, & d'Hely le Pontife, qui fut puny de Dieu par vne cheute subite dont il se rompit le col, pour auoir esté trop clement enuers ses deux enfans, pour lesquels le Sage recommande fort la verge, comme fait Aristote la discipline pour les valets & esclaues : & l'indulgence des bons maris enuers leurs femmes, est la cause la plus apparente du luxe qui regne parmy ce sexe, pour ne dire pis. De fait, la famille est vne sorte de republique, & les principes de l'œconomique & de la politique

sont semblables. Or nous voyons que les Estats se conseruent par la seuerité exacte des loix, dont les Magistrats portent à ce sujet les marques dans leurs verges, haches, masses, épées nuës & tels autres signes de rigueur, & le sceptre des Roys, en forme de baston, est la marque de leur authorité. Mais aucun Magistrat n'a des signes de douceur, comme estant plus dangereuse, puis qu'elle est directement opposée à la iustice, à laquelle elle déroge par le pardon & conniuence, au lieu que la seuerité conserue tous les droits & priuileges de cette Reyne des vertus. C'est pourquoy il n'est pas permis aux Iuges subalternes d'vser de clemence: mais afin qu'elle soit plus rare, elle est reseruée aux seuls souuerains, qui sont par dessus les loix & les coustumes.

Le 4. dit. Que c'est à la prudence à déterminer quand, comment, où, & pourquoy il se faut seruir des voyes de douceur, ou de seuerité : y ayant des esprits qui s'aigrissent par la seuerité, semblables à ces temperamens ausquels les medecines violentes font le moins d'operation : d'autres au contraire, ausquels la douceur se conuertit en amertume, & leur semble proceder de timidité ou d'impuissance, qui leur donne licence de tout faire impunément: semblables aussi à ces corps robustes, sur lesquels les medicamens benins n'agissent point. Mais parlant absolument, la voye de douceur doit tousjours preceder & se trouuer inutile auant que d'en venir à la rigueur ; suiuant le precepte des Medecins, qui n'employent le fer & le feu, sinon lors que la malignité du mal ne veut ceder aux medicamẽs ordinaires ; desquels mesmes les anciens Arabes ne se seruoient point qu'apres auoir pratiqué la diete & façon de viure : & ainsi selon l'Aphorisme reseruer les extrémes remedes aux maladies extrémes. Aussi voyons-nous que la nature qui est tres-sage n'vse iamais de violence, que lors qu'elle y est

forcée par quelque puissante cause, cõme la crainte du vuide, ou la penetration des dimensions. En tout le reste de ses actions elle agit auec douceur : dont elle a si bien partagé l'homme, que la mesme humeur qui luy donne & conserue l'estre, à sçauoir le sang, est la cause de la clemence & de la douceur, appellée pour ce sujet humanité. C'est pourquoy il est plus conforme à nostre nature que de pancher vers son contraire; attendu mesme que le chemin de la douceur à la rigueur, est plus raisonnable & naturel que de la rigueur à la douceur. Car les domestiques voyans vn maistre qui les a traitez rudement, leur parler comme en les flattant n'en seront non plus émeus qu'vn cheual, qui a accoûtumé d'auoir les flancs déchirez de coups d'éperon, de la seule voix. Oüy bien le cheual que la parole ne fera pas aller, marchera pour l'éperon : & les maistres qui crient & mal-traitent incessamment leurs seruiteurs ressemblent à ces mauuais caualiers, qui ont tousiours l'éperon dans le ventre d'vn cheual, où ils forment par ce moyen vn cal & cicatrice, qui les rend insensibles aux plus viues pointes.





NONANTE-QVATRIESME CONFERENCE.

1. Des éclipses, du Soleil & de la Lune. 2. Si l'on peut reduire vtilement toutes les sciences en vne.

C'Est vn dire ancien que les astres n'ont iamais plus de spectateurs que lors qu'il leur arriuoit quelques défaillances; pour ce que les effets ordinaires, quelques excellens qu'ils soient, ne nous touchent point comme ceux qui sont moins frequens, dont la nouueauté tire de l'admiration de nos esprits, lesquels d'ailleurs se plaisent fort à considerer les imperfections & defauts d'autruy. Ceux des corps celestes sont leurs manquemens de lumiere, appellez éclipses, ou defaillances, qui est le nom general de toute priuation de lumiere du Soleil, qui arriue par vne interposition diametrale de quelque corps opáque. Et en ce sens Mercure & Venus pourroient éclipser le Soleil aussi bien que la Lune, si leur diametre sensible ne cachoit moins de la centiéme partie de celle qui nous est visible au Soleil, à cause de leur grande distance de nous & petitesse de leurs corps: & la terre pour-

roit auſſi éclipſer les plus hautes planetes, ſi ſon ombre pouuoit s'eſtendre iuſques à eux. Mais parlant plus preciſémēt, l'éclipſe eſt l'ombre de quelque corps ſolide interpoſé entre vn autre & le Soleil. Auquel ſens il n'y aura proprement éclipſe que de Soleil & de Lune: La 1. par le moyen de l'ombre de la Lune ſur la terre, & l'autre reciproquement de l'ombre de la terre ſur la Lune, leur voiſinage faiſant qu'ils s'entrecommuniquent leur ombre. Car le Soleil faiſant touſiours ſon cours dans l'écliptique du Zodiaque, que l'on apelle ordinairement mal à propros vne ligne; eſtant plûtoſt vne ſuperficie plane & vn grand cercle qui coupe la ſphere en deux parties égales, dans lequel le Soleil monte & deſcend dans ſon apogée & perigée. La Lune ſuiuant auſſi ſon propre mouuement ſe rencontre tous les mois dans le meſme ſigne que le Soleil, ce qui s'appelle conionction & fait la nouuelle Lune. Toutefois auec cette difference, qu'elle eſt ou au Midy, ou au Septentrion, à l'égard du Soleil en ce meſme ſigne: ſinon lors que paſſant de l'vn à l'autre, & trauerſant cette écliptique où le Soleil fait ſon cours au milieu de ce ſigne, en cette interſection ſe fait l'éclipſe du Soleil: la Lune ſe trouuant alors directement entre le Soleil & noſtre veuë. Et ce point d'interſection s'appelle la teſte du dragon, de la part du Midy au Septentrion; & la queuë du dragon de la part du Septentrion au Midy. Or comme ce corps lunaire eſt moindre que celuy de la terre, & beaucoup moindre encore que celuy du Soleil, occupant à peine les deux coſtez de cette pyramide que forme le rayon viſuël; de là vient que l'éclipſe du Soleil n'eſt iamais totale ny vniuerſelle, la Lune n'eſtant pas capable de cacher le corps du Soleil à ceux qui le voyent de la terre en vne autre ſituation. Mais celle de la Lune eſt ſouuent entiere & generale: ſe faiſant en cette façon. La Lune

apres sa conionction ou approche du Soleil se retire de luy peu à peu, croissant & augmentant en sa rondeur & lumiere, tant qu'elle soit entierement opposée au Soleil; auquel temps la partie de son globe est entierement illuminée; ce que nous appellons pleine Lune. Or d'autant qu'en cette opposition parfaite le Soleil iette l'ombre de la terre en la partie de son écliptique qui luy est opposée, comme c'est le propre de l'ombre de se porter vers la partie opposée au corps lumineux: si en cette opposition la Lune vient à couper par son cours l'écliptique, elle entre dans cette ombre que iette la terre & s'obscurcit par la priuation de la lumiere du Soleil. De sorte qu'il ne se fait iamais d'eclipse de Lune qu'en son opposition lors qu'elle est pleine, & de Soleil qu'en la nouuelle Lune, où est sa conjonction. D'où vient que cette éclipse de Soleil qui parut à la mort de nostre Seigneur fut miraculeuse, la Lune ne pouuant alors naturellement éclipser le Soleil par son interposition, puis qu'elle luy estoit entierement opposée estant en son plein.

Le 2. dit: Qu'en cette explication commune des éclipses les paralaxes du Soleil & de la Lune au calcul d'icelles apportoient beaucoup de difficultez: estant cause qu'aux vns l'éclipse est totale, aux autres partiale, aux vns elle ne paroist point du tout & aux autres paroist plûtost & dure plus ou moins; outre qu'il faut faire autant de nouueaux calculs qu'il y a de lieux differns. Mais le moyen general par lequel on explique si parfaitement toutes sortes d'éclipses, qu'vn seul calcul suffit pour toute la terre, & souuent pour plusieurs éclipses, ne se peut sçauoir sans connoissance des distances, des grandeurs & des ombres du Soleil, de la terre & de la Lune qui sont telles: le Soleil est éloigné de la terre enuiron douze cens demy diametres d'icelle, qui valent pres de deux mil-

liõs de nos lieuës. La Lune est éloignée de la terre pres de 56. demy diametres d'icelle, faisans enuiron nonante mil lieuës, ou la 22. partie de l'éloignement du Soleil: partant en la nouuelle Lune, la distance de la Lune au Soleil est d'vn million nonante & vn mil lieuës: & ainsi le Soleil est éloigné de la terre 21. fois plus que la Lune. Pour la grandeur de ces corps, le diametre du Soleil est quasi six fois aussi grand que celuy de la terre, & 21. fois que celuy de la Lune: & partant il excede l'vn 5. & l'autre 20. fois. D'où s'ensuit que la longueur des ombres de la terre & de la Lune estant proportionnée aux distances de chacune au Soleil, comme leurs diametres à cet excez, l'ombre de la terre aura de longueur la cinquiéme partie de sa distance au Soleil, sçauoir quatre cens mil lieuës, & l'ombre de la Lune la 20. de sa distance au Soleil, sçauoir nonante cinq mil cinq cens lieuës. Ces ombres de la terre & du Soleil sont de figure conique, ou de pyramide ronde, de laquelle la base est vn des cercles de la terre ou de la Lune, & le sommet est vn point éloigné de leurs bases de la distance susdite: laquelle figure vient de ce que le luminaire, qui est le Soleil, est plus grand que le corps illuminé, sçauoir la Lune ou la terre, & que tous trois sont de figure ronde ou spherique: cette ombre conique est vne ombre parfaite, c'est à dire qu'au lieu qu'elle occupe il n'y arriue directement aucun rayon du Soleil: mais à l'entour de cette ombre parfaite il y en a vne imparfaite, c'est à dire qu'il y arriue des rayons de quelques parties du Soleil & non de toutes. Et comme l'ombre parfaite diminuë en cone, l'imparfaite au cõtraire s'augmente, de sorte que l'ombre imparfaite de la Lune a la distance de nonante mil lieuës, qui est la distance de la Lune à la terre, qui occupe à l'entour de l'ombre parfaite prés de mil lieuës en tous sens: pour ce qu'elle est au diametre du Soleil en pro-

portion, comme la distance de la terre & de la Lune est à la distance de la Lune & du Soleil. Tout cecy estant presupposé de la theorie des planetes, puis que l'ombre de la Lune, qui est de nonante-cinq mil cinq cens lieuës, s'estend plus loin que la distance de la Lune à la terre, qui n'est que de nonante mil lieuës, il s'en suit qu'à la nouuelle Lune, lors qu'elle est directement entre le Soleil & la terre : ce qui arriue quand la Lune est dans vingt degrez deuant ou apres la teste ou la queuë du dragon, la pointe de son ombre vient iusqu'à la terre, de laquelle elle couure quelquefois pres de 30. lieuës en rond d'ombre parfaite, à l'entour de laquelle il y a mil lieuës en rond d'autre imparfaite. Et comme la Lune par son mouuement propre passe pardessous le Soleil, allant d'Occident en Orient : de mesme son ombre trauerse la terre de la partie Occidentale en la partie Orientale : de sorte que par tout où passe la pointe de l'ombre parfaite il y a éclipse totale du Soleil, & où passe l'õbre imparfaite il n'y a qu'eclipse partiale, laquelle est d'autant plus grande qu'on est proche de l'ombre parfaite. D'où l'on peut tirer ces consequences: Que l'éclipse de Soleil se voit plûtost en la partie Occidentale de la terre, qu'en la partie Orientale de prés de cinq heures : qui est le temps que l'ombre de la Lune employe à trauerser le disque de la terre. Qu'vne mesme éclipse de Soleil ne peut estre veuë de toutes les parties de la terre, pour ce qu'encore que l'ombre en se mouuant trauerse d'Occident en Orient, elle n'est pas neantmoins assez large pour couurir toute la terre du Septentrion au Midy. Qu'en vne mesme année il y a au moins deux éclipses de Soleil, à l'égard de toute la terre, quelquefois trois, & quatre au plus. Car au semestre, auquel le Soleil passe par la teste du dragon, si la nouuelle Lune se fait à la mesme teste, il se fera vne éclipse, laquelle sera totale en

la Zone torride, & partiale dans les Zones temperées, mil lieuës ou plus de part & d'autre, & cette éclipse sera seule en ce semestre. Si la nouuelle Lune se fait dans les dix degrez deuant la teste du dragon, il n'y aura encore que cette éclipse de Soleil en ce semestre, laquelle sera totale quelquefois en la Zone torride, quelquefois en la Zone temperée meridionale & partiale mil lieuës ou plus de part & d'autre. Il en sera de mesme si la nouuelle Lune se fait dans les dix degrez apres la teste du dragon: mais l'éclipse totale se verra dans la Zone torride, ou dans la temperée Septentrionale. Que si au mesme semestre la nouuelle Lune se fait entre les dix & vingt degrez auant la teste, il y aura éclipse en la Zone froide & à l'extremité de la Zone temperée Meridionale: mais alors la nouuelle Lune immediatement suiuante se fera entre les dix & vingt degrez apres la teste, & il y aura encore éclipse qui se verra en la Zone froide & à l'extermité de la Zone temperée Septentrionale, lesquelles deux éclipses le plus souuent ne seront que partiales. Le mesme se doit dire de l'autre semestre, auquel le Soleil passe par la queuë du dragon, sinon que les parties qui precedẽt la queuë regardent la partie Septentrionale de la terre, & celles qui suiuent, la Meridionale; ce qui arriue tout au contraire à la teste. Laquelle il faut remarquer qu'elle est diametralemẽt opposée à la queuë & qu'elles ne demeurent pas tousiours en mesme lieu, mais font le tour du Ciel regulierement en prés de dix-neuf années, allant contre l'ordre des signes, du Belier aux Poissons, & de là au Verseau en retrogradant. Pour l'éclipse de la Lune, il faut considerer l'ombre de la terre, laquelle se meut dans l'ecliptique en la partie opposée du Soleil, & pour ce qu'elle a de longueur quatre cens mille lieuës, il s'ensuit qu'elle trauerse le ciel de la Lune, & bien loin au de-là, de sorte que bien qu'elle soit

diminuée au Ciel de la Lune, neantmoins en ce lieu-là elle a encore prés d'vn degré & demy de diametre, la Lune n'en ayant guères qu'vn demy degré. Et partant si la pleine Lune se fait en la teste ou en la queuë du dragon, ou dans les treize degrez deuant ou apres, la Lune passera dans l'ombre de la terre, & sera éclipsée entierement, ou en partie, selon qu'elle entrera toute entiere dans l'ombre parfaite. Car icy l'ombre imparfaite n'est pas considerable, la Lune n'estant point éclipsée tant qu'elle reçoit les rayons de quelque partie du Soleil; d'où il s'ensuit que la Lune perd naturellement sa lumiere & non le Soleil, que l'interposition de la Lune ne fait que dérober à nos yeux: que l'éclipse de Lune se void en mesme temps par tous ceux qui la peuuent voir. Et qu'il n'y en peut auoir que deux en vn an, sçauoir vne en chaque semestre, quelquefois vne seulement en vn an, & quelquefois point du tout; sçauoir quand la pleine Lune se fait entre les 13. & 17. degrez deuant ou apres la teste ou la queuë du dragon.

Sur le second point, il fut dit: Que le desir de sçauoir estoit des plus charmans, mais la vie de l'homme trop courte pour y satisfaire, si l'on ne reduisoit en vn le grand nombre des sciences, dont les seuls noms ont besoin d'vn liure entier, leur multitude & longueur estant les principales causes du peu de fruit qu'ō y fait, & du dégoust qu'elles engendrent. Les moyens de les abreger seroient de retrancher de chacune d'icelles les matieres inutiles, ou qui n'apartiennent pas à la science, comme sont la plusspart des questions metaphysiques qui se traitent dans la Logique, de Physique dans la Medecine, de morale naturelle, & de Droit dans la Theologie. Ne repeter iamais rien, ainsi pourroit-on reduire les 5. & 7. liures d'Euclide en vn, puis qu'au dernier il demonstre par nombres ce qu'il a déja démontré par lignes: voire, les 117.

propoſitions de ſon 10. liure peuuent eſtre démonſtrées en vn autre ordre & compriſes en moins de 30. comme les 5. ſuiuans, les 3. de Candale, les ſpheriques de Theodoſe, les coniques d'Apollonius, les principes d'Archimede & d'autres qui ſont plus de 500. propoſitions peuuent eſtre vtilement reduites à moins de cent. Mais ſur tout il faudroit prendre garde à poſer de bons principes, & d'apprendre & enſeigner ces ſciences auec ordre, & pour ce faire retrancher tous les liures inutiles, dont le grand nombre fait de la confuſion, & nous eſt plus nuiſible à preſent que n'a autrefois eſté leur defaut. Suiuans en cela l'exemple non ſeulement de Iuſtinian qui a reduit en deux volumes, ſçauoir les Digeſtes & le Code, tout ce qu'il y auoit de liures de droict de ſon temps; mais auſſi des Iuifs qui auoient redigé tout ce qui ſe peut ſçauoir en vne ſeule ſcience, appellée Cabale : comme auſſi des Druïdes, qui auoient compris les diſciplines ſous certaines maximes, & l'Art de Raïmond Lulle apprend à connoiſtre & parler de toutes choſes. Ce qui ſe pourroit faire, ſi au lieu de conſommer (comme on fait inutilement) le temps le plus propre de noſtre âge pour apprendre à parler Latin & Grec, nous le mettions à l'exemple des anciens, aux Mathematiques, à l'hiſtoire, & à toutes les diſciplines qui dépendent plus de la memoire & de l'imagination que de la ſolidité du iugement qui ſe pourroit puis apres former en peu de temps dans la Logique, afin de l'exercer dans la connoiſſance des choſes naturelles, ſurnaturelles & morales, que l'on pourroit facilement aquerir en moins de cinq ans, ſi l'on auoit retranché tout ce qui eſt ſuperflu.

Le 2. dit. Pour ce qu'il faut eſtre aſſeuré de la poſſibilité d'vne choſe auant que de chercher les moyens d'y paruenir, il faut auparauant demeurer d'accord ſi l'on peut reduire toutes les ſciences en

vne auant que d'en rechercher les moyens. Et bien qu'il semble d'abord que cela se puisse faire, puis que l'on void qu'elles se presupposent l'vne l'autre, & qu'il y a vne telle connexité en leurs principes que les vns dépendent de la demonstration des autres. Toutesfois ie crois que cette reünion de toutes en vne sembleroit plustost vn monstre ou quelque chose semblable à la confusion & au desordre de cet ancien caos, qu'à vne vraye & legitime discipline. Car il est plus aisé de détruire la methode d'auiourd'huy que d'en établir vne meilleure. Aussi, comment cette vnion des sciences seroit-elle possible, puis que leurs fondemens & principes sont controuersez par les Maistres qui les professent? Car hors ces principes indemonstrables qui sont en fort petit nombre, & qu'il ne faut qu'ouyr pour les accorder, les pouuant apprẽdre en moins d'vne heure, si nous faisons vne induction par toutes les sciences nous n'y trouuerõs rien d'asseuré. La Morale, qui a pour son principal objet la beatitude, a-t'elle encore trouué vn seul point où l'établir? Parties des opinions d'Aristote sont-elles pas renuersées par Galien? lequel da'utre costé est contrecarré de Paracelse & de tous les Chimistes, qui veulent guerir les maladies par leurs semblables, comme le premier par leurs contraires. La Iurisprudence fondée sur l'instabilité des volontez humaines, n'est pas plus certaine. La Theologie mesme, qui est la science des veritez, n'est-elle pas partagée par les sectes des Nominaux, de Scot & de Saint Thomas, pour ne parler des heresies qui l'attaquent sans cesse? Et si nous la comparons aux autres sciences, elle renuerse la pluspart de leurs principes par l'establissement des mysteres de nostre Foy. C'est ce qui a fait dire au plus sage des hommes, & qui comprenoit parfaitement toutes les sciences, qu'elles n'estoient que vanité: & quand cette vnion seroit possible, il a

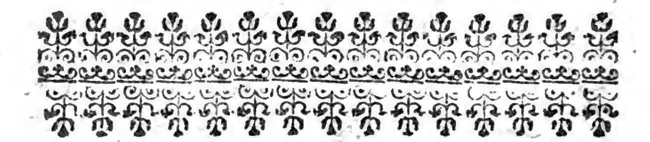
neantmoins si fort recommandé la sobrieté de sçauoir, que ce seroit vne espece d'intemperance de vouloir sçauoir tout, autant presomptueuse, puis qu'elle passe les bornes que Dieu a posé à la capacité de chacun de nos esprits, que ridicule de vouloir faire vne chose necessaire & infaillible de plusieurs contingentes & incertaines, & dont on n'est pas d'accord.

Le 3. dit. Que l'vnité, qui est l'vn des transcendens coëternel & coëssentiel au bien, deuoit estre l'attribut de toutes les choses bonnes, & consequemment de la discipline, laquelle d'ailleurs estant le bien de nostre intellect, qui est vn, ne peut estre comprise de luy qu'en se conformant l'vn à l'autre. Si on me replique que c'est assez que les choses y entrent successiuement sans qu'elles soient vne (ce qui resisteroit à leur nature) ie répons que la suite & l'ordre qui se trouue en ces choses-là appartient à vne seule science: autrement, elles n'auroient point de liaison ensemble; & par ce moyen ne s'en pourroit-on seruir à propos. Et puis que toutes nos connoissances dépendent les vnes des autres, nostre discours n'estant qu'vn syllogisme continuel, dont les conclusions dépendent des premisses: il s'ensuit que le syllogisme estant le sujet d'vne seule science, & toutes les choses n'estans qu'vn syllogisme, elles appartiennent toutes à vne seule science: d'où l'on définit la Philosophie vne science des choses diuines & humaines, c'est à dire de tout. De fait, puis que toutes les vertus morales sont tellement enchaisnées qu'il est impossible d'en posseder vne parfaitement sans toutes les autres, les sciences (qui sont les vertus intellectuelles) doiuent estre aussi estroitement vnies: & d'autant plus qu'elles n'ont toutes qu'vn seul sujet tres-simple sçauoir l'entendement. Et puis que les moyens d'estre sont les mesmes que ceux de connoistre, tout ce qu'il y a dans le monde

ayant

ayant les mesmes principes de leur existence, doit aussi auoir les mesmes principes de connoissance; & ainsi faire vne seule science, puis que les sciences ne sont differentes qu'à raison de leurs principes, lesquels d'ailleurs dependans tous d'vn seul de Metaphysique, sçauoir qu'vne mesme chose peut estre & n'estre point, lequel prouuue tous les autres, il s'ensuit qu'il doit y auoir vne seule science generale qui comprenne toutes les autres. Car de dire que chaque diuerse façon de traiter vne chose fait vne science à part, est autant que celuy qui voudroit faire vn art de chacun simple. Enfin, la nature ne nous auroit pas donné le desir de sçauoir tout, si ce desir ne pouuoit estre accomply. Ce qui est impossible tandis que les sciences seront diffuses, comme elles sont à present.





NONANTE-CINQVIESME CONFERENCE.

1. *De la diuersité des esprits.*
2. *Des Estrennes.*

LA sagesse de la nature paroist principalement dans l'ordre, lequel estant renuersé par l'identité qui fait la confusion, vne chose n'a pas plustost l'estre qu'elle a l'vnité qui l'a fait indiuise en soy mesme, mais diuisée & separée de toute autre. Cette diuersité se rencontre par tout : elle est neantmoins plus manifeste dans l'homme qu'ailleurs : dans son corps, dont nous auons parlé : dans son ame, celle des esprits, si grande que non seulement il ne s'en est iamais trouué qui eussent les mesmes inclinations & mouuemens, mais qui fussent semblables à eux-mesmes : l'esprit estant vn agent infatigable, qui change de posture à tous momens selon les diuers rencontres des nouuelles especes des objets qui se presentent à luy incessamment, & ausquels il se rend semblable. Mais encore que le partage des esprits soit si inégal & au desauantage de quelques-vns, qu'il se remarque vne aussi grande difference d'esprits entre tel hõme & tel homme, qu'entre tel homme & telle beste : neantmoins, il n'y a point de partage qui soit mieux fait au gré de tous ; n'y en ayant pas vn qui

ne soit plus que content du sien, voire qui ne pense en auoir assez pour gouuerner & instruire les autres, tant nous estimons ce qui nous appartient. La cause de cette diuersité d'esprits & d'inclinations, me semble estre la diuerse constitution des corps, dont les mouuemens & inclinations de l'ame suiuent le temperament: lequel n'estant iamais entierement semblable, mais alteré & changé sans cesse par les causes externes & internes, non seulement dans les quatre saisons de l'année; mais aussi les quatres parties du iour, qui varient nostre temperament: cela fait la diuersité des actions & inclinations de l'esprit, si grande, que la mesme chose qui nous plaisoit n'aguere, nous déplaist peu de temps apres.

Le 2. dit. Que dans tous les hommes il ne loge qu'vn mesme esprit, bien qu'ils paroissent souuent trauestis & bigarez. Car pour ne confondre point ceux-cy auec les ames que la foy nous oblige de croire égales, puis qu'elles ont esté rachetées également à mesme prix. Cet esprit dont nous parlons, qu'aucuns du mot *ingenium*, appellent genie, est ou comme vne estincelle produite de l'ame raisonnable, qui par ses diuerses inclinations fait iuger de ses qualitez: ou comme vne habitude resultante simplement du temperament des humeurs, ou enfin comme vn composé de l'vn & de l'autre. Ce dernier ne peut estre n'y ayant point de proportion ny de liaison d'vne essence purement spirituelle, auec une materielle & corporelle, comme il se void dans les alliances des métaux par la ferrumination, que ceux qui ont le moins d'affinité ne se peuuent pas vnir parfaitement. Ce ne peut estre aussi vn simple temperament des quatre qualitez qui forment cét esprit. Car les bestes le pourroient aussi auoir, & neantmoins nous voyons que celles qui approchent le plus du temperament de l'homme, comme le pourceau, sont les plus stu-

pides : & puis les âges, les saisons & les alimens changeans continuellement ces qualitez, changeroient aussi sans cesse les esprits: c'est donc plustost vne qualité ou rayon de l'ame raisonnable, qui trouuant les quatre qualitez meslangées diuersement en chacun, s'en sert aussi en des operations differentes, & ainsi cette difference d'esprits n'est qu'accidentelle, ou instrumentelle, puis qu'elle ne procede que de la diuersité des humeurs, qui seruent comme d'instrumens à l'esprit : & non pas essentielle, puis qu'y ayant mesme proportion de la nature du tout à sa partie, que de la cause à son effet, cette ame estant égale en tous, son effet ou cette portion d'elle-mesme, qu'on appelle esprit, le doit estre. Aussi voyons-nous, quelque difference qu'on veüille mettre entre ces esprits, que leurs inclinations fondamentales sont semblables, la haine & l'auersion des choses mauuaises, le desir & la poursuite du bien ; & que si les moyens pour paruenir à ces objets qu'ils pourchassent sont differens, cela vient d'vne imagination particuliere causée par la constitution des humeurs, qui comme au trauers d'vn verre coloré leur fera paroistre cette difference. Ainsi la bile du soldat luy fera rechercher l'honneur & le profit dans les armes : l'Aduocat les cherchera dans les sciences que sa constitution plus moderée, ou l'exemple & la volonté de ses ancestres luy aura fait suiure. Toutefois cette proportion ne peut changer l'essence des esprits, mais seulement l'apparence, comme du meslange de quatre ou cinq couleurs vn peintre en formera vne infinité d'autres, qui n'auront qu'vn estre apparent. C'est pourquoy entre les esprits forts & fols, comme il n'y a qu'vne seule lettre, aussi y a-t-il peu de difference ; & vn esprit martial ne differe d'auec celuy d'vn Philosophe, que d'vne augmentation ou diminution de chaleur, que diuers accidens ayans quelquesfois at-

trempé, on a veu tout soudain l'vn changé en l'autre.

Le 5. dit. Qu'il y a plusieurs causes partiales de la difference des esprits, lesquelles varient dans leurs rencontres iusques à l'infiny, comme les vingt-quatre lettres de l'Alphabet diuersement combinées, lesquelles neantmoins se peuuent rapporter à trois principales, la nature, l'art & la fortune. La nature de l'homme, c'est l'ame & le corps. Quant à l'ame, ie ne sçaurois croire auec quelques-vns que nos ames different d'espece entr'elles; autrement il s'ensuiuroit qu'vne espece seroit partie de l'indiuidu, puisque l'ame fait vne partie de l'homme: ce qui est absurd, puisque l'espece doit estre énoncée de plusieurs indiuidus. Mais bien qu'il y a quelque difference indiuiduelle entre nos ames, qui ne dépend pas entierement de la conformation des organes ny de la temperature des humeurs, qui sont les deux causes en nostre corps, qui font la varieté des esprits, puis qu'il s'est veu des ames logées dans des corps mal-faits, comme celle de Socrate & d'Esope, y produire des actions fort excellentes: & combien de corps bien faits logent-ils des ames mal-faites? L'art peut beaucoup seruir à cette diuersité, sur tout dans la ieunesse, nos esprits n'estans point préoccupez sont plus flexibles: s'en estant veu de fort grossiers & dereglez rendus parfaits par l'estude & l'habitude, qui change souuent la nature. La fortune & l'occasion ont encore bonne part en cette diuersité, entr'autres le lieu, qui a fait les Iuifs pasteurs, pource que la Palestine estoit fertile en pasturage: les Egyptiens laboureurs, pource que les plaines d'Egypte engraissées par le Nil estoient propres au labourage. Ceux qui habitent les costes de mer sont marchands, pour la commodité du transport des marchandises. Et la necessité qui est vne autre occasion laquelle force nos esprits à beaucoup de

choses, fait que les Arabes, qui habitent vn terroir infertile, sont la pluspart voleurs : & d'autres mieux policez, en sont belliqueux & sobres : la sterilité en ayant souuent obligé d'autres à faire la guerre à leurs voisins. La diuersité des climats, les vents, les eaux, les façons de viure, & exercices differens, & generalement toutes les choses externes & internes, faisans quelque impression sur nos temperamens, font aussi quelque diuersité dans les esprits.

Le 4. dit. Puisque les actions dépendent de l'estre, & qu'vne chose n'agit qu'entant qu'elle est : les actions des esprits estans entierement differentes, ne peuuent proceder que de la diuersité qui se trouue dans leur nature : diuersité qui n'est pas seulement conuenable à l'ornement de l'Vniuers, dans lequel les formes qui en sont les plus nobles parties perdroient leur nom, qui signifie beauté, si elles n'estoient differentes, puisque la beauté ne se trouue que dans la diuersité, mais aussi semble estre requise à la nature mesme des ames ; pource que ce sont formes relatiues aux corps : entre lesquels, comme il s'en trouue de plus parfaits que les autres, ils requierent aussi des formes plus parfaites. Ainsi il y a grande apparence que les ames de Socrate, d'Aristote, & des grands Philosophes, ont esté d'vne autre trempe que celle de ces peuples si stupides, qu'ils ne pouuoient conter au dessus de cinq. Et qui est celuy qui dira que l'ame de Iudas estoit aussi parfaite que celle de nostre Seigneur ; Aussi le Sage, Sap. 8. dit qu'il a receu vne bonne ame. Platon distinguoit les esprits en autant de classes qu'il y a de métaux. Et l'experience nous fait remarquer trois sortes d'esprits dans le monde : les vns sont transcendans & heroïques releuez au dessus des autres, dont le nombre est tres-petit : les autres sont foibles & du plus bas estage, qui sont ceux qu'on dit ordinairement n'auoir point

de sens commun : il y en a d'autres qui ont l'esprit mediocre, & dont, comme des autres, il y a plusieurs degrez, lesquels attribuer entierement au diuers meslange des qualités élementaires & materielles, c'est faire dépendre vn effect spirituel, tel qu'est l'action de l'entendement, d'vne cause corporelle ; ce qui ne peut estre, puis qu'il doit y auoir vne proportion entre la cause & son effet, qui ne se trouue point entre l'esprit & le corps. Car s'il y a des actions des mixtes qui ne peuuent proceder des qualitez premieres, de toute la substance, comme la vertu d'attirer le fer en l'ayman ; à plus forte raison les actions diuines de l'entendement ne pourront proceder du diuers meslange de ces qualitez élementaires. Voire il y auroit moins d'absurdité de rapporter ces effets aux diuers aspects des astres qui influent des qualitez celestes, qui ne se trouuent iamais entierement semblables, qu'au temperament de ces humeurs.

Le 5. dit : Que l'esprit estoit vne habilité ou puissance de l'ame, ayant son siege dans la faculté connoissante raisonnable, & non dans l'appetitiue, ou sensitiue. C'est vne certaine capacité de l'entendement pour connoistre les choses, qui se fait par inuention de soy, ou discipline d'autruy. Pour inuenter il faut la pointe d'esprit & iugement. Pour apprendre, la docilité, comme aussi le iugement. La memoire sert tant pour inuenter que pour apprendre, Et ainsi trois choses sont requises à l'esprit: sçauoir la memoire, la pointe & le iugement. La memoire fournit la matiere & les choses : car puisque de rien l'on ne fait rien, si la memoire ne nous fournit d'aucunes especes, comme dans son défaut total, il est impossible d'auoir bon esprit. Le iugement dispose les choses en son ordre, resoluant le tout en ses parties, quand il faut apprendre, ou enseigner, & reduisant les parties à

leur tout, quand il faut inuenter qui est le plus difficile : nostre esprit trouuant plus de facilité à diuiser les choses qu'à les composer. D'où les inuenteurs des arts & choses necessaires à la vie, ont esté mis au nombre des Dieux. Mais pour ce que ces trois parties font l'esprit, elles requierent vn temperament contraire : sçauoir la memoire, vn chaud & humide qui se trouue dans les enfans : la pointe & subtilité de l'esprit, vn temperament chaud & sec, tel qu'est celuy des Poëtes, & deuins: le iugement, vn froid & sec propre aux vieillards: de là vient qu'il se trouue rarement vn esprit parfait, & qui excelle en tous les trois.

Le 6. dit. Que sans auoir recours aux inspirations des genies de Platon, moins aux astres & à l'air qui ne sont que des causes équiuoques, la raison de la diuersité des inclinations des esprits vient de ce qu'vn chacun se porte plus volontiers à ce qu'il fait plus aisément. Ainsi celuy qui parlera bien se portera volontiers aux professions qui obligent à paroistre en public, comme la chaire & le barreau : celuy qui est robuste à l'exercice de la guerre, ou des arts qui requierent de la force. Car de croire que nos ames apportent quelques connoissances, ou habitudes dans le monde qui seruent comme d'amorces, pour nous obliger à embrasser vne vacation plustost qu'vne autre, c'est vne opinion qui ne peut subsister que dans la metempsycose, qui est surannée.

Sur le second point. Ce Poëte qui disoit que celuy qui commençoit bien vn ouurage en auoit desia fait la moitié, n'a pas moins bien rencontré au iugement des actions humaines, que ces autres qui veulent qu'on en regarde la fin. Car comme celle-cy couronne l'œuure, il ne faut point douter qu'vn bon commencement ne fasse la moitié de cette guirlande: que l'vn & l'autre ioints arrondissent parfaitement en vn cercle l'hieroglyphe de la

reuolution des années: aussi voyons-nous que l'antiquité s'est efforcée de les recommencer par quelques festes & solemnitez, afin de consacrer par là leurs premiers actions à la diuinité. Les Hebreux auoient leurs plus celebres festes au mois de Nisan premier de leur année, répondant au nostre de Mars: & entr'autres cette Pasque solemnelle, à laquelle on inuitoit tous ses voisins au festin de l'agneau. Les Grecs commençoient leurs Olympiades par des jeux & sacrifices à Iupiter: & les Egyptiens (les plus superticieux de tous) non seulement tiroient augure de ce qu'ils rencontroient le premier à chaque iour, mais encore cela mesme leur seruoit de Dieu pour ce iour là. Et comme apres l'assistance diuine les hommes n'ont iamais rien eu en plus grande recommandation que la faueur & la bien-veillance de leurs amis, il ne se faut pas estonner si apres les sacrifices & ceremonies publiques, ils ont pris tant de soin d'entretenir cette amitié mutuelle par des festins & presens, qu'ils faisoient au commencement de l'an, que d'aucuns ont estendu aux commencemens des mois, qui sont les années lunaires, comme font encor aujourd'huy les Turcs, qui se réjouyssent au commencement de chaque Lune, dont ils arborent alors le Croissant. Et si ceux qui font de grands voyages, apres auoir doublé le Cap de Bonne esperance, ou quelqu'autre passage notable, ont raison de faire des festins & allegresses en réjouyssance de l'heureux aduancement de leur nauigation, ceux qui sont embarquez ensemble dans le cours de cette vie, & que la suite des années (qu'on peut appeller autant de caps & de pointes marquées sur la carte de nostre imagination) transporte en des contrées toutes nouuelles, se doiuent réjouyr auec leurs amis des dangers qu'ils ont euitez, & les feliciter pour l'auenir par des presens & des souhaits en la continuation de cette route.

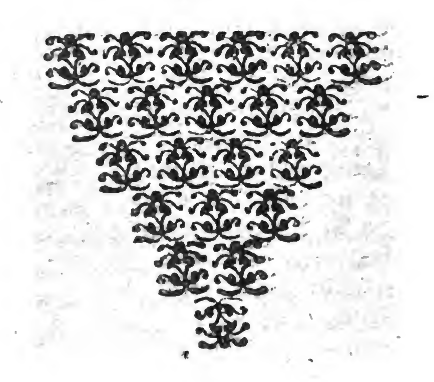
Oú bien considerans la difference des années entr'elles aussi grande que celle des pays, nous y renouuelons les amitiez par des presens, comme on faisoit anciennement les hospitalitez par ceux que l'on appelloit *Xenia*, qui est encore le nom de nos estrennes, puisque dans les grands changemens qui se trouuent quelquefois en ces années, on se peut dire nouueaux hostes d'vn nouuel an.

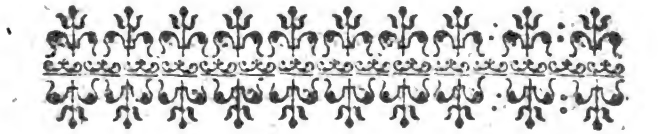
Le 2. dit. Que cette loüable coustume estoit establie sur la raison & les exemples, & sans les aller chercher hors de chez nous, les Druïdes auoient coustume de racler auec grandes ceremonies de dessus les chesnes le guy qu'ils consacroient à leur grand Tutates, & le départoient puis apres aux peuples, à cause des grandes vertus qu'ils luy attribuoient. D'où nos presens d'alors, s'appellent encore en plusieurs endroits, *Guy-l'an-neuf*. Or comme ce premier iour de l'an n'a pas tousiours esté semblable chez tous les peuples: quelques-vns de nos premiers Roys le commençoient au iour de S. Martin, comme il se peut voir aux dates de quelques Ordonnances, & aux ouuertures qui s'y font encore aujourd'huy de nos Parlemens; d'où possible en ce iour est demeurée la mode de faire bonne chere: les Romains ont pratiqué cette coustume, tantost au mois de Mars, qui estoit le premier de l'an, lors que l'année n'auoit que dix mois, de 36. iours chacun; & puis aux Calendes & 1. de Ianuier, qui fut adjousté auec Feurier aux dix autres par Numa. Et dés la fondation de Rome Tatius & Romulus ordonnerent qu'on leur offriroit tous les ans vn bouquet de veruene, ou herbe sacrée auec autres presens pour seruir de bon augure à l'année commençante. Tacite fait mention d'vne Ordonnance de Tibere, défendant de donner & demander les estrennes qu'aux Calendes de Ianuier, ausquelles tant les Senateurs & Cheualiers, que tous

les autres Ordres portoient des presens à l'Empereur, & en son absence au Capitole. Dont ie remarque vne autre origine dans le dénombrement du peuple, qui se faisoit au commencement des lustres ou cinquiémes années, & commença sous Ancus Martius, auquel temps on iettoit de la monnoye parmy le peuple, comme firent depuis les Empereurs en faisant la reueuë de leurs armées au commencement de chacun an, & honorans de presens les plus remarquables. La raison se ioint à l'vsage : car comme l'on tire des presages par les premieres rencontres que l'on fait au commencement d'vne iournée, d'vne semaine ou d'vne année : il n'y en a point de plus agreable que d'vne chose donnée: le desir de l'homme se portant à la possession de tout : & ce qui vient par les dons estant la plus douce, puis qu'elle vient sans peine ny dépense. Aussi nostre Religion nous porte à cette coustume, puis qu'à ce premier iour de l'an nostre Seigneur nous estrenne des premices de son Sang en sa Circoncision.

Le 3. dit. Que les trois sortes de biens se trouuans ioints en la reception des presens que les amis enuoyent: car ils témoignent l'honneur qu'ils nous font: le plus petit present apporte quelque profit à celuy qui le reçoit: & iamais on ne receut de bienfait sans quelque plaisir : il ne se faut ébahir si les hommes qui ont de tout temps assigné quelque iour à chacune chose qu'ils ont estimée bonne, ont aussi voulu solemniser la feste des presens, ou bienfaits: & pour témoigner l'estime qu'ils en font, luy faire commencer l'année en bon augure. De fait, il n'y a rien de si puissant que les presens, puis qu'ils font & reconcilient l'amitié, le plus grand don que Dieu ayt fait aux hommes. Ils percent les portes les mieux gardées, comme disoit Philippe de Macedoine: & Iupiter ne trouua rien de si fort

qu'vne pluye d'or pour se couler dans le sein de Danaë. On fait sortir par les épaules Homere auec ses Muses s'il n'apporte rien, là où vn gros valet chargé de gibier entre iusques dans le cabinet. Dequoy les hommes sont tellement persuadez, qu'il n'y a iamais eu de Religion sans offrande. Aussi, Dieu défendoit dans l'ancienne loy de s'approcher de luy les mains vuides. Sur tout, sont agreables les dons lors que la proportion de celuy qui reçoit auec celuy qui donne y est obseruée. Ainsi, la pauureté du Grec faiseur d'Epigrammes, fit trouuer bon à Auguste le liard qu'il luy presenta. Mais le prix de la chose ou à son défaut, sa nouueauté, ou l'excellence de l'ouurage, le lieu, & entr'autres choses, le temps y est le plus considerable, qui fait que telles choses qui n'auroient pas de grace en vne autre saison, passent pour office de courtoisie au commencement de l'année.





NONANTE-SIXIESME CONFERENCE.

1. *Du lieu. 2 Des Hieroglyphes.*

TOutes les choses creées ayans vn estre finy & circonscript ont aussi vn lieu propre qui sert de borne à leur nature, laquelle est le principe de leurs mouuemens & actions, qui ne peuuent estre que dans vn lieu, dont les six differences, sçauoir haut & bas, deuant & derriere, à droit & à gauche prouuent assez l'existence; puis que les differences presupposent vn genre. Mais autant que son existence est connuë, autant est-il difficile de connoistre son essence & sa nature, pour ce notamment que sa connoissance appartient à plusieurs sciences. La Metaphysique traitte du lieu, entant que c'est vne affection generale de l'estre: la Physique, entant que proprieté du corps naturel: la Mathematique, à cause des dimensions qu'il contient: la Medecine, pour ce qu'il sert à la bonne ou mauuaise constitution du corps humain, & que la plus forte indication en la cure des maladies se tire de la connoissance du lieu où est la douleur: la Morale, dautant que le lieu contribuë beaucoup à la bonté ou malice de nos actions, voire bien qu'improprement: la Dialectique, pour ce qu'elle y met ses argumens, & l'art de memoire ses images. Icy nous entendons par le lieu ce qui contient

les choses placées, qui est ou commun à plusieurs, ou propre à vn seul: cettuy-cy, interne, ou externe: & generalement, il est Physic ou Mathematic, ou plustost le mesme, tantost pourueu d'accidens & tantost entierement dépoüillé d'iceux dans ses pures dimensions, selon qu'il plaist à nostre esprit se le representer. Ce lieu ne peut estre l'espace de chaque corps, pour ce que cet espace n'est rien autre chose qu'vn vuide qui est entierement opposé au lieu, lequel estant vne affection du corps doit estre quelque chose de réel. Donc le lieu est bien definy, la surface premiere interieure & immobile du corps qui enuironne. Il faut qu'elle soit premiere, c'est à dire immediate & prochaine, pour ce qu'elle doit estre égale au corps qu'il contient: là où si c'estoit la surface exterieure, le lieu seroit plus grand, comme il se void dans les vaisseaux qui sont plus amples que ce qu'ils contiennent. En fin elle doit estre immobile; ce qui se doit entendre non du lieu réel, ou de la superficie réelle qui enuironne le corps placé, pour ce que cette surface change lors que le corps placé remuë, ou ce corps demeurant luy-mesme immobile, l'air qui le contient change à tous momens: mais il le faut entendre de ce lieu ou de cette surface imaginaire qui enuironne le corps de toutes parts, demeurant tousiours semblable: ce qui satisfait plus que de dire apres quelques autres que le lieu des corps est immobile: bien qu'eux & leurs surfaces changent de place, pour ce que de là au centre & principales parties du monde il y a tousiours la mesme distance, & vn mesme rapport.

Le 2. dit, Que nous cherchons en vain le lieu hors de nous, puis qu'il est dans nous-mesmes & qu'il nous accompagne inseparablement estans chez luy comme ses hostes. C'est pourquoy Aristote a esté plus subtil que veritable, lors qu'au-

lieu de définir le lieu qui doit répondre au dedans à toute l'extension des parties, il ne le definit que par vne circonference au dehors, laquelle ne se trouuant pas dans les ames, les Anges & autres natures spirituelles, elles ne seroient selon cette definition contenuës dans vn lieu, comme il est neantmoins tres-asseuré qu'elles y sont, bien que definitiuement, mais non circonscriptes, attendu qu'elles se meuuent d'vn lieu à vn autre. Voire le monde entier n'auroit point de lieu, puis qu'il ne peut estre contenu d'aucune chose, luy les contenant toutes. Il y a aussi peu de raison de dire auec quelques-vns que le lieu du monde est son centre, puis qu'il est trop petit pour designer le lieu d'vn si grand corps & si vn point estoit le lieu du monde, la place d'vne fourmy qui est plus grande qu'vn point, puis qu'elle répond à plusieurs membres & parties de ce petit animal, seroit aussi plus grande que le lieu & la place du monde. Ce que disent les autres, que le lieu n'est que l'extension des choses ne peut aussi compatir auec le lieu des formes spirituelles, lesquelles neantmoins n'ont pas vne extension distincte comme les autres corporelles: joint que l'extension changée fait changer de place, & au contraire nous changeons de lieu à tous momens, quoy que nous ayons toûjours la mesme extension. Il me semble donc que le lieu estant relatif à la chose placée se doit definir par elle, suiuant la nature des relatifs, & ainsi le lieu n'est autre chose que l'espace occupé par le corps placé, qui est cet interualle long, large, & profond, lequel reçoit les choses placées, & semblable à la matiere que Platon en son Timée dit à ce sujet estre le lieu, pource qu'elle peut receuoir continuellement de nouuelles formes, comme le lieu toutes sortes de corps l'vn apres l'autre. Aussi cet espace qui seroit vuide, si vn autre corps ne succedoit à l'autre quittant la place, a toutes les

conditions requiſes à la nature du lieu. Car premierement il n'eſt rien de la choſe placée, eſtant vn pur rien. 2. Il eſt immobile n'eſtant de ſoy capable de mouuement. 3. Il eſt égal au corps placé, tout l'eſpace répondant à toute la choſe placée, & chaque partie de l'eſpace à chacune partie de la choſe. 4. Il reçoit tantoſt vn corps & tantoſt l'autre. Enfin deux de ces eſpaces égaux contiennent autant l'vn que l'autre.

Le 3. dit. Que le lieu definy la ſurface immobile d'vn corps qui enuironne, ne peut conuenir à l'air, qui eſt le corps le plus contigu à nous: pource que ſa ſurface n'eſt pas immobile, changeant de figure à toutes ſortes de ſituations & poſtures des corps. Que ſi l'on prend l'immobilité de cette ſurface, eu égard à tout ſon corps, on tombe dans vn autre plus grand incõuenient: ſçauoir que cette ſuperficie exterieure de l'air n'eſt plus proportionnée à la quantité de ce corps particulier qu'elle enuironne. Voire meſme l'on peut dire que ce lieu ainſi pris n'eſt point du tout. Car aux choſes parfaitement contiguës comme à deux plans extrémement polis l'on ne peut conceuoir aucune diſtinction des ſuperficies iointes enſemble, puis qu'elles ſemblent pluſtoſt continuës que contiguës, ayans les meſmes effets de la continuité de s'attirer & de ſe tenir l'vn à l'autre. Or cette contiguité eſt encore bien plus à l'air qui nous enuironne, puis qu'il ne laiſſe de nous toucher & d'occuper de la place entre nous & les corps meſmes qui nous ioignent de plus prés. De façon que ce ſeroit choſe impoſſible en cette ſi grande contiguité de pouuoir s'imaginer deux ſuperficies diſtinctes & ſeparées du corps enuironné & de celuy qui l'enuironne, puis que cette diſtinction réelle denoteroit vne choſe ſeparée de l'autre: ce qui ne ſe pourroit faire ſans vuide. Il n'y a donc point de ſeparation réelle entre l'vne & l'autre ſuperfi-

cie, mais elles sont toutes deux vne continuité: partant il faut chercher vne autre superficie qui les enuironne, & passer à ce qui touche la sphere de l'air, de là aux cieux & ainsi à l'infiny, iusqu'au rien; ce qui seroit ridicule par consequent, puis que les corps se ioignent si parfaitement que la fin de l'vn est le commencement immediat de l'autre, il se deuroit conclure qu'ils n'ont point de lieu, pris selon sa definition commune. De dire aussi que ce lieu soit l'espace qu'occupe la chose placée, cela expliqueroit bien le lieu des corps, mais non pas des choses incorporelles, comme l'ame & les Anges, qui n'ayans point d'extension n'auroient point d'espace, & par consequent ne seroient en aucun lieu. C'est pourquoy i'estime que le lieu estant vne affection exterieure de la figure & quantité, il ne le faudroit pas prendre en la superficie concaue du corps qui le touche, mais en la conuexe de celuy qui est contenu. Et ainsi cette superficie sera immobile, puis que la quantité du corps demeurera tousiours de mesme, & sera tousiours égale au corps contenu sans penetration; puis que n'estant que l'extreme & simple superficie de luy-mesme, elle n'a point de profondeur. Chaque corps sera aussi tousiours en son lieu. Et ainsi cette superficie n'est que formellement distincte de son corps comme les autres accidens qui y sont adherans, comme aussi le lieu ne sera rien de réel outre le corps mesme. Et quant aux choses incorruptibles & incorporelles, comme les Anges & les cieux, leur lieu sera l'extremité de leur substance.

Le 4. dit. Que s'il se donne quelque lieu dans la nature qui reçoiue les corps, il doit estre luy-mesme ou vn corps, ou vn vuide, n'y ayant point de milieu entre deux. Ce ne peut estre vn corps: autrement, puis que tout corps doit estre dans vn lieu, si le lieu est vn corps, il s'ensuiura deux ab-

surditez: à sçauoir la penetration des qualitez, vn corps estant dans vn autre, & vn progrez à l'infiny: car le lieu estant vn corps, il sera dans vn autre lieu, celuy-cy dans vn troisiéme, ce troisiéme dans vn quatriéme, & ainsi à l'infiny. Ce ne peut aussi estre vn vuide qui reçoiue les corps. Car ou ce vuide demeureroit lors que quelque corps y seroit receu, & ainsi vn mesme lieu seroit plein & vuide tout ensemble : ce qui est contradictoire. Ou ce vuide s'en iroit pour faire place aux corps suruenans, ce qui ne peut estre non plus, autrement, il seroit capable du mouuement local, qui est vne affection & proprieté du corps. Ou enfin ce vuide periroit & s'anihileroit : ce qui ne peut aussi estre, puis qu'en ce cas il seroit sujet à la generation & corruption, qui ne se trouuent aussi que dans les corps. De sorte que si iamais les Sceptiques eurent lieu de suspendre leur iugement, c'est en la nature du lieu mesme, dont ils doutent auec raison si c'est quelque chose ou rien.

Le 5. dit. Que douter du lieu, c'est douter de la chose la plus claire du monde, n'y ayant rien de si certain que l'existence des choses, laquelle ne peut estre que dans quelque lieu : tout ce qui est, deuant estre quelque part. Ainsi voyons-nous qu'vne chose n'a pas plustost l'estre dans la nature qu'elle a son lieu comme son departement, lequel seul a fait la distinction des parties du monde d'auec leur ancien chaos, dans lequel les choses estoient confuses & sans ordre qui ne se trouue sinon lors que chaque estre occupe le lieu qui est deu à sa nature, laquelle ne se conserue que dans le lieu. Entre les corps simples le Ciel tient le plus haut lieu, le feu & l'air le ioignant de plus prés, l'eau & la terre tiennent le plus bas : entre les mixtes, les mineraux & metaux se forment dans les entrailles de la terre, les plantes, les animaux se conseruent sur la terre & dans l'air, & le

centre de chaque chose n'est rien que son lieu. C'est pourquoy, comme Dieu contient en soy toutes les perfections des creatures, aussi est-il en tous lieux par sa presence, son essence & sa puissance.

Sur le 2. poinct, il fut dit. Que les Sages anciens ont tousiours esté curieux de cacher les mysteres de leurs enseignemens sous quelques choses obscures. Ainsi les Poëtes sous l'escorce de leurs fables: Platon & Esope qui les ont suiuis sous ce méme voile; les Pythagoriens sous leurs Enigmes: Salomon par ses paraboles: & les Chaldéens dans les lettres sacrées de leur Cabale ont tousiours couuert leurs plus beaux secrets, estimās le vulgaire trop grossier pour les cōprendre. Mais sur tous, les Egyptiens ont obserué ce mystere. Car comme ils auoient appris des Iuifs & des Chaldéens les principales connoissances des sciences & de la Diuinité, dont les principes auoient esté tirez de ces fameuses colōnes qui en conseruerent les characteres apres le deluge, ils continuerent de s'expliquer en cette façon à la posterité par des figures & images des choses grauées sur des pyramides & obelisques, dont nous voyons encore quelques fragmens dans leurs hieroglyphes, qui vaut autant à dire comme figures ou sculptures sacrées & mysterieuses: non tant pour les choses qu'ils y employoient, qui estoient souuent communes & naturelles, que pour le sens mystique & caché qu'ils leur attribuoient. L'vsage de ces figures estoit d'autant plus profitable qu'ayant quelque similitude & rapport à la qualité de la chose signifiée, elles la fasoient non seulement entendre, mais encore sa nature & proprieté. Ainsi peignans vn œil sur vn sceptre, qui signifioit Dieu, ils montroient aussi ses qualitez, par le sceptre sa toute puissance, & par l'œil sa prouidence. Vn autre auantage de ces hieroglyphes est qu'ils estoient entendus éga-

lement de tous les peuples de diuerses langues, comme encore à present les Chinois & Iaponois se seruent de quelques lettres semblables aux hieroglyphes, qui signifient plustost les choses que les mots. Qui seroit vn bon moyen de reduire toutes les langues en vne, & par ainsi faciliter, toutes les sciences, si cet art d'escrire en hieroglyphes n'estoit trop diffus. Car il faudroit autant multiplier ces characteres, comme il y a de choses dans le monde, lesquelles estans en vn nombre presque infiny & s'en trouuant tous les iours de nouuelles rendroient aussi cet art sans fin. Ce qui en a fait abolir l'vsage, lequel ne se conserueroit plus parmy les Chinois, si l'honneur qui entretient & nourrit tous les autres arts n'estoit attaché à cette connoissance de characteres, qui fait posseder les Magistratures & premieres Charges de ce grand Estat à ceux tant seulement qui sçauent leurs lettres.

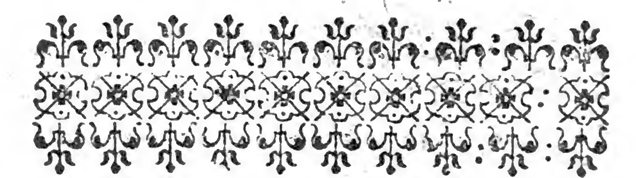
Le 2. dit : Les choses ne nous estans pas toûjours presentes, les hommes ont employé les signes pour les representer, soit les naturels, soit les artificiels. Les premiers sont les images des choses, dont elles sont souuent les effets, comme le Ciel rouge est signe du beau temps, la fumée est signe du feu. Les derniers ne signifient les choses que par le consentement, ou establissement des peuples, comme les feux, & les coups de canons sont signes de ioye, la couleur noire de tristesse. Ainsi entre les signes dont les hommes se sont seruis pour exprimer leurs conceptions, les naturels sont les peintures & images des choses : comme pour representer vn homme, ils peignent vn hôme vn arbre: vn arbre: qui fut la façon dont Philomele descriuit le tort qui luy auoit esté fait. Les Egyptiens ont bien eu le mesme dessein en leurs hieroglyphes, mais voyans que ce n'eust iamais esté fait, ont en cela imité les Hebreux, qui font

seruir la mesme racine à produire vn grand nombre de mots, ayans employé vne mesme figure pour signifier premierement vne chose : à sçauoir celle-là mesme dont elle estoit l'image, & en suite plusieurs autres, auec lesquelles elles auoient quelque rapport. Ainsi, la figure du serpent signifie vn serpent & la prudence qu'on luy attribuë : & pour ce qu'ils ont veu que le dernier iour de l'an se rejoignoit au premier, & faisoit comme vn cercle continuel, ils ont representé l'année par vn serpent, dont la queuë rentroit dans sa gueule. Les Emblemes ont esté inuentez sur le mesme pied : Pour representer la force & la prudence, Alciat nous donne le portrait d'Aiax & d'Vlysse : pour signifier vn bon marchand qui ne se fie qu'en ce qu'il tient, il peint vne main qui a vn œil en son milieu : le renard signifie la finesse, la fourmy la preuoyance : l'abeille la police : le pot de terre joint au pot de fer, l'alliance dommageable. Bref, autant de fables & de fantaisies sont autant d'escritures de cette maniere : de laquelle à vray dire, si vous en ostez la reuerence qu'on doit à l'antiquité, ie ne vois rien qui approche de la merueille de nos lettres, que ie puis accomparer, eu égard à toutes les autres inuentions, à celuy qui auroit cette pierre philosophale qu'on nous vante tant, & qui pourroit par sa proiection faire autant d'or qu'il luy en faudroit en voyageant par le monde, & les autres inuentions à ceux qui portent auec eux de la monnoye, ou si vous voulez, leurs prouisions : Car celles-cy sont incommodes, & ne seruent qu'à vn vsage, ou à peu d'autres. Mais l'escriture par la combination de seize characteres necessaires, les autres se trouuans superflus, est capable de representer tout ce qui a esté, ce qui est, peut estre & n'estre pas.

Le troisiéme dit; C'est sans doute la necessité qui a donné la premiere inuention des hieroglyphes aux Egyptiens, afin d'expliquer leurs pensées par certaines figures d'animaux, de plantes & autres choses naturelles, comme nous faisons aujourd'huy par nos lettres, d'autant moins significatiues qu'elles n'expriment pas la nature, comme font les figures des choses naturelles, ains seulement les mots. Neantmoins l'vsage de ces hieroglyphes leur a esté fort pernicieux, pour ce que le vulgaire d'entr'eux voyant qu'on representoit les attributs de Dieu sous des formes d'animaux & de plantes, prit de là occasion d'adorer ces choses corporelles, & se rendit le plus superstitieux de tous les peuples : en venant iusques à deïfier les aux, oignons, rats, & crapaux. Aussi, la vie de l'homme est elle trop courte pour cet art : son esprit trop foible pour inuenter des figures conuenables à toutes les parties d'oraison diuersifiées par les nombres, cas, personnes, temps & autres differences des mots de toute la Grammaire: & sa memoire trop labile pour pouuoir retenir toutes ces figures, d'autant plus qu'elles ne signifioient pas vne seule chose, mais plusieurs differentes: qu'vne mesme estoit figurée diuersement, comme Dieu exprimé par l'œil, le cercle & l'vnité : la prudence, par vn double chef, vne teste de Gorgone, la gruë, le dragon, le serpent, le scare, le meurier, l'hiacinthe; la Royauté par des resnes, par vn elephant, ou par vn chien: la sagesse par la poitrine ou la verge de Pallas : la concorde, par la corneille, le caducée, le paon, l'abeille, & la lyre : la crainte par les flots, la colombe, le cerf, le liéure, & le loup. Toutes lesquelles figures signifioient encores d'autres choses, voire souuent contraires: comme l'asne est hieroglyphe de la sagesse chez les Cabalistes, & chez nous de stupidité : & cette mesme sagesse estoit

figurée chez les Egyptiens par le crible : qui denote neantmoins vn esprit percé à iour, & qui ne peut rien retenir. Enfin, cet art hieroglyphique est vne inuention inutile à toute autre chose qu'à faire admirer aux ignorans ce qu'ils doiuent reuerer sans le connoistre. Car ce qui garentit le plus toutes les professions du mépris est que les termes en soient cachez au vulgaire.





NONANTE-SEPTIESME CONFERENCE.

1. *Des poids & des causes de la pesanteur. 2. Des armoiries.*

LE monde est le palais de l'homme, dont Dieu est l'Architecte, que l'Escriture dit soustenir l'Vniuers des trois doigts, de sa puissance, bonté, & sagesse: qu'il l'a mis à la balance, posé au milieu des airs la pesanteur de la terre, & ordonné toutes choses en nombre, poids & mesure, qui sont les trois colomnes de ce superbe édifice. Le nombre est cause de la beauté, la mesure de la bonté, & le poids de l'ordre, qui ne se trouue que dans le lieu, vers lequel les corps ne se portent que par leurs poids & pesanteur; qualité qui dépend des quatre premieres, lesquelles par la condensation ou rarefaction qu'elles font des sujets, y causent plus ou moins de pesanteur. Car leger ne signifie sinon moins pesant; estant certain que comme la terre se pese dans l'eau, elle dans l'air, luy se peseroit dans la sphere du feu: le feu dans le ciel de la Lune: elle dãs le prochain, & ainsi des autres, tant qu'on vienne au neant, qui ne pese point, pource qu'il n'a point de corps. Et non seulement la nature se conserue dans le poids, qui fait appeller

aux

aux Medecins temperament aux poids, celuy qui est le plus parfait de tous : mais aussi ce poids, est le iuge & le moderateur de la societé humaine : le commerce luy deuant tout ce qu'il est. C'est pourquoy la iustice porte vne balance en main: & nous exprimons par le poids la bonté de l'esprit, lors que nous loüons en vn homme la grauité des mœurs, la solidité du iugement, la fermeté de l'esprit. Les testamens, manumissions, & contracts, la creation des Magistrats, & les plus celebres actions des Romains se faisoient au poids & à la balance qu'ils appelloient, *per æs & libram*. Et les mouuemens de nos horloges & autres machines viennent ordinairement du poids.

Le 2. dit. Que la pesanteur iointe auec la concentration des corps naturel ne venoit point des parties terrestres predominantes dans les mixtes: puisque l'or le plus pesant des métaux, & le mercure qui le suit ont toutefois plus d'humidité que de secheresse, c'est à dire d'eau que de terre, à comparaison des autres corps metalliques : l'or estant le plus ductile & le mercure le plus fluide : aussi le sel qui pese plus que le bois ou la pierre, n'est-il rien qu'vne eau congelée qui se resout dans vn lieu humide. Il semble donc que la pesanteur procede plustost de ces trois choses: sçauoir le lieu, la comparaison, & la figure. Le lieu y est tellement considerable, que les corps ne pesent point dans leurs propres lieux, mais seulement quand ils en sont éloignez, & plus ou moins, à proportion de leur distance. La comparaison nous fait iuger vn corps leger, pource qu'il est moins pesant qu'vn autre: au contraire, la figure rend les corps legers de pesans qu'ils sont, faisant surnager l'or en feüille, lesquelles estans reduites en boule de mesme quantité vont à fond, & non seulement sur l'eau, mais dans vne balance vn corps estendu a moins de poids qu'en petit volume. Ce qui se remarque

dans la terre : des plus tenuës parties de laquelle, comme étans de figure plus mobile, l'air est tousjours remply, comme il se void lors que le Soleil les éclaire.

Le 3. dit. Que la cause pourquoy vne figure plus large surnage, où est supportée dans l'air plus aisément, que si elle estoit en globe ou autre figure plus ramassée, ne vient pas de ce que la figure rend la chose plus legere, mais de la resistance du milieu, qui a plus de prise en l'vne qu'en l'autre. Cette pesanteur ne vient non plus de l'inclination d'vne chose à son centre. Car la nature feroit quelque chose en vain : puisque le centre n'est qu'vn poinct où rien ne peut loger. Et puis on n'est pas d'accord de ce centre. Car le milieu de l'Vniuers ne le peut estre, puisque non seulement les choses plus legeres ont vn autre centre que les pesantes: mais aussi celles qui sont de poids differens, comme la terre & l'eau ne font pas vn globe parfait, mais deux de differente grandeur, & par consequent qui ont diuers centres, ausquels elles tendent diuersement. D'ailleurs, si le centre du monde estoit celuy des choses pesantes, les astres qui sont les plus denses & solides parties de leurs orbes, & qui ont partant de la grauité qui suit necessairement la densité d'vne matiere corporelle, & particulierement la Lune que l'on démontre estre massiue & solide, pource qu'autrement elle ne nous reflêchiroit pas la lumiere du Soleil, & ne demeureroit pas là haut suspenduë au dessus de l'air, qui est plus leger qu'elle, sans décendre à ce centre de l'Vniuers, s'il estoit le lieu commun de tous les corps pesans. Car de croire auec quelques-vns qu'elle soit suspenduë comme vne pierre à vn cercle, par la rapidité du premier mobile qui l'entraisne, c'est vouloir tenir la plus grande & la plus noble partie de l'Vniuers, comme sont les astres dans vn estat violent, pour donner le repos & l'estat

naturel à la moindre & la plus vile, qui eſt la terre. La deſcente des corps n'eſt donc pas pource qu'ils affectent d'eux-meſmes le centre de la terre, mais à cauſe qu'ils ſont ſur vn corps plus leger qu'eux : l'ordre obligeant chaque choſe à prendre ſa place, & iuſques à ce que cela ſoit, chaque corps eſtant neceſſité de ſe mouuoir, le plus peſant en bas & le moins peſant en haut. C'eſt pourquoy l'eau dans ſon canal, bien qu'elle ne ſoit pas en ſon centre, ne peſe point; parce que le deſſus de l'eau n'eſt pas plus peſant que le deſſous. Car d'attribuer cette peſanteur à la quantité ſeule, l'experience de pluſieurs choſes où elle demeure égale, & qui ont neantmoins vne peſanteur differente y contredit : puis qu'vn homme à jeun peſe plus qu'apres auoir diſné, vne tuille moüillée & eſſuyée qu'vne ſeche, le plomb calciné que le crud & ſolide.

Le 4. dit. Que le poids eſt vne certaine qualité qui porte tous les corps vers vn poinct commun, entretenant l'vnion des parties du monde, empeſchant le vuide par la concentration de tous les corps qui ſe preſſent les vns les autres : les peſans ayans moins de matiere. Car lors que nous voyons monter l'air au deſſus de l'eau, & le feu au deſſus de l'air, ils cedent à des corps plus peſans; comme l'huile eſtant miſe au fond de l'eau, monte en haut, non par ſa legereté, mais par la peſanteur de l'eau qui la chaſſe. Ainſi le plomb & tous les autres métaux, excepté l'or, nâgent dans le mercure, auquel ils cedent en peſanteur. Car l'or peſe dix-neuf : le mercure, treize: le plomb, onze & demy: l'argent dix & vn tiers, le cuivre neuf, le fer huit: & l'eſtain, ſept & demy. Et pour la cauſe de cette grauité, que les vns diſent eſtre dans les corps peſans, les autres dans leur centre, auquel ils attribuent vne vertu magnetique, i'eſtime qu'elle conſiſte dans vne attraction reciproque des meſmes

corps qui attirent & sont attirez : & les autres au corps inferieur qui attire de toutes ses parties : & par ainsi que les corps se portent vers la terre, & que la terre les attire reciproquement, à l'exemple de l'aymant lequel attire le fer, & est attiré par luy. Car pour le premier, il est constant que l'aymant attire le fer, & cette experience fait voir que l'aimant est aussi attiré par le fer, mettant dans vn bassin d'vne balance de l'aimant, & dans l'autre quelqu'autre poids qui soit en équilibre auec luy. Si vous approchez du fer au dessous du bassin où est l'aimant, ce bassin emportera l'autre, le fer attirant à soy l'aimant ; & si au contraire vous approchez le fer au dessus de l'aimant, le bassin où est l'aimant s'éleuera vers le fer qui l'attire. Car à ce que l'on peut objecter, que si la terre attiroit les corps de toutes ses parties, lors qu'ils seroient bien auant dans la terre, ils seroient attirez des parties d'en-haut & de celles d'en-bas, & ainsi ils ne pourroient descendre à cause des attractions contraires: ie réponds que ces corps estans hors de leurs centres, tousiours la plus grande & plus forte partie de la terre qui est vers le centre, les attireroit à elle : le fort emportant le foible.

Sur le second poinct, il fut dit. La plus parfaite connoissance des choses dépendant de leurs principes, celle de l'hõme ne s'acquiert biẽ que par ses restances qui sont comme les souches, dont chacun en sa personne ne fait que les rejettons. C'est ce qui a meu tous les peuples à rechercher curieusement leurs antiquitez, & obligé vn chacun en particulier de conseruer les marques de sa genealogie: les vns par les histoires, les autres par les images de leurs ayeuls comme les Romains, & d'autres par vn assemblage d'hieroglyphes & d'enseignes, qui sont nos armoiries, ausquelles il est arriué comme aux autres choses du monde, qui ont eu

des commencemens fort simples, & qui peu à peu par vn accroissement d'alliances ont composé à la fin ces escus bigarrez, & si diuersement escartelez & contr'escartelez qu'il a fallu faire vn art, appellé des Latins *Heraldica*, & inuenter des mots nouueaux, auec des Officiers particuliers, dits Roys & Herauts d'Armes, pour les regler & déchiffrer : tant on a ramassé dans la petite estenduë de ces escus de pays & de mariages, qu'à peine de grandes cartes & de longues histoires peuuent expliquer. L'escu dont nous commençons le blason a six champs, sçauoir deux metaux & quatre couleurs. Les metaux sont l'or & l'argent, les couleurs l'azur qui est le bleu, le cinabre, vermillion ou rouge, qui est gueules; le sinople qui est le verd, & le sable qui est le noir : quelques-vns y en adjoustent vne 5. le pourpre composé d'azur & de gueules: mais peu ou point vsitée en France. Les Anglois y en mettent encore deux autres, le tanné, qu'ils nomment orangé : & le sanguin, ou la laque, desquelles on ne se sert point du tout en France. Outre ces couleurs il y a deux fourrures ou sortes de panes qui garnissent cet escu; l'hermine, de sable sur argent : le vair ou varié, d'azur sur argent, & lors que ces couleurs changent, il les faut expliquer. Il y a de ces escus qui sont tout nuds d'or, d'argent; ou de couleur, qu'on appelle peaux, ou tables d'attentes, pareils à ceux de ces nouueaux Cheualiers, qui n'auoient encore rien fait de memorables, desquels Virgile dit : *Parmaque inglorius alba* : dont l'on partage les armoiries des filles mortes auant qu'estre mariées; d'autres n'ont rien qu'vn petit escusson au milieu, & cet escusson se dit estre en abysme, ou cœur. Les principales parties de ces escus sont neuf, répondans aux parties du visage de l'homme, qui se peut dire l'escusson naturel de chacun, où sont recueillis en plusieurs quartiers tous les titres de la noblesse & des quali-

tez de l'ame. Ces parties s'appellent la place dextre du chef qui respond à la tempe dextre : celle du milieu, au milieu du front: la senestre du chef à la tempe gauche : la place d'honneur, à la racine du nez ; la face, à l'endroit du nez : le nombril, à la bouche: la place dextre de la pointe, à la machoire droite : la place senestre de la pointe, à la gauche: & le bas de la pointe, au menton. Cet escu est quelquefois partagé en plusieurs sortes de champs; c'est à dire de couleurs, ou de metaux. S'il est partagé en pal ou perpendiculairement, il s'appelle party: si en face, ou de trauers, il se dit coupé : si en bande, tranché: si au contraire, taillé. Il est quelquesfois tiercé, c'est dire party de pal en trois. Enfin, il est escartelé, ou par les croix, ou par les gyrons, ou par le sautoir, qui est vne croix de S. André; ou contr'écartelé, quand l'vn de ses quartiers est escarté derechef. Pour plus grande clarté, outre le chef, qui est la plus haute partie de l'escu : Le 2. est le pal qui le partit du chef à la pointe perpendiculairement. La 3. est la face qui le coupe au contraire du pal. La 4. la bande qui le coupe de trauers de l'angle droite à la pointe, laquelle se dit cotice si elle est moins large d'vn tiers que la bande, & baston ou bande en deuise, si elle est moindre des deux tiers que la cotice. La 5. le cheuron. La 6. la croix : la 7. le sautoir: la 8. les gyrons, qui sont les parties coupées, tranchées & taillées autour de l'escu, y formans huit triangles aboutissans au centre. Il y a d'autres parties moins principales, sçauoir le flanqué qui le partit par les costez ; les emancheures à vne seule ou plusieurs pointes; la pyle, qui est vn grand triangle isoscel renuersé : la perle qui est vne espece d'y-grec qui occupe quelquefois tout l'escu, & quelquefois est racourcie, les goussets, lozanges, fretes, & telles autres choses que la figure explique mieux que la parole. Ces armoiries sont quelquefois dentelées, fuselées, cre-

nelées par leurs costez: quelquefois elles sont chargées, ou brisées de quelques figures. Elles sont brisées quand il n'y en a qu'vne au milieu ; chargées, quand elles sont semées par tout ; accompagnees, quand elles sont dans le vuide de l'escu, & hors les espaces qui le composent, elles s'appellent cantonnées, quand elles sont dans les quartiers que forment les croix, sautoirs, ou gyrons. Orle est tout ce qui occupe le tour de l'escu. Il y a aussi des escus d'autre façon qui sont tous couuerts de quelques choses diaprées en forme de broderie, de feüillages & de morisques : frettez en façon de lozanges: papelonnez, tranchez par escailles : plumetez, ou mouchetez : burellez, tranchez à faces sans nombre. Il y a des pals, contrepals, bandes, contrebandes, fasces, contrefasces, soit dans l'escu, soit à la bordure, quand ils ne continuent pas en mesmes lignes, mais sont comme brisez. Il y a des gemelles qui sont deux lignes paralelles ou équidistantes des viüres, qui sont cheurons accostez & continuez, des fasces auec des pointes de scie. Quant aux pieces qui meublent l'escu elles sont presque infinies, y ayant entr'autres plus de trente façons de croix, la patée, qui est la croix de Malthe ; la potence, celle de Ierusalem; la florencée, bourdonnée, pommetée, &c. Les autres pieces plus communes sont macles qui est vne lozange vuidée, dont le fond est de la couleur de l'escu, rustres, qui sont lozanges vuidées en rond, billettes, ou paralellogrames, fuzées, lozanges, bezans, qui sont figures de monnoye ancienne, & tourteaux semblables aux bezans, mais differens en couleur : dautant que les bezans sont tousiours d'or ou d'argent, & les tourteaux tousiours de couleur. Quant aux autres, tout ce qui est en la nature remplit cet escu, & a ses blasons differens, si la couleur d'vne de leurs parties est differente du tout. Ainsi les chasteaux se disent grillez, crenelez : les villes massonnées, les toicts

des maiſons, eſſorez. Entre les poiſſons, la baleine auec ſa queuë & ſes dents differentes, ſe dit fiertée: le dauphin ſe nomme vif ou paſmé. Entre les arbres, vn cheſne, par exemple, dont les parties ont de differentes couleurs, ſe blaſonne; fuſté, pour les bois; accolé, pour le lierre; feüillé & églanté. Le milieu des fleurs, ſe dit boutonné. Entre les oyſeaux, l'aigle & le gryphon ſont preſque ſeuls énarmez, c'eſt à dire bequez & onglez: les autres ſe diſent eſployez: celles des autres qui ſont ouuertes, ſe nomment vols. Le coq ſe dit creſté & barbé. Les lyons entre les animaux ſont ſeuls rampans ou rauiſſans: les cheuaux en cette poſture s'appellent effrayez: les taureaux, furieux. Le lyon ne montre qu'vn œil & vne oreille; le leopard, deux & eſt touſiours paſſant: s'il rampe, l'on dit leopard lionné: ſi le lyon paſſe, on dit lyon leopardé. Il y a des lyons naiſſans qui ne montrent que la teſte & les deux pates de deuant: les iſſans, ne montrent que le derriere: les brochans, paſſent ſur tout l'eſcu: les coupez, ſont d'vn corps de deux couleurs: les armez, ſont ceux qui ont les griphes d'autre couleur: & lampaſſez, quand c'eſt la langue. Les bœufs ou vaches ſe diſent accornées, accolées, onglées & clarinées, ſi elles ont collier, des ongles & des ſonnettes. Les cerfs ſe diſent ſommez pour leur bois. Les pieces d'animaux ſe content iuſqu'à ſeize, les autres ſe diſent ſans nombre: & burelles, frettes & lozanges, iuſqu'à vingt-ſix. Le reſte ſe dit ſemez: comme auſſi quand il y a des demies. Le blaſon commence touſiours par la place droite du chef: aux eſcartelez en ſautoir, par le chef. Si le premier & dernier quartier ſont ſemblables, on les blaſonne enſemble, commençant touſiours par le champ en toutes. Aux tiercez en pal, on commence du haut en bas, & dit-on ſouſtenu & contre-ſouſtenu. Il y a de petits eſcus ſur les armoiries principales: s'ils ſont vers le chef ou la

pointe, ils se disent entez là : quelquefois il s'en trouue d'entez en croissant à la pointe. Ceux qui sont sur la croisée & au milieu de l'escu, se disent sur le tout : s'il y en a sur quelques animaux, comme aigles ou lyons, ils se disent chargez, & tous escussons se blasonnent tousiours les derniers.

Le 2. dit. Que comme la noblesse est d'autant plus estimée qu'elle est obscure en son origine : ainsi, les premiers inuenteurs des armoiries qui en sont les marques, semblent auoir affecté vne obscurité dans leurs termes, pour les rendre d'autant plus recommandables qu'elles seroient moins connuës au vulgaire, qui estime d'autant plus les choses qu'il les connoist moins. Ces armoiries sont vn corps composé d'images couchées sur vn fonds qui se nomme champ, dans lequel l'ambition des hommes a fait entrer tout ce qu'il y a dans la nature, le Ciel & les Astres, l'air auec ses oyseaux, la mer & ses poissons, la terre auec tout ce qu'elle a de rare sur sa face & en ses entrailles : toutes les parties de l'homme & tous les instrumens des arts, & sur tout ceux de la guerre, à laquelle les armoiries doiuent leur naissance. D'où vient que l'escu ou bouclier a esté choisi pour les receuoir & seruir de marque de noblesse à la distinction des familles. Aussi, comme toutes les nations ont tousiours preferé la vaillance aux autres vertus, pource qu'elle est plus vtile à la conseruation des Estats, elles luy ont destiné les palmes, les couronnes, les triomphes, & telles autres marques d'honneur : entre lesquelles tous les peuples ont crû qu'il y auoit quelque chose de diuin en leurs escus. Les Getes faisoient sur eux leurs plus grands sermens: les anciens Germains adoroient chacun leur escu & la Lune : les Poëtes ont dit que le destin de Troye consistoit en vn bouclier qui estoit gardé dans le temple de leur Déesse. Vn bouclier enuoyé du Ciel

conseruoit la fortune des Romains, auquel vn de leurs Roys en fit faire quatre cens de semblables. Deux Capitaines Grecs ont disputé la possession du bouclier d'Achille : celuy d'Enée portoit grané en sa face tout le destin de Rome. Enfin, nos Roys estoient anciennement portez sur le pauois ou escu à la solemnité de leur couronnement. La plus haute de nos monnoyes porte le nom & la figure de l'escu: & la vraye noblesse parmy nous est celle des Escuyers, nom tiré de l'escu. Ce qui n'empéche pas neantmoins que les lettres & le maniement des affaires qui s'appelle mesme du nom de milice, estans des moyens de s'annoblir, quoy que moins frequens & plus difficiles, ne méritent aussi de porter des armoiries, comme il se lit que Charles IV. accorda à Bartole fameux Iurisconsulte, vn lyon de gueules à deux queuës en champ d'or.

Le 3. dit, Que des armoiries les vnes sont ordinairement creuës enuoyées du Ciel, comme la Croix de Constantinople & les Lys de France. Les autres se tirent des qualitez & actions memorablea des ayeuls, comme celles d'Austriche, dont vn Prince reuenant du combat couuert de sang par tout le corps, iusques à la cinture, donna sujet à ses descendans de porter l'escu de gueules à la face d'argent. Telle est la Croix de Sauoye que les Princes Chrestiens accorderent à l'vn de ses Amedées, pour auoir chassé les ennemis de deuant l'Isle de Rhodes : & les trois Alerions de Lorraine, pource qu'vn Duc transperça d'vn seul coup de fléche trois oyseaux en volant. Il y en a d'autres qui se nomment parlantes, qui ont quelque rapport ou allusion à celuy qui les porte : comme celles de Castille, de Leon, de Galice & Grenade, qui ont vn chasteau, vn lyon, vn calice & vne grenade : celles de Martel, Retel, Crequi, Chabot, Grueres, qui sont chargées de marteaux, rateaux,

crequiers, (qui sont des fruits semblables à vn cœur renuersé) chabots, (qui est vn petit poisson) & gruës. D'autres se disent brisées, & sont pour les cadets: les aisnez les portans seuls entieres. Ces brisures sont le baston qui est au milieu, ou le lambel qui est au chef de l'escu, à 2. 3. ou plus de pendans, que l'on doit nommer en le blasonnant. Ce lambel est aussi par fois chargé de quelque piece ou bande en deuise, ou cottice, & si elle trauerse tout l'escu, elle se dit brochante: autrement elle se dit perie. Lors que les pieds de quelque animal ne paroissent point, on dit au pied nourry: & quād vne piece finit en pointe elle se dit fichée. Les bastards, qui s'appellent donnez, par vn terme plus honneste, portent ordinairement la barre ou baston en contre-bande, c'est à dire, du haut de la gauche au bas de la droite de l'escu, au lieu que les autres la portent de la droite à la gauche du mesme escu. Il y a aussi d'autres pieces qui seruent aux cadets, comme vn fer de moulin, vne estoille, vn croissant, qui sont exaltées au milieu du chef de l'escu, ou bien au premier quartier. Quelquefois ils se seruent de la bordure, ou bien ils se contentent de porter simplement les armes de leurs pere & mere escartelées. Par fois on ne met dans les armes que des aîles seules sans specifier de quels oiseaux: & quand il n'y en a qu'vne, on dit vn demy vol: si deux, vn vol: si trois aîles, trois demy vols. Mais ce qui est bien remarquable pour blasonner vn champ d'armes, il faut tousiours mettre metal, sur couleur, ou bien couleur sur metal, n'y ayant iamais eu que Godefroy de Boüillon qui fit son escu d'argent chargé d'vne croix potencée d'or, accompagnée de quatre croisettes du mesme metal. La distinction des ordres, ou des sexes a aussi fait vne notable difference dans les parties hors de l'escu. Les plus notables sont les tenans, comme aigles, lions, cerfs, anges, hommes,

ou sauuages, sujets presque au mesme blason que le reste des armoiries. La cordeliere a esté donnée aux Dames: le cordon aux gens d'Eglise, & particulierement le chapelet aux Religieux & Religieuses. D'ailleurs, l'escu est chargé ordinairement par les timbres qui sont les casques & heaumes, & ce qui se met au dessus s'appelle Cimier. Les effrontez ou tarez de front sont les plus honorables, dans lesquels casques on considere le nombre des grilles ou treillis. Quelquefois ces escus ont des couronnes au lieu de timbres qui les faisoient appeller anciennement *stemmata*, pour ce qu'il n'y auoit iadis que les Rois & Princes qui eussent des armoiries. Ces couronnes sont de six sortes: la premiere Imperiale ou Reale, qui est fermée: l'autre Ducale, qui est de trefles: la troisiéme Marquisale, qui est composée d'vne trefle, deux demies, & trois perles: la Comtale, qui est toute perlée: la Vicomtale, qui est vne perle au milieu, & vne autre à chaque bout: & le cercle des Barons qui a trois tortils de perles pendantes dans son épaisseur.

Le 4. dit. Que l'iniure des temps consommant toutes choses, les armes ou deuises des familles se trouuent plus propres qu'aucun autre monument à en conseruer la memoire par plusieurs siecles, ausquels les papiers & titres ne peuuent resister. C'est ce qui a donné sujet à nos premiers Gaulois (car ce sont eux qui ont mis les armoiries en plus grand vsage qui n'est point encore connu à plusieurs nations) de faire grauer sur leurs portes les mesmes marques qui les distinguoient lors qu'ils combattoient armez de toutes pieces sans pouuoir estre autrement reconnus: & s'il arriuoit que deux caualiers portassent vn mesme escu, il falloit que l'vn eust la vie de l'autre, ou luy fist changer de deuise. L'expedient qui se trouua pour accorder ces deux gentils-hommes prests à se battre, pource

qu'ils portoient tous deux en leurs armes vne teste de bœuf, ne se pouuant pas tousiours rencontrer: car ils se contenterent du iugement qui fut rendu, que l'vn blasonneroit ses armes d'vne teste de bœuf, & l'autre d'vne teste de taureau ou de vache, à son choix. Pource qu'on ne permettoit pas à vn chacun, comme on fait auiourd'huy abusiuement, de se choisir des armes: qui fait dire que les plus belles armes sont les pires comme les plus nouuelles; pource qu'on les a feint à sa fantaisie. Au lieu qu'anciennement c'estoit l'vn des principaux droits de la souueraineté, & qui marchoit de mesme pied que de faire vn Cheualier, de luy donner des armes: sur le blason desquelles se prenoient les aduis des plus nobles & anciennes familles, comme interessées en cette nouueauté. Et quant aux Souuerains, ils ont choisi des armes les plus anciennes qu'ils ont pû. Celles de France se trouuent dans le cerueau d'vn coq: l'aigle Imperial dans la racine de fougere coupée de biais. Ainsi, la figure de cheurons, tourteaux, lozanges, macles, fuzées & la pluspart des autres choses qui entrent dans le champ des escus, se presentent à chaque pas & dans la plus part des arbres, pierres, poissons & autres animaux: leur dessein estant que les familles ne parussent pas moins anciennes que la nature. Il reste de faire voir quelques exemples de blasons particuliers pour reduire en pratique ces preceptes & termes que ie viens de toucher en general.

Le Roy porte deux escussons ioints & accollez: le premier d'azur à 3. fleurs de lis d'or, 2. en chef & vne en pointe, qui est France: le second de gueules aux doubles chaisnes d'or posées en orle, pal face, bande & barre, qui est Nauarre. Les supposts ou tenans deux Anges, l'vn à droit reuestu d'vne cotte d'armes d'azur de fleurs de lis d'or; l'autre à gauche, aussi reuestu d'vne cotte aux

armes de Nauarre. Cimier vne double fleur de lis.

Les armes de la Reyne sont parties de celles de France & des siennes, qui sont composées des armes de Castille, & Leon à la pointe de Grenade, d'Arragon, de Sicile, de Portugal, d'Austriche, de Bourgogne l'ancienne & moderne, de Brabant, de Flandres & de Massouie.

Monseigneur le Duc d'Orleans, frere vnique du Roy, porte de France au lambel d'argent à trois pendans.

Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu porte d'argent à trois cheurons de gueules. Ses armes sont decorées d'vne anchre qui les soustient, posée droite sous l'escu pour marque de sa dignité de Super-Intendant General de la nauigation & commerce de France.

Monseigneur le Chancelier Seguier, porte d'azur au cheuron d'or, accompagné de deux estoiles d'or en chef, & vn mouton d'argent en pointe.

Paris, porte de gueules au nauire fretté d'argent vogant sur des ondes de mesme, & au chef d'azur, semé de France.

Et pour dire quelque chose des estrangers, sans y obseruer aucun ordre qui nous gehenneroit trop, le Prete-Iean porte d'azur à vne croix & vn crucifix dessus d'argent. Le Turc porte de sinople au croissant d'argent. Angleterre, porte de gueules à trois leopards d'or, armez & lampassez d'azur. Hongrie, porte facé d'argent & de gueules de huit pieces. Arragon, d'or à quatre pals de gueules. Rhodes, Malthe & Sauoye, portent de gueules à la croix d'argent. Flandres, d'or au lion de sable, lampassé de gueules. Artois, semé de France au lambel de gueules, de trois pendans chastelez de neuf chasteaux d'or. Castille, porte de geules au chasteau d'or. Leon, d'argent au lion de gueules. Saxe, facé d'or & de sable, de huit pieces à la

demie couronne ou crancelin, de sinople posée, en bande. Boëme, d'argent au lion de gueule à la queuë noüée & passée en sautoir. Lombardie de gueules, au lion d'or armé & lampassé de sable. Florence, d'argent à la fleur de lis épanoüye & ouuerte de gueules. Le grand Kam de Tartarie, porte d'or à vn hibou de sable. Parme, d'or à six fleurs de lis d'azur. Suede, d'azur, à trois couronnes d'or, deux en chef & vne en pointe. Dannemarc, d'or, semé de cœurs de gueules à trois lions leopardez d'azur, couronnez, lampassez & armez d'or. Pologne, de gueules, à l'aigle d'argent, becquée, membrée & couronnée d'or. Hollande d'or au lion de gueules. Bauiere, fuselé d'argent & d'azur de vingt vne pieces mises en bande. Irlande, de gueules à la harpe d'or.

outre la puissance qu'a le premier d'échauffer, & l'autre de refroidir, ont vne particuliere vertu de se porter vers le cœur & tuer proprement par vne proprieté inconnuë iusqu'à present. Telles sont les maladies contagieuses & veneneuses qui se cõmuniquent : dont les vnes sont causées par l'air inspiré, comme la peste : pource que l'air estant absolument necessaire à l'entretien de nostre chaleur naturelle, lors qu'il est infecté des vapeurs malignes & mortelles, s'il est attiré par la bouche, ou par les pores du cuir, il corrompt la masse des esprits, comme vne mie de pain, ou autre corps estranger fait aigrir le lait, ou le vin. Les autres se font par le contact & approche des corps, comme la galle, la verole, la rougeole, la lepre. Les troisiémes viennent d'vne matiere veneneuse: soit qu'elle ait esté prise ou communiquée par dehors, comme par le poison, ou la piqueure & morsure des bestes venimeuses, soit qu'elle ait esté engendrée dans le corps, comme il peut arriuer au sang, à l'atrebile & autres humeurs estans hors de leurs vaisseaux.

Le 2. dit: Que les maladies estoient causées ou par le vice de chaque corps particulier, dont l'vn est disposé à la pleuresie : l'autre à la dysenterie, l'autre à la colique, appellées alors maladies sporadiques, pource qu'elles sont dispersées çà & là : ou bien elles sont causées par vn vice cõmun, comme de l'air, des alimens, des eaux, des vents, ou autre telle cause commune, qui fait que plusieurs sont entrepris en mesme temps d'vne méme maladie: ainsi, apres les famines la mauuaise nourriture donne vne grande disposition à la peste. Ces maladies sont attachées à vn certain païs, au delà duquel elles ne s'estendent gueres : comme la lépre des Iuifs, les écroüelles des Espagnols, l'hydrocelle de Narbonne, la colique de Poitou, la phtisie des Portugais, la verole des Indiens,

appellée par eux *apua* que les Espagnols ont apporté auec eux dans l'Europe, & telles autres maladies familieres à vn païs, appellées ennemies. Ou elles sont epidemies, & non affectées à vne certaine region, mais produites par d'autres causes externes, comme sont les pestilentes & contagieuses, lesquelles derechef sont ou extraordinaires, comme estoit la sueur Angloise, & la coqueluche, qui estoit vne sorte de distillation: les autres sont ordinaires, qui se manifestent par le pourpre, charbon & bubons. Mais comme les causes de la petite verole & rougeole qui arriuent aux enfans, & qui sont contagieuses, sont principalement nées dans eux-mesmes, estans produites par l'impureté du sang maternel qu'ils ont attiré dans le ventre de la mere, que la nature estant plus forte chasse au dehors: ainsi les semences des maladies contagieuses, bien qu'elles puissent venir de dehors, sont neantmoins ordinairement dans nous-mesmes.

Le 3. dit, La contagion est la communication d'vne mesme maladie d'vn corps en vn autre, qui est le nom general de toutes les maladies qui se cõmuiquent: dont la plus violente est la peste qui se definit en vne fiéure tres-aiguë, contagieuse, veneneuse & mortelle, accõpagnée de bubõ, de charbon, & de pourpre. Car c'est proprement vne espece de fiéure, puis qu'elle est vne chaleur veneuse & cõtre nature allumée dans le cœur, qui se manifeste par vn pouls haut, frequent & inégal, sinon lors que la nature succombe dés le commencement à la violence & malignité du mal, & alors le pouls est rare, petit & languissant, mais tousiours inégal & dereglé. Souuent elle tuë le premier ou le second iour: elle passe à peine le septiéme, si elle est simple & legitime: mais lors qu'elle est accompagnée de pourriture elle va quelquefois iusqu'au quatorziéme. Sa malignité paroist en ce qu'elle ne cede

aucunement aux remedes ordinaires, & qui operent par leurs premieres qualitez, mais aux seuls medicamens qui agissent par des proprietez occultes, qui montrent que la cause de ces maladies est de mesme. Dans lesquelles il y a quatre choses à considerer, ce qui est communiqué, le corps qui le communique, celuy auquel il communique, & le milieu par lequel cela se fait. La chose qui est donnée par communication estant contre nature, est ou maladie ou cause de maladie, ou symptome. Icy c'est la cause de la maladie, qui est ou corporelle ou incorporelle. L'incorporelle, sont à mon aduis les influences malignes des astres, comme de Mars & de Saturne, entr'autres durant les cometes, ou éclipses. Car puis que les influënces benignes des cieux conseruent icy bas le mouuement & la vie à toutes les choses du monde: par la raison des contraires, la malignité des mémes aspects peut estre cause des maladies & dereglemens que nous y voyons. La cause corporelle ne se peut communiquer si elle n'est mobile. Et pour cet effet elle doit estre vne humeur, vne vapeur, ou vn esprit; lesquelles éuaporations malignes tuent souuent sans aucune marque de pourriture: ou s'il arriue quelque pourriture elle ne vient pas de la corruption qui soit engendrée dans les humeurs: mais de ce que ces vapeurs malignes, accablans & suffoquans la chaleur naturelle, les humeurs estans destituées de cette chaleur & de celle des esprits qui les conseruoit se changent en venin. Il doit y auoir quelque proportion entre le corps qui communique cette vapeur, & celuy qui la reçoit; mais elle nous est cachée, & cette proportion fait qu'il y a eu des contagions qui s'attaquent à certains animaux seulement, comme au cheuaux, chiens & au bestail; d'autres aux hommes seuls, aux femmes; enfans, vieillards, aux femmes grosses, à leurs fruits: d'autres qui ne se prennent qu'à

de certoines parties, cõme la gale ne ſe communique qu'au cuir: la phtiſie ſeulemens aux poulmons: l'ophtalmie, aux yeux & non aux autres parties. Le milieu par lequel cette ſemence contagieuſe ſe communique, c'eſt l'air, lequel comme il eſt rare & ſpongieux eſt fort ſuſceptible de ces qualitez qu'il tranſmet facilement par ſa mobilité. Et ces qualitez luy viennent, ou de dehors comme ſont les vapeurs, fumées & exhalaiſons fœtides & veneneuſes, qui exhalent les charongnes, marais, immondices, & des ouuertures qui ſe font par les tremblemens de terre, ſuiuis aſſez ſouuent de peſte: ou elles naiſſent dans l'air meſme, dans lequel les vapeurs peuuent acquerir vne malignité peſtilente, dont l'intemperie chaude & humide eſt la plus ſuſceptible. Ce que les Poëtes ont voulu dire par la fable d'Apollon & de Diane, enuoyans la peſte aux Grecs & la mortalité aux enfans de Niobé.

Le 4. dit, Que la peſte ſe rencontrant également en toutes ſortes de ſaiſons, de climats, de ſexe, d'âges & de perſonnes, comme l'experience le fait voir, montre que ſa cauſe prochaine n'eſt autre que la corruption des humeurs, & l'intemperie des qualitez premieres. Autrement, il en ſeroit de meſme de la peſte comme des autres maladies, dont les vnes ſont chaudes, les autres froides, & auſſi bien comme elles ſe gueriroit par les qualitez contraires. Ioint que les eſprits qui ſont le ſujet de la peſte, eſtans ignées ne ſe peuuent corrompre: & la corruption qui ſe remarque quelquefois dans les humeurs n'eſt pas eſſentielle à la peſte, mais ſeulement accidentaire, & en tout cas cauſe antecedente. Car ſi la pourriture en eſtoit la cauſe conioincte, les fiéures putrides & la gangrene, qui eſt vne putrefaction totale, deuroient eſtre contagieuſes. Ce qui mon-

tre que les causes de cette maladie sont autant cachées comme ses effets sont sensibles, & que c'est principalement en ce genre de mal où il faut prendre garde, à ce que dit Hippocrate, s'il n'y a rien de diuin. Ce qu'il ne faut pas prendre comme luy pour ce qui procede de l'air: veu que Dieu menace dans Ezechiel de faire mourir de peste le tiers de son peuple, comme il fit perir en vne nuit tous les aisnez d'Egypte, & en trois iours sous Dauid 70. mille Israëlites.

Le 5. dit. Qu'attribuer la cause de la peste à vne pourriture sans en assigner le degré : ce n'est pas plus dire que de recourir aux proprietez de la substance ; & moins encore de la chercher dans la Iustice diuine : ces termes prouuans plus nostre ignorance que ce que nous cherchons. Aussi, les signes de ce mal sont-ils tous équiuoques & communs à d'autres maladies, voire souuent contraires les vns aux autres ; le pouls violent, le flux de sang par le nez, la soif, la langue seche & noire, les resueries, le pourpre & les bubons aux vns : le pouls petit, le vomissement, la langue iaune, liuide, ou mesme sans changement ny de la peau, & l'assoupissement aux autres. Et des malades guerissent par des remedes qui en tuënt d'autres, tels que sont les vomitifs, les purgatifs & la saignée. Des sudorifiques mesme, les plus conuenables à ce mal, les vns sont temperez & les autres chauds. De sorte qu'il ne se faut pas estonner si vn mal si bizare n'estant connu que par le rapport de gens le plus souuent ignorans, les habiles ne s'y voulans exposer, fait vn tel rauage, puisque la verole & les autres maladies n'en feroient pas moins, bien que possible en plus de temps, si elles estoient aussi peu connuës.

Sur le second poinct, il fut dit. Qu'à bon droit les Anciens ont fait tant d'estime du secret qu'ils l'ont mis au nombre de leurs Diuinitez fabuleuses,

sous le nom d'Harpocrate, Dieu du silence, puis qu'il n'est pas seulement, comme dit le Poëte, le Dieu du maistre des Dieux, c'est à dire de l'Amour, mais le dispensateur des mysteres de la religion, le gardien de la societé ciuile, & au dire du Philosophe, le Dieu de la fortune publique & priuée, qui ne se maintiennent que dans le secret, l'ame de l'Estat & du negoce, dont les chiffres & moyens d'écrire occultement ont pris leur naissance. Aussi ces chiffres se trouuent-ils par tout. Dieu est vn chiffre inexplicable à tout autre qu'à soy-mesme. Toutes les creatures, depuis les Anges & les cieux, iusques aux mineraux sont autant de chiffres que Dieu seul qui en a la clef sçait parfaitement d'échiffrer : & les Chymistes remarquent dans les trois familles des vegetaux, animaux & mineraux, des characteres & chiffres particuliers, qui sont les marques de leurs vertus & proprietez specifiques. Dieu se sert de ces chiffres és creatures pour se faire entendre aux hommes, ausquels il dit par son Prophete: Ie leur parleray en enigme & obscurité : comme fit nostre Seigneur à ses Disciples par des paraboles, qui sont autãt de chiffres, dans la nouuelle loy : & comme Dieu auoit fait dans l'ancienne ; que les Rabins disent auoir esté écrite en deux tables en forme de chiffre, auquel on lisoit à toutes faces vn sens mysterieux ; pour ce que les tables & les caracteres des lettres estoiẽt quarrées, & l'écriture tout d'vne suite sans distinction de mots, ny de points ou voyelles, ny de periodes. Le changement des lettres que Dieu fit és noms d'Abraham, Sara, Iacob, Ioachim, & autres, estoit aussi vne espece de chiffre : & toutes les ceremonies Mosaïques representoient occultement les veritez de l'Euangile, Aussi les Hebreux sont les premiers qui ont pratiqué des chiffres, qui estoient chez eux de six sortes: *l'Ethah*, par transposition de tres: *Themurah*, par leur commuta-

tion : *Ziruph*, par combination & changement de leur puissance: *Ghilgal*, de leur quotité numerale: *Notariaszon*, mettant vne lettre ou vne syllable pour vn mot : & la *Gematrie*, qui est vne equiualence de mesures & de proportions. Mais ces sortes de chiffres ont esté reconnus trop penibles & équiuoques, & d'ailleurs plus remplis de recreation que de solidité : pareils aux anagrammes & hieroglyphes. Le baston enuironné d'vne courroye, qui estoit la scytale. La conique, le chiffre des Lacedémoniens; celuy de Iulle Cesar qui prenoit le D pour A, l'E pour B, & ainsi des autres lettres de l'Alphabet, & les figures bizarres que d'autres ont donné à ces vingt-quatre lettres sont trop grossieres pour estre biē cachées. Ie trouue fort gentille la Dactylogie de Beda, qui fait que nous parlons aussi viste des doigts que de la langue, prenans les cinq doigts d'vne main pour voyelles, & les diuerses positions de l'autre pour consonnes. Mais il faut estre presens pour s'en seruir. On parle aussi de la mesme façon par les cloches, trompettes, arquebuses, feux, ou flābeaux, & autres tels moyens; mais pour ce qu'ils dépendent de la veuë & de l'oüie, qui agissent à vne certaine distance, ils ne peuuent estre vtiles en toutes rencontres. La transmission de pensées & d'esprits que se sont forgez Tritheme & Agrippa, & cette inuention de quadrans sur lesquels aucuns se sont imaginez pouuoir parler à quelque distance que ce fust par la vertu de l'aimant, sont autant ridicules que celle de Pythagore d'écrire auec vn miroir ensanglanté par reflexion sur la face de la Lune. Car outre que la Lune n'est pas tousiours en position cōpetente, quand on luy pourroit trouuer vn miroir proportionné, l'écriture n'en seroit pas secrete puisque cet astre est exposé aux yeux de tout le monde. Il n'y a pointe de chiffre plus vtile que celuy de l'écriture, lors qu'elle peut

cacher nostre intention : pourquoy faire on s'est au commencement seruy de clef pour chiffrer sur les alphabets dressez à l'exemple des Ziruphs. Ces clefs sont infinies dependans de la volonté d'vn chacun : estans quelquefois ou vne seule lettre, ou vn mot, ou changeantes en vn mesme discours & à chaque mot. Par fois on partage le discours afin qu'vne moitié serue de clef à l'autre : tantost l'on a mis clef sur clef, & a-t-on chiffré la clef mesme auec d'autres clefs. On a mis des nulles à la fin des mots, pour les distinguer, ou par tout entre les lettres pour tromper le déchiffreur ; & sous icelles on a chiffré vn autre sens caché par d'autres clefs : voire entre icelles on a encore inseré d'autres nulles pour auoir vn troisiéme sens non caché, ou pour donner plus de peine. On s'est seruy des nombres: on a abregé l'alphabet, on l'a multiplié : on a dressé des tables pour mettres trois lettres pour vne. Enfin, l'esprit humain n'a rien oublié pour cacher les pensées sous le voile des chiffres; dont les plus parfaits sont ceux qui ne paroissent pas estre tels : courans sous vn sens connu & vn discours intelligible, vn autre sens inconnu à tous autres qu'aux correspondans : tel qu'est celuy de Triteme par le moyen de ces trois cens septante-cinq alphabets de mots significatifs, exprimans chacun vne seule lettre.

Le 2. dit. Que toutes les diuerses façons d'écrire occultement dépendent de la matiere ou de la forme. En la premiere, outre ce qui a esté dit, sont compris l'enuoy des hyrondelles, pigeons ou autre oiseaux : comme aussi les inuentions d'écrire auec vne ancre de sel armoniac, d'alun, de camphre & d'oignon, qui ne paroissent qu'au feu. La formelle dépend des chiffres, lesquels se forment ou par la fiction des caracteres, ou par leur commutation; se seruent de trois ou quatre lettres pour écrire tout auec quelques virgules ou aspira-

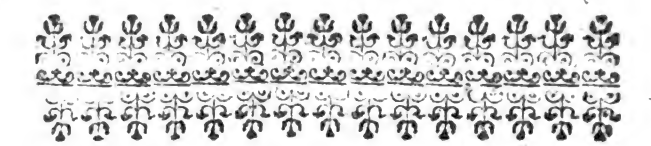
tions

tions par le chaſſis ou autres moyens, leſquels neantmoins ſe peuuent tous déchiffrer à cauſe de la repetition frequente des voyelles : & ceux qui ſont creus impoſſibles à découurir ſont ordinairement ſujets à de grands équiuoques: & ainſi, ſont dangereux.

Le 3. dit. Qu'il ne connoiſſoit que trois Autheurs qui ayent écrit des chiffres: Iean Porta Neapolitain, l'Abbé Triteme, & Vigenaire Bourbonnois. Le premier a pluſtoſt eu deſſein de nous montrer à déchiffrer qu'à chiffrer, & toutes ſes inuentions ſont de petits ſecrets, comme d'écrire auec de l'alun : Les chiffres de l'Abbé Triteme ſont fort groſſiers, deſquelles il a toutefois composé trois liures, les deux premiers ſont aſſez intelligibles: mais le troiſiéme eſt ſi obſcur & promet tant de miracles que Bellarmin & pluſieurs autres ont penſé qu'il eſtoit plein de ſortileges, qui ne ſont neantmoins rien autre choſe que les meſmes ſecrets dont il a parlé és deux liures precedens: mais cachez ſous des mots plus ſuſpects : entre leſquels celuy d'Eſprit, qui eſt fort frequent, ſignifie l'alphabet du ſecret, ou la clef: & aller ſous vne pierre prendre vn charme que l'eſprit y aura laiſſé, ou inuoquer le meſme eſprit, ſignifie qu'il faut aller prendre ſous vne pierre dont on ſera conuenu la lettre chiffrée & la déchiffrer par le meſme alphabet ſur lequel elle a eſté chiffrée. Vigenaire en a fait vn liure, dont il employe la moitié à parler de la Cabale des Iuifs & Caldéens; & l'autre moitié en pluſieurs alphabets de toutes ſortes, à clef & ſans clef: dans lequel à la verité il y a quantité de chiffres qui ſemblent indéchiffrables; qu'il fait tous dépendre de trois differences. 1. De la forme des caracteres, qui comprend les diuerſes figures, lineamens & couleurs : 2. de leur ordre & ſituation, qui ſe fait par le renuerſement de l'alphabet en des manieres preſque infinies: 3. de leur

valeur & pouuoir, donnant telle signification à vne lettre ou caractere qu'on voudra. Tous lesquels sont aisément reconnus pour chriffres: la seconde condition d'vn chiffre & qui suit celle du secret estant ne paroistre pas pour chiffre : le papier tant soit peu suspect estant arresté, & par ainsi inutile à son autheur. Ce qui a donné suiet à d'aucuns de couurir de quelque chose qui se puisse lauer, des caracteres peints à l'huile & d'oster par telles autres inuentions presque infinies le soupçon qu'il y eust quelque écriture. Telle est celle d'auoir deux liures de mesme impression, & sous pretexte d'enuoyer des tables d'Astrologie ou des parties de marchand, designer par chiffres la lettre du liure que l'on entend exprimer : le premier chiffre signifiant la quatriéme page, le 2. la quatriéme ligne, & le 3. la quatriéme lettre de cette ligne que l'on veut entendre.





NONANTE-NEVVIESME CONFERENCE.

1. *Des feux ardens.*
2. *Des Eunuques.*

ON peut douter s'il seroit aduantageux au contentement de l'homme de ne rien ignorer : puis qu'alors il n'admireroit plus rien, qui est l'vn de ses plus grands plaisirs : vne mesme chose cessant de nous plaire à mesure que nous en acquerons vne plus parfaite connoissance: d'où vient que la repetition des plus facecieux contes, voire des comedies, est autant ennuyeuse que leur nouueauté nous estoit agreable. Ainsi vn païsant voyant la nuit vn tourbillion de feu le suiure ou le deuancer, en sera bien autrement rauy que le Philosophe qui en sçaura la cause, ou la croira sçauoir : car il y a peu de difference pour nostre satisfaction particuliere. La pluspart pensent l'auoir trouuée, disans que c'est vne exhalaison vnctueuse & propre à estre enflammée, pareille à cette fumée grasse d'vne chandelle n'agueres esteinte, le long de laquelle vous voyez la lumiere voisine descendre pour chercher son aliment. Mais le mesme exemple nous montre que le feu deuore fort proprement son aliment, lors qu'il est subtil & tenu. De sorte que si vn feu de

paille, qui est sans comparaison plus materiel qu'vne exhalaison, se passe si-tost, que nous signifions par là vne chose fort prompte & passagere: comment se pourra t il faire que l'exhalaison encore plus subtile conserue si long-temps ce feu folet ? lequel d'ailleurs ne brusle point, comme il se void en ceux qui s'attachent aux cheueux des hommes ou au crin des cheuaux qui n'en sont aucunement brûlez, & neantmoins l'eau de vie pour rectifiée qu'elle soit estant allumée autour des cheueux les grillera, comme il s'est autrefois verifié au grand prejudice d'vn de nos Roys. Ce qui me feroit croire que comme tout feu n'est pas lumineux, ainsi qu'il se void dans le fumier échauffé, où si vous tenez le doigt il vous brusle; comme fait encore mieux le feux excité par le mouuement qui brûle sans éclairer : ainsi il y a des lumieres qui ne sont pas ignées, comme il se void au Ciel, dans les astres, & sur la terre en quelques bois pourris, certains poissons, vermisseaux, yeux, chairs d'animaux, & plusieurs tels autres sujets, lesquels ne doiuent pas estre plus susceptibles de ces lumieres qui ne brûlent point, que l'air le premier diaphane, & partant plus capable de les receuoir qu'aucun autre corps, bien que possible nous ne puissions sçauoir au vray quel temperament nostre air doit acquerir pour se rendre lumineux, non plus que celuy qui se trouue propre à cela dans les autres sujets. Car d'en attribuer la cause à la pureté ou simplicité, ie n'y vois pas grande apparence : veu que la terre ou la cendre est plus simple que la chair ou autre partie morte ou viuante d'vn animal, & neantmoins celle-cy luit & l'autre non.

Le 2. dit. Que les feux ardens se peuuent rapporter à quatre sortes. La premiere est de ceux qui ressemblent à des estoilles tombantes, ou des flambeaux allumez que Plutarque dit auoir esté

veus tomber sur le camp de Pompée la veille de la bataille de Pharsale. La seconde, est cete espece de flamme qui a paru sur la teste de quelques vns, comme d'Ascanius dans Virgile, & de Seruius Hostilius; ce qui leur fut vn augure de la Royauté. La 3. est de ceux qui paroissent sur mer autour des arbres & antennes des nauires, nommez par les anciens Castor & Pollux, quand ils sont deux, & quand il n'y en a qu'vn, Helene: & par les modernes, le feu S. Elme. La derniere, est de ceux qui se voyent la nuit dans la campagne que l'on croid pousser ou attirer les voyageurs dans les precipices. Quant au premier, il est certain que la mesme exhalaison qui allume les cometes en la haute region de l'air, & qui fait gronder les tonneres en la moyenne, est aussi la matiere de ces estoilles ou brandons qui paroissent tomber, laquelle estant éleuée en petite quantité de la terre & ne pouuant passer à trauers la moyēne region de l'air où elle se condense & resserre par le froid qui y regne, & ne trouuant aucun nuage assez fort pour la soustenir, s'allume par l'antiperistase de son contraire, ou par la vitesse du mouuement de sa cheute, à cause de sa grande secheresse & chaleur. Aussi ces estoilles ou estincelles tombantes, comme elles procedent de mesme cause que les vents secs, ne présagent que vents & secheresses, principalement de la part d'où elles viennent. Mais quant aux autres especes d'ardens, i'estime que ce sont seulement des lumieres & non des feux. Car l'air estant transparent & le premier sujet de la blancheur, au dire d'Aristote, a aussi en soy quelque lumiere radicale, qui est soustenuë par celle des astres qui luisent la nuit. Cette blancheur de l'air se prouue par ce qu'il la donne aux corps humides où il est enfermé, comme à l'escume, la nege, & le crystal: laquelle blancheur est fort symbolique à la lumiere, puis quelle

la conserue & ramasse comme il se void en la méme nege, la nuit estant fort obscure. Voire, à bien parler, la blancheur n'est autre chose qu'vne lumiere esteinte, les corps lumineux paroissans auprés d'vne plus grande lumiere, & au contraire, les blancs lumineux en obscurité. Ainsi se peut-il faire que les parties les plus subtiles de l'air s'insinuans en ces vapeurs vnctueuses, & y estans resserrées paroissent illuminées: tant par cette condensation de son corps, qu'à cause de l'inégalité de ses surfaces, comme vn diamant qui seroit taillé à facettes, ou comme les astres qui ne paroissent lumineux qu'à cause qu'ils sont les plus denses parties de leurs orbes. C'est pourquoy cette lumiere a paru sur les testes de quelques enfans & d'autres, dont la consistance du cerueau estant fort humide auoit exhalé vne vapeur disposée à cela, telle qu'est aussi celle qui forme le feu S. Elme: dont la clarté luy peut pareillement arriuer de la reflexion de la lumiere des astres faite par le corps poly & solide de la mer, ou des rochers en vne dispositiõ requise. Car ce que deux de ces feux portent bon-heur aux mariniers, comme vn seul leuer est de mauuais presage; c'est à mon aduis vne superstition, dont toute l'antiquité est pleine: si l'on n'aime mieux dire que plus il y a de lumieres & plus l'air est pur, & par consequent que les orages sont moins à craindre.

Le troisiéme dit, Qu'il trouuoit plus de solidité dans l'opinion commune qui reconnoist deux principes materiels de tous meteores: la vapeur, l'exhalaison & vne mesme cause efficiente, la chaleur du Soleil: laquelle attirant par vne vertu particuliere les plus subtiles parties de l'eau & de la terre éleue celle-là en vapeur, & celles-cy en exhalaison: la premiere, chaude & humide: la 2. chaude & seche: l'vne & l'autre empruntant cette chaleur d'vne chaleur étrangere: mais la

vapeur a vne humidité qu'elle tient de l'eau, & l'exhalaiſon vne ſechereſſe qu'elle tire de la terre: laquelle ſechereſſe neantmoins doit eſtre touſiours accompagnée de quelque vnctuoſité, pour tenir coup à la chaleur, qui ne l'attireroit pas autrement, pource qu'elle n'agit pas ſur les corps deſtituez de toute humidité ? qui eſt ſa paſture & ſon aliment : comme il ſe void dans les cendres, leſquelles bien que tres-ſeches, ne ſont neantmoins point alterées par quelque violence de feu que ce ſoit. Entre ces exhalaiſons les moins graſſes, & qui ont plus de ſechereſſe ſe transforment dans la moyenne region és vents & tempeſtes, dans le ſein de la terre y font les tremblemens, & ſi elles ſont plus vnctueuſes, y entretiennent les feux ſouſterrains: dans la ſupréme region elles forment les cometes, & dans la plus baſſe nos ardens : leſquels ſont differens, ſelon le diuers rencontre de leur matiere, en longy, en large, circulairement, ou en autre telle forme, qui fait la difference de ces meteores, appellez alors feux-folets, ou ardens, eſtoilles tombantes, flammes, cheures ſaultantes, dragons volans, poutres, lances, iauelots & de tels autres noms, ſelon le concours fortuit de la matiere qui les forme, & qui leur donne des figures infinies, telles qu'on remarque dans les nuées. Toutes leſquelles differences neantmoins ſe tirent principalement de la grandeur, figure, couleur, temps, mouuement & lieu de ces feux. La grandeur, pource que les vns ſont amples & ſpacieux, les autres fort petits: leur figure vient du hazard, leur couleur de la compoſition, rareté ou denſité de la matiere, leur temps eſt d'ordinaire la nuit, ceux qui s'enflamment le iour n'eſtans pas veus pour la grande clarté du Soleil qui les abſorbe: leur lieu, depuis le Ciel de la Lune iuſqu'au centre de la terre : leur mouuement, ſelon les ſix differences de lieu, & ſelon que leur ſujet ſe trouue ſitué, pource que celuy

des feux-folets ſuit ordinairement le mouuement de l'air agité : d'où vient qu'ils pourſuiuent ceux qui les fuyent, & au contraire fuyent de deuant ceux qui les pourſuiuent : ce qui les a fait eſtimer des eſprits malins par le vulgaire ignorant : veu meſme qu'ils les pouſſent & conduiſent dans des precipices & mareſcages : ce qui vient de ce qu'ils cherchent les matieres onctueuſes qui exhalent de ces lieux-là : d'où vient auſſi qu'ils paroiſſent ordinairement ſur les gibets & cimetieres, dont les corps exhalent des vapeurs graſſes & capables de s'enflammer : ſoit par le mouuement, ſoit par la contrarieté du froid de la nuit, ſoit par le rencontre de quelques parcelles de feu, dont l'air eſt remply, ou de la lumiere des aſtres, ou parce que cette matiere eſtant propre à l'enflammer, & en ayant toutes les diſpoſitions, elle rauit & attire à ſoy naturellement la forme du feu comme tous les autres ſujets, celles dont ils ont les diſpoſitions.

Sur le ſecond poinct, il fut dit. Que les Canons font de trois ſortes d'Eunuques, qu'ils appellent de nature, de fait & de volonté : qui ſont les meſmes dont noſtre Seigneur parle dans l'Euangile, dont les vns naiſſent tels, les autres le ſont faits par les hommes, & les derniers ſe font Eunuques pour le Royaume des Cieux. Ce qui ne ſe doit non plus prendre à la lettre qu'arracher nos yeux, ou couper nos mains, lors qu'elles nous ſcandaliſent, mais myſtiquement pour ceux qui ont renoncé volontairement aux voluptez de la chair. Leur origine eſt auſſi ancienne que le droit des gens, dont il fait partie ; par lequel les victorieux donnans la loy aux vaincus, au lieu de les tuer changeoient cette peine de mort en vne mutilation de quelques membres, & entr'autres de ceux-cy, pour les rendre plus fideles & plus affectionnez en leur retranchant la ſource des affections, & le moyen de faire des en-

sans, & leur confier par ce moyen auec asseurance leurs biens & leurs femmes. Ce qui les a fait tellement estimer, que non seulement les Empereurs de Constantinople, les Roys d'Egypte, des Perses & des Chaldéens, conduisoient toutes leurs affaires par ces Eunuques : mais aussi dans l'Empire Romain ils estoient tellement estimez, qu'au temps que le simple esclaue estoit apprecié à dix sols d'or, l'Eunuque en valoit cinquante, & s'il estoit artisan, iusques à septante. Et comme leur fidelité les a fait approcher des grands, leur pureté les a fait establir par les Payens, Prestres de leurs diuinitez : entre lesquelles les Déesses Isis & Cybele, n'en vouloient point d'autres : lesquels possible par antiphrase estoient appellez *Galli*. Mesmes dans le Christianisme l'Eunuque de la Reyne Candace fut appellé le premier des Gentils à la lumiere de l'Euangile : les termes duquel, Origene prenant à la lettre, se fit chastrer : par vn exemple tant singulier, que saint Hierosme ayme mieux admirer que blasmer la grandeur de ce courage.

Le 2. dit. S'il est vray que le bien consiste en la perfection de toutes les parties, & le mal dans leur moindre defaut, le manquement de celles qui sont tant necessaires à la conseruation de l'espece est le plus grand de tous, puis qu'il nous despoüille de la belle qualité & du caractere d'homme, que l'Eunuque n'est plus, ny femme aussi; mais quelque chose de moins que tous les deux. Là où pour n'auoir ny bras ny iambes, on ne perd pas pour cela le nom d'homme : la puissance d'engendrer son semblable demeurant tousiours entiere. Et comme la propagation des hommes est vn effet de la benediction que Dieu donna au commencement du monde: ce qui a rendu le nom de pere reueré de toutes les nations : la sterilité & impuissance des Eunuques contraire à cette fecondité, est en horreur à

tout le monde, comme elle estoit prise chez les Iuifs pour vne malediction diuine : Aussi semble-t'il que comme la nature est le principe des mouuemens & generations, elle desaduouë ceux qui manquent des parties requises à cette action. Le Ciel mesme leur refuse l'influence de cet esprit vital qu'il communique à tout le reste des viuans; lesquels sans luy n'ont aucune vertu ny action. Les animaux ne le veulent point reconnoistre, puisque la principale & la plus noble des puissances de l'ame sensitiue, qui est celle de procréer, leur manque. Les loix leur interdisent le priuilege d'adopter, & de la plusp art des charges & dignitez. Dieu mesme en l'ancienne loy leur deffendoit l'entrée de son Eglise ; & dans la nouuelle, l'Eglise leur défend l'vsage de ses Sacremens, à sçauoir des Ordres & du Mariage. Dequoy il ne se faut pas ébahir ; veu que tout ce qui est en la nature est fecond, iusques aux accidens reproduisans leurs especes qui sont autant de generations. Et ainsi ne trouuans point de place entre les choses naturelles, ny mesmes de lieu dans les categories, il s'ensuit que ce sont des monstres. C'est pourquoy l'Empereur Adrian estendit la peine de la loy *Cornelia*, contre ceux qui font des Eunuques, & qui y prêtant mesme quelque consentement, *l. ff. ad l. Corn.* Et deuant luy les Preteurs auoient introduit plusieurs actions sur ce suiet : comme l'action d'iniures, de l'Edit des Ediles, & du quadruple en la loy 27. *ff. ad leg. Aquil.* Et enfin l'Empereur Constantin deffendit tres-expressement la castration en tout l'Empire, sous peine de la vie, & autres contenuës és deux loix du titre *De Eunuchis*, au Code.

Le 3. dit. Qu'encore qu'il soit mal-aisé de gagner sa cause plaidant pour des parties qui confessent n'auoir point de pieces ; si est-ce qu'elle n'est point déplorée comme il semble au vulgaire. Car

ſoit que l'on conſidere les Eunuques ſelon le corps ou ſelon l'eſprit, ils ſont plus heureux que les autres. Pour le premier, cet eſtat les met hors de danger d'eſtre gouteux & chauues, au dire d'Hypocrate, aph. 29. ſect. 6. deux maladies dont la premiere trauaille extrémement l'homme, & l'autre le deshonore: & guerit le plus horrible de tous les maux, à ſçauoir la lepre. Quant au ſecond, il met la meſme difference entre les mœurs des hommes qu'entre les cheuaux vicieux, & les autres que l'on eſt obligé de hongrer pour les rendre dociles. D'où vient que les chaſtrez ſont volontiers agréables en compagnie: & la nature pour y contribuër a permis que la grace de la voix qui quitte les enfans ſi-toſt qu'ils ſont puberes, & dont elle a auſſi voulu rendre le ſexe feminin plus aymé des hommes, n'abandonne point les Eunuques iuſques au tombeau: dans lequel ils vont auſſi beaucoup plus tard que les autres, eſtans exempts du grand nombre de maladies, que les excez & débauchent de ces parties-là apportent ſouuent aux autres, ſupportent meſme plus aiſément l'excez du vin. Auſſi ceux qui font la deſcription de ce petit monde, qui eſt l'homme, marquent ces parties dont on a autre choſe à leur reprocher que le defaut, comme vne prouince reuoltée qui eſt en continuelles priſes auec la raiſon: C'eſt vn domeſtique incorrigible que l'on ne ſçauroit parfaitement dompter, qu'en l'exterminant par le fer & le feu pour empeſcher ſes fougues & déreglemens; & s'affranchiſſant par ce moyen de la ſeruitude du plus cruel maiſtre du monde, qui eſt l'amour: conſequemment des atteintes de tout le reſte des autres paſſions qui l'eſcortent. Mais en recompenſe de ces parties qui leur manquent, dont les aſnes & les mulets ſont mieux fournis que les hommes; ils ſont pourueus auant le temps de ſageſſe & de temperance: que l'exemple des 2. vieillards amoureux de Suzanne, montre arriuer ſouuent à

l'homme plus tard que les cheueux blancs. Aussi, les Eunuques ont-ils le temperament propre pour la bonté de l'esprit, qui a donné lieu selon quelques-vns au nom Grec d'Eunuque, & non leur charge de garde-lit & obseruateur des déportemens des femines : dont la malice & l'infidelité peut bien en faire à croire à leurs maris, mais n'a iamais pû tromper la vigilance de ces Argus ; lesquels montrent en ce seul point ce qu'ils sçauent faire, puis qu'ils ont l'industrie de gouuerner ce sexe, indisciplinable pour tous autres.

Le 4. dit : Que la generation estant la plus parfaite fonction de l'animal, pource qu'elle le rend immortel, elle requiert non seulement vne temperature tres-parfaite, mais vne loüable conformation de toutes les pieces necessaires à cette action. Le manquement de l'vne ou de l'autre s'appelle du nom general d'impuissance, qui peut prouenir de deux causes, l'vne naturelle & interne, sçauoir l'intemperie de l'homme, ou de la femme, non seulement froide, mais aussi chaude, la chaleur dissipant les esprits necessaires à la generation, & la froideur les congelant. L'autre cause est externe & accidentaire, telle qu'est le malefice, commun au mary & à la femme : la castration, qui est l'amputation de ces deux corps glanduleux, ronds, & spongieux, principaux organes de la generation, qui sont externes aux hommes, & internes aux femmes pour leur peu de chaleur : lesquelles parties ont esté faites doubles pour seruir au défaut l'vne de l'autre, & ceux à qui elles estoient arrachez s'appelloient *spadones*, coupées, *ectomiades*, écrazées, *thlibiades*, rompuës, *diacleades*, autant de prodiges que de mots. La necessité de ces parties est telle, que Galien les a mis au nombre des nobles & principales : Aristote a crû que c'estoit comme deux contrepoids attachez par de forts ligamens au cœur, dont les actions estoient plus vigoureuses par cette ten-

ſion, comme les cordes d'vn luth eſtans tenduës rendent vn ſon plus aigre, que lors qu'elles ſont relaſchées, ou comme les poids des tiſſerans rendent la toile plus forte. Toute la Medecine les reconnoît pour le foyer de la chaleur genitale, laquelle ils reflechiſſent vers toutes les parties du corps, dont ils conſeruent la bonne conſtitution & ſanté, & rendent les fonctions de l'ame plus vigoureuſes : & pource que toutes ſes actions dépendent des eſprits, & eux de la chaleur, les Eunuques en ayans moins, leurs actions ſont auſsi plus laſches, & iuſques à la conformation de leur parties, peruerſe.



ſanteur de tous les membres, tumeur œdemateuſe, ou bouffiſſure des pieds & de toute la face ; entre leſquels accidens, pour ce que ceux de la couleur changée ſont les plus ſenſibles, & les ſignes pathognomoniques de cette maladie, le vulgaire luy en a fait tirer ſon nom. Ce mal n'eſt pas à meſpriſer, comme on ſe l'imagine : puis qu'il eſt quelquefois ſi violent que les humeurs qui le produiſent ſe portans dans le cerueau, les filles en deuiennent inſenſées & furieuſes, voire quelquefois en meurent ſubitement, le cœur en eſtant ſuffoqué, & ſa faculté vitale accablée. Car ce ſymptome ne bleſſe pas les les fonctions d'vne ſeule partie, ou d'vne ſeule faculté, mais s'attaque à toute l'œconomie du corps qu'il deſtruit & corrompt, luy cauſant vne mauuaiſe habitude, qui conduit à l'hydropiſie, en laquelle ſouuent les paſles couleurs degenerẽt, principalement en celle que les Medecins appellent leucophlegmatie, ou arnaſarque, lors que les chairs s'imbibent & attirent comme des éponges, toutes les humiditez aqueuſes & excrementeuſes. La cauſe antecedente & premiere de cette maladie eſt la ſuppreſſion du ſang menſtrual: la conjointe & prochaine, l'amas d'humeurs cruds & vicieux dãs toutes les parties du corps qu'ils decolorent. Ce qui ſe fait lors que le ſang dont la femme a eſté pourueuë pour ſeruir de principe à la generation, ſe trouuant charger la nature par ſa quantité ou qualité (ce qui arriue ordinairement en l'âge de puberté) elle le chaſſe par les vaiſſeaux de la matrice, leſquels s'ils ſõt bouchez, ce ſang meſlé pour l'ordinaire de pluſieurs autres humeurs excrementeux qu'il entraiſne auec ſoy, comme les pluyes font la fange, regorge dans le tronc de la veine caue, & de là dans le foye, la rate, le meſentere & les autres viſceres, dõt il offuſque la chaleur naturelle, empeſchant par ce moyen leurs fonctions, comme la coction & naſguification, il eſt cauſe de leur faire engendrer des

humeurs cruds, lesquels portez dans toutes les parties ne laissent pas de s'y assimilier, & ainsi changent leur couleur naturelle. Desquelles causes qui engendrent ces obstructions dans les vaisseaux de la matrice, les principales sont vn sang pituiteux, visqueux, & ordinairement produit par de mauuais alimens, comme est la craye, la cendre, chaux, charbons, vinaigre, froment, & terre, que les ieunes filles mangent souuent, pour se procurer ce teint par vne fausse persuasion d'en deuoir estre plus belles. Ce mal-heur peut toutesfois arriuer d'vne conformation naturelle, sçauoir de la petitesse & reserrement de ces mesmes vaisseaux; d'où vient que les grasses, & pituïteuses, telles que sont les blanches, s'y trouuent plus suiettes que les maigres & brunes.

Le 2. dit. C'est vne opinion si vniuersellement receuë, que les pasles-couleurs viennent de l'amour, que ceux qui combatent sous ses estendars affectent cette couleur, comme ses liurées. Aussi s'attache-t-elle particulierement aux filles, plus susceptibles de cette passion, comme si la nature auoit desiré faire voir en leur visage ce qu'elles desirent celer si artificieusement, & suppléer à leur pudeur par ce langage müet. A quoy sert aussi beaucoup leur constitution naturelle plus froide que celle des hommes, qui est cause qu'elles engendrent quantité de sang superflu, lequel se corrompt aisément, ou pour le meslange de quelque humeur, ou pour n'auoir pas son mouuement libre, comme les eaux croupissantes & l'air enfermé, & infecte la peau, emunctoire vniuersel de toutes les parties: mais paroist sur tout en celle du visage, à cause de sa delicatesse. Et comme les obstructions sont la cause de ce mal, tout ce qui desopile & débouche leur sert de remede. Tels sont (sans parler des naturels) la limaille d'acier preparée, le sené, l'aloës, le myrrhe, le safran, la canelle, les racines de brioi-

ne & d'aristoloche, l'hyssope, la mercuriale, l'armoise, les feüilles & fleurs de soucy, la fl.ur de geneст, les capres, en general toutes les choses aperitiues.

Le 3. dit. Que l'on deuoit conter au nombre des erreurs populaires l'opinion du vulgaire, que toutes les pasles couleurs viennent de l'amour. Car encore que le Poëte qui a en fait vn art veüille que tout amoureux soit pasle, on ne paslit pas moins de haine que d'amour, & la consequence ne peut estre bien faite d'vne pasion à vne habitude. Ausi non seulement les petites filles sont-elles trauaillées de cette maladie en l'âge de sept à huit ans; auquel on ne se les sçauroit imaginer capables d'amour, non plus qu'attribuër ce mal au defaut de purgation naturelle, és autres apres leur âge de puberté: mais les femmes, apres leur cinquantiéme année, auquel âge on ne peut accuser ce défaut en elles; veu qu'elles n'en sont plus capables, non plus que d'engendrer, au moins pour l'ordinaire, ne laissent pas toutesfois de se ressentir de ce mal. Qui plus est, les hommes mesme en sont quelquefois atteints: & toutefois, la structure de leurs parties estant tout à fait differente de celle des filles & femmes, ne permet pas qu'on assigne vne mesme cause à tous les deux. Voire mesme quand la créance commune auroit lieu, à sçauoir que celles qui ont les vaisseaux plus petits, & comme tels capables d'obstruction, y seroient les plus sujetes; il en faudroit tirer vne consequence toute contraire à celle qu'on en veut induire à leur preiudice. Car elles en seroient d'autant moins amoureuses, veu que le sang estant la cause materielle de l'amour (ce qui fait dire que le foye contraint d'aymer) il s'ensuiuroit que celles qui ont les vaisseaux moindres ayans moins de sang, auroient ausi moins d'amour que les autres;

que leur couleur comme leur humeur sanguine témoigne y estre beaucoup plus portées.

Sur le 2. point, il fut dit. Que si les argumens tirez du nom de la chose sont de bon augure, les Hermaphrodites doiuent tirer vn grand auantage de leur nom, composé des deux plus agreables diuinitez de l'antiquité, Mercure, ou Hermes, le courtisan des Dieux, & Venus, ou Aphrodite, Déesse de l'amour; pour signifier la perfection de l'vn & de l'autre sexe, vnis en vn méme suiet. Et biẽ que ce soit vne inuention des Poëtes, qui ont feint que ce fils engendré de l'adultere de Mercure & de Venus estoit masle & femelle, tout ensemble : aussi bien que ce qu'ils disent de la Nymphe Salmacis, laquelle embrassa si estroitement vn ieune homme qui se baignoit auec elle, qu'ils deuinrent vn mesme corps: nous voyons neantmoins dans la nature des veritez cachées sous le voile de ces fables. Car la plus grande partie des insectes & plusieurs animaux parfaits ont l'vsage de l'vn & de l'autre sexe: Telle est l'hyene, qui au rapport d'Appian fait vn an la charge de pere, & l'autre celle de mere: comme aussi fait le serpent, au témoignage d'Ælian : & selon Aristote, le poisson nommé trochus: ce que l'on dit aussi du liéure, qu'il engendre dans luy-mesme. Et Pline en son Histoire naturelle fait mention de quelques peuples qui reçoiuent les deux sexes dés leur naissance, ayans la mamelle droite masle & la gauche femelle. Platon dit, que la nature a commencé par les Androgynes, nos premiers parens, estans hommes & femmes tout ensemble, & qu'alors ils n'auoient rien à desirer hors d'eux-mesmes, dont les Dieux estans jaloux ils les partagerent en deux, masle & femelle : ce qui leur fait tant rechercher cette premiere vnion, source de l'amour la plus forte de nos passions, & qui a donné lieu à la plus sainte institution, & quoy qu'on en die la plus agreable societé qui soit entre

les hommes, le mariage. Ce que Platon auoit sans doute apris du Genese : car il auoit leu dans les liures de Moyse ; où il est dit (auant qu'il soit parlé de la formation d'Eue, & qu'elle fust extraite, ou separée d'Adam) que Dieu crea l'homme , & qu'il les créa masle & femelle: ayant pour ce suiet esté appellée hommasse, os de ses os, & chair de sa chair.

Le 2. dit. Que la raison naturelle repugne aux hermaphrodites : n'entendant pas parler icy de ceux qui ont seulement les apparences des parties genitales, que la nature leur peut donner, comme aux monstres deux testes, quatre bras ; & ainsi des autres parties, par vne abondance de matrice, mais de ceux qui ayent l'vsage & la perfection d'icelles, qui consiste en la generation. Car la nature n'a iamais mis en vn mesme suiet vn principe interieur & radical de deux desirs contraires en mesme tẽps & pour vne mesme chose, & partant celuy de l'hõme estant opposé à celuy de la femme, puisque l'vn consiste en l'action & l'autre en la passion , l'vn à donner & l'autre à receuoir, ils ne peuuent conuenir à vn seul indiuidu; lequel autrement feroit l'agent & le patient , contre la maxime commune fondée sur le premier principe, qu'vne mesme chose ne peut estre & n'estre point tout ensemble. Aussi les qualitez des genitures estans contraires, celle de la femme froide & humide: & celle de l'homme, chaude & seche ; elles ne se peuuent rencontrer dans vn mesme suiet en vn degré excellẽt, tel qu'il est requis à la generation. Car les forces de la nature estans diuisées ne sont iamais si vigoureuses que reünies : principalement lors que leurs sujets sont differens. De fait, aucun de ces hermaphrodites n'a vsé parfaitement des deux sexes: y en ayant tousiours vn, dont la fonction est foible & sterile, & par consequent iustement punie par les loix: pource qu'il est necessaire que l'vne de ces deux

tourne en abus, auquel l'employer est vn peché contre nature. Car si toutes les deux parties étoient également habiles à la generation, le droit naturel enseignant à chacun de s'en seruir, & les loix ciuiles ayans pour but la conseruation & augmentation des hommes, dont la fecondité & propagation seroit alors vne fois aussi grande d'ordinaire, elles destruiroient elles-mesmes leurs maximes, empeschans les generations, qui sont les principaux nerfs de l'estat. Mais elles ont obligé ces gens-là à faire choix d'vn sexe, pour voir celuy auquel les enclinoit dauantage la nature, afin que par cette eslection on reconnoisse que l'autre estant le plus foible, il leur deuoit aussi estre deffendu comme inutile. Ce que les Poëtes disent d'Iphis qui acquita, deuenu garçon, les vœux qu'elle auoit fait estant fille, n'estant pas moins fabuleux que toutes leurs autres narrations.

Le troisiesme dit. Il n'y a rien dans la nature de tellement desuny, qui ne soit rejoint par quelque chose moyenne. Comme il y a des esprits & des corps, aussi y a-t'il des corps animez qui sont l'vn & l'autre : entre les bestes, les leopars, les mulets, les dogues & quantité d'autres, participent de deux differentes natures : la chauue-souris tient de la beste à quatre pieds & de l'oyseau: comme les grenoüilles, les canards & tous les autres amphibies de la nature des poissons & des autres animaux. Le Bonaretz est plante & animal; la tuffe, terre & plante. Ainsi, puis qu'il y auoit vn homme & vne femme, il falloit quelque nature qui fut toutes les deux. Quant à leur cause, outre cette inclination generale qu'a la nature de reünir les choses differentes, il semble que la mesme qui fait les monstres, fait aussi les hermaphrodites, & particulierement lors qu'il se trouue plus de matiere qu'il n'en faut pour faire vn hom-

me ou vne femme seule, & trop peu pour en faire deux. De sorte que la nature en ce cas imite le fondeur, qui iettant en moule son métail, s'il s'en trouue de reste, il demeure attaché à la piece qu'il auoit intention de former. Si l'on n'ayme mieux dire que comme les masles s'engendrent, lors que la semence masculine predomine, & les femelles lors que c'est la feminine; pource que les femmes cõcourrent aussi bien actiuement à la generation que les hommes: s'il arriue que les deux semences ayent vne esgale puissance, tellement que l'vne ne predomine point entierement sur l'autre, & ne puisse se rendre semblables toutes ses parties, la vertu formatrice produit alors en vn seul sujet les deux sexes qu'elle eust distinguez en deux, si elle eust eu vne matiere suffisante pour faire deux iumeaux. A quoy l'imagination des meres peut aussi grandement contribuer. Car puis qu'il s'en est trouué qui ont eu les parties de l'homme attachées au bout du nez, & autres endroits du visage, il semble que la nature s'extrauague moins de les auoir mis en leur vray lieu, n'y ayant point d'apparence, comme veulent les Iudiciaires, que la conionction de Mercure & de Venus dans la huitiesme maison, qu'ils font presider aux enfantemens, en soit la cause.

Le 4. dit. Que les hermaphrodites estans du nombre des effets fort rares & extraordinaires, lesquels ne tombent non plus sous la loy que sous la raison, il estoit fort difficile d'en apporter les veritables causes naturelles; voire s'il n'y a rien qui soit moins connu de l'esprit humain que les formes & leur origine, lors que la nature agit reglément, à plus forte raison ne verra-t'il rien dans les combinations des formes & des especes, & les accouplemens des sexes, qui sont des égaremens & reuersis de la nature dereglée:

la distinction des sexes estant la cause des generations des animaux parfaits : entre lesquels le masle a eu en dehors les parties dediées à cette action, afin d'engendrer en autruy, comme les femelles en dedans, pour engẽdrer dans elles-mesmes. Les hermaphrodites qui ont les deux sexes sont de 4. sortes : car ils ont les parties viriles dans leur lieu ordinaire, & celles de la femme au perinée entre le scrotum & l'anus, ou dans le scrotum mesme : ou bien les parties de la femme estans en leur lieu ordinaire, celles de l'homme paroissent dehors au-dessus d'icelles, comme il se void souuent aux cheures: ou finalement ces parties viriles estans cachées au milieu de celles de la femme, elles se produisent, comme elles ont fait à plusieurs filles & femmes changées en hommes ; ainsi qu'il arriua à Marie Germain, au rapport de Montagne : à Arescon natif d'Argos, qui auoit auparauant nom Arescuse, selon Martianus. Et Hippocrate mesmes asseure dans le 6. de ses Epidemies, qu'vne femme nõmée Phaëtuse, apres auoir eu des enfans de son mary Pytheus Abderite, ce mary s'estant absenté la barbe & les autres marques de virilité parurent sur cette femme. Ce qu'il témoigne encor estre aduenu à Namysia femme de Gorippus en l'isle de Thase. Desquels effets nous trouuerons aisément la raisõ, si nous disons auec Galien que la femme est vn animal imparfait, & vn fragmen de l'espece humaine: & ainsi il n'y aura plus de merueille que la femme deuienne homme, comme de voir toutes les autres choses acquerir la perfection deuë à leur nature, qu'elles doiuent atteindre afin que leur inclination ne soit point en vain. Aussi est-il certain que la femme desire l'homme comme la matiere fait la forme ; la puissance, l'acte ; l'imparfait, le parfait; le laid, le beau: en vn mot la femelle, le mâle: la nature nous fournissant plusieurs exemples de ces changemens de sexes, & des metamorphoses en

d'autres especes. Ainsi elle change les élemens, & les métaux les vns aux autres: le fromẽt, en yvroïe; le seigle, en forment: l'orge, en auoine: l'origan, en serpoullet: le sysimbre, en menthe. Ce qui á fait dire à Anaxagore que tout estoit en tout. Selõ lequel principe le masle est actuellement de la femelle, & elle dans le masle: les hermaphrodites n'ayans rien deplus, sinon qu'ils sont tous les deux ensemble & à découuert. D'où les anciens nous ont laissé quelques veritez, sous les figures d'vn Dieu Lunus & de la Lune, & d'vne Venus barbuë, à laquelle les Dames d'Athénes sacrifioient en habits d'hommes.

Le 5. dit. Que non seulement les testicules des hommes & des femmes du tout differens en leurs substances, figure, situation, & temperament, és membranes qui les couurent, qui sont trois en l'homme, & vne seulement en la femme: mais aussi les femmes manquans de plusieurs parties qui se trouuent dans l'homme, telles que les epididymes, parastates, & prostates; comme les prerigonies, les nymphes & l'hymen manquent aux hommes, l'insertion des vaisseaux éjaculatoires & la diuarication des preparans estant entierement dissemblables, (sans parler de la principale & plus remarquable partie de l'homme) la transmutation veritable des sexes estoit impossible. Mais que ces filles qui ont changé de sexe estoient hermaphrodites, qui n'ont retenu les marques du sexe feminin iusqu'à vn certain âge, comme est celuy de puberté, auquel la chaleur s'augmentant poussant & produisant elle a fait la mesme chose qu'aux enfans, dont elle délie la langue. Si on ne veut dire que cette partie de la femme, appellée *clitoris*, ayant 4. muscles, des venules & arteres, trois canaux replis d'vn sens noir & grossier, vne forme de glande & de prepuce, trompe les moins clair-voyans, comme il arriue dans ce symptome, appellée par Æginette

cereosis, ou *cauda*, & fait passer les Tribades pour hermaphrodites. Le changement des hommes en femmes, non comme celuy de Neron & de Sardanaple, mais comme Tyresias, s'il est vray ce que dit le Poëte, que d'homme qu'il estoit auparauant il deuint femme, est encor plus impossible : si l'on ne supposoit que quelques causes destruisans la chaleur des parties genitales & affoiblissans les forces, les parties de l'homme se vinssent à flestrir & se retirer au dedans, comme les vases ombilicaux, lors que le fœtus est né, & que la nature se conforme à la temperie froide suruenuë en tout ce corps.

Fin du second Tome.



